1914  1918

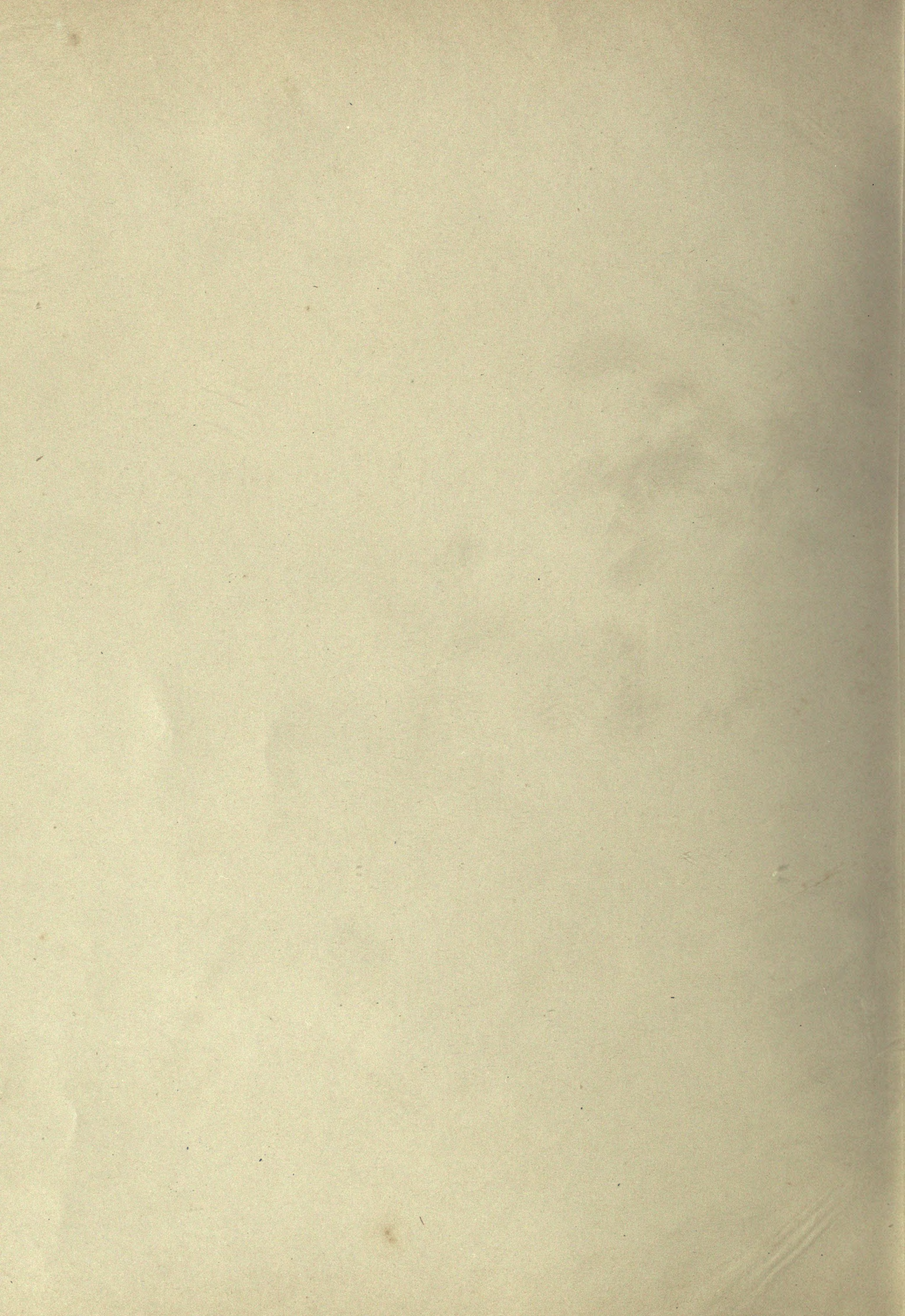
LA GRANDE GUERRE

Vécue - Racontée - Illustrée
PAR
LES COMBATTANTS

ARISTIDE QUILLET





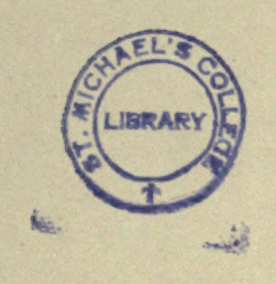


LA GRANDE GUERRE

VÉCUE — RACONTÉE — ILLUSTRÉE

PAR LES COMBATTANTS

TOME DEUXIÈME



1914 - 1918

LA GRANDE GUERRE

VÉCUE — RACONTÉE — ILLUSTRÉE

PAR LES COMBATTANTS

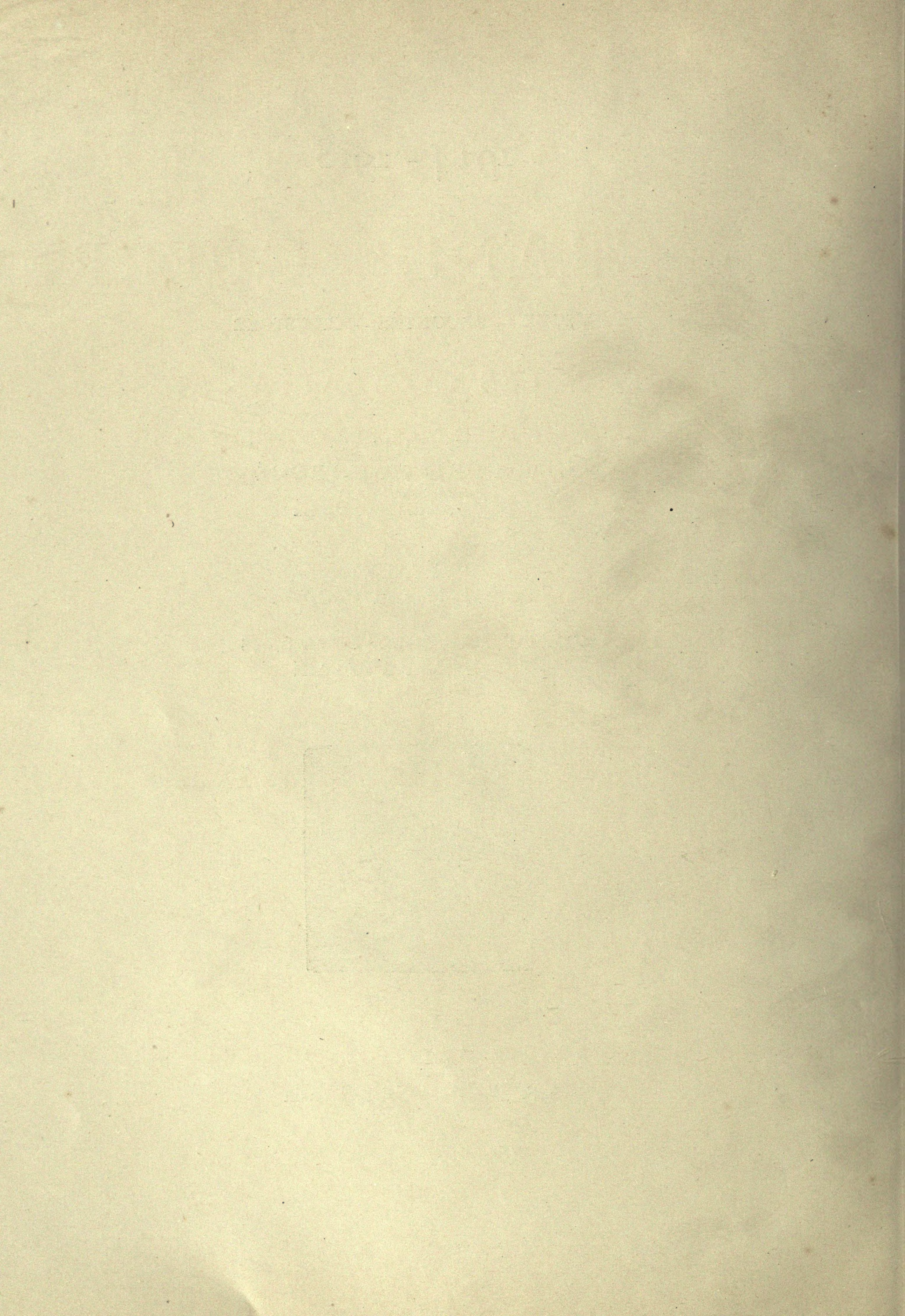
Publiée sous la Direction
de M. CHRISTIAN-FROGÉ
Secrétaire général
de l'Association des Écrivains Combattants

PRÉFACE
de M. le Maréchal FOCH

HOMMAGE AU SOLDAT FRANÇAIS
par M. le Maréchal PÉTAIN



LIBRAIRIE ARISTIDE QUILLET
278, Boulevard Saint-Germain
PARIS
(Strasbourg - Bruxelles)



TOME DEUXIÈME

1917

COMMANDEMENT NIVELLE

COMMANDEMENT PÉTAIN

1918

LE FLUX — LE REFLUX

LA GUERRE HORS DE FRANCE

L'AVIATION — LA MARINE

LE SERVICE DE SANTÉ

LE SERVICE AUTOMOBILE

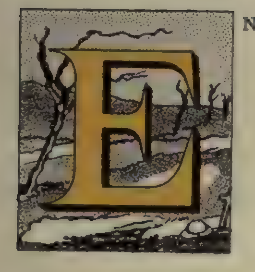


1917

XXIX

LE REPLI ALLEMAND

Situation d'ensemble à la fin de 1916



En dépit de leurs succès en Roumanie qui les ont conduits, le 6 décembre, à Bucarest, mais ne leur ont donné, somme toute, que des résultats « alimentaires », les Allemands se trouvent, fin 1916, dans une situation affaiblie vis-à-vis de leurs adversaires occidentaux. Ludendorff le mentionne dans ses mémoires.

Leur front oriental s'est étendu. Il absorbe des effectifs qui manquent ailleurs, d'autant plus que l'année écoulée, avec les événements de Verdun et de la Somme, a valu à nos adversaires des pertes considérables.

Sans doute, grâce à des mesures rigoureuses de récupération, l'Armée allemande pourra, dans le courant de 1917, s'augmenter d'une trentaine de divisions.

Sans doute la situation intérieure de la Russie permet d'escompter une diminution de la puissance militaire de cette grande nation.

Mais ces éventualités sont encore lointaines et, pendant quelques mois, l'expectative s'impose au Haut Commandement Allemand sur le théâtre d'opérations franco-belge.

D'ailleurs, Hindenburg et son adjoint Ludendorff reportent à ce moment leurs espérances sur une guerre sous-marine conduite sans restrictions et qui doit, selon l'avis formel de l'Amirauté, mettre l'Angleterre à genoux en moins de six mois.

Aussi, après l'échec de la tentative de paix de décembre, convaincu que le président Wilson — partisan d'une paix « sans victoire », groupant les adversaires dans son idéale Société des Nations — ne fera jamais entrer son peuple dans la lutte, quoi qu'entreprennent les sous-marins, le Haut Commandement Allemand triomphe de l'opposition

des timorés et obtient l'adhésion du Kaiser. Décidée le 8 janvier, la guerre sous-marine intensifiée commencera le 1er février.

Le corollaire, c'est l'ajournement de toute décision sur les champs de bataille terrestres où l'infériorité est manifeste.

Si l'ennemi attaque, ce qui est vraisemblable, il faudra éviter à tout prix une rupture du front fortifié que suivrait une mêlée générale en rase campagne.

Les Allemands ne sont pas pris au dépourvu.

Depuis longtemps, des replis sont envisagés par eux sur les points où l'offensive adverse serait subie dans des conditions désavantageuses, c'est-à-dire aux saillants de la ligne de bataille qui s'étend de la Mer du Nord à la Suisse.

A l'est de Saint-Mihiel, la position Michel sous-tend la protubérance formée par la première ligne dont la pointe extrême, assez aventurée, atteint Chauvoncourt sur la rive gauche de la Meuse.

De même, la position Siegfried, commencée au moment où la Somme battait son plein, s'étend en arrière du saillant de Noyon, d'Arras à Vailly, par l'ouest de Cambrai, de Saint-Quentin et de la Fère.

Le retrait des troupes allemandes sur cette ligne Siegfried procurera une notable économie de forces et créera des disponibilités précieuses, grâce au raccourcissement du front, grâce aussi à la puissance des nouvelles positions remarquablement organisées avec toutes les ressources de la fortification semi-permanente.

Pour éviter que l'opinion allemande ne s'émeuve d'un tel recul, Ludendorff fera donner la presse. L'aveu de faiblesse que révèle sa manœuvre sera masqué sous des formules : retraite stratégique, repli élastique. On laissera entrevoir une contre-attaque saisissant l'adversaire en mauvaise posture, avec ses forces engagées dans un terrain rasé, privées de ravitaillements, etc.

Le but réel est d'éviter la bataille dans des conditions trop désavantageuses et de faire tomber dans le vide la préparation adverse.



Les Alliés. — Les Alliés, en effet, se préparent à l'action. Ils veulent, en 1917, des résultats décisifs pour des raisons diverses, les unes militaires, les autres d'ordre général.

Le Gouvernement français craint que l'opinion ne se fatigue et ne s'irrite d'une guerre aussi prolongée.

Une crise économique est proche, l'ère des restrictions va s'ouvrir et le public français est d'autant plus mal préparé à s'y plier que, depuis longtemps, notre presse prodigue les sarcasmes à l'égard des Allemands mourant de faim, de leur pain K. K. et de leurs « ersatz ».

Enfin, l'intensification annoncée de la guerre sous-marine ne laisse pas que d'être inquiétante. La Commission de l'Armée à la Chambre traduira le sentiment général en déclarant que « si nous sommes prudents, c'est dès la fin de février que nous reprendrons les opérations actives... L'initiative de la grande bataille est, dit-elle, une question de vie ou de mort pour la France » (1).

Les arguments militaires sont nombreux également en faveur de cette thèse d'action violente et rapide.

Les Alliés sont parvenus au maximum de leur effort, au point de vue des effectifs, car personne n'envisage, à cette époque, le déclenchement de l'action américaine.

Au cours de 1917, les Alliés auront en Europe un total de quatre cent cinquante divisions, soit une centaine de plus que les Allemands,

Sur le théâtre franco-belge cette supériorité est de trente divisions et les forces disponibles pour mener l'offensive s'élèvent à cent divisions.

On sait l'adversaire fortement ébranlé par les rudes coups qui lui ont été portés à Verdun, lors des glorieuses « reprises » françaises, et sur la Somme par les forces franco-anglaises.

Il faut continuer à le marteler, à l'user, pour finir.

C'est bien une bataille décisive que veut le Haut Commandement Allié, poussé dans cette voie par les Gouvernements.

Les projets élaborés traduisent cette volonté.

Dès novembre, le général Joffre fait adopter, au cours de conférences interalliées tenues à Chantilly, un plan qui prévoit pour la première quinzaine de février une attaque française de près de cinquante divisions entre Somme et Oise, lancée en même temps qu'une attaque anglaise entre Bapaume et Vimy.

Vingt jours plus tard, une nouvelle offensive française partira en Champagne, de Soissons à

(1) Général Mangin, *Comment finit la guerre.*



CATHÉDRALE DE ROYE (*Mars 1917*)

entre Arras et Bapaume; ils exploiteront vers Cambrai.

Le Groupe d'Armées du Nord (G. A. N), sous le commandement du général Franchet d'Esperey, rompra le front allemand entre Oise et Avre et poussera immédiatement vers Ham et Tergnier. Son action aura lieu vers le 1er février. Le général Franchet d'Esperey disposera des 3e Armée (général Humbert) et 1re Armée (général Fayolle), soit de 24 divisions au lieu de 48 dans le plan précédent.

Le Groupe d'Armées de Réserve (G. A. R.), sous le commandement du général Micheler, donnera l'effort principal vers le 15 février, entre le canal de l'Oise à l'Aisne et Reims. Son attaque sera violente, brutale, rapide, audacieuse. Elle sera menée par trois Armées, soit une masse de 40 divisions d'infanterie et 5 de cavalerie.

Les deux Armées de première ligne, 6e (général Mangin) et 5e (général Mazel), élargiront vivement la brèche, à gauche vers Saint-Quentin, à droite le long de l'Aisne. La 10e Armée (général Duchêne), chargée de l'exploitation, poussera Reims, et plus à l'est, s'il est possible, pour participer à l'exploitation des résultats obtenus par l'attaque du nord, ou, si cette dernière n'a pas réussi, pour obtenir elle-même la rupture à la faveur de l'usure de l'adversaire.

Les actions seront menées en tenant compte des leçons de Verdun et de la Somme.

Exécutées sur de larges fronts de départ, elles devront atteindre, d'emblée, la ligne d'artillerie ennemie pour désorganiser la résistance et réaliser la trouée.

Une exploitation rapide des succès obtenus, conduite avec énergie et audace, visera les communications de l'ennemi.

Le 17 décembre 1916, le général Nivelle prend le commandement des Armées françaises et ne fait qu'accentuer la volonté offensive de son prédécesseur.

Il veut rompre le front, battre les disponibilités adverses et porter ses gros sur les communications ennemies. Son but est la destruction de la masse principale des Armées allemandes sur le front occidental.

Les Britanniques attaqueront



LES RUINES DU CHATEAU D'AVRICOURT

vers le nord et le nord-est, en direction de Craonne-Guise.

Le Commandant en Chef envisage une première phase d'usure de huit à quinze jours, suivie d'une attaque de rupture de un ou deux jours, puis d'une exploitation illimitée.

L'état de la préparation ne permet pas de maintenir les dates primitivement fixées pour l'exécution. Il faut reculer celle-ci, une première fois, au-delà du 15 mars.



Exécution du repli. — La parade allemande n'attendra pas cette date.

Dès le début de février, des renseignements parviennent aux deuxièmes bureaux français, assez contradictoires, sur l'attitude envisagée par les Allemands pour 1917, parmi lesquels figurent des indices de repli entre Lens et Reims.



PARC DU CHATEAU DE COUCY

Le 17, nos adversaires exécutent devant les Anglais un recul dans la région de l'Ancre et, quelques jours plus tard, de nouveaux indices sont recueillis, d'après lesquels le Haut Commandement Allemand aurait étudié le report de son front sur la ligne Lille-Cambrai-Saint-Quentin-forêt de Saint-Gobain, sans qu'on puisse savoir si cette manœuvre doit devancer l'attaque anglo-française, ou se produire seulement en cas de rupture par celle-ci.

On sait bientôt que l'ennemi coupe les voies ferrées et les routes, qu'il fait évacuer les villages, de Cambrai à Saint-Quentin et à Saint-Gobain; le Quartier Général du Kronprinz de Bavière serait reporté de Cambrai à Valenciennes et même à Mons; des parcs, des formations sanitaires sont repliés.

Enfin, les prisonniers confirment la construction d'une position éloignée des lignes d'une vingtaine de kilomètres et qu'ils appellent la position Hindenburg.

Le général Franchet d'Esperey, commandant le Groupe d'Armées du Nord, a bientôt sa conviction faite; il en rend compte, le 27 février, au général Nivelle, à Beauvais et, le 4, il renouvelle sa communication par écrit, faisant remarquer que l'offensive projetée va tomber dans le vide, et propose soit d'en avancer la date, soit d'en changer le mode.

Le général Nivelle, cependant, reste sceptique et il répond le 7 (1) : « Il paraît peu vraisemblable que l'ennemi abandonne sans combat, ou même sans résister à outrance, l'un des principaux gages qu'il tient sur notre sol, c'est-à-dire la ligne la plus rapprochée de Paris, jalonnée par Roye-Noyon-Sissonne ».

Et le plan est maintenu.

Cependant les incendies, les explosions, les coupures des voies de communications se multiplient partout, depuis le front jusqu'à la ligne de repli signalée. Les journaux de marche de nos grandes unités relatent ces ravages systématiques de l'envahisseur, dont notre progression seule permettra de concevoir l'étendue et la sauvagerie, souvent bien inutile au point de vue militaire, mais si conforme au génie particulier de la race allemande.

Les évacuations de civils continuent.

Des inondations sont constatées à Noyon. Les cheminées d'usines s'abattent.

Le 12, le repli commence. A partir du 13, nos

(1) Général Mangin. *Comment finit la guerre.*

détachements pénètrent dans les lignes allemandes évacuées, sauf au nord de l'Avre et à l'est de l'Oise où l'infanterie ennemie se montre très vigilante. Des ordres sont donnés pour pousser automatiquement vers l'est les deux armées du G. A. N., de part et d'autre de la ligne Balny-Candor-Cattigny-Muirancourt-Guiscart :

La 1re Armée au sud, en liaison avec le Groupe d'Armées de Réserve, dont la gauche, au nord de Soissons, est intéressée par le repli.

La 3e Armée au nord, en liaison avec les Armées britanniques, devant lesquelles les Allemands se dérobent également.

Il est entendu qu'on ira jusqu'à la ligne Hindenburg, sur laquelle on devra se modeler, mais qui ne sera pas attaquée sans de nouveaux ordres.

CHATEAU DE NOGENT, PRÈS DE COUCY

Le 16, l'infanterie française pousse au nord de l'Oise jusqu'aux abords de la deuxième position allemande.

Le lendemain soir, la situation est la suivante du nord au sud :

A la 3e Armée, le 14e Corps atteint Goyencourt et Carrepui, après avoir dépassé Roye, où ont été trouvés 700 à 800 civils ; le 10e Corps est vers Champien et Margny-aux-Cerises ; le 1er Corps colonial au bois d'Avricourt.

A la 1re Armée, le 35e Corps parvient à la Potière, Plessis, Cacheleux, Cuy ; le 13e à Evricourt, Cannectancourt, Chiry-Ourscamp ; le 33e Corps, à l'est de l'Oise, a occupé seulement la première position allemande.

Dès ce moment, le Général en Chef renonce à une action de grande envergure sur le front du repli et décide de réduire le Groupe d'Armées du Nord à une seule Armée, la 3e, lorsque le contact sera pris avec la position Hindenburg. Les moyens ainsi récupérés : grandes unités et artillerie diverses, iront en réserve derrière la 10e Armée pour agir soit au Groupe d'Armées de Réserve, soit au Groupe d'Armées du Centre, qui doit attaquer en Champagne vers Nauroy et Aubérive.

Le 18 mars, les cavaleries française et britannique sont dans Nesle et les avant-gardes de la 3e Armée parviennent, en fin de ournée, à Buverchy et Freniches.

La 1re Armée atteint Guiscart et, au delà de Noyon, le mont Saint-Simon. A l'est de l'Oise, la deuxième position est traversée, nos troupes occupent Carlepont, Nampcel et Tartiers.

Les 1re et 3e divisions de cavalerie sont mises à la disposition respective des 1re et 3e Armées pour faciliter la poursuite que le général d'Esperey prescrit de mener plus activement.

Les zones d'action jusqu'à la limite présumée du repli sont indiquées.

La limite franco-britannique court de Damery à Canisy, et de là, au nord-est, vers Saint-Quentin.

Les 3e et 1re Armées sont séparées par la ligne Guiscart-Jussy, sur le canal Crozat, et Moy.

Enfin, au sud, le Groupe d'Armées du Nord et le Groupe d'Armées de Réserve opèrent de part et d'autre de la direction Vaurezis, Crécy-au-Mont, Quincy-la-Basse.

L'attitude à prendre en arrivant à la ligne Hindenburg est précisée par le Haut Commandement. Ce sera d'abord une attitude défensive : les gros organiseront une ligne de résistance

jalonnée par la vallée de Bray-Saint-Christophe, le canal Crozat, les hauteurs à l'ouest du canal de l'Oise à l'Aisne ; les avant-postes s'établiront sur une position intermédiaire, en avant de laquelle les éléments légers occuperont les observatoires.

Pendant les deux jours qui suivent, la progression se maintient assez accentuée et, à la fin de la journée du 20, la 3e Armée est à Villers-Saint-Christophe, Bray-Saint-Christophe et le long du canal de Saint-Simon à Jussy

La 1re Armée, un peu moins avancée, est à Frières et Noureuil, avec des détachements aux abords de Tergnier qui flambe.

Au sud de l'Oise, nous arrivons à l'Ailette.

Le château de Coucy saute. Les restaurateurs au goût douteux, qui ont multiplié sur les bords du Rhin les décors de théâtre, contesteront plus tard la valeur historique de cette ruine magnifique, jetée à terre sans raison militaire sérieuse.



LE DONJON DE COUCY

Au cours des journées écoulées, les difficultés de marche ont été considérables à cause du terrain ravagé, mais l'ennemi n'a pas offert de résistance, et c'est à peine si l'on a pu joindre quelques cyclistes.

Les jours suivants, nos troupes sont un peu retardées par les arrière-gardes allemandes sur le canal Crozat et sur l'Ailette.

Le canal est largement dépassé le 23, et l'Ailette le 24.

Le lendemain, nos troupes sont fixées devant les positions allemandes sur la ligne Fontaine-aux-Clercs-Essigny-le-Grand-Travecy et les abords de la Fère. Des attaques ennemies sont repoussées.

L'ordre de bataille de la 3e Armée, sur un front réduit à 35 kilomètres, est du nord au sud : le 14e Corps, relevé bientôt par le 13e, devant Saint-Quentin et Moy ; le 35e jusque vers la Fère ; le 33e de l'autre côté de l'Oise. Ce Corps d'Armée, jusqu'alors en retrait, continue à pousser et atteint, le 27, Petit-Barisis, Verneuil et Coucy-le-Château.

C'est la fin du repli.

Les Britanniques, de leur côté, se sont portés jusqu'à la ligne Arras, Bertincourt, Vermand, et nous donnent la main devant Saint-Quentin.

Au sud du Groupe d'Armées du Nord, le Groupe d'Armées de Réserve a fait pivoter sa gauche autour de Sermoise, et a atteint du nord au sud Leuilly, Vuillery et Chivres.

Les pertes ont été d'environ 80 officiers et 2.200 hommes, tués, blessés ou disparus, pour l'ensemble des 1re et 3e Armées.

Ces chiffres peu élevés montrent que le repli allemand fut, à la vérité, un recul sans combat auquel, dit un rapport d'officier de liaison, les plus optimistes ne pouvaient croire.

Les arrière-gardes allemandes tinrent mal leur rôle. Leur moral était d'ailleurs assez médiocre et les détachements de contact, qui auraient pu rendre notre progression beaucoup plus pénible, songeaient surtout à ne point se compromettre et à se retirer au plus tôt.

De notre côté, l'exécution fut assez hésitante. L'officier de liaison dont nous signalons plus haut le rapport, pourra écrire que « le spectre de Morhange a hanté bien des esprits ».

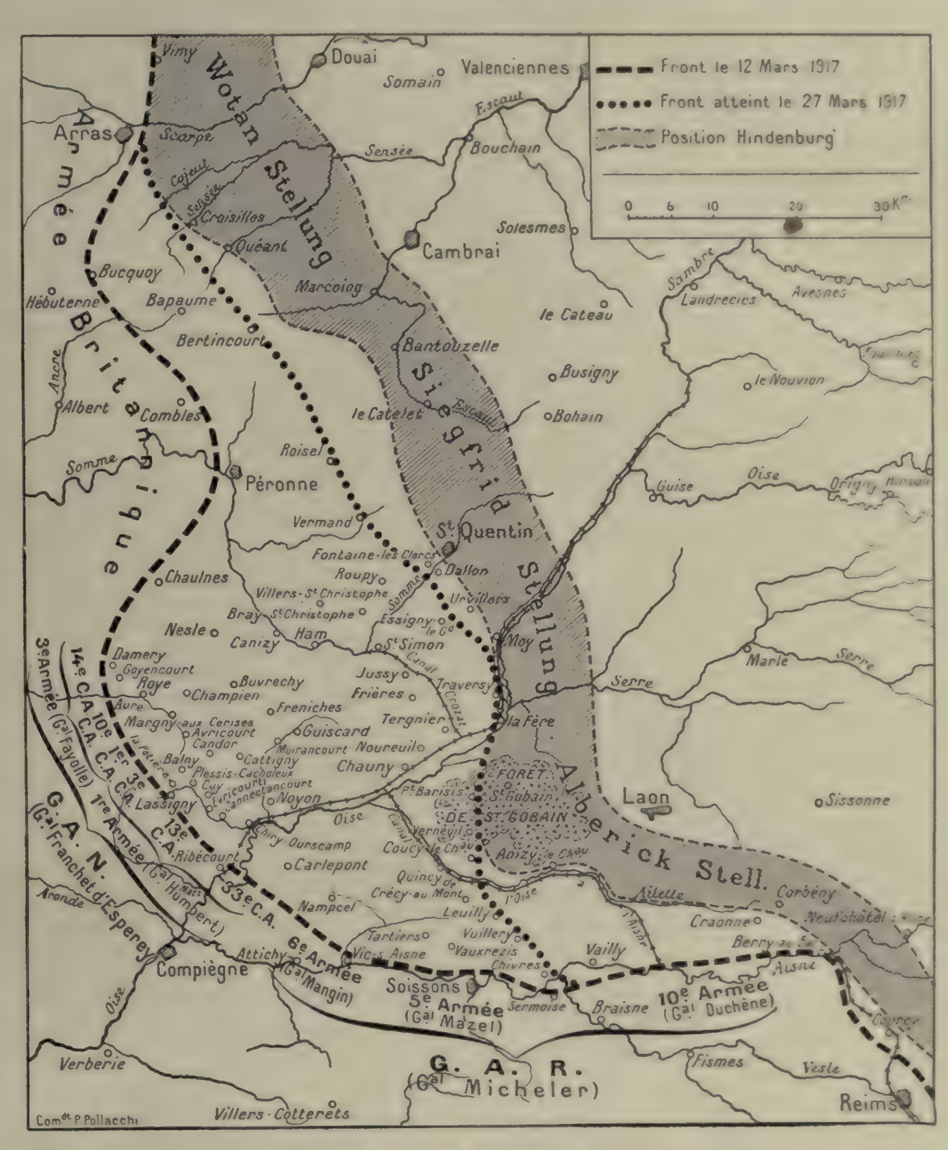
On craignait les embûches ; et, d'autre part, il

fallut quelque temps aux États-Majors et aux différentes armes pour se remettre dans l'ambiance de la guerre de mouvement après des années de stabilisation.

Mais il faut signaler cependant les difficultés extrêmes, représentées par les destructions systématiques de l'ennemi.

Les routes étaient coupées par des entonnoirs dont quelques-uns atteignaient 60 mètres de large et 8 de profondeur. Rien qu'à Roye on en pouvait compter six ou huit. Les arbres gisaient au travers des chaussées; les parties pavées de celles-ci étaient bouleversées, les vallées inondées, les villages rasés, les puits souillés.

C'était bien une zone de mort — ainsi que le proclamait la presse allemande — qu'avaient à franchir les troupes chargées de poursuivre.



POSITION HINDENBURG



LES RÉSULTATS

Quelle fut l'influence réelle de la manœuvre de repli sur les événements d'avril 1917?

Il est certain qu'elle priva le Commandement français d'une base de départ soigneusement préparée et amena des modifications très gênantes au plan franco-britannique. En fait, les Anglais attaquèrent seuls sur la branche nord de la tenaille, sans l'appoint de vingt-quatre divisions initialement prévues.

La 3e Armée put sans doute enlever, le 3 avril, Dallon et l'Épine de Dallon, devant Saint-Quentin et progresser, le 4, dans la zone d'Urvillers-Moy, mais il apparaissait bien qu'avec les moyens réduits dont elle disposait, elle ne pouvait songer à forcer le front solide établi devant elle.

La tentative du 13e Corps, le 13, au sud et à l'ouest de Saint-Quentin, confirma cette manière de voir et il fut décidé alors que l'action de l'Armée entre Saint-Quentin et l'Oise n'aurait lieu qu'après l'irruption dans la région de Laon des troupes du Groupe d'Armées de Réserve.

Le 33e Corps seul, au sud de l'Oise, devait accompagner la gauche de la 6e Armée dans son attaque au nord de l'Aisne.

Le développement de l'offensive ne permit point la réalisation de ce plan, et la 3e Armée fut décidément réduite à l'expectative.

Bien d'autres circonstances intervinrent d'ailleurs pour faire échec aux projets offensifs de 1917, dont l'examen n'a pas sa place ici.

Mais il faut marquer à notre actif une conséquence importante du repli, que souligne le général Mangin (1) : "Si l'attaque allemande de mars 1918, écrit le général, était partie de la ligne de mars 1917, il n'y a aucune raison de supposer qu'elle n'eût pas obtenu des résultats analogues, donc une progression de 40 kilométres environ. C'était Amiens et Compiègne dépassés de beaucoup, l'Armée anglaise coupée de l'Armée française et rejetée sur la côte, l'ennemi devant les forts de Paris."

C'est un résultat lointain, mais précieux de la manœuvre Hindenburg de 1917.

H. Gouraud

(1) *Comment finit la Guerre.*



Les Guetteurs

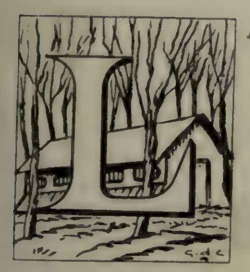
d'après une eau-forte de Broquet, Léon.



XXX

LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL NIVELLE

(Notre situation en décembre 1916)



A situation, au début du mois de décembre 1916, n'était point telle que des alarmes fussent vaines.

L'automne n'avait pas couronné de succès tous les efforts tentés. Après l'offensive de la Somme qui s'était arrêtée sur les bords de cette rivière, les assauts d'octobre, à Verdun, avaient illustré notre armée et récompensé sa vaillance, mais sur les autres fronts, rien ne balançait les insuccès. Et quels insuccès ! En Russie, l'offensive de Broussilof, dont le brillant début avait fait naître de si grands espoirs, sans avoir donné les résultats attendus était complètement arrêtée. En Roumanie, où avait jailli une source d'espérances, l'armée nationale était refoulée, la capitale occupée et la majorité du territoire envahi. Dans les Balkans, Sarrail, arrêté après son premier bond sur Monastir, ne pouvait plus avancer, et déjà l'on sentait la menace d'une retraite extrêmement difficile et périlleuse.

A l'intérieur, les à-coups répétés de cette terrible année avaient fortement ébranlé l'opinion publique qui ne voyait pas très clairement la marche à suivre, pas plus au point de vue militaire qu'au point de vue politique. M. Briand, président du Conseil, était dans l'obligation de modifier son ministère ; et le Haut Commandement, ainsi que les méthodes de guerre, étaient l'objet de telles discussions qu'il semblait absolument nécessaire d'y apporter des modifications. On ne se contentait plus de marchander au général Joffre sa part dans la victoire de la Marne ; des attaques de plus en plus violentes étaient dirigées contre lui, chaque jour plus ouvertement. Plusieurs étaient menées dans les milieux parlementaires, mais quelques-unes aussi l'étaient par des généraux.

D'autre part, deux écoles se disputaient la conduite des opérations. L'une assurant que toute tentative de rupture serait vaine, l'autre, au contraire, déclarant que, seule, une attaque poussée en vue d'un succès large et profond et avec de fortes réserves pourrait amener une décision. La seconde l'emportait, à condition naturellement, réclamaient ses partisans, que des moyens suffisants en artillerie et en munitions fûssent mis à la disposition de cette attaque. Devant la Chambre, cette théorie avait été soutenue dans des rapports présentés par MM. Abel Ferry, Tardieu et Violette. Et même celui-ci pressait le gouvernement d'agir et fixait la date : « Pour ne pas nous laisser surprendre par nos ennemis, les opérations actives doivent commencer dès la fin de février. »



Conférence de Chantilly. — Ce fut sous la pression de ce mouvement d'idées que se réunirent, à Chantilly, le 12 novembre 1916, les représentants des états-majors alliés. Les généraux Joffre, Robertson et Douglas Haig (Angleterre), Porro (Italie), Palitzine (Russie), Wielemans (Belgique), Rudéanu (Roumanie) et Rachitch (Serbie), constatant certaines manifestations de lassitude, inquiets des résultats obtenus par la guerre sous-marine, et se rendant compte que les forces allemandes tendaient à s'accroître par la constitution de nouvelles divisions avec les jeunes classes et des récupérés, se mirent d'accord pour chercher la décision au printemps 1917, par des offensives concordantes.

Les Anglais commenceraient entre Bapaume et Arras et les Français, dix jours après, attaqueraient entre la Somme et l'Oise. En même temps, des démonstrations seraient faites en Champagne, et de leur côté, Cadorna prendrait l'offensive sur l'Isonzo, et Sarrail en Macédoine. Toute les opérations devaient être simultanées, ce qui ne veut pas dire entreprises le même jour, mais avec un intervalle inférieur à trois semaines, afin de pouvoir tenir compte des différences climatériques, inhérentes aux différents pays où elles devaient se produire avant le début du printemps.

De plus, afin d'obtenir la Victoire et la paix glorieuse, on décida de remplacer la méthode de la Somme, trop lente et trop modeste, par une autre plus hardie et visant non point un recul, mais la retraite de l'ennemi.

Enfin, comme pour affirmer davantage la gravité de la partie qui se jouerait en 1917, à la suite des premières propositions de paix présentées par le chancelier Bethmann-Hollweg et sur la demande du président Wilson qui les invitait à préciser leurs buts de guerre, les gouvernements de l'Entente déclarèrent qu'ils poursuivraient la lutte jusqu'à l'écrasement du militarisme allemand.

Dans ces conditions, il fallait donc prendre des décisions.

M. Briand confia le portefeuille de la guerre au général Lyautey; et celui-ci, trouvant une solution élégante au problème Joffre, fit donner au vainqueur de la Marne le bâton de maréchal... mais lui enleva le commandement des Armées.



Nomination du général Nivelle. — Il fallait trouver un successeur. Le Gouvernement pouvait choisir entre les généraux Foch, vainqueur de l'Yser, de Castelnau, vainqueur du Grand-Couronné, Pétain, vainqueur de Verdun, et Nivelle, vainqueur de Douaumont. Les deux premiers furent écartés pour des raisons politiques. Les deux autres représentaient deux conceptions de la guerre : l'une, peut-être imprudente et téméraire, surtout à ce moment où le problème des effectifs causait de graves soucis, l'autre, « moins séduisante, mais plus conforme à la situation de nos armées et de la puissance de résistance de l'ennemi. » Suivant les tendances d'alors, ce fut la première qui l'emporta. Le Comité de guerre (à la majorité des voix et non à l'unanimité) confia au général Nivelle le commandement suprême.

Le général Nivelle était donc choisi comme champion de l'offensive. Artilleur plein d'ardeur et d'activité, il avait « travaillé » son énergie et sa volonté en faisant campagne en Chine, en Corée et dans l'Afrique du Nord. Au début de la guerre, il commandait le 5e régiment d'artillerie de Besançon et avait si bien su régler son premier tir sur des batteries allemandes que leurs servants nous abandonnèrent 24 canons. Il était sur l'Ourcq à la bataille de la Marne, puis sur l'Aisne où il accomplit le magnifique fait d'armes qui le mit en vedette. Le 16 septembre 1914, une violente attaque allemande à gros effectifs mettait en péril une partie du 7e Corps, qu'elle obligeait à repasser la rivière. Le colonel Nivelle, voyant le danger, sut prendre une décision. « Il porte au grand trot toutes ses pièces, dont il a pris lui-même la tête, en avant des fantassins qui reculent, entre ceux-ci et les Boches, déjà sûrs du succès ; et les laissant approcher en rangs serrés, froid et calme comme au polygone, il en fait, à bonne portée, un épouvantable massacre. Les deux régiments allemands qui opéraient là, voulant échapper aux rafales meurtrières, se jettent dans le bois qui dévale vers l'Aisne; mais ils y trouvent les baïonnettes de nos fantassins qui, électrisés par l'attitude de leurs artilleurs, étaient revenus et tenaient bon. Les Allemands refluent alors vivement vers l'arrière. Mais sur le plateau dénudé, nos terribles obus, dans un tir fauchant admirablement réglé, les suivent pas à pas, avançant ou reculant avec eux. Bien peu des 600 hommes qui, ce jour-là, s'étaient rués sur nous, regagnèrent leurs tranchées (1). »

Promu général de brigade en janvier 1915, Nivelle contint l'attaque allemande victorieuse à Crouy; puis, recevant en récompense le commandement de la 61e division, il reprit avec elle le saillant de Quennevières. Quelques mois après, il reçut le 3e Corps qu'il mena à Verdun, où bientôt lui fut confiée la 2e Armée. C'est à sa tête qu'il fit d'abord preuve d'une admirable ténacité, puis d'un esprit de décision et d'une hardiesse qui lui valurent ses victoires d'octobre et de décembre 1916, lesquelles nous rendirent les positions importantes prises par les Allemands à l'époque de leurs succès, en particulier la Côte du Poivre et le fort de Douaumont.

Cependant, bien que proposé au choix du Gouvernement par le maréchal Joffre lui-même, à cause des circonstances qui entourèrent sa nomination comme aussi des conditions dans lesquelles elle fut faite, le général Nivelle vit à la fois son autorité diminuée (par rapport à celle qu'avait eu son prédécesseur) et son commandement plus difficile.

Le Gouvernement qui, jusqu'alors, avait laissé le Grand Quartier Général exercer sa dictature, résolut de prendre une part plus active dans la conduite des affaires; l'avancement rapide dont

(1) Ch. Nordmann. *Illustration* du 22 juillet 1916.

avait profité le nouveau Généralissime rendait plus délicat l'exercice de ces lourdes fonctions.

Quoiqu'il en soit, dès que la décision fut prise, elle fut bien acceptée. Le malaise cessa et l'accord semblait scellé pour affronter la nouvelle année.

De Compiègne, où il venait de transporter le Grand Quartier Général, le général Nivelle la saluait ainsi :

« Soldats de la République,

« Au moment ou s'achève une nouvelle année de guerre, vous pouvez considérer avec fierté l'œuvre accomplie.

« A Verdun, vous avez brisé le choc le plus puissant que l'Allemagne ait fait contre aucun de ses adversaires.

« Sur la Somme — rivalisant de courage avec nos alliés britanniques — vous avez, au cours d'une longue suite d'attaques, fait preuve d'une supériorité tactique qui ira toujours en s'affirmant.

« C'est sous ces brillants auspices que s'ouvre l'année 1917. Vous en ferez une année de Victoire ».





Photo H. Manuel.

GÉNÉRAL LYAUTEY

Prodromes de l'offensive. — L'histoire du commandement du général Nivelle se confond avec celle de cette offensive dont tout le monde parlait, à laquelle il devait son élévation et à laquelle il se donna tout entier. Le sort de l'homme et de l'œuvre furent si intimement liés que toutes les vicissitudes de celle-ci eurent pour cause les difficultés créées à celui-là, et que pour attaquer le général on s'en prit à l'offensive. Si bien qu'ils ne purent se survivre et que l'un tomba du coup porté à l'autre.

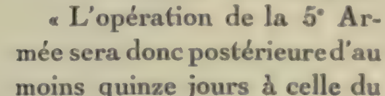
L'idée de l'offensive remontait au rapport de M. Violette devant la Commission de l'Armée : « La date initiale des opérations importantes doit se placer au 15 avril 1917 ».

Le 15 novembre 1916, la conférence de Chantilly avait adopté l'idée de l'offensive.

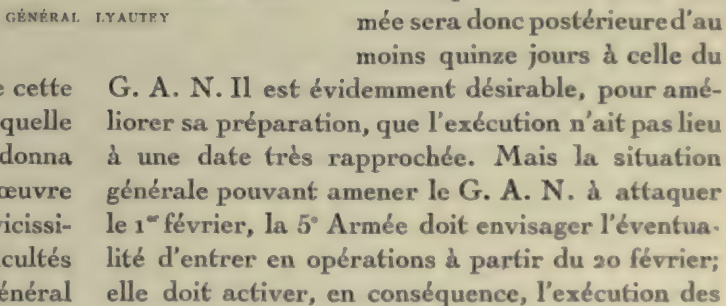
Le 27 novembre, le général Joffre traduisait la décision prise par des instructions générales :

« J'ai décidé de poursuivre la recherche de la rupture du dispositif ennemi par une offensive d'ensemble exécutée entre la Somme et l'Oise, dans le même temps que les Armées britanniques exécuteront une opération semblable entre Bapaume et Vimy. Cette offensive sera tenue prête pour le 1er février 1917; la date exacte en sera fixée d'après la situation militaire générale des alliés.

« Le G. A. C. (Groupe d'Armées du Centre) participera à l'offensive projetée par une opération exécutée sur le front de la 5e Armée. Cette opération aura pour but soit de coopérer à l'exploitation d'un succès complet des Armées du G. A. N. (Groupe des Armées du Nord), soit de chercher elle-même la rupture du dispositif ennemi dans le cas où ces mêmes Armées, après des succès marqués, se trouveraient immobilisées ou ralenties par l'ennemi. Elle profitera, dans les deux cas, de l'amoindrissement des forces adverses résultant des prélèvements de toutes armes et de munitions que l'ennemi devra faire sur son front, comme en 1916, pour faire face aux attaques du G. A. N. et des Armées britanniques.



« L'opération de la 5e Armée sera donc postérieure d'au moins quinze jours à celle du G. A. N. Il est évidemment désirable, pour améliorer sa préparation, que l'exécution n'ait pas lieu à une date très rapprochée. Mais la situation générale pouvant amener le G. A. N. à attaquer le 1er février, la 5e Armée doit envisager l'éventualité d'entrer en opérations à partir du 20 février; elle doit activer, en conséquence, l'exécution des travaux de toute nature. »



Le 16 décembre, une communication nouvelle du Grand Quartier Général, émanant cette fois du général Nivelle, vint formuler les idées directrices de la future offensive :

« Une attaque dépourvue de profondeur ne peut assurer le rendement maximum des forces mises en œuvre, ni l'exploitation des résultats obtenus. L'intervalle de temps nécessité par la préparation d'artillerie sur les objectifs successifs de l'attaque laissera toujours à la défense le temps de se ressaisir, de faire intervenir les réserves et d'or-

ganiser, au fur et à mesure de la progression du mouvement, des lignes pour les replis successifs. Aussi ne peut-on admettre l'offensive que sous la forme d'une bataille de rupture, extrêmement rapide et soudaine, qui paralyse l'adversaire et ouvre le champ libre à une vaste exploitation.

« Il en résultait :

« 1° Que la rupture de front (pénétration jusqu'en arrière du gros des batteries ennemies) est possible à condition de se faire d'un seul coup par attaque brusquée en vingt-quatre ou quarante heures ;

« 2° Que pour battre une profondeur suffisante (huit kilomètres), il est nécessaire de pousser le plus en avant possible l'artillerie lourde de destruction à longue portée, ou, en cas d'insuffisance, d'employer à cette destruction un certain nombre de batteries longues ;

« 3° Que cette rupture doit être immédiatement suivie d'une exploitation latérale audacieuse, visant la destruction des batteries, l'occupation des lignes de ravitaillement ennemies et la conquête des voies ferrées, nécessaires à notre propre ravitaillement;

« 4° Qu'il importe de constituer, le plus en avant possible, une tête de pont, à l'abri de laquelle se concentrent les troupes destinées à livrer bataille aux forces ennemies encore disponibles.

« En résumé, trois temps aussi rapprochés que possible : rupture, exploitation latérale, exploitation en vue de la bataille. Toutes ces opérations, dans lesquelles le facteur vitesse a une importance prépondérante, doivent être préparées dans le plus grand détail. »



Préparation de l'offensive : choix des chefs. — Le général Nivelle commença sans tarder cette préparation. Il lui fallait des exécutants. Une masse de manœuvre importante devait être rassemblée, qui comprendrait plusieurs Corps d'Armée. Quant à celui qui devait la conduire, on laissa au général Nivelle le soin de le choisir. Malgré que le général Pétain semblât désigné pour une telle mission, le général Nivelle ne fit point appel à ses talents, car un désaccord les séparait. Le général Pétain resta à la tête de son Armée du Centre, comme le général Franchet d'Esperey demeurait à celle de l'Armée du Nord-Est et le général de Castelnau à celle de l'Armée de l'Est.

Ce fut au général Micheler que le général Nivelle confia le Groupe d'Armées de réserve et de rupture en formation. Le général commandant la 10ᵉ Armée, qui venait de remporter de brillants succès sur la Somme, était, au dire de M. Painlevé, un officier de remarquable intelligence, d'un vaste savoir, d'une réelle imagination, et l'on pouvait fonder sur lui les plus grands espoirs.

La masse de manœuvre devait comprendre trois Armées : la 5ᵉ commandée par le général Mazel, la 6ᵉ commandée par le général Mangin et la 10ᵉ, à la tête de laquelle le général Duchêne succédait au commandant du Groupe d'Armées.

Le général Nivelle les maintint tous, calmant ainsi les appréhensions de ceux qui craignaient voir triompher exclusivement « l'équipe de Verdun ». Seul le général Mangin appartenait à cette équipe. Il avait été le collaborateur le plus intime du nouveau commandant en chef ; il le demeura.



Choix du terrain. — Sur quel terrain se passerait l'action? La région entre les Flandres et le canal de la Bassée ne pouvait se prêter à de grands déploiements avant l'été. Au contraire, le secteur Arras-Bapaume semblait favorable à une attaque.

D'autre part, le front de la Somme ne paraissait plus suffire aux densités de troupes prévues ni aux forces d'artillerie qui devaient entrer en jeu; et ce champ de bataille, en outre, était usé et ravagé. La région s'étendant de l'Aisne à la Champagne semblait au contraire favorable et, de plus, sa position en équerre par rapport au front Arras-Bapaume permettait des combinaisons variées.

Dans ces conditions, le général Nivelle se proposa de monter une attaque puissante du sud au nord, avec l'intention de prendre l'ennemi de flanc, de le déborder et d'essayer de le détruire, ou au moins de le refouler par une menace sur les derrières de l'Armée allemande de l'Oise.

« Le but à atteindre, écrit-il à ses lieutenants, est la destruction de la masse principale des forces ennemies sur le front occidental.

« Il ne peut être atteint qu'à la suite d'une bataille décisive livrée à toutes les forces disponibles de l'adversaire, et suivie d'une exploitation intensive.

« Cela implique la nécessité, comme premier et deuxième temps, de rompre le front adverse et de battre au delà de la brèche toutes les forces ennemies qui n'auront pas, au préalable, été fixées dans d'autres régions, puis de porter le gros des forces sur les communications principales de l'ennemi afin de l'obliger soit à abandonner rapidement ses fronts actuels, soit à accepter de nouveaux combats dans les plus mauvaises conditions.

« Les moyens à mettre en œuvre pour obtenir ces résultats comportent l'emploi d'une partie de nos forces en vue de fixer l'ennemi et de rompre son front ; puis l'engagement, au delà du front de rupture que je choisirai, d'une masse de manœuvre précédemment réservée.

« La nécessité de fixer l'ennemi et de l'amener à diviser ses forces conduit à attaquer dans trois régions différentes, suffisamment espacées, et à échelonner les attaques dans le temps, de manière que celle qui paraît réunir, *a priori*, les plus grandes chances de succès, bénéficie des heureux résultats des premières.

« J'ai décidé, en conséquence, d'attaquer en premier lieu dans la région au nord de l'Oise, en même temps que les Armées britanniques entreprendront, entre Arras et Bapaume, une puissante offensive, puis de déclencher une offensive entre Reims et le canal de l'Aisne à l'Oise.

« Tout en me réservant la possibilité d'exploiter avec des moyens appropriés l'attaque entreprise au nord de l'Oise (dans le cas où celle-ci réussirait dans des conditions favorables), mon intention est de chercher la rupture sur le front de l'Aisne. La masse de manœuvre, pour déboucher au delà de la brèche réalisée, sera articulée en conséquence. »



Opinions sur l'offensive. — A la réception de ces instructions, les commandants du Groupe d'Armées et des Armées étudièrent l'offensive et présentèrent leurs propositions.

Le général Micheler était d'avis « que l'ensemble de l'opération pouvait être réalisé soit au jour J, soit, au plus tard, dans la matinée de J + 1.

Quant à Mangin, sa belle ardeur lui inspira cette phrase devenue fameuse : « L'aurore du lendemain doit voir le débouché de la cavalerie dans la plaine de Laon et l'occupation par l'infanterie de la ligne Laon-Laniscourt-Anizy-le-Château. »

D'ailleurs, la confiance était générale. Le plan grandiose du général Nivelle ne souleva aucune objection sérieuse; et les ministres, aussi bien français qu'anglais, qui en eurent connaissance, l'approuvèrent, ainsi que les chefs des Armées alliées.

Le général Nivelle s'était, en effet, rendu à Londres au War Comittee, puis en Italie où Cadorna, craignant une attaque autrichienne dans le Trentin, voulut bien donner une promesse, mais refusa de s'engager à date fixe.

En pleine possession de son plan, le général Nivelle définissait le 29 janvier les nouvelles méthodes d'attaques et caractérisait nettement le but :

« J'insiste sur le caractère de violence, de brutalité et de rapidité que doit revêtir notre offensive et, en particulier, son premier acte : la rupture, visant du premier coup la conquête des positions de l'ennemi et de toute la zone occupée par l'artillerie.

« L'exploitation doit suivre la rupture sans arrêt. »



Unité de commandement. Conférence de Calais. — La confiance générale dont était entouré le chef français permit de trouver une solution au grave problème de l'unité de Commandement. On était d'accord pour l'offensive, et l'on se rendait bien compte que le meilleur atout à mettre en son jeu était un chef suprême.

M. Briand était de cet avis. M. Lloyd George ne demandait qu'à être convaincu. A la conférence de Calais, tenue les 26 et 27 février, l'accord se fit.

M. Lloyd George, tout en déclarant « son entière confiance dans le général Nivelle et la certitude absolue qu'il était seul capable de mener les opérations à bonne fin cette année même, faisait ressortir que le maréchal Haig, qui venait justement de recevoir le bâton, jouissait d'un tel prestige sur le peuple et l'Armée britanniques qu'il était difficile de le subordonner purement et simplement au Commandement français. Mais il comprenait la situation, ajoutant qu'il fallait « éviter de rester aussi distants les uns des autres et de se renfermer dans une dignité nationale mal comprise et dangereuse par ses conséquences ».

Dans ces conditions, grâce à l'abnégation du

maréchal anglais, le document suivant fut signé par MM. Briand et Lloyd George, le général Nivelle et le maréchal Douglas Haig :

« Le Comité de guerre français et le Comité de guerre britannique approuvent le plan d'opérations sur le front occidental, tel qu'il leur a été exposé, le 25 février 1917, par le général Nivelle et le maréchal sir Douglas Haig.

« De plus, attendu que l'objet essentiel des opérations militaires projetées est de rejeter l'ennemi hors de France ; attendu, d'autre part, que l'Armée française dispose d'effectifs plus considérables que l'Armée anglaise, le Cabinet de guerre britannique reconnaît que la direction générale des opérations doit être confiée au Général en chef français.

« Dans ce but, le Cabinet de guerre britannique s'engage à aviser le field-marshall commandant les forces britanniques, qu'il aura à se conformer, pour ses plans d'opérations, aux directives stratégiques générales du commandant en chef des Armées françaises ».

Aussitôt, le général Nivelle commença de jouer son rôle en écrivant au maréchal Douglas Haig afin de pouvoir combiner définitivement l'offensive.

Le plan définitivement adopté était celui-ci :

1° Opérer une rupture sur le front de l'Aisne, entre Reims et le canal de l'Aisne à l'Oise, les attaques anglaises et l'opération sur Roye étant surtout destinées à attirer les réserves ennemies loin du théâtre de l'effort principal ;

2° Élargir aussitôt que possible sur les deux ailes la brèche effectuée, puis faire intervenir une Armée de manœuvre débouchant en terrain libre et ayant pour mission d'écraser avec toutes ses forces les réserves que l'ennemi pourrait jeter successivement dans la mêlée ;

3° Porter enfin la masse vers le Nord, sur l'axe général Craonne-Guise, pendant que les forces chargées de l'attaque secondaire du front Roye-Lassigny s'efforceraient de pousser sur Saint-Quentin, et que les Armées britanniques continueraient à foncer dans la direction de Cambrai.

En résumé : faire ouvrir une porte à double battant, maintenir ces deux battants ouverts par rabattement des Armées chargées de l'opération ; et par la porte ainsi ouverte et maintenue telle, faire passer une nouvelle Armée chargée de l'exploitation du succès.

Les 5e et 6e Armées devaient ouvrir la porte, la 10e devait la franchir (1).

Telle était la situation en fin de février 1917 : offensive en cours de préparation au milieu de la confiance générale, lorsqu'une série d'événements vint en modifier les conditions.

D'abord, au point de vue général, la révolution venait d'éclater en Russie. On avait appris brutalement l'abdication du tzar Nicolas, et c'était là le seul renseignement certain. Qu'allait devenir cette révolution ? Comment évoluerait-elle ? A quoi aboutirait-elle ? Toutes les appréhensions étaient permises. La menace d'une défection semblait la plus terrible !

Quelques semaines plus tard, la rupture diplomatique des États-Unis avec l'Allemagne ne sembla pas, au début, capable de contrebalancer les conséquences funestes du drame oriental.

Au point de vue intérieur, un incident de séance venait d'ouvrir une crise ministérielle. Le général Lyautey, par une phrase incomprise, avait soulevé un tumulte à la Chambre. Il dut donner sa démission. Mais, dans sa chute, il entraîna le président du Conseil, M. Briand, qui, lui aussi, comme auparavant le général Joffre, était l'objet d'attaques de plus en plus violentes et de moins en moins cachées.

M. Alexandre Ribot fut chargé de constituer un nouveau cabinet. Un portefeuille était difficile à confier : celui de la guerre. Pourtant un homme s'imposait, tant par lui-même que par ses amis : M. Painlevé. M. Ribot était trop habile pour ne pas faire appel à cette force. La crise y trouva sa solution. Mais ce changement dans le gouvernement devait avoir des conséquences nombreuses et graves au point de vue strictement militaire.

M. Painlevé était l'adversaire du général Nivelle, non point de sa personne, car ce fut une des belles vertus de cette guerre que l'oubli des querelles particulières, mais bien de sa méthode qu'il jugeait hasardeuse.

Seulement, le général et l'offensive ne faisaient qu'un. Ils se confondaient dans l'espoir du succès ; de ce jour on les confondit pour les attaquer plus facilement ; et le général Nivelle n'eut plus seulement à s'occuper de préparer l'offensive, il lui fallut aussi la défendre.

(1) La 10e Armée sera constituée spécialement pour remplir cette mission. Elle disposera en particulier de deux Corps de cavalerie.



VIOLETTE RIBOT BRIAND PAINLEVÉ TARDIEU

Enfin, un événement militaire considérable était venu modifier les conditions de l'offensive : tandis que les gouvernants et les chefs se concertaient encore une fois à Londres (12-13 mars) et consacraient les décisions prises à Calais en les confirmant par la création d'une liaison franco-britannique, confiée au général Wilson, la situation changeait brusquement sur le front français.

Sur la ligne Lille-Cambrai-Saint-Quentin-forêt de Saint-Gobain, les Allemands se repliaient. Les renseignements des prisonniers et des évacués, les incendies et les dévastations systématiques avaient bien un peu fait prévoir ce repli. Cependant nous ne réussîmes pas à l'exploiter.

Le Grand Quartier Général allemand sut présenter cette opération comme un succès puisque, d'après lui, elle rendait disponible un plus grand nombre de troupes des réserves et surtout ruinait les projets offensifs des alliés.

Le *Berliner Tageblatt* indiquait en ces termes un des résultats de ce repli : « Tout le pays n'est qu'un désert immense et sauvage ; plus d'arbre, de buisson, ni de maison. Nos prisonniers ont abattu les arbres à la scie ou à la hache, pendant des journées entières ; ils les ont coupés jusqu'à ce que le sol fût rasé. Les puits sont comblés, les villages anéantis. »

Cependant, il n'en était rien. D'une part, les économies d'effectifs escomptées par Ludendorf ne se montaient qu'à dix divisions ; d'autre part, les deux charnières de la position allemande, au nord d'Arras et à l'est de Soissons, étaient intactes. Le plan général de notre offensive ne fut pas sensiblement influencé par ces modifications.

Ce fut, d'ailleurs, peut-être un tort.

Le général Nivelle, estimant que la manœuvre de Ludendorf et la guerre sous-marine de plus en plus violente démontraient la nécessité de l'urgence de l'offensive, en activa les préparatifs.

Mais d'autres jugeaient différemment. Déjà, certains lieutenants n'avaient plus la foi, en particulier les généraux Micheler et Pétain, qui ne cachaient pas leurs appréhensions, l'un aux parlementaires qui lui rendaient visite, l'autre aux membres du Gouvernement. Quant au ministre de la Guerre, il ne tarda pas lui-même à témoigner de son opposition, qui était partagée par certains membres du Cabinet. Il manda directement au ministère, à l'insu du Généralissime, les commandants de Groupes d'Armées ; et, bien que l'attitude de ceux-ci eût été extrêmement correcte, cette façon d'agir n'avait rien qui dût profiter au succès d'une affaire dont on semblait déjà trop douter.



Conférence de Compiègne. — Cet état de choses ne pouvait durer. Dans l'espoir qu'une explication mettrait un terme à ces malentendus, le Président de la République provoqua la réunion au Grand Quartier Général, à Compiègne, d'une conférence à laquelle prirent part, le 6 avril, sous sa présidence, M. Ribot, président du Conseil, les ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Armement, le Généralissime et les quatre commandants de Groupes d'Armées : de Castelnau, Pétain, Franchet d'Esperey et Micheler.

De cette séance qui menaçait d'être délicate et qui le fut, et dont les conséquences devaient être extrêmement sérieuses, nul procès-verbal ne resta. Cependant, par la suite, il en fut donné tant de comptes rendus, émanant des partis adverses, qu'on peut impartialement en déduire ceci :

« M. Painlevé prit la parole le premier. Il signala les inquiétudes manifestées, au sujet de l'offensive projetée, par certains membres du Ministère et du Parlement, inquiétudes qu'il avait constatées lui-même. Il rappela l'étendue de nos

pertes antérieures et l'état actuel de nos effectifs qui, disait-il, nous invitait à la prudence, autant au moins que le chiffre élevé des forces rassemblées par l'ennemi devant notre front. C'était le moment où le concours de la Russie, en proie à une révolution dont on ne pouvait encore mesurer la portée, semblait devoir nous faire définitivement défaut; et si, par compensation, l'Amérique venait se ranger aux côtés des Alliés, il s'en fallait que son intervention effective pût se faire sentir de sitôt. Devait-on, dans ces conditions, se lancer dans des opérations tellement larges que leur échec pouvait décider du sort de la guerre en quelque sorte sur un coup de dé, et cela quand on était assuré de les exécuter plus tard avec de bien meilleures chances de succès? Le Ministre ne le croyait pas, et il ne se faisait point faute d'évoquer les responsabilités encourues par ceux qui croiraient devoir risquer la partie malgré tout. » (1).

« Ces responsabilités, je remercie M. le Ministre d'y avoir fait allusion, répondit le Général en chef, et je suis prêt à les assumer tout entières, avec de plus lourdes encore si l'intérêt du pays l'exigeait. Je demande seulement qu'on ne les déplace pas, rien n'étant d'ailleurs plus facile que de les établir. » Et le général Nivelle, rappelant les conférences précédentes de Chantilly, de Londres et de Calais, montra l'obligation où il avait été mis de se tenir prêt à entamer l'action avant le 1er avril. Cette offensive, voulue par d'autres pour des raisons politiques et militaires encore valables, il estimait, lui, que désormais le moindre retard apporté à son exécution en compromettait le succès. Si le gouvernement avait changé d'avis, il était de son devoir de le dire. Quant à lui, il obéirait ou demanderait à être relevé de ses fonctions; mais, en attendant, la question ne se posait pas, car les décisions antérieures l'engageaient.

Alors, dit-on, M. Ribot interrompit ainsi : « L'offensive ! L'offensive ! Le contraire conduit toujours à la défaite. »

Puis, le général Nivelle répondit à de nouvelles craintes de M. Painlevé. « Qu'il soit bien établi avant tout, déclara-t-il, que nous ne jouons point notre va-tout. Jamais un chef d'Armées ne prononcera semblables paroles, parce qu'il doit toujours envisager l'éventualité d'un insuccès ou d'un succès imparfait, et se réserver les moyens d'y parer. » Et continuant de se montrer affirmatif pour l'exécution, comme il l'avait fait pour la conception, il ajoutait : « L'idée d'une bataille à but restreint et à objectifs limités doit être repoussée, parce qu'on ne livre pas de demi-bataille. On ne s'engage qu'à bon escient et quand on s'est arrangé, comme le recommande Napoléon, pour avoir de son côté 70 °/₀ des chances. Il est impossible d'affirmer cependant que tout risque soit exclu. »

Le général de Castelnau, interpellé, se rangea nettement de ce côté, déclarant qu'il ne saurait y avoir de doute et que la bataille devait être menée à fond.

Enfin, faisant connaître ses espoirs, le général Nivelle ne cacha point qu'il croyait pouvoir garantir l'enlèvement des deux premières lignes.

Le Président de la République voulut alors consulter les commandants de Groupes d'Armées. Le général Nivelle accepta : « En ma présence, il n'y a aucune atteinte à la discipline. » Le général de Castelnau affirma de nouveau son opinion, et ne pouvant répondre sur l'offensive même qu'il ne connaissait pas, posa la question sur le terrain de la théorie et donna son avis avec fermeté : « L'emploi des forces est essentiellement du domaine du Général en chef, sans qu'il soit possible au Gouvernement d'intervenir dans la conduite d'une opération décidée. Ou bien le Gouvernement a pleine confiance dans le Général en chef pour la conduite de la bataille, et il ne doit en rien entraver sa liberté; ou bien il n'a point confiance dans les talents du chef, et il est alors de son devoir le plus étroit de le remplacer immédiatement. »

Le général d'Esperey, se trouvant au contact de la ligne dite d'Hindenburg, ne pouvait rien augurer du résultat.

Quant au général Micheler, il déclara qu'il enlèverait certainement les deux premières lignes, mais que la lutte serait sanglante, difficile, et qu'il ne savait pas si l'Armée d'exploitation pourrait vraiment remplir son rôle ».

Après les réticences du général Micheler, le général Pétain fut affirmatif, mais dans un sens contraire à l'offensive. Il exprima son opinion de la façon suivante : « Avons-nous des forces suffisantes pour faire une offensive ayant pour but l'enlèvement des premières lignes ennemies ? Oui. Avons-nous des forces suffisantes pour pousser plus loin notre offensive? Non. »

(1) *La Bataille de l'Aisne*, par le lieutenant-colonel ROUSSET.



RETOUR DES TRANCHÉES
Aquarelle de *Jean Lefort*





A la suite de ces divergences, M. Painlevé intervint pour résumer le débat et conclure. La majorité des assistants se rallia à cette conclusion qui n'en était pas une, mais simplement une transaction, un pis-aller: « Une offensive, conduite de façon que notre Armée ne subisse pas de pertes irréparables et disproportionnées avec les résultats obtenus, est la solution imposée par la sagesse; c'est celle qui correspond aux conceptions du Gouvernement. »

Le général Nivelle y répondit en donnant sa démission, afin que le Gouvernement, à qui il appartenait de décider des questions intéressant la conduite générale de la guerre, pût prendre sa décision en toute liberté et en dehors des questions de personne.

La stupeur passée, chacun joignit ses instances à celles du Président de la République auprès du général Nivelle. Mais celui-ci ajouta : « Depuis un certain temps, il y a quelque chose de changé; des interventions faites auprès de mes subordonnés ont porté atteinte à notre confiance réciproque. Je ne travaille plus avec eux dans le même sentiment de camaraderie confiante. Dans ces conditions, l'exercice du Commandement, surtout à l'ouverture des opérations, est impossible. Et ma situation devient d'autant plus difficile que je sens ne plus avoir la confiance unanime du Gouvernement. »

On se récria et un accord de principe se fit sur la nécessité d'une offensive aussitôt que les conditions climatériques le permettraient, et sur celle aussi de la préparation rigoureuse de cette offensive.

« L'offensive fut approuvée le 6 avril, à l'unanimité, dit Mermeix, car personne ne fit une proposition ferme d'ajournement. Mais ce fut une unanimité muette, de mauvaise grâce, presque de contrainte. »

Le lendemain, le général Nivelle écrivit sa lettre de démission; mais, après la démarche du sénateur Boudenoot et les encouragements que M. Albert Thomas lui apporta officiellement de la part du Gouvernement, il dut céder.

Le malaise n'était pas dissipé. Cette offensive, pour réussir, réclamait la foi. Désormais la méfiance régnait. Celui qui avait eu le courage de ses opinions semblait vainqueur : il était déjà vaincu.

Quant au Gouvernement qui avait provoqué cette réunion pour y voir clair, il ferma les yeux lorsque la lumière se montra.

VERGERS DÉVASTÉS PAR LES ALLEMANDS



Les derniers préparatifs. — Cependant, au front, depuis que l'offensive avait été décidée, on la préparait.

Depuis les premiers jours de janvier, le Grand Quartier Général multipliait les recommandations d'ordres technique et tactique concernant l'abordage des positions ennemies, le débouché des colonnes, les mesures à prendre contre l'encombrement et l'entassement des troupes, la mobilité des unités, l'organisation des transports, des ravitaillements et du Service de Santé.

Après le terrible hiver qui avait paralysé tous les efforts, la préparation matérielle avait repris avec une activité prodigieuse. Il fallait développer les voies de communications : on construisit 310 kilomètres de voies ferrées normales; 20 kilomètres de voies métriques, 308 kilomètres de voies de 60 centimètres, et 25 kilomètres de routes pour piétons et

voitures, avec élargissement des routes existantes sur un trajet de 155 kilomètres ; 22.000 hommes furent affectés à ces services, avec un matériel de 45.000 wagons qui transportèrent des baraquements, des bois pour les abris et les tranchées, des fils de fer, des tôles, etc. ; 752 sections de voitures automobiles, mises à la disposition des Armées le 15 avril, avaient une puissance de transport de 120.000 hommes, 21.000 blessés, 18.250 tonnes de matériel, 1.680 tonnes de cailloux, 182 tonnes de viande.

Pour l'alimentation, le Groupe d'Armées de Réserve fut approvisionné pour un effectif de 40 divisions, à huit jours de vivres d'avance et trois jours de vivres de réserve.

Le Service de Santé avait fait de larges prévisions au sujet des évacuations et des hospitalisations. Le G. A. R. disposait de six hôpitaux d'évacuation, chacun de 3.000 lits, et, en plus, de 60.000 places d'hospitalisation.

Au point de vue de l'artillerie et des munitions, jamais encore une pareille accumulation de moyens n'avait été effectuée. Le Groupe d'Armées de Réserve pouvait étaler, sur un front de 40 kilomètres, 5.343 pièces, dont 1.930 de gros calibre, en canons lourds à tir rapide du plus récent modèle. Le stock des munitions était considérable. Voici quelques chiffres : pour le 75 plus de 23 millions; pour le 120, près de 2 millions; pour le 155, 3.500.000 ; pour le 220, 300.000 ; pour le 280, 27.000; pour le 320, 37.000 coups.

Le 7 avril, les Armées étaient approvisionnées à sept jours de feu. En prévision de la marche en avant, des dépôts intermédiaires de munitions avaient été installés aussi près que possible du front.

L'armement de l'infanterie avait été largement perfectionné. Chaque bataillon disposait de huit mitrailleuses, et un approvisionnement était constitué. Chaque compagnie avait huit fusils-mitrailleurs; et dans les divisions d'exploitation comme dans celles chargées des fronts défensifs, ce chiffre était doublé.

Enfin, pour la première fois, les chars d'assaut, surnommés les tanks, devaient prendre part à l'attaque en grand nombre. Deux groupements furent mis à la disposition de l'Armée.

Quant à l'aviation, trois groupes de combat, formant un total de 220 avions, étaient à la disposition du commandant du Groupe d'Armées de Réserve.

L'ordre de bataille du Groupe d'Armées, commandé par le général Micheler, était celui-ci :

Groupe d'Armées de Réserve : général Micheler.

5e Armée : Général Mazel. — 1er C. A., général Muteau (1re, 2e, 51e et 162e D. I.); 5e C. A., général de Boissoudy (9e, 10e et 125e D. I.); 7e C. A., général de Bazelaire (14e, 37e et 41e D. I.); 9e C. A. (1), général Niessel (17e 18e et 152e D. I.); 32e C. A., général Passaga (40e, 42e, 69e et 155e D. I.) ; 38e C. A., général de Mondésir (151e, 66e, 89e D. I.) et 6e D. C. du général Mesple;

6e Armée : général Mangin. — 1er C. A. C., général Berdoulat (2e et 3e D. I. C); 2e C. A. C., général Blondlat (10e et 15e D. I. C. et 38e D. I); 6e C. A., général de Mitry (12e, 56e, 127e et 166e D. I.); 11e C. A., général de Maud'huy (21e, 22e, 133e et 168e D. I.); 20e C. A., général Mazillier (11e, 39e et 153e D. I.); 97e D. I., 158e D. I. et 5e D. C. du général Brécard.

10e Armée : général Duchêne. — 2e C. A., général de Cadoudal (3e, 4e et 46e D. I.) ; 3e C. A., général Lebrun (5e, 6e et 47e D. I.); 18e C. A., général Hirschauer (35e, 36e et 154e D. I.); 1er C. C., général Féraud (1re et 3e D. C.); 2e C. C., général de Buyer (2e, 4e et 7e D. C.).

De plus, la 4e Armée, sous les ordres du général Anthoine, laissée sous le commandement supérieur du général Pétain, chef du Groupe d'Armées du Centre, s'ajoutait aux divisions d'offensive du Groupe d'Armées de Réserve.

4e Armée : général Anthoine. — 8e C. A., général Hély-d'Oissel (16e, 34e, 128e et 169e D. I.) ; 10e C. A., général Vandenberg (9e, 20e et 131e D. I.); 12e C. A., général Nourrisseau (25e, 24e et 60e D. I.) ; 17e C. A., général Dumas (33e et 45e D. I. et D. M.) ; et les 15e, 74e, 55e et 132e D. I.

Au point de vue matériel, tout semblait donc bien préparé et rassemblé pour donner les meilleurs résultats. Cependant l'énorme machine n'était peut-être pas mise tout à fait au point.

Au moral, la situation était la même. Tout était prêt pour la victoire; si elle venait, on saurait l'exploiter avec enthousiasme, sinon de mauvais éléments prendraient le dessus.

Les troupes, aussi bien françaises qu'alliées, étaient pleines d'ardeur et d'élan. En bonne forme physique, à la suite d'une longue période d'instruction et de repos, elles faisaient preuve d'un merveilleux souffle patriotique, d'un grand

(1) Arrivé à la 5e Armée le 17 avril.



LA SAUCISSE DU 1er C. A. C.

esprit de sacrifice, et surtout d'une magnifique foi en la victoire, malgré qu'elles se rendissent bien compte de la difficulté de leur tâche.

Malheureusement, les hésitations et les querelles de l'intérieur avaient ébranlé leur confiance en l'offensive, et d'autres germes malsains avaient été semés, apportés de l'intérieur par les tracts que les partis révolutionnaires répandaient à foison, et par les permissionnaires. Ceux-ci, durant leur congé, avaient constaté la différence de vie des ouvriers d'usine, et revenaient de chez eux énervés ou découragés.

En somme, après deux années d'union sacrée, bien que le front eût conservé son état d'esprit sublime, les mauvaises influences que l'intérieur laissait apparaître faisaient petit à petit la tache d'huile, et menaçaient de tout contaminer.

Le général Nivelle, dans une lettre du 28 février, avait signalé au Ministre de la Guerre les faits de menées pacifistes contre lesquelles il demandait des mesures sérieuses. Il attirait l'attention sur « l'épidémie » des tracts, sur les mauvaises influences dont on entourait les permissionnaires, sur l'action de quelques meneurs et, en particulier, sur les dangers de la campagne contre la culture des terres.

L'atmosphère politique d'alors était chargée d'électricité. Le Gouvernement ne voulut pas faire éclater l'orage.

Quoi qu'il en soit, le plan définitif de l'offensive était arrêté le 5 avril, et indiqué de cette façon à toutes les forces qui devaient agir :

1° *Rupture.* — Les Armées britanniques feront brèche dans le front ennemi entre Givenchy et Quéant. Leurs réserves seront poussées en direction de Cambrai et de Douai, tandis qu'une opération latérale rapide sera entreprise à la fois vers le Nord, en arrière du front Lens-La Bassée, et vers le Sud-Est, en prenant à revers la ligne Hindenburg.

Le Groupe d'Armées du Nord attaquera les positions avancées adverses à l'ouest et au sud de Saint-Quentin, puis le front Harly-Alaincourt, en liaison à gauche avec la 4e Armée britannique, à droite avec le Groupe d'Armées de Réserve.

Le Groupe d'Armées de Réserve développera ses attaques initiales sur le front primitivement fixé et en direction de Guise, Vervins et Hirson.

Le Groupe d'Armées du Centre coopérera, par sa 4e Armée, à l'attaque du précédent, en prenant l'offensive à l'ouest de la Suippe, qu'il bordera après l'enlèvement du massif de Moronvilliers.

L'Armée belge rompra le front ennemi dans les régions de Steenstraat et Dixmude.

2° *Exploitation.* — Armée britannique : Après la prise de Cambrai et de Douai, marcher sur Valenciennes, puis sur Mons, Tournai et Cambrai, en liaison avec l'Armée belge qui se portera sur Roulers et Gand.

Groupes d'Armées du Nord : Se rendre maître des voies ferrées partant d'Hirson vers Cambrai, Valenciennes et Maubeuge.

Autres Groupes d'Armées : Conquête de toute la boucle de l'Aisne, puis de la région comprise entre la Meuse, la Sormonne et l'Oise.

Le Général en chef avait fixé au 8 avril le début des opérations : Les Anglais, sur le front Arras-Vimy devaient, les premiers, entrer dans la fournaise. Les autres attaques devaient s'échelonner jusqu'au 14.

Comme le mauvais temps contrariait les réglages



UN TANK A SOISSONS

on envisagea un délai. Le maréchal Haig insista pour qu'on ne reculât point davantage.

Le 9 avril, à 5 h. 30 du matin, les forces britanniques, sur un front de 40 kilomètres, d'Arras à Lens et du bois d'Havrincourt aux abords d'Ancres, s'élancèrent en masses considérables et remportèrent un très beau succès au nord d'Arras. Elles avaient enlevé Thellus et la crête de Vimy et atteint la lisière de Givenchy-en-Gohelle. Vers Saint-Quentin, elles avaient chassé l'ennemi des hauteurs entre le Vergnier et Hargicourt. Dans la direction de Cambrai, elles avaient gagné Humières, Deniécourt et Boursier.

Ainsi les Anglais devenaient maîtres du plateau dominant la vallée de la Scarpe et de la route de Douai. Ils avaient fait plus de 13.000 prisonniers et enlevé plus de 100 canons, ainsi que plusieurs centaines de mitrailleuses. C'était un début d'heureux augure.

Notre offensive devait commencer à son tour le 14. Les pluies persistant, le général Mangin demanda quelque répit. La date définitivement choisie fut celle du 16 avril.

Malheureusement, dans l'attente du grand jour, tandis que des deux côtés on se livrait à des coups de mains pour sonder les intentions de l'ennemi, un sous-officier porteur du plan d'engagement de son bataillon, sur le front de la 5ᵉ Armée, se laissa prendre. Ce document, hélas ! indiquait aussi le dispositif d'ensemble, l'ordre de bataille des troupes opérant au nord de l'Aisne et même les objectifs assignés aux Corps d'Armée voisins.

Il était trop tard pour rien changer. On dut se contenter d'essayer d'en neutraliser les résultats en envoyant des renseignements faux au moyen de messages téléphonés, destinés à être interceptés par les Allemands.

Le grand jour était arrivé. Le 15 au soir, le général Nivelle faisait communiquer à toutes les troupes l'ordre du jour suivant :

« Aux officiers, sous-officiers et soldats des Armées françaises.

L'heure est venue. Confiance, courage et vive la France ! »



L'OFFENSIVE

Journée du 16 avril. — Le 16 avril, à 6 heures du matin, l'offensive commença. Après une préparation d'artillerie de neuf jours, avec un élan magnifique, exaltés par la plus sincère foi patriotique, les troupes françaises se ruèrent à l'assaut.

Le terrain était difficile. Depuis la bataille de la Marne, l'ennemi y demeurait accroché : il en connaissait tous les avantages, l'escarpement des coteaux, la profondeur des creutes, l'abri des crêtes et l'obstacle des cours d'eau. Le champ de bataille s'étendait du massif de Saint-Gobain à l'ouest, aux forts de Reims à l'est, et la montagne avec la ville de Laon en formaient le centre. Nous avons vu que c'était aussi le premier but. Au nord de l'Aisne s'élève un plateau, limité par des falaises et dont l'extrémité orientale, en forme de promontoire, porte le village de Craonne. Une route, le Chemin-des-Dames, suit les sommets des plateaux de Craonne à La Malmaison, au nord-ouest de Soissons. Elle marquait la ligne de défense allemande, qui se poursuivait à l'ouest sur les coteaux boisés de Vauclerc, de Cerny et de Bray. Deux forts que nous avions évacués sans combat, en 1914, Condé et La Malmaison, étayaient cette ligne.

Le débouché de l'attaque, déclare un historique de la bataille émanant du 3ᵉ Bureau du Grand Quartier Général, s'effectua presque partout facilement ; le barrage allemand fut en effet ou tardif ou peu dense. Notre préparation et nos tirs de contre-batteries avaient neutralisé l'artillerie adverse. Par contre, dès le début de la progression à travers les organisations ennemies, notre infanterie se trouva battue par de nombreuses mitrailleuses établies soit en plein champ, soit sous des abris qui avaient échappé à notre artillerie ; une infanterie allemande très nombreuse garnissait la première position sur laquelle il était visible que l'adversaire entendait résister avec acharnement.

A la fin de la matinée, au cours de combats très durs, la 5ᵉ Armée avait marqué deux succès importants ; à droite (7ᵉ Corps d'Armée) elle s'était emparée de Courcy, Loivre et Berméricourt ; au centre (32ᵉ Corps d'Armée), elle avait pénétré dans la deuxième position entre l'Aisne et la petite rivière de la Miette. Partout ailleurs, elle n'avait pu que prendre pied dans la première position ennemie ; devant le plateau de Craonne, le 5ᵉ Corps d'Armée avait presque complètement échoué.

Du côté de la 6ᵉ Armée, les 2ᵉ Corps colonial et 20ᵉ C. A. réussirent à s'installer sur la

crête du Chemin-des-Dames, mais sans pouvoir la dépasser, des îlots de résistance (monument d'Hurtebise, sucrerie de Cerny) y rendant même précaire leur situation. Plus au sud, les éléments de gauche des 20e et 6e Corps avaient été entraînés immédiatement dans un combat acharné autour de creutes, d'abris-cavernes et à l'intérieur des bois; ils ne purent progresser que très lentement et ne dépassèrent pas les premières et deuxièmes lignes allemandes. A l'ouest, le 1er Corps colonial avait enlevé Laffaux et la ferme Moisy.

Ces combats très durs et les pertes subies fatiguèrent et démunirent l'infanterie; à partir de midi elle était hors d'état d'accomplir un effort sérieux. Aussi quand, à 13 heures, les tanks débouchèrent sur Juvincourt, ils ne purent entraîner que quelques fractions et arrivèrent sans soutien vers la deuxième position allemande. Dès lors l'ennemi, à son tour, s'efforça de reprendre le terrain.

Il avait déjà exécuté, pendant toute la matinée, une série de contre-attaques partielles, extrêmement énergiques. Vers 14 h. 30, le 32e Corps d'Armée avait arrêté une violente contre-attaque venant de la région de Prouvais; pris sous le feu de notre artillerie lourde, l'ennemi subit des pertes considérables. Malheureusement, les contre-attaques allemandes réussirent mieux dans la région de Juvincourt et sur la droite, où Berméricourt fut perdu par nous.



GÉNÉRAL DE MONDÉSIR

De même à la 6e Armée, le 1er Corps colonial était revenu sur ses tranchées de départ à la suite des réactions ennemies.

En somme, malgré que certains résultats obtenus fussent très honorables, les objectifs prévus n'étaient pas atteints. On avait espéré une avance foudroyante; que s'était-il donc passé?

Le général Blondlat, commandant du 2e Corps colonial, l'explique dans son rapport :

« L'influence des circonstances atmosphériques défavorables, dit-il, a été le trait le plus saillant de la période de préparation. Le vent violent, l'atmosphère brumeuse, la pluie et la neige fréquentes ont amoindri, dans une large proportion, le rendement de l'aviation, gêné l'observation aérienne, contrarié les réglages et l'exécution des tirs, empêché le contrôle photographique des destructions. L'activité de l'artillerie s'est trouvée, de ce fait, décousue, saccadée, incomplète. L'infanterie a également souffert des intempéries qui ont rendu très pénibles les travaux sur la position et le stationnement dans les bivouacs, et alourdi les mouvements. Si l'état moral de la troupe avant l'attaque était excellent, ainsi qu'en témoignent les extraits de correspondance, son état physique laissait à désirer.

« A l'heure H, les troupes abordent en ordre les premières organisations allemandes. La crête géographique est atteinte presque sans pertes ; le barrage d'artillerie ennemi est peu nourri et présente des lacunes. Toutefois, notre infanterie s'avance avec une vitesse inférieure aux prévisions. Le barrage roulant se déclenche presque immédiatement et s'éloigne progressivement des premières vagues qu'il cesse bientôt de protéger. Quelques mitrailleuses, qui se sont révélées sur le plateau, n'arrêtent pas l'élan des fantassins qui peuvent descendre le versant nord jusqu'au bord des pentes raides dévalant dans la vallée de l'Ailette. Là, ils sont accueillis et cloués sur place par le feu meurtrier de nombreuses mitrailleuses qui, postées sur des pentes hors d'atteinte de nos projectiles, sont restées indemmes.

« Quelques fractions, utilisant des cheminements incomplètement battus, parviennent à descendre les pentes; mais, d'une manière générale, les vagues subissent en quelques minutes des pertes considérables, particulièrement en cadres, et ne parviennent pas à franchir cette zone meurtrière, s'arrêtent, s'abritent et, sur certains points, refluent sur la dernière tranchée dépassée.

« Elles sont rejointes par les bataillons de deuxième ligne qui, partis à l'heure fixée, viennent se fondre sur la ligne de combat.

« Les bataillons de troisième ligne, confor-

mément au plan de combat, s'avancent à leur tour; quelques-uns peuvent toutefois être arrêtés à temps et occupent les premières tranchées allemandes ou nos tranchées de départ.

« En moins d'une heure, le combat s'est stabilisé ; toutes les tentatives pour reprendre le mouvement en avant échouent dès que l'on arrive sur la ligne battue par les mitrailleuses ennemies. La progression à la grenade par les boyaux et tranchées est seule possible et se heurte à une résistance de plus en plus vive.

« Les réserves ennemies sont, en effet, à peu près intactes ; bien abritées dans les creutes du versant au nord ou dans des abris très profonds, elles n'ont pas souffert du bombardement et la tranchée courant sur le rebord du plateau leur constitue une parallèle de départ commode.

« Nos fantassins sont desservis par l'état du terrain détrempé, particulièrement dans la zone bouleversée immédiatement derrière eux ; boyaux et tranchées sont remplis d'une boue gluante qui retarde l'arrivée des ravitaillements en munitions, ralentit singulièrement les mouvements préparatoires aux attaques et ceux nécessités par la remise en ordre des unités, expose de plus en plus les liaisons et les transmissions d'ordres et de renseignements.

De plus, l'artillerie, dans cette journée, ne put donner tout ce qu'on attendait d'elle. Un barrage roulant devait précéder notre infanterie, réglé comme elle à la vitesse de 100 mètres en trois minutes. Pour assurer ce barrage pendant toute l'opération, suivant les ordres formels du général Micheler, il fallait procéder à des déplacements d'artillerie et pour cela un certain nombre de batteries avaient été gardées sur roues. Mais les averses de pluie et de neige ne permirent bientôt plus ces déplacements sur un sol détrempé. D'autre part, l'artillerie lourde était insuffisante, ainsi que les lots de munitions qui n'avaient pas été augmentés, malgré l'allongement de la période de préparation. Enfin, la supériorité de l'aviation allemande fut telle que nos mortiers et certaines batteries de 75 furent constamment survolés et marmités. »

Il en résulta que la 10[e] Armée ne put entrer en ligne. Armée d'exploitation, elle devait déboucher en fin de rupture, le soir même du 16 avril, sur Monchalon et Vieux-Laon, en traversant les lignes au centre, entre le 2[e] Corps colonial et le 1[er] Corps d'Armée.

Ses têtes de colonnes franchirent le canal et l'Aisne dès le matin. Le gros se massa en arrière de Merval, attendant pour avancer que la cote 108, à droite, et les positions d'Ailles, d'Hurtebise et de Craonne, au centre, fussent occupées par nos troupes d'assaut.

Apprenant, à 6 h. 55, l'enlèvement de la première ligne ; à 7 heures, celui de la route 44 ; à 7 h. 55, celui de Cerny-en-Laonnois, le général Duchêne avait ordonné la marche en avant. L'Armée, pleine d'ardeur et de confiance, était entrée dans la zone de bataille pour achever la victoire ; bientôt elle se heurta aux groupes de plus en plus nombreux de blessés gagnant l'arrière et apportant de mauvaises nouvelles. Comme, vers 10 heures, l'échec du 2[e] Corps colonial et celui du 1[er] Corps d'Armée furent confirmés, elle s'arrêta.

Il ne lui sera plus donné de jouer le rôle qu'elle avait assumé !.

Dès le premier jour, l'offensive était donc mise en échec!

L'histoire des « chars d'assauts » qui, ce jour-là, reçurent le baptême du feu, déployèrent un courage héroïque, subirent des pertes énormes et durent abandonner la bataille, est malheureusement une illustration synthétique de cette journée.



LES CHARS D'ASSAUT

Le nom de cuirassés terrestres, que leur inventeur avait voulu primitivement donner aux chars d'assaut, indique nettement ce qu'était le nouvel engin. Quant au surnom de « tank », moins explicatif, mais peut-être plus expressif, il est dû au secret dont on entoura sa naissance. En Angleterre, on le désigna sous le vocable anodin de « réservoir » (tank) et, en France, sous celui de « tracteur ».

En tout cas, ces quelques mots donnent presque toutes les caractéristiques des « chars d'assaut » : réservoirs de force, blindés à l'épreuve des balles et des éclats d'obus, avec, comme appareil propulseur une chenille à patins, semblable à celle des tracteurs agricoles.

Ceux qui les premiers furent admis à entrer dans la bataille appartenaient à deux modèles : les chars Schneider et les chars Saint-Chamond, conçus d'après les mêmes principes. Le premier

(6 mètres de long sur 2 mètres de large et 2 m. 40 de haut), comportait comme armement un canon court et deux mitrailleuses, et comme équipage un chef de char et cinq hommes. D'un poids de 13 tonnes 1/2, il pouvait faire de 2 à 4 kilomètres à l'heure. Le second, plus gros et plus lourd (8 mètres de long sur 2 m. 67 de large et 2 m. 35 de haut), pesait près de 24 tonnes, et plus puissant, pouvait faire 8 kilomètres à l'heure. Comme armement, il possédait un canon de 75 et quatre mitrailleuses ; comme personnel un officier et huit hommes.

Sur l'un comme sur l'autre, les appareils moteurs, l'armement et l'équipage étaient enfermés dans un caisson blindé, composé de tôles d'acier dont les plus épaisses avaient 11 millimètres.

La date de la grande offensive approchait. On ne pouvait la priver de tous les moyens possibles. C'est ainsi que fut décidée l'entrée en action de l'artillerie d'assaut.

Deux groupements furent désignés et mis à la disposition de la 5e Armée :

Le groupement Bossut, formé par les groupes A. S. 2, A.S. 4, A. S. 5, A. S. 6, A. S. 9 et S. R. R. 1, et le groupement Chanbès, formé des groupes A. S. 3, A. S. 7, A. S. 8 et S. R. R. 3.

Chaque groupe se divisant en 4 batteries de 4 chars chacune, le groupement Bossut avait 82 chars, et le groupement Chanbès 50.

Débarqués en gare de Courlandon et au passage à niveau de Ventelay, les deux groupements devaient se rassembler à Cuiry-les-Chaudardes, au nord de l'Aisne, où ils pouvaient être le plus près de leur théâtre d'opération et trouver les couverts indispensables à l'établissement de leurs S. R. R. Le jour J étant retardé, ils en profitèrent pour procéder à une dernière vérification et mise au point du matériel, à la constitution de dépôts de munitions et d'essence, à l'exécution de travaux en vue du franchissement des lignes.

Le groupement Bossut était affecté aux attaques entre Miette et Aisne. Placé sous les ordres du général commandant le 32e Corps d'Armée, il devait coopérer en groupes avec la 69e D. I. et détacher un groupe à la 42e D. I.

A 6 h. 30, le groupement se mit en marche en une seule colonne sur la route de Pontavert à Guignicourt, qu'encombraient déjà des éléments d'infanterie et d'artillerie.

Le passage de nos lignes, préparé, s'effectua sans difficultés, mais un arrêt de 45 minutes fut nécessaire pour l'aménagement du passage à travers la première position allemande.

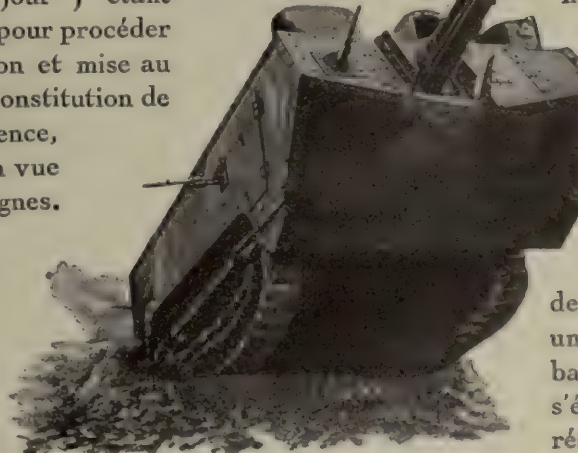
Vers 11 heures, le groupement arriva devant la deuxième position adverse. Alors, les groupes se déployèrent sous le feu de l'ennemi qui commençait à réagir, et, dès le début, le commandant Bossut fut tué. Héroïquement, il avait tenu à marcher en tête de ses chars, pour les mener au baptême du feu. En dirigeant les travaux de passage sur la seconde ligne, son char fut incendié par un obus, et il fut lui-même carbonisé.

Cependant, quelques chars passèrent et se dirigèrent vers la tranchée de Nassau et le bois Claquedents, leur objectif. Déjà les pannes commençaient.

Ce n'était pourtant point là le plus terrible. Les chars, pour pouvoir agir plus longtemps, s'étaient surchargés de caisses et de bidons d'essence. Un grand nombre d'entre eux se mirent à flamber comme des torches, et l'on vit des hommes en flammes chercher à sortir de la carapace de fer, se rouler et se tordre jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement consumés...

Deux groupes, A. S. 5 et A. S. 9, réussirent à pousser plus loin dans les lignes ennemies. Ils s'emparèrent de la tranchée de Wurtzbourg, mais six chars y restèrent en panne. Trois chars partirent en reconnaissance vers la voie ferrée de Guignicourt-Amifontaine ; un seul y parvint ; il n'en put revenir.

En résumé, sur les 82 chars du groupement Bossut, 32 restaient au milieu des lignes allemandes et 12 au milieu des nôtres. Leur avance, sur un terrain particulièrement battu par l'artillerie adverse, s'était produite sans grands résultats, car l'infanterie n'avait pu suivre.



TANK EN ACTION

Le groupement Chanbès avait été affecté aux attaques à l'ouest de la Miette. Placé sous les ordres du général commandant le 5e Corps d'Armée, ses trois groupes devaient coopérer avec la 10e division.

Leur action était prévue pour la deuxième phase du combat de rupture. Ils devaient, à cet effet, être placés à H + 3 h. 30 en avant des groupes d'attaque de la 10e division d'infanterie, au sud du Fayaux.

Trois compagnies du 76e régiment d'infanterie étaient mises à leur disposition pour les travaux d'aménagement du terrain.

Dès leur départ, les groupes qui marchaient en une seule colonne sur une piste aménagée à travers nos lignes, furent repérés par des avions qui lancèrent des chenilles rouges et provoquèrent un feu d'artillerie violent.

Le groupement parvint quand même devant la première position allemande. La tranchée était large de 4 à 5 mètres, et profonde de 3. Il fallut faire des travaux. Les mitrailleuses fauchaient tout homme à découvert. Les chars immobilisés furent atteints par les obus. Plusieurs prirent feu. Les équipages des chars en panne se jetèrent dans la tranchée avec leurs mitrailleuses.

A la nuit, quelques chars purent être ramenés. 32 restaient dans nos lignes, dont 26 détruits par le feu et les obus !

La première sortie de l'artillerie d'assaut n'avait pas été heureuse.

Malgré les prodiges de valeur des équipages, les chars trop gros, trop lents, offraient de vastes cibles aux tireurs ennemis qui s'acharnèrent sur eux. Mais l'expérience meurtrière n'allait pas demeurer inutile.



Journée du 17 avril. — Contrairement aux grands espoirs conçus, le soir du 16 avril n'avait pas été un soir de victoire ; la nuit qui suivit fut particulièrement pénible. Sur les positions conquises, il n'y avait d'autres abris que ceux, à moitié détruits, des Allemands, et le froid, la grêle et les bourrasques de neige continuaient. L'évacuation des blessés était difficile. Les munitions manquaient, parce que les hommes partis pour une grande avance, surchargés de plusieurs jours de vivres et de cartouches, s'étaient débarrassés d'un poids trop lourd.

Quant au Commandement, bien que les premier renseignements recueillis fussent incomplets, parfois contradictoires et souvent tendancieux, il ne pouvait douter du résultat. L'ennemi avait été chassé de ses premières lignes et laissait entre nos mains plusieurs milliers de prisonniers, mais le front n'était pas brisé. Or, le général Nivelle avait certifié « qu'il serait en état, après les premières vingt-quatre heures, de décider si l'opération conçue par lui avait réussi ou échoué », et répété « qu'au bout de quarante-huit heures, au maximum, il serait en mesure de décider s'il y avait lieu ou non de continuer », déclarant que « rien n'était pire en de telles circonstances que de s'obstiner et que, sous aucun prétexte, il ne recommencerait la bataille de la Somme. »

Mais, d'autre part, une nouvelle action avait été prévue pour le 17 au matin. La 4e Armée devait se déclencher à l'est de Reims. Le général Anthoine, qui la commandait, débuta par un succès, s'emparant du Cornillet, du Mont-sans-Nom, de la tranchée de Bethmann-Holweg et du mont Blond, malgré une furieuse résistance de l'ennemi qui lui laissa 2.500 prisonniers.

Le général Nivelle voulut alors tirer parti de la situation en fixant une orientation nouvelle à la bataille. A 10 h. 30, il envoya au général Micheler les instructions suivantes :

« 1° La bataille engagée hier a nettement montré l'intention qu'a l'ennemi de tenir ferme sur le front de la 6e Armée et de rendre, par suite, difficiles et coûteux les progrès de votre Groupe d'Armées vers le nord ;

« 2° C'est donc actuellement vers le nord-est que doit s'axer votre effort en partant de la base qui vous est assurée par les progrès de la 5e Armée ;

« 3° Sur le front de la 6e Armée, bornez-vous à faire terminer et à consolider la conquête des hauteurs sud de l'Ailette, afin d'assurer définitivement notre rétablissement au nord de l'Aisne. »

D'autre part, le général Nivelle mettait trois nouvelles divisions à la disposition du général Pétain, « pour exploiter, le cas échéant, les avances réalisées à la 6e Armée. »

La journée du 17 se terminait ainsi : La 6e Armée avait progressé dans la région de Braye-en-Laonnois, la 5e avait son 1er Corps d'Armée repoussé devant Craonne et contre-attaqué, mais sans succès. Quant à la 4e qui, malgré une violente

bourrasque de pluie, avait débuté par une avance de deux kilomètres, elle voyait son mouvement enrayé à son tour sur ses deux ailes par les mitrailleuses ennemies.



Journées du 18 au 22. — Dans les cinq jours qui suivirent, la situation ne se modifia pas d'une façon particulière. Nous assurâmes nos premiers succès.

Le 18 avril, pourtant, la 6ᵉ Armée recevait la récompense de ses efforts et achevait tout d'un coup la conquête du plateau. Devant elle, l'ennemi battait précipitamment en retraite en incendiant les villages qu'il évacuait : Vailly, Aizy, Sancy et Jouy. Le fort de Condé, abandonné, était repris.

Quant à la 5ᵉ Armée, elle ne progressait point, mais brisait une forte contre-attaque qui lui laissait 1.600 prisonniers et 24 canons.

La 4ᵉ Armée, réduisant quelques îlots de résistance, s'avançait au mont Haut et au mont Téton.

Le 19, la 6ᵉ Armée affirme son succès, enlève le monument d'Hurtebise et lutte pour l'occupation de la sucrerie de Cerny.

La 5ᵉ Armée ne voit pas ses tentatives couronnées de succès, sauf sur Berméricourt.

La 4ᵉ Armée occupe le mont Blanc, le Téton, le village d'Auberive et progresse dans la direction de Laigue.

Le 20, la 6ᵉ Armée se maintient sur ses positions conquises, la 5ᵉ Armée voit encore une de ses attaques échouer, et la 10ᵉ a du mal à tenir tête aux contre-attaques.

LE TUNNEL DU MONT-CORNILLET

En somme, le 21 avril, nous bordions au nord de l'Aisne, de Laffaux à Braye-en-Laonnois, la ligne Hindenburg sur laquelle l'ennemi s'était finalement replié, laissant entre nos mains, après cinq jours de lutte, 21.604 prisonniers, 183 canons et 412 mitrailleuses. Malgré cela, les Allemands ne se tenaient pas pour battus et le laissaient entendre dans cette note communiquée par l'agence Wolff :

« Il ressort d'ordres français, recueillis sur des prisonniers, et complétés par les déclarations de ces derniers, que les Français avaient établi un vaste plan de rupture sur notre front. Celui-ci devait être enfoncé, le 16 avril, sur l'Aisne. Ce même jour, le 32ᵉ Corps d'Armée devait pousser des deux côtés de l'Aisne, sur une profondeur de 12 kilomètres jusqu'à Brienne-Prouvais.

« La 37ᵉ division devait s'avancer immédiatement plus au sud jusqu'à la Suippe, puis tourner vers l'est pendant que la 14ᵉ division emporterait le bloc de Brimont. L'intention stratégique était de repousser les troupes allemandes du secteur au sud de l'Aisne dans la direction de l'est par un vigoureux assaut, pour les pousser dans les bras des troupes françaises qui devaient percer le 17 avril dans la Champagne, vers Auberive-Moronvilliers.

« On n'avait pas prévu d'attaque sur le secteur du front allemand, long de 20 kilomètres, qui s'étend à l'est de Reims, de Bétheny à Prunay. Ce secteur devait être tourné par une avance de Brimont vers l'est, et une offensive d'Auberive vers le nord, exécutées les 16 et 17 avril. Mais ce mouvement tournant ne pouvait réussir que si

les troupes d'assaut françaises, à l'est de Brimont, atteignaient, dès le 16 avril, c'est-à-dire le premier jour de l'offensive, les lignes désignées. En étroite corrélation avec les opérations au sud de l'Aisne, le Commandement français avait prévu des opérations au nord de la rivière sur la ligne Braye-Cerny-Craonne. Là, les Français devaient s'avancer, ayant comme centre le 20ᵉ Corps d'Armée, sur une profondeur de 12 kilomètres, dans le pays accidenté et boisé qui s'étend au sud-est de Laon, afin de prendre à revers la nouvelle position Siegfried.

« L'Armée de poursuite devait passer ensuite par les larges brèches opérées sur ce front de 80 kilomètres à travers les lignes allemandes détruites. L'idée maîtresse de ces projets constitue un plan bien étudié, mais qui n'avait de chances de succès que si les troupes d'assaut atteignaient la profondeur désirée pendant le premier jour, ou, au plus tard, pendant le second jour d'assaut. Si, au contraire, les opérations ne pouvaient pas être menées rapidement, l'affaire était manquée. Aujourd'hui, après une série de sanglantes batailles ayant duré plusieurs jours, les audacieuses tentatives du général Nivelle ont échoué. »

Cette opinion allemande n'était pas complètement fausse, et le général Nivelle l'avait, en quelque sorte, reconnue antérieurement lorsqu'il avait déclaré que, pour réussir, la rupture devait être immédiate. Or, après sept jours, non seulement la brèche n'était pas ouverte, mais la continuation du mouvement vers le nord-est était devenue périlleuse, notre flanc droit risquant de se trouver à découvert.

Néanmoins, le Généralissime français décida de continuer. D'ailleurs, le maréchal Haig partageait sa manière de voir. Le 21 au soir, le général Nivelle adressait la note suivante au général Wilson, chef de la mission militaire anglaise au Grand Quartier Général :

« Aucun arrêt des opérations n'est à envisager. Elles seront reprises à des dates très rapprochées.

« Rôle des Armées britanniques :

« Profiter des opérations engagées sur le front français pour augmenter l'ampleur des attaques et viser des objectifs plus éloignés. La collaboration anglaise à notre offensive commune ne sera, en effet, réellement efficace que si son action s'exerce sur une profondeur suffisante pour menacer sérieusement l'adversaire, et l'obliger à engager des réserves importantes. Prononcer l'effort principal dans la région sud et sud-est de Quéant, de manière à faire tomber par une attaque de revers la ligne Quéant-Drocourt et à pouvoir progresser sans retard en directions de Cambrai et Douai. »

Deux jours après, les intentions du Commandement s'affirmaient encore davantage, et les ordres suivants étaient envoyés aux commandants de Groupes d'Armées, et au général commandant la 4ᵉ Armée.

« Le but des opérations est :

« 1° De dégager Reims par une attaque combinée des 4ᵉ et 5ᵉ Armées ;

« *a*) La 5ᵉ Armée est chargée d'enlever les hauteurs de Sapigneul, du mont Spin et de Brimont.

« *b*) La 4ᵉ Armée dégagera, vers le nord et le nord-ouest, les sommets conquis des hauteurs de Moronvilliers ;

« 2° De compléter l'occupation du plateau du Chemin-des-Dames, par une opération combinée des 6ᵉ et 10ᵉ Armées.

« *a*) La 10ᵉ Armée (1) devra s'emparer de la crête militaire septentrionale et orientale des plateaux de Craonne, Californie et Vauclerc, ainsi que des avancées de cette crête jusqu'aux entrées des abris. Elle enlèvera ensuite la première position allemande, entre le boyau Persan et le bois de Chevreux, en étendant l'attaque jusqu'à la conquête de la ligne générale, tranchées du Marteau et de l'Enclume, de manière à avoir une base de départ ultérieure pour l'attaque du front Corbény-Juvincourt.

« *b*) La 6ᵉ Armée prononcera une action sur l'ensemble du Chemin-des-Dames ».

En résumé, le plan primitif subissait les variantes rendues nécessaires par les circonstances : Poussée vers le nord-est avec couverture du flanc menacé et coopération plus large des Anglais pour attirer au nord une bonne partie des réserves ennemies.

L'offensive continuait, mais il n'était plus question de rupture.



L'AFFAIRE DE BRIMONT

Au moment où le général Nivelle donnait ces ordres pour la reprise de la bataille, il avait

(1) La 10ᵉ Armée, qui devait être employée à l'exploitation du succès initial, s'intercala, au moment où les dispositions furent changées, entre la 5ᵉ et la 6ᵉ Armée.

à faire face à des attaques venant de l'arrière et à se dépêtrer d'intrigues et d'embûches où l'on s'efforçait de le faire tomber.

Leur premier résultat fut d'obliger le Généralissime à des voyages fréquents à Paris : « Dans une période de vingt-deux jours, dira-t-il, j'ai passé douze jours hors de mon Quartier Général; et sur ces douze absences, neuf, les trois quarts, sont uniquement dues à l'intervention du Gouvernement ».

On n'avait pu empêcher l'offensive, il fallait maintenant réussir au moins à l'arrêter. Mais on continua d'employer contre elle les mêmes moyens; et alors qu'il aurait suffi de prendre une décision, si on la jugeait nécessaire, on tergiversa en essayant de faire buter celui qu'on n'osait pas jeter à terre.



LES RUINES DU MOULIN DE LAFFAUX

Le 22 avril, un jeune député, M. Ybarnégaray, qui appartenait depuis peu à l'état-major du 18e Corps d'Armée, profitant du droit que les Parlementaires s'étaient arrogé d'être à la fois soldat et député, vint directement trouver le Président de la République. Il l'avertit qu'on se préparait à recommencer l'opération coûteuse qui n'avait qu'à demi-réussi le 16 avril, et se prétendit l'interprète des officiers et des soldats, en demandant au chef de l'État d'intervenir auprès du Haut Commandement pour faire différer cette attaque.

M. Poincaré, persuadé par l'éloquence de ce témoin, et ne pouvant en référer avec le ministre de la Guerre, en mission sur le front, prit sur lui, vu l'urgence, de faire téléphoner au Grand Quartier Général, ce message :

« Le Président de la République a été très ému par des exécutants qui considèrent comme tout à fait prématurée et comme impossible à la date fixée, la reprise des attaques sur Craonne et sur Vauclerc. La préparation d'artillerie serait insuffisante. La dotation en munitions est faible. Il faudrait plusieurs jours de préparation intensive. Sinon, on recommencera ce qui s'est passé à la première attaque. On perdra beaucoup de monde.

« Il conviendrait d'interroger non seulement le général Duchêne, mais le général Hirschauer ».

Le général Nivelle répondit aussitôt; et après avoir déclaré qu'aucune date n'était fixée ni aucun ordre donné, et que les généraux responsables avaient, au contraire, toute latitude pour agir seulement au bon moment, il ajouta :

« Le Général commandant en chef ne peut qu'exprimer sa douloureuse surprise que des racontars, nullement autorisés et sans aucun fondement, trouvent créance auprès du Président de la République. Il n'est pas possible d'exercer un commandement dans de pareilles conditions.

« Je demande que les exécutants qui se sont livrés à ces écarts de langage, qui détruisent toute discipline dans l'Armée, soient l'objet d'une sanction exemplaire. »

Le général Nivelle ayant fait son enquête et vu personnellement les généraux mis en cause, pouvait, dans une nouvelle communication, remettre les choses au point :

« Les trois généraux intéressés dans l'opération à achever sur le plateau du Chemin des Dames (généraux Duchêne, Hirschauer et Mangin), déclarent sur l'honneur qu'ils n'ont jamais reçu ni donné aucun ordre concernant la date de l'opération, fait aucune plainte au sujet de

l'insuffisance des munitions, leurs demandes ayant toujours été satisfaites à cet égard.

« Ils étudient et préparent l'opération combinée, comme ils l'ont toujours fait, à Verdun notamment, la date étant toujours fixée par le dernier prêt.

« Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils ont été navrés à en pleurer des faits qui leur ont été signalés, de la répercussion qu'ils ne manqueraient pas d'avoir sur l'état moral de leurs troupes qui puisent une certitude plus grande de la victoire dans celle qu'ils viennent de remporter. De l'aveu de tous les généraux, le moral, aussi bien au front que parmi les blessés des ambulances, est nettement supérieur à ce qu'il était avant l'attaque.

« Le Général commandant en chef insiste sur la nécessité qui s'impose d'infliger un châtiment exemplaire aux auteurs de ces bruits calomnieux, tendant à déprimer le moral et à semer la panique. »

L'affaire en resta là, du moins quant aux conséquences immédiates, car si personne ne fut puni ni même blâmé, nous verrons plus tard combien étaient justes les vues du général Nivelle sur l'influence démoralisante de cette manière d'agir.

L'hostilité était flagrante. Un conflit allait éclater entre le Généralissime et le ministre de la Guerre.

Le 25 avril, M. Painlevé, de retour d'un voyage sur le front, convoqua le général Nivelle à l'Élysée, dans le cabinet du président de la République, où se trouvaient aussi le Président du Conseil, M. Ribot, et l'amiral Lacaze.

Le plan du Commandant en chef fut l'objet de la discussion, et celui-ci fit un exposé des nouvelles offensives en préparation.

« On m'a dit que Brimont tout seul coûterait 60.000 hommes, interrompit M. Painlevé...

— Qui, on ? riposta le général. Les renseignements n'ont de valeur que s'ils viennent d'une source autorisée.

— Les miens ont une source très sérieuse, répondit le ministre, mais je ne peux pas vous l'indiquer. »

Dans son dernier voyage aux Armées, M. Painlevé avait eu une conversation avec le général Mazel ; et, sans doute, dans la crainte de nouvelles pertes, hanté par son idée, le ministre comprit mal les réponses du général.

A sa demande : « Quels effectifs sont nécessaires pour l'affaire projetée au sud de l'Aisne ? » il lui fut répondu : « Un Corps d'Armée sur Brimont, un autre sur le Mont Spin, cela fait en gros 60.000 hommes. »

Le malentendu était manifeste, mais aucune résolution ne fut arrêtée, aucune décision prise et la situation demeura trouble.

Les jours suivants, d'une part, le Gouvernement interrogea le maréchal Douglas Haig, dont l'avis fut qu'il fallait absolument continuer la bataille sous peine de perdre le fruit des efforts et des sacrifices antérieurs et de donner à l'ennemi le temps de se redresser ; d'autre part, le général Nivelle, défavorablement impressionné, dut reprendre ses enquêtes et visiter à nouveau, l'un après l'autre tous ses généraux. Ayant reçu de chacun d'eux les explications nécessaires et l'affirmation de leur espoir dans le succès, l'attaque fut décidée et sa date fixée au 1er mai, « mais pouvant en cas de besoin, et à la demande des divisionnaires, être reculée ».

La préparation d'artillerie commença le 28 ; le général Micheler devait fixer l'heure de l'attaque d'infanterie...

Le 29 avril, à cinq heures du soir, un coup de téléphone du Ministère enjoignait au Grand Quartier Général de surseoir à l'attaque, « puisqu'elle pouvait être retardée sans inconvénient et parce que le Gouvernement était insuffisamment éclairé sur les risques et pertes possibles entraînés par l'opération. »

En même temps, le Généralissime apprenait la nomination, comme chef d'état-major général, du général Pétain, avec lequel il devait s'entretenir de cette attaque avant de la déclencher.

A cette entrevue du 30 avril, l'attaque prévue fut décidée », mais en en détachant ce qui concernait Brimont ».

C'était le coup de grâce, car l'opération devenait inutile. Supprimer l'attaque de Brimont, c'était abandonner le dégagement de Reims.

Le 1er mai, le général Micheler fut prévenu que l'attaque de la 5e Armée serait limitée à l'enlèvement des hauteurs du mont Sapigneul et du mont Spin.



Les mutineries. — Ces hésitations, ces contre-ordres, le malaise du Haut Commandement, l'animosité des rapports entre le Grand Quartier

Général et le Ministère n'avaient pas seulement amené l'anémie de cette offensive qui agonisait. Le découragement gagnait les soldats qui, du coup, tendaient l'oreille aux colporteurs de mauvaises nouvelles et aux propagandistes de théories malsaines.

Profitant de l'occasion qu'elle s'était efforcée de faire naître, la campagne défaitiste prenait de l'audace et le travail des meneurs, d'abord sournois, s'étalait désormais impudemment. Les influences que le général Nivelle avait précédemment dénoncées et contre lesquelles aucune mesure n'avait été prise, ne connaissaient plus de limites ; des tracts répugnants, prêchant ouvertement la désertion, étaient répandus à profusion dans les Armées où ils semaient l'indiscipline. Tous les bruits qu'on faisait circuler trouvaient créance, même les plus absurdes. Petit à petit, le déséquilibre s'accentuait, le bel enthousiasme des troupes s'évanouissait dans l'inaction. Le moral ne soutenait plus et les fatigues physiques paraissaient cent fois plus pénibles. L'intérieur aussi se désagrégeait. Des grèves éclataient. Et ce n'était pas la moindre des causes de dégoût pour les poilus que de voir ceux dont les salaires s'élevaient jusqu'à 20 francs par jour se plaindre et refuser de travailler, alors qu'eux-mêmes enduraient gratuitement le martyre !

75 EN BATTERIE DANS UNE CARRIÈRE EN FACE DU FORT DE CONDÉ

Des émeutes éclatèrent. Une division qui devait le lendemain participer à une attaque, reçut l'ordre aux cris de « A bas la guerre », tandis que des groupements se constituaient où l'on refusait de se battre !

Mais les officiers, qui luttaient et souffraient quotidiennement avec leurs hommes, réussirent à les ramener, et cette même division se battit aussi bravement que de coutume.



Conférence du 3 mai. — Les Alliés, eux non plus, ne pouvaient assister sans émotion à ces atermoiements.

Le 3 mai, M. Lloyd George arrivait à Paris avec le général Robertson et l'amiral Jellicoe, pour se concerter avec le Gouvernement français sur les conséquences de la guerre sous-marine, et aussi, sur « ses intentions définitives au sujet du Commandement et de la conduite de la guerre. A cette conférence assistèrent, du côté anglais : lord Cecil, le maréchal Haig et le général Morris ; du côté français : MM. Ribot, Painlevé, Léon Bourgeois, l'amiral Lacaze, les généraux Nivelle et Pétain, et M. de Margerie.

Le Premier anglais s'éleva contre l'incompétence des Gouvernements et comités en matières militaires et contre leur prétention à les diriger. « Si les bases générales du plan de campagne fixées par des directives d'ensemble doivent être connues des Gouvernements, tout ce qui touche aux opérations, terrain d'attaques, dates, heures, forces employées, est du domaine exclusif du Commandant en chef ». Il ajoutait, faisant le bilan de nos efforts : « L'offensive franco-anglaise a déjà donné des résultats considérables : plus de 2.000 kilomètres carrés de terrain français reconquis, des milliers

de prisonniers, dont le nombre augmente chaque jour, 500 canons, des milliers de mitrailleuses, du matériel de toute espèce, un grand nombre de divisions ennemies hors de lutte. Supposons l'inverse, et que nos Armées aient reculé de 50 kilomètres, perdu 45.000 prisonniers et le reste, c'est alors que nos populations seraient excusables de manifester de l'inquiétude et de s'émouvoir devant l'écrasante supériorité de l'ennemi. Assurément, nous avons fait des pertes et la bataille est rude. Mais les sacrifices de l'ennemi sont autrement considérables que les nôtres et il éprouve, sous le rapport des fabrications et du ravitaillement, des difficultés bien supérieures à celles que nous rencontrons nous-mêmes. Actuellement, les alliés de l'Ouest ne peuvent compter que sur eux-mêmes et ont tout intérêt à hâter la solution du conflit. C'est donc le cas ou jamais de pousser l'offensive sans répit, car on y perdra beaucoup moins qu'en agissant avec mollesse, par des efforts dispersés et restreints ...

« Nous souffrons de graves difficultés, mais nous sommes trop enclins à oublier celles de l'ennemi. Il ne faut pas, faute d'avoir eu le courage jusqu'au dernier sacrifice, laisser la victoire nous échapper. »

A cette profession de foi, M. Ribot répondit par une approbation complète : « Nous admirons, dit-il à M. Lloyd George, le langage que vous avez tenu pour faire comprendre à l'opinion anglaise les nécessités de l'heure présente ; nous sommes décidés à vous imiter et, sur les questions militaires, nous sommes d'accord dans l'esprit comme dans la forme. »

La déclaration de M. Painlevé ne fut pas moins catégorique :

« Par suite de la désillusion qui a suivi les résultats honorables, mais limités, de la dernière offensive, on a pu croire, en Angleterre, que la France songeait à la défensive pure et simple. Rien de pareil n'a jamais été accepté. Jamais nous n'avons cru aux petites offensives... Ce que nous voulons, c'est une méthode quasi-scientifique pour obtenir le rendement maximum. La bataille devra continuer avec toute l'énergie possible. »

Après ces promesses d'action et ces manifestations de confiance, le malaise persista quand même, car on s'était séparé sans avoir rien conclu.

Les tenants du défaitisme avaient beau jeu. Leur propagande trouvait des oreilles partout, mais principalement en Italie, où elle annonçait des débats retentissants et prochains à la Chambre des Députés sur l'hécatombe des troupes françaises au Chemin-des-Dames. Notre ambassadeur à Rome, M. Barrère, insistait, pour pouvoir arrêter ces racontars, sur ce que « l'offensive franco-anglaise n'avait pas cessé un seul instant et qu'elle se développait avec une énergie toujours croissante, selon les plans concertés entre les deux états-majors. »



Reprise et arrêt définitif de l'offensive. — Le 4 mai, le général Nivelle, fort des idées offensives émises la veille par les Gouvernements, fit reprendre la bataille.

Ce jour-là, la 10ᵉ Armée enleva Craonne dans un assaut magnifique, puis essaya d'aborder le plateau de Californie.

La 5ᵉ Armée, déployée à 6 h. 30 du matin, enfonça la première ligne ennemie, mais dut ensuite reculer. Le soir, cependant, elle conservait une partie de sa conquête. La 4ᵉ Armée, de son côté, avait progressé sur les pentes du mont Blond et du Cornillet.

Le lendemain, la 10ᵉ Armée, attaquant de nouveau avec le même élan, achevait la conquête du plateau, atteignait les crêtes dominant la vallée de l'Ailette et faisait 7.000 prisonniers.

La 4ᵉ Armée, après une lutte pénible, réussissait à s'emparer du mont Blond.

Enfin, ce même jour, la 6ᵉ Armée, sous le commandement du général Maistre, (remplaçant le général Mangin, renvoyé à l'intérieur comme victime expiatoire), entrait dans la lutte. Avec le secours des chars d'assaut (31 chars, sous les ordres du commandant Lefebvre, accompagnés par le 17ᵉ bataillon de chasseurs à pied) qui surent profiter des expériences précédentes et agirent espacés, de façon à pouvoir évoluer sans se gêner et sans offrir une cible trop facile au canon ennemi, elle remporta un véritable succès. La ligne Mont des Singes-ferme de Moisy-moulin de Laffaux-tranchées du Panthéon-Épine de Chevrigny-ferme Froidemont attestait son entrain.

Les jours suivants, nos positions furent maintenues, malgré de nombreuses et fortes contre-attaques dans la région de Laffaux, aux abords de la ferme Froidemont, au nord de Braye et sur le front de la Bovelle.

Puis, après ce dernier effort, l'offensive cessa...

RÉVOCATION DU GÉNÉRAL NIVELLE

Pendant ce temps, à Paris, le sort du Général en chef achevait de se régler.

Déjà M. Ribot avait déclaré : « Nous traversons une crise de Commandement. L'autorité du Commandement est affaiblie, peut-être parce que celui qui en est investi n'a pas toute l'autorité personnelle qu'il faut, ni sur ses lieutenants, ni sur son état-major. » Mais, jusqu'alors, le Gouvernement n'avait pas voulu livrer la tête de Nivelle, par peur de déplaire aux Anglais qui auraient pu croire à une mauvaise volonté d'exécuter les accords de Chantilly. Désormais, la crise ne pouvait plus durer.



Photo Manuel

GÉNÉRAL NIVELLE

Le 11 mai le général Nivelle fut convoqué devant le Comité de guerre, et M. Painlevé essaya de le convaincre de solliciter lui-même sa relève. Le général s'en défendit. On reparla de l'affaire de Brimont, des pertes éprouvées dans l'offensive et l'on remit encore la décision.

Le 15 mai, le général Nivelle fut à nouveau convoqué. M. Ribot lui montra la nécessité d'un changement, pour ne pas amener une profonde agitation au Parlement et une crise ministérielle qui serait grave pour le pays. « Enfin, général, concluait le président du Conseil, vous êtes en désaccord avec le ministre de la Guerre; et puisque la nomination d'un chef d'état-major général n'a pu aplanir de fâcheuses divergences, il faut que l'un des deux s'en aille. La démission du second devant entraîner les plus graves inconvénients, c'est au premier à comprendre que son départ est à la fois d'intérêt général et personnel ».

Après une intervention du Président de la République, le général, continuant à se mettre aux ordres du Gouvernement, déclara qu'il se gardait d'intervenir dans les combinaisons politiques et parlementaires, et conclut ainsi ; « Quelle que soit ma déférence pour le Chef de l'État et le président du Conseil, ma conscience parle plus haut que leurs avis. Que chacun prenne ses responsabilités ».

Le lendemain, 16 mai, il apprenait, à son Quartier Général de Compiègne, que le général Pétain était nommé au commandement des Armées du Nord et du Nord-Est. En même temps, une lettre de service lui confiait le commandement d'un Groupe d'Armées inexistant, mais probable !



LES RÉSULTATS

Ainsi finissait de mourir cette offensive tant attendue et que le premier jour de sa réalisation

avait blessé à mort. Les résultats en étaient divers.

Les gains obtenus étaient importants, bien qu'ils ne le parussent pas suffisamment tant on les avait espérés supérieurs : Conquête des premières positions et d'une partie des secondes lignes, des plateaux de Craonne et de Vauclerc, où l'ennemi avait eu l'ordre de tenir jusqu'au bout. Sur 12 kilomètres le long de l'Aisne, de Soupir à Missy-sur-Aisne, notre ligne, placée au sud de la rivière, était avancée de 6 à 7 kilomètres ; le fort de Condé qui domine les vallées de l'Aisne et de la Vesle, les villages de Chivy, Braye-en-Laonnois, Ortel, Chavonne, Vailly, Celles, Condé-sur-Aisne, Laffaux, Nanteuil-la-Fosse, Saucy, Jouy, Aizy étaient tombés entre nos mains. La voie ferrée de Soissons à Reims se trouvait dégagée. Les observatoires que l'ennemi possédait sur la vallée de l'Aisne nous appartenaient, ainsi que d'autres sur le Chemin-des-Dames, nous donnant des vues dans la vallée de l'Ailette et au delà.

Nous avions enlevé 40.000 prisonniers, 500 canons et un millier de mitrailleuses.

Il en résultait une usure de l'Armée allemande assez considérable puisque, des cinquante-deux divisions disponibles et fraîches avant le 16 avril, il n'en restait plus que 12 le 25 avril. « Dès le premier jour de mai, dit le général Nivelle (4 mai), toutes les divisions allemandes disponibles avaient été engagées dans la bataille... Les Allemands étaient désormais hors d'état d'entreprendre une action de quelque importance sur un front quelconque en Europe, pourvu que nous ne relâchions pas complètement notre étreinte. »

A l'intérieur de l'Empire, un grand découragement naissait : les Allemands avaient l'impression que, devant Arras et l'Aisne, leurs Armées venaient de subir de graves échecs. Les pertes avaient été très élevées. Plusieurs grands chefs allemands avaient été relevés de leur commandement. La ration de pain avait été réduite. Des troubles éclataient à Berlin ; et, dans les centres industriels, des grèves menaçaient.

L'arrêt de l'offensive eut pour conséquence naturelle de modifier cet état de choses, et nous en perdîmes ainsi tous les avantages, laissant à notre tour le découragement pénétrer parmi nous.

Déjà, les premières désillusions avaient causé un déséquilibre tel que les bruits les plus tendancieux pouvaient se propager à l'aise. On en constata les inconvénients dans la question des pertes qui eut tant d'influence sur les décisions gouvernementales. Quelle qu'en ait été l'origine, il est certain que des statistiques inexactes furent répandues et causèrent un incontestable trouble. Aucune voix autorisée ne vint les démentir. Les imaginations se laissèrent gagner, on parla de tueries, de massacres, et le général Mangin y perdit son commandement.

Pourtant, ces pertes étaient proportionnellement moins fortes que celles des autres offensives. Celle-là, exécutée sur un front de 30 kilomètres, entraîna la mise hors de combat de 108.000 hommes. Celle de Champagne, en 1915, sur un front de 40 kilomètres, avait coûté 128.000 hommes.

La 5e Armée (Mazel) avec 16 divisions d'infanterie engagées, avait perdu 49.526 hommes ; la 6e Armée (Mangin), avec 17 divisions d'infanterie, 30,296 hommes ; la 10e Armée (Duchêne), avec 9 divisions d'infanterie, 4.849 hommes ; la 4e Armée (Anthoine), engagée partiellement, 21.697 hommes, et la 3e Armée (Humbert), qui ne fit qu'une démonstration, 1.486 hommes.

Une conséquence, plus désastreuse encore et qui aurait pu nous être funeste, ce fut l'indiscipline. Les mutineries, qui avaient commencé au début de mai et que les opérations actives avaient arrêtées, reprirent de plus belle. Des compagnies, des bataillons, voire des divisions, refusèrent de monter aux tranchées, et quelques-unes prirent le chemin de Paris. Le retour à la discipline allait être la première tâche qui s'imposerait au nouveau Généralissime. Le général Pétain sut y exceller.

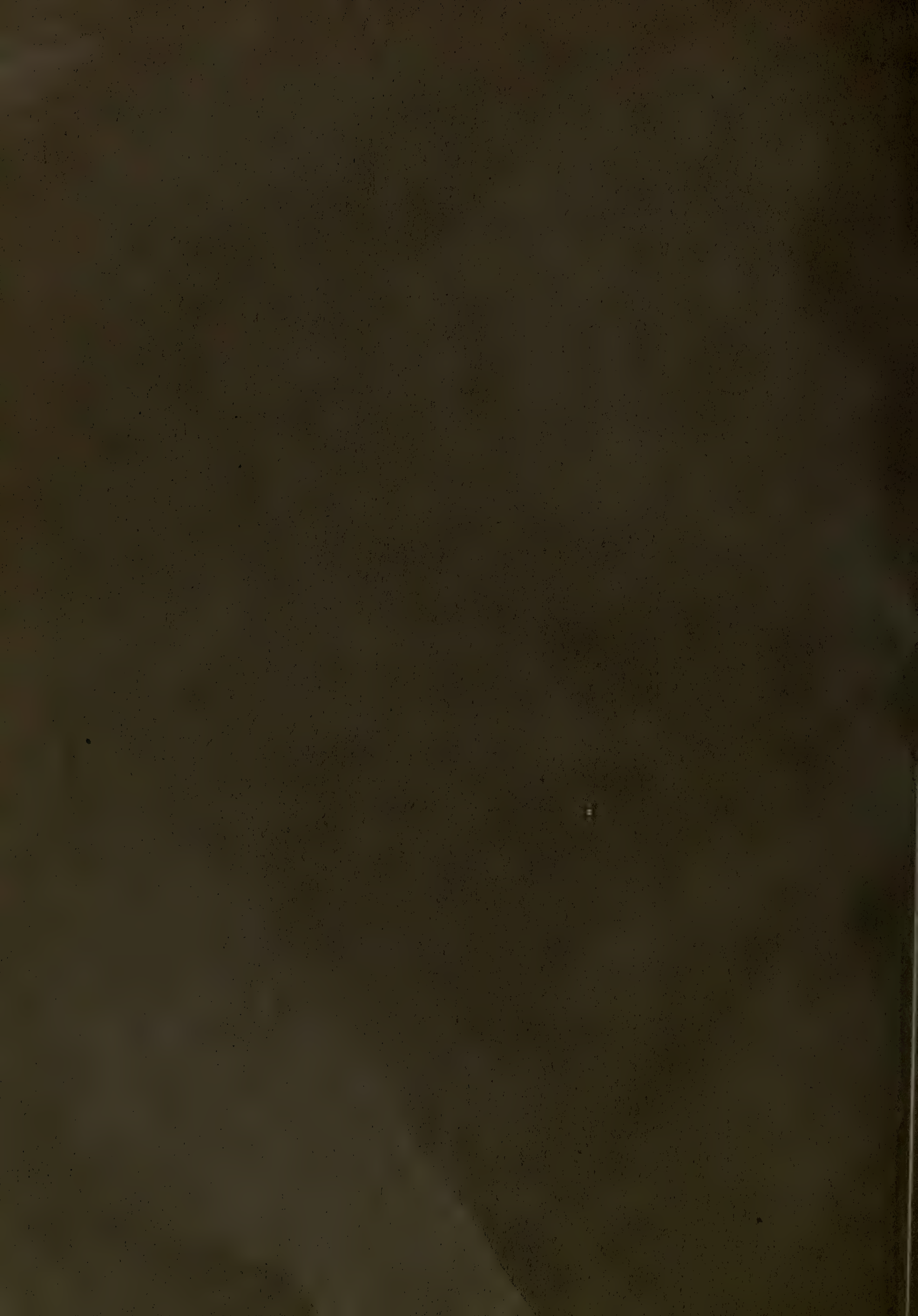
Donc, cette fameuse offensive produisit des résultats positifs appréciables. Et pourtant ceux-ci eurent des conséquences morales déplorables. La faute en fut surtout aux campagnes sournoises qui entourèrent cette offensive et qui créèrent dans le pays un état d'esprit où dominaient les théories pacifistes et les solutions défaitistes.

Enfin cette offensive, voulue pour des raisons politiques et arrêtée pour d'autres raisons politiques, ne pouvait se passer d'un dénouement politique. Elle l'eut sous la forme d'un comité secret qui se tint au Palais-Bourbon pendant sept jours (fin juin-début juillet 1917) ; les interpellations et les ordres du jour au nombre d'une quinzaine disent assez avec quelle violence on discuta « de la politique de guerre que commandaient les récents événements politiques et militaires », de « la façon dont avaient été préparées, décidées et



LE BOIS DES ZOUAVES
Tableau de *Broquet Léon*





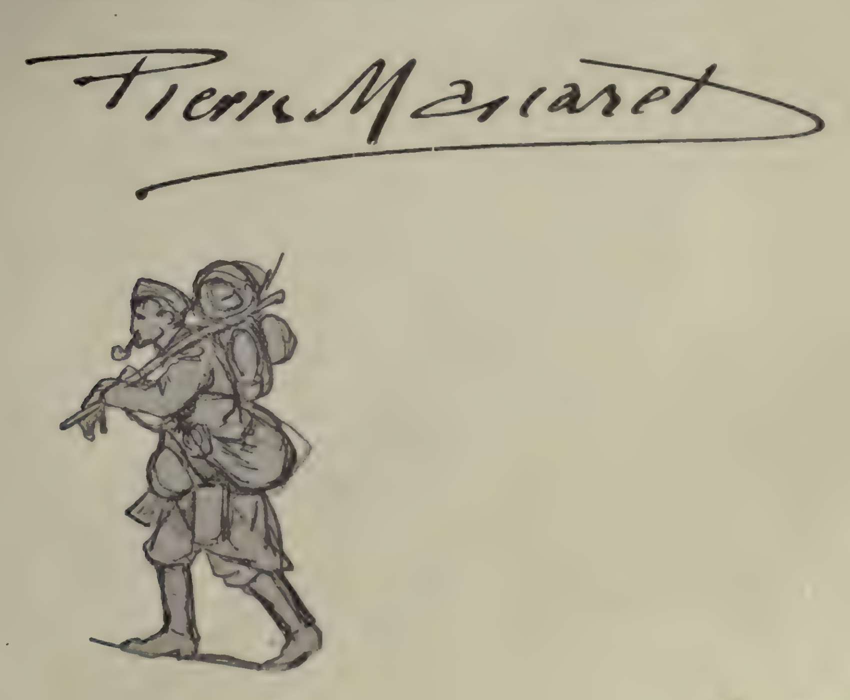
conduites les dernières opérations », et « des mesures prises pour mettre à profit les enseignements de la guerre actuelle et l'emploi des engins nouveaux ».

A cette occasion, on rappela toutes les légendes, toutes les désillusions, on fit revivre tous les racontars et les haines, les jalousies, les animosités personnelles... Le Gouvernement, qui n'était déjà plus très solide, s'associa aux critiques dirigées contre l'opération, quoiqu'il eût eu sa part des responsabilités. Il déclarait pourtant : « Nous finirions vraiment par nous persuader à nous-mêmes que ces journées ont marqué un échec pour nos armes, alors qu'en réalité elles ont été un succès, payé cher il est vrai, mais néanmoins glorieux. »

Aux demandes de sanctions, M. Ribot dut répondre pour mettre les choses au point : « S'il y a eu des fautes dans l'exécution, s'il était vrai qu'on eût envoyé nos soldats à l'assaut sans préparations suffisantes, nous ne pourrions pas juger cela ; ce n'est point ici que des sentences pourraient être prononcées, parce qu'il faut que la défense soit assurée. Si nous nous mettions à prononcer des verdicts sans entendre les explications de la défense, nous commettrions une injustice et nous risquerions de briser tout le ressort de l'Armée française. Car enfin, si des sanctions sont nécessaires, il faut les appliquer avec douleur, oui, avec douleur, je le répète ; mais il faut prendre garde de ne pas pousser les choses jusqu'à ce point qu'un général, ayant l'honneur de commander des troupes françaises, n'eût plus l'audace nécessaire pour arriver à la victoire. Il ne faut pas briser l'héroïsme ; il ne faut pas briser l'élan de la race française... »

L'ordre du jour, voté à la majorité de 375 voix contre 23, revendiquait le droit de contrôle des pouvoirs publics, mais sans ingérence dans les opérations militaires, affirmait la confiance de la Chambre dans le Gouvernement « pour garder en mains la direction et le contrôle de la politique générale de la guerre », et, enfin, adressait « aux vaillantes troupes — officiers et soldats — de la République et des Alliés un témoignage renouvelé de la reconnaissance de la Nation... »

Mais aucune conclusion n'était apportée à la question de l'offensive. La discussion, d'ailleurs, restera longtemps ouverte. Les journaux et les polémistes la reprendront les uns après les autres, et la Commission d'enquête, instituée par M. Painlevé, n'y donnera point de réponse. Elle devait « étudier les conditions dans lesquelles s'était effectuée l'offensive dans la région de l'Aisne pendant la semaine du 16 au 23 avril 1917, et déterminer les rôles des généraux qui ont exercé le commandement dans cette offensive. » Présidée par le général Brugère, cette Commission comprenait les généraux Foch et Gouraud.



XXXI

LES COMBATS DANS LA RÉGION DE BERRY-AU-BAC-JUVINCOURT



EPUIS décembre 1916, le 32ᵉ Corps d'Armée comptait quatre divisions au lieu de deux. A la 40ᵉ commandée par le général Leconte, et à la 42ᵉ commandée par le général Deville, on avait ajouté la 69ᵉ commandée par le général Monroë, et la 165ᵉ, commandée par le général Caron.

Le 32ᵉ Corps d'Armée n'était plus sous les ordres du général Debeney, qui l'avait conduit à la victoire de la Somme. C'était le général Passaga, dont la division « La Gauloise » s'était illustrée en Argonne, qui était à sa tête.

Pour l'attaque du 16 avril, la 69ᵉ division, qui comprenait les 151ᵉ, 162ᵉ et 267ᵉ régiments d'infanterie, se trouvait face à la ferme du Choléra et devait atteindre Juvincourt, puis obliquer à l'est et marcher sur Prouvais.

La 42ᵉ division, qui comptait les 94ᵉ et 332ᵉ régiments d'infanterie et les 8ᵉ et 16ᵉ bataillons de chasseurs, occupait Berry-au-Bac et devait marcher sur Condé-sur-Suippe et Guignicourt.

Entre ces deux divisions, la 165ᵉ, comprenant les 154ᵉ, 155ᵉ et 287ᵉ régiments d'infanterie, devait aller directement à Prouvais.

La 40ᵉ division, composée des 150ᵉ, 161ᵉ et 251ᵉ régiments d'infanterie, avait pour mission d'attaquer au sud de la cote 108, dans la région de Sapigneul.

La 40ᵉ division se fit écraser sur place, sans pouvoir avancer, et la 42ᵉ division d'infanterie n'avança guère, toutes deux étant sous les feux venus de la cote 108, dont nous prîmes aisément le sommet, mais dont nous ne parvinmes jamais — quoi qu'on en ait dit — à déloger les Allemands qui avaient là des sapes formidablement organisées. En revanche, les 69ᵉ et 165ᵉ divisions avancèrent considérablement dès les premières heures de l'attaque ; et, si elles durent reculer en partie, c'est qu'à leur droite comme à leur gauche nos éléments n'avaient que peu ou pas du tout progressé.

A gauche du 32ᵉ Corps d'Armée se trouvait le 5ᵉ Corps (général de Boissoudy). A droite, le 7ᵉ Corps (général Bazelaire) ne réussit pas à s'emparer de Berméricourt.

Je tiens à donner ce raccourci d'ensemble avant d'entrer dans le détail des faits, parce que je crois qu'il permettra de les mieux suivre, de les mieux comprendre.



Depuis la fin du mois de janvier, on préparait cette grande offensive. Des territoriaux en nombre travaillaient à l'arrière de nos positions, créant des routes, des voies de chemins de fer. Les artilleurs installaient leurs batteries un peu partout. Les régions boisées entre la Vesle et le canal latéral à l'Aisne ne formaient qu'un vaste camp, d'Hervelon à Hermonville, d'Hermonville à Châlons-le-Vergeur, des bois Blancs au bois de Gernicourt, aux bois des Geais et des Pies, entre Guyencourt, Bouffignereux, Gernicourt et Cormicy. Les crêtes qui dominent la vallée de l'Aisne entre Gernicourt (face à la ferme du Choléra), et Moscou (face à Berry-au-Bac), se transformaient en forteresses sillonnées de boyaux, peuplées d'abris profonds, de postes de commandement robustes.

Le château de Vaux-Varennes recevait de nombreuses ambulances. Le camp de Pévy-Prouilly, où, dans des baraques Adrian, grouillaient les troupes qui allaient attaquer, devenait un vaste hôpital d'évacuation qu'une voie ferrée, créée spécialement, unissait par Jonchery-sur-Vesle à la ligne Paris-Reims. Les carrières de Sainte-Cécile, en avant de la ferme de Luthernay, constituaient un immense parc de matériel du génie. Bouffignereux, Guyencourt et les bois autour de Châlons-le-Vergeur recélaient de vastes dépôts de munitions d'artillerie.

. . . .

L'attaque était prévue pour le 14 avril. Elle fut décalée de vingt-quatre heures et fixée au 15 avril. Mais le 14 avril, à 6 heures du soir, nouvel ajournement. Le jour J devenait le 16 avril; l'heure H : 6 heures du matin.



Dans la nuit du 15 au 16 avril, en prévision d'une avance importante, on massa des régiments de cavalerie à la lisière des bois de Gernicourt. La 10ᵉ Armée se tenait prête à venir exploiter le succès et à s'intercaler entre les 5ᵉ et 6ᵉ Armées.

Des tanks, péniblement amenés sur les bords de l'Aisne, partirent à l'assaut au signal de l'attaque. Ils s'élancèrent dans la plaine qui relie l'Aisne à la Miette, en même temps que nos soldats sortaient des tranchées et marchaient sur les positions ennemies.

Depuis cinq jours, l'artillerie crachait sans arrêt, démolissant les réseaux de barbelés, s'efforçant de détruire les « stollen » et casemates cimentées des Allemands.

On sait ce qu'il advint de la douzaine de petits tanks qui, sur ce point, arrivèrent aux bords de la Miette. Les deux tiers furent détruits par l'ennemi, prirent feu, et leurs servants furent brûlés vifs. Les trois ou quatre qui échappèrent à ce massacre ne purent accomplir œuvre utile.

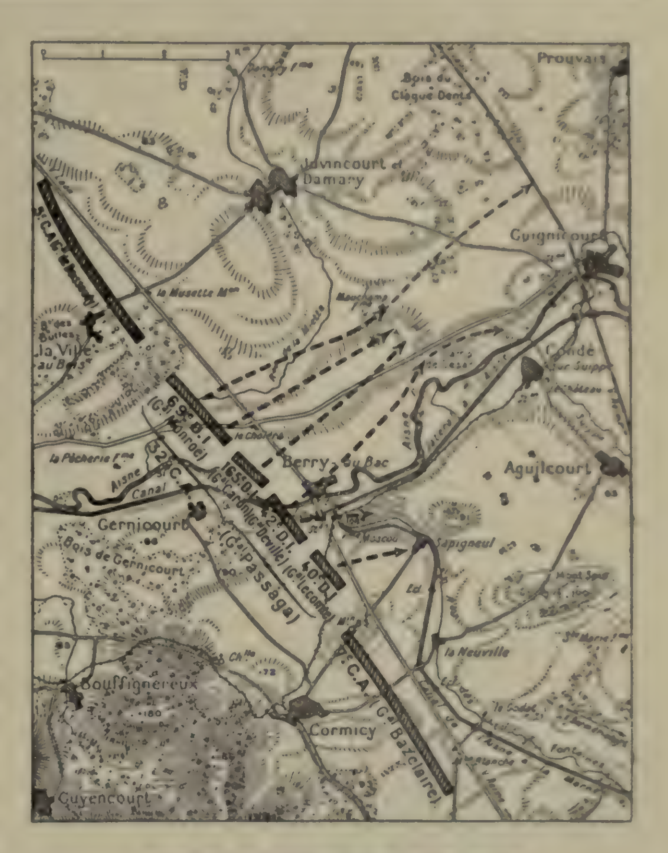
Cependant, du Choléra à Berry-au-Bac, les admirables soldats du 32ᵉ Corps d'Armée triomphaient.

Dès 8 heures du matin, les trois premières lignes de « stollen » étaient en notre pouvoir. A 10 heures, l'avance réalisée était, dans cette partie, de plus de 3 kilomètres.

Et pourtant la température ne nous était pas favorable. Il tombait une pluie fine, le sol était marécageux et collant.

Il faut dire que nos obus avaient fait d'assez larges brèches dans les réseaux de fils de fer boches.

La progression s'effectua rapide et nos soldats ne rencontrèrent pas grande résistance. La 69ᵉ division s'empara des fortifications de la ferme du Choléra et atteignit la Miette dont elle longea le cours jusqu'à la ferme Mauchamp, où elle fit sa jonction avec la 165ᵉ division, partie des tranchées de l'Autobus. Toutes deux, alors, progressèrent jusqu'au bois au sud de Juvincourt, qui renfermait d'abondants nids de mitrailleuses. Là, les combats



COMBATS DE BERRY-AU-BAC, AVRIL 1917

furent particulièrement meurtriers et nos troupes furent arrêtées dans leur marche en avant. Mais elles purent continuer leur avance à l'est et aborder le bois Claque-Dents, au sud de Prouvais. Hélas ! là aussi les mitrailleuses arrêtèrent leur élan.

En même temps, la 42ᵉ division réalisait une belle avance. Le 94ᵉ régiment d'infanterie marcha aisément, mais les chasseurs ne purent aller aussi vite, et il y eut bientôt un écart de 700 à 800 mètres entre les fantassins et les chasseurs. A 10 heures du matin, des feux de mitrailleuses croisés enrayèrent la marche du 94ᵉ régiment d'infanterie. L'artillerie fut sollicitée de réduire au silence ces mitrailleuses. Mais l'artillerie répondit qu'elle n'avait plus assez de munitions et qu'elle réservait les quelques obus qui lui restaient en cas de contre-attaque.

Pour maintenir sa liaison, le 94ᵉ rebroussa chemin d'environ 1.200 mètres. Cependant, on avait atteint le Camp de César sur lequel des 280, tirés du bois des Geais, poursuivaient la destruction des fortifications allemandes. Quelques hommes atteignirent, affirme-t-on, les lisières de

Condé-sur-Suippe, mais aucun d'eux n'en est revenu.

A droite, entre l'Aisne et le canal, nos poilus avaient atteint le sommet de la cote 108, mais ils ne purent le dépasser, car l'ennemi avait là des sapes formidables de plusieurs centaines de mètres, puissamment organisées, et riches en mitrailleuses qui tiraient par des meurtrières et semaient la mort dans nos rangs.

Plus au sud, sur Sapigneul, la 40e division d'infanterie, je l'ai dit plus haut, se fit tuer sans pouvoir progresser. Cependant, les admirables fantassins de cette division bousculèrent les deux premières lignes allemandes, malgré des pertes énormes. Mais, rapidement décimée et désorganisée par la mort de la plupart des officiers, la 40e division ne put résister à une violente contre-attaque, et il lui fallut regagner les tranchées de départ. Il est heureux que les boches n'aient pas poursuivi leur offensive sur ce point, car personne ne résistait plus, et nous aurions été, sans contredit, bousculés de l'autre côté du canal.

Nos pertes étaient grandes, et le résultat mince. Cependant nous n'eûmes pas le chiffre de pertes qui fut mis en circulation à cette époque et entraîna l'arrêt de l'offensive à la suite d'incidents parlementaires que l'on connaît.



Durant les jours qui suivirent, il n'y eut pas de changements appréciables dans le secteur. Nous subîmes de furieuses contre-attaques que la valeur de nos troupes réussit à arrêter. Nous essayâmes de progresser à la grenade, notamment dans la région de la cote 108. A plus de huit reprises, nous réussîmes à avancer de quelques centaines de mètres, au prix de pertes élevées. Chaque fois, les Allemands nous firent revenir sur nos positions.

La grosse contre-attaque boche, qui suivit l'offensive du 16 avril, se déroula le 18 avril et eut pour théâtre principal le bois situé au sud de Juvincourt, dans lequel l'ennemi était formidablement retranché et dont nous tenions les lisières. Grâce à une puissante intervention de nos 75, qui couchèrent les vagues ennemies lorsqu'elles débouchèrent des taillis, et grâce à nos mitrailleuses, cette contre-attaque fut brisée.

A partir du 19 avril, le secteur resta calme et nous pûmes nous organiser sur les positions. Il en fut ainsi jusqu'aux premiers jours de mai. Dans cette période n'eurent lieu que des escarmouches, coups de mains à la grenade et combats d'artillerie. Quand nous avancions de 300 ou 400 mètres, presque aussitôt il fallait abandonner le terrain conquis. Quand les Allemands, de leur côté, nous faisaient reculer de quelques centaines de mètres, nous revenions à la charge et les ramenions à leurs lignes.

Cependant, à l'est de la cote 108, entre Moscou et Sapigneul, la légère avance que nous avions réalisée dans les premiers jours de l'offensive était perdue.

Le 4 mai, nouvelle offensive à gauche et à droite de nos troupes. Mont-Spin est pris pour peu de temps, Brimont tenant toujours. L'avance sur le plateau de Craonne s'affirme, et, là, nos positions se consolident. Nous en profitons pour reprendre les emplacements perdus à l'est de la cote 108. Le communiqué chante victoire : la cote 108 est à nous.

Hélas ! ce n'est pas exact. Le sommet de la cote 108 est à nous. Il l'a été souventes fois depuis le 16 avril. Mais, sous terre, des casemates blindées abritent des servants de mitrailleuses qui, par des meurtrières, nous assassinent ; nous ne parvenons point à les réduire au silence, non plus qu'à nous emparer de ces « stollen » qui forment un labyrinthe redoutable dans lequel il est impossible de pénétrer. Chaque tentative coûte la vie aux soldats qui la font.



Du 16 avril au 19 mai, sans répit, le 32e Corps d'Armée demeura en ligne. Quand il alla au repos, ses régiments n'étaient plus que des squelettes. On mit plus d'un mois à les reformer au camp de Mailly.



Au mois de juillet, le 32e Corps allait à Verdun, où il devait se couvrir de gloire dans l'offensive de l'automne 1917.

A. Joubert

XXXII

A LAFFAUX
(Le 16 Avril 1917)



'OFFENSIVE du 16 avril 1917 devant Laffaux, il est impossible d'en aborder le récit *ex-abrupto* sans avoir dit un mot des événements qui la précédèrent, de la façon dont elle fut préparée, de l'état physique et moral des troupes, et du terrain où elle allait se développer. Peut-être que ces brèves considérations, jointes à la tactique adoptée par les Allemands, admirablement servis par la configuration du champ de bataille, aideront à comprendre pourquoi cette offensive n'a pas donné là ce qu'on attendait d'elle.

Cela s'entend de la 2e division coloniale, composée des 22e, 24e, 41e et 43e régiments coloniaux, à laquelle les conditions du combat moderne et ma position d'assaillant de première ligne me font un devoir de borner mon témoignage visuel.



Fatigue, incertitude. — Le 1er Corps colonial (général Berdoulat) tenait les tranchées, ou y travaillait, depuis le mois de novembre 1916; et à quel point cet hiver-là fut pénible et rigoureux, on s'en souvient ! Il allait au grand repos quand on le lança sur les boches en retraite vers Saint-Quentin (15-25 mars 1917); et il y retournait quand il reçut l'ordre de remonter par étapes vers Soissons.

Le 8 avril, nous relevions les éléments avancés du 19e et du 118e d'infanterie, dont la progression s'était arrêtée à 300 mètres du village et du Moulin de Laffaux.

On était las, transis, soutenus seulement par les nerfs. On voyait chaque jour disparaître des camarades et s'émietter les compagnies. On était ivres de sommeil, de fatigue et de malaise, et néanmoins décidés à en « mettre un bon coup » pour gagner ce repos dont on nous leurrait depuis si longtemps.

Des bruits contradictoires se répandaient. S'il est permis au chroniqueur d'éclairer des impressions passées à la lumière des faits connus, il est certain que la troupe subissait les contre-coups du doute et de l'incertitude maladroitement semés de haut.

On attaque, on n'attaque plus. C'est pour ce soir, c'est pour demain. Nous marchons sur le Moulin ; non, sur Laffaux ; non, sur La Motte ; nous changeons constamment de secteur ; l'artillerie prépare mollement. Les Allemands ne demandent évidemment qu'à se retirer, comme devant Saint-Quentin. C'est en vain que l'aviation signale des mouvements de troupes et des travaux ; c'est en vain que nos patrouilles sont décimées; c'est en vain que l'on constate le travail insuffisant de l'artillerie sur les réseaux; cette persuasion est si bien ancrée dans toutes les cervelles que les avertissements lucides du général Berdoulat ne l'ébranlent pas.



Le champ de bataille. — On ne se dissimulait pourtant pas les difficultés de l'entreprise, dont la principale résidait dans la configuration du terrain. Qu'on imagine une succession de plateaux étroits, bosselés, coupés de chemins creux et de vallons profonds, où s'ouvrent d'innombrables carrières, places d'armes admirables. Les Allemands nous dominaient de leurs positions appuyées, au sud, sur le Moulin de Laffaux qui commande la route de Maubeuge, sur le village couronnant la crête qui surplombe et surveille la vallée marécageuse suivie par la voie du chemin de fer ; plus au nord, sur l'éminence de la ferme La Motte; enfin sur le plateau de Moisy et les pentes boisées du mont des Singes.

On connaissait mal les nombreuses carrières dont le pays est troué comme une éponge. Dans le secteur d'attaque qui me fut dévolu, il y en avait deux que je devais conquérir avec mon peloton. Au dernier moment, on eut connaissance

d'une troisième très voisine : « Eh bien ! me dit tout simplement le commandant Leca, vous la prendrez aussi ! »



Les ordres arrivent. — Le 15, peu avant le repas du soir, arrivèrent les ordres. Nous devions marcher suivant un axe sud-ouest-nord-est, en direction d'Allemant, Vaudesson, Anizy-le-Château et Laon, dont nous étions à environ 25 kilomètres et que nous devions atteindre le quatrième jour.

Les hommes emporteraient quatre jours de



COMBATS DE LAFFAUX

vivres, des grenades, deux outils, deux musettes, cent cinquante cartouches, une couverture, la toile de tente, le masque, les ustensiles de campement, tout un « barda » qui, joint au sac et au fusil, muait les coloniaux non pas en assaillants, mais en bêtes de somme.

L'heure H était fixée au lendemain matin 9 heures, tandis que les corps d'infanterie qui nous encadraient partiraient eux, dès 6 heures.



Préparatifs. — La pluie qui, jusque-là, tombait modérément devint torrentielle. Un petit contingent de Sénégalais ruisselants et grelottants vint s'agglomérer à nous. Nous passâmes la nuit à distribuer les vivres et les munitions.

Il fallut se mettre à la recherche des caisses de grenades cachées dans le bois et qu'on ne retrouvait plus dans les ténèbres.

On n'entendait qu'appels, jurons, plaintes et malédictions. Tout le monde était énervé, exaspéré, harassé. A 3 heures, nous mettions sac au dos, longions la voie ferrée de Margival à Vauxaillon et nous hissions sur le plateau que traverse, au nord de Laffaux, le chemin vicinal qui va de Neuville-sous-Margival au Moulin de Laffaux.

Il faisait jour déjà quand nous arrivâmes dans nos lignes ; et, comme nul boyau ne reliait à elles les parallèles de départ, c'est à découvert, au nez des boches, que nous dûmes nous y installer. On ne pouvait plus sottement les avertir de nos intentions.

Il était 5 h. 15.



Dans les parallèles. — Ils nous regardèrent prendre nos dispositions sans tirer un seul coup de fusil, soit qu'il entrât dans leur dessein de nous laisser croire à leur retraite, soit qu'ils ne voulussent pas dévoiler prématurément l'emplacement de leurs mitrailleuses.

La pluie avait cessé avec l'aube, et le soleil se montrait. Le fossé rétréci où nous attendions n'était qu'une ornière pleine d'une glaise gluante, où nous enfoncions jusqu'aux chevilles. Nous y étions depuis cinq minutes à peine que le boche déclenchait sur nous un tir de barrage.

Entre deux rafales, j'examinai le terrain.

Nous occupions nous, 24e colonial, une position nord-sud, parallèle à peu près au chemin de fer, en travers du plateau, et perpendiculaire au chemin Neuville-sous-Margival-Moulin de Laffaux. A notre droite, le 22e colonial attaquait dans l'axe de la route de Maubeuge ; à notre gauche, le 41e dans le ravin de Babilonne ; et plus loin, le 43e colonial appuyé à Vauxaillon.

A 6 heures, nous entendons l'assourdissant cataclysme d'artillerie déchaîné en amont et en aval de l'Ailette. Devant nous, nul indice de vie jusqu'à 9 heures.

Nous nous amusons à contempler les courbes des torpilles que nos crapouilloteurs envoient sur le village. Nous cassons la croûte en devisant.

Nous étions persuadés qu'il n'y avait devant nous qu'un rideau peu consistant. L'adjudant Figuières ne partageait pas notre optimisme. « Nous allons tomber sur un bec », me dit-il à voix basse.

Nous étions un peu fébriles, impatients, anxieux. Vers 8 h. 1/2, je fis pratiquer dans le parapet les escaliers de franchissement, et montrai à mes hommes la direction à suivre.

Derrière moi, je voyais les compagnies de seconde et de troisième vagues, le commandant Leca au centre, avec le capitaine Rancoul; le capitaine Lagaillarde avec la 10e; le lieutenant Filliette avec la 9e; le capitaine Vachey avec la 11e à ma gauche, la 12e à ma droite.

A 8 h. 55 : sac au dos, baïonnette au canon. Je prépare mon petit appareil photographique et tire ma montre. Plus que deux minutes, plus qu'une. « Attention les gars ! En avant ! »



LA BATAILLE

Jamais journée de combat, commencée avec les résolutions les plus viriles au cœur et dans l'âme, les espoirs les plus fous, ne se termina dans un tel effondrement.

A mon cri, les poilus bondissent, je les photographie : « clic » fait mon appareil, et je saute sur le parapet. Une seconde, notre ligne hésite sur la direction. Je fais un geste et nous partons.

En bas, sur la route de Maubeuge, le 22e avance par bonds, et le 41e à notre gauche entre dans le petit bois du Bessy. Les balles claquent à nos oreilles. Je me retourne et photographie la deuxième vague.

Les coups de fouet des balles se font plus drus autour de nos têtes et voilà les mitrailleuses qui s'en mêlent. Ça devient sérieux. Je fourre mon appareil dans ma capote et, la canne à la main, j'entraîne mes hommes.

Ils avancent difficilement dans ce terrain gluant, inégal, troué comme une écumoire; ils avancent trop chargés, légèrement courbés, la bouche ouverte, bientôt essoufflés. Les tirs de barrage nous mitraillent d'éclats et étendent sur le plateau un nuage épais de fumée terreuse.

Le sergent Jourda est tué, l'adjudant Figuières est tué. Notre ligne se disloque et semble se vider. Les deuxième et troisième vagues avancent toujours mais combien minces déjà. Il me semble y percevoir un flottement, une hésitation. Dans le ravin de Babilonne des hommes courent, et vers le Moulin d'autres bondissent de trou en trou.

Voici le premier réseau. Plutôt que de le longer pour y chercher une brèche, nous enjambons les barbelés. Mon ordonnance Albinge s'arrête, une cuisse fracassée. Nous trébuchons, nous nous déchirons ; nous nous lacérons le visage, les mains et les vêtements, aux ronces de fer. Il ne faut pas moins de deux minutes à ceux d'entre nous qui n'y restent pas, pour nous dépêtrer de ce maudit réseau.

Enfin, c'est fait. Il me reste à peine quelques hommes; en courant, nous traversons le chemin vicinal, et voici la première tranchée ennemie, large fossé de boue liquide où pataugent des mitrailleurs boches. Grenades !

Ils lèvent les mains et filent vers nos lignes. Je jette ma canne et tire mon revolver.

Nous sautons la tranchée et continuons à marcher de l'avant. Deuxième tranchée vide, et puis nous tombons dans une sorte de chemin creux, très encaissé, où nous pouvons souffler un instant.

Des hommes de diverses compagnies, un sergent, un adjudant sont appuyés au talus.

« Qu'est-ce que vous faites-là, ? »

« Mon lieutenant, dit l'un d'eux, le commandant Leca est tué, le capitaine Rancoul aussi. Il n'y a plus d'officiers ! »

Je me retourne. D'innombrables taches bleues immobiles sur le sol; des blessés rampent ; plus loin, dans nos lignes de départ, de nouvelles vagues se glissent.

« Eh bien ! je prends le commandement, dis-je. En avant ! »

Nous escaladons le talus abrupt. J'ai pour voisins le caporal Baux et un fusilier V. B... Tandis que Baux, calme comme au stand, s'exerce sur silhouettes mobiles, j'examine la situation.

J'ai l'impression encore vague que notre élan est coupé. D'innombrables, d'infernales mitrailleuses sorties au dernier moment des carrières et embusquées aux quatre coins de l'horizon, à Laffaux, au Moulin, sur l'éminence de la Motte, à droite, à gauche et devant nous, balayent la route de Maubeuge, le plateau que nous venons de traverser et celui qui s'étend, arrondi comme une carapace de tortue sous mes yeux ; des rafales meurtrières brisent net tout départ et interdisent toute avance sur la deuxième ligne où le boche est retranché.

C'est la journée des mitrailleuses. Le terrain en est farci; chaque buisson, chaque éminence, chaque nœud de tranchées en recèle une ou deux. Là-bas, du côté du 22e régiment colonial, vers le Moulin, une fusillade nous parvient et, sur notre gauche, on a l'air de se battre à la grenade. Aux flancs des ravins Babilonne et du Bessy, j'aperçois des marsouins du 41e colonial qui avancent en rampant.

Tout le long de la crête qui domine la route du Moulin de Laffaux à Pinon s'étend la tranchée boche du Rossignol. Je fais un signe : « En avant, suivez-moi ! » Nous grimpons sur le plateau. Nous sommes une trentaine qui courons tête baissée sous les rafales que notre apparition a déchaînées. Nous remontons la pente et, tout à coup, le réseau ennemi nous apparaît à cinquante mètres, presque intact, inextricable, infranchissable.

Sous ce tir fauchant, nous nous affalons, bien arrêtés cette fois, incapables d'aller plus loin par nos seuls moyens.



VAUXAILLON. — ENTRÉE DU TUNNEL EFFONDRÉ

Des trente hommes qui m'ont suivi, une dizaine sont tombés. Les autres sont éparpillés autour de moi, dans des trous d'obus. Je consulte ma montre : 10 h. 1/2. Le soleil s'est caché. Le tintamarre continue et c'est à peine si je peux me faire entendre : « Travaillez, creusez ! » leur criai-je. Ils ont compris.

Je tire mes cartes, mon stylo, mon pistolet, mes fusées, mes feuilles de rapport et je m'oriente.

Il est dangereux de lever la tête. Le sergent Etchegaray, mon cousin, qui s'y hasarde, reçoit en plein front une balle dont l'éclatement projette son casque à deux mètres en l'air et fait de son crâne une bouillie sanguinolente.

J'ai l'impression d'être isolé. Derrière moi, le chemin creux; plus loin, les premières tranchées boches conquises où je vois des camarades arrêtés. Ce champ de bataille bosselé, tourmenté, pustuleux, que tout à l'heure des vagues humaines animaient de leurs lignes ondulantes en marche, n'est plus qu'un champ de mort couvert de cadavres éparpillés et où se traînent quelques blessés.

Je lance une fusée de position ; et, comme le 75 est un peu court, je demande l'allongement, sans résultat. Je rédige un rapport que je confie à mon voisin. Une rafale l'abat avant qu'il ait atteint le chemin creux. Tandis que Baux fortifie notre trou, je recommence mon rapport. Un autre de mes hommes part et tombe comme le premier.

Mon troisième coureur rampe comme un ver et saute enfin dans le ravin. Parviendra-t-il ?

Le combat paraît tourner au duel d'artillerie. Nous commençons à recevoir le marmitage boche; et j'ai beau demander l'allongement du 75, mes fusées ne servent à rien.

Nous ne pouvons que tenir là jusqu'à l'arrivée des renforts. Le temps passe. Les rafales de mitrailleuses font se terrer toute vie. Plus rien ne bouge du côté du 22e colonial ni du côté du 41e. Vers midi, un de nos avions nous survole. J'étale mes panneaux. Puis ce sont les taubes, très haut, sur nos têtes. Le marmitage me tue des hommes. Je n'ai plus autour de moi qu'une dizaine de survivants et, sur le bord de mon trou, deux ou trois cadavres. Ce blessé à la mâchoire râle maintenant.

Que se passe-t-il donc? Pourquoi notre artillerie ne détruit-elle pas les barbelés du Rossignol et pourquoi ne tente-t-on pas un nouvel effort ? Pourquoi cette désolation et cette solitude sur le champ de bataille? Pourquoi les cama-

rades, là-bas derrière nous, n'avancent-ils pas ?

Vers 1 heure, je perçois de l'agitation chez l'ennemi. Des boches paraissent en courant du côté de La Motte, et se jettent dans une tranchée à notre gauche. Est-ce une contre-attaque qui se prépare? Je n'en puis bientôt douter. Je le signale et envoie un nouveau coureur qui parvient à gagner le chemin creux, et disparaît.

Nous nous défendons toujours. J'épuise mes fusées-signaux. Mon fusilier V. B... n'a plus de munitions. Il veut venir à moi et tombe au bord du trou en m'inondant de sang et de débris de cervelle. Est-ce qu'on va nous laisser là, sans rien tenter ?

Aussi loin que ma vue s'étend, au nord et au sud, je n'aperçois plus rien ; quelque marsouin, de temps en temps, bondit d'un trou à un autre ; des têtes se montrent au loin, derrière nous. C'est tout.

En me penchant, j'aperçois tout de même des gens de la 11e dans un tronçon de boyau, à ma droite.

Tout à coup, le vallon de Bessy, au nord, retentit d'éclatements caractéristiques : on se bat à la grenade et plus loin, vers le mont des Singes, des mitrailleuses s'affolent. Du côté de Laffaux également la fusillade est plus nourrie. C'est la contre-attaque.

Si nous résistons, c'est parfait. Sinon !... Cela dure. Le vent souffle en tempête. Le ciel se couvre. Le boche ne nous marmite plus. Dans le lacis des boyaux, je vois distinctement l'ennemi en veste, sans sac, s'infiltrer et avancer à la grenade.

Il est 2 h. 1/2. On se bat derrière moi. Ça tape dur. Au nord et au sud, la fusillade s'espace. Tout à coup, je n'en crois pas mes yeux ! Je vois, oui, je vois des marsouins courir en avant, déséquipés, et se jeter dans un boyau qui vient du chemin creux, tandis que les boches réoccupent leurs tranchées de première ligne.

Hélas ! tant de morts, tant de sacrifices ont été vains ! Là-bas, sur la route de Maubeuge, qu'est-ce donc que ces capotes bleues qui s'avancent ? Des prisonniers aussi.

A ma gauche, dans les bois qui couvrent les pentes du plateau de Vauxaillon, je n'entends plus rien. Un silence tragique y règne que déchirent des coups de feu espacés.

Eh ! quoi ? L'échec ? Quand il suffisait d'un petit effort pour culbuter l'ennemi dans les bas-fonds d'Allemant et conquérir au moins cette crête du chemin de Pinon !

Que faire ? Ils ne se hasardent point devant nous. Ça leur coûterait trop cher. Ils nous entourent.

« Nous sommes foutus ! » rage Baux.

« Résistons sur place, dis-je ; nous verrons à la nuit ».

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les nôtres ne prononcent pas une nouvelle offensive. Elle nous porterait certainement au delà du Rossignol.

Le temps passe dans cette attente angoissante. Nos munitions s'épuisent. Je n'ai plus de fusées. D'ailleurs, à quoi me serviraient-elles? Je ne vois plus mes voisins de droite. Au loin, la canonnade du Chemin-des-Dames a presque cessé. Le soir commence à tomber. Nous nous soutenons de biscuits et de rhum dont ma gourde est encore pleine. Il n'y a plus à espérer de renforts. Je ne puis pas rester plus longtemps. « Nous allons, dis-je à Baux, gagner le chemin creux. Peut-être est-il encore libre ».

Je bondis, poursuivi par la mitrailleuse. Je roule au fond du chemin creux. On me tire dessus, ma chute me sauve. Des boches me couchent en joue, en criant « kamerade » ! Je me relève et frotte machinalement mes mains boueuses à ma capote.

Ils ne me tuent point. Ils m'emmènent... ils m'emmènent !

XXXIII

LA CRISE DU MORAL ET DE LA DISCIPLINE (L'Œuvre du Général Pétain)



'OFFENSIVE du 16 avril avait coûté de lourdes pertes, moins graves que ne le colportaient de louches alarmistes, mais impressionnantes parce que subies avec une instantanéité terrible, dès les premières heures d'une attaque qui s'était heurtée à des organisations ennemies encore grouillantes de mitrailleuses. A une opinion fiévreuse, avide d'anticiper sur les événements, les succès partiels obtenus parurent hors de proportion avec les sacrifices. Une immense déception, d'autant plus cruelle qu'elle succédait à de plus vastes espoirs, avait porté de sérieuses atteintes au moral de l'armée. Dans certains Corps, l'armature de la discipline avait fléchi. Des cas graves de mutineries collectives, de rebellion en présence de l'ennemi, d'usurpation de commandement par des sous-ordres ou même de simples soldats, s'étaient produits et menaçaient de se multiplier. Et comme une rumeur publique énervée grossissait tous ces événements, un souffle de découragement courbait toutes les âmes.

« Avec la gravité de la crise morale, de la crise d'autorité et de commandement que traversait notre Armée, a dit M. Painlevé à la tribune de la Chambre le 10 octobre 1917, le malaise était profond, la dissension existait entre Grand Quartier Général et hauts états-majors, entre officiers d'état-major et officiers de troupe, dissension également entre les armes, entre l'infanterie, l'artillerie et l'aviation, auxquelles la première reprochait amèrement d'avoir mal protégé son avance. De là, des récriminations cruelles et dangereuses ».

La nécessité s'imposait donc d'un changement dans le Haut Commandement.

Pour rétablir une situation particulièrement critique, le ministre de la Guerre, M. Painlevé, fit appel au général Pétain.

La plus redoutable tâche s'offrait au nouveau chef, mis en face de responsabilités écrasantes. Mais il appartenait à cette élite d'hommes dont les facultés savent se grandir plus haut que tous les obstacles.

Et du navire en grand péril qui menaçait de sombrer, le nouveau pilote au regard clair, à l'âme sereine, saisit le gouvernail d'une main ferme, aussi prudente que résolue.

Par bonheur, pour le moral d'une Armée qui avait perdu la foi et la confiance, le nom seul de Pétain valait une victoire. Aux yeux des soldats comme au regard des chefs, il jouissait d'un prestige immense, incomparable. C'était le vainqueur de Verdun, c'était celui qui avait proclamé dans un ordre du jour fameux : « Courage... On les aura ! » et il était de ceux qui n'engagent jamais vainement leur promesse.

Des milliers de soldats, qui avaient défilé sur la Voie Sacrée pour monter « là-haut », dans le redoutable secteur, se rappelaient avoir entrevu la belle figure du chef de la 2e Armée : son visage de marbre, son masque impassible, sa stature droite, toute sa personne respirant l'énergie froide, la sérénité tranquille et la confiance inflexible.

Quant à ceux qui redescendaient, grandis et fiers d'avoir pris part à l'action formidable, on pouvait voir passer dans leurs yeux une flamme particulière lorsqu'ils disaient avec un tranquille orgueil : « J'étais de l'Armée Pétain ! ».

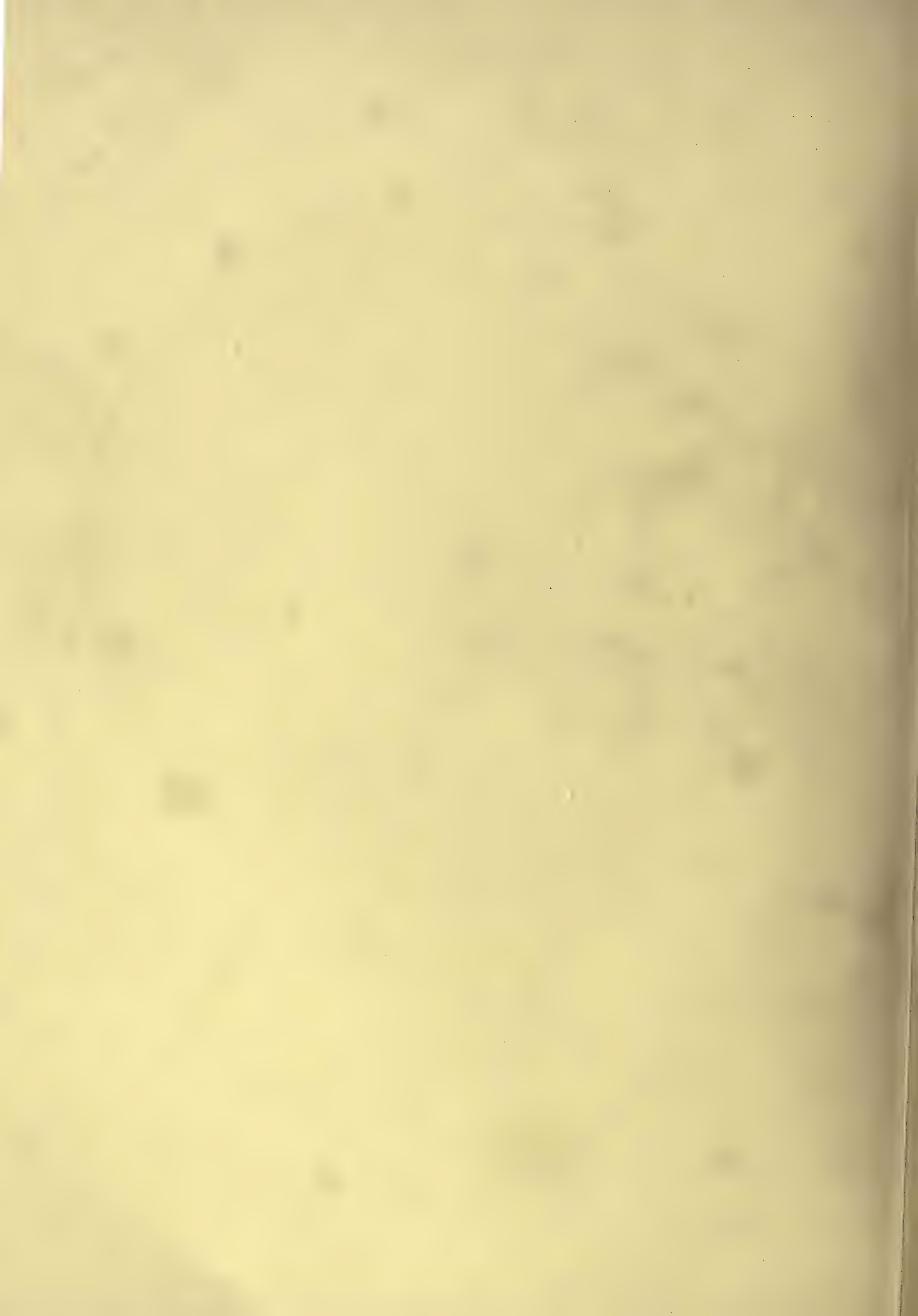
Porté au Commandement suprême par les vœux unanimes des soldats, le général Pétain rallia également tous les suffrages des chefs. Et parmi les officiers, tous ceux qui le connaissaient, l'attendaient et l'espéraient, accueillirent sa désignation par le mot : Enfin !

Dans le nouveau Généralissime, les états-majors reconnaissaient le cerveau qui s'était le mieux adapté à la guerre moderne, l'homme des préparations minutieuses et des exécutions foudroyantes, le chef qui savait exiger et coordonner tous les efforts. Les artilleurs s'inclinaient devant celui qui, sachant obtenir des engins modernes le






aux Combattants
Ph. Pétain



rendement maximum, avait inspiré personnellement les règles de leur nouvelle tactique. Quant à l'infanterie, cette reine des batailles au diadème sanglant, elle se sentait fière de se voir enfin représentée au sommet de la hiérarchie militaire, après un sapeur illustre et un artilleur éminent, par un fantassin incomparable qui appréciait toute la valeur de l'arme et qui ne demanderait jamais à ses soldats ni une fatigue inutile, ni un sacrifice stérile. A la tribune de la Chambre, le ministre de la Guerre pouvait proclamer que le général Pétain, chef clairvoyant, résolu et sage, jouissait de la confiance entière de l'Armée comme de la Nation.

Et, de l'autre côté des lignes, parmi nos ennemis anxieux, l'élévation du nouveau Général en chef, depuis longtemps connu et redouté de l'État-Major allemand, n'était pas accueillie sans un redoublement d'inquiétude.

En effet, depuis le 15 août 1914, Pétain n'avait cessé de porter à l'ennemi des coups pleins de vigueur.

Dinant, Guise, Montceau-les-Provins, Carency, la Champagne auréolent son nom d'une suite de brillants succès. A l'offensive d'avril 1917, le vainqueur de Verdun s'est retrouvé face à face avec le Kronprinz; et, là encore, n'a-t-il pas infligé un rude échec à son impérial adversaire en s'emparant des positions redoutables de Moronvilliers?

Par bonheur encore, nul mieux que Pétain, ce chef de guerre complet, ne connaît l'âme du soldat. Il le sait intelligent, plein de bon sens, s'intéressant à toutes les choses de la guerre pourvu qu'on lui en explique le pourquoi, acceptant les plus dures fatigues et les plus rudes efforts à condition d'en comprendre la nécessité, se pliant avec abnégation à tout ordre dûment justifié, mais raisonneur et très apte à jauger exactement la valeur de ses chefs, épris d'égalité jusqu'au fétichisme, possédant un sens très net du juste et de l'injuste, sensible à tout témoignage de sollicitude, mais prompt à la récrimination, éminemment mobile et impressionnable, capable des plus magnifiques élans et susceptible des pires découragements, accessible aux sentiments élevés, mais parfois désarmé contre les suggestions mauvaises, bref un homme dont l'obéissance doit être maintenue par une stricte discipline extérieure, sans que la lisière lui semble trop serrée; mais en même temps un homme qui a besoin d'être éclairé, guidé, réconforté par une discipline du cœur et de l'esprit.

Ce moral du combattant, Pétain en connaît la valeur spécifique incomparable, celle d'un instrument de précision capable d'un effort soutenu et d'un rendement presque indéfini, mais outil fragile et sensible, dont la moindre manœuvre brutale peut fausser ou briser le ressort, et dont le maniement exige une prudence, un doigté, une délicatesse, une vigilance constantes.

Lui qui, aux heures tragiques de Verdun, a pu compter les magnifiques et généreuses pulsations du cœur de ses soldats, lui qui a vu ce combattant à l'œuvre, il apprécie toute l'importance du facteur moral, car nulle guerre n'en a fait mieux ressortir la prépondérance, nulle n'a mieux démontré qu'au fur et à mesure que les puissances mécaniques de destruction s'accroissent, les capacités de résistance de l'âme guerrière se développent et qu'elles demeurent en dernière analyse toujours supérieures aux effets de la matière.

Lui-même n'a-t-il pas prouvé en toutes circonstances que la troupe bien commandée, qui se sent soutenue, que ses chefs renseignent, réconfortent, alimentent bien, peut offrir une résistance presque illimitée?

Enfin ces soldats, ces combattants qu'il connaît si bien, Pétain les aime d'une affection profonde, parce qu'il s'est penché sur toutes leurs misères. Il sent qu'un organisme, aussi sain dans ses couches profondes que l'Armée française, ne peut pas être mortellement atteint; que si ce grand corps malade exige beaucoup de soins, les remèdes appliqués d'une main sûre sauront le guérir aussitôt que des mesures radicales auront porté le feu dans les parties gangrenées.

Tout de suite, le Général en chef s'attaque à la tâche la plus urgente : la répression immédiate et impitoyable, pour empêcher l'agitation de s'étendre, des faits d'indiscipline graves, qui, dans la circonstance présente, deviennent des crimes.

A l'égard des fauteurs de désordre, il exige une fermeté inflexible, en faisant appel à l'énergie et à l'initiative du commandement à tous les échelons. Pour le salut de la discipline, il recommande aux officiers de ne tolérer ni l'injure, ni les voies de fait sur leur personne, et de se faire respecter, même en employant, s'il le faut, les moyens extrêmes et en châtiant sur place les insulteurs.

Comme certains chefs se sont montrés hésitants devant les mutins, il décide de prendre contre les pusillanimes toutes sanctions nécessaires. Par contre, il déclare qu'il couvrira de son autorité tous ceux qui feront preuve d'énergie dans la répression. « Il importe, dit la note du 8 juin, que les officiers sachent toute la responsabilité encourue en pareil cas : inertie équivaut à complicité. »

Comme d'autres se retranchent, pour ne pas accomplir leur devoir, derrière ce fait que les mouvements ayant un caractère collectif il leur est difficile de démasquer les meneurs, le Général en chef se refuse à reconnaître une telle raison comme valable :

Il est toujours possible, écrit-il, de transformer des actes collectifs en actes individuels : il suffit de donner dans un périmètre de quelques hommes, en commençant par les mauvaises têtes, l'ordre d'exécution. En cas de refus, les hommes sont arrêtés immédiatement et remis entre les mains de la justice qui devra suivre son cours le plus rapide.

Quelques jours après, dans une note du 11 juin, il citait en exemple l'attitude ferme d'un général commandant de Corps d'Armée qui, en sachant joindre la fermeté de la parole à l'énergie de l'acte, sut ramener une bande d'hommes égarés ou terrorisés par quelques meneurs, et il concluait :

Il faut que cette ligne de conduite soit celle de tous les chefs aux différents degrés de la hiérarchie. Il faut, en particulier, que tous les officiers de troupe, depuis le chef de section jusqu'au chef de corps, aient la même notion du devoir. Il faut qu'ils comprennent bien qu'en ignorant leurs hommes ou en assistant passivement à des agissements criminels, ils s'en font les complices. Il faut qu'ils sachent, par ce fait même, qu'ils engagent très gravement leur responsabilité et deviennent eux-mêmes passibles du Conseil de guerre.

Mais la fermeté ne suffit pas. Au point de vue de la répression, il importe que la sanction suive du plus près possible la faute, de manière à frapper l'imagination de ceux que le sentiment du devoir ne suffirait pas à maintenir dans le droit chemin.

A cet effet, le Général en chef demande et obtient du Gouvernement une série de mesures d'exception que la gravité des événements rendait nécessaires.

Dès le 1er juin, des dispositions spéciales assurent un fonctionnement plus rapide de la justice militaire. Un décret du 8 juin supprime le recours en révision pour certaines condamnations. Le 11 juin, le ministre de la Guerre notifie la prescription suivante, en ce qui concerne le droit de grâce à l'égard des condamnés à la peine capitale par les Conseils de guerre aux Armées :

Lorsqu'il s'agira de peines de mort prononcées pour réprimer les crimes, concertés ou collectifs, de provocation de passer à l'ennemi, de révolte, de refus d'obéissance, d'usurpation de commandement et, si les nécessités de la discipline et de la défense nationale exigent impérieusement une sanction immédiate, l'autorité militaire pourra ne pas transmettre le dossier au Président de la République, et le jugement pourra recevoir son exécution.

C'était la suppression du recours en grâce.

Mais, toujours soucieux de la plus stricte justice et malgré la gravité de l'heure, le général Pétain en transmettant le 12 juin cette mesure d'exception décidait qu'elle ne s'appliquerait qu'aux jugements prononcés après le 11 juin, et qu'il ne pourrait être procédé à aucune exécution qu'après son autorisation, laquelle lui serait demandée télégraphiquement. Ainsi, quelle que soit la hâte apportée à la répression, le Commandant en chef demeurait le juge suprême.

Ces sages restrictions à la sanction la plus rigoureuse permirent de limiter à vingt-cinq le nombre des condamnations capitales prononcées par les Conseils de guerre aux Armées, et que le Commandant en chef fit suivre d'exécution immédiate.

Nécessités douloureuses de salut public que ces châtiments exemplaires, mais chiffre minime si l'on considère que la discipline était en jeu dans une Armée de plusieurs millions d'hommes, que cette discipline, gravement compromise, faisait courir au pays tout entier un immense péril, et qu'ainsi ces quelques existences humaines ont sauvé des milliers de vies françaises.

A aucune époque de l'Histoire, un chef ne fit rentrer dans l'obéissance un aussi grand nombre d'hommes avec un chiffre aussi strictement limité d'exécutions à mort.

Dès le 13 juillet, d'ailleurs, l'amélioration du moral étant constatée, le général Pétain estime possible le retour à la discipline normale, bienveillante et humanitaire, et il renonce aux procédures exceptionnelles.

A ces mesures de répression allant au plus

pressé, et permettant de débarrasser sans délai l'Armée des fauteurs d'indiscipline les plus dangereux, la prévoyance du Général en chef en ajoute une autre : une besogne d'épuration pour éliminer les éléments malsains demeurés dans les Corps, hommes assez habiles pour ne pas s'être directement compromis, mais assez influents pour continuer une campagne de démoralisation sournoise. Il invite les commandants d'Armées à lui signaler ces indésirables, qui, bien que n'ayant jamais été condamnés, exercent une action pernicieuse par leur conduite et leur esprit. Dès le 28 juin, il avertit que cette catégorie sera dirigée incessamment sur les colonies ; mais, soucieux de n'envoyer au loin que des hommes pleinement responsables, il précise que ceux-ci devront avoir 21 ans révolus et subir une visite médicale constatant leur aptitude physique aux colonies.

Dessin de Pierre Lissac.

LE RETOUR DE PERMISSION

En outre, il prescrit de révoquer les décisions de suspension de peine pour les condamnés qui, maintenus dans les Corps, constitueraient un danger pour la discipline et un foyer de contamination pour les éléments sains : il recommande en même temps de ne prononcer désormais ces mesures de clémence qu'avec toute la prudence désirable.

Sur sa demande, les ateliers de travaux publics sont éloignés du front.

Enfin, il entame une lutte vigoureuse contre l'ivresse : « Il est douloureux, écrit-il, de voir des hommes qui, depuis trois ans, font l'admiration du monde, dégrader en quelques heures leurs vertus militaires. »

Dans ce but, il prescrit la réquisition des arrivages de vin dans la zone des Armées, et ordonne la fermeture des cantines, débits et coopératives la veille du jour où les unités doivent quitter les cantonnements de repos pour remonter en secteur. C'est, en effet, un moment critique où les hommes succombent particulièrement à la tentation de boire.

D'ailleurs, au cours des mutineries collectives, l'ivresse presque toujours s'est faite la complice des meneurs, soit encouragée ou provoquée par ceux-ci, soit que les hommes égarés l'aient invoquée comme excuse.

Au cours de cette tâche délicate qui s'applique à faire rentrer les hommes dans le devoir, le Général en chef s'efforce de doser constamment le tact avec la fermeté. Chez lui, la sévérité inflexible n'exclut jamais une humanité profonde. « Je maintiendrai la répression avec fermeté, écrit-il, mais sans oublier qu'elle s'applique à des soldats qui, depuis trois ans, sont avec nous dans les tranchées, qui sont « nos soldats. »

Que de sollicitude et que de bonté sous ces mots si simples !

Mais si le moral de l'Armée traversait une crise grave, la cause n'en était pas seulement d'ordre psychologique.

A la guerre, plus que partout ailleurs, le moral est fonction du matériel. Il n'appartient qu'à une rare élite de héros supérieurs de combattre et de vaincre dans les pires conditions physiques.

Sans doute, l'Histoire a cité les soldats de 1796 à l'Armée d'Italie, qui gagnaient des batailles malgré leur dénuement et les privations de toutes sortes. Mais si Bonaparte disait à ses hommes dans une proclamation fameuse : « Vous êtes mal nourris, mal vêtus », il leur faisait en même temps entrevoir la fin de leur détresse en ajoutant : « Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ».

Certes, et plus encore que leurs illustres devanciers, nos héroïques combattants avaient supporté des souffrances rigoureuses. Mais, en 1917, la pro-

longation de la guerre au delà d'un troisième hiver très rude, la misère infinie des hommes dans la tranchée qui n'avait pas attiré suffisamment l'attention du Haut Commandement, excédaient pour le plus grand nombre les limites de la résistance physique et nerveuse. De l'autre côté de nos lignes, la même lassitude inévitable s'emparait des Armées allemandes.

Pour remédier au moral du combattant, il fallait donc améliorer sa vie matérielle. Le général Pétain s'applique de toutes ses forces, par la prévoyance, l'organisation et la sollicitude, à réduire pour le soldat au minimum les souffrances et les privations de la guerre.

Des plaintes nombreuses se faisaient jour, portant sur l'alimentation, la protection contre les intempéries, les périodes de repos et le régime des permissions.

Chacun de ces points attire l'attention du général Pétain. Homme de réalisation, il exige et il obtient de tous les chefs qu'ils s'occupent de leurs hommes avec une sollicitude vigilante.

On se plaint d'une nourriture trop peu variée, du pain distribué trop vieux : les hommes ont pris la phobie des haricots, du riz et de la conserve. Aussitôt, les intendants d'Armée reçoivent des ordres rigoureux pour faire cesser cet état de choses.

Sous l'impulsion du Général en chef, les coopératives prennent un énorme développement pour le plus grand dam des mercantis en déroute. Des avances considérables d'argent sont faites dans ce but et Pétain favorise toutes les initiatives.

Des travaux incessants améliorent les abris de tranchées contre les intempéries : réfectionne les cantonnements qui sont dans un état déplorable.

C'est la fin du régime paradoxal des cantonnements dits de repos, où l'homme ne trouve ni repos, ni cantonnement, où des sous-ordres imposent des revues et des exercices du temps de paix qui exaspèrent le combattant. En descendant de secteur, les troupes jouissent d'un repos véritable et d'une détente réelle, coupés par des exercices modérés et intelligents dont l'homme comprend la nécessité parce qu'utiles en vue de la guerre : lancer de grenades, tir de mitrailleuses, répétition d'attaque, etc.

Le régime des permissions arbitrairement appliqué donne lieu à des récriminations sans nombre. Prétextant les opérations militaires en cours, certains Corps demeurent en dessous du pourcentage prévu. De là, dans les tours de départ, des retards répercutés qui découragent et aigrissent les hommes.

Le Général en chef entend que, considérées comme un droit, les permissions soient accordées strictement dans les délais fixés.

En ce qui concerne les transports des permissionnaires, pour un mouvement journalier qui porte sur une moyenne de 200.000 hommes, aucune organisation n'existe. On se rappelle le spectacle lamentable que présentent les gares du Nord et de l'Est : des soldats, encore tout maculés de la boue tenace des tranchées, hagards d'insomnie, les nerfs hypertendus par des voyages interminables, des attentes indéfinies dans des gares secondaires et qui, écrasés de fatigue, parqués comme des bêtes fourbues, s'étendent à même la pierre des quais et le pavé des cours. Pour les recevoir, des locaux insuffisants, des abris rudimentaires, pas de nourriture en cours de route; et ceux qui débarquent dans la capitale, ballottés comme des épaves aux remous du flot parisien, en proie au chant des sirènes du trottoir, happés par des mercantis rapaces ou sollicités par d'infâmes agents de désertion; au retour, l'homme errant à l'aventure, et parfois des jours et des nuits à la recherche de son unité, renvoyé de régulatrice en régulatrice comme un colis sans adresse, et rejoignant enfin son Corps dans un tel état qu'il a perdu les trois quarts du bénéfice moral de sa permission.

Ces errements déplorables avaient ému l'opinion publique. Le général Pétain comprend la nécessité d'y mettre fin.

Déjà, comme commandant d'un Groupe d'Armées, en 1916, par une initiative heureuse, il a prescrit des mesures permettant à l'homme de ne partir que rafraîchi et reposé :

L'homme envoyé en permission, disait la note du 12 juin 1916, du G. A. C., faute de trouver un abri pour se laver et se nettoyer, débarque dans la zone de l'intérieur dans le même état de saleté qu'au retour de la tranchée. Le port de tels vêtements ne l'incite pas à reprendre une attitude militaire. De plus, l'homme qui se sent abandonné et privé de toute espèce de soins matériels après avoir souffert et bravé la mort, ne peut avoir qu'une mentalité fâcheuse et qui déteindra sur son entourage. Les errements

actuels sont une prime à l'indiscipline et à la démoralisation. En conséquence, les mesures suivantes seront prises : installation de locaux voisins des gares de départ pour le nettoyage des hommes, établissement d'étuves pour le lavage du linge, création de cantines, fourneaux économiques, etc.

Le Commandant en chef n'eut qu'à prescrire la généralisation de ces mesures pour assurer aux hommes le départ dans de bonnes conditions matérielles et morales.

Son instruction du 8 juillet s'exprime ainsi :

Avec la prolongation de la guerre, la question des permissions prend une importance de plus en plus grande. Le stationnement prolongé dans des conditions défectueuses, l'exposition aux mauvaises tentations ou fréquentations, les erreurs de destination produisent pour les hommes des fatigues inutiles. Elles amènent des défaillances morales qui se traduisent par des actes d'indiscipline ; elles sont essentiellement préjudiciables au maintien du bon esprit des troupes.

Une organisation modèle est créée de toutes pièces. Elle comprend des gares de triage aux dégagements vastes où les permissionnaires traversent des bureaux de réception, de contrôle, d'acheminement et de renseignements, où ils trouvent à leur disposition : coopératives, bureaux de tabac, lavabos, étuves, salle de coiffure, infirmerie, cantine gratuite, sans compter des installations charitables : annexes, goutte de café, Croix-rouge, salle de récréation, cinémas.

Aux grandes gares de Paris et de l'intérieur, le général Pétain suscite le concours de l'initiative privée : Foyer du soldat, Y. M. C. A., où les hommes trouvent abri et couvert, souvent gratuits. Ainsi le permissionnaire se sent guidé, orienté, réconforté et, au retour, dirigé sur sa destination dans les délais aussi courts que possible.

Mais là ne se borne pas la sollicitude du Général en chef. Comme il apprend que des permissionnaires se sont trouvés en butte à des excitations criminelles, il demande au Gouvernement de prendre des mesures pour que les hommes trouvent à l'intérieur du pays un milieu calme et sain, où ils ne soient pas l'objet de suggestions antipatriotiques.

Puis, dans une note du 13 juillet, s'adressant aux sentiments élevés du soldat, il le met en garde par les conseils suivants de sagesse et de fermeté :

Des permissionnaires ont été, sur la voie publique ou en cours d'attente dans les gares, en butte à des excitations démoralisantes, ou sollicités de prendre part à des manifestations séditieuses. Il appartient au soldat français de s'opposer absolument à de tels agissements. Lorsqu'ils se trouvent personnellement en présence d'agitateurs, ils doivent provoquer leur arrestation et, à défaut de représentants de la force publique, y procéder eux-mêmes.

S'ils sont témoins d'écarts commis par des camarades momentanément aveuglés, ils ont le devoir d'user de tout leur sang-froid et de leur ascendant moral pour les ramener dans la bonne voie. Tout soldat doit mettre son point d'honneur à remplir sans faiblesse cette tâche patriotique. Aucun homme sollicité d'y coopérer ne doit se dérober.

Enfin, il recommande aux commandants d'unité d'interroger paternellement l'homme au retour de sa permission et de s'assurer qu'il n'a rapporté de l'intérieur aucun germe d'empoisonnement moral.

Les résultats d'une aussi vigilante sollicitude ne tardent pas à se faire sentir ; et bientôt les commandants d'Armée constatent unanimement que les permissions ainsi comprises exercent une influence extrêmement bienfaisante sur le moral.

La répression immédiate une fois obtenue, l'épuration réalisée et le grand corps malade en voie de guérison, il s'agissait de préserver le moral convalescent contre toute tentative de pénétration des germes mauvais.

Or, le moral du front subit toutes les influences et les réactions du moral de l'arrière, tous deux tendant à se mettre au même niveau comme deux vases communiquants ; et le front reçoit les impressions de l'intérieur surtout par le canal de la presse.

Aussi, le Général en chef prescrit-il une chasse impitoyable aux brochures pernicieuses et tracts révolutionnaires et pacifistes que des permissionnaires cherchent à diffuser aux Armées, et il ordonne une fouille minutieuse de tous les hommes qui se livrent à des actes de désordre. Il proscrit en permanence de la zone des armées et fait saisir certaines feuilles défaitistes, contre lesquelles un service de surveillance très serré établit un barrage rigoureux.

Pour mieux suivre la mentalité des hommes du front, il s'abonne à tous les journaux de tranchée qui se multiplient, mais en fait contrôler la rédaction avec un soin tout spécial.

Contre la propagande en première ligne, il

rappelle au soldat l'interdiction, sous peine de poursuites en Conseil de guerre, de détenir, collectionner ou diffuser tout tract de provenance ennemie :

Quand des tracts seront lancés par l'ennemi dans le secteur occupé par une unité, le chef qualifié fera déclencher immédiatement un tir d'artillerie ou de grenades V.B. sur les tranchées d'où seront partis les tracts. De même, quand des écriteaux auront été placés par l'ennemi devant nos tranchées, ils devront être ou rapportés dans nos lignes ou détruits par des concentrations de feux.

Enfin il demande aux commandants d'Armée un rapport détaillé au sujet de l'influence que peut exercer la presse sur le moral de la troupe, et il en communique au Ministre les conclusions : « La lecture des journaux ayant une influence directe, mauvaise ou bonne, il faut distinguer deux catégories d'articles, les uns à éviter, les autres à inspirer. » Dans la première, il range les publications de toutes provenances susceptibles de faire naître des espoirs pratiquement irréalisables et qui engendrent par réaction une déconvenue d'autant plus grande qu'elles ont éveillé plus d'optimisme, les articles de nature à creuser un fossé entre officiers et hommes de troupe, entre différentes armes, etc. Toutes ces critiques sont en effet soigneusement enregistrées et commentées par les fortes têtes et les meneurs d'indiscipline.

Parmi les sujets à inspirer : les récits d'opérations auxquels le soldat se montre très sensible lorsque mention est faite de son unité ; les crimes commis par les Allemands, les atrocités, pillages et destructions systématiques, l'état misérable de nos prisonniers.

Comme conclusion, « il faut que la lecture du journal ne soit pas pour l'homme une source de rancœur ni de scepticisme, mais de persévérance et d'enthousiasme. Il faut que le soldat ait confiance et qu'il se rende compte, par des récits pleins de sincérité, que le pays vit avec lui. »

Toutes ces mesures de préservation à longue échéance une fois amorcées et entrées en voie de réalisation, suivant un plan méthodique, il restait à redonner la confiance aux chefs, à dissiper chez eux le doute et la méfiance, à rétablir enfin l'harmonie étroite nécessaire à la convergence des efforts et indispensable à la victoire.

Comme des rancœurs se sont manifestées à l'égard d'états-majors trop distants qui se confinent dans leurs « papiers », mènent la guerre du fond de leur poste de commandement et ne prennent pas contact avec les réalités, le Général en chef impose aux états-majors une liaison étroite et constante avec les troupes sous leurs ordres, non par un stérile accroissement d'intensité de la circulation paperassière, mais par la présence réelle et fréquente d'officiers allant se rendre compte par eux-mêmes, et auxquels il donne des missions de contrôle précises, à objet défini. Il leur fixe comme but, non seulement de se montrer à la troupe, mais de s'enquérir de ses besoins, d'aller même au-devant de ceux-ci.

Aux officiers de troupe, il impose l'obligation de connaître à chaque instant la situation matérielle et morale de leurs hommes, il leur recommande un contact permanent, des causeries familières avec le soldat qui, sans heurter de front son opinion, l'empêcheront cependant de dérailler.

Dès le 19 mai, dans une note relative au commandement, le Général en chef cherche à établir des relations de mutuelle confiance entre supérieurs et subordonnés. Par son élévation de pensée et son mâle langage, cette page éloquente mérite d'être citée tout entière :

Nos officiers ont donné depuis trois ans des preuves du courage le plus héroïque et, néanmoins, ils hésitent à signaler à leurs chefs les difficultés d'exécution qu'ils constatent, dans la crainte d'être taxés d'esprits timorés. Il résulte de cette abstention craintive que le Commandement supérieur maintient parfois des ordres qu'il n'eût pas hésité à différer ou à compléter s'il eût été mieux renseigné. La constatation a souvent été faite au sujet du degré de préparation des attaques.

Il appartient au commandement, par son attitude, de réagir contre cette tendance. Le supérieur doit ménager à son subordonné un accueil bienveillant, montrer le désir de l'aider à surmonter les difficultés, faire appel aux renseignements utiles et même les provoquer.

Dans la guerre actuelle, la puissance meurtrière du feu ne permet pas les expériences. La moindre opération exige une préparation minutieuse pour laquelle le concours de toutes les bonnes volontés est indispensable. Par contre, une fois la préparation bien étudiée, une fois la décision prise et l'ordre donné, l'exécution doit être poursuivie avec une énergie et une ténacité qui excluent toute réticence. L'attitude bienveillante des chefs est conforme aux traditions les plus nobles de l'armée française : elle n'exclut nullement la fermeté. Lorsqu'elle s'atténue, elle tend à provoquer un état d'esprit fâcheux et blâmable ; les esprits aigris confient leur rancœur à des indifférents ou à des

Mon grand honneur et mon grand bonheur seront d'avoir réussi à faire pénétrer et à maintenir le sentiment de ses devoirs et de ses responsabilités dans l'âme de ce soldat Français, devant qui nous ne nous inclinerons jamais assez, parcequ'il a su librement souffrir et mourir pour un idéal, espérer toujours et quand même, et vaincre enfin au premier rang des peuples levés contre l'oppression, l'injustice et la barbarie.

Ph. Pétain

Hommage au Soldat Français
par M. le Maréchal PÉTAIN

incompétents, créant peu à peu une atmosphère de mécontentement et d'inquiétude qui peut devenir dangereuse.

Le confident professionnel de l'officier, c'est son chef. Celui-ci doit justifier cette confiance qui repose sur l'estime réciproque et le commun dévouement au pays.

J'attache la plus grande importance à ce que les rapports de la hiérarchie soient orientés nettement dans ce sens.

Dans sa note du 14 juin, et en vue de créer ces liens moraux, il prescrit des réunions fréquentes qui permettront au subordonné d'émettre librement son avis et de faire entrevoir au chef des aperçus de détail qui peuvent lui échapper... Ces échanges de vues fréquents, portant sur les affaires militaires en cours ou en projet et aussi sur l'état matériel et moral des troupes, sont de nature à donner les meilleurs résultats. En s'expliquant on se comprend, et on arrive vite à la communauté des idées, base de la cohésion des efforts.

De sa personne enfin, avec une activité inlassable, le Général en chef se rend de division en division. Là, réunissant tous les états-majors, les chefs de service et le plus grand nombre possible d'officiers de troupes, en quelques mots d'une netteté rigoureuse, d'une vigueur incisive, il retrace la ligne de conduite à tenir pour sauvegarder la discipline, mais recommande de ne jamais oublier qu'il faut traiter « nos soldats » comme des hommes qui ont souffert depuis trois ans. Devant cette attitude, ferme sans raideur, grave sans austérité, devant cette dignité également éloignée de la morgue et de la familiarité, tous se sentent subjugués par l'autorité morale qui émane de cette vivante statue du devoir, électrisés par la foi, la confiance, l'énergie qui rayonnent du chef, et conquis par la bonté profonde qu'enveloppe sa froideur apparente.

Les résultats de cette œuvre de longue patience, de cette méthode à la fois si ferme et si humaine, ne tardent pas à se faire sentir, et le général Pétain y trouve sa plus précieuse récompense.

Six semaines après sa prise de commandement, le bulletin résumant la situation morale aux Armées enregistrait déjà une amélioration considérable.

Ainsi, dans la semaine du 1er au 8 juillet, il ne se produit plus aucun acte collectif inquiétant d'indiscipline. Le dernier incident grave, menace de refus de prendre les tranchées, remonte au 27 juin. Il semble que les mesures prises par le commandement, répressives et préventives, aient fait disparaître les plus brûlants sujets de mécontentement. Les rapports de la semaine permettent d'enregistrer un relèvement du moral pour les cause signalées dans la correspondance du soldat, — reprise des permissions à un pourcentage élevé, amélioration du ravitaillement et de l'ordinaire, surveillance de la cuisine par les chefs, octroi de repos sans abus d'exercices, recrudescence d'attention et de camaraderie de la part des officiers, enfin le fait très commenté que ces conditions meilleures sont dûes au Commandement dont on est heureux de voir l'action se manifester.

Les soldats qui se sont mutinés, puis calmés, reconnaissent dans les désordres l'effet des excitations d'agitateurs. Ils regrettent de s'y être laissé prendre.

On peut dire que, dans l'ensemble, les bons éléments ont reçu l'impulsion venue du Commandement et commencent à réagir contre les fauteurs de troubles, malgré la force agissante de ceux-ci.

Le 15 juillet, aucun acte collectif n'est signalé. Une amélioration sensible du moral se manifeste. Les mesures de rigueur prises donnent à réfléchir à la masse et contiennent les factieux.

Parmi les causes de réconfort, les lettres insistent sur l'action du Commandement : elles retiennent avec sympathie les efforts faits par les chefs de tous grades.

Le 21 juillet, le moral de la troupe s'améliore. La convalescence accuse des progrès, lentement. Les mesures individuelles de rigueur ont déterminé une impression salutaire.

On peut considérer comme mâtés les fauteurs des derniers troubles qui ont échappé aux sanctions. De nouvelles exécutions iraient maintenant semble-t-il, à l'encontre du résultat poursuivi. Le sens de la discipline revient.

Le 28 juillet, deux mouvements collectifs sont signalés : 40 hommes ont refusé, le 14 juillet, d'obéir à leur capitaine ; 100 hommes se sont écartés du cantonnement au moment du départ pour les tranchées.

Sans s'exagérer la portée et la gravité de ces incidents, il convient de les retenir comme preuve que toute fermentation n'a pas disparu.

Le 4 août, un acte d'indiscipline assez grave : 300 hommes quittent le camp avant de remonter en ligne. Il semble que la cause en so t la mise en circulation de proclamations séditieuses et de tracts pacifistes.

Le 11 août, aucun acte collectif ; mais on signale que les hommes des services font preuve d'un

ressort bien inférieur à celui des combattants.

Des opinions déprimantes et quelques symptômes de lassitude se manifestent. Motifs : la violence de la lutte du Chemin-des-Dames, l'installation perfectionnée des tranchées allemandes conquises, les propos d'évadés qui louent le génie organisateur allemand, etc...

Ces indications prouvent que les cerveaux travaillent et sont travaillés. L'idée que les offensives sont vaines et qu'il ne doit plus y en avoir, si elle se généralisait dans la troupe, lui enlèverait tout ressort.

Il importe, écrit le Général en chef, toujours vigilant, de ne pas se confiner dans l'optimisme ; de considérer qu'on ne maintient le moral qu'en le relevant sans cesse, et, sans exagérer l'influence du cafard, de ne pas le considérer comme disparu.

Mais, dans sa note du 14 octobre, il peut écrire non sans fierté :

Les contrôles de la correspondance, comme les comptes rendus provenant des grandes unités, montrent que le moral de l'Armée est actuellement très haut. L'homme a parfaitement compris l'importance du juste retour de fortune dû à son esprit de sacrifice, à son héroïsme ainsi qu'à la confiance qu'il n'a jamais cessé de témoigner à ses chefs. Cette mentalité doit être maintenue sans restriction... C'est en allant jusqu'au bout de leur courage que les Français assureront à leurs enfants, dans le délai minimum, la paix définitive à laquelle ils ont droit.

C'est que, ne se contentant pas de rétablir la discipline et de restaurer la confiance, le général Pétain recherche tous les moyens de relever le moral de l'Armée. Professant que le soldat mérite d'être non seulement guidé et réconforté, mais éclairé et renseigné, il tient à mettre les esprits en face d'une situation nette. Au moment où certains propagandistes s'efforcent d'obnubiler la pure clarté de nos buts de guerre, il répand, par la voie du *Bulletin des Armées*, son ordre du jour : « Pourquoi nous nous battons », où il s'adresse à ses troupes « en toute simplicité, en toute cordialité, comme à des amis et à des hommes. » Là, il met le soldat en garde contre la paix que recherche l'Allemagne, « paix pleine d'honneur, c'est-à-dire pleine de profit, cette paix de proie qu'elle a prétendu nous offrir », il conclut : « Chacun selon ses moyens et dans sa fonction doit continuer à faire son devoir, tout son devoir .»



Dessin de Pierre Lissac.

EN ATTENDANT LE TRAIN

L'intelligence de l'homme, une fois éclairée, Pétain va raffermir son cœur en lui redonnant la foi dans la victoire, et la conviction de sa supériorité sur l'ennemi.

Ce sera le but de ses opérations tactiques, conditionnées par deux nécessités primordiales : ne pas risquer un échec que le moral encore fragile ne supporterait pas ; ménager jusqu'aux plus extrêmes limites le sang de la France, donc attendre la supériorité écrasante des Armées alliées en hommes et en matériel par l'entrée en ligne d'un million d'Américains, par la construction de tanks par milliers, et par l'augmentation de l'artillerie lourde. Or, ces conditions ne se réaliseront qu'à longue échéance, à la date fatidique de juillet 1918.

Il s'agit, non plus seulement de tenir des semaines et des mois comme à Verdun, mais de durer au moins une longue année entière.

Le général Pétain renonce ainsi momentanément aux grandes opérations de rupture, que notre situation en hommes et en matériel ne permettrait pas d'exploiter.

Il sait qu'elles coûteraient trop cher dans l'état actuel des choses et que le pays ne pourrait supporter de tels sacrifices. « Prodigue d'acier, avare de sang » : Telle est la devise qu'il va adopter, tant que l'Armée demeurera convalescente, au sortir d'une crise dangereuse.

Redisons encore que, seule, la nécessité de ménager jusqu'au bout le sang de la France imposait cette doctrine au cerveau d'un grand chef, capable des conceptions de guerre les plus hardies, et

louons la haute sagesse de l'homme qui sut s'adapter à la prudence et s'astreindre à la plus longue patience.

Cette attitude lui attire d'ailleurs les critiques des hommes de guerre du Parlement, qui veulent bien reconnaître au Général en chef des qualités de tacticien, mais lui dénient toutes capacités stratégiques et lui reprochent de manquer d'envergure.

La sagesse du général Pétain laisse dire. Aux impatients qui le pressent de risquer une grande entreprise, il répond avec un calme imperturbable : « J'attends les Américains et les tanks ».

Mais si les circonstances lui imposent la réserve, il n'entend pas subir la volonté de l'ennemi ; et, par sa tactique de défensive agressive, il enlève à celui-ci pour longtemps l'initiative.

En juin, il repousse des attaques furieuses sur le Chemin-des-Dames et les plateaux tragiques de l'Aisne, où les assauts impuissants du Kronprinz se brisent inexorablement, comme à Verdun.

Au mois de juillet, comme l'Armée britannique prépare une offensive de grand style dans les Flandres, il décide, en accord avec le maréchal Haig, qu'une Armée française y coopérera — et, le 31 juillet, les troupes du général Anthoine remportent à Bixschoote un brillant succès avec des pertes minimes.

Les 20 et 24 août, sur le théâtre des plus durs combats de 1916, par la conquête du Mort-Homme et de l'immortelle cote 304, il tranche rudement les derniers liens de l'emprise allemande autour de Verdun définitivement dégagé.

Ce fut une belle victoire française, écrivait le critique militaire du *Times* : l'imperturbable calme de Pétain et sa clairvoyance dominèrent la bataille. Il sait que les destinées du pays et des alliés sont entre ses mains. Cette guerre est une dure lutte ; c'est parce que le général Pétain comprend ce qui est faisable et raisonnable que nous avons confiance et que nous félicitons la France de l'avoir découvert.

Enfin, pour achever de retremper l'âme du combattant au seuil de l'hiver, en quatre jours de bataille, du 21 au 24 octobre, il inflige aux Armées allemandes l'échec retentissant de la Malmaison, qui aboutissait à un repli de la ligne ennemie sur un front de 20 kilomètres.

Le coup porté à l'ennemi dépasse en habileté, en poids et en vigueur, tout ce que le Pétain de Verdun a accompli jusqu'à ce jour, disait l'*Observer*. Quand on réfléchit aux exceptionnelles difficultés militaires et politiques de ces cinq derniers mois, il faut reconnaître que cette victoire paie un tribut à l'influence morale de Pétain comme commandant en chef. Ceux qui ont pu craindre que la France ne tienne pas, ne comprennent rien à sa psychologie. Elle combattra jusqu'au bout avec audace et ténacité, menée à l'offensive par l'épée effilée de Pétain.

La presse d'outre-Atlantique ne s'exprimait pas moins chaleureusement :

La manière de Pétain restera à jamais fameuse, disait *la New-York Tribune* ; c'est un coup foudroyant, clair et net. Sa dernière victoire prouve deux choses : d'abord que le moral allemand révèle un affaiblissement considérable, ensuite que le moral français, au contraire en pleine vigueur, apprend à la France et au monde, de manière éclatante, que l'Armée française est décidément supérieure à l'Armée allemande.

Ainsi, le moral retrempé par les succès militaires permettait au soldat réconforté d'aborder avec courage le quatrième hiver de la guerre.

Les comptes-rendus sur la situation du moral en font foi. Voici ceux d'une Armée prise au hasard, et la même note se retrouverait dans toutes les autres :

Mois d'octobre 1917. Moral bon ou très satisfaisant, fait de résignation plus que d'enthousiasme. Chacun comprend son devoir patriotique et sait s'y conformer. Le combattant veut que l'arrière songe à lui et ne reste pas indifférent à ses souffrances, que son effort splendide, ses sacrifices ne soient pas méconnus.

Mois de novembre 1917. La confiance reste très grande. Les succès remportés au nord de l'Aisne ont provoqué un grand enthousiasme.

Cette merveilleuse résurrection de l'âme française a surpris et déconcerté l'ennemi.

Ce moral, dont la presse allemande, domestiquée par Ludendorf, proclamait en 1917 que les ressorts étaient définitivement brisés, se révélait à nouveau clair et solide comme le plus dur métal.

Cette retrempe était l'œuvre d'un homme et d'un chef. En recevant à Chantilly, le 29 juillet 1919, les correspondants de guerre français, et leur adressant les félicitations du Commandant en chef, le général Buat, major général, pouvait dire : « Le maréchal s'honore d'avoir pris le commandement d'une Armée dont le moral était atteint, et d'en avoir fait une Armée dont le moral ne pouvait

être comparé à celui d'aucune Armée du monde ».

Quant à ses soldats, qu'il entoure d'une admiration si sincère et d'une affection si profonde, le maréchal Pétain leur a rendu un hommage éclatant, tout en résumant modestement son œuvre personnelle, le jour où, prenant séance à l'Académie des Sciences morales et politiques, il a dit :

« Mon grand honneur et mon grand bonheur seront d'avoir réussi à faire pénétrer et à maintenir le sentiment de ses devoirs et de ses responsabilités dans l'âme de ce soldat français devant qui nous ne nous inclinerons jamais assez, parce qu'il a su librement souffrir et mourir pour un idéal, espérer toujours et quand même, et vaincre enfin au premier rang des peuples levés contre l'oppression, l'injustice et la barbarie. »

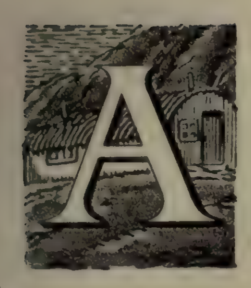
Henri Carré



XXXIV

LA Ire ARMÉE DANS LES FLANDRES

(Du 31 juillet au 9 octobre)



Au mois de juin 1917, l'État-Major anglais prépare dans les Flandres une offensive de grande envergure. D'accord avec le maréchal Douglas-Haig, le général Pétain décide que des divisions françaises y prendront part, à la gauche des Armées britanniques, en s'intercalant entre celles-ci et le front tenu par les troupes belges.

Le général Anthoine, qui s'est distingué à Moronvilliers lors de l'offensive du printemps, est désigné pour diriger l'opération. Bien que placé sous les ordres du Généralissime anglais, il demeure maître des mesures d'exécution.

Le commandant de la 1re Armée dispose des 1er et 36e Corps renforcés de bataillons sénégalais et de fusiliers marins.

Le 1er Corps d'Armée, composé en grande partie de « gas du Nord », brûle de combattre en ces Flandres belges, sœurs voisines des Flandres françaises, toujours souillées par le contact de l'ennemi.

La guerre, dans ce plat pays, revêt un caractère spécial. Des nappes liquides peu profondes, simples flaques ou marécages, y alternent avec un sol spongieux, *polder* ou prairie aqueuse. La proximité de l'eau, que la pioche rencontre à quelques centimètres, interdit là tout creusement de tranchées ou de boyaux. Les travaux ne s'y exécutent qu'en superstructure. On ne peut se protéger — très précairement — à la surface qu'au moyen de parapets en sacs à terre ou de murettes basses. En dehors de quelques rares monticules, pas le moindre relief à l'horizon ; aucune élévation n'émerge du sol : ni hauteur, ni butte, ni mamelon ne rompent la monotonie de ces étendues, où le ciel morose rejoint la plaine morne, souvent noyées d'une pluie en grisaille, enveloppées d'un linceul de brouillard, où l'eau, la terre, le nuage se fondent en une masse indécise, sans forme et sans couleur. Secteur désolé dont le séjour engendre une mélancolie profonde.

C'est dans cette région que la 1re Armée du général Anthoine se transportait au milieu de juin. L'attaque étant fixée pour la fin de juillet, il restait seulement quelques semaines pour la préparation : mais l'esprit organisateur du chef et l'ardeur à la tâche des troupes suppléeront à ce manque de temps. Aussitôt arrivées dans le secteur, nos divisions se mettent au travail avec une rapidité surprenante.



Progressivement nos unités remplaçaient les troupes belges en secteur, et cette relève se terminait le 11 juillet sans avoir éveillé l'attention de l'ennemi.

Le front choisi pour la première attaque française — d'autres devaient suivre en conformité du plan général britannique — s'étendait sur 8 kilomètres au nord de Bixs-



choote jusqu'à Bœsinghe. Au nord de ce secteur s'étendait un marais immense, infranchissable. Dans cette région noyée, couverte de hautes herbes, passait en remblai la chaussée empierrée de Reninghe-Nordschoote. Entre Nordschoote et la Maison du Passeur, de glorieuse mémoire, une bande de terrain, en partie inondée, séparait les lignes adverses.

A la Maison du Passeur, nous gardions sur la rive *est* du canal de l'Yser un poste relié à la berge opposée par une simple passerelle.

De là jusqu'à Steenstræt, les lignes ennemies, éloignées de 2 à 300 mètres, étaient établies sur un terrain sec, mais à sous-sol humide.

Enfin, de Steenstræt jusqu'à Bœsinghe, le canal de l'Yser nous séparait des Allemands.

Des parapets en sacs à terre, protégés par des défenses accessoires, bordaient l'une et l'autre rive. Au nord de l'écluse de Het-Sas, le canal présentait une nappe d'eau de 25 à 30 mètres de large, profonde de 2 m. 50, aux berges encaissées. Au sud, l'eau s'étant retirée avait laissé place à un bourbier couvert d'herbes et coupé de roseaux, constituant un obstacle encore plus redoutable ; seul un filet d'eau de 3 mètres coulait au creux du fossé.

La traversée de cette région difficile nécessitait des moyens de franchissement spéciaux. Pour le passage de l'infanterie, on fabriqua un grand nombre de passerelles sur liège, de passerelles en arc à lamelles de bois, et d'ingénieux tapis déroulables, constitués d'une toile grossière sur laquelle on clouait des planchettes de caillebotis, disposées transversalement. La mise bout à bout de ces éléments permettait de jeter rapidement une piste praticable au milieu des bourbiers.

Enfin, le service du génie s'approvisionnait en éléments de ponts sur pilotis et de ponts sur palées-semelles pour le passage des poids lourds.

Une des difficultés de la préparation consistait dans l'absence totale d'observatoires naturels permettant de régler les tirs de destruction. On y suppléa, d'une part, au moyen d'une aviation fortement constituée et qui, pleinement maîtresse de l'air, sut garder sa supériorité sur l'ennemi ; d'autre part, en établissant des observatoires artificiels d'artillerie. Deux furent dressés à 2 kilomètres seulement en arrière de nos lignes, et





dépourvus de tout angle mort. La destruction de ces centres de résistance d'un nouveau genre ne pouvait s'obtenir que par des coups directs des plus gros projectiles.

L'attaque devait être menée par deux divisions du 1er Corps d'Armée, les 1re et 51e, pendant que les 2e et 162e divisions demeureraient en réserve d'Armée.

Le 15 juillet, la préparation d'artillerie commence par des tirs de réglage et de contre-batterie. L'ennemi réagit assez violemment, surtout la nuit.

Malheureusement, dès le 17 juillet, le temps brumeux rend la visibilité presque nulle, la pluie aveugle nos observateurs et contrarie notre aviation.

ingénieusement camouflés en arbres ; l'un atteignait une hauteur de 27 mètres, l'autre de 24 mètres. Enfin, on organisa soigneusement le S. R. O. T. (Service de repérage par observatoires terrestres) fonctionnant par l'examen des lueurs des batteries ennemies, et le S. R. S. (Service de renseignements par le son) qui exigeait des outils délicats et un personnel de techniciens ; le S. R. A. (Service de renseignements de l'artillerie) centralisait et recoupait les données fournies par les deux autres.

L'attaque avait été dotée d'une artillerie très puissante et largement pourvue de munitions.

En effet, si les parapets en sacs à terre ne donnaient qu'une protection fragile, l'ennemi avait jalonné ses positions d'abris imperméables en béton armé : énormes blocs géométriques, aux parois formées de rails noyés dans une grande épaisseur de ciment, et constituant chacun une petite forteresse. Les Anglais les dénommaient pittoresquement pill-box (boîte de pilules). Si le relief de ces blockhaus permettait de les repérer, leurs créneaux largement ouverts au ras du sol bénéficiaient de champs de tir considérables et

Le 21, le ciel redevenu beau et clair, les réglages reprennent avec activité. L'ennemi riposte par des tirs de nuit à obus toxiques.

Le 23 juillet, l'artillerie de tranchée et l'artillerie lourde commencent leurs tirs de destruction : des premières positions allemandes complètement démolies surgissent des Allemands terrorisés, qui se jettent dans nos lignes et se rendent.

Le 25 juillet, des reconnaissances exécutées sur la rive *est* du canal par nos groupes francs





rendent compte que l'ennemi a abandonné sa première ligne.

Cette constatation décide le Commandement à préparer le passage du canal en s'assurant une tête de pont préalablement à l'attaque.

Dans la nuit du 27 au 28, sous la protection d'un violent tir de barrage et d'un encagement des deuxièmes positions ennemies par l'artillerie lourde, des éléments de la 1re division d'infanterie franchissent au sud de Het-Sas la région bourbeuse au moyen de passerelles et de tapis déroulables. Ils s'installent sur la berge opposée, où ils organisent une ligne de postes : celle-ci, faute d'une parallèle de départ impossible à creuser, allait constituer un tremplin et un point de départ pour l'attaque. La nuit suivante, la 51e division d'infanterie opère de même et prend pied solidement sur la rive opposée. Ces têtes de pont ne furent qu'à peine disputées par l'ennemi.

En effet, des reconnaissances poussées dans la nuit du 30 juillet jusqu'à la deuxième ligne allemande trouvent celle-ci inoccupée.

Le jour *J* a été fixé au 31 juillet.

La nuit précédente, relativement calme, a permis d'exécuter sans incident les dispositions préparatoires : lancement de passerelles, passage du canal, mise en place des troupes.

Un brouillard assez dense favorise l'opération.

A 4 h. 26, les 1re et 51e divisions d'infanterie s'élancent pour le premier bond et progressent à l'abri du feu roulant, trouvant le terrain presque libre. L'ennemi réagit faiblement par un tir de barrage médiocre. Nos troupes ne rencontrent d'obstacle que dans le terrain crevé de trous innombrables où l'eau souterraine commence à sourdre, et qui, promptement, se transforment en mares communicantes et en un bourbier sans fin.



A 5 h. 25, on annonce que l'objectif du premier bond est atteint avec des pertes légères et que la liaison a été établie avec les Anglais à droite.

Successivement, à 7 h. 20, puis à 9 heures, les divisions signalent que les objectifs des deuxième et troisième bonds sont atteints : mais, au point de soudure des Britanniques et des Français, l'ennemi tient toujours la ferme du Colonel, centre de résistance fortement organisé avec abris bétonnés.

Cependant la progression continue; nos troupes enlèvent la tranchée du Coquelicot, le fortin

de Bixschoote, et poussent sur le moulin Bleu.

A 11 h. 10, le général commandant le Corps d'Armée envoie les Sénégalais et les fusiliers-marins à la disposition de la 51e division, pour nettoyer la presqu'île de Poësele.

Bientôt, le 33e régiment d'infanterie annonce qu'il occupe les lisières *nord* et *est* de Bixschoote.

Cependant l'attaque se stabilise ; les troupes s'organisent sur les positions conquises.

Les Anglais, de leur côté, ont atteint tous leurs objectifs, même la ferme du Colonel qui tombe entre nos mains à 15 heures.

En fin d'après-midi seulememt, l'artillerie ennemie réagit avec violence.

En résumé, la journée du 31 juillet s'achève dans un brillant succès. Grâce à la préparation très complète de l'artillerie, en dépit des difficultés considérables du terrain, grâce à l'élan magnifique des troupes, non seulement tous les objectifs fixés ont été atteints, conformément à l'horaire du plan d'engagement, mais encore nos lignes ont été portées au delà des points prévus. Nos pertes ne dépassent pas un millier d'hommes.

Le secret de l'attaque a été si bien gardé que les Allemands s'imaginaient toujours avoir en face d'eux les troupes belges de secteur et ne furent pas peu surpris de voir surgir devant eux nos lignes bleu horizon.

La nuit suivante fut assez calme, ainsi que la journée du 1er août ; mais le temps devint affreux; la pluie tombait à flots, faisant de ce terrain un vaste lac de boue. Nous occupions néanmoins la ferme des Lanciers.

Le 2 août, l'artillerie ennemie recommence à réagir violemment, et contrarie le travail d'établissement des ponts sur le canal et des pistes dans le marécage, travail déjà rendu très difficile en raison du terrain défoncé par les obus et liquéfié par la pluie.

Le 4 août, malgré un harcèlement ininterrompu par l'artillerie allemande, la partie sud-est de la tranchée de Korteker tombe entre nos mains.

A partir du 10 août, nos observateurs ont pu repérer les nouvelles positions des batteries ennemies. Notre artillerie reprend aussitôt son travail et nos pertes en sont d'autant diminuées.

Le 11 août, la préparation recommence et se poursuit les jours suivants en vue d'une nouvelle attaque.

Celle-ci, menée par les 162e et 2e divisions d'infanterie, se déclenche le 16 août, à 4 h. 45.

La 162e division atteint d'un seul bond son premier objectif, puis son deuxième sans coup férir. Seul, le 127e régiment rencontre une certaine résistance devant deux points qui nécessitent une nouvelle préparation d'artillerie. L'un d'eux cède dans la matinée ; mais l'autre, résistera jusqu'au lendemain.

Cependant les fusiliers marins enlèvent successivement leurs objectifs dans la presqu'île de Poësele et poussent jusqu'à Drie Gratchen, faisant de nombreux prisonniers. Une contre-attaque ennemie, qui tente de déboucher de Merckhem, est rejetée dans les marais. Nos marins s'organisent sur les positions conquises, après avoir coupé les passerelles qui enjambent le Martjewaert.

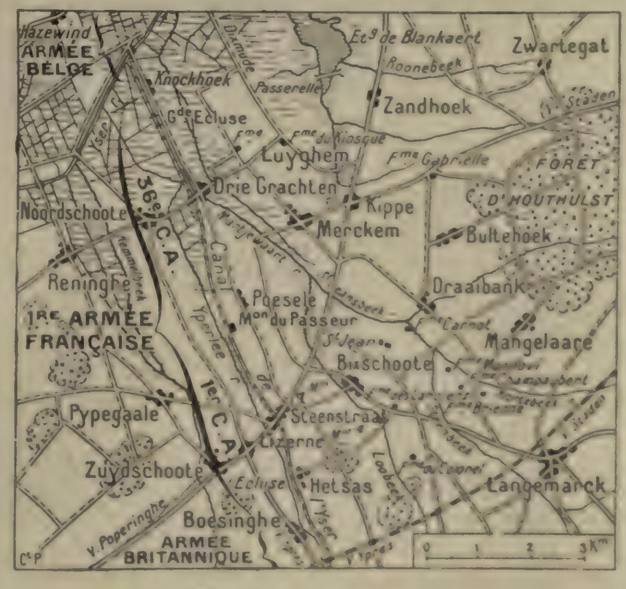
La 2e division d'infanterie éprouve plus de difficultés. A droite, le 8e régiment franchit le Steenbeck, mais se trouve bientôt arrêté par des mitrailleuses, tirant des *pill-boxes*, installées dans les fermes de Brienne, Champaubert et Mondovi.

La préparation d'artillerie reprend sur ces points qui tombent bientôt entre nos mains, sauf Mondovi.

Les 208e et 110e régiments d'infanterie enlèvent de leur côté leur premier objectif, mais se heurtent ensuite à des centres de résistance intacts.

Le Commandement décide de renouveler l'attaque le lendemain pour permettre à nos batteries de reprendre leur travail de destruction.

Le 17 août, à 12 h. 15, l'attaque d'infanterie repart; à 13 heures, elle atteint tous ses objectifs.



LA 1re ARMÉE DANS LES FLANDRES

Seul, Mondovi tient encore avec des mitrailleuses sous béton et nécessite une préparation d'artillerie à courte distance. Mais, dans la soirée, cette dernière résistance s'écroule.

Pour ces deux journées, nos pertes ne dépassent pas 350 hommes hors de combat. L'ennemi a laissé entre nos mains 6 officiers, 417 hommes, 15 canons de 77 et de 105, 5 lance-bombes, 13 mitrailleuses lourdes, 6 mitrailleuses légères, de nombreux dépôts de munitions et une grande quantité de matériel.

Les opérations des 16 et 17 août nous portaient sur une ligne générale : Grande-Éclusette, Drie Grachten, limite ouest des inondations du Martjewaert, ferme Carnot, fermes Mondovi et Champaubert, liaison avec le 14e Corps britannique.

Cette avance de l'Armée française, au pivot du mouvement général, était complétée par la progression des troupes britanniques qui, les 20 et 26 septembre et le 4 octobre, venaient occuper la ligne des hauteurs entre Bacelaere et Poelcapelle.

Ce brillant succès permettait une reprise de l'action collective. Tel fut le but des opérations concertées le 9 octobre, pour lesquelles, en ce qui concernait les troupes françaises, le 36e Corps recevait du Commandant de la 1re Armée la mission suivante :

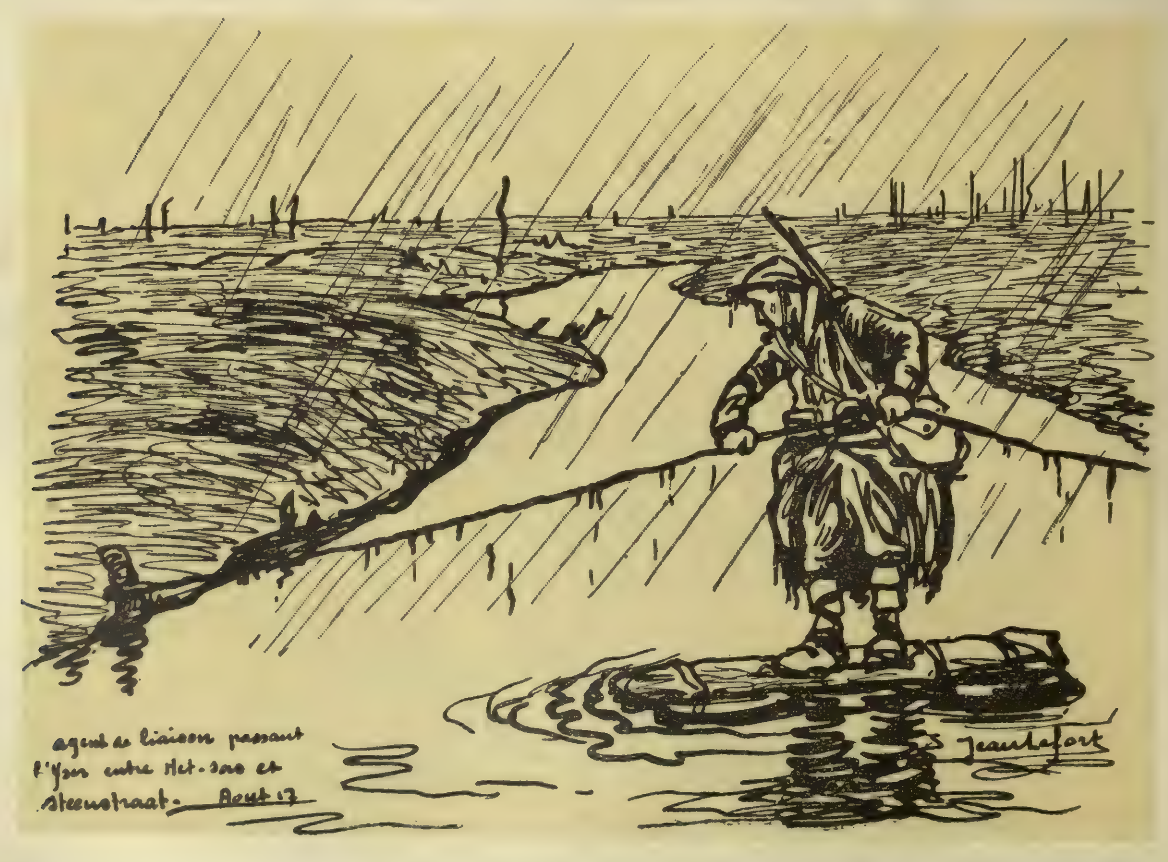
« Continuant à tenir la ligne du Martjewaert et de Saint-Jansbeek, et agissant en liaison à droite avec le 14e Corps britannique, le 36e Corps s'emparera du plateau de Mangelaere ; il s'organisera défensivement sur la position conquise et préparera le débouché ultérieur de la 133e division, au nord de Corvebeck, en protégeant ce mouvement contre toute attaque pouvant surgir de la forêt d'Houthulst. »

« L'attaque sera menée par la 2e division renforcée par un régiment de la 51e. »

La vitesse de marche de l'infanterie et les modalités du barrage étaient réglées ainsi :

« L'infanterie, partant à l'heure H, sera précédée par un barrage roulant se déplaçant à l'allure de 100 mètres toutes les six minutes, jusqu'au delà du premier objectif. Pour le deuxième bond, le barrage reprendra à l'heure H + 1 h. 46 et réduira sa vitesse à 100 mètres pour huit minutes. »

Le dispositif est pris dans la nuit du 9 au 10, malgré un temps des plus défavorables. Au dire des prisonniers allemands, l'attaque s'est déclenchée avec une telle soudaineté que l'ennemi a été



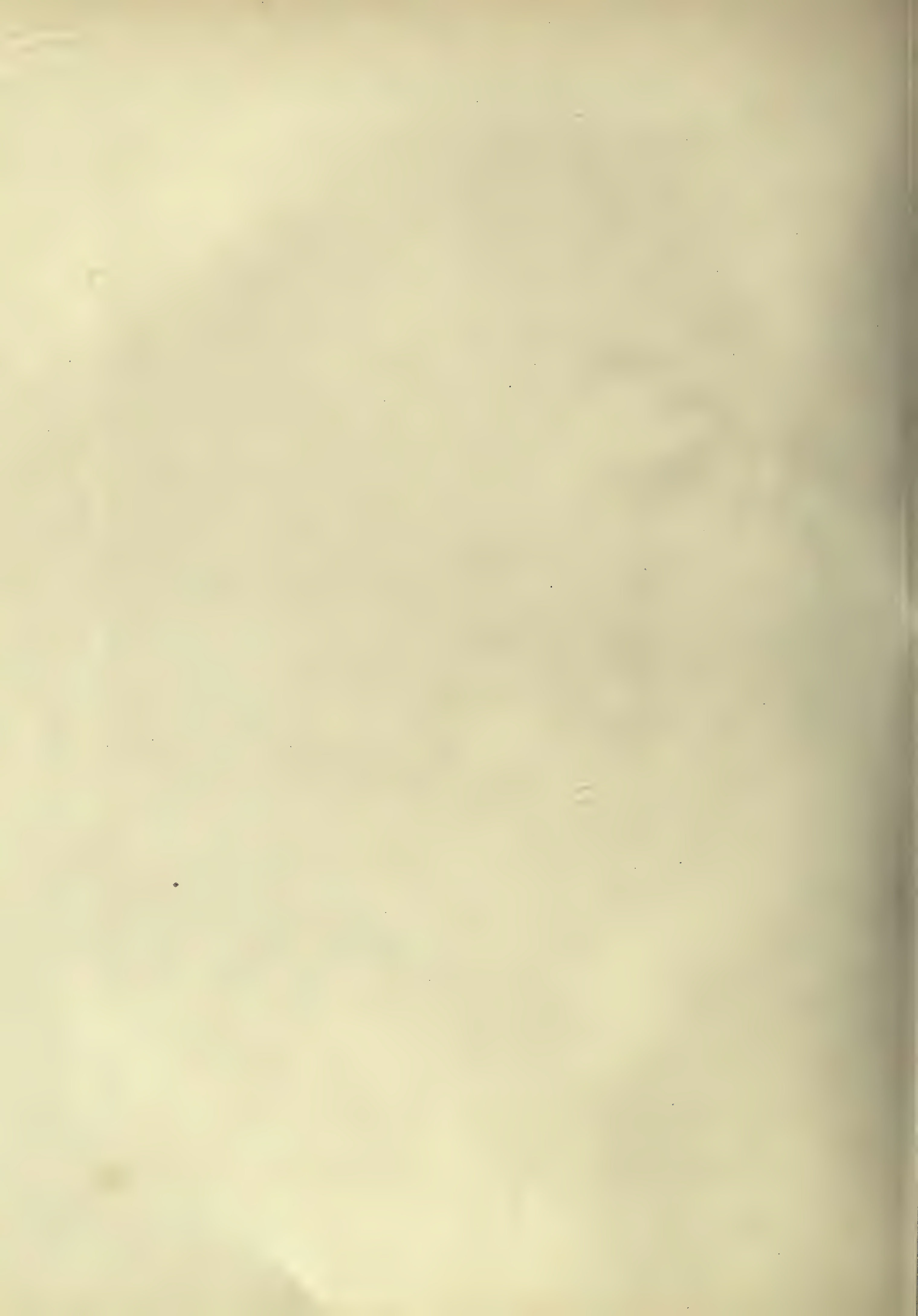




La Relève à Rilly

Nuit claire, 6 Octobre 1917

d'après une eau-forte de Broquet, Léon.



complètement surpris et qu'en maints endroits les mitrailleuses n'ont pas pu être mises en action.

Les vagues d'assaut s'élancent à 5 h. 20.

Le 110e régiment effectue sans difficultés le passage du Steenbeck ; ses bataillons de première ligne progressent sans incidents ; à 8 h. 55, tous les objectifs assignés étaient atteints et leur organisation en centres de résistance immédiatement commencée.

Mais l'ennemi déclenche deux contre-attaques successives, à 10 h. 30 et 13 h. 30, qui lui permettent de reprendre deux points d'appui.

Une nouvelle attaque est aussitôt montée de notre côté : dans la soirée et dans la nuit, elle réussit à s'emparer définitivement des ouvrages contestés.

Au 208e régiment, la traversée du Broenbeck s'opère aisément à droite, mais rencontre à gauche des difficultés qui occasionnent un peu de retard, par suite de l'étendue de la zone marécageuse.

Toute la ligne a pu cependant serrer à temps sur le barrage et atteindre à l'heure fixée le premier objectif. Au deuxième bond, l'attaque éprouve quelque résistance au sud-ouest de Mangelaere, devant un réseau non détruit et devant la ferme organisée Houchard ; mais dans la soirée tous nos objectifs sont atteints.

Le 8e régiment, de son côté, éprouvait des difficultés à franchir le Broenbeck, par suite de la largeur du cours d'eau et de ses abords marécageux : mais il atteignait son troisième objectif à 10 h. 15 et repoussait dans la journée quelques contre-attaques locales.

En résumé, d'un seul élan, et en se conformant presque rigoureusement à l'horaire fixé par le plan d'engagement, la 2e division, animée d'un magnifique esprit offensif, remportait un très brillant succès.

Le communiqué du 10 octobre 1917 résumait ainsi cette opération de l'Armée française des Flandres :

> Après avoir franchi le ruisseau marécageux du Broenbeck, nos troupes ont enlevé avec un entrain admirable, sur un front de 2 kil. 500, les défenses accumulées par l'ennemi, en dépit des difficultés du terrain et des mauvaises conditions atmosphériques. Les villages de Saint-Jean, Mangelaere et Veldhoek, ainsi que de nombreuses fermes organisées en blockhaus, sont tombés en notre pouvoir. Notre avance, qui a atteint une profondeur moyenne de 2 kilomètres, nous a amené jusqu'aux lisières sud de la forêt d'Houthulst.

En même temps que la valeur de notre Commandement, la troisième offensive de l'Armée française des Flandres avait prouvé l'élan, l'énergie et la bravoure de nos troupes.

Comme au 31 juillet et au 16 août, ce brillant succès, dû à la sage méthode des objectifs limités, était remporté avec un minimum de pertes.

Henri Carré

XXXV

LA MALMAISON

La Situation générale : Conceptions nouvelles



Les graves événements sont connus, qui avaient failli amener, au milieu de 1917, la ruine de la puissance militaire française par la destruction de tout esprit de devoir, par la révolte collective contre l'autorité militaire et plus encore contre le Gouvernement.

C'étaient là les résultats d'une propagande néfaste, dont les origines sont aujourd'hui connues ; mais le grand trouble qui sévissait dans les âmes était aussi à base de découragement et de désillusions dans le domaine tactique.

Le grand fléchissement moral de 1917 devait, pour un temps, dominer la conduite de la guerre.

SCÈNE DE RAVITAILLEMENT

C'est pourquoi au nombre des moyens envisagés par le général Pétain pour remettre l'Armée en meilleur état psychologique, figurait un mode d'emploi de troupes susceptible d'effacer les impressions anciennes et de raviver la confiance. Il fallait, d'urgence, faire renaître le sentiment de la supériorité sur l'adversaire et, pour cela, n'entreprendre d'opérations que du fort au faible, ne rien demander aux unités, non seulement que de praticable, mais encore que de « facile ».

Les nécessités morales étaient d'ailleurs en accord avec les nécessités stratégiques du moment sur le front occidental.

Il ne pouvait être question, à cette époque, de rompre le front adverse pour entreprendre ensuite une large exploitation du succès. De telles opérations ne sont possibles qu'avec un écart de supériorité accentué que nous ne possédions point et que les événements russes pouvaient, à bref délai, établir en faveur de nos adversaires.

Tenter quand même la chance dans les conditions de l'heure, c'était risquer de créer ces « poches profondes », coûteuses, intenables, qui allaient, en 1918, consommer l'usure et la défaite allemandes.

Dans sa directive N° 1, du 19 mai 1917, destinée aux commandants de Groupes d'Armées et d'Armées, le nouveau Commandant en chef expose ces vues d'ensemble. Il en déduit que l'activité des troupes devra se borner, jusqu'à nouvel ordre, à la recherche de résultats tactiques limités. Il fait appel aux procédés qui, tout en économisant les existences humaines, exalteront la foi des exécutants dans les méthodes du Haut Commandement. Il impose l'utilisation au maximum de la puissance matérielle, créée de toutes pièces, ou peu s'en faut, pendant la guerre, et demande

encore que l'action en soit décuplée par la surprise.

Les attaques profondes visant des objectifs lointains ne répondent en aucune façon aux conditions requises.

Les travaux préparatoires dévoilent, en effet, à l'adversaire les intentions de l'attaquant, et éliminent toute possibilité de surprise.

Mais alors l'artillerie est impuissante à briser, sur toute la profondeur du parcours envisagé pour l'infanterie, les résistances accumulées par un ennemi qui, prévenu, a eu tout le temps de rassembler des moyens comparables à ceux de l'assaillant.

Au surplus, il paraît bien que, de plus en plus, pour obtenir d'importants résultats stratégiques, il faut consentir à une période d'usure et d'absorption des forces de l'adversaire avant de tenter la « finale. ». Comment obtenir cette usure ?

En portant des coups successifs sur divers points du front, mais des coups extrêmement vigoureux, grâce à la concentration puissante, sur la partie attaquée, de tous les moyens disponibles.

« L'équipement » très poussé du front, c'est-à-dire sa mise en état pour recevoir les moyens supplémentaires d'action partout où des actions offensives sont possibles, permettra de meubler très rapidement les secteurs désignés. L'exploitation intensive des moyens de transport assurera les rocades de matériel et de grandes unités d'un champ de bataille à l'autre.

A peine un incident sera t-il clos qu'un autre se développera sur un point inattendu, sur un front en sommeil, poursuivant l'usure de l'adversaire, préparant la dislocation générale de son système, puis la ruée décisive, une fois le déséquilibre des forces acquis sans conteste.

En résumé, aux attaques profondes, « il convient de préférer les attaques à objectifs limités, déchaînées brusquement sur un front aussi étendu que le permettent le nombre et les propriétés des divers matériels d'artillerie existants, » et sans sacrifier la vigueur de la préparation au désir d'étendre le champ d'action, soit en largeur soit en profondeur.

Une action de ce genre a déjà été conduite en Flandre, à la fin de juillet, par le général Anthoine.

Une autre a été menée, le 20 août 1917, par le général Guillaumat, commandant de l'Armée de Verdun. L'attaque a eu lieu au nord de la Place, sur un front de 24 kilomètres, de part et d'autre de la Meuse. Tous les objectifs ont été enlevés et conservés, en dépit des fortes réactions adverses.

L'opération de La Malmaison, exécutée à la fin d'octobre, conçue dans le même esprit, réalise le maximum de ce qui a été fait dans le genre. Elle est intéressante en ce qu'elle constitue vraiment le type de la bataille tactique, telle que la comprenait alors le Commandement français.



LE CHAMP DE BATAILLE.

Situations locales. — Le champ de bataille de La Malmaison se trouve à une quinzaine de kilomètres, au nord-est de Soissons.

Notre situation, dans cette partie du front, résulte des opérations engagées le 16 avril.

Notre ligne atteint l'Ailette canalisée (1), au nord du village de Vauxaillon. Elle est jalonnée, à partir de là, dans la direction du sud-est, puis de l'est, par le moulin de Laffaux, les rebords sud du plateau de l'Ange-Gardien et du fort de La Malmaison, jusqu'au point où elle touche, vers La Royère, le Chemin-des-Dames.

En poursuivant plus à l'est encore, en dehors du champ de bataille proprement dit, c'est cette crête

(1) Canal de l'Oise à l'Aisne.



COMBAT DE LA MALMAISON

fameuse du Chemin-des-Dames qui marque jusqu'à Craonne le contact franco-allemand. L'adversaire a derrière lui, sur toute l'étendue du front que nous venons de parcourir, la rivière de l'Ailette, canalisée en aval du grand bassin d'alimentation de Pargny-Filain.

La distance de l'obstacle, aux premières lignes, atteint six kilomètres dans la région de Vaudesson; elle n'est en moyenne que de 2 kil. 500 depuis Filain jusqu'à Craonne.

Tout ce terrain est difficile, les pentes vers l'Ailette sont rapides, et c'est le pays par excellence des carrières, des creutes immenses, assurant des abris naturels contre le bombardement, mais susceptibles aussi, dans certaines conditions, de se muer en souricières pour les unités subitement attaquées.



INTÉRIEUR DU FORT DE LA MALMAISON

Le saillant allemand, vers Laffaux, a l'inconvénient de procurer à nos adversaires des vues sur nos arrières, dans la vallée de l'Aisne.

Ses batteries nombreuses de la région de Vaudesson et de Chavignon sont très gênantes pour la partie ouest de nos positions du Chemin-des-Dames.

Autant de motifs sérieux d'entreprendre une action d'intérêt local.

Mais, d'autre part, une opération sur ce saillant présente les meilleures conditions pour obtenir une usure importante de l'adversaire, dans la forme préconisée par le Commandant en Chef. D'abord, les Allemands n'évacueront pas volontiers une région connue du monde entier parce que l'effort français d'avril s'y est arrêté; ensuite, le retrait obligé, son exécution sera rendue fort difficile, au moins en ce qui concerne le matériel, par la présence de l'Ailette marécageuse, à quelques kilomètres en arrière.

Il y a donc toutes chances pour qu'un butin considérable soit le fruit d'une bataille heureuse livrée dans cette région.



L'organisation de la bataille. — Les ordres du général Maistre, commandant de la 6e Armée, limitent nettement la portée de l'attaque projetée. Celle-ci doit nous assurer la possession du plateau que jalonnent le fort de La Malmaison et la râperie de l'Ange-Gardien, possession qui ne sera assurée qu'autant que nos éléments les plus avancés seront parvenus au pied des pentes nord, enlevant à l'ennemi un terrain favorable aux contre-attaques, et permettant à nos batteries de s'installer sur le plateau et d'agir vers l'Ailette.

Cette avance privera les Allemands de leurs vues sur la vallée de l'Aisne, dont nous avons signalé les inconvénients; elle leur enlèvera les emplacements de batteries au sud de l'Ailette, que les pièces soient prises ou qu'elles soient rejetées au nord de la rivière.

Enfin, elle retournera la situation en ce sens que c'est nous qui, désormais, aurons des vues chez l'ennemi, et qui menacerons, par des feux d'enfilade, la crête du Chemin-des-Dames et les pentes en arrière.

L'exécution est confiée à trois Corps d'Armée, disposant chacun de quatre divisions.

Deux de ces divisions, accolées en première ligne, mèneront l'attaque. Les deux autres, en

réserve, seront destinées à occuper le terrain, les objectifs une fois atteints.

A gauche, le 14ᵉ Corps d'Armée (général Marjoulet), met en ligne les 28ᵉ et 27ᵉ divisions;

Au centre, le 21ᵉ Corps d'Armée (général Degoutte), les 13ᵉ et 43ᵉ divisions ;

A droite, le 11ᵉ Corps d'Armée (général de Maud'huy), les 38ᵉ et 66ᵉ divisions.

L'action principale est prolongée au nord par la 129ᵉ division, rattachée au 14ᵉ Corps d'Armée, et à l'est par la 67ᵉ division du 39ᵉ Corps : ces unités doivent appuyer les flancs de l'attaque en progressant avec celle-ci, et en formant, en quelque sorte, charnière extensible.

Elles doivent, en outre, produire une action violente d'artillerie de tranchée, susceptible d'abuser l'adversaire sur les limites exactes du front attaqué, et de l'amener à étendre de part et d'autre ses concentrations de feux. Des reconnaissances d'infanterie entretiendront l'illusion et dévoileront, le cas échéant, tout mouvement de repli résultant du progrès de l'attaque proprement dite, pour permettre de l'exploiter sans retard.



ORGANISATION DÉFENSIVE SUR LE FORT DE LA MALMAISON

Les premiers objectifs assignés sont les suivants, de la gauche à la droite :

Au 14ᵉ Corps d'Armée, le château de la Motte, le village d'Allemant, le fort Saint-Guillain; ses deux divisions formeront tenaille sur les deux faces du saillant de Laffaux pour le réduire ;

Au 21ᵉ Corps d'Armée, les organisations au sud de Vaudesson et la ferme de La Malmaison.

Au 11ᵉ Corps d'Armée, le fort de La Malmaison et le dédale des premières lignes ennemies, au sud-sud-ouest de Pargny-Filain.

Les deux points d'appui importants constitués par la ferme et le fort de La Malmaison, dont la distance à nos premières lignes est de 1 kilomètre environ, seront enlevés d'un seul élan, afin de profiter de la surprise.

A l'ouest, au contraire, la distance à parcourir amène à fixer un objectif intermédiaire, marqué par le château de la Motte, la chapelle au sud d'Allemant, la ferme Vaurain, la Râperie de l'Ange-Gardien.

Il en est de même à l'est, mais pour d'autres raisons. Un temps d'arrêt est estimé nécessaire ici par les exécutants pour venir à bout, avant de poursuivre plus avant, de la première position allemande très puissante dans la région de la Croix-de-Pargny et du Panthéon.

L'enlèvement des premiers objectifs sera suivi d'un passage de lignes, afin de pousser en tête, pour continuer l'opération, des unités fraîches, et le départ vers les seconds objectifs aura lieu quatre heures après l'heure H.

Les objectifs finaux enlevés, la ligne française passera au nord d'Allemant, à 500 mètres au nord de Vaudesson, atteindra la grand'route de Maubeuge aux Vallons, pour la suivre jusqu'au cimetière de Chavignon, s'élever au nord de ce village jusqu'au Voyeu et s'infléchir ensuite vers la ferme Many et les pentes du plateau de La Malmaison, à l'ouest de Pargny-Filain.

Nous verrons que la tournure prise par ces événements amènera à pousser au delà des objectifs fixés, jusqu'en bordure de l'Ailette.

En raison de la nature spéciale du terrain à conquérir, le nettoyage des organisations enlevées doit être réglé avec minutie. Aucun point suspect ne sera laissé en arrière des premières lignes sans être pris à partie. En particulier, les carrières et les creutes profondes, d'où peuvent surgir des mitrailleuses intactes, seront assiégées et réduites.

Les chars et les lance-flammes seront d'un grand secours pour y parvenir.



L'artillerie déploiera dans l'affaire de La Malmaison une puissance jamais réalisée jusqu'alors.

Le but poursuivi est d'obtenir une usure considérable de l'adversaire, sans renoncer à l'effet de surprise, donc d'exécuter une préparation courte (quatre jours), mais assez intense pour « ruiner les moyens matériels, les forces physiques et morales de l'ennemi ».

Les forces d'artillerie, accumulées sur un front de départ de 10 à 12 kilomètres, comprennent :

768 pièces de 75, plus 44 de 95, donnant un total de 812 canons de campagne ;

862 pièces d'artillerie lourde de calibres divers, allant du 105 au 380, mises à la disposition des Corps d'Armée ;

105 pièces à grande puissance, constituant l'artillerie d'Armée.

Et il faut ajouter encore 66 batteries d'artillerie de tranchée, dont une partie, il est vrai, opère en dehors des ailes de l'attaque pour fournir les tirs de démonstration dont nous avons parlé.

Sans tenir compte de l'artillerie de tranchée, la densité obtenue est de : une pièce de campagne par 13 à 14 mètres de front, et une pièce d'artillerie lourde par 12 mètres environ.

Sur le front du 21ᵉ Corps, 592 pièces (artillerie de tranchée comprise) opèrent sur 2.600 mètres, soit un canon par 4 m. 40.

Telle est la machine à détruire que doit mettre en œuvre la 6ᵉ Armée.

Le débit de munitions devant être ininterrompu, les servants d'artillerie seront renforcés par des auxiliaires fournis par l'infanterie ; les tirs d'artillerie accableront les défenseurs et les isoleront de leurs arrières, ne leur permettant « ni de dormir, ni d'être ravitaillés, encore moins d'être relevés ».

Ainsi l'on espère arriver à épuiser les forces de l'infanterie, à réduire à zéro sa capacité de combat. Le résultat sera sensiblement atteint.

D'autre part, les batteries seront détruites ainsi que les organisations fortifiées. Et si les défenseurs de celles-ci essaient de se jeter dans les trous d'obus, les tirs de peignage pendant la préparation, les barrages roulants très denses pendant l'attaque, les empêcheront de s'y installer solidement pour recevoir l'infanterie. Pour assurer une action ininterrompue des batteries de 75 chargées de fournir les barrages, une bonne partie (près de la moitié) des pièces a été établie au plus près de la parallèle de départ.

Ce sont ces pièces, restées muettes jusqu'au dernier moment, qui doivent prendre à leur compte le barrage à partir de H + 4, pendant la progression vers les deuxièmes objectifs.

C'est bien la mise en pratique de la formule qui caractérise le stade auquel est parvenue, à la fin de 1917, l'évolution des méthodes : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe », formule exagérée à dessein pour réagir contre d'anciens errements.

On verra, d'ailleurs, que l'occupation par l'infanterie n'ira pas, en dépit du luxe de la préparation, sans des efforts sérieux.

Ces difficultés sont prévues. L'infanterie emmènera avec elle des canons Stokes, servis par les artilleurs de tranchée, et surtout elle sera accompagnée par des chars dont l'aide sera fort efficace pour détruire les centres de résistance échappés à la destruction de l'artillerie.

Au 11ᵉ corps, la 38ᵉ division dispose d'un groupe de chars pour l'accompagner dans sa marche vers le fort de la Malmaison.

L'action des nouveaux engins a été préparée avec le plus grand soin, les itinéraires ont été reconnus ou étudiés sur les photographies. Les cuirassiers à pied constituant les unités d'accompagnement procèdent aux travaux indispensables en deçà de nos lignes, pour faciliter la mise en place et le débouché.

En dépit des difficultés rencontrées, ce sera dans cette branche de l'activité militaire, comme dans les autres, un très beau succès.



Les Allemands acceptent la lutte sur place. — L'affaire de La Malmaison s'écarte sur un point des données contenues dans la directive n° 1 du Général en Chef. Elle ne donnera pas d'effet de surprise. Éclairé par les interrogatoires des prisonniers, ou par les renseignements venus d'autres sources, l'ennemi s'est renforcé dès le mois de septembre, et il a réalisé, sur le front où il attend notre assaut, la densité d'occupation fixée par son règlement sur les actions défensives.

Le 21 septembre, la 2ᵉ division de la Garde



VILLAGE DE CHAVIGNON

prend place en première ligne ; puis trois divisions sont amenées à 4 ou 5 kilomètres en arrière du front, à portée d'intervention immédiate ; deux autres, enfin, plus les éléments d'une troisième, arrivent au nord de l'Ailette.

De sorte que, le jour de l'attaque française, l'ordre de bataille allemand comprend :

5 divisions en première ligne (1) ;

3 divisions d'intervention rapide (2) ;

3 divisions environ, en réserve immédiate (3).

L'artillerie a, de même, été l'objet de renforcements importants. Les batteries légères ont été augmentées de plus d'un quart. Quant aux lourdes, leur nombre a éte triplé et au-delà.

Au total, l'artillerie allemande comprend, au milieu d'octobre, 180 batteries, dont 63 de gros calibre.

La densité réalisée varie, suivant les divisions, de 7 à 11 batteries au kilomètre.

Suivant Ludendorff, « on a fourni à la défense tout ce qu'elle estimait nécessaire » pour recevoir le choc français.

Et le Commandement allemand, qui entend accepter la lutte sur place, traduit sa décision par des prescriptions formelles aux troupes qui doivent recevoir le choc des Français :

« C'est pour la tranchée de première ligne que les divisions en secteur doivent se battre ; c'est pour reprendre les éléments perdus que seront éventuellement lancées les contre-attaques à l'aide des réserves constituées aux divers échelons. Et si une rupture, malgré tout, se produisait, l'artillerie aurait à agir par concentration violente sur la brèche et ses abords, afin de limiter l'irruption de l'assaillant, en attendant que les éléments en arrière viennent rétablir la situation. »

Lüdendorff se reprochera plus tard de ne pas avoir passé outre à l'avis optimiste du Commandant de l'Armée, en ordonnant l'évacuation des positions menacées. Et c'est bien ce que redoutait le général Maistre à la veille de sa victoire si soigneusement préparée.



L'EXÉCUTION

La préparation d'artillerie commence le 17.



ENTRÉE DU VILLAGE DE VAUDESSON

(1) Ce sont, de l'ouest à l'est, les divisions : 37ᵉ, 14ᵉ et 13ᵉ ; 2ᵉ et 5ᵉ de la Garde ; 47ᵉ de réserve.

(2) 52ᵉ et 43ᵉ divisions de la Garde, 9ᵉ division.

(3) 10ᵉ division (en partie), 6ᵉ et 3ᵉ Divisions bavaroises.

Comme nous l'avons dit, elle doit durer quatre jours; mais la brume, qui apparaît dès le 18, contraint à la prolonger jusqu'au 22.

Elle est formidable. Les Allemands soumis à cette épreuve apparaîtront anéantis à nos troupes d'assaut.

La date de l'attaque d'infanterie est fixée au 23. L'heure H sera 5 h. 45, au petit jour. Les ordres à ce sujet sont envoyés, par officiers, dans la matinée du 22. Avant même qu'ils aient atteint les échelons inférieurs, *un radio allemand, saisi, apprend à l'état-major de la 6e Armée que l'adversaire est renseigné.*

Le général Maistre est absent. Il visite ses Corps d'Armée. Son chef d'état-major, le colonel Hergaut, lui demande par téléphone de rentrer et lui rend compte de l'incident. L'heure est avancée à 5 h. 15 malgré les inconvénients de l'obscurité, et l'indication en est transmise avec toutes les précautions possibles.

Cette fois encore, les Allemands seront avertis. Leurs messages de T. S. F., déchiffrés par le 2e Bureau de l'Armée, le font savoir.

Il faut passer outre, encore que ces circonstances soient singulièrement troublantes.

D'où peuvent venir ces communications criminelles? Soissons a été, quelques mois auparavant, le centre d'une région agitée, où les mutineries ont pris un caractère de haute gravité. Quelque agent de l'ennemi doit s'y trouver encore, qui a changé de champ d'action, et qui, après avoir poursuivi la destruction du moral de nos troupes, s'emploie à faire échec à leurs efforts.

Le 23, à 5 h. 15, l'attaque part, dans la nuit, avec un ensemble parfait.

A gauche, les 14e et 21e Corps attaquent les objectifs intermédiaires, puis les premiers objectifs, sans rencontrer de résistance très sérieuse. Quelques nids de mitrailleuses sont facilement réduits.

A l'extrême gauche, la 129e division est, par contre, violemment ramenée dans ses tranchées de départ, et doit se contenter de couvrir le flanc de la 28e division.

Au 11e Corps, le fort de La Malmaison est enlevé à 6 h. 30 par la 38e division, pendant que les carrières de Bohery, dépassées, sont attaquées avec l'aide de chars.

A droite, la 66e division se trouve en butte à une résistance opiniâtre, dans le réseau serré des organisations allemandes. Il y a de plus, dans la nuit, quelques erreurs de direction et du flottement dans les unités du centre qui, en fin de compte, se trouvent en échec devant les nids de mitrailleuses. Les ailes seules de la 66e division progressent d'une manière satisfaisante.

La 67e division, à sa droite, atteint la chapelle Sainte-Berthe.

A ce moment — d'après des déclarations ultérieures de prisonniers, — les Allemands, abusés par l'arrêt que marquent nos troupes sur les premiers objectifs, croient notre attaque terminée et se disposent à contre-attaquer. Les unités qui se mettent en mouvement dans ce but se trouvent prises, à partir de 9 h. 15, sous le deuxième barrage roulant, tourbillonnent, se dispersent ou se terrent.

Aussi, la marche est-elle rapide vers les objectifs définitifs, qui sont enlevés sur tout le front de l'Armée dès le début de l'après-midi, sauf cependant aux 66e et 67e divisions, arrêtées encore par les mitrailleuses, et contraintes de se replier en partie.

En arrière des unités de première ligne, des actions locales ont réduit les carrières de Bohery et du Montparnasse, ainsi que les îlots de résistance existant encore dans les tranchées non bouleversées. Les chars d'assaut ont joué un rôle efficace au cours de ces épisodes, malgré les obstacles rencontrés par eux sur un terrain retourné par les obus, et rendu plus difficile encore par la pluie.

Des reconnaissances poussent en avant du front, et enlèvent quelques nids de résistance. Dans la matinée du 24, la 129e division constate que l'ennemi a commencé son repli; elle occupe le plateau de Moisy et le mont des Singes.

Le 25, une opération complémentaire, prévue depuis longtemps et décidée sur le vu des résultats obtenus, nous livre Pinon, sa tour et son château. Il est visible que l'ennemi ne veut pas essayer de se maintenir au sud de l'Ailette.

Dans l'après-midi, les 14e et 21e Corps d'Armée ont leurs avant-postes sur la rivière.

A droite, la 66e division, surmontant les plus dures résistances, prend Pargny-Filain, et, en liaison avec la 67e, la chapelle Sainte-Berthe.

Le 26, La Royère, Filain, Moulin-Didier tombent entre nos mains, et le bassin d'alimentation est atteint.

Toute la rive sud de l'Ailette est à nous, les unités s'y organisent.

L'épilogue de l'affaire si rapidement menée est l'évacuation du Chemin-des-Dames par les Allemands, dans la nuit du 1er au 2 novembre, jusqu'à Craonne.

Il faut reconnaître que cette évacuation s'est faite en ordre, et sans que les unités allemandes se soient laissées entamer par nos attaques locales, destinées à accélérer le repli.

Mais la situation était devenue si aventurée pour notre adversaire que l'amour-propre seul aurait pu, désormais, l'inciter à maintenir ses éléments au sud de l'Ailette.



Le Bilan. — Tous les résultats recherchés par le Commandement français, dans cette remarquable affaire de La Malmaison, étaient atteints.

Non seulement nous occupions les pentes descendant du plateau de La Malmaison vers le nord, mais nos troupes bordaient l'Ailette, depuis la forêt de Pinon jusqu'à Craonne. Le Chemin-des-Dames était complètement en notre pouvoir.

Les pertes de l'ennemi étaient considérables, eu égard surtout aux dimensions réduites du champ de bataille.

Nous ramassions, au cours de l'assainissement, 3.300 cadavres d'Allemands tués pendant les journées de bataille proprement dites. Si l'on ajoute le chiffre de ceux qui furent victimes de nos tirs de préparation et de ceux qui tombèrent en dehors du terrain occupé par nous, il ne paraît pas exagéré d'admettre le chiffre total de 8.000 tués.

Les statistiques permettent de déduire que l'ennemi dut compter, en regard de ces 8.000 tués, environ 30.000 blessés.

D'autre part, nos troupes avaient ramené plus de 11.500 prisonniers, ce qui porte à près de 50.000 le chiffre global des pertes infligées à nos adversaires.

En regard, les pertes françaises s'élevaient à 14.000 hommes, blessés légers compris.

Le matériel enlevé comprenait 200 canons, 222 minenwerfer, 720 mitrailleuses; et il est difficile d'apprécier les quantités détruites ou mises hors d'usage, et néanmoins emmenées par les Allemands dans leur retraite.

La question n'a pas manqué de se poser, au lendemain de La Malmaison, de savoir s'il n'y aurait pas eu lieu d'exploiter à fond la victoire.

Il paraît bien que c'eût été une aventure téméraire sans avantages réels, et présentant, par contre, d'inquiétants aléas.

Le front de rupture était relativement étroit, et l'écrasement de quelques divisions ennemies n'affectait pas assez l'ensemble des forces allemandes pour qu'il nous fût possible, à ce moment, d'escompter une décision générale.

L'exécution même d'une poussée dans la brèche ouverte n'allait point sans de grosses difficultés qui, à elles seules, eussent pu déterminer l'arrêt.

Il y avait à franchir les marécages de l'Ailette à une saison peu propice ; il fallait traverser un terrain que notre artillerie lourde avait transformé en chaos, et nulle route n'y subsistait qui pût livrer passage à l'artillerie, à ses munitions, aux ravitaillements des grandes unités poussées en avant.

Franchir l'Ailette, c'était s'exposer à se trouver, en fin d'opérations, sans résultats supérieurs, dans la situation qui venait de valoir à nos adversaires un sanglant échec.

Il n'y fallait point songer. Il fallait savoir se contenter du possible.

Le bilan au point de vue matériel était d'ailleurs fort satisfaisant, nous l'avons vu. Il n'était pas moins important dans le domaine du moral.

Ludendorff lui-même nous renseigne sur l'état d'âme dans le camp de nos adversaires : « Nos pertes avaient été fort douloureuses, écrit-il, quelques divisions avaient été taillées en pièces... »

Quant à nos troupes, elles trouvèrent dans la conduite de l'opération, dans le développement d'une puissance d'artillerie jusqu'alors ignorée, dans l'intervention heureuse de quelques batteries de chars, des motifs de réconfort et d'exaltation pour leur moral, si troublé quelques mois auparavant.

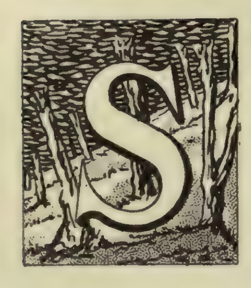
L'événement donnait aux Armées françaises « confiance dans leur nouveau chef (1) » et, par une réaction salutaire, nos poilus, fiers de leur victoire, faisaient refluer vers l'intérieur, d'où était venue la vague de défaitisme, un renouveau d'espoir qui imposait silence aux pessimistes et aux apeurés.

H. Fouraud

(1) *Comment finit la guerre*, par le général Mangin.

XXXVI

LES OPÉRATIONS DU 20 AU 24 AOUT DEVANT VERDUN (Le Mort-Homme et la Cote 304)



I la brillante victoire du 15 décembre 1916 avait avancé notre ligne sur la rive droite de la Meuse en dégageant complètement Douaumont et en nous donnant les points d'appui de la côte du Poivre, des Chambrettes et du massif d'Hardaumont, elle laissait néammoins à l'ennemi quelques observatoires : côte du Talou et cote 344, qui lui procuraient encore des vues sur nos arrières. De plus, il conservait des positions menaçantes sur la rive gauche : le Mort-Homme et la cote 304. Cependant l'Etat-Major allemand paraissait avoir accepté sa défaite ; et, pendant six mois, la région fut de part et d'autre relativement calme.



LE VILLAGE D'ESNES ET LA COTE 304

Mais, de notre côté, le Commandement jugeait une offensive nécessaire pour améliorer nos installations demeurées précaires sur la rive gauche. Là, en effet, nos lignes, accrochées aux pentes du Mort-Homme et de la cote 304, étaient immédiatement dominées par l'ennemi. Il paraissait urgent de nous donner de l'air de ce côté.

C'est sur cette rive, en effet, qu'après l'accalmie du printemps, l'ennemi, profitant de l'avance de ses positions, va tenter de rouvrir la bataille de Verdun.

Le 1er juin 1917, après un court mais très violent bombardement, il attaque nos positions à contre-pente de la cote 304 et pénètre en deux points de notre première ligne, d'où nous parvenons à le chasser.

Des coups de main sur le front du Mort-Homme et de Cumières succèdent à cette tentative. Enfin, le 29 juin, l'ennemi lance une attaque plus importante sur nos positions de 304 et sur les saillants sud du bois d'Avocourt que nous sommes contraints d'évacuer. Dans la soirée, il poursuivait son avantage à l'ouest du Mort-Homme. Nos contre-attaques immédiates ne lui reprenaient qu'une partie du terrain perdu.

Les 2 et 4 juillet, il continue ses offensives locales au sud-ouest de 304.

Mais, le 17, nous attaquons à notre tour entre le bois d'Avocourt et la cote 304, sur un front de 2.500 mètres et une profondeur de 300 à 1.000 mètres. Non seulement nous reprenons pied dans les tranchées perdues le 2 juin, mais nous enlevons les première et deuxième lignes des anciennes positions allemandes en capturant 425 prisonniers.

Le 1er août, nouvelle réaction ennemie sur le même point et perte de la plus grande partie de nos gains du 17 juillet.

Ces fluctuations ne peuvent se prolonger indéfiniment. Notre Commandement décide d'y mettre fin et prépare une opération de grande envergure.

Elle aura pour objet d'asseoir solidement nos positions au nord de Verdun, de part et d'autre de la Meuse. Elle visera, dans ce but, à s'emparer

des observatoires encore aux mains de l'ennemi et à obliger les Allemands à éloigner leur artillerie, ce qui aura pour résultat de mettre à l'abri du canon de moyen calibre le nœud de communications très important constitué par les voies ferrées et les routes qui convergent vers la ville.

Les Allemands, sentant venir l'attaque, multiplient les coups de main sur tout le front, afin d'obtenir des prisonniers et de se renseigner. L'importance de nos préparatifs, qu'ils ont pu suivre même de leurs observatoires lointains, grandit leur inquiétude.

Dès la fin de juillet, notre service de renseignements constate qu'ils ont accru la densité de leurs troupes, amené leurs réserves à pied d'œuvre et renforcé leur artillerie.

A la date du 19 août, veille de notre attaque, l'ordre de bataille allemand comprend, sur la rive gauche, quatre divisions entre Avocourt et la Meuse; sur la rive droite, cinq divisions entre la rivière et Étain; en réserve cinq divisions. En outre, le chiffre des batteries allemandes a été porté de 150 à 400.

Enfin, toujours confiants dans leurs organisations défensives, les Allemands paraissaient décidés à résister coûte que coûte sur leurs premières positions.

Ces organisations étaient particulièrement poussées sur la rive gauche. En arrière de 304, dans la plaine progressivement descendante vers le ruisseau de Forges, l'ennemi disposait d'une série de points d'appui constitués par d'anciens ouvrages de la défense avancée de Verdun : les ouvrages du Peyrou, de Palavas, de Lorraine. A l'est du ravin de la Hayette, derrière le Mort-Homme, il avait construit deux tunnels : l'un, tunnel du Kronprinz, reliant le ravin de Cumont à la tranchée de Silésie; l'autre, le tunnel de Bismarck, entre la tranchée de Silésie et celle de Fay, ne comptait pas moins de dix-sept ouvertures. Enfin, vers le bois des Corbeaux s'ouvrait le tunnel Gallwitz, du nom du commandant de la Vᵉ Armée.

Sur la rive droite, la côte du Talou et la cote 344 étaient défendues par de puissantes lignes de tranchées, des ouvrages fermés et des réseaux de fils de fer renforcés. Les villages de Samogneux et de Beaumont constituaient de véritables redoutes.

LA CRÊTE DU TALOU

Pour l'exécution de l'opération, notre Commandement avait choisi des troupes ayant déjà passé par les différents secteurs de Verdun, s'y étant illustrées et prêtes à s'y distinguer de nouveau après un repos fécond. C'étaient les 13ᵉ Corps (général Linder), 16ᵉ Corps (général Corvisart), 15ᵉ Corps (général de Fonclare) et 32ᵉ Corps (général Passaga), sous la haute direction du commandant de la 2ᵉ Armée, le général Guillaumat.

L'attaque devait s'exécuter de part et d'autre de la Meuse, avec deux Corps sur la rive gauche, 13ᵉ et 16ᵉ, et deux sur la rive droite, 32ᵉ et 15ᵉ, sur un front d'environ 25 kilomètres.

La préparation des troupes, commencée dans les secteurs de repos des divisions, se proposait un double but :

Étudier le rôle que chaque fraction devra jouer par de véritables répétitions sur un terrain aménagé avec représentation des points remarquables. En particulier, l'infanterie était dressée à marcher au chronomètre à une allure déterminée derrière les barrages d'artillerie figurés par des fanions.

Élever le moral des troupes par un contact permanent entre officiers et soldats, les chefs s'attachant à inspirer aux fantassins pleine con-

fiance dans l'action toute-puissante de l'artillerie et dans l'aide de l'aviation.

L'attaque, en effet, était prodigalement dotée d'engins de destruction.

A titre d'exemple, l'artillerie attribuée au seul 16e Corps comprenait :

48 canons de tranchée;

248 pièces de 75;

116 canons de 155 court;

48 mortiers de 220;

54 canons longs de 95, 105 et 120;

84 canons longs de 155;

12 gros mortiers de 270 et 280.

Soit un total de 610 canons, pour un front d'attaque de 4.000 mètres, ou 1 canon par 7 mètres de front; en outre, 19 gros canons longs de calibres variant de 155 à 320, 2 mortiers de 370 et 2 obusiers de 400 pour défoncer les tunnels du Mort-Homme.



ÉCLATEMENTS ENTRE FORGES ET SAMOGNEUX

Afin de contrôler les effets de son artillerie, le commandant du 16e Corps disposait de deux escadrilles de Corps d'Armée à 13 avions, de deux escadrilles d'artillerie lourde à 10 avions et de 4 compagnies d'aérostiers avec 4 ballons. Ces moyens prévus furent d'ailleurs renforcés et portés, le 19 août, à 56 avions et 5 ballons.

Ainsi assuré, le service d'observation et de reconnaissances aériennes fit preuve d'une activité remarquable. Le chiffre des photographies prises en avion pendant cette période préparatoire sur tout le front d'attaque en indiquera avec éloquence le rendement :

Du 16 au 31 juillet : 911 photographies ;

Du 1er au 15 août: 850;

Enfin, du 16 au 31 août : 1.794, le maximum étant atteint, dans la journée du 17 août, avec 397.

Ces épreuves multiples, mises sur papier au moyen d'un tirage ultra-rapide, donnèrent lieu à une série de vues panoramiques qui furent distribuées abondamment dans les Corps, au grand contentement des fantassins.

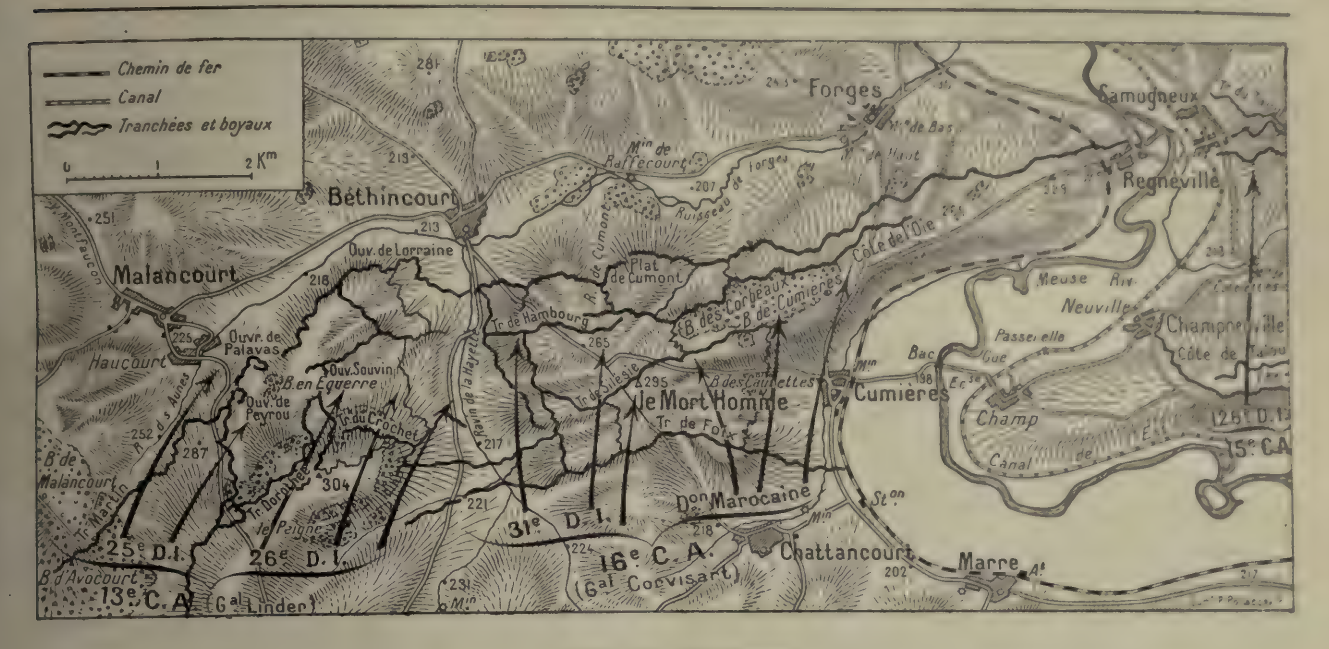
Cependant les travaux d'aménagement et d'organisation se poursuivaient dans chaque secteur avec activité.

Le service du Génie procédait à l'installation de couchettes, à raison de 5.000 par Corps d'Armée, dans de nombreux abris. En outre, les sapeurs, aidés de bataillons territoriaux, créaient de nouvelles routes ou élargissaient à 6 mètres les voies existantes pour le transport des munitions et du matériel.

D'après les dispositions spéciales du plan d'eau, 200 cuves en ciment, de 100 litres chacune, étaient mises en place le 7 août, dans chaque secteur de Corps d'Armée.

Sur le front d'attaque, on aménageait trois systèmes de parallèles correspondant à trois bataillons disposés en profondeur, tracées de manière à se trouver à une distance des lignes ennemies supérieure à 300 mètres et inférieure à 400. Ces limites étaient reconnues, après une étude minutieuse, comme les plus favorables pour le départ des vagues d'assaut, et les plus sûres pour les occupants des premières lignes pendant la préparation d'artillerie. Entre ces parallèles, on ouvrait de grands boyaux de communication, un d'adduction et un d'évacuation au moins par régiment, et on les reliait par de nombreux boyaux de rocade.

Aussitôt armées, nos batteries commencèrent, dès le 11 août, le travail de contre-batterie, et les destructions le 13. Parallèlement s'exécutaient des tirs de harcèlement et d'isolement, poursuivis intensivement nuit et jour, destinés à couper les



CARTE DU MORT-HOMME

communications, à compromettre les relèves, à contrarier les approvisionnements et à rendre précaire l'exercice du Commandement ennemi.

Ce travail de l'artillerie était complété par un large emploi, fait pour la première fois, du tir indirect des mitrailleuses. Ce genre de feu avait été l'objet d'études minutieuses à l'École de mitrailleurs d'Armée.

Toutes les divisions utilisèrent ce tir indirect à des missions d'interdiction et de harcèlement sur des points particulièrement sensibles des lignes ennemies.

A la division marocaine, par exemple, 40 pièces furent mises en action pendant les nuits qui précédèrent le jour J, à raison de sept heures de feu par nuit : elles tirèrent ainsi plus de 1.500.000 cartouches.

Les réactions violentes de l'artillerie ennemie sur nos batteries de mitrailleuses — et plus tard les déclarations des prisonniers allemands — permirent de constater que les effets de ces tirs indirects furent très sensibles à l'ennemi.

Malheureusement, pendant les journées du 11 au 16 août, les circonstances atmosphériques exceptionnellement défavorables rendirent à peu près impossible l'observation aérienne. Le contrôle de la destruction des batteries ennemies en fut considérablement gêné, et la persistance du mauvais temps décida le Commandement à reculer jusqu'au 20 août l'attaque primitivement fixée au 17.

Ce 17 août seulement, on put utiliser à plein les moyens d'observation aérienne.

L'artillerie en profitait pour reprendre avec une intensité croissante son programme. Les résultats obtenus étaient relevés soigneusement sur la carte journalière des destructions ; ce document mis sous les yeux des troupes d'attaque, concurremment avec les vues perspectives d'avion, permettait à nos fantassins — qu'une cruelle expérience avait rendus quelque peu méfiants à cet égard — de constater *de visu* et d'apprécier les effets matériels obtenus par nos batteries.

Ainsi tenus au courant, les combattants déclaraient que le travail de l'artillerie atteignait la perfection. Leur confiance s'en affermissait et leur moral s'en exaltait davantage.

Bien que les préparatifs considérables d'une attaque de cette envergure ne pussent échapper à l'ennemi toujours vigilant, notre Commandement n'en recherchait pas moins l'effet de surprise, et, dans ce but, il avait prescrit les dispositions suivantes :

A deux reprises, avant le jour J, le 17 et le 19 août, toute l'artillerie fut mise en action dans les conditions prévues pour l'heure H par le plan d'engagement : barrage roulant, allongement du tir des batteries lourdes, encagement, etc... Cette mesure permit de se rendre compte par avance des effets d'ensemble de notre artillerie ; en outre, il fut démontré qu'elle avait complètement dérouté l'ennemi.

« Les Français nous ont tellement menés par le bout du nez que nous ne savions plus que faire, a déclaré un officier d'artillerie allemand fait prisonnier au cours de l'attaque ; à trois reprises le feu roulant s'est déclenché de façon à faire croire que les troupes d'assaut allaient sortir de leurs tranchées. »

Dans la nuit du 19 au 20, nos contre-batteries prennent sous leur feu les batteries allemandes, les écrasent et les aveuglent en déversant sur elles une masse énorme d'obus spéciaux.

En même temps, toute l'artillerie de tranchée, les pièces courtes et les canons de campagne parachèvent leur œuvre de destruction, tout en isolant de l'arrière par des tirs nourris la zone des objectifs ennemis.

Cependant les troupes d'attaque étaient amenées au cours de la nuit dans les tranchées de départ, malgré un bombardement violent à obus toxiques déclenché par l'ennemi la veille au soir sur nos premières lignes, nos voies de communication et les ravins.

Toute cette région était couverte d'un épais nuage au travers duquel les hommes, munis de leurs masques et lourdement chargés, s'avançaient à tâtons. Il fallut des prodiges d'énergie aux unités pour gagner leurs emplacements de départ.

L'heure H était fixée à 4 h. 40.

Au signal donné, nos vagues d'assaut s'élancent magnifiquement. Un barrage roulant à obus explosifs les précède. En avant, un barrage demi-fixe de 75 maintient chaque ligne de défense ennemie sous le feu, jusqu'à ce que le barrage mobile l'ait rejoint. Allure et progression de l'infanterie, déplacement des barrages d'artillerie, tout est réglé entre les deux armes dans l'espace et dans le temps, tout se déroule au chronomètre. En principe, par bataillon d'attaque, un groupe de batteries de campagne travaille en appui direct, et un autre groupe en superposition, cependant que l'artillerie lourde forme encagement au delà.

A l'aile gauche de l'attaque, le 13e Corps d'Armée a pour première mission de s'emparer des objectifs : tranchée des Pins, ouvrages de Vassincourt et du Peyrou, bois en Équerre, ouvrage Souvin, le Crochet.

A gauche, la 25e division d'infanterie progresse rapidement à travers le terrain chaotique du bois d'Avocourt, et bientôt les messages de T. P. S. et de T. S. F., toutes les autres communications étant coupées, annoncent que nos troupes ont abordé, enlevé et dépassé les premières tranchées allemandes et arrivent sur leurs objectifs.

Les régiments (16e, 98e et 105e régiments d'infanterie) signalent successivement de nombreux prisonniers ; les mitrailleuses capturées sont immédiatement retournées contre l'ennemi. L'objectif final atteint, on pousse les reconnaissances prescrites sur la Grande Parallèle et sur l'ouvrage Martin. Mais le nettoyage des abris des Cavernes et du ravin des Aunes ne peut s'exécuter, la compagnie d'élite qui en était chargée ayant perdu 50 % de son effectif, y compris le capitaine et la plupart des cadres, soit par le feu, soit par intoxication.

L'ennemi, surtout avec ses mitrailleuses, a opposé sur de nombreux points une vigoureuse résistance et a exécuté plusieurs contre-attaques.

Les deux premières se déclenchent vers 7 heures à quinze minutes d'intervalle, sur la gauche du 16e régiment d'infanterie, dans la région nord de la Marmite de la Sorcière : mais nos grenadiers d'élite repoussent brillamment ces actions menées par des stosstruppen.

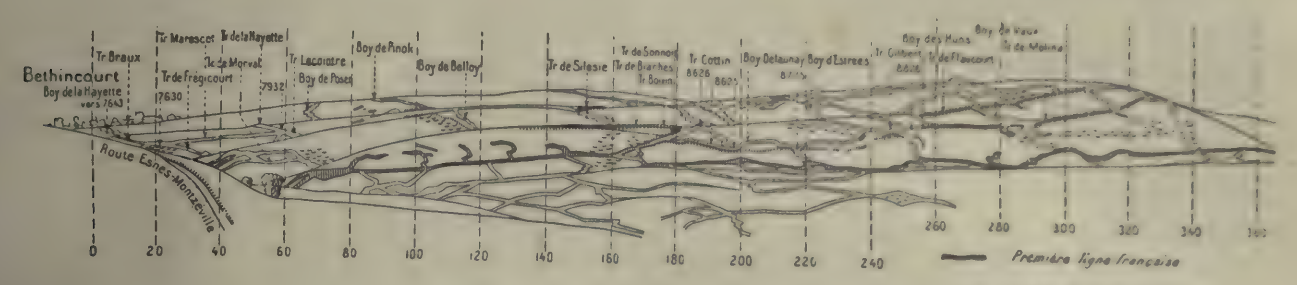
Dans l'après-midi, une nouvelle contre-attaque sur le même point est rejetée à 13 h. 30. Mais reprise avec plus de violence et renforcée à 14 h. 30, elle oblige nos éléments à se replier. Le terrain perdu est toutefois reconquis dans la soirée par un brillant retour offensif de nos troupes.

En résumé, la 25e division a non seulement repoussé toutes les attaques, mais a réussi à progresser légèrement sur la droite de l'ouvrage Martin.

A droite, dès 6 heures, la 26e division, avec le 303e régiment d'infanterie occupait le Crochet, l'ouvrage Triangulaire et la tranchée de l'Abeille.

Le 121e régiment d'infanterie atteignait, à 7 heures, la tranchée Dorothée ; mais, pris dans un tir de barrage très dense et soumis à de violents tirs de mitrailleuses partant de la cote 304, il subissait une contre-attaque puissante, et ses sections très éprouvées, la plupart de leurs chefs hors de combat, refluèrent sur la tranchée Delhomme. Une tentative faite par ce régiment, à 9 h. 45, pour reprendre le mouvement en avant était arrêtée à nouveau par des feux d'artillerie et de mitrailleuses.

Pendant ce temps, le 92e régiment réussissait



CROQUIS PERSPECTIF DES PENTES EST ET SUD DU MORT-HOMME

à gagner rapidement l'ouvrage de Vassincourt et le boyau Elsa, où il se maintenait malgré un violent bombardement et une contre-attaque qu'il repoussait à la grenade.

Vers 15 heures, la 26e division d'infanterie tenait le front : le Crochet, le Peigne, tranchée Kœning, boyau Elsa, ouvrage de Vassincourt, boyau des Érables, et rejetait deux nouvelles contre-attaques; mais l'échec subi par le 121e régiment d'infanterie avait empêché la conquête de la cote 304 dans la journée du 20 août.

En résumé, après une journée de durs combats, le 13e Corps d'Armée avait progressé sérieusement, et la situation nouvelle, bien orientée, permettait d'entreprendre ultérieurement la prise de 304 dans les meilleures conditions. Le résultat acquis s'annonçait satisfaisant, en tenant compte des grandes difficultés résultant du terrain et de l'ennemi.

Le butin s'élevait au total à 1.200 prisonniers, une cinquantaine de mitrailleuses, une douzaine de minenwerfer.

Les pertes du Corps d'Armée atteignaient 86 officiers et 3.050 hommes hors de combat, dont un grand nombre de blessés et intoxiqués légers.

Les prisonniers faits appartenaient à neuf unités différentes; la plupart déclaraient avoir été surpris avant d'avoir pu se mettre en état de défense.



A la droite du 13e Corps d'Armée, le 16e, opérant lui aussi sur la rive gauche de la Meuse, avait pour mission de s'emparer successivement de deux lignes de positions :

Le Mort-Homme, tranchée de Hambourg, le Plat de Cumont, les lisières nord des bois des Corbeaux et de Cumières, les organisations de la côte de l'Oie, la cote 265, Regnéville.

Les troupes, qui comprennent la 31e division et la division marocaine, attaquent sur un front de 4.000 mètres.

A 4 h. 40, unités bleues à gauche, 81e, 96e et 122e régiments d'infanterie, bataillons kaki à droite, zouaves, tirailleurs et légion, s'élancent magnifiquement à la conquête des objectifs, avec une ardeur telle que le succès va dépasser d'emblée les prévisions les plus optimistes.

L'artillerie ennemie déclenche son barrage trop tard. Au moment où, allumé de proche en proche, il s'établit sur toute notre ligne, nos fusées à trois étoiles ont déjà demandé du haut du Mort-Homme l'allongement du tir de nos batteries : l'infanterie française est passée tout entière.

Dans le secteur d'attaque de la 31e division, les messages aériens de T. S. F. signalent à 5 h. 30 : « Premier objectif atteint ». La progression, facile à droite et au centre, est entravée à gauche par quelques nids de mitrailleuses que nos grenadiers réduisent promptement.

A 6 heures, des artilleurs de tranchée amènent à la bricole trois canons de montagne de 80 au sommet du Mort-Homme, tombé entre nos mains du premier bond, et mettent leurs pièces en action concurremment avec nos canons de 37 contre les deuxièmes positions ennemies.

Cependant, les avions allemands apparaissent et se montrent particulièrement audacieux ; mais l'un d'eux, descendu par nos feux de mitrailleuses, s'écrase en flammes au sud du ravin de la Hayette. Une patrouille de douze appareils allemands garde le ciel et s'oppose à la transmission en temps voulu de l'heure de départ pour l'attaque du deuxième objectif. Fixée d'abord à 6 h. 30, la reprise du mouvement en avant est reportée à 7 heures par le Commandement.

La conquête du deuxième objectif offre d'ailleurs de plus grandes difficultés.

A l'est, le 81[e] régiment d'infanterie, chargé d'enlever le Plat de Cumont, se voit gêné par les mitrailleuses qui nécessitent l'intervention d'un groupe d'appui direct de la division.

Au centre, le 96[e] régiment d'infanterie repousse une compagnie de mitrailleuses ennemie et maîtrise les issues du tunnel du Kronprinz.

A l'ouest, le long du boyau de la Hayette, le 122[e] régiment d'infanterie livre de violents combats : sa progression est rendue difficile par des mitrailleuses qui, des pentes de la cote 304, le prennent d'enfilade et lui causent des pertes sérieuses.

Cependant, à 9 h. 15, la 31[e] division a atteint presque partout ses objectifs. A midi, l'ensemble du dispositif à réaliser était en place, sauf à l'extrême-gauche où l'artillerie entamait une nouvelle préparation pour enlever le reste de la tranchée de Hambourg.



LES RUINES D'AVOCOURT

Dans l'après-midi, des messages d'avions signalent plusieurs rassemblements ennemis que nos batteries prennent sous leurs feux et dispersent.

Dans la soirée enfin, à 19 h. 45 et à 21 heures, deux contre-attaques sérieuses lancées sur le front conquis sont repoussées, grâce à la promptitude de nos nouveaux tirs de barrage et à la mise en état de défense des premières lignes par nos mitrailleurs et nos fusiliers-mitrailleurs.

Les choses n'allaient pas moins bien dans le secteur d'attaque de la division marocaine (4[e] et 7[e] tirailleurs, 8[e] zouaves, régiment de marche de la Légion). Celle-ci, après avoir atteint en moins d'une heure son premier objectif, la tranchée d'Ulm, s'arrête pour souffler, à 5 h. 20 ; sous la protection de nos tirs d'artillerie, ses chefs remettent en ordre le dispositif. Toute la ligne repart à 5 h. 40 à la conquête du deuxième objectif.

Mais la densité d'occupation des lignes ennemies s'accroît. En maints endroits, des combats s'engagent. Le tunnel de Gallwitz, dans lequel 600 hommes ont trouvé refuge et dont les issues tombent entre nos mains, oppose, sous la conduite du commandant du 24[e] régiment allemand, une résistance désespérée qui durera vingt-quatre heures, malgré des attaques à la grenade, à la mitrailleuse et à l'appareil Schilt.

Cependant, dès 6 h. 40, le deuxième objectif atteint partout, les bataillons désignés pour le passage des lignes sont amenés à pied d'œuvre ; leur mise en place s'effectue avec ordre et précision sous la protection d'un double barrage.

Le général commandant la division marocaine, jugeant la situation favorable et bien renseigné par ses liaisons sur les mouvements des corps voisins, fixe à 8 heures le départ sur le troisième et dernier objectif.

Celui-ci est partout atteint à 9 heures.

Dès 9 h. 5, une contre-attaque ennemie, lancée vraisemblablement dans le but de dégager le tunnel qui tient toujours, débouche sur les positions du 7[e] tirailleurs : celui-ci la repousse avec une belle vigueur.

Aussitôt installés dans leurs nouvelles lignes, les régiments ont lancé les reconnaissances offensives prévues au plan d'engagement. Ces reconnaissances, conduites avec une splendide ardeur, atteignent rapidement leurs buts, visitent les batteries, abris et réduits, et mettent hors d'usage tout le matériel qu'elles ne peuvent emporter.

Les zouaves, en particulier, n'ayant trouvé au sud du ruisseau de Forges qu'un butin insuffisant à leur gré, poussent jusqu'à la rive nord et vont détruire une batterie de 150 sur sa position, malgré le feu de son soutien. — Toutes les reconnaissances ramènent leurs blessés et ne reviennent qu'après avoir détruit sur place 3 obusiers de 150, 9 canons de 105, 30 canons de 77,

2 mortiers de tranchée de 240 et 25 minenwerfer.

Cependant, le plan d'engagement du 16ᵉ Corps d'Armée prévoyait une deuxième opération dans le but d'enlever la côte de l'Oie, la cote 265 et Regnéville, en prenant pour base de départ les objectifs atteints le jour J.

Le succès rapide et complet de la première phase amène le Commandement à envisager immédiatement la nouvelle action.

L'ardeur des assaillants avait déjà amorcé la tâche. Un bataillon de la Légion, dépassant à l'est les limites assignées à sa progression, avait mis, dans la matinée, la main sur le col 1744 et le boyau de Forges, ouvrant ainsi la voie vers la cote 265, et entamait, de ce côté, une violente lutte à la grenade.



FORGES. — PONT CONSTRUIT AVEC DES VOITURES

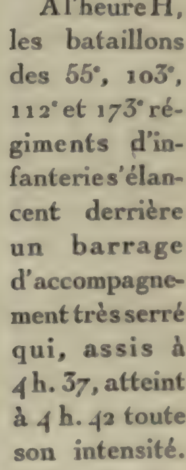
La nouvelle attaque, préparée par toute l'artillerie lourde disponible, se déclenche à 17 heures. Accompagnée par un barrage latéral mobile de 75 et encagée par les tirs des batteries lourdes, la Légion progresse le long des pentes sud, enlève la cote 265 et pousse jusqu'au bois de l'Oison.

En résumé, pour l'ensemble du 16ᵉ Corps d'Armée, la journée du 20 août s'achevait comme elle avait commencé, par le plus brillant succès.

Les prisonniers s'élevaient à 3.813 hommes, appartenant à trois divisions différentes ; le matériel capturé comprenait 16 canons de 77, 10 pièces de 105, 120 mitrailleuses, 38 minenwerfer, dont plusieurs des calibres 24 et 27 c/m, plus de 1.500 fusils, sans compter les pièces d'artillerie détruites sur place par nos reconnaissances. Enfin, les installations électriques du tunnel et leurs aménagements très complets tombaient entre nos mains.



Sur la rive droite de la Meuse, la 126ᵉ division d'infanterie, s'appuyant à la rivière et formant l'aile gauche du 15ᵉ Corps d'Armée, attaquait en direction du nord-ouest. Elle avait pour mission de s'emparer d'abord de la côte du Talou, puis, comme deuxième objectif, au jour J+N, du village de Samogneux et des organisations à l'est.



A l'heure H, les bataillons des 55ᵉ, 103ᵉ, 112ᵉ et 173ᵉ régiments d'infanterie s'élancent derrière un barrage d'accompagnement très serré qui, assis à 4 h. 37, atteint à 4 h. 42 toute son intensité.

L'opération se déroule avec une régularité parfaite, et les lignes progressent « mieux qu'à la manœuvre », selon l'appréciation d'un chef de Corps. Tandis que le 173ᵉ régiment d'infanterie atteint la tranchée du Tacul, le 103ᵉ enlève sans désemparer le Talou et travaille aussitôt à organiser la position.

Tous les premiers objectifs atteints, le général commandant le Corps d'Armée envisage, dès 8 heures, la progression immédiate sur Samogneux. Mais des nids de mitrailleuses se révèlent à la lisière du village et dans la tranchée d'Augsbourg ; et, comme la préparation d'artillerie lui paraît insuffisante sur ces puissantes organisations, le Com-

mandement décide sagement de remettre au 21 l'attaque de ce deuxième objectif.

L'ennemi tente de réagir au cours de la journée, mais sans succès : des contre-attaques qui débouchent du bois des Caures sont écrasées par nos tirs de barrage.

La 123e division d'infanterie de son côté, avait pour mission de s'emparer des organisations qui hérissaient la cote 326 et la cote 344.

A droite, les 6e et 12e régiments d'infanterie atteignent rapidement leur premier objectif : la tranchée du Jutland et la tranchée de Trèves. Ils s'y maintiennent en dépit d'une contre-attaque violente.

A gauche, le 412e régiment marche sur la cote 244; mais devant le boyau de Karlsruhe, garni de mitrailleuses, il subit de lourdes pertes.

Pendant qu'une fraction du 411e régiment d'infanterie nettoie l'ouvrage de la Caïne, les autres bataillons du régiment enlèvent la cote 344 et atteignent l'extrémité *est* de la tranchée de Trèves, où ils se relient au 32e Corps d'Armée.



TUNNEL DU KRONPRINZ : SALLE DES MACHINES

On s'organise aussitôt sur la position conquise.

Vers 11 heures, l'ennemi tente de réagir. Des vagues d'infanterie allemande débouchent du ravin de la Mamelle, en direction du bois des Caures et de la cote 344; mais, violemment prise à partie par notre artillerie, la contre-attaque allemande n'insiste pas.

Vers 13 heures, un nouveau rassemblement, au nord de la tranchée de Trèves, est dispersé par nos tirs de barrage.

Mais vers 17 h. 30, nos éléments qui s'organisent sur les pentes de la cote 344 subissent un violent bombardement d'obus toxiques.

A l'aile droite du front d'attaque la 42e division d'infanterie (332e et 94e régiments) et la 165e (287e 154e et 155e régiments du 32e Corps d'Armée) atteignent avant midi tous leurs objectifs; seule, une partie de l'ouvrage de Nassau demeure aux mains de l'ennemi.

Une contre-attaque violente dans la soirée est vigoureusement repoussée par le 332e régiment d'infanterie.

Dans l'ensemble, la journée du 20 août a été un brillant succès pour nos troupes.



On reconnut que le choix de l'heure H avait été tout à fait propice. Le jour pointait à peine, mais suffisait pour permettre aux hommes de se diriger, tandis que l'ennemi, déprimé par la violence de nos tirs de nuit et encore sous l'effet des obus spéciaux, était terré au plus profond de ses abris. D'autre part, ses avions n'avaient pas encore quitté terre. Ses guetteurs eux-mêmes, moins vigilants à cette heure limite qui raccorde la nuit à la lueur de l'aube, furent mis en défaut; et les troupes réfugiées dans les tunnels virent surgir aux issues nos grenadiers avant que les occupants eussent eu le temps d'appliquer leur consigne et d'organiser la résistance. Bref, tous les prisonniers s'accordèrent à déclarer que la surprise avait été complète.

Au cours de la nuit, l'ennemi tenta encore plusieurs contre-attaques avec des troupes amenées de l'arrière; un régiment de la 29e division, accouru de la région de Montfaucon, attaqua au bois de Malancourt; il fut rejeté en désordre. Un autre régiment attaqua sur la tranchée de Tacul, il fut arrêté par nos barrages. Nous apprendrons le lendemain que le commandant de la 86e division allemande avait organisé une contre-attaque

d'ensemble, mais qu'il l'ajournait d'abord et finissait par y renoncer.

Suivant une de ses habitudes, l'ennemi se vengea en bombardant la nuit, avec ses avions, nos hôpitaux de la zone arrière, à Vadelaincourt et aux Monthairons, où les bombes firent 50 victimes, dont 10 tués et 40 blessés.



La bataille continue le 21 août.

Sur la rive gauche, le 13e Corps d'Armée s'organise sur ses positions, s'y maintient malgré de violentes contre-attaques, et son artillerie entame une puissante préparation contre la cote 304. Toutes nos lignes sont soumises à un bombardement intense par obus toxiques qui oblige nos troupes à garder le masque contre les gaz.



MATÉRIEL ALLEMAND ABANDONNÉ

Le 16e Corps d'Armée complète sa brillante victoire du 21 août en s'emparant du village de Regnéville.

Sur la rive droite, le 15e Corps d'Armée déclenche, à 5 heures, l'attaque sur Samogneux : quelques nids de mitrailleuses ralentissent sa progression ; mais le village, débordé par l'est et par l'ouest, est occupé à 7 heures, ainsi que la tranchée d'Augsbourg à l'est. Malgré des pertes sérieuses, nos troupes conservent un moral magnifique.

Devant le 32e Corps d'Armée, l'ennemi tente plusieurs actions qui sont repoussées.

Les 22 et 23 août, dans le secteur du 13e Corps d'Armée, notre artillerie poursuit ses tirs de destruction sur les puissantes organisations de la cote 304.

Le 16e Corps procède au nettoyage des tranchées qui bordent la rive sud du ruisseau de Forges.

La droite du 15e Corps d'Armée, en liaison avec le 32e, reprend l'attaque sur l'ouvrage de Nassau qui n'avait pu être enlevé le 20 août. A 19 h.30, un détachement d'élite de la 165e division d'infanterie s'empare de la position avec des pertes légères, grâce à une préparation très énergique.

Enfin, le général commandant le 32e Corps envisage une opération en vue de porter nos lignes au delà du village de Beaumont, puis sur les pentes nord des Caurières.



La journée du 24 août est marquée par la conquête de la cote 304.

Le plan d'engagement prévoyait l'enlèvement d'un objectif intermédiaire : bois en Équerre, ouvrage Souvin, tranchée de Brême.

Après une préparation d'artillerie qui a duré trois jours et trois nuits, les vagues d'assaut de la 26e division d'infanterie se portent en avant à 4 h. 50 entre le ravin de la Hayette et l'ouvrage de Vassincourt. Tous les objectifs sont atteints entre 5 h. 30 et 6 h. 30, sans difficultés sérieuses. L'ennemi, en effet, reconnaissant sa situation délicate, se résigne à abandonner la cote 304 où il n'a laissé que quelques arrière-gardes avec mission de signaler notre approche par fusées. Mais la rapidité de notre progression nous permet de capturer tous les détachements allemands qui constituent la garnison, et les tirs de barrage ennemis se déclenchent trop tard.

Dès 8 h. 25, le général commandant le 13e Corps d'Armée donne l'ordre d'exploiter le succès en s'emparant de l'ouvrage Palavas, des pentes sud du ruisseau de Forges et de l'ouvrage de Lorraine.

Les troupes d'attaque reprennent leur marche à

20 heures ; malgré des pertes sérieuses causées par l'absence d'abris sous un violent bombardement déclenché depuis le matin, elles atteignent rapidement les objectifs. Dans la journée, de nombreux rassemblements ennemis sont signalés par notre aviation au nord du ruisseau de Forges, mais aucun d'eux n'ose contre-attaquer.

De son côté, la 25ᵉ division d'infanterie envoyait des reconnaissances sur les hauteurs des Platanes : elles constataient que ces ouvrages étaient fortement tenus.

En résumé, le résultat de la journée complétait le succès du 20 août, en nous rendant maîtres des hauteurs qui bordent la rive sud du ruisseau de Forges.

En deux jours de combat, le 13ᵉ Corps réussissait à reconquérir le terrain que l'ennemi avait mis plusieurs semaines à nous enlever, au prix de pertes énormes, dans le courant de l'année 1916.

Désormais, sur la rive gauche de la Meuse, notre ligne est assurée de positions solides. Mais sur la rive droite, l'ennemi n'accepte pas sa défaite : il va continuer de lutter les jours suivants et même chercher à reprendre le terrain perdu.

Il faudra, pour le mater, les journées des 26 et 27 août (combats de Beaumont), du 3 septembre (trois tentatives d'attaques ennemies dans la région des Caurières), du 8 septembre (attaque française de deux divisions qui nous donne le bois des Fosses et la crête des Caurières), du 9 septembre (puissante attaque ennemie qui enlève la cote 344, mais qui est ramenée dans ses tranchées de départ par nos contre-attaques), des 24 septembre, 2 et 10 octobre, marquées par des attaques allemandes renouvelées sans succès.

Cette continuité des efforts de l'ennemi pendant deux mois, pour rétablir sa situation sur la rive droite, prouvait l'importance de nos gains.

FUSIL MITRAILLEUR

Dessin de Pierre Lisac

Les résultats tactiques de la bataille du 20 août, dus à l'habileté de notre Commandement et à la valeur de nos troupes, étaient considérables : le dégagement de Verdun achevé, nos premières lignes portées à 11 kilomètres au nord de la Place, la conquête d'observatoires importants sur les deux rives, et particulièrement la stabilisation obtenue sur la rive gauche, plaçant désormais l'ennemi en situation défavorable pour toute action nouvelle dans cette région. Enfin, du 20 août au 8 septembre, prisonniers et matériel capturés se chiffraient par 10.300 hommes, 30 canons et 250 mitrailleuses.

Ainsi, malgré quelques vaines réactions de l'ennemi, et quelques attaques spasmodiques qui se produiront encore en novembre, les journées du 20 au 24 août mettaient un terme victorieux à la gigantesque bataille de Verdun, ce champ clos où sous les yeux du monde attentif s'affrontaient depuis dix-huit mois la puissance germanique et la valeur française.

Dans une première phase, l'ennemi conduit ses offensives presque sans arrêt avec un acharnement sauvage qui se brise contre une défense inflexible.

Mais dès que la bataille de la Somme le lui permet, le Commandement français va transformer cet insuccès en défaite. Il ne procède pas comme l'État-Major allemand, par la brutale et sanglante continuité des attaques. A intervalles plus ou moins rapprochés, il prépare avec le plus grand soin et exécute avec une extrême vigueur trois opérations qui vont chasser l'ennemi de positions menaçantes et lui porter successivement trois coups terribles. Ce sont les trois victoires du 31 octobre, du 15 décembre 1916, du 20 au 24 août 1917 enfin, la plus importante. Tandis que sur la rive gauche, complètement dégagée, nos premières lignes portées au ruisseau de Forges se trouvent désormais à l'abri de toute surprise, sur la rive droite, notre défense s'assied solidement sur les deux massifs reconquis de Louvemont et d'Hardaumont.

Enfin, des cent divisions allemandes qui ont pris part à la bataille de Verdun, le plus grand nombre se sont usées, fondues au creuset rougeoyant de cette vaste fournaise.

A ces résultats matériels s'ajoutait l'atteinte irrémédiable portée au pres-

tige des armes germaniques. La puissance militaire allemande se donnait comme invincible aux yeux de l'Univers : Verdun a solennellement prouvé au monde que cette force orgueilleuse et brutale pouvait être vaincue sur le terrain même qu'elle avait choisi.

« Verdun demeure le suprême exemple du génie de la guerre français », écrivait alors un grand journal britannique. Et le Premier anglais, M. Lloyd George, proclamait, dans un discours prononcé au Ministère de la Guerre français : « La défense de Verdun restera un sujet d'étonnement et d'orgueil jusqu'à ce que la terre se refroidisse. »

Quant aux soldats du général Pershing, qui déjà percevaient les premiers rugissements de la guerre en venant prendre place sur notre front de bataille, ce qu'ils admiraient par-dessus tout c'étaient les soldats qui avaient « gagné » Verdun. Et si ce grand peuple libre entrait dans la lice avec toute sa puissance, toute sa volonté froide, c'était parce que la bataille et la victoire de Verdun avaient poursuivi, en faveur de la cause française, pendant des mois sanglants d'héroïsme, une éclatante et magnifique propagande.

Mais la mauvaise foi allemande ne put se résigner à avouer l'échec, et la presse d'outre-Rhin s'essayait lourdement à pallier l'importance de notre succès.

« Le but des Français devant Verdun n'est pas atteint, écrivait la *Frankfurter Zeitung*. Avec des sacrifices énormes, ils n'ont réussi qu'à occuper des positions de hauteur. »

Et la *Vossische Zeitung* déclarait :

« Il se peut que les gains de terrain, à cause de la réputation mondiale dont jouissent les points reconquis, correspondent aux besoins actuels d'un succès de prestige ; pour la situation stratégique, ils sont tout à fait insignifiants. »

Seul, le colonel Gaedke admettait que « les assauts du général Pétain ne furent pas des insuccès », et le critique militaire Stegemann consentait à avouer : « Au point de vue définitif, Verdun peut être considéré comme dégagé ».

Au lendemain de la victoire du 24 août, le Commandant en chef des Armées françaises, le général Pétain, était promu grand'croix de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

« Officier général de la plus haute valeur, dont les rares qualités et le caractère se sont affirmés dans le commandement des Armées du Nord et du Nord-Est. A défendu et sauvé Verdun. »

Sur la place d'Armes de la citadelle, au cours d'une revue où des détachements avec drapeaux représentaient les régiments ayant pris part aux opérations du mois d'août, le Président de la République remettait au glorieux vainqueur les insignes de la dignité suprême : cérémonie prestigieuse dans son décor de guerre, où le Chef de l'État célébrait « ce sol dévasté, ce sol désolé qui avait pris une valeur symbolique et qui ne formait plus seulement les avancées d'une place célèbre, mais le glacis d'une citadelle idéale où se serait retranché le Droit éternel ».

Enfin, par une radieuse après-midi de septembre, le Général en chef, passant lui-même en revue les Corps qui s'étaient particulièrement distingués, leur conférait la fourragère en attachant, de ses mains, à leurs drapeaux l'emblème convoité ; puis les régiments défilaient fièrement devant lui dans la poudre légère et dorée d'une gloire de soleil. Et, sous son apparence de marbre, le général Pétain devait vibrer d'un légitime orgueil, en croisant son clair regard avec ceux de ses magnifiques soldats.

Si la Marne avait été le premier tournant de la guerre, Verdun en apparaissait comme le second, à l'horizon duquel, au terme d'une route encore longue et rude, mais cette fois bien droite, la France meurtrie entrevoyait l'aube de la Grande Victoire.

Henri Carré



LA PRISE DU MORT-HOMME

(20 août 1917)

Le 20 août 1917, dans un irrésistible élan, le 81e régiment d'infanterie, sous le commandement du lieutenant-colonel Rondenay, a conquis les sommets du Mort-Homme et s'est installé sur les dépressions qui lui succèdent, face aux collines boisées de Forges, après une progression de 1.800 mètres en profondeur.

Le Mort-Homme ! Nom rauque et tragique,

évocateur de combats formidables, de luttes sans merci, de duels furibonds d'artillerie, de corps à corps sans trêve de fantassins. Dominant la ligne avancée de défense de Verdun, surplombant de ses 295 mètres la plaine de la Meuse, ses ravins et ses bois, c'était un point d'appui considérable, un observatoire impitoyable et gênant, une menace constante pour la sécurité de nos travaux et de nos veilles. Longue et vaste colline, orientée sud-ouest nord-est, d'une structure compacte et bosselée, offrant deux sommets immenses reliés par une ondulation molle et descendant en pentes douces vers des ravins profonds et étroits, le Mort-Homme, boursouflé de mitraille, éventré, difforme, chaotique, recélait, presque invisibles dans l'ensemble grisâtre du sol, des lignes de tranchées perfectionnées, des défenses accessoires solides, des nids de guetteurs dangereux. Des tunnels sournois couraient sous ses flancs, abritant des effectifs importants, cachant un matériel et des ressources innombrables. A l'ombre de sa butte, les mortiers de tranchée pouvaient se tapir en contre-pente ; des batteries avancées, sûres de la protection, crachaient la mort à faible distance de nos lignes ; les renforts et les relèves arrivaient sans encombre.



FUSIL MITRAILLEUR EN ACTION (Dessin de Pierre Lisac)

Nos lignes, rejetées, après des luttes ardentes dont l'opiniâtreté restera l'honneur de la campagne de 1916, sur les abords de la colline, épousaient péniblement les moindres accidents de terrain, dressées en pointe au Bonnet-l'Évêque, garnissant l'orée du ravin de Chattancourt, remontant sur les pentes sud du Mort-Homme et rejoignant le ravin de la Hayette. Le 81e régiment d'infanterie avait occupé ce secteur ingrat de mars à juillet 1917. Traqué par l'ennemi lorsqu'il essayait de faire mouvoir en plein jour le jeu des corvées et des relèves, des liaisons et des travaux, il ne pouvait s'organiser que la nuit. Par son labeur infatigable et jamais découragé, il réussit à doubler ses lignes de défense et de communication. Poussant des patrouilles osées et harcelantes, il inquiéta l'ennemi à plusieurs reprises et soutint avec un plein succès les chocs violents que le boche, énervé, lui asséna. Il attaqua même, réussit des coups de main d'une hardiesse incontestable.

Et quand l'offensive fut décidée, c'est à lui que revint l'honneur d'attaquer et de prendre les sommets du Mort-Homme, en liaison avec les unités de la 31e division d'infanterie, à gauche (96e et 122e régiments d'infanterie) et la division marocaine, à droite.



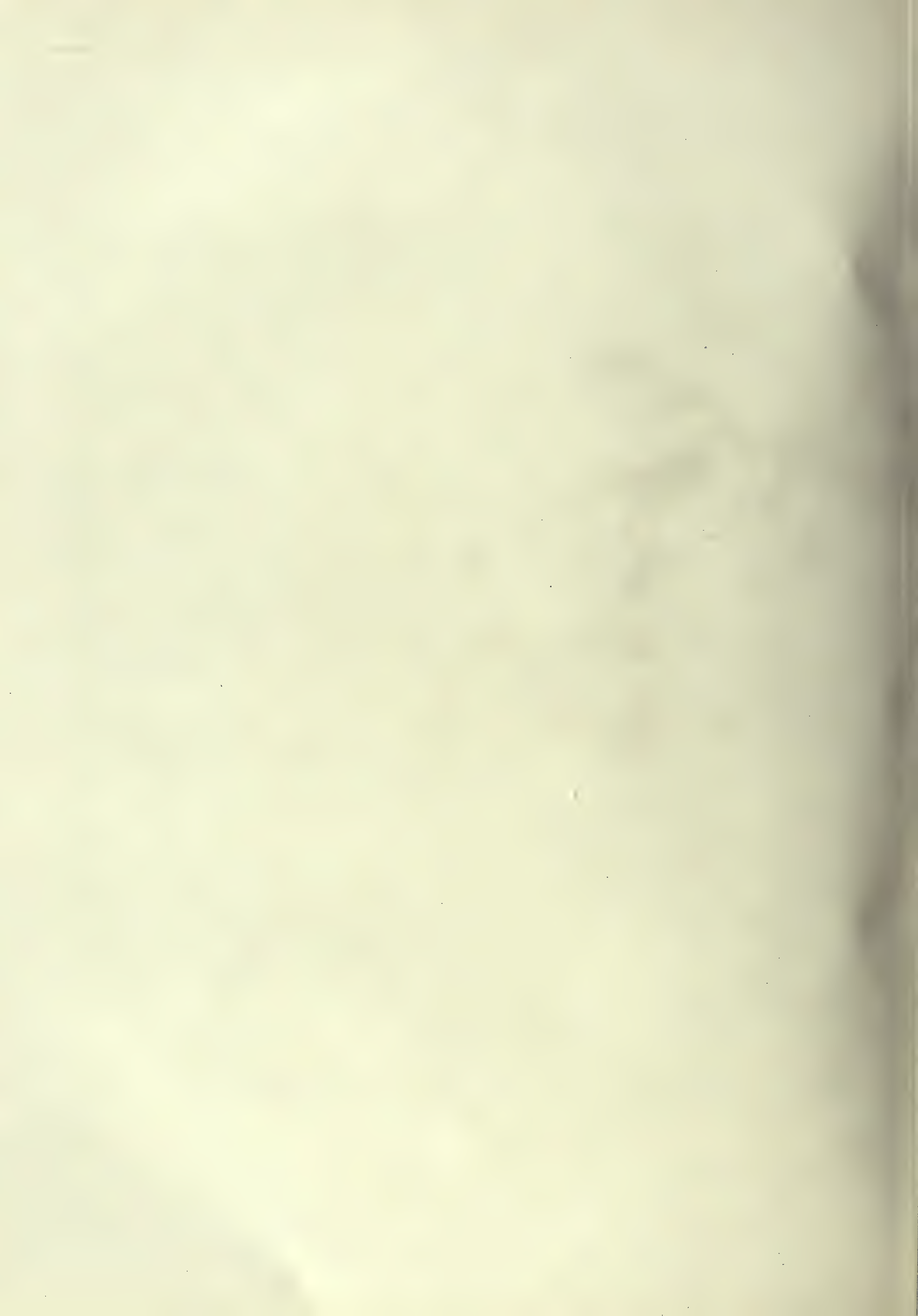
La mission est la suivante : conquérir le sommet nord du Mort-Homme (cote 256-Les Poutres), s'installer solidement sur le Plat-de-Cumont, de manière à commander la vallée Jacques, le ravin de Fargevaux et le ravin de Cumont.

La préparation d'artillerie est considérable. Elle broie les lignes allemandes avec une méthode et une précision qui enthousiasment le fantassin. Les bataillons gagnent les premières lignes à tour de rôle et se massent dans les tranchées en attendant le grand jour. Mais ces préparatifs ne vont pas sans encombre. L'ennemi réagit furieusement. Il dirige contre l'artillerie une contre-batterie désespérée et inonde nos boyaux de communication et nos tranchées d'un déluge de gaz asphyxiants. Nos poilus, le masque sur la tête, triomphent des difficultés d'une pareille relève. Ils sont gais et dispos, fulminent contre le boche empoisonneur et écoutent avec confiance la musique assourdissante de nos canons lourds. Les mortiers de tranchée pilonnent le sommet du Mort-Homme, les 155 et les 220 broient l'arrière, les 380 et les 400 s'écrasent sur les tunnels boches.



Artillerie embourbée

d'après l'eau-forte de Broquet, Léon.



Le 75 harcèle sans répit le champ de bataille.

L'attaque est pour 4 h. 40, le 20 août. Dans la nuit qui précède, les bataillons, de leurs tranchées de départ, attendent avec impatience le moment décisif. Plus que jamais des gaz délétères se répandent sur nos lignes. Avec leurs masques sauveurs, mai combien gênants, les hommes résistent, narguent la tourmente asphyxiante. Mais l'heure vient, notre barrage s'accentue, tonne, foudroie, déconcerte, assourdit. Nos poilus soulèvent leurs masques; et, malgré la lourdeur suffocante de l'atmosphère, malgré le barrage par obus de gros calibres que l'ennemi déchaîne, ils escaladent la tranchée, s'avancent d'un pas souple, l'arme à la bretelle, toussant, crachant, hoquetant. Dans l'ombre grisâtre du crépuscule, leurs silhouettes se détachent, impressionnantes. La deuxième vague suit, puis la troisième. Ah! quelles angoisses et quel calme merveilleux, angoisses de l'inconnu, calme du présent. Le régiment progresse, en dépit du barrage, des détonations effroyables des marmites et des énormes fusants, en dépit de l'odeur ignoble des gaz qui prend à la gorge, écœure, pique atrocement les yeux. Les hommes enjambent les chevaux de frise éventrés, les fils de fer projetés en tous sens dans les trous d'obus. Ils tombent et se relèvent dans les entonnoirs formidables, se suivent sans hésitation, gravissent la rude pente du Mort-Homme. Le spectateur, des tranchées de départ, ne peut pas remarquer un seul fuyard, un seul faiblard qui lâche ses camarades. Même ceux qui sont envahis par les gaz et se traînent courageusement, même ceux-là vont de l'avant, vont de l'avant!

Le sommet est atteint. Le bataillon Lavenir le dépasse, gagne hardiment, sous la rafale des mitrailleuses et des obus, son objectif; le bataillon Pusey suit avec la même constance courageuse, va à son tour vers le deuxième objectif; le bataillon Bonnefont occupe et organise les premières lignes allemandes.

Notre artillerie allonge régulièrement son tir, contre-bat avec une extrême puissance les batteries ennemies qui répondent au hasard, avec vigueur, mais sans précision. Les mitrailleuses tictaquent, les avions français luttent avec les avions boches, venus en nombre, et le jour, peu à peu, se lève. Dans le fracas assourdissant de la bataille, les compagnies progressent, luttent et triomphent. Les Allemands se replient, ne peuvent résister au mordant de nos grenadiers qui défoncent à coups de grenades les mitrailleuses; les nettoyeurs sèment la terreur dans les abris où, ensevelis sous les décombres, recroquevillés, pris d'épouvante, les boches se laissent happer. Ceux qui tentent de résister sont tués sur-le-champ. Et par grappes, par pelotons, parisolés, courant, titubant, mains en l'air et visages ahuris, les Allemands affluent vers l'arrière. Des ordres brefs, on les groupe, on les dirige vers le centre des prisonniers. Les fusiliers-mitrailleurs et les mitrailleuses dirigent un feu nourri sur les avions boches. Deux sont abattus par eux.

Tandis que l'avance s'opère avec une régularité imperturbable et que, partout, l'ennemi cède sur le sommet, se rabat sur les pentes nord, une première reconnaissance, dirigée par le lieutenant Teisseire, explore le fameux tunnel Bismarck. Une section du génie (lieutenant Gaulette) aide le peloton d'infanterie. Toutes les entrées sont reconnues. Nos poilus y descendent avec d'extrêmes difficultés, car le bouleversement est général, bondissent sur les boches qui s'y trouvent et en ramènent une cinquantaine dont un officier et un feldwebel. Ils procèdent immédiatement au nettoyage du tunnel, immense galerie perfectionnée, bétonnée, courant sous les deux sommets du Mort-Homme et recélant un matériel considérable. Un de nos gros obus a défoncé le tunnel. Les gaz délétères l'ont envahi. Nos hommes sont bientôt gênés, mais poursuivent avec une volonté de fer leurs travaux de déblaiement, les poumons cruellements atteints, la tête lourde.

Le lieutenant Loubet, de la C. M./2, reconnaît

également une partie du tunnel Kronprinz. Il étend raide mort, tout d'abord, un mitrailleur boche qui décoche ses bandes sur son groupe, pénètre dans le tunnel, fait à lui seul cinq officiers prisonniers, dont un chef de corps et un commandant, et force quatre cents hommes à se rendre. Les bataillons ont atteint leurs objectifs, non sans lutte farouche, menée par nos hommes avec un tel entrain que partout le boche recule, la rage au cœur.

Le sous-lieutenant Acquier dirige alors une reconnaissance offensive au delà des objectifs atteints par nos troupes. Un peloton d'infanterie et une section du génie y prennent part. Avec une audace admirable, le groupe du lieutenant Acquier explore et nettoie plusieurs lignes de tranchées, pénètre jusqu'aux abris du bois dit en T, s'empare d'une batterie de 77 qu'il rend inutilisable et ramène de nombreux prisonniers.

Il n'est pas huit heures et la mission du régiment est accomplie avec un succès complet. Mais il s'agit d'organiser le terrain conquis, d'aménager les positions, de prévenir tout retour offensif de l'ennemi.

Le Mort-Homme ressemble alors à un gigantesque cratère. Impossible de reconnaître le sillon des tranchées, des boyaux. On ne voit partout que trous et trous, amoncellements de fils de fer, de loques, d'armes abandonnées ; des morceaux énormes de terre argileuse s'entassent par endroits et certaines alvéoles semblent une carrière creusée et abandonnée. Nos hommes, malgré la fatigue, malgré les obus que l'artillerie allemande continue de faire pleuvoir, travaillent en silence. Des boyaux s'estompent, des pistes sont faites, des tranchées nouvelles surgissent. Et, à tout moment, les prisonniers passent, courent, contemplent avec stupeur la belle marée des uniformes bleus qui monte irrésistiblement. Des officiers courbent la tête, hâtent le pas, des recrues, si jeunes qu'on dirait des enfants de troupe, suivent les lourds boches classiques. Un bon sourire dédaigneux et vainqueur court sur les lèvres de nos poilus. Stoïques, les brancardiers emmènent les blessés. Et l'on voit de ces choses admirables qui font comprendre et aimer le caractère de nos soldats. En plein sommet du Mort-Homme, sous la trombe des marmites, des affamés s'asseyent et cassent la croûte en arrosant leur frugal repas d'un jet de gourde bien méridional. On se fait des politesses : « Veux-tu boire un coup? Tiens ! — Après toi ! — Non, vas-y donc ! — Toi d'abord! » Un fourrier, ayant pour toutes armes un appareil photographique, prend clichés sur clichés. Des poilus, ayant planté leur fusil mitrailleur, regardent les avions avec intérêt. Des boches blessés sont pansés par nos mains, les brancardiers les portent comme ils portent les nôtres, sans distinction. Des amis se reconnaissent, se serrent la main. On sent palpiter en tous les cœurs la joie sourde et profonde de la victoire.

Les mitrailleuses allemandes sifflent sans discontinuer. Les nôtres répondent, balayent au delà du Plat-de-Cumont des fuyards boches. Le lieutenant-colonel Rondenay parcourt le secteur, installe son poste de commandement dans la tranchée de Silésie. Des boches qui vont à l'arrière s'arrêtent, saluent le colonel, au garde à vous. Et quand leurs gardiens leur apprennent qu'ils viennent de saluer le colonel français, une stupeur se joue sur leurs visages, et l'un avoue : « Un colonel dans les tranchées, jamais je n'en ai vu chez nous ! »

Après quelques instants de détente, l'ennemi réagit avec fureur contre le bataillon Pusey. La 7e compagnie, plus particulièrement attaquée, fait preuve, sous le commandement du lieutenant Luscan, d'une magnifique ardeur. Les grenades crépitent, les boches, vingt fois repoussés, reviennent à l'assaut. Le tir des grenades V.-B. et des fusils mitrailleurs annihile leurs efforts. Ils renouvellent des tentatives désespérées dans la nuit sans pouvoir émousser notre résistance. Cette contre-attaque se déroule avec une ampleur particulière. Deux bataillons des 221e et 222e régiments prussiens, appartenant à une division fraîche, la 48e division de réserve, attaquent en masses compactes. Nos feux de mitrailleuses, nos grenades, nos fusils mitrailleurs, l'excellence d'un tir de barrage de 75, extrêmement nourri, empêchent l'ennemi de progresser et lui causent des pertes considérables qu'il convient d'estimer à plus des deux tiers de l'effectif engagé. Le lendemain, à 9 heures, par une opération magnifique dirigée par le caporal Dardant, des poilus de la 7e compagnie, bien qu'écrasés de fatigue, trouvaient de nouvelles forces, sautaient sur un dernier point d'appui boche, tuaient ou faisaient prisonniers les occupants, se rendaient maîtres, en outre, de six pièces de 105, en batterie dans le ravin de Cumont, dont ils retirèrent les culasses.

Les jours suivants, le régiment poussera encore de hardies reconnaissances, fouillant les boyaux et anciens abris ennemis, ramenant des prisonniers, dépassant le Plat-de-Cumont et surveillant étroitement le ravin de Fargevaux.

Nos admirables soldats, les nerfs tendus, le visage livide, ne voulurent pas céder à la dépression physique née d'un tel effort. Ils travaillèrent à l'organisation du secteur, interdisant par leur vigilance et leur courage les moindres velléités de l'ennemi. L'artillerie boche bombardait sévèrement nos positions et surtout la tranchée de Silésie.

Le butin du régiment fut considérable. Plus de 400 prisonniers, dont 25 officiers, 8 pièces de 77, 6 pièces de 105, 4 obusiers légers de 74, 25 mitrailleuses, un nombre considérable de fusils, de munitions de tous genres, un matériel complet et innombrable.



Comment citer les actes de bravoure de nos poilus, comment faire un choix dans l'abondant bouquet de fleurs héroïques que nos grenadiers, mitrailleurs, fusiliers et voltigeurs ont rassemblé avec une aisance, une simplicité, une spontanéité de magnifiques vertus réellement indicibles? Tous se sont surpassés. La flamme des Méridionaux, la goguenardise tranquille des Centraux, le calme décidé des Septentrionaux, se sont fondus dans le même creuset d'où l'élan d'acier s'est précipité, invulnérable. Parlerai-je de vous, infirmier Gineste, qui, chargé d'installer un poste de secours dans les lignes allemandes, suiviez la vague d'assaut et rameniez les blessés les plus éloignés, sans souci du danger? Et vous, lieutenant Teisseire, et vos nettoyeurs du tunnel, les Gonnet, les Bras, les Brosset, etc..., qui vous avanciez dans l'inconnu avec une ferme placidité et une blague délicieuse aux lèvres, lançant des mots crus et rares comme on plaisante, au repos, à la popote. Et vous, les Dardant, les Tersy, les Bouzerand, Roquebert, Abraham, Roigt, Maréchal, Desnoyers, Ployet, combattants admirables dont il faudrait énumérer toutes les citations pour vous porter une louange adéquate à votre bravoure. Et vous, adjudant Cousteix-Rochon, et vous Roger, et tant d'autres, officiers rivalisant d'ardeur et de sang-froid, sous-officiers d'un entrain extraordinaire, soldats merveilleux, brancardiers infatigables, observateurs, signaleurs et téléphonistes dressés droits sous la chute des marmites, et vous, nos morts sublimes, tombés face à l'ennemi, en courant vers lui, en le chassant !

Et vous, mon général (1), bondissant aux premières lignes aussitôt l'attaque, pour décorer quelques-uns d'entre les plus braves! Dans l'étroite tranchée de Silésie, offerte comme une cible aux observateurs boches, vous aviez réuni les « récipiendaires ». Près de vous, calme et fier, brisé de fatigue et dédaigneux du repos, le colonel Rondenay nommait, un par un, les héros. Un clairon sonnait le ban. Soudain, massif, précis, un bombardement par 105 chercha le groupe audacieux qui narguait l'ennemi. Pas un homme ne broncha. Les éclats voltigeaient, la fumée et l'âcre odeur des explosifs, en rafale, nous enveloppaient. « Ouvrez le ban! » dit le général. Le clairon donna un coup de langue. Mais à peine le nouveau promu était-il décoré qu'un obus s'écrasa, à dix mètres. L'instinct voulut que chacun se baissât. Au même instant, le général s'écria d'une voix claire : « Clairon, ne fermez pas le ban, ce sont les boches qui l'ont sonné » (2)!

René Lehmann

(1) Général Martin, commandant la 31[e] division.

(2) Citation à l'ordre du jour de la 2[e] Armée :

Le 81[e] régiment d'infanterie. Magnifique régiment qui, sous le commandement du lieutenant-colonel Rondenay, a enlevé le 20 août 1917, d'un seul élan, une importante position ennemie, progressant de 2 kilomètres malgré la résistance acharnée opposée par l'adversaire, s'emparant d'un tunnel défendu par des mitrailleuses et lançant enfin, dès l'arrivée sur le dernier objectif, une hardie reconnaissance qui a mis hors de service une batterie ennemie et détruit tous ses abris. Au cours de cette opération, a fait plus de 400 prisonniers, dont 25 officiers, pris 14 canons, 4 minenwerfer, 25 mitrailleuses et un matériel de guerre considérable.

Signé : GUILLAUMAT.

XXXVII

EN SECTEUR CALME
(Comment je devins directeur de théâtre)



É ! l'agent de liaison de la 13 ! Le commandant te demande ! »

Je sortis de la sape en maugréant. Non pas qu'il y eût loin à aller : le poste de commandement du bataillon était dans le même boyau que notre poste. Non pas qu'il y eût grand danger : nous étions alors en Argonne, dans un secteur où Fritz, hors les cas de coups de main, était raisonnable. Mais quand un supérieur désire voir un simple soldat, celui-ci se méfie toujours.

Je rectifiai l'ordonnance de ma tenue et frappai à la porte du gourbi. Le commandant se trouvait seul. Assis devant une table, il lisait. Il eut, en me voyant, un petit sourire ambigu et commença :

— Amsque... amsque...

Ce commandant était un officier remarquable. Un brave homme aussi. Tout jeune encore, maintes fois cité, fort intelligent, il venait de prendre le commandement du 4e bataillon et, immédiatement, avait su se faire aimer par sa simplicité, son courage, sa bonne humeur et le soin qu'il prenait des menus détails de notre vie. Il n'avait qu'un défaut, combien fâcheux chez un homme de cette valeur, il bégayait et ne pouvait prononcer une phrase sans la commencer par ces termes déconcertants : « Amsque... » Il dit donc :

— Amsque... amsque... avant la guerre, vous faisiez des machins, des choses... enfin de la littérature ?

— Oui, mon commandant !

— Amsque... C'est parfait ! Nous sommes ici dans un bon secteur, douze jours en ligne, six jours au repos. Pendant ce repos, il faut entretenir le moral des camarades. Nous allons organiser des représentations... Amsque... amsque... Je vous nomme directeur de théâtre !

— Mais, mon commandant...

— Amsque... amsque... ne répliquez pas ! C'est un ordre !

Et il se mit à rire, d'un bon rire cordial qui corrigeait tout ce que semblait avoir d'impératif son dernier mot. Je voulus protester encore. Mais allez donc discuter avec un tel homme ! En petites phrases courtes, péniblement élaborées, il m'expliqua ce qu'il désirait. Des représentations gaies, des chansons, pas de grossièretés, mais de la bonne gauloiserie. « Nous ne sommes pas des petites filles ! me dit-il, des comédies et de la musique. » Au camp de repos, une scène était aménagée dans une baraque Adrian. Elle serait à notre disposition. La musique du régiment viendrait quand nous la demanderions. Pour les acteurs, c'était à moi de me débrouiller. Je n'avais qu'à m'entendre avec le caporal-infirmier. Il connaissait tous les hommes du bataillon.

— Amsque... amsque... c'est compris ? Vous êtes exempt de service jusqu'à nouvel ordre. Mais au prochain repos, dans huit jours, je veux applaudir votre troupe.

Assez inquiet, ma foi, j'allai trouver le caporal-infirmier. C'était un garçon de trente-cinq ans, barbu et replet. Dominicain dans le civil (si j'ose dire), il avait l'esprit de la situation. Pas bégueule, il parlait argot comme nous et montrait une gaîté inlassable. Nous eûmes vite fait de nous entendre. Dans la voiture de l'infirmerie il cachait, le roublard, une cantine bourrée de livres. Comme s'il avait prévu les événements, parmi des bréviaires et des théologies, il découvrit des brochures de théâtre. Nous choisîmes *Le Chauffeur*, de Max Maurey. Il n'y avait plus qu'à trouver les interprètes.

Ce fut facile pour presque tous. Par contre, il y avait un rôle de jeune femme à remplir, celui de Mme Nock, et ce ne fut pas une mince affaire que de découvrir un garçon imberbe, de figure féminine et capable de porter une robe sans ridicule. Nous le trouvâmes enfin parmi les grenadiers d'élite (que ne trouve-t-on pas parmi ces grenadiers ?) et les répétitions commencèrent sans retard.

En qualité d'agent de liaison, je circulais à ma guise. Tour à tour, j'allais faire répéter celui-ci dans son gourbi, celui-là à l'observatoire, cet autre en réserve. Mme Nock, elle, était en première ligne. Tous les jours, à 3 heures, — nous étions en septembre et l'automne avait la douceur d'un printemps — j'allais m'asseoir près d'elle sur la banquette de tir et je lui donnais la réplique. A certain passage du texte, elle devait pousser un cri. Elle le poussait donc d'une voix aussi flûtée que possible. Mais d'entendre ce cri, chaque jour, à la même heure, ne tarda pas à troubler nos voisins d'en face. Ils s'inquiétèrent, renforcèrent leurs guetteurs, finirent enfin par nous envoyer une volée de grenades. De notre côté, le Commandement s'agita ; il y eut rapports sur rapports (tout cela à cause de cette pauvre Mme Nock !). Elle et moi, sagement, nous cherchâmes ailleurs un coin plus tranquille pour nos études.

Quand nous descendîmes au repos, chacun savait son rôle, il n'y avait plus qu'à faire des répétitions d'ensemble. Je me chargeai de les diriger. Pendant ce temps, le caporal-infirmier choisissait les chansonniers. De ses doigts habitués aux sons graves de l'harmonium, il tapait sur un piano délabré. Il donnait le ton, indiquait les nuances et les inflexions de voix avec un talent retors de vieux cabot. Rien ne l'effarouchait. Comme un chanteur de genre ânonnait péniblement un refrain de Mayol et détonnait chaque fois à ces vers :

> A travers les trous de ton corsage
> J'aperçois deux petites mandarines...

— Tenez ! s'écria le caporal-dominicain. Écoutez-moi !

Et il chanta les vers, avec le ton, avec les gestes. Mayol lui-même n'aurait pas fait mieux ! Une autre fois, à une répétition du *Chauffeur*, M. Nock dit à Mme Nock :

— Nom d'un chien ! tu restes immobile comme une emplâtre. Tu n'as pas l'air de te douter que nous couchons ensemble !

Le dominicain-souffleur intervint encore :

— Ce n'est pas vrai, fit-il, mais ça ne fait rien, continuez !

Nous eûmes bien d'autres difficultés à vaincre. Il fallut envoyer un cycliste à Sainte-Menehould pour louer une perruque et emprunter des vêtements civils. Pendant ce temps, un sergent, ébéniste de son métier, nous confectionnait des décors, des accessoires, voire une auto parfaitement imitée. L'adjudant de bataillon nous dessinait des programmes... Enfin la représentation eut lieu. Soyons modeste : ce fut un triomphe ! Il n'y manqua rien, pas même quelques 77 qui vinrent s'égarer dans les environs.

Le lendemain de ce succès, le bataillon remontait en ligne. Dans l'intervalle, j'avais commencé à écrire une revue. Nous ne pensions la jouer qu'un mois plus tard, mais le commandant ayant appris nos projets, me dit :

— Amsque... vous jouerez la revue au prochain repos !

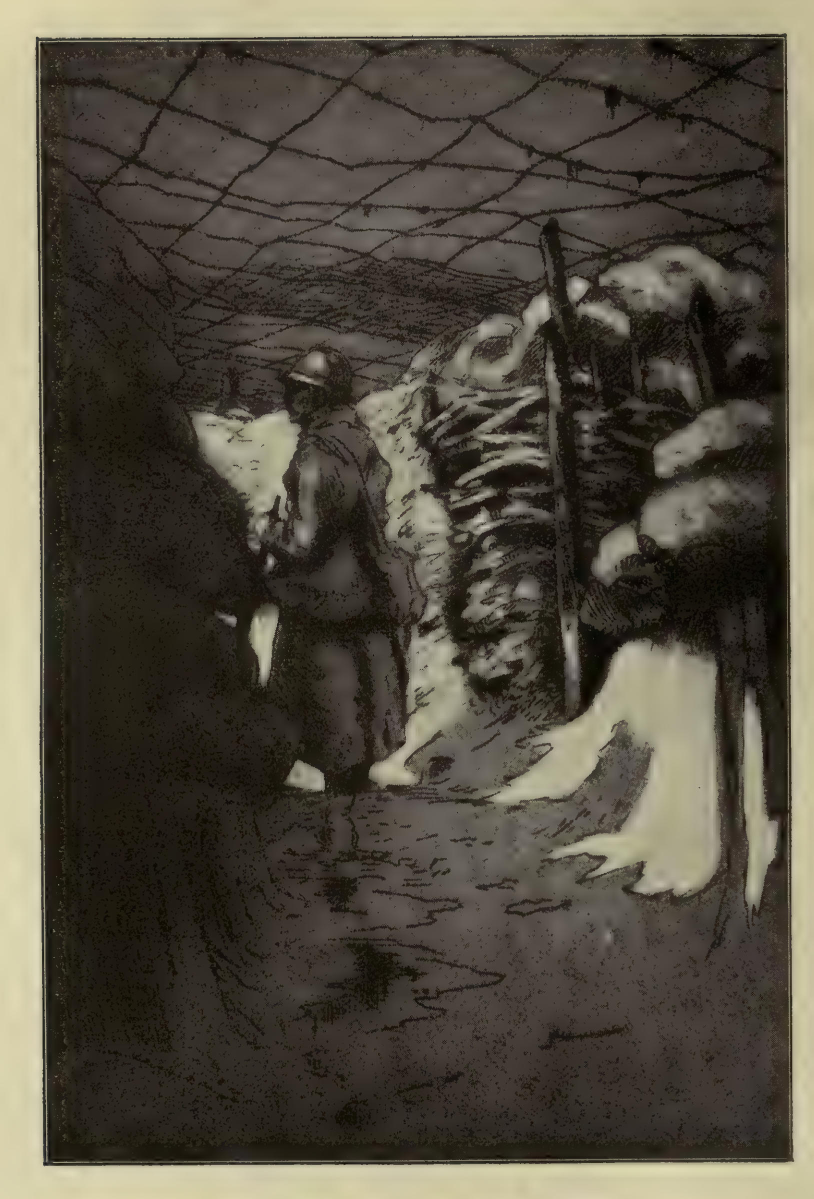
— Mais, mon commandant, m'écriai-je, elle ne sera pas prête. Ici, je suis trop mal installé pour travailler.

— Amsque... vous la jouerez ! Venez avec moi ! Le capitaine adjudant-major est en permission. Vous allez loger dans son poste de commandement. Je vous ferai apporter vos repas par ma popote et vous ne sortirez pas avant que votre revue soit finie.

Trois jours après, j'étais libre, les rôles copiés et donnés aux artistes. Brillante distribution. Un tout jeune aide-major, imberbe comme une fille, jouait une mondaine élégante. Le lieutenant commandant le peloton de 37 se caricaturait lui-même en un rôle à la Polin. Quant au colonel, je m'étais hasardé à le blaguer moi-même.

Il ne m'en échut nul ennui, pas même les galons de caporal. Mais nos représentations, par cet automne doux, splendeur de la vieille Argonne, se poursuivirent avec un succès sans cesse croissant et, si je n'ai pas rapporté mieux de la guerre, j'ai du moins conquis ce titre, à moi décerné en souriant par le bon commandant « Amsque », de chef du service du moral et directeur du grand théâtre du 4e bataillon.

Noël-Nègre



L'HIVER 1917-1918 DANS LES TRANCHÉES
(d'après l'eau forte de Broquet Léon)

1918

XXXVIII

LE FLUX

Les préparatifs



ANNÉE 1917 avait vu se produire deux événements mondiaux, dont la répercussion devait se faire sentir directement sur notre front pendant tout le cours de 1918, et y régler exactement les grandes phases du drame qui s'y préparait. Ce furent :

1° L'écroulement de la Russie, qui se manifesta militairement en trois étapes : l'armistice du 3 décembre 1917; les traités de Brest-Litowsk : du 9 février 1918 avec la Pologne, du 3 mars avec la Russie. Cette catastrophe, survenue au moment où l'Allemagne, à court de ressources, n'envisageait pas sans une légitime terreur la prochaine campagne de printemps, allait donner à son Grand État-Major la libre disposition des forces qui se trouvaient sur le front russe : 81 divisions présentant une masse de près de 800.000 hommes avec un matériel considérable. Appoint paraissant légitimer l'espoir de nos ennemis de terminer les affaires par une attaque brutale sur le front occidental, avant la fin de 1918 ;

2° La déclaration de guerre des États-Unis d'Amérique à l'Allemagne, lancée le 3 avril 1917, qui nous assurait malgré tout la victoire pour l'époque où l'immense force du Nouveau Monde aurait eu le temps de se déverser sur le continent européen. Malheureusement, cette force irrésistible n'était pas encore organisée, ni à plus forte raison transportée à pied d'œuvre. A pied d'œuvre! C'était au delà de l'Océan, que sillonnaient les sous-marins ennemis et qu'il fallait franchir, en dépit du manque de moyens de transport, puisque les marines anglaise, américaine et française suffisaient à peine au ravitaillement des populations civiles des pays de l'Entente.

L'Allemagne aura-t-elle le temps de briser la résistance du front occidental avant que l'Amérique ait pu mettre en ligne ses légions ? Voilà, formulée en deux mots, tout le poignant problème dont les grandioses événements de 1918 vont porter la solution. Solution compliquée, dont l'allure sera très exactement calquée sur le développement des grands événements directeurs que nous venons d'évoquer : d'abord, le choc allemand, toutes forces réunies, choc formidable qui fait plier notre front et semble, un moment, sur le point de le rompre ; puis, égalisation lente des forces au fur et à mesure que le colossal facteur américain fait sentir davantage son action, et renversement progressif des rôles.

Cela, c'est la mathématique brutale des faits, ce que le moral concède à l'élément, le seul processus que le manque de psychologie de nos adversaires eût vaguement entrevu et qu'il comptait régir. Malheureusement pour le grand État-Major allemand, il avait négligé de tenir compte de l'héroïsme et de la constance de l'Armée et de la Nation françaises qu'il supposait épuisées, toutes deux, par quatre années d'une terrible guerre d'usure, dont la France avait supporté jusque-là le plus grand poids. C'était, en effet, le territoire de la France qui, seul, allait encore être pillé, ruiné, souillé ; la chair meurtrie de la France qui allait, encore une fois, servir de rançon à l'indépendance du monde, en attendant que le monde eût eu le temps de forger ses armes.



Ph. Meley

GÉNÉRAL GOURAUD



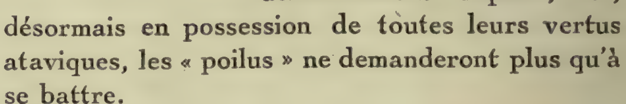
Au 1er décembre 1917, la situation générale sur le front occidental était celle-ci :

Du côté des Alliés :

L'Armée française comptait 99 divisions, dont 65 en première ligne, 9 en deuxième ligne (réserves locales à la disposition des Groupes d'Armées ou des Armées), 25 en réserve (masse de manœuvre à la disposition du Grand Quartier Général). C'était un ensemble d'un peu plus d'un million de combattants, tenant un front de 560 kilomètres, depuis les environs de Saint-Quentin jusqu'à la Suisse, avec une densité moyenne d'un peu moins de deux combattants par mètre courant ; ils étaient appuyés par 6.000 canons de campagne et 4.000 canons lourds.

Le général Pétain la commandait depuis le 16 mai 1917, date à laquelle il avait succédé au général Nivelle. Il portait le titre de Commandant en chef des Armées françaises du Nord et du Nord Est ; son Grand Quartier Général était à Compiègne. Son chef d'état-major était le général Buat.

L'œuvre magnifique qu'il avait réalisée depuis six mois avait été de rendre à l'Armée et au Pays la confiance qu'une campagne de démoralisation, savamment conduite par les agents allemands dans les usines, dans les campagnes, jusque dans les tranchées, avait été sur le point de leur faire perdre. Grâce à la fermeté du Général en chef, à sa douce et inébranlable ténacité, à son amour du soldat, à sa perspicacité, à sa merveilleuse prévoyance, à son inlassable activité, le mal était définitivement réparé ; et, désormais en possession de toutes leurs vertus ataviques, les « poilus » ne demanderont plus qu'à se battre.



L'artillerie était refaite, elle aussi, complétée et en bon état ; les dépôts de munitions regorgeaient de projectiles, et le fantassin n'avait plus l'impression d'être abandonné sans défense aux coups d'un ennemi invisible.

Depuis les derniers jours d'octobre 1917, où, après le désastre italien de Caporetto, il avait fallu envoyer la 10e Armée au delà des Alpes, les forces françaises n'étaient plus divisées qu'en deux Groupes d'Armées : le Groupe des Armées du Nord (G. A. N.), et le Groupe des Armées de l'Est (G. A. E.).

Le Groupe des Armées du Nord était commandé par le général Franchet d'Espérey, dont le

quartier général était à Avize. Il comprenait :

La 3° Armée, général Humbert, quartier général à Clermont ;

La 6° Armée, général Duchêne, quartier général à Belleu ;

La 5° Armée, général Micheler, quartier général à Jonchery-sur-Vesle ;

La 4° Armée, général Gouraud, quartier général à Sainte-Memmie, près de Châlons ;

Le 36° Corps d'Armée.

Le Groupe des Armées de l'Est était commandé par le général de Castelnau, dont le quartier général était à Mirecourt. Il comprenait :

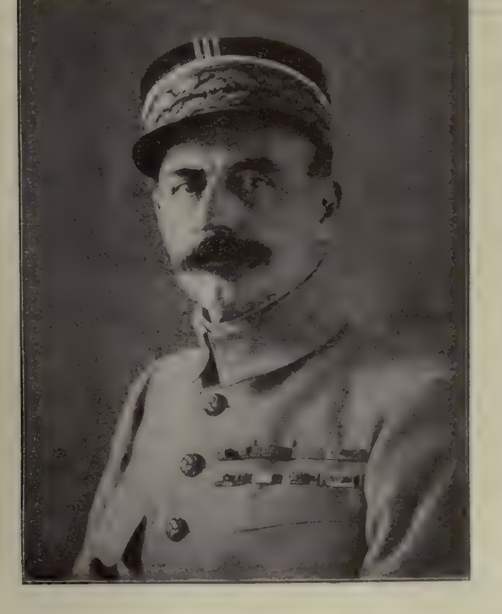
La 2° Armée, général Hirschauer, quartier général à Souilly ;

La 1re Armée, général Debeney, quartier général à Toul ;

La 8° Armée, général Gérard, quartier général à Flavigny ;

La 7° Armée, général de Boissoudy, quartier général à Lure.





GÉNÉRAL DEBENEY

L'Armée britannique comptait 66 divisions, dont 46 en première ligne, et 20 en deuxième ligne (réserves locales). Elle ne disposait d'aucune réserve générale. Son effectif combattant était d'environ 900.000 hommes, tenant un front de 200 kilomètres, entre Saint-Quentin et Ypres, avec une densité moyenne d'un peu plus de 4 hommes par mètre courant. Elle était armée de 3.700 canons de campagne et de 1.600 canons lourds. Le field-marshall sir Douglas Haig en était le Commandant en Chef ; son Grand Quartier Général était à Montreuil.

Ces forces se divisaient en quatre armées. C'étaient, du nord au sud :

La 2° Armée, général Rawlinson, quartier général à Cassel ;

La 1re Armée, général Horne, quartier général à Ranchicourt ;

La 3° Armée, général Byng, quartier général à Albert ;

La 5° Armée, général Gough, quartier général à Villers-Bretonneux.

Un contingent portugais, de deux divisions, était joint à la 1re Armée.



L'Armée belge comprenait 6 divisions d'Armée, d'un effectif sensiblement supérieur à celui des divisions françaises. 4 de ces divisions d'Armée étaient en première ligne, et 2 en réserve.

L'artillerie disposait de 430 canons de campagne et de 160 pièces lourdes.

L'effectif global était d'environ 140.000 hommes, tenant un front de 32 kilomètres, avec une densité moyenne de plus de 4 hommes par mètre courant.

Le roi Albert commandait lui-même effectivement son Armée. Son Grand Quartier Général était à Routhem, et il avait le général Ruquoy comme chef d'État-Major Général.

Les Quartiers Généraux des 6 divisions d'Armée étaient à Nordschoote, La Panne, Wulpen, Oostvleteren, Alveringhen, Hoogstade.



L'Armée américaine. Cette Armée est encore à l'état embryonnaire. Elle comprend 4 divisions complètes, une cinquième non encore pourvue d'artillerie, et une sixième en cours de débarquement. Incapables de figurer sur un champ de bataille, les divisions sont à l'instruction dans les camps.

L'artillerie compte 192 canons de campagne de 75 millimètres, et 120 canons de 155 millimètres, fournis par les arsenaux français.

Le général Pershing, dont le Grand Quartier Général est à Chaumont, est le Généralissime de cette Armée en formation ; et, pour le moment, son rôle consiste à instruire ses Etats-Majors et ses troupes, hommes et cadres, à l'école de la rude guerre que mènent depuis longtemps les Armées de France. Il s'y emploie avec une merveilleuse activité, hâtant les débarquements et les trans-

ports, signalant les imperfections, et rectifiant tout ce qui peut être immédiatement rectifié, inspectant les camps d'instruction, visitant les secteurs de combat, s'installant dans les quartiers généraux français avec les officiers de son État-Major, pour assister à l'élaboration des plans d'attaque quand une opération de quelque importance est en préparation. Il est l'observateur froid et méthodique, l'homme d'action plein d'énergie, le mieux caractérisé pour mener à bien la lourde tâche de transformer en un instrument de guerre redoutable les ressources américaines mises à sa disposition.



L'Entente dispose donc, en somme, sur le front occidental, de 177 divisions, présentant un effectif global d'environ 2.800.000 combattants, appuyés par 10.000 canons de campagne et par 7.000 canons lourds. Chiffres formidables, qu'il convient d'accompagner d'un commentaire pour être entièrement fixé sur leur valeur exacte.

Le principal défaut de cette immense agglomération d'hommes est la bigarrure de ses diverses parties. Chaque Armée a son organisation spéciale, ses méthodes de guerre, sa langue, son armement nécessitant des munitions appropriées, souvent même, ce qui est plus grave, sa conception du but à atteindre. Bien mieux, chacune d'elles a son Grand Quartier Général particulier, indépendant des autres et obéissant à ses inspirations ou aux directives qu'il reçoit de son gouvernement.

Fait inouï : la sympathie et la communauté d'intérêts sont entières dans les nations de l'Entente, et leurs Armées qui combattent coude à coude n'obéissent pas à un généralissime ! Cette grave lacune, bien plus que toute autre cause, a déjà rendu inévitable l'effondrement du front oriental ; c'est elle seule qui a permis aux Empires Centraux de résister pendant plus de trois ans à un ennemi supérieur en nombre, en matériel et en ressources de toutes sortes, simplement parce que les ressources et l'armement sont en Occident, le matériel humain en Orient, et qu'aucune autorité n'existe, qui ait pu ordonner en temps utile les échanges indispensables entre les deux fronts.

Cependant, en novembre 1917, le désastre italien de Caporetto a commencé à dessiller les yeux. On s'est vaguement rendu compte que le front occidental va s'effriter et finalement s'écrouler comme le front russe si l'on ne parvient pas à assurer, là au moins, une unité de direction.

L'organe de cette direction a donc effectivement été créé à Versailles avant la fin de 1917 : c'est le *Conseil Supérieur de la Guerre*, composé des chefs des gouvernements français, anglais et italien, qui devaient se réunir périodiquement. La continuité des travaux était assurée par des conseillers techniques, généraux assistés d'États-Majors convenablement choisis dans toutes les Armées de l'Entente, qui siégeaient en permanence, étaient tenus rigoureusement au courant des événements et préparaient les directives générales à donner aux divers généraux en chef.

L'action de ce Conseil devait pourtant se révéler insuffisante pour triompher du particularisme des gouvernements.

S'il obtint la réorganisation de l'Armée belge sur le modèle français, en douze divisions, il ne put décider le Généralissime italien à envoyer sur le front français autre chose que des travailleurs.

Quant au Gouvernement britannique, préoccupé du sort de ses possessions d'Asie, et obligé d'alimenter les opérations militaires entreprises dans ces régions, il profitait de la réorganisation des divisions anglaises en trois régiments, sur le modèle français, pour appeler en Angleterre les quatrièmes régiments et réduire ainsi de près de 200.000 hommes l'effectif de ses Armées de France. Et pourtant, en janvier 1918, pour soulager l'Armée française, dont le secteur était réellement trop étendu, le front du maréchal Haig avait dû se développer depuis Saint-Quentin jusqu'à l'Oise, libérant la 3e Armée française qui avait été mise en réserve. De nouveau, un état-major de Groupe d'Armées de Réserve était créé, dont le général Fayolle prenait le commandement à Verberie, dans les premiers jours de mars.

L'œuvre capitale du Conseil, elle-même, devait demeurer lettre morte. C'était la création d'un *Comité exécutif*, placé sous la présidence du général Foch. Le général Foch recevait, à ce titre, le commandement d'une réserve générale composée de 12 divisions françaises, 8 divisions britanniques et 6 divisions italiennes, disponibles en tout temps et prêtes à intervenir partout où il serait besoin. Étape bien timide, certes, vers la réalisation du commandement unique, mais décisive tout de même parce que contenant un principe, et susceptible,

si la mesure décidée eût été appliquée, de produire de grands résultats. Au demeurant, la réserve générale prévue n'exista jamais que sur le papier; elle ne fut jamais réunie et, en mars 1918, elle était encore en projet quand se produisit la ruée allemande.



Armée allemande. — En face des Armées alliées, encore disparates et mal soudées, se dresse la seule Armée allemande, encore inférieure en nombre pour quelques jours, mais admirablement homogène comme organisation, valeur, armement et commandement. Elle comprend 173 divisions identifiées, et probablement davantage, dont 126 combattent en première ligne et 47 sont maintenues en réserve. C'est un effectif global d'environ 2.500.000 combattants, appuyés par 8.000 canons de campagne et par 6.000 canons lourds.



GÉNÉRAL DEGOUTTE

Ces forces sont sous le commandement nominal de l'Empereur Guillaume, mais sous la direction effective du feld-maréchal Hindenburg, chef d'État-Major Général, et du général Ludendorff qui, avec le titre de Quartier-Maître Général, est véritablement l'inspirateur et le metteur en scène de tous les plans militaires, ainsi que l'âme de la plupart des décisions politiques et économiques du gouvernement de Berlin. L'union intime de ces deux hommes, les *Dioscures*, suivant la dénomination pittoresque par laquelle on les a désignés, réalise le type du commandement fort, dans toute la puissance de ce terme.

Le Grand Quartier Général est à Kreuznach.

Au 1er décembre 1917, les forces allemandes sont divisées en 3 Groupes d'Armées :

1º Le Groupe d'Armées du Kronprinz de Bavière, dont le quartier général est à Mons, et qui comprend :

La IVe Armée (général Sixt von Arnim), quartier général à Thielt;

La VIe Armée (général von Quast), quartier général à Tournai ;

La IIe Armée (général von Marwitz), quartier général au Cateau;

2º Le Groupe d'Armées du Kronprinz Impérial, dont le quartier général est à Charleville, et qui comprend :

La VIIe Armée (général von Böhn), quartier général à Marle ;

La Ire Armée (général Fritz von Below), quartier général à Thugny ;

La IIIe Armée (général von Einen), quartier général à Vouziers ;

La Ve Armée (général von Gallwitz), quartier général à Montmédy ;

3º Le Groupe d'Armées du duc de Wurtemberg, dont le quartier général est à Strasbourg, et de qui relèvent :

Le Détachement d'Armée du général Fuchs, quartier général à Saint-Marcel ;

Le Détachement d'Armée du général von Mudra, quartier général à Saint-Avold ;

Le Détachement d'Armée du général von Gundel, quartier général à Colmar.

La masse principale des forces fait face à la partie de notre front qui s'étend de la mer à l'Argonne, correspondant aux Groupes des deux Kronprinz. Le Kronprinz de Bavière a sous ses ordres 51 divisions et le Kronprinz impérial 43, tandis que le groupe du duc de Wurtemberg ne compte que 22 unités.



Jusqu'ici, il n'a guère été question que de défensive sur le front occidental, pendant que le destin de la Russie s'accomplissait. Aussi la défensive a-t-elle été renforcée de ce côté d'une manière formidable. Une gigantesque muraille de Chine a été créée, qui, dans l'esprit du Haut Commandement allemand, constituera le front inviolable destiné à paralyser les efforts des Alliés supérieurs en nombre, et à laisser libre le

plus de forces possible pour combattre en Orient.

Cette barrière est déjà vaguement connue sous le nom de *ligne Hindenburg ;* elle sera célèbre plus tard. Par le développement et la perfection de ses ouvrages, par l'abondance des matériaux qui y ont été employés, elle laisse bien loin derrière elle tous les travaux de champ de bataille et même de fortification permanente que le monde ait connus.

Elle comprend quatre systèmes, dessinant ensemble un croissant dont la convexité est tournée vers Paris.

Le premier de ces systèmes, utilisant généralement des lignes d'eau ou des accidents de terrain, est continu et se moule à peu près sur la forme du front. Il a une profondeur d'une dizaine de kilomètres, comprenant cinq tranchées parallèles, protégées par des réseaux de fils de fer et que relient de multiples tranchées de communication, permettant de cloisonner la défense à l'infini et de constituer de véritables pièges pour les régiments adverses trop hardis.

Les secteurs de ce système s'appellent, du nord au sud, la Franken Stellung, la Preuss Stellung, la Bayern Stellung ; puis, en souvenir des héros de l'Allemagne des Niebelungen: Wotan, Siegfried, Alberick, etc.

Le second système, moins convexe que le premier et discontinu, prend appui, à droite, sur le camp retranché de Lille, puissamment organisé, et, à gauche, sur la région fortifiée de Metz-Thionville. Il court parallèlement au premier depuis Lille jusqu'à hauteur de Saint-Quentin ; puis, il s'en détache nettement pour emprunter les fossés de la Serre, de l'Aisne et les hauteurs de la Moselle, sous les noms de Hunding, Brunehilde, Kriemhilde et Michel Stellung.

Le troisième système, encore moins convexe que le second et prenant appui sur les deux camps retranchés, n'est pas entièrement terminé, mais son achèvement est poussé avec activité. On emploie même sans scrupule à ce travail des prisonniers de guerre russes, anglais ou français, au mépris des lois internationales. Jalonnée par Douai, Hirson, Sedan et Montmédy, cette ligne est déjà susceptible d'une résistance très sérieuse entre Douai et Mézières, dans les secteurs Hermann et Hagen, qui interdisent les vallées de la Sambre et de la Meuse.

Le quatrième système, qui relie Valenciennes à Givet, par Maubeuge et Philippeville, est destiné à renforcer la défense des vallées de la Sambre et de la Meuse, de manière que, même si le troisième système était forcé, les Armées engagées dans les Flandres aient le temps de se dégager par Gand, par Bruxelles ou par Namur. Cette ligne, incomplètement terminée, n'est pas encore en état de rendre les services que l'on attend d'elle, mais on y travaille activement.

Les quatre systèmes sont renforcés, aux points les plus particulièrement exposés, par des *lignes intermédiaires,* dont quelques-unes sont à peine ébauchées, mais dont d'autres sont susceptibles de permettre une résistance prolongée contre des troupes déjà épuisées par l'enlèvement des positions principales.

Ils sont, en outre, reliés par de nombreuses *bretelles (riegelstellung)* qui permettraient de localiser un succès ennemi important et d'enfermer dans un cercle infranchissable des divisions ou même des Corps d'Armées victorieux.

Seule, l'Alsace a été négligée. Elle n'est protégée que par le premier système qui se prolonge jusqu'à la frontière suisse. En Haute-Alsace cependant, une série d'organisations tracées dans la région de Mulhouse semble avoir pour but d'enrayer un mouvement débordant par la Suisse, tandis qu'une sérieuse tête de pont couvre Neu-Brisach, sur le Rhin. Enfin une ligne, reliant le camp retranché de Strasbourg au Donon, prépare une réduction éventuelle du front de ce côté, par l'évacuation de la Haute-Alsace.

Derrière ces puissantes organisations, les communications sont grandement facilitées par l'existence d'un réseau ferré très dense : nos chemins de fer du Nord et ceux de Belgique. Deux lignes principales de rocade permettent le jeu latéral des réserves :

1° La ligne Strasbourg-Thionville-Montmédy-Mézières-Lille ;

2° La ligne Sarreguemines-Luxembourg-Namur-Mons-Tournai.

Et d'innombrables lignes de pénétration permettent les évacuations ou l'arrivée des renforts d'Allemagne, par Cologne, par Coblentz, par Bingen ou par Mayence.

En somme, l'invasion est puissamment rivée dans le territoire français, et il est évident que son refoulement nécessiterait la mise en œuvre de moyens que, malgré l'admirable prévoyance de

notre Haut-Commandement et l'activité de nos arsenaux, nous ne possédons pas encore. En outre, elle est outillée pour passer à une offensive vigoureuse dès qu'elle en jugera l'occasion favorable; car il ne s'agit vraiment plus, maintenant, pour l'Allemagne de rester sur la défensive. Le colosse russe est abattu; il s'agit d'en finir, par un choc décisif, avec les puissances occidentales.

Nous avons dit que l'unité de commandement était parfaitement réalisée dans l'Armée allemande. Cette unité n'excluait pas quelques tiraillements entre les deux chefs qui se partageaient le Commandement suprême. Le principe même des modalités de l'offensive les divisa. Sentant le prix du temps, Hindenburg aurait voulu attaquer au plus vite à tout prix, même avec une préparation moins parfaite, pour abattre l'Entente avant l'intervention efficace des Américains. Ludendorff, lui, ne voulant rien laisser au hasard dans cette entreprise scabreuse, incline à ne déclencher l'opération qu'après avoir réuni tous les moyens matériels qu'il juge indispensables pour la victoire.



(Photo Manuel)

GÉNÉRAL BYNG

En décembre 1917, c'est Hindenburg qui impose sa volonté. Il veut emporter l'affaire à coups de divisions et les transports d'hommes du front russe et du front italien se multiplient, intenses. 12 divisions sont transportées en décembre; 13 en janvier 1918.

En février, la thèse de Ludendorff paraît l'emporter: On ne transporte plus que 8 divisions; mais, en revanche, ce sont des apports considérables de matériel : canons lourds et de campagne, minenwerfer, mitrailleuses, toute l'ossature du front russe.

Au total, le 10 mars, 38 divisions nouvelles ont été identifiées sur notre front; 7 n'ont pu être identifiées, mais y sont signalées par de multiples renseignements; 5 demeurent douteuses, parce qu'ayant échappé au contrôle sur tous les fronts. C'est un supplément de forces d'une cinquantaine de divisions, et un ensemble de plus de 200 sur les 241 divisions que compte, en totalité, l'Armée allemande.



En même temps, deux états-majors d'Armée ont été transportés en France : celui de la XVIIe Armée, du général Otto von Below, s'est établi à Valenciennes entre les VIe et IIe Armées, dans le Groupe d'Armées du Kronprinz de Bavière; celui de la XVIIIe Armée, du général von Hutier, le vainqueur de Riga, le spécialiste en attaques brusquées, s'est intercalé entre les IIe et VIIe Armées, face à la soudure des Armées française et britannique.

Ce point de soudure était donc incontestablement menacé; mais les Flandres, la Champagne, l'Argonne l'étaient aussi, et une rupture de front sur l'un quelconque de ces points eût été également désastreuse. Or, l'ennemi qui avait pu pourvoir abondamment de matériel tous les secteurs, était parfaitement en mesure d'attaquer partout sans avoir, au préalable, attiré l'attention de nos guetteurs par des transports plus particulièrement intensifs sur le point visé.

Malgré toute l'activité d'un service des renseignements remarquablement organisé, le Grand Quartier Général français demeurait donc à la *devine*. Il était tenu au courant, globalement, de l'importance des transports venus de Russie. Il savait jusqu'à quel point les divisions laissées sur le front oriental avaient été privées de tous leurs soldats aguerris, qu'avaient peu à peu remplacé des recrues; il n'ignorait pas que les trains s'acheminaient principalement vers le front britannique; mais, jusqu'au dernier moment, il fut réduit à des conjectures sur le point d'attaque que choisirait l'adversaire. Il était seulement certain que, quel que fût ce point, l'ennemi disposerait

toujours, au début, de moyens incomparablement supérieurs à ceux que la défense pourrait lui opposer, et il se préparait à des heures d'angoisse.

Une idée réconfortante le soutenait et lui permettait d'envisager l'avenir avec espoir : c'est que la classe 1919, incorporée en Allemagne dès juin 1917, figurait déjà dans les secteurs calmes du front français et même dans les réserves des Flandres. Or, cette jeune classe était pour longtemps l'ultime ressource de l'Empire. En résistant aux plus formidables assauts, ce que le Haut Commandement français allait observer attentivement, ce ne sont pas les quelques kilomètres carrés de terrain ruiné qu'il faudrait abandonner, mais seulement le prix que l'ennemi mettrait à les conquérir. L'usure des réserves allemandes, réserves non renouvelables, tel va être décidément, dans les opérations qui vont commencer, le seul critérium de la victoire.

Il est le seul critérium parce que, de son côté, la France est froidement résolue à tenir, quoi qu'il arrive. Elle sait fort bien, car on ne le lui a pas caché, que dans la partie formidable qui va s'engager, l'ennemi disposera pendant quelques mois d'une supériorité très sensible en effectifs, en matériel, en moyens d'action de toutes sortes. Sous l'impulsion du robuste vieillard qui préside à ses destinées, la France accepte avec fermeté l'idée que le printemps prochain sera rude, après tant de rudes hivers. Encore une fois, comme aux époques les plus douloureuses de leur histoire, les âmes de tous les Français s'élèveront donc à la hauteur des dangers qui menacent la Patrie, et jamais leur foi dans la victoire définitive du Droit n'aura été plus ardente ni plus raisonnée. Il faut tenir, se sacrifier encore, jusqu'au bout, pour donner aux légions américaines le temps d'intervenir dans la lutte ; et quand ces légions seront là, en nombre suffisant, dans trois mois, dans quatre mois, dans six peut-être, la splendeur du triomphe fera oublier les souffrances et les deuils consentis à la libération du monde. Tous, dans la France de Charles Martel, de Jeanne d'Arc, de Villars et de Kellermann sentent cela, disent cela; et malgré la boue sanglante des tranchées, nos soldats dont le général Pétain a su soutenir l'âme, absorbés dans leur tâche ardue, sans enthousiasme mais avec une farouche énergie, tendent leurs muscles pour la lutte suprême.

LA BATAILLE DE L'EMPEREUR

On n'engage pas sans hésitations une partie aussi redoutable et aussi lourde de conséquences. Annoncée tous les jours par la presse allemande depuis le mois d'octobre 1917, la grande offensive d'Occident avait vu son échéance sans cesse retardée, et l'on en parlait encore en mars 1918.

En Allemagne même, tout un parti fort puissant y était opposé, dont le chef n'était autre que M. von Kuhlmann, ministre des Affaires étrangères. Maintenant que la Russie était hors de cause, ce diplomate était d'avis que l'Allemagne avait gagné la guerre, quoi qu'il pût arriver, puisque l'Orient lui était désormais ouvert ; et devant les difficultés qu'il prévoyait en France, il estimait le moment venu de faire des propositions de paix aux puissances occidentales. Un petit sacrifice consenti, de ce côté, ne lui paraissait même pas susceptible d'amoindrir d'une manière appréciable les immenses bénéfices que promettait l'Orient. Ce fut là le thème d'une campagne de presse fort active qui se développa en Allemagne et eut aussi des échos dans certains organes des pays de l'Entente.

Mais le parti pangermaniste, qui recevait ses directives de Hindenburg et de Ludendorff, veillait jalousement. Il triompha assez facilement du ministre et de ses velléités de conciliation ; et, en définitive, sans que les immenses préparatifs de la ruée finale eûssent même été interrompus un seul instant, tous les esprits allemands se trouvèrent bien pénétrés de l'idée que la guerre devait être poussée à fond et qu'elle ne pouvait se terminer que par l'écrasement définitif de la France et de l'Angleterre.



Le plan conçu par Ludendorff est simple et brutal. Il s'agit d'un coup de massue porté avec toutes les forces disponibles en un seul point, convenablement choisi. Ce point sera la région de Saint-Quentin où est la soudure des forces anglaises et françaises. Le Grand État-Major allemand sait bien que la principale faiblesse de l'Entente est dans l'absence d'un commandement unique. Si donc les Allemands réussissent à pénétrer en coin entre les Anglais et les Français, les deux grands alliés ne seront vraisemblablement pas capables de coordonner leurs efforts. Dès

lors, les Anglais se retireront tout naturellement vers les ports de la Manche où sont leurs bases, et les Français n'auront même pas le temps de revenir de leur surprise et de les appuyer efficacement. Isolés eux-mêmes, ils seront rejetés vers le sud, et les chances seront grandes d'une victoire décisive.

Pour cacher le plus longtemps possible à l'ennemi le point d'attaque choisi, de nombreuses démonstrations : combats d'artillerie, attaques d'infanterie de faible envergure, ont lieu depuis le début de l'année un peu dans tous les secteurs du front ; en Champagne, en Alsace, en Lorraine. Quand l'attaque se déclenchera, elle sera accompagnée d'un redoublement d'activité et d'une formidable préparation d'artillerie, déchaînée depuis la mer jusqu'à la Suisse. Ainsi, même s'ils avaient l'intention, ce qui est peu probable, de mettre leurs réserves en commun, Français et Anglais, préoccupés chacun du sort de leur secteur, conserveront jalousement leurs disponibilités et laisseront l'offensive allemande progresser librement.



LA BATAILLE DE L'EMPEREUR

Tout cela était fort bien conçu et l'exécution semble avoir approché de la perfection. Malheureusement, une erreur stratégique fondamentale condamnait ce plan à l'échec : il ne prévoyait qu'une attaque, formidable il est vrai, mais unique. Cette méthode simple et brutale avait triomphé en Russie ; et l'homme à qui elle avait procuré dans ces vastes régions une gloire éclatante lui demeurait fidèle, sans songer que, sur le nouveau théâtre où il allait manœuvrer et devant l'organisation et la valeur des nouveaux ennemis qu'il avait à combattre, les conditions de la lutte se trouvaient profondément modifiées.

La caractéristique du choc allemand, produit par des masses considérables admirablement entraînées, appuyé par des moyens formidables et favorisé par la surprise, est d'être irrésistible au premier moment. En tout état de cause, les troupes de première ligne qui le subissent sont annihilées ; seule, une intervention des réserves est susceptible d'enrayer ses progrès.

Or, en Russie, où l'immensité du front et la rareté des moyens de communication rend cette intervention des réserves très lente ; où, au surplus, le matériel dont disposent les troupes en ligne est défectueux et insuffisant ; où le moral des soldats et celui de toute la Nation sont affaiblis par une savante campagne de démoralisation, un semblable procédé devait à coup sûr réussir, et occasionner, sinon immédiatement un désastre irréparable, du moins la dislocation assez rapide du front.

Mais, en France, les troupes de première ligne sont fort bien armées et leur moral est très élevé ; le front est moins étendu et les moyens de communication sont nombreux et rapides, de sorte

que les premières réserves n'ont jamais plus de 200 kilomètres à parcourir par voie ferrée pour intervenir efficacement et colmater une brèche — au lieu de 1.200 kilomètres en Russie, par de mauvais chemins. Ici, l'offensive brutale sur un seul point ne peut guère aboutir qu'à la formation d'une *poche* plus ou moins profonde que l'intervention rapide des réserves limitera, puis réduira, car aucun autre secteur du front ne sollicite l'appui de ces réserves et le défenseur demeure libre d'en disposer à sa guise.

Pour faire mieux, il eût fallu consacrer moins de moyens au premier coup de boutoir et le renouveler plusieurs fois en des points très éloignés, afin de disloquer le front et d'obliger nos réserves à des rocades épuisantes. Mais, bâti en force, Ludendorff manque de souplesse; ses États-Majors en manquent aussi. Le Haut Commandement allemand se montrera incapable d'adapter les méthodes du front oriental aux nécessités du front occidental. Ce sera la cause première de sa défaite.



ABRI ALLEMAND DANS LE BOIS DE SAINT-GOBAIN



Donc, le *21 mars*, le front s'enflammait de la mer à la Suisse; et, en maints endroits, se déclenchaient des préparations d'artillerie avec un luxe de munitions qui rappelait les orgies de Verdun ou de la Somme. Cependant, cette préparation fut particulièrement violente dans la région comprise entre la Scarpe, à l'est d'Arras, et Vendeuil, à une dizaine de kilomètres au sud de Saint-Quentin. Grâce aux minenwerfer, aux canons de calibres inconnus, à des obus toxiques nouveaux bourrés d'ypérite, les Allemands réalisèrent encore une fois la zone de mort intégrale sur ce front de 80 kilomètres. C'était surtout sur l'effet moral produit par les obus toxiques que Ludendorff comptait pour forcer la victoire.

Il y avait là, depuis la Scarpe jusqu'à la route de Péronne à Cambrai, deux Armées britanniques: la 3e, du général Byng, le vainqueur du Cambrésis, avec 9 divisions en première ligne et 5 en deuxième; et au sud, s'étendant jusque dans la forêt de Saint-Gobain, où elle se soudait aux Armées françaises, la 5e Armée du général Gough, avec en première ligne 10 divisions d'infanterie et en deuxième ligne 3 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie. Le quartier général de Byng était à Albert, celui de Gough à Nesle.

Byng a 6 divisions entre Croisilles et La Vacquerie; Gough en a 10 de la Vacquerie à La Fère. Contre ces 16 divisions se ruent, à partir de 9 h. 30 du matin, 37 divisions allemandes appartenant à la IIIe Armée du général von der Marwitz, à la XVIIe Armée d'Otto von Below, flanquant l'attaque au nord; à la XVIIIe Armée de von Hutier, l'appuyant au sud.

Le brouillard est intense; les défenseurs sont étourdis par le furieux bombardement qu'ils viennent de subir, et les épaisses nappes de gaz qui enveloppent les tranchées favorisent encore la surprise. Cependant, comme les soldats de Byng (59e, 6e, 51e, 17e, 63e et 17e divisions) s'attendaient depuis longtemps à l'attaque, l'étonnement fut de courte durée, et bien vite la résistance devint énergique. En face de Marcoing l'ennemi ne put réaliser aucun progrès, en dépit des plus vigoureux efforts. Plus au nord, vers Croisilles, il réussit bien à enlever les premières tranchées britanniques, mais son élan se brisa contre les fils de fer de la deuxième ligne et il éprouva de lourdes pertes.

Au contraire, l'Armée de Gough qui se croyait en sûreté parce que la plus grande partie de son front était couverte par les marais de l'Oise, fut surprise. Les marais de l'Oise étaient à sec ; ils n'arrêtèrent pas les colonnes d'assaut allemandes et celles-ci submergèrent les tranchées britanniques. Dans la soirée, la 5e Armée était rejetée derrière le canal de Crozat, entre Saint-Simon et Tergnier, et cette dernière localité était même enlevée par l'ennemi.

En somme, cette journée, au cours de laquelle les Allemands, profitant de tous les avantages d'une longue préparation et de tous les effets de la surprise, avaient engagé contre 16 divisions britanniques, outre leurs 37 divisions de première ligne, 27 divisions de renfort, soit un total de 64 divisions, avaient creusé dans le front de nos Alliés deux poches inégales : l'une, assez faible, dans la région de Croisilles, en direction de Bapaume; l'autre plus importante, de La Vacquerie à La Fère, en direction de Ham.



DÉBARQUEMENT EN GARE DE MONTDIDIER, D'APRÈS L'AQUARELLE DE JEAN LEFORT

Mais, dès que les guetteurs britanniques ont signalé les masses allemandes quittant leurs tranchées, le maréchal Haig, prévenu, a immédiatement téléphoné au général Pétain qui, sans perdre une minute, a alerté ses réserves. Depuis longtemps, on avait envisagé, au Grand Quartier Général français, les diverses hypothèses que pourrait tenter de réaliser une offensive allemande, et on peut bien croire que celle d'un *rush* sur le point de soudure franco-britannique n'avait pas été oubliée.

Pétain ordonne donc au général Pellé, commandant le 5e Corps, dont les divisions (9e, 10e, 125e divisions d'infanterie et 1re division de cavalerie à pied) sont près de Compiègne, de se tenir prêt à embarquer ses unités. Le général Humbert, commandant la 3e Armée, qui est à Clermont, et le général Fayolle, commandant du G. A. R. sont avisés de cet ordre et avertis qu'ils pourront être appelés, eux aussi, dans la région de La Fère. Le général Debeney, commandant la 1re Armée, à Toul, reçoit l'ordre de préparer les transports nécessaires pour le cas où ses troupes, qui sont en ligne en Lorraine, devraient être ramenées vers Noyon.

A midi, la 125e division, transportée par camions, débarque déjà à l'est de Quierzy, dans le secteur de la 58e division britannique : elle doit assurer la liaison entre les Anglais et l'Armée Degoutte. Les trois autres divisions du 5e Corps seront jetées dans la région de Noyon, au fur et à mesure de leur débarquement. Le général Humbert installe à Montdidier le quartier général de la 3e Armée.



La nuit du 21 au 22 mars est calme. Après leur ruée de la veille, les Allemands sont obligés de réorganiser leurs unités effroyablement mélangées. Ce désordre extraordinaire s'explique par la formation de combat adoptée. Les divisions qui, par endroits, étaient sur deux ou trois de profondeur, occupaient chacune un front de 2 kilomètres avec, en général, deux régiments en première ligne et un régiment en réserve. Dans chaque régiment, les trois bataillons étaient échelonnés en profondeur et chaque bataillon fournissait deux vagues d'assaut : la première vague constituée par deux compagnies et par les mitrailleuses légères ;

la deuxième vague, qui suivait la première à 100 mètres, par deux compagnies et par les mitrailleuses lourdes. A 200 mètres en arrière, suivaient les minenwerfer. La compagnie avait deux sections en première ligne et deux sections en soutien.

Un semblable dispositif, renouvelé des anciens, présentait, par division, de 15 à 20 hommes en profondeur et jusqu'à 40 hommes lorsque, dans la masse d'attaque, deux divisions se suivaient, ce qui était à peu près général.

La première vague devait foncer, tête baissée, sur son objectif, sans se soucier des pertes, franchir la position ennemie et aller s'installer au delà, en négligeant les éléments de la défense qui pouvaient résister encore et que des troupes spéciales, munies de grenades, de couteaux et de lance-flammes, avaient mission de réduire. Arrêtée au delà de l'obstacle, la première vague devait exécuter des feux très violents, jusqu'à l'extrême limite de la portée des armes, pour inonder d'une pluie de balles le terrain en arrière, et rendre impossible l'arrivée des réserves de l'ennemi.

A la faveur de ce barrage, la deuxième vague devait progresser, dépasser la première et aller s'installer au delà pour continuer le feu et permettre de la même manière la progression de la troisième vague... et de même ainsi jusqu'à la dernière... Si l'on songe que ces vagues qui chevauchaient ainsi les unes sur les autres appartenaient à des compagnies, à des bataillons, à des régiments, et même à des divisions et à des Corps d'Armées différents, qu'elles cheminaient en dépit du feu de l'ennemi, parmi les réseaux de fils de fer et les obstacles accumulés, on peut juger du désordre. Aussi peut-on penser qu'une complète remise en main des 64 divisions engagées ce jour-là s'imposait, et on comprend pourquoi l'offensive dut s'arrêter momentanément le 21 mars, au soir.



Le 22 mars, au matin, la course reprenait dans un brouillard épais, en présence de l'Empereur, appelé en toute hâte pour assister à la victoire. Cette fois, au nord, l'Armée de Byng cédait sous une formidable pression et abandonnait les hauteurs de Croisilles à l'Armée de Below, tandis qu'au sud, Marwitz, faisant effort sur la gauche de Gough, enlevait Epehy, Roisel, Vermand et les deux premières positions anglaises jusqu'à l'Omignon.

Au sud de ce ruisseau, Hutier, précédé par une nappe de gaz, pénétrait dans les troisièmes positions de la 5e Armée britannique, prenait pied sur la rive ouest du canal de Crozat, forçait le passage de l'Oise à l'ouest de La Fère et se rendait maître de Tergnier.

Menacé d'être débordé, Byng évacue alors ses premières positions qui résistaient toujours en face de Marcoing, et Gouhg, dont toutes les réserves ont déjà été engagées, prend ses dispositions pour se retirer derrière la ligne de la Somme et du canal du Nord.



Cependant, le général Pellé est déjà arrivé à Noyon. Ses divisions sont en mouvement, mais ne peuvent être encore là ; et, en les attendant, la 125e division doit étendre sa gauche vers l'ouest pour étayer vers Chauny la 58e division britannique qui recule toujours, écrasée sous le nombre des assaillants, ainsi d'ailleurs que les autres divisions de l'Armée Gough. L'intervention des réserves britanniques (20e division et 2e division de cavalerie) a permis tout au plus de marquer un temps d'arrêt sur le canal de Crozat. C'est une mission d'entier sacrifice que nos 76e, 131e, et 113e régiments d'infanterie accomplissent avec abnégation.



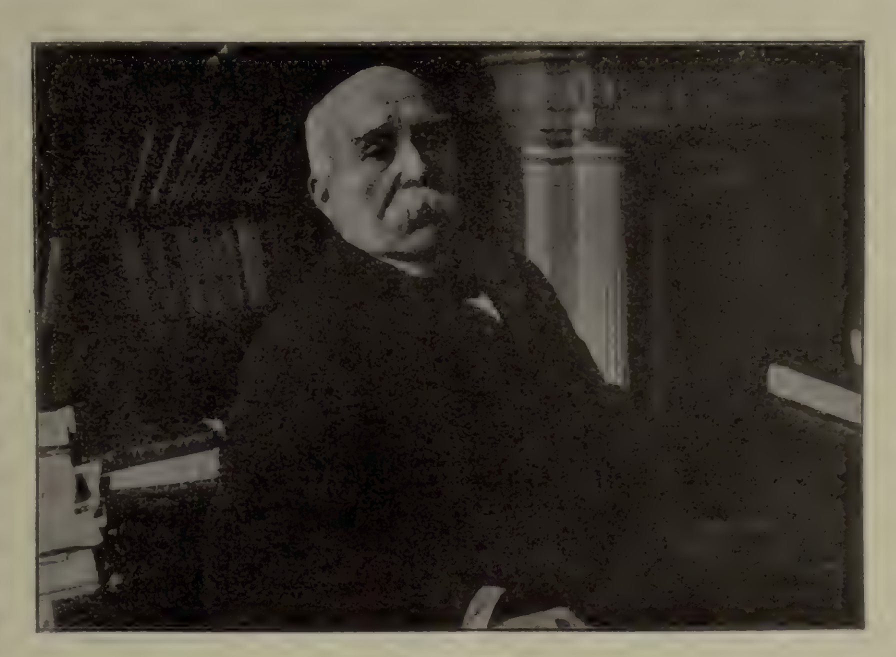
A Paris, la situation est encore envisagée, ce jour-là, avec assez de calme. M. Clemenceau consulte le général Foch, chef d'État-Major de l'Armée, et ce dernier estime que la ténacité dans la résistance et l'activité dans la manœuvre peuvent fort bien triompher de l'effort allemand. Selon lui, de nombreux obstacles : la Somme, le canal de Crozat, barrent encore la route à l'assaillant et couvrent les points vitaux à conserver; et on peut tout attendre de la ténacité britannique.

Mais le 23 mars, la situation s'aggrave. L'Armée Gough, exécutant les ordres de la veille, se replie en bon ordre, sans attendre l'attaque qui se déclenche d'ailleurs dans la matinée. Pétain est au Grand Quartier Général britannique. Haig incline à se retirer vers les ports de la Manche. Le Général en chef français insiste avec force pour que

la liaison ne soit pas rompue : « Si vous ne prenez pas la main que je vous tends, lui dit-il, tout est perdu. J'ai le bras long, mais je ne peux tout de même pas l'allonger indéfiniment... »

Les escadrilles françaises sont là. Elles retardent l'ennemi qui marche déjà vers Ham, maître de toute la rive gauche de la Somme, en aval de cette ville.

La 3e Armée britannique a dû s'aligner sur la 5e pour éviter d'être débordée ; mais les régiments de Byng, dont le moral reste excellent, s'arrêtent assez vite et contiennent l'Armée de Below devant Bapaume. En revanche, sur le canal de Crozat, les deux divisions britanniques, qui avaient faibli hier, se replient maintenant vers l'ouest, décimées, sans même songer à demeurer en liaison avec la 6e Armée française. Une dangereuse brèche s'ouvre à l'endroit de la soudure franco-britannique. Si Hutier fonce comme il sait le faire, le désastre sera irréparable ce soir. Mais voici les trois divisions de Pellé. Humbert est avec elles; il les anime de son ardeur, et, au fur et à mesure de leur débarquement, il les envoie au combat avec l'ordre formel de se sacrifier et de tenir à tout prix.



CLEMENCEAU

Pellé lance la division Gamelin vers Ham, les divisions Valdant et de Rascas, appuyées par la division E. Mangin qui vient de rejoindre le 5e Corps, vers le canal de Crozat. Ces divisions rencontrent en route les deux divisions britanniques harassées qui se retiraient du feu. L'artillerie n'est pas au complet ; les coffres sont à moitié vides ; les hommes sont fatigués de leur voyage. Avec un admirable esprit de sacrifice, les compagnies parfois isolées des 4e, 82e, 329e, 46e, 31e, 89e, 76e, 131e, 113e d'infanterie ; des 4e, 9e et 11e cuirassiers à pied, jusqu'à un bataillon du 65e régiment territorial, se lancent au-devant des masses allemandes à la baïonnette. La division Diébold chasse un moment de Tergnier l'ennemi surpris de trouver ici des capotes bleu horizon.

Mais Ludendorff a mis en ligne de nouvelles divisions qui poussent les premières et passent devant elles. La marée feldgrau submerge tout. La 125e division doit abandonner Tergnier. La lutte a pris un caractère d'acharnement inouï ; et c'est seulement pied à pied que nos lignes trop minces reculent, infligeant à l'ennemi des pertes énormes. Elles ne peuvent nulle part se maintenir; le Haut Commandement allemand met un tel prix à ses succès qu'il paraît décidé à consentir tous les sacrifices pour donner à l'Empereur « Sa Victoire », et pour terminer la guerre.



Entre temps, presque toutes les nuits, des avions de bombardement survolaient Paris, et leurs bombes semaient la mort dans la capitale. L'ingéniosité allemande venait même de trouver un moyen infernal de frapper l'imagination et d'atteindre le moral de la France, tout en donnant au monde une haute idée de la puissance germanique. Le 23 mars, une pièce à longue portée, cachée dans la forêt de Pinon, faisait pleuvoir, à une distance de 120 kilomètres, des obus monstres sur Paris. Des maisons furent éventrées ; des femmes, des vieillards, des infirmes, des malades, des enfants à la



TERGNIER. — LA ROUTE DE CHAUNY

qui rappelle trop des souvenirs de défaite, mais de Tours..... M. Poincaré refuse toute suggestion et déclare nettement qu'il ne quittera pas Paris.



Le 24 mars, il faut encore reculer. Byng, dont les réserves sont désormais épuisées, lâche Combles et Bouchavesnes ; Gough abandonne la ligne de la Somme que Marwitz franchit derrière lui. Enfin, jetant sans compter ses divisions dans la fournaise, Hutier refoule lentement au delà de Chauny les héroïques divisions de Pellé, qui vendent chèrement leur vie.

Sentant qu'il va définitivement perdre pied, le Maréchal Haig appelle à l'aide. Au Gouvernement britannique, il demande des renforts, montrant l'Armée Gough en déroute, le front percé, les unités décimées et en désordre se retirant comme elles peuvent et s'accrochant où elles peuvent, sans que le Commandement ait les moyens de ralentir par des troupes fraîches la poussée sans cesse alimentée de l'ennemi. A Pétain, il demande l'appui d'au moins 20 divisions françaises !... Or Pétain, qui a le devoir de couvrir non les ports de la Manche, mais Paris, ne peut en aucune manière dégarnir davantage son front, déjà trop anémié. Il peut donner ses 1re et 3e Armées ; mais vraiment la prudence lui interdit d'aller au delà.



Le 25 mars, la tuerie continue ; et, des promenades de la capitale, les Parisiens peuvent, dans le silence du soir, entendre le grondement du canon qui se rapproche, scandé par les formidables explosions des obus de la « Bertha » perpétrant méthodiquement, par les rues paisibles, leur ignoble et lâche besogne d'assassinat.

Byng a perdu Bapaume ; Gough abandonne Nesle ; à travers les ruines fumantes de Guiscard et de Maucourt, les soldats de Pellé reculent pas à pas vers Noyon. Mais, de ce côté, la défense du cours de l'Oise, depuis Noyon jusqu'à La Fère, s'organise déjà solidement. Si Humbert qui,

mamelle tombèrent, fauchés par la mitraille, tout comme les combattants des tranchées. Cette guerre à l'allemande n'eut pas d'autre effet que de soulever la réprobation du monde civilisé. Au demeurant, l'âme de la capitale et celle de la France ne furent aucunement ébranlées.



Cependant, la situation était grave. D'Arras à La Fère, le front portait une plaie ouverte. Les Anglais reculaient maintenant sur près de 100 kilomètres ; le canal de Crozat était forcé, ainsi que l'Oise, vers La Fère et la Somme, en amont de Ham. L'Armée Debeney, que Pétain avait appelée en toute hâte de Toul, arriverait-elle à temps pour appuyer l'Armée Humbert, avant que la retraite anglaise, nettement orientée vers l'ouest, n'eût ouvert à la gauche de nos Armées une brèche trop grande pour pouvoir être comblée ?

Devant ce recul continu des forces britanniques, Pétain considère qu'une catastrophe peut surgir ; et pour n'y être point englobé, il envisage la possibilité d'un repli de sa gauche vers le sud. Foch, lui-même, estime que la situation peut devenir critique d'un moment à l'autre ; et, sur son conseil, M. Clemenceau, décidé pour sa part à terminer sa carrière dans Paris assiégé, pressent le Président de la République de la nécessité où le Gouvernement pourra se trouver de revenir, pour la troisième fois dans notre histoire, s'installer en province. Dans les couloirs du Ministère il est question, non de Bordeaux qui est trop loin et

dans un magnifique ordre du jour, a rappelé à ses soldats qu'ils défendaient « le cœur de la France », doit encore, le 25 au soir, abandonner Noyon, il se déclare dès ce moment en mesure d'enrayer les progrès de l'ennemi vers Paris.

Pourtant Haig se replie décidément vers les ports de la Manche, et Pétain doit pourvoir à la défense du large front qui se développe aujourd'hui de Noyon à Moreuil, et qui s'étendra peut-être encore demain.

Heureusement, le général Debeney installe, ce jour-là, le quartier général de la 1re Armée à Maignelay. Avec les Armées Debeney et Humbert, le G. A. R. s'est constitué sous le feu. Nos divisions débarquent en toute hâte. Devant le flot, qui bat déjà son pied, le mur français s'élève lentement.



L'UNITÉ DE COMMANDEMENT. FOCH.

Or, à Paris, le général Foch, qui suit de près les opérations, a exposé leur philosophie au Président du Conseil. Clairement, nettement, comme il le faisait jadis quand il professait à l'École de Guerre, il lui a montré du doigt le défaut de notre cuirasse.

Nous allons être battus parce que le maréchal Haig a la mission formelle de garder les ports de la Manche et que le général Pétain a le devoir sacré de couvrir Paris. La poursuite de ces deux objectifs divergents entraîne, devant la poussée de l'ennemi, une retraite divergente. Fatalement donc, quelle que soit l'activité de nos réserves, tôt ou tard, une brèche se produira dans la région de Montdidier, par où les dernières réserves allemandes s'engouffreront et gagneront la victoire. Il est de toute nécessité d'unifier les points de vue français et britannique; et pour cela, il faut un coordinateur des efforts, un généralissime.

Sans perdre une minute, le Président de la République et M. Clemenceau se rendent, le 25 mars, auprès du général Pétain, au Grand Quartier Général français, à Compiègne. Une réunion générale doit avoir lieu le lendemain à Doullens, où se trouvent le ministre de la Guerre et le Généralissime britanniques. Il est convenu que la question vitale du Commandement unique y sera posée et résolue.



Le 26 mars, nouveau recul. Byng a dû abandonner Albert, l'un des nœuds de communications les plus importants de la région, ainsi que Bray-sur-Somme ; Gough évacue Chaulnes en toute hâte et cherche à se raccrocher à Rosières. Un vide de près de 50 kilomètres s'ouvre à la droite de Gough et à la gauche de Debeney, dans lequel déferlent les vagues sans cesse renouvelées de 40 divisions allemandes.

Sir Douglas est désemparé; il estime qu'il ne peut plus désormais faire autre chose que de tâcher de conserver les ports de la Manche; et, pour contenir la ruée allemande sur la Somme, il déclare que l'intervention de 30 divisions françaises lui est absolument indispensable.

Les Allemands sont à 15 kilomètres d'Amiens; et Amiens tombé, ou seulement tenu sous le feu de l'artillerie ennemie, c'est la rupture consommée entre les Armées françaises et britanniques, ce sont les Anglais rejetés vers la mer, c'est la France isolée. Le rêve de

ÉGLISE DE SAINT-GERVAIS DÉMOLIE PAR LA " BERTHA "

Ludendorff se réalise dans l'écroulement virtuel de la puissance militaire de l'Entente. Or, à cette suprême et tragique éventualité, l'esprit de sacrifice et l'admirable contenance des bataillons de Debeney, qui courent au combat sans artillerie, en descendant du train, ne sont pas un palliatif suffisant. Leur héroïsme dispute désespérément aux masses de Hutier la région de Lassigny et la route directe de Paris; mais le flot, endigué de ce côté, se déchaîne vers l'ouest, où toute l'énergie de l'ennemi paraît se tendre vers la conquête d'Amiens. Or, Amiens perdu, c'est encore la catastrophe.

Mais, ce jour-là, les Alliés ont accompli un acte décisif. Une conférence a réuni à Doullens le Président de la République, M. Clemenceau et lord Milner, le maréchal Haig, les généraux Foch et Pétain; et, sur la proposition du maréchal Haig, appuyé par le ministre de la Guerre britannique, M. Clemenceau et lord Milner ont signé à 14 heures l'ordre suivant :

> Le général Foch est chargé par les Gouvernements britannique et français de coordonner l'action des Armées alliées sur le front occidental. Il s'entendra à cet effet avec les Généraux en chef, qui sont invités à lui fournir les renseignements nécessaires.

Ce n'est donc pas encore un *généralissime* qui vient d'être créé : c'est simplement un *coordinateur des efforts* qui, tous, doivent tendre au même but.

A cette heure, Foch, chef d'État-Major de l'Armée française depuis le 15 mai 1917, sauveur des Armées belge et anglaise sur l'Yser, de l'Armée italienne sur le Piave, vainqueur de la Somme, est déjà l'une des grandes figures de la guerre.

Né à Tarbes le 2 octobre 1851, il a 67 ans. Artilleur, sorti « petit chapeau » de l'École Polytechnique en 1870, il était considéré bien avant 1914 comme l'un des plus puissants cerveaux de son temps. Les cours que, colonel, il professa à l'École de Guerre en 1903, avaient fait époque, et on y peut glaner, par centaines, de ces phrases lapidaires qui décèlent les hautes intelligences, les cœurs ardents et les grands caractères. Quelques-unes resteront comme des vers de Corneille :

> Victoire égale volonté... Une bataille gagnée, c'est une bataille où l'on ne veut pas s'avouer vaincu.
>
> La Victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence.
>
> L'Armée est au chef ce qu'est l'épée au soldat. Elle ne vaut que par l'impulsion qu'il lui imprime... N'est-ce pas dans l'influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui, qu'il faut aller chercher l'expression de ces mouvements inconscients de la masse humaine dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une Armée, sur le champ de bataille, se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné ?
>
> Ce sont les généraux et non pas les soldats qui gagnent les batailles... Un général battu est un chef disqualifié.
>
> A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, tout réduire à des questions de savoir ou à l'emploi d'expédients plus ou moins ingénieux, mis en œuvre au jour le jour, on ne trouve encore pour éviter l'erreur, la faute, le désastre, pour fixer la tactique à pratiquer un jour donné, qu'une seule ressource — mais celle-là est sûre, elle est féconde — le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral : le devoir, la discipline ; culte d'ailleurs qui, pour produire des résultats heureux, exige le savoir, le raisonnement.

Tout Foch est là; car, pour lui, «l'esprit domine la matière ». Quant à l'art de la guerre, cet art « simple, mais d'exécution compliquée », il le résume dans l'action, la manœuvre, l'offensive, l'offensive toujours et partout, l'offensive à outrance.

C'est dans l'histoire qu'il faut chercher l'esprit de la guerre, et aussi dans la solution de problèmes concrets. En dépit de toute science livresque, une situation déterminée exige toujours une solution adéquate. Il faut donc, avant d'agir, tout en demeurant constamment imbu de l'esprit d'offensive à outrance, « s'éclairer, puis agir d'après des renseignements précis, et non d'après des idées préconçues ou des hypothèses qui se réalisent rarement, pour si logiques qu'elles soient. »

« De quoi s'agit-il ? » Telle est la première question à résoudre.

Ici, Foch a tout de suite vu de quoi il s'agissait. Les Anglais se retiraient vers le nord-ouest, les Français vers le sud ; ils s'écartaient donc les uns des autres. Il s'agissait de rétablir d'abord, puis de maintenir, la soudure entre les Anglais et les Français. Il s'agissait, suivant sa pittoresque expression, de réunir par une chaîne les deux battants de la porte qui s'entre-baîllait.

L'Armée Gough est hors d'état de fournir un nouvel effort ; il faut la relever. Fayolle étendra insensiblement le secteur du G. A. R. jusqu'à la Somme, et Haig gardera les approches d'Amiens,

au nord du fleuve. L'instruction à Fayolle est nette : « La première mission du G. A. R. est de fermer aux Allemands la route de Paris et de couvrir Amiens. La direction d'Amiens sera couverte, au nord de la Somme, par les Armées britanniques aux ordres du maréchal Haig, qui tiendra à tout prix la ligne Bray-sur-Somme-Albert ; au sud de la Somme par le G. A. R. sous vos ordres, en maintenant la liaison avec les forces du maréchal Haig, à Bray, et avec le G. A. N. (Franchey d'Espérey) sur l'Oise ».

Ce rôle imposé au G. A. R. sera ardu, tant que les divisions de Debeney ne seront pas à pied d'œuvre. C'est souvent à la baïonnette qu'il faudra arrêter les colonnes d'assaut allemandes : « Cramponnez-vous au terrain ! » a dit Foch aux poilus... tenez ferme ! Les camarades arrivent ! » Les camarades arrivent, en effet, mais bien lentement, malgré des prodiges d'activité. L'Alsace, la Lorraine, la Champagne sont loin !

En vain, Foch qui est tout de suite parti pour Dury, au quartier général de Gough, comme il était venu en 1914 à celui de French, place lui-même les bataillons anglais sur les positions où ils doivent tenir encore quelques heures, en attendant les divisions françaises : le 19ᵉ Corps britannique sur la ligne de La Neuville-lès-Bray-Rouvroy ; le 18ᵉ sur la ligne Rouvroy-Guerbigny. Écrasés d'obus, submergés par le nombre, les Anglais reculent... reculent encore.



Le 27 mars, de Montdidier à Lassigny, le front français se cristallise enfin. Après avoir, à droite, perdu Lassigny, Humbert tient ferme ; il prononce même de vigoureuses contre-attaques.

A sa gauche, Debeney, dont l'Armée s'organise, à force d'énergie et d'ingéniosité, au gré des débarquements et de la poussée de l'ennemi, se soude à lui... mais la gauche de Debeney est en l'air. Le général n'a pas encore assez de monde pour tenir tout l'espace qui sépare Humbert de l'Armée anglaise ; et devant des offensives furieuses, il doit encore lâcher Dancourt, Marquivilliers, Tilloloy et Beuvraignes.

Il demande seulement à Fayolle que, pour camoufler le vide de 15 kilomètres qui sépare la 1ʳᵉ Armée française de la 5ᵉ Armée britannique, un groupement de fortune soit envoyé vers le Ployron, qui arrêtera au moins un raid de cavalerie. De ce côté, le champ est libre, l'ennemi marche et il croit toucher au but.

Au nord de la Somme, Byng, qui a transporté son quartier général à Beauquesne, résiste victorieusement, enserrant par le nord la poche allemande qu'Humbert comprime énergiquement au sud. Entre ces deux musoirs, il y a une trentaine de kilomètres dans lesquels l'offensive allemande peut encore se développer, mais que, chez nous, on travaille activement à réduire.

Foch est partout : à Dury, où il réconforte Gough par son entrain et son optimisme ; à Clermont où il trouve Humbert aussi optimiste que lui-même ; chez sir Douglas Haig qui s'est décidé à remplacer Gough par Rawlinson à la tête de la 5ᵉ Armée, et à demander d'urgence en Angleterre un renfort de 75.000 hommes. Le 18ᵉ Corps britannique est mis sous les ordres de Debeney, car il ne s'agit plus maintenant pour les Anglais de se retirer vers les ports, mais de tenir coûte que coûte ; et Debeney, arrêtant ces colonnes qui battaient gravement en retraite dans le plus grand ordre, les étayant avec les premières compagnies françaises qu'il a sous la main, constitue lentement, en marchant et en combattant, la barrière qui doit fermer la route d'Amiens.

Ce soir-là, l'ennemi est entré à Montdidier ; il



LES POTEAUX INDICATEURS A L'ANGE GARDIEN

est à moins de 20 kilomètres de la voie ferrée de Paris à Amiens, que ses grosses pièces peuvent atteindre. Si cette voie était rendue inutilisable, on peut dire que la rupture entre les Armées française et anglaise serait virtuellement consommée, car il serait à peu près impossible de faire parvenir des renforts français de quelque importance dans la partie nord du front britannique.



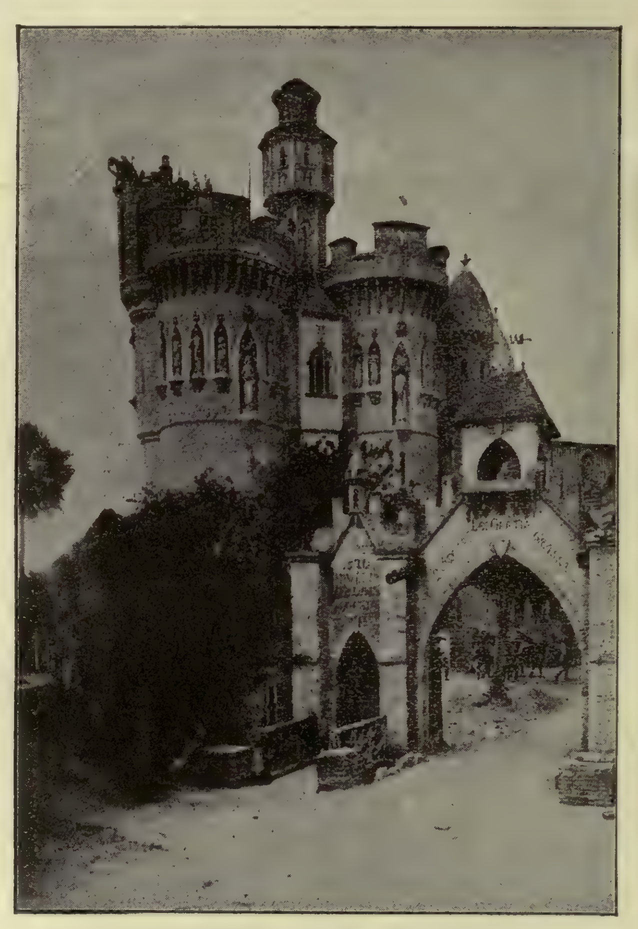
Le 28 mars, les assauts les plus furieux de l'ennemi se brisent contre le front de Fayolle.

A droite, Humbert, solidement accroché au Mont Renaud et au Plessier-de-Roye, maintient intégralement ses positions, et lance à son tour de furieuses contre-attaques vers Boulogne-la-Grasse et vers Orvillers-Sorel.

A gauche, Debeney subit le choc de quatorze divisions allemandes et leur interdit le débouché de Montdidier.

Partout, à travers les marais de l'Avre, la résistance s'affirme et prend corps.

Ce jour-là, malgré des pertes énormes, von der Marwitz n'a réussi qu'à gagner une profondeur de terrain de 5 ou 6 kilomètres, en s'infiltrant par les deux rives de la Somme, tandis qu'une attaque de von Below, tentée avec dix divisions d'assaut, allait s'écraser contre le bastion de Vimy.



BOULOGNE-LA-GRASSE. — LE CHATEAU

Foch a installé son quartier général à Beauvais, où se trouvent aussi le quartier général de Fayolle et un poste de commandement de Pétain. Il a obtenu de Haig que le 18ᵉ Corps britannique soit provisoirement maintenu au sud de la Somme et que les unités anglaises ne soient plus relevées du combat qu'après complète usure. Quant aux renforts français, ils sont poussés maintenant sur Moreuil où un dernier vide existe encore.

Ces renforts arrivent d'ailleurs lentement ; ils deviennent plus rares ; nos réserves s'épuisent... Si l'ennemi a encore des disponibilités, il peut progresser... jusqu'à Amiens peut-être. Sur les instances de Foch, le Gouvernement se décide à rappeler d'Italie la 10ᵉ Armée française, avec le général Maistre; mais en aucune manière il ne faut compter que les premiers éléments de cette armée puissent être sur l'Avre avant une dizaine de jours.

Le général Pershing assistait à la conférence au cours de laquelle le général Foch exposait sans détours à M. Clemenceau toute la gravité de la situation. Il fit un beau geste. Les jeunes troupes américaines ne semblaient pas encore en état de figurer sur les champs de bataille; et, du reste, la convention franco-américaine ne prévoyait pas encore de longtemps leur engagement. Devant l'angoisse de l'heure, le généralissime américain sollicita pour elles l'honneur de se battre immédiatement : « Le peuple américain, dit-il, sera fier d'être engagé dans la plus grande et la plus belle bataille de l'Histoire. Infanterie, aviation, tout ce que nous avons est à vous. »

Une division américaine est donc affectée à la Réserve Générale, et les trois autres prennent aussitôt dans le Groupe des Armées de l'Est la place de divisions françaises qui vont servir à la constitution d'une nouvelle Réserve Générale. Le général Micheler est rappelé de Champagne et vient installer son quartier général à Méru pour

Le 27.3.18

Mon Général,

Les idées dont je poursuis l'application le

de ma route, sont :

1). Il n'y a plus 1 mètre du sol de Fr

à perdre -

2). Il faut arrêter l'ennemi là où il

pour cela organiser rapidement u

défensif solide, et préparer en ar

des réserves de manœuvre, puissantes

se portant rapidement sur tout le front.

3). C'est seulement alors que l'on pou

songer à relever les troupes engag

4) Celles ci doivent donc s'organiser p

tenir à tout prix et durer sur pl

du 24 mars parlait de la victoire de Monchy-Cambrai-Saint-Quentin, mettant déjà au tableau des captures : 30.000 prisonniers et 600 canons... Les radios, répandus par Nauen dans le monde entier, ne tarissaient pas de détails sur les moindres incidents de la débâcle franco-britannique. On juge avec quelle ardeur la presse faisait chorus devant un pareil déchaînement de l'enthousiame officiel. « Il est très possible, disait la *Gazette de Francfort* du 29 mars, que la décision intervienne au cours de la deuxième semaine de la bataille...»

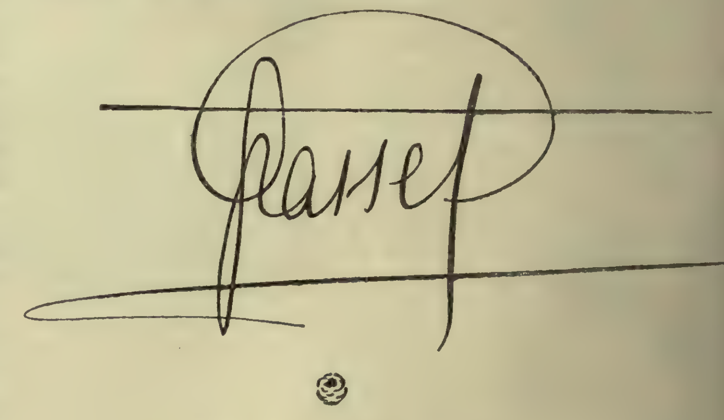
Pourtant, l'opinion se réserve ; elle demeure inquiète de ne pas voir les affaires se précipiter, et elle voudrait être renseignée sur « l'Armée de réserve de Foch ». Le 30 mars, le colonel Goedke avance l'opinion que cette Armée doit être à pied d'œuvre, et pour clore le débat d'une manière honorable, le général von Ardenne explique, le 1er avril, aux lecteurs du *Berliner Tageblatt*, que les 30 et 31 mars, cinquante divisions de l'Armée Foch se sont vainement ruées sur le front Montdidier-Noyon, et qu'elles sont bien hors d'état de renouveler de semblables efforts. En attendant, il faut remplacer par des divisions fraîches les divisions qui ont combattu, combler les vides par des jeunes gens de la classe 1920, et raffermir par des récompenses multiples, en particulier par une pluie de croix de fer, le moral des soldats un peu ébranlé par ces tueries que la grandiloquence des communiqués, des radios et des journaux sont impuissants à leur faire considérer comme de brillantes victoires.

Quant à Foch, il n'a pas attendu le dernier flux du « flot expirant sur la grève » pour assurer ses positions. Dès le 30 mars, il a donné aux Généraux en chef une direction qui précise sa pensée et pose nettement le problème. « Il faut arrêter avant tout l'ennemi, en maintenant une liaison étroite entre les Armées britanniques et françaises :

« 1° Par le maintien et l'organisation d'un front défensif solide sur les positions actuellement tenues ;

« 2° Par la constitution de fortes réserves de manœuvre destinées à répondre à l'attaque ennemie ou à prendre l'offensive : au nord d'Amiens par les forces anglaises ; au nord et au nord-est de Beauvais par les forces françaises. Pour constituer cette masse de manœuvre aussi rapidement et aussi fortement que possible, prélever résolument sur les fronts non attaqués. »

En somme, en dépit d'un gain de terrain supérieur à tous ceux qui avaient pu être réalisés au cours de la guerre de tranchées, l'entreprise de Ludendorff, qui visait à la rupture stratégique du front occidental, avait échoué. Elle avait échoué parce que le général allemand n'avait pas su proportionner le but à atteindre aux moyens dont il disposait. Si, au lieu de foncer vers Saint-Quentin, il eût foncé vers Lille avec les mêmes moyens, sa victoire eût été probable. La progression de 60 kilomètres qui le conduisit à Montdidier l'eût conduit aux portes d'Abbeville ; le front anglo-français était alors coupé en deux ; l'Armée belge, les 1re et 2e Armées britanniques, rejetées vers la mer, étaient acculées à une capitulation ; le reste de l'Armée britannique, conformément aux errements suivis le 21 mars, se repliait précipitamment vers les ports de Normandie, et le résultat cherché à Saint-Quentin était obtenu à bien moins de frais. Mais encore une fois, on avait sous-estimé l'ennemi et on avait vu trop grand. Orgueil !... Mégalomanie !... Les erreurs et les passions régissent la destinée des peuples comme celle des individus. Il faut bien que la destinée des peuples s'accomplisse.



NOS MARSOUINS AU PLESSIER-DE-ROYE

Les Coloniaux ont ajouté là une magnifique page à l'histoire de la Grande Guerre. La ruée allemande menaçait d'emporter nos lignes. Tandis que des colonnes ennemies cherchaient, coûte que coûte, à se frayer un passage vers le sud, du côté de Paris, d'autres formations fonçaient avec acharnement vers l'ouest, dans le but d'élargir la trouée de Montdidier, et d'em-

porter Amiens de haute lutte.

L'aube du 30 mars 1918 se lève. Sur tout le front Canny-Lassigny sud, l'artillerie allemande déclenche, vers 8 heures, un feu d'une violence inouïe. Nos premières lignes et nos arrières sont criblés de projectiles. L'ouragan fait rage pendant dix minutes, dix minutes de véritable démence. Puis le feu semble faiblir du côté de Canny, mais garde au sud de Lassigny une effroyable intensité. Des ruines de ce dernier village, nos observateurs voient bientôt les Allemands déboucher en formations épaisses. Leurs colonnes s'élancent à la fois vers le sud et vers l'ouest. Des tirailleurs gris-vert, espacés de quatre ou cinq pas, précèdent des lignes ininterrompues de colonnes d'escouade. Pareille houle submerge tout devant elle. Nos troupes, qui défendent le Plessier-de-Roye, sont surprises par la violence du choc. Le village tombe rapidement aux mains de l'ennemi. Malgré nos rafales d'artillerie qui abattent sections sur sections, les Allemands poursuivent leur avantage ; et une centaine des leurs, franchissant des monceaux de cadavres, parviennent vers midi à s'établir fort près de la lisière est de Gury.



LE REPOS AVANT L'ATTAQUE DU PLESSIER-DE-ROYE

La situation pour nous s'aggrave. Notre front, qui passe par la ligne générale Orvillers-Sorel, Roye-sur-Matz, Canny et signal du bois de Plémont, constitue un saillant vers Canny, saillant qui va être directement menacé par l'avance allemande sur Gury. Nos forces, prises de flanc, et bientôt sans doute d'arrière, vont se trouver dans une situation difficile, sinon désespérée. A tout prix, les progrès ennemis doivent être arrêtés.

Le Commandement décide de lancer le plus tôt possible une contre-attaque sur Le Plessier-de-Roye, afin de barrer le couloir d'où constamment débouchent les forces adverses.



LES OFFICIERS DU BATAILLON, AVANT L'ATTAQUE

Les marsouins du régiment de marche du Maroc occupaient alors trois des faces du saillant menacé : La Berlière, Roye-sur-Matz et Canny. Depuis huit heures, ils tenaient tête à de furieux assauts. Ce sont les dernières réserves de leur régiment qui reçoivent l'ordre de contre-attaquer, par l'ouest, sur Le Plessier-de-Roye. Contre-attaque difficile, s'il en fût !

En effet, le bataillon d'assaut manquera d'homogénéité, puisqu'il comprendra une compagnie et deux pelotons de bataillons différents, une compagnie d'in-

fanterie métropolitaine, deux sections de mitrailleuses coloniales et deux sections de mitrailleuses métropolitaines. Les liaisons devront être, en dernière heure, improvisées de toutes pièces.

Il faudra, d'autre part, que la contre-attaque longe la lisière ouest du parc de Plessier. Ses rangs pourront être décimés par les feux partant des lisières, car ces lisières, organisées pour la défense, sont aux mains des Allemands.

La vallée marécageuse du ruisseau du « Pré de Vienne », dont la direction est oblique par rapport à la direction normalement imposée à la contre-attaque, obligera nos troupes à prendre ce ruisseau comme axe général de direction, pour éviter à nos différentes fractions de le franchir lors de la marche en avant. On évitera ainsi des retards et des erreurs de direction. Mais une telle marche entraînera, par la suite, un changement de front difficile pour revenir sur l'objectif assigné.



LE CHATEAU DU PLESSIER-DE-ROYE

En outre, les bois du parc peuvent masquer des rassemblements ennemis, capables de déboucher à faible distance sur le flanc droit du bataillon d'attaque.

A toutes ces difficultés s'ajoute la hâte inévitable de la préparation d'artillerie ; et puis les troupes connaissent mal le terrain, fortifié par nous jadis, et où des tranchées et des réseaux sèment partout leurs embûches.

C'est le commandant Reboul, un marsouin, qui est chargé de mener à bien l'opération projetée. Le commandant se rend à 15 h. 50 à la base de départ, afin de donner à ses officiers les ultimes instru tions. Puis il passe au milieu des troupes, superbes de calme et de confiance. A 17 h. 30, on sortira du bois qui nous masque encore aux vues de l'ennemi. A 400 mètres de notre base de départ, l'artillerie nous précédera d'un rideau de mitraille, tandis que d'autres rafales écraseront les lisières ouest du parc. Les compagnies d'assaut marcheront en ligne d'escouade dans l'ordre suivant :

Au centre et en tête, les marsouins du capitaine Desseudier donneront sa direction à la colonne, flanquée en arrière et sur la droite de la compagnie métropolitaine du capitaine Gossart, en arrière et sur la gauche d'un peloton de marsouins du capitaine Maistre. L'autre peloton de cette dernière compagnie formera la base de ce triangle menaçant, et pourra utilement renforcer tout point faible.

Ce dispositif permettra de faire face à toute contre-attaque ennemie, débouchant sur notre flanc droit. Nos troupes devront parcourir de 1.600 à 1.800 mètres de terrain, avant d'atteindre Le Plessier-de-Roye.

L'heure H sonne. Au coup de sifflet du capitaine Desseudier (compagnie du centre), la première escouade coloniale franchit sans hésitation la lisière des bois qui nous protègent. A droite et à gauche, les escouades se rapprochent de cette lisière, et gardent exactement entre elles l'intervalle de 25 mètres, qui fut prévu. Le dispositif d'attaque est pris avec une rapidité prodigieuse. On pourrait se croire à la manœuvre, tant est correcte l'exécution. Les hommes sont impressionnants de calme et de volonté. Ils avancent méthodiquement, sans se soucier du sifflement des balles. Les spectateurs d'une telle scène sont enthousiasmés, tant est magnifique l'entrain de la petite troupe, qui pousse hardiment sa pointe audacieuse contre un ennemi victorieux.

Les marsouins sont maintenant à 75 mètres du barrage roulant, qu'ils vont suivre. Allégés de leur sac, les hommes avancent vite. Quelques mitrailleuses allemandes, en action sur la lisière ouest du parc, font subir au bataillon ses premières pertes. Mais aucun flottement ne se manifeste dans les colonnes. Un peloton réservé de la compagnie Maistre vient seulement renforcer la compagnie Gossart. Et l'on marche d'un pas assuré vers l'adversaire qui — surpris d'une pareille audace — prend la fuite.

En douze minutes, les 800 mètres qui séparent la base de départ de la route Canny-Plessier, sont franchis. Prodigieux record, si l'on songe que la vitesse normale d'une colonne d'attaque est seulement de 25 mètres à la minute ! Les marsouins ont promis de faire vite : ils tiennent parole.

Mais, dès que ce premier objectif est atteint, de nouvelles mitrailleuses se révèlent, l'ennemi paraît se ressaisir. Allons-nous être contraints de reculer devant le nombre?

Le commandant Reboul voit le danger. Notre rapidité de manœuvre peut seule démoraliser les Allemands, tout en empêchant de faiblir l'enthousiasme de nos soldats,

Au geste du commandant, le changement de direction s'opère dans un ordre impeccable. Puis une clameur roule : En avant ! En avant ! Les hommes se précipitent furieusement dans la direction du Plessier. Leur gauche est maintenant couverte par le barrage de notre artillerie, et nos obus encagent, devant nos colonnes, la position à enlever. C'est durant quelques minutes une course frénétique, qui disloque bientôt la formation initiale. Tout groupe d'Allemands est poursuivi à outrance. La compagnie Gossart fonce dans la direction du château ; la compagnie Desseudier aborde franchement le village à la baïonnette ; la compagnie Maistre cherche à culbuter la résistance ennemie entre Plessier et Lassigny. De tels vides se creusent entre nos colonnes que le chef de bataillon doit déployer en tirailleurs ses propres hommes de liaison. Les prisonniers affluent qui, docilement, lâchent leurs armes et lèvent haut les deux mains. Le commandant n'a plus de soldats à sa disposition pour encadrer nos prises. Il jette un ordre aux Allemands, leur montre la direction à suivre, et ceux-ci, prostrés, se hâtent d'obéir. S'il s'était trouvé, parmi ces vaincus, quelque soldat résolu encore, c'en était fait du chef de bataillon, à peu près isolé sur ce terrain de combat, et c'en était peut-être fait du succès de la contre-attaque.

Partout, maintenant, la fusillade crépite. Des mitrailleuses du château continuent leur tir. De Lassigny l'ennemi peut descendre. Le commandant Reboul réclame une compagnie de réserve, qui accourt. Les liaisons se rétablissent. Le village est encerclé à l'ouest par la compagnie Desseudier qui rabat ses forces, à l'est par la compagnie Maistre. Les marsouins nettoient méthodiquement les ruines, puis se relient à un bataillon de chasseurs par la route de Belval à Lassigny. Notre front se soude ; et tandis que nos obus croulent avec fracas sur les repaires allemands de Lassigny, le bataillon colonial s'établit solidement au nord et à l'est du Plessier-de-Roye.

Vers 18 heures, une troupe ennemie débouche brusquement sur notre flanc, un peu à l'ouest du Plessier. Nos hommes se portent d'eux-mêmes à la rencontre des Allemands, et leur attitude est si farouche, si résolue, que l'adversaire décontenancé s'arrête, et, sans résistance, se laisse capturer.

Ainsi fut contenue devant Le Plessier-de-Roye, par nos marsouins héroïques, la formidable ruée allemande. Nous perdîmes 6 morts et 54 blessés dans l'affaire. Mais, après avoir délivré 80 des nôtres que l'ennemi gardait dans ses abris, après avoir repris à la horde 1.600 mètres de terre française, nous enlevâmes 600 prisonniers, 50 mitrailleuses, 1.000 fusils et un butin considérable. La joie rayonnait sur tous les visages, et l'espoir magnifique chantait en plein ciel.

R. Christian-Frogé

XXXIX

LE FLUX

La Bataille de la Lys

A période du 31 mars au 9 avril marque un arrêt dans la bataille. Sans doute, on lutte encore, l'ennemi cherchant à élargir les parois de la poche où il est engagé et fort mal à l'aise ; mais les travaux d'organisation dépassent de beaucoup en importance et en résultats les opérations militaires. Aussi bien, les armées allemandes ont besoin de se reconstituer après les combats sanglants de ces derniers jours ; le mélange des unités a été complet ; le front a pris de l'extension. Gens méthodiques, nos adversaires sentent l'impérieux besoin de remettre chaque chose à sa place. Donc, le nouveau front est ainsi divisé :

La IVe Armée (Sixt von Arnim) dont le Quartier Général est toujours à Thielt, garde son secteur de Nieuport à Ypres ;

La VIe Armée (von Quast), toujours à Tournai, s'étend d'Ypres à Arras;

La XVIIe Armée (Otto von Below), dont le Quartier Général est établi à Valenciennes, tient d'Arras à Bapaume ;

La IIe Armée (von der Marwitz), dont le Quartier Général est au Cateau, tient de Bapaume à Moreuil ;

La XVIIIe Armée (von Hutier), dont le Quartier Général s'installe au Nouvion, combat de Moreuil à Noyon ;

La VIIe Armée (von Böhm), dont le Quartier Général est à Marles, s'étend largement au sud de l'Oise.

Les quatre premières Armées appartiennent au groupe du Kronprinz de Bavière, les deux dernières à celui du Kronprinz Impérial ; mais c'est Ludendorff qui s'est réservé la conduite effective de ces masses, et en réalité chacun des commandants d'Armée paraît agir un peu à sa guise, dans le sens général des instructions reçues du Grand État-Major.

Les plus gros effectifs sont toujours à l'Armée von Quast, à l'Armée von der Marwitz et à l'Armée von Hutier, qui, à elles trois, présentent un ensemble de 80 divisions en première ligne et d'au moins 25 divisions en soutien. En présence de ces masses, notre front désormais réorganisé est tenu : depuis la mer jusqu'à Ypres par l'Armée belge ; au sud d'Ypres par les Armées britanniques.

De celles-ci, la 2e Armée (Plumer) a son Quartier Général à Cassel ; la 1re Armée (Horne) a transporté son Quartier Général à Houdin ; la 3e Armée (Byng) a reculé le sien jusqu'à Doullens ; la 4e Armée (Rawlinson) a installé le sien à Flixecourt.

Au sud de la Somme, le Groupe d'Armées de Réserve français, dont le général Fayolle achève laborieusement l'organisation, va disposer de quatre Armées :

La 1re Armée (Debeney), dont le Quartier Général est à Conty ;

La 3e Armée (Humbert),



LA BATAILLE DU 1er AU 9 AVRIL 1918



MAILLY-RAINEVAL. — LES RUINES FUMANTES

dont le Quartier Général est demeuré rivé à Clermont ;

La 5e Armée (Micheler) qui arrive de Champagne et s'installe dans la région de Beauvais ;

La 10e Armée (Maistre), qui, venue d'Italie, commence ses débarquements à partir du 3 avril à Gournay.

Les quatre divisions de Micheler et les quatre divisions de Maistre constituent une masse de manœuvre à la disposition de Foch; celles de Maistre sont prêtes à étayer le front britannique, afin que l'amalgame des deux Armées soit complet. Du reste, le 3 avril, une importante conférence s'est tenue à Beauvais, au cours de laquelle le général Foch a vu ses pouvoirs précisés et augmentés. Il ne sera plus désormais un simple « coordinateur des efforts » ; il sera le « Directeur stratégique des opérations militaires », prenant ses décisions et en ordonnant sans appel l'exécution. Toutefois, les Commandants en chef des Armées alliées ont encore le droit d'en référer à leur gouvernement s'ils jugent que la mesure ordonnée par le Directeur est susceptible de compromettre la sûreté de leur Armée. Restriction de pure forme, dont la loyauté des exécutants et leur magnifique désintéressement en faveur de la cause commune détruira complètement les effets. Foch est réellement, dès ce jour, le Généralissime de l'Entente.

C'est aussi au cours de cette mémorable conférence que le gouvernement américain a pris l'engagement de hâter l'envoi de ses troupes ; il a formellement promis le transport en France de 120.000 hommes par mois, en attendant mieux.

Le 31 mars, dimanche de Pâques, a encore vu se produire quelques attaques locales, derniers soubresauts de la bataille finie. L'ennemi a essayé de pousser dans le fond de la poche, depuis la Somme jusqu'à Lassigny. Il l'a fait d'une manière assez incohérente ; et de ses efforts sont résultés une série de combats confus dont quelques-uns n'ont pas laissé d'être très violents. Entrés dans Grivesnes, les Allemands en ont été chassés. Entrés dans Hangard, ils n'ont pas pu s'y maintenir davantage. Le front est élastique maintenant; toute attaque entraîne une réaction, et cette réaction coûte toujours à



LE QUARTIER GÉNÉRAL DU GÉNÉRAL FOCH

l'ennemi des pertes graves ; il laisse entre nos mains des prisonniers et du matériel.

Le 1er avril, c'est vers Rollot, au sud-est de Montdidier, qu'il tente un coup de main ; le résultat est négatif.

Le 2 avril, démonstration sur un front de 20 kilomètres, dans la région d'Albert.

Le 4 avril, violents assauts, sur un front de 15 kilomètres, depuis Cantigny jusqu'à Hangard. Il s'agit encore d'atteindre la voie ferrée Paris-Amiens, et l'ennemi lance dans cette opération 15 divisions, dont 7 divisions fraîches. Ce sont là des troupes d'élite, et le choc est rude sur cette dernière partie, le plus récemment soudée de notre ligne. Mailly-Raineval, Morisel, Castel, le bois de l'Arrière-Cour sont enlevés par les Allemands, tandis que dans la région de Villers-Bretonneux, entre l'Avre et la Somme, 10 divisions refoulent Rawlinson de Marcelcave et de Hamel.



LAVENTIE. — LA PLACE DE L'ÉGLISE

Dès le 5 avril, ce gros effort est enrayé après une lutte très vive, notamment à Bucquoy et à Hangard. L'ennemi n'a atteint aucun des objectifs qu'il s'était assignés, et vingt-cinq de ses meilleures divisions ont été sérieusement éprouvées.

Le 6 avril, les Allemands s'acharnent contre la partie de notre front qui, le long de l'Oise, de Manicamp à Tergnier, et à travers la forêt de Saint-Gobain jusqu'à Anizy-le-Château, forme un saillant très prononcé et fort difficile à défendre. Le terrain y est tellement couvert et marécageux que l'intervention des renforts est impossible. Nos troupes évacuent donc ces positions sous la pression de l'ennemi ; et en quatre jours, les 6, 7, 8, 9, elles reculeront volontairement d'une dizaine de kilomètres, pour venir s'établir derrière l'Ailette, sur d'excellentes positions préparées d'avance. Notre front ainsi rectifié est désormais en ligne droite de ce côté ; il pourra braver les plus terribles assauts.

Le 7 avril, Foch installe son quartier général à Sarcus, petit village perdu de la Picardie.

Devant l'essoufflement visible de l'ennemi, et en raison de l'arrivée, lente peut-être, mais régulière de nos renforts, Foch, dès le 3 avril, a envisagé la possibilité d'une offensive ; et à cette offensive il voudrait donner comme objectif le dégagement de la voie ferrée de Paris à Amiens.

Fayolle doit attaquer dans la région de Montdidier, et Rawlinson à cheval sur la Somme, entre la Luce et l'Ancre. On sait bien que l'ennemi envoie ses réserves dans le Nord, ce qui semblerait indiquer de sa part des velléités d'offensive de ce côté ; mais une attaque sur la Somme n'est-elle pas encore la meilleure parade à un choc dans le Nord, choc qu'il est d'ailleurs impossible d'éviter et pour lequel l'ennemi sera toujours en situation d'obtenir une supériorité décisive ?

Malheureusement, Ludendorff jouit encore de l'avantage que lui donnent à la fois l'écrasante supériorité de ses moyens et sa position centrale. Il est prêt avant les Alliés. Ne pouvant atteindre ni Paris ni Amiens, il s'est résigné à des buts plus modestes : c'est Calais qu'il va prendre maintenant comme objectif. Est-il aujourd'hui mieux en mesure d'atteindre Calais qu'il l'était d'atteindre Amiens le mois précédent ? Les événements vont répondre à cette question et remettre en lumière la même faute qui va se renouveler ; l'esprit du Quartier-Maître Général allemand évolue avec la situation, mais décidément il évolue toujours plus lentement qu'elle.

Le 9 avril, au petit jour, l'artillerie allemande couvre de projectiles et ensevelit sous une épaisse nappe de gaz toxiques le front de la 1re Armée britannique, entre la Lys et le canal de la Bassée. A 6 heures du matin, à la faveur du brouillard, les neuf divisions de l'Armée von Quast se ruent en masses profondes sur ce front de 15 kilomètres, suivant la méthode du 21 mars.

Le maréchal Haig avait beaucoup compté, pour la défense de cette partie de sa ligne, sur la nature marécageuse du sol; et là se trouvaient, avec deux divisions portugaises fatiguées, qui devaient êtres relevées le lendemain, deux divisions britanniques (la 40e et la 55e) éprouvées sur la Somme et mises au repos dans ce secteur calme. Les circonstances favorisaient donc l'ennemi.

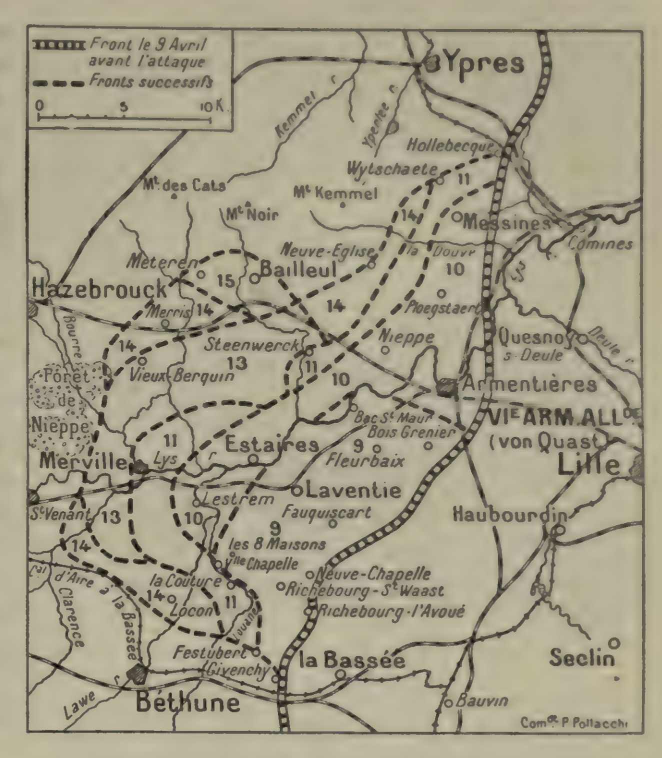
Dès le premier choc, les Portugais sont bousculés; et, sans arrêt, les Allemands font irruption dans les deuxièmes lignes où les troupes de la défense n'ont même pas eu le temps de s'installer. Neuve-Chapelle, Fauquiscart, la ferme de la Cordonnerie sont enlevés, et le front est balayé. Richebourg-l'Avoué, Bois-Grenier, Laventie tombent. Malgré une résistance sérieuse aux Huit-Maisons et à Vieille-Chapelle, résistance qui donne le temps à deux divisions fraîches de venir prendre position derrière la Lawe, les Alliés sont rejetés au delà de cette rivière. Même au sud d'Armentières le passage de la Lys est forcé au Bac Saint-Maur, et les progrès de l'ennemi qui paraissent déjà nettement enrayés au sud, dans la région de Givenchy, pouvaient dès lors se développer vers le Nord.

Haig prend peur. Il s'empresse d'avertir Foch qu'il renonce à toute participation à l'offensive projetée sur la Somme, ses disponibilités devant être absorbées, et au delà, par la défense de son propre front.

Le 10 avril, l'ennemi franchit largement la Lys et entre à Estaires, ce qui nécessite, d'une part l'évacuation d'Armentières et le recul d'une partie du front de l'Armée Plumer, d'autre part l'abandon d'une position de la rive gauche de la Lawe.

Le soir, le nouveau front est au delà de Messines, de Plœgstaert, de Nieppe, d'Estaires ; il s'accroche encore aux ruines de Vieille-Chapelle. Le saillant d'Ypres est sérieusement menacé.

Malgré l'incontestable gravité de cette situation, malgré les appels de Haig qui voudrait voir l'Armée française prendre à son compte une partie du front britannique, Foch ne s'émeut pas. Pour lui, une offensive sur la Somme demeure le meilleur moyen d'enrayer tout progrès allemand vers Calais, de même qu'à une autre époque une opération toute semblable fut le dérivatif qui sauva Verdun.



BATAILLE DU 1er AU 15 AVRIL 1918 (DE YPRES A BÉTHUNE)

Il prescrit donc à Pétain de pousser de son mieux la préparation de cette offensive, il refuse à Haig l'extension du front demandée, extension qui n'aboutirait qu'au gaspillage des réserves françaises et à la perte d'un temps précieux ; mais, pour parer à toute éventualité, il place l'Armée Maistre dans la région de Picquigny et il fait remonter l'Armée Micheler vers Breteuil.



Le 11 avril est encore une mauvaise journée. La lutte fait rage sur tout le front d'Ypres à La Bassée ; et, malgré la ténacité des Anglais, l'ennemi gagne du terrain. Un vide inquiétant se creuse, surtout au sud du saillant d'Ypres, et le sort du dernier lambeau de territoire belge, demeuré inviolé jusque-là, est mis en question. Depuis Festubert jusqu'à Messines, les assauts les plus violents



MERVILLE-AUX-BOIS. — LE 53ᵉ D'INFANTERIE ALLANT AU REPOS

roi Albert l'appui des réserves belges; et, comme au temps de l'Yser, le général Peauffin de Saint-Morel, gouverneur de Dunkerque, reçoit l'ordre d'inonder le pays.

Cette journée du 12 se termine par un joli succès, une contre-attaque britannique ayant enlevé la redoute de Route, près de Festubert.



Le 13 avril, l'ennemi fournit encore de furieux assauts en direction de Bailleul et menace la ligne des monts: mont Kemmel, mont Noir, mont des Cats, splendides observatoires qui dominent toute cette région plate, et dont la possession assure un avantage considérable à celui des deux adversaires qui les occupe.

Mais les divisions de Maistre se sont déjà infiltrées jusqu'à Doullens, malgré le faible rendement de l'unique voie de rocade dont on dispose. Ces forces n'ont pas pour mission de s'engager en première ligne, car il faut économiser les réserves; elles doivent s'installer sur l'Authie, et contre-attaquer l'ennemi si celui-

se multiplient. Sentant la résistance faiblir, Ludendorff paraît disposé à transformer cette offensive modeste en une opération de grande envergure, et il lance toute ses divisions disponibles dans la fournaise. Merville est enlevé et, un moment, on peut craindre que, vers Steenwerk, la route d'Armentières à Cassel par Bailleul ne soit forcée; l'arrivée d'un détachement de fortune, constitué en grande hâte, arrête les colonnes ennemies et rétablit la situation compromise.

Cependant Foch, qui suit avec attention les péripéties de la lutte, se rend bien compte qu'il ne peut déclencher sans danger une offensive sur la Somme que lorsque le front anglais sera définitivement fixé. Haig continuant à demander du secours, il se décide à lui en envoyer.

Le 12 avril, tandis que les Allemands, essoufflés par les combats de la veille, sont maintenus devant Bailleul par la 1ʳᵉ Armée britannique, le 2ᵉ Corps de cavalerie français du général Robillot arrive dans la région de Hazebrouck. La 28ᵉ et la 133ᵉ divisions se portent aussi au secours de l'Armée Plumer, en faveur de laquelle Foch sollicite du



MERVILLE : LE CANAL

ci réussissait à forcer les positions britanniques.

Cependant, si les Anglais reculent, ils font, sous l'énergique impulsion du vieux Plumer, payer fort cher à l'ennemi le terrain qu'ils lui abandonnent.

Le soir, après l'évacuation de Steenwerke et de Vieux-Berquin, la lutte paraît se stabiliser devant Bailleul, où nos Alliés repoussent les plus furieux assauts.



PANORAMA DE BAILLEUL

La progression de von Quast a pourtant été assez sensible pour que les défenseurs d'Ypres soient en danger. Bailleul est presque sur leurs derrières, et le bruit du combat qui s'y livre peut affecter leur moral. En outre, si Hazebrouck tombait, et cette ville est déjà sous le canon de l'ennemi, leur retraite serait irrémédiablement compromise. Une rectification du front s'impose donc de ce côté, et la ligne anglaise va se rapprocher d'Ypres pour venir s'installer progressivement sur les solides positions de Gheluwelt, Paschendaele, Langhemarck. Ce mouvement sera terminé le 16 avril. Recul qui, aux yeux de Foch, ne présente aucun inconvénient, bien que le général soit en principe adversaire résolu de toute évacuation volontaire de terrain. Car, sur ce théâtre, il n'a en vue que deux nécessités : conserver à tout prix la ligne des monts et couvrir la région des mines dont la conservation est de toute première importance pour la continuation de la guerre.



Le 14 avril, la bataille continue, très violente. Les Allemands s'acharnent; les Anglais, avec leur ténacité proverbiale, résistent à un contre deux ou trois. Ils ne perdent qu'un peu de terrain : Neuve-Église et Meteren, qui coûtent cher à l'ennemi, et ils reculent jusqu'aux lisières de Locon.



DOULLENS. — LE 62ᵉ BATAILLON DE CHASSEURS MONTANT EN LIGNE

Mais devant la continuité de ces efforts, Haig qui voit ses dernières réserves fondre dans la fournaise, est mortellement inquiet. Encore une fois, il demande à Foch de réduire le front britannique par une extension du front français. Il déclare que si cette solution ne pouvait être adoptée, il serait décidé à obtenir la réduction nécessaire en abandonnant tout le saillant d'Ypres. Il demande tout au

moins un renfort puissant de divisions françaises, qui lui permette de retirer du feu quelques divisions britanniques par trop épuisées.

Foch à qui, ce jour-là, la confiance des Gouvernements de l'Entente, vient de confier le Commandement en chef des Armées alliées, ne croit devoir accepter aucune de ces propositions.

L'abandon du saillant d'Ypres? — Non! Aucun abandon volontaire de terrain ne peut plus être consenti. On peut, on doit tout garder!

La réduction du front britannique? — Non! Pour lui, l'affaire de la Lys n'est qu'une puissante diversion, et il faut s'attendre à un formidable effort ennemi sur un autre point du front français. Ce front, déjà trop étendu pour nos effectifs, doit être en mesure de résister à toute surprise, et il ne le serait plus si la densité moyenne des combattants y devenait inférieure à un homme par mètre courant. Donc, puisque des réserves françaises doivent être envoyées au secours du front britannique, ces réserves demeureront disponibles derrière le front, pour pouvoir être immédiatement retirées si le besoin s'en faisait sentir ailleurs, et elles ne seront englobées dans les combats qu'en cas de nécessité absolue.

Le 15 avril, la poussée allemande continue, et Bailleul tombe. Haig réclame l'appui immédiat de quatre divisions françaises.

Le 16 avril est encore une dure journée. De Wytschaete à Merville, sur un front de 15 kilomètres, l'ennemi attaque avec acharnement, et la lutte se poursuit, ardente, dans le brouillard, avec des alternatives diverses. Meteren, Zillebeke, Wytschaete sont perdus, repris et reperdus par nos Alliés, qui ne reculent que lentement devant le flot.

Cependant, si le maréchal Haig est impressionné par l'extrême violence du combat, Foch, qui erre de quartier général en quartier général, affecte une parfaite sérénité d'âme. Certes, il n'a garde de méconnaître le sérieux des événements; mais l'ennemi s'est maintenant enfoncé dans une poche d'une vingtaine de kilomètres de largeur, où il est à l'étroit et d'où il aura grand mal à sortir. Il y est dominé de partout par les nouvelles positions britanniques : le mont Kemmel, le mont Rouge, le mont Noir, le mont des Cats, le massif de la forêt de Nieppe; et sur le terrain plat où il se trouve, pas un de ses mouvements n'échappe aux observateurs et aux obus de nos Alliés. La lutte s'arrêtera donc ici, tôt ou tard; il faut seulement que Haig résiste le plus longtemps possible avec ses seules forces, car le danger sera ailleurs demain, et l'on doit être prêt à y faire face.

En attendant, Foch crée un Détachement d'Armée, dont le commandement sera confié au général de Mitry qui groupera, sous le haut commandement du général Plumer, commandant la 2ᵉ Armée britannique, toutes les forces françaises déjà transportées au nord de la Lys : le Corps de cavalerie Robillot et quatre divisions d'infanterie. Le général Maistre, commandant la 10ᵉ Armée française, appuiera en cas de besoin le Détachement de Mitry et le renforcera même, jusqu'à le porter à un effectif de dix divisions.

Le roi des Belges, sollicité par Foch, consent de son côté à étendre son front; et, de ce fait, Haig va pouvoir récupérer sept divisions britanniques.



Le 17 avril, l'ennemi attaque le mont Kemmel et est repoussé avec de lourdes pertes. La 129ᵉ division française, transportée en automobile, est à pied d'œuvre, prête à contre-attaquer si la ligne cédait...

Le 18 avril, Ludendorff ne peut enregistrer pour tout succès que le dernier recul volontaire de la ligne britannique, qui s'installe de Gheluwelt à Langhemark, à l'est du saillant d'Ypres.

Un violent effort, tenté entre Givenchy et la Lys avec deux divisions contre le front de la 1ʳᵉ Armée britannique, est demeuré infructueux; au prix de sacrifices énormes, les Allemands n'ont réussi qu'à refouler les avant-postes britanniques derrière le canal de la Bassée, entre Locon et le bois Pacaud.

Puis, la bataille s'éteint de ce côté, parce que les assaillants sont à bout de souffle.



En réalité, Ludendorff commence à être fort inquiet. Voici qu'après s'être stabilisé vers Amiens, le front se stabilise aussi sur la Lys. Bien mieux, l'Armée Debeney a déjà attaqué à son tour...

A l'ouest de Moreuil, du bois Sénécat et du bois de l'Arrière-Cour, les lignes allemandes sont

à moins de 3 kilomètres de la voie ferrée Paris-Amiens; et Foch, dont les circonstances ont voulu que les réserves affluent de ce côté, ne songe nullement à s'accommoder d'un voisinage aussi immédiat qui gêne ses communications avec l'Armée britannique.

Donc, le 18 avril, à 4 h. 30 du matin, sans qu'aucun indice eût pu faire prévoir à l'ennemi ce brusque réveil d'activité, Debeney a déclenché une vigoureuse offensive depuis Thennes jusqu'à Rouvrel, sur un front de 8 kilomètres, à cheval sur l'Avre. D'un magnifique élan, la cote 63 et le bois Sénécat ont été enlevés, et nos troupes sont parvenues jusqu'aux lisières de Castel et de Mailly-Raineval. Près de 700 prisonniers sont tombés entre nos mains.

La presse allemande, à l'affût de victoires sur le front occidental, se garda bien d'enregistrer ce désagréable événement. En vérité, elle commençait à douter du résultat définitif de la brillante affaire de la Lys, sur lequel elle avait compté pour rallumer les espérances de l'opinion publique fatiguée.

A l'entendre, le 31 mars, ce n'était pas le dernier assaut allemand qui était venu se briser, encore loin d'Amiens, devant un front désormais inviolable ; c'étaient les braves soldats de Ludendorff qui avaient résisté victorieusement à tous les efforts de la mystérieuse « Armée de Foch ». L'arrêt momentané des opérations, qui suivit cet échec, fut savamment rapproché des arrêts similaires qu'avaient momentanément subi les offensives de Galicie ou du Tagliamento, avant de reprendre leur cours foudroyant...

Enfin, l'arrêt demeurant décidément trop long et paraissant devoir se prolonger plus que de raison, certains organes finissent par reconnaître que si vingt-cinq divisions n'ont pu percer malgré l'indiscutable habileté du Haut-Commandement et l'incomparable valeur des troupes, si même les progrès réalisés ont été médiocres, c'est que les circonstances atmosphériques se sont coalisées contre les assaillants. Le temps a été constamment mauvais; la boue empêchait tout déplacement de l'artillerie et enlisait les voitures, rendant même la marche de l'infanterie extraordinairement pénible ; l'ennemi se défendait vaillamment, même par endroits... Il convenait donc d'attendre la fin des opérations avant de porter un jugement quelconque, et même de chercher à se faire une opinion sur les événements.



BATAILLE DU 16 AVRIL AU 4 MAI 1918

Malgré tout, l'esprit public devenait exagérément nerveux en Allemagne. Il y eut une grosse émotion, presque une panique, aux premiers jours d'avril, dans les pays rhénans. On y parlait d'un recul de l'Armée du Kronprinz, de la perte de tous les gains réalisés depuis le 21 mars, de celle de plus de 40.000 prisonniers allemands. Il fallut « réconforter » tous ces pusillanimes par des nouvelles fantaisistes dont le thème principal, aux variations infinies, était la démoralisation complète et la définitive impuissance de la France. Comme ces nouvelles laissaient encore sceptiques quelques esprits forts, Hindenburg daigna même descendre de sa tour d'ivoire et prononcer quelques paroles d'encouragement :

> La victoire sera d'autant plus complète, proclamait-il dans un télégramme à qui fut fait la plus grande publicité, que tout notre pays se serrera avec plus de résolution et de confiance derrière nos soldats, et se montrera plus prêt à supporter les grandes et les petites épreuves qu'entraînera — pour une courte période de temps, espérons-le — la poursuite de la guerre.

Réconfort certes, mais réconfort bien monacal

pour des gens qu'éblouissait le mirage de Paris et qui se savaient depuis si longtemps aux portes de Compiègne!

Il fallait mieux. A partir du 15 avril, on commença à expliquer que toute inquiétude pour la suite des opérations devait maintenant disparaître : l'Armée Foch réduite tout au plus, par les récents combats, à une dizaine de divisions, était complètement épuisée et incapable d'un nouvel effort; Foch n'avait plus d'autre ressource, s'il voulait couvrir Paris, que d'abandonner Amiens.



VERS YPRES ET VERS AMIENS

Mais tout cela, ce sont des paroles. Or, l'opinion allemande, qui sait le prix du temps, et qui voit avec désespoir les opérations s'enliser et stagner de nouveau, demande des victoires éclatantes et rapides.

Il y a encore 42 divisions en réserve : on va tenter un effort. Ce sera une suite aux efforts précédents, puissante mais un peu incohérente, sans idée nouvelle, dont le but semble être de tâter encore une fois la solidité du mur qui achève de s'édifier en travers des routes d'Ypres et d'Amiens. Peut-être ce mur cèdera-t-il quelque part, procurant au moins un succès qui permettra de jeter en aliment à la presse quelque nom retentissant.

Dans la nuit du 19 au 24 avril, un coup de main est tenté sur Hangard. Mais les nôtres veillent; c'est une tuerie qui n'aboutit à aucun résultat.

Dans la nuit du 23 au 24 avril, un bombardement de six heures prépare l'attaque d'une vingtaine de divisions, qui se déclenche le 24, à 5 heures du matin, entre Villers-Bretonneux et le bois Sénécat, encore à la soudure franco-britannique.

Rawlinson perd Villers-Bretonneux et est refoulé du bois de Hangard jusqu'aux lisières de Cachy. Au sud de la Luce, Debeney est refoulé de quelques centaines de mètres jusqu'aux abords d'Hailles, mais il conserve ses positions du bois Sénécat. C'est surtout sur Hangard que l'ennemi a concentré ses efforts. A midi, il s'emparait du cimetière ; à 15 heures, il entourait la localité, mais il ne réussissait à en chasser nos troupes qu'à 18 heures, après de multiples assauts et au prix d'effroyables pertes. Une contre-attaque y ramenait encore nos soldats dans la nuit; et seule, l'intervention de divisions fraîches obligea enfin le général Debeney à replier sa ligne à 150 mètres à l'ouest de ces ruines.

Cependant Foch a renforcé cette partie du front et donné l'ordre de reprendre Villers-Bretonneux, magnifique observatoire qui marque le point culminant du plateau descendant entre Somme et Avre en pente douce vers Amiens.

Donc, le 25 avril, les Australiens chassent l'ennemi de Villers-Bretonneux, lui enlevant 600 prisonniers.

Le 26 avril, à 5 heures du matin, la Division marocaine prend pour objectif le Monument, au sud de Villers-Bretonneux, et la corne nord du bois de Hangard ; d'autres éléments attaquent le bois de Hangard ; la 131e division française marche contre le village de Hangard et contre la cote 99. Ni les formidables barrages d'artillerie lourde et de mitrailleuses, ni l'âpre résistance d'un ennemi très nombreux n'arrêtent l'élan de nos troupes. Le soir, le Monument est enlevé ainsi que le village de Hangard dans lequel la ligne se fixe, et la moité du bois. A 19 heures, une violente attaque allemande était encore brisée à Thennes.

En somme, le plus clair des avantages réalisés par la grande offensive allemande du 24 était annihilé. A peine une centaine de mètres carrés d'un terrain bouleversé, qui ne contenait aucune position intéressante, étaient le seul gain d'un ennemi qui avait fatigué et fortement endommagé dans cette affaire 15 nouvelles divisions.



En même temps, les Allemands avaient poussé vers le nord, entre Bailleul et Ypres ; mais cette manœuvre qui, dirigée contre le point de soudure anglo-belge, eût pu avoir des conséquenses funestes, était déjà parée. Foch, inquiet à juste titre pour ce point sensible, avait prescrit au maréchal Haig et au général Gillain de combiner étroitement leurs opérations; et il avait même autorisé la mise en ligne de ce côté du Détachement d'Armée du Nord du général de Mitry. Les 28e, 154e, 34e et 133e divisions françaises vinrent se ranger au pied de la ligne des monts, du Kemmel à Bailleul.

Ce puissant renfort suffit à peine à contenir la poussée furieuse de 9 divisions allemandes qui se ruèrent le 25 avril, à 7 heures du matin, contre le front Wytschæte-Dranoutre.

Von Arnim mène cette action avec une division par 2 kilomètres de front environ. Ce sont, en première ligne, la 56e division renforcée par un régiment de la 233e ; le Corps alpin ; la 4e division bavaroise et une brigade de la 22e division. En soutien immédiat : une brigade de la 233e division et la 10e division d'Ersatz.

Les objectifs sont : le mont Kemmel pour le Corps alpin et Dranoutre pour la 4e division bavaroise.

Après un violent combat, Dranoutre est arraché aux régiments de notre 34e division épuisée (83e, 59e, 88e régiments d'infanterie, 23e régiment d'artillerie de campagne, et, dès le matin, le mont Kemmel était entouré. Ce mamelon est enseveli sous un déluge d'obus toxiques; et cependant, le soir encore, nos avions signalaient, étroitement bloqué par la mort, un petit îlot de capotes bleues... Aucun secours ne pouvait lui parvenir; il devenait de plus en plus petit; il finit par disparaître. Les régiments de la division Madelin, la glorieuse 28e (22e, 30e, 99e régiments d'infanterie, 54e régiment d'artillerie de campagne) avaient payé du sang de 5.400 hommes l'honneur d'inscrire le nom du Kemmel sur leurs drapeaux.

Maître du mont Kemmel, Arnim infléchit son attaque du nord vers l'ouest, le 26 avril, pour prendre à revers la ligne des monts. Ses premiers objectifs sont le Scherpenberg et le village de Locre.

Les Allemands progressent, malgré des pertes effroyables. Le Corps alpin qui, au début de l'action mettait en ligne 140 fusils par compagnie, n'en a plus que 70 ou 80. Les opérations du Kemmel resteront, dans l'esprit des soldats allemands tombés entre nos mains, le souvenir d'une atroce boucherie.

Le 27 avril, Locre tombait; mais de furieuses contre-attaques franco-britanniques bloquaient l'ennemi dans sa conquête, et à gauche les Anglais reprenaient Vormezeele.

Le 28 avril, nouvelle attaque allemande dans la région de Locre. L'objectif est le mont Rouge. Mais le Détachement des Armées du Nord veille. Non seulement l'ennemi est arrêté cette fois, mais il est refoulé et chassé du Scherpenberg qu'il avait réussi à atteindre.

Le 29 avril, nouvelles attaques désespérées, nouveaux échecs. La vallée du Scherpenberg et le mont Rouge nous restent; Locre passe de mains en mains.

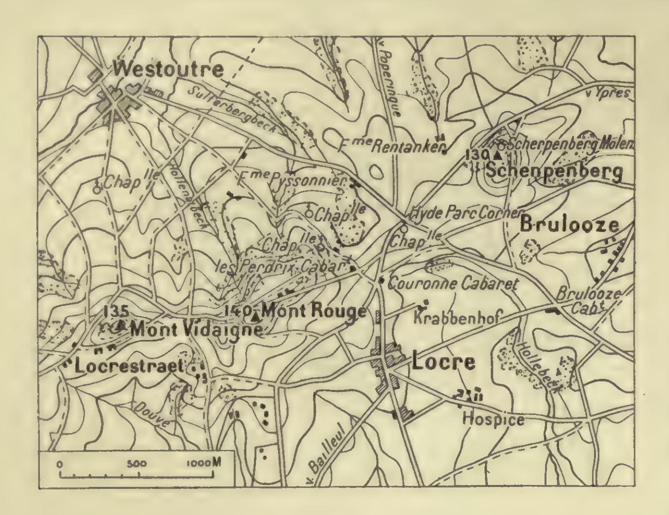
Puis, la bataille s'éteint ici comme à Villers-Bretonneux, comme à Givenchy; elle se fond dans la lutte sournoise, tenace et sans issue des tranchées. Son résultat n'a pas été nul cependant pour Ludendorff. Si 160 divisions allemandes ont été engagées depuis le 21 mars, si elles ont été tellement maltraitées qu'il a fallu consacrer plus de la moitié de la classe 1919 et une partie de la classe 1920 à combler les vides qui y ont été creusés, il n'en demeure pas moins que la plus grande partie des réserves françaises ont été enfournées dans l'étroit couloir qui constitue la seule communication entre les Armées françaises et britanniques.



LOCRE. — LES RUINES

Le Détachement d'Armée du Nord du général de Mitry, dont le quartier général est à Esquelbecq, a déjà 5 divisions engagées en première ligne et tient en deuxième ligne 7 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie. Micheler à 5 divisions dans la région de Pecquigny. Maistre en a 4 dans la région de Doullens.

Ce sont 21 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie enlevées aux réserves françaises et sacrifiées pour étayer le front britannique. La plus grande partie de ces forces demeurent dispo-



LES COMBATS DE LOCRE

nibles, il est vrai ; mais étant donné la difficulté des communications avec la région du Nord, leur éloignement de la région de Paris n'en constitue pas moins un fort grave inconvénient. En réalité, pour parer à toute surprise, depuis Compiègne jusqu'à l'Alsace, Foch ne dispose plus que de 20 divisions françaises et de 3 divisions britanniques, ces dernières retirées du feu parce que trop éprouvées et ne pouvant fournir de longtemps un nouvel effort.

Encore, pour réaliser ces disponibilités, a-t-il fallu accepter largement l'offre du général Pershing et placer en première ligne des divisions américaines. Trois de ces divisions sont venues dans les secteurs des 2e et 8e Armées; l'une d'elles, la 1re a déjà vaillamment pris part aux combats dans la région de Villers-Bretonneux.



Or, à la date du 1er mai, l'ennemi recevant sans cesse des renforts de Russie, reconstitue ses disponibilités : il dispose d'une réserve de 62 divisions.

Mais le Généralissime n'est pas homme à attendre passivement les coups de la fortune : « Quand on est faible, on attaque », disait-il à ses élèves de l'École de Guerre. Et puisque, par la force des circonstances, ses réserves se trouvent massées vers Amiens, c'est du côté d'Amiens qu'il songe déjà à préparer une attaque. Aussi bien, c'est ici pour les Alliés un point vital; s'ils réussissent à dégager la voie ferrée de Paris, les opérations ultérieures seront grandement facilitées. Elles ne le seront pas moins si les mines de charbon de Bruay, mises à l'abri du canon allemand, peuvent fournir un rendement plus important.

Donc, ayant solidement étayé le front britannique, Foch, désormais tranquille pour le Nord, donne aux Généraux en chef sa directive N° 3.

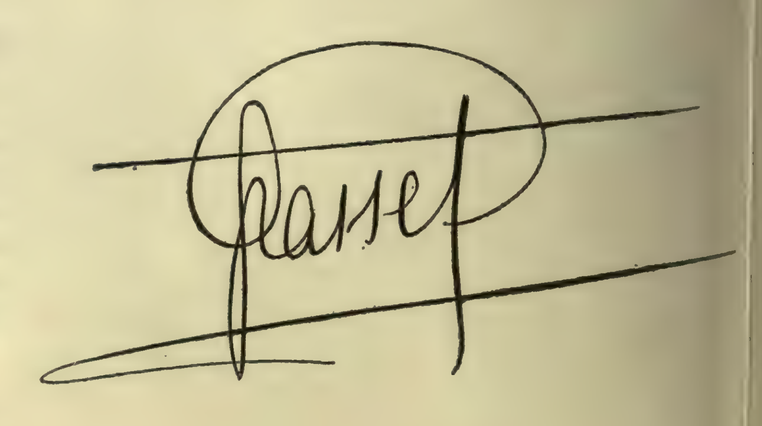
Aux termes de ce document, il s'agit de se tenir prêt à prendre l'offensive, quoi que fasse l'ennemi : une offensive à fond, sans objectifs limités, n'ayant d'autre limite que la défaite et la désorganisation totale de l'ennemi, par l'exploitation à outrance du succès obtenu.

Le Général en chef indique les régions où les résultats les plus importants peuvent être escomptés :

Le secteur entre Oise et Somme, où les 1re et 3e Armées françaises et la 4e Armée britannique sont en mesure de dégager la voie ferrée d'Amiens ; le secteur de la Lys où les 1re et 2e Armées britanniques et le D. A. N. doivent dégager les mines de Béthune et le saillant d'Ypres.

Puis, tout en jetant un dernier coup d'œil sur cette région du Nord où l'invasion paraît définitivement arrêtée, Foch actionne nos alliés italiens. Il a le droit de le faire, car le 2 mai une conférence, tenue à Abbeville, a étendu ses pouvoirs au delà des Alpes. Cette conférence a supprimé le Comité exécutif du Conseil supérieur de la Guerre de Versailles, et le général a désormais seul la charge de coordonner l'action des Alliés sur tout le front occidental, depuis la Mer du Nord jusqu'à l'Adriatique.

Le 24 mai, il adresse donc au général Diaz un télégramme pressant, lui rappelant que la situation exige une attaque très prochaine de son Armée pour décongestionner le front de France.





LE MONT KEMMEL, VUE PRISE DU SCHERPENBERG

LOCRE
LES MONTS DE FLANDRE

L'ennemi a déclenché ses puissantes offensives de 1918. La force de son élan a été telle que tout le pays a tressailli d'angoisse. Le 81e régiment d'infanterie est appelé, à son tour, à se jeter dans l'immense mêlée et à refouler l'envahisseur.

Après une longue série d'étapes particulièrement dures, de l'Alsace jusqu'à la Belgique, sans prendre le moindre repos, du 26 mars au 27 avril, le régiment est arrivé dans les Flandres où il va fournir un des plus rudes efforts de sa campagne.

L'ennemi veut déboucher dans la plaine d'Ypres. Il a pris le Kemmel et pousse de vigoureuses attaques contre les monts de Flandre, qui forment une dernière défense naturelle. Le 29 avril la bataille fait rage. On croit que l'ennemi a réussi à progresser sur les pentes sud-est du mont Rouge et du mont Vidaigne. La situation est grave. La barrière que constituent les monts Rouge et Vidaigne une fois brisée, le mont Scherpenberg est bloqué et l'ennemi domine la plaine de Poperinghe, dont la défense devient un angoissant problème.

La 31e division d'infanterie est chargée de contre-attaquer pour refouler l'ennemi jusqu'au bas de ces pentes. Le 81e régiment d'infanterie a pour objectif le mont Rouge, et ultérieurement Locre, l'hospice de Locre.

A 13 h. 30, le 29 avril, le 81e débouche du village l'Abeele, déployé en profondeur, suivi de son train de combat, et gagne le front à travers champs. Les renseignements qu'il possède sont vagues. On croit que le col Scherpenberg-mont Rouge est à nous. Mais, vers 16 heures, la mission change. L'ennemi, en effet, a été contenu toute la journée. Nous occupons la lisière nord et les abords nord de Locre, Hyde-Park-Corner (carrefour des routes au col, entre le mont Rouge et le Scherpenberg) et la tête du ravin d'Hellebecque.

Cette position est une position de fin de combat. Elle est critique. L'ennemi garde une pente dangereuse, l'avancée de Locre et du ravin d'Hellebecque, débordant le mont Rouge. La 31e division d'infanterie reçoit l'ordre de relever la 154e, et de profiter de cette relève pour pousser le front de manière à réduire les saillants ennemis et à dégager la ligne des monts. Le 81e régiment d'infanterie doit relever le 414e. Ses principaux objectifs sont Locre et l'hospice de Locre. La relève doit être terminée à 23 heures, et l'attaque se déclencher à 2 heures du matin.



ÉCLATEMENTS D'OBUS SUR LE MONT ROUGE



BATAILLE DU 16 AVRIL AU 4 MAI 1918

Mais de graves difficultés se présentent. L'aviation ennemie a vu les déploiements de troupes, l'artillerie cause des pertes au 3e bataillon. De plus, la 15e division d'infanterie, qui est en secteur, a beaucoup souffert de la violente attaque allemande : les guides qui sont envoyés pour mener les bataillons à la nuit tombante ont été fortement impressionnés par l'âpre bataille. Ils ne savent pas exactement la position des lignes. Ils ne possèdent qu'une faible expérience du secteur. Ils égarent nos bataillons à travers les ravins et les pentes qui flanquent la route Westoutre-Locre.

Malgré la fatigue énorme de cette relève hasardeuse, le commandant Bonnefont (1er bataillon) réunit ses commandants de compagnies, leur assigne leurs objectifs. Dans un chemin creux, à l'abri d'un maigre talus, à la lueur voilée d'une lampe électrique, les officiers s'orientent, reconnaissent la direction du village de Locre, de l'hospice. Le bataillon s'élance à l'assaut à l'heure précise. Nos hommes témoignent d'un cran et d'une discipline plus forts que la lassitude prodigieuse de cette relève. Locre est balayé, les Allemands décontenancés fuient de toutes parts. Locre dégagé, sans une minute d'arrêt, le bataillon fonce vers l'hospice, à 400 mètres de Locre. La 2e compagnie, commandée par le capitaine Chombart de Lauwe, entre hardiment dans le véritable village qu'est l'hospice de Locre. Un grand bâtiment, l'hospice même, à plusieurs étages, exposant à l'ouest sa partie principale flanquée de deux ailes, avec une large cour, un couvent, des jardins; puis, tout autour de cet hospice, un pâté d'une dizaine de maisons. La 2e compagnie cerne de toutes parts l'hospice, surgit dans la cour. Elle y trouve un grand nombre d'ennemis, profite de la panique qu'a causée son irruption audacieuse, cueille 95 prisonniers dont 3 officiers et un matériel de guerre important. Chez le boche, c'est une véritable débandade affolée, une fuite éperdue. Les prisonniers appartiennent à une division prussienne et à une division bavaroise. Notre assaut s'est effectué en pleine relève de l'adversaire, le 7e prussien remplaçant le 5e bavarois.

Nos hommes soufflent à peine. Le capitaine Chombart de Lauwe se rend compte que, seul, le 1er bataillon a progressé. A droite, le régiment n'a pu réaliser aucune avance sérieuse, bloqué par un barrage très dense. A gauche, le 3e bataillon (commandant Rinckenbach), qui a été perdu par ses guides et n'est pas encore en place, n'a pu appuyer l'effort du 1er bataillon. L'ennemi, après le premier désarroi, reprend son sang-froid. De grosses réserves se massent. La 2e compagnie a eu peu de pertes : 2 tués, 3 ou 4 blessés; mais elle est à bout de souffle, et, surtout, isolée. L'ennemi contre-attaque vers 18 heures. Pour éviter l'encerclement fatal, sous les mitrailleuses adverses, la 2e compagnie se replie, abandonnant l'hospice, à 100 mètres au nord sur une position solide, à la crête d'un gros talus. Elle a fourni un magnifique effort. C'est la section du lieutenant André, qui, la première, a pénétré dans l'hospice avec une fougue sans rivale.

L'attaque est reprise le 30 avril, à 20 heures. Le 3e bataillon doit gagner les lisières sud et sud-est du petit bois à l'est de Locre, chercher la liaison avec la 39e division d'infanterie, vers Bruloose-Cabaret, tandis que le 1er bataillon occupera l'hospice. Cette attaque s'engage sous un tir de barrage d'une extrême violence. Nos pertes sont très sérieuses. Cependant le 3e bataillon d'infanterie réussit à progresser d'environ 500 mètres; il s'établit au delà de la ferme Krabenhof et sur

la route de Locre à Brulooze, aux maisons situées à 600 mètres est de Locre. Le terrain est marécageux, heurté de raidillons sur lesquels s'acharnent les mitrailleuses ennemies. Les attaques voisines n'ont pu aboutir. Le 1er bataillon n'a pu reconquérir l'hospice. Il s'est porté à 50 mètres des premières maisons en essuyant de lourdes pertes. Ni la division de gauche, ni le régiment de droite, le 96e, n'ont pu déboucher de leurs emplacements de départ.



LE SCHERPENBERG

Le 1er mai, les efforts pour la rectification de la ligne sont repris. A 9 heures du matin, la 6e compagnie du 2e bataillon, commandée par le lieutenant Mognetti, progresse par bonds en formation déployée sur la route Brulooze-Locre, de 200 à 300 mètres, mais subit de vives rafales de mitrailleuses qui l'obligent à s'arrêter. Le 1er bataillon attaque sans succès l'hospice, le 3e s'organise sur ses positions. Dans la nuit du 1er au 2 mai, le 2e bataillon (commandant Pusey), relève le 3e. Il consolide ses positions, réunit ses éléments qui n'avaient pas le contact à travers le ravin d'Hellebecque, et ferme une poche qui s'était produite dans nos lignes.

Cependant l'hospice de Locre est toujours aux mains de l'ennemi. Il constitue évidemment un point d'appui menaçant, si l'on considère notre situation au mont Rouge et au Scherpenberg. Le mont Rouge ne possède qu'un couloir d'accès : la route Locre-Westoutre gardée par deux centres de résistance, le village de Locre, l'hospice de Locre. Le village est à nous, l'hospice est situé sur croupe, et permet le rassemblement de réserves qui pourraient attaquer par Krabenhof et Couronne-Cabaret. Mais nous tenons les abords mêmes de l'hospice, et notre ligne, dépassant Krabenhof, tient la route Locre-Brulooze.

Le col entre le Scherpenberg et le mont Rouge a pour couloir d'accès le ravin d'Hellebecque dont nous assurons la protection. D'autre part, en s'infiltrant par Couronne-Cabaret jusqu'à Hyde-Park-Corner, l'ennemi serait maître du col dont l'importance est capitale. Le dégagement des monts tient donc en l'assise solide d'une ligne barrant les couloirs d'accès et les nids de concentration. Notre ligne réalise ces conditions, à part l'occupation de l'hospice qui va faire l'objet de nouvelles attaques.



LE MONT VIDAIGNE

Dans la nuit du 2 au 3 mai, la 1re compagnie, commandée par le capitaine Capon, est chargée d'occuper l'hospice. Son attaque

est précédée d'un bombardement par obusiers Stokes et accompagnée d'engagements d'artillerie de campagne. Mais l'hospice et ses dépendances exigent des destructions autrement considérables. La 1re compagnie se porte à l'assaut à 2 heures du matin, sous un barrage de mitrailleuses extrêmement serré. Elle fait preuve d'une ardeur surhumaine, réussit malgré ses lourdes pertes à pénétrer dans l'hospice, et s'y maintient héroïquement pendant près de deux heures. De partout, du premier étage de l'hospice, des jardins, des maisons d'alentour, convergent des feux violents de mitrailleuses. Le brave capitaine Capon est fait prisonnier, mortellement blessé. Après avoir combattu jusqu'à la limite des forces, la 1re compagnie, dont le lieutenant Hugo a pris le commandement, doit se replier à son tour.



AU MONT KEMMEL. — LE CHEMIN CREUX

Dans la nuit du 3 au 4 mai, le 3e bataillon du 81e relève le 1er. Il assure la liaison avec le régiment de droite, le 122e, et occupe les maisons situées à 500 mètres au sud de Locre, sur la route Locre-Dranoutre. Il réussit sa mission avec brio, capturant plusieurs prisonniers, dont un officier, une mitrailleuse, causant à l'ennemi des pertes sensibles. Dans la nuit suivante, le 3e bataillon essaye d'occuper l'hospice. Malgré l'aide d'un tir d'artillerie lourde, la défense par mitrailleuses de l'hospice oblige nos hommes à se replier sans pouvoir atteindre l'objectif.

Les jours suivants, le 81e régiment d'infanterie, sans se lasser, exécute de nombreuses patrouilles et reconnaissances offensives. L'hospice est l'objet de nouvelles attaques. Mais, malgré leur ténacité inaccessible au découragement, nos hommes se heurtent chaque fois à une défense ennemie aussi opiniâtre et effective. Le 15 mai, le 81e est relevé par le 42e régiment d'infanterie.

Pendant cette occupation du secteur de Locre, le 81e a travaillé à l'établissement des lignes. Des sapes ont été aménagées pour abriter les hommes, les postes de secours et de commandement. Des boyaux de communication ont été construits dans des conditions de travail particulièrement pénibles. On a procédé à l'aménagement des observatoires et de différents postes optiques. Le régiment a éprouvé de grosses pertes. Plus de 17 officiers tués ou blessés. Parmi les officiers morts au champ d'honneur, citons le capitaine adjudant-major Auger; le lieutenant Gabriel Verry, commandant la 3e compagnie; le capitaine Capon (mort en captivité); les sous-lieutenants Provot, de Lansade, de la 3e compagnie; Roncoules, de la 9e; Lasnier, de la 11e, et plus de 700 hommes hors de combat.

Le régiment a eu à lutter non seulement contre un adversaire puissamment outillé, mais avec l'extrême fatigue imposée par dix-sept jours de lignes consécutifs, sous des bombardements formidables, extrêmement précis et serrés, sans aucune protection effective, réunissant ses trous d'obus en guise de tranchées, obligé, par la pluie battante, de quitter ses trous et de rester debout, offert en cible, dans la boue épaisse.

Et quelles épreuves, quelles souffrances physiques, quels obstacles matériels! Le ravitaillement arrive froid quand il a pu défier les obus qui s'acharnent sur toutes les voies d'accès possibles. Il faut toute la journée rester terré, accroupi dans son trou que camouflent des planches et des herbes, et le soir attaquer. L'arrière

ne peut communiquer de jour avec l'avant. Les agents de liaison, officiers ou soldats, seuls se risquent et bien souvent tombent avant d'avoir pu accomplir leur mission. Les obus toxiques s'accumulent dans les ravins, croulent sur les tranchées de réserve, intoxiquent nos hommes, par groupes denses. L'artillerie lourde et de campagne harcèle brutalement par doses massives les moindres pentes, toutes les pistes, les talus, les postes de commandement comme les postes de secours.



ARTILLERIE LOURDE A LONGUE PORTÉE INSTALLÉE A HARBONIÈRES

C'est l'éternel tonnerre, le bruit sourd des marmites, le sifflement des obus à gaz, la terre incessamment broyée, les sapes secouées, éventrées, et les nerfs soumis à une tension douloureuse.

Mais le 81e régiment d'infanterie s'est montré à la hauteur de ces épreuves morales et matérielles. Les hommes étaient fatigués, mais sans tristesse, affaiblis, mais non découragés. Leur humeur impavide, leur excellent moral, leur abnégation sublime, leur ont permis d'affronter victorieusement ces journées de lutte ardente, de réaliser une progression de plus d'un kilomètre, capturant plus de 150 prisonniers, 18 mitrailleuses allemandes, 9 mitrailleuses françaises tombées aux mains de l'ennemi, un matériel de guerre considérable, et dégageant solidement par leur intrépide élan la suprême défense de la plaine, les monts de Flandre.

Voici la citation qui récompensa le 81e régiment d'infanterie de sa noble conduite aux monts de Flandre :

« Régiment ayant déjà fait ses preuves au feu, deux fois cité pendant la bataille de Verdun. Au cours des opérations de Flandre a, de nouveau, sous la conduite de son chef, le colonel Rondenay, fait montre de particulières qualités d'énergie et d'endurance. Entré dans la bataille le 29 avril 1918, en pleine nuit et en terrain inconnu, a reconquis de haute lutte le village de Locre, avançant nos lignes en certains endroits de plus d'un kilomètre. N'a laissé ensuite, et pendant dix-huit jours sans interruption, aucun répit à l'ennemi, exerçant sur lui une pression active et continue, multipliant attaques et reconnaissances, et empêchant ainsi l'adversaire de renouveler son attaque. A fait 150 prisonniers, dont 5 officiers, pris 18 mitrailleuses et délivré une vingtaine de prisonniers français ».

Signé : Pétain.

René Lehmann

XL

LE FLUX

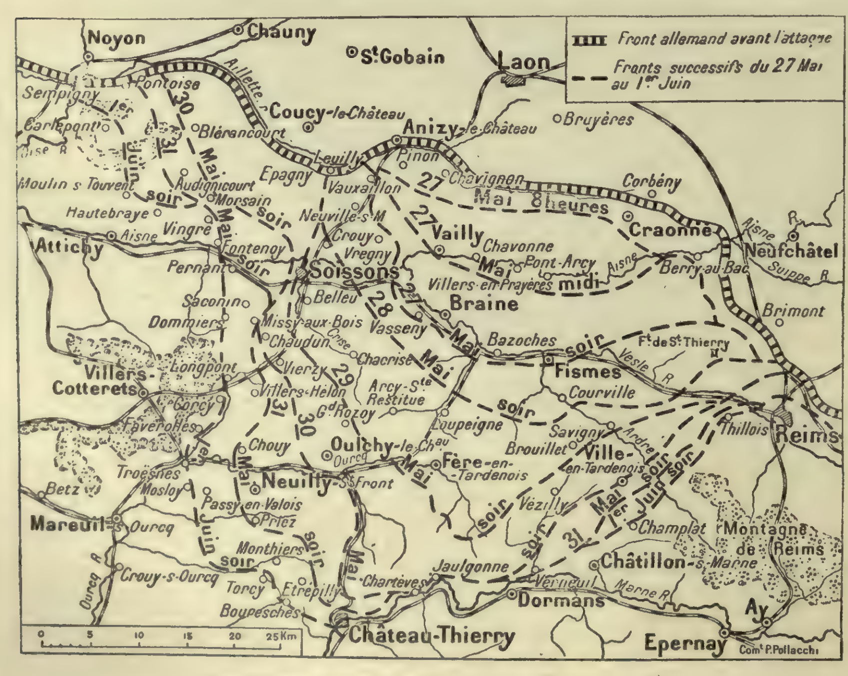
Le Chemin-des-Dames



Cependant, malgré ses nouvelles tentatives contre Amiens, Ludendorff avait bien renoncé, dès le début d'avril, à l'espoir de percer notre front de ce côté. Un ordre de la XVIII[e] Armée, trouvé sur un prisonnier, prescrivait de désigner les opérations dirigées contre Amiens, antérieurement au 6 avril, sous le nom de « bataille de rupture », et celles postérieures à cette date sous le nom de « combats de l'Avre et de la région de Montdidier-Noyon ». Insignifiant détail, mais qui revêt une sérieuse importance quand il s'agit de gens aussi méthodiques que les Allemands.

Cette importance parut telle que Foch, après avoir cru, un instant, à une offensive décisive sur Calais et sur les ports de la Manche, offensive qui, poussée à fond, eût encore pu nous être funeste, puis voyant les affaires tourner en longueur de ce côté, ne leur prêta bientôt plus qu'une attention de convenance et ne se laissa arracher des renforts pour ces régions que sur les instances pressantes et réitérées du maréchal Haig, dont il fallait à tout prix soutenir la confiance. Par intuition et par raisonnement, Foch eût été certainement plus disposé à faire droit aux réclamations de Pétain qui, le 6 mai, lui montrait l'Armée française à l'extrême limite de ses efforts et en situation difficile avec des effectifs aussi restreints, répartis sur un front aussi étendu.

En fait, depuis le début d'avril, Ludendorff vidait la poche d'Amiens. A cette date, Hutier disposait encore de 27 divisions ; au début de mai, il n'en avait plus que 14. En revanche, le front entre l'Oise et Reims, tenu par la VII[e] Armée (von Boehm) depuis Chauny jusqu'à Berry-au-Bac, et par la I[re] Armée (Fritz von Below) depuis Berry-au-Bac jusque vers Saint-Souplet, en Champagne, était puissamment renforcé à partir du 19 mai.



CHEMIN-DES-DAMES (DU 27 MAI AU 1[er] JUIN 1918)

En particulier, dans la région comprise entre Chauny et Berry-au-Bac, face au Chemin-des-Dames, se trouvaient massées le 26 mai :

Entre Chauny et Leuilly, sur 20 kilomètres, 3 divisions en première ligne et 2 divisions en réserve.

Entre Leuilly et Berry-au-Bac, sur 45 kilomètres, devant le Chemin-des-Dames, 15 divisions en première ligne, 7 divisions en deuxième ligne, 8 divisions en réserve.

Entre Berry-au-Bac et Reims, sur 10 kilomètres, 5 divisions en première ligne, 1 division en deuxième ligne, 1 division en réserve.

Soit un total de 42 divisions sur un front de 75 kilomètres ; et, en particulier, 30 divisions sur



CHANGEMENT DE SECTEUR

le front de 45 kilomètres correspondant au Chemin-des-Dames. C'est sur ce terrain une division pour 1.500 mètres, ou en moyenne 5 combattants par mètre courant. Il y aura en outre 2 batteries de 77 m/m d'accompagnement par 100 mètres de front d'attaque ; et, dans l'ensemble du secteur, 180 batteries de contre-batterie, destinées à annihiler l'artillerie française. Tout ce matériel, qui comprend un nombre important de pièces à longue portée, est en place depuis très longtemps, ce qui facilitera grandement l'effet de surprise sur lequel l'ennemi compte.

De notre côté, il y a l'Armée Duchêne (6e Armée) étalée sur un front d'environ 90 kilomètres. Ce sont : le 30e Corps (55e, 19e, 151e divisions, 2e division de cavalerie à pied), depuis l'Oise jusqu'à la voie ferrée Soissons-Laon ; le 11e Corps (61e, 21e et 22e divisions), de cette voie ferrée au bois de Vauclerc ; le 9e Corps britannique (50e, 8e et 21e divisions), du bois de Vauclerc à Reims, ayant à sa droite la 45e division française. Derrière le front, se trouvaient disponibles les 13e, 39e, 74e, 157e divisions et la 4e division de cavalerie à pied.

Plusieurs de ces unités sont très fatiguées et ont été placées dans ce secteur calme pour se refaire. La 22e division, la 39e et la 2e division de cavalerie à pied, la 45e division ont été fort éprouvées fin mars ; la 151e division vient de subir de grosses pertes à Coucy-le-Château, les 6, 7 et 8 avril ; quant aux divisions britanniques, elles se sont battues trois fois depuis deux mois, ont perdu la moitié de leur effectif et sont à bout de souffle. Enfin 4 divisions, dites fraîches parce qu'elles n'ont pas assisté à de violents combats, sont en secteur depuis cinq ou six mois et auraient, elles aussi, grand besoin de repos. Au total, c'est 16 divisions plus ou moins fatiguées ou réduites que les Alliés ont ici, en face des 42 divisions allemandes, parmi lesquelles figurent le Corps alpin, 4 divisions de la Garde et la division de Brandebourg.

La position, il est vrai, est formidable. Elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire à nouveau. C'est l'énorme massif qui s'élève entre l'Ailette et l'Aisne. L'Ailette forme le fossé, et la



RAVITAILLEMENT D'OBUS

forteresse est constituée par un terrain abrupt que barrent des précipices, et où des creutes immenses permettent de soustraire les troupes de soutien au feu de la plus puissante artillerie.

La première position de défense, comprenant une ligne avancée, une ligne principale de défense, une ligne de soutien et une ligne de réduits, est placée au pied des pentes, immédiatement derrière l'Ailette. A 6 kilomètres en arrière se trouve une position intermédiaire, ligne de tranchées qui court à contre-pente, au delà de la crête, abritée par conséquent de l'artillerie et parallèle au Chemin-des-Dames. Au sud de l'Aisne, qui forme un deuxième et puissant obstacle, une deuxième position est organisée, au pied de laquelle toute attaque victorieuse par surprise, de la première position viendra s'écraser.

Malheureusement, pour garder cette région vraiment inexpugnable, les moyens en hommes et en matériel sont tout à fait insuffisants. Chaque Corps de l'Armée Duchêne tient un secteur d'une trentaine de kilomètres.

La 22e division, reconstituée après les combats de la Somme, est devant Craonne, en liaison avec le 9e Corps britannique qui couvre Berry-au-Bac et Reims. Elle est étalée, avec ses dix mille combattants, sur un front de 14 kilomètres. A sa gauche, la 21e division, en secteur depuis longtemps elle aussi, garde 11 kilomètres.

Ces divisions occupent la première position de défense avec la presque totalité de leurs forces, et la position intermédiaire au moyen de simples garnisons de sûreté, appuyées par quelques compagnies de mitrailleuses.

Or, étant donné l'étendue du front, la première ligne elle-même n'est pas occupée d'une manière uniforme ; elle est simplement tenue par des groupes de sections et de demi-sections installés dans des réduits encerclés de réseaux de fils de fer, échelonnés en profondeur, et se flanquant à des distances variables, quelquefois assez considérables. Les défenseurs de ces îlots sont pourvus d'armes automatiques et de grenades ; mais, vu les intervalles qui séparent les îlots fortifiés, il est évident que la prise d'un seul de ces réduits creusera dans la ligne une brêche difficile à aveugler. L'artillerie des divisions de première ligne est installée près de la position intermédiaire. Quant à la deuxième position, elle doit être défendue par les divisions qui se trouvent au repos derrière le front, dans la région de Soissons.

BRAINE. — VUE GÉNÉRALE

Le Haut Commandement n'ignorait pas cette situation, dont la responsabilité ne lui incombait pas. Il savait bien que, pour soutenir le front britannique qui cédait, il avait été obligé de dégarnir tout le front français. Pour protéger efficacement les directions vitales entre toutes qu'étaient celles de Paris et des ports de la Manche, il avait dû masser de ce côté la majeure partie de ses réserves. La Champagne, la Lorraine, l'Alsace étaient tout aussi menacées que le Chemin-des-Dames et aussi peu garnies de défenseurs. Le Chemin-des-Dames avait au moins l'avantage d'offrir à la défense de magnifiques positions, susceptibles de faire hésiter l'ennemi.

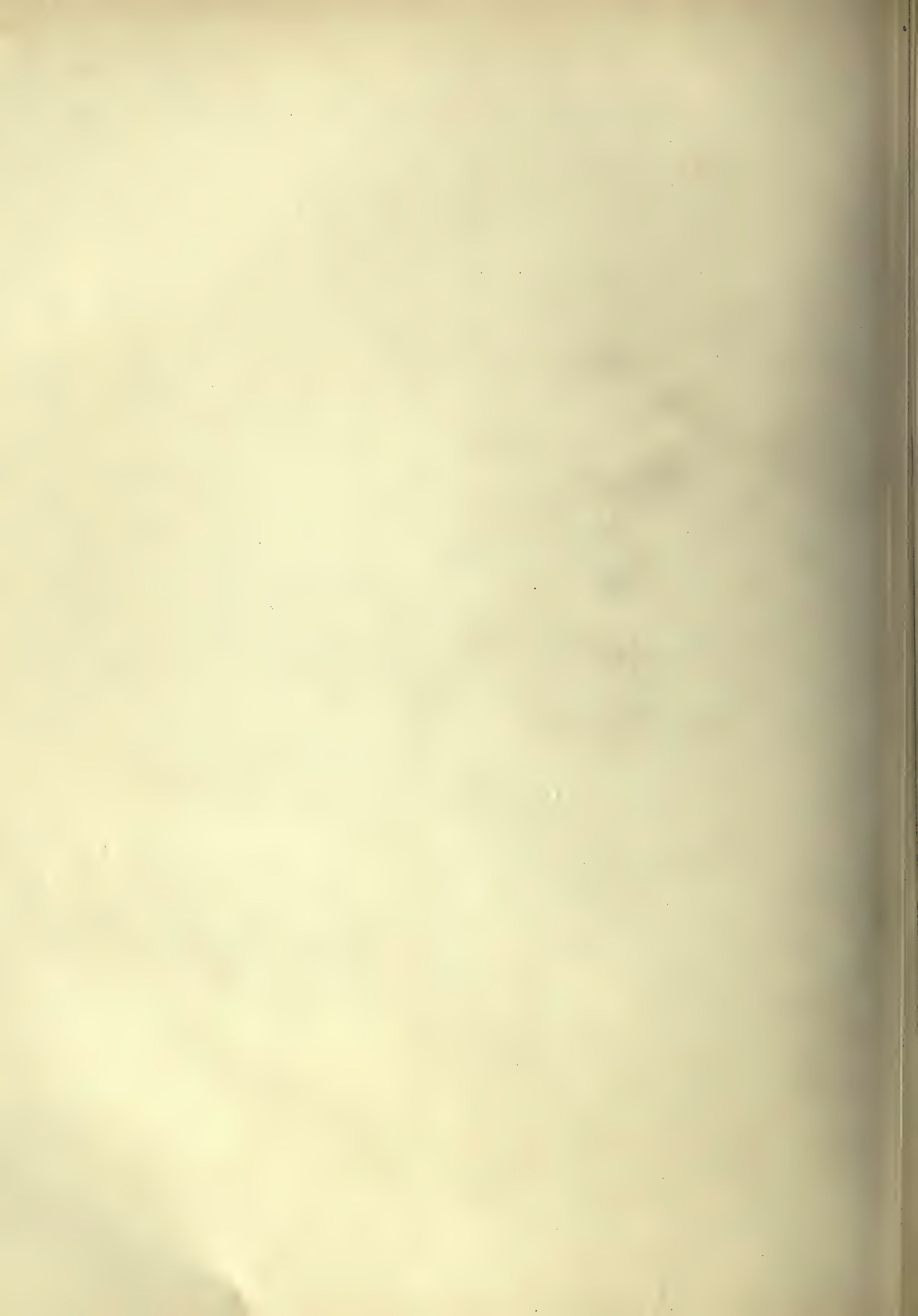
Foch savait donc qu'il devait faire la part du feu, et qu'en attendant les renforts américains son immense ligne n'était nullement capable de résister partout aux moyens formidables que l'ennemi avait la possibilité d'accumuler devant l'un quelconque de ses secteurs. Son vaste front devait résister, plier, se rompre même par endroits, mais il pensait bien qu'à force d'activité le flot finirait toujours par être maîtrisé, comme devant Amiens, et qu'on se trouverait, au pis aller, en présence d'une nouvelle poche comparable à celle de Montdidier.





La Relève

Dessin de René-Mel





LES MULETIERS

Du reste, tout annonçait une bataille imminente; depuis le début de mai, les indices se multipliaient de la préparation d'un suprême effort. Les transports de Russie continuaient, très intensifs; la presque totalité de l'artillerie allemande était maintenant en secteur sur notre front et, avec elle, une partie de l'artillerie autrichienne.

Ypres, Calais, Amiens, Compiègne, Châlons paraissaient plus particulièrement menacés. Devant le Chemin-des-Dames, au contraire, le calme demeurait profond; et c'est surtout dans le secret de la préparation de l'attaque que réside le principal mérite de cette opération pour le Haut Commandement Allemand.

Pour assurer ce secret, les précautions les plus minutieuses ont été prises, suivant les principes déjà mis en pratique lors de l'offensive du 21 mars. Six divisions seulement ont été transportées par voie ferrée; les vingt autres ont gagné leur zone de combat par une série de marches de nuit. Pendant le jour, dès 4 heures du matin, aucune colonne ne circulait; tout le monde était abrité, et les rues des cantonnements étaient tenues désertes. Les itinéraires étaient calculés de manière à éviter que deux régiments de brigades différentes pussent se croiser; chaque unité restait dans l'ignorance des mouvements généraux. De même les cantonnements étaient rigoureusement consignés aux militaires des unités voisines; jamais une même localité n'abritait des éléments appartenant à deux divisions différentes. Les mouvements d'artillerie furent l'objet d'une attention particulière. Tout bruit était évité dans le voisinage des secteurs d'attaque; et, dans les batteries qui prenaient leurs positions, les roues des voitures étaient matelassées, les sabots des chevaux enveloppés de chiffons, les organes des pièces habillés de manière à éviter tout cliquetis métallique.

Et c'est ainsi que le 26 mai au soir tout le dispositif était à pied d'œuvre devant nos positions du Chemin-des-Dames : dix divisions en face de notre 22e ; six divisions en face de la 21e ; cinq divisions devant la 61e.

Pourtant, malgré ces minutieuses précautions, la préparation, commencée le 19 mai, était déjà éventée depuis le 23. Comme au temps de Verdun, des déserteurs étaient passés dans nos lignes, et le général de Maud'huy, commandant le 11e Corps,



UNE RELÈVE



RUINES DU CHATEAU-FORT DE BAZOCHES

nos premières lignes et nos batteries, en même temps que son artillerie lourde exécute un tir d'interdiction très puissant sur nos arrières. Quatre mille pièces de tous calibres hurlent en même temps, devant lesquelles les 1.030 canons, que nous avons pu à grand'peine réunir, se révèlent bientôt insuffisants, malgré l'héroïsme du personnel. L'air est empesté de gaz toxiques ; l'ennemi fait surtout usage d'obus à ypérite. Nos batteries sont annihilées ; les petits réduits de la première ligne sont écrasés et nivelés ; les mitrailleuses sont détruites.

savait d'une manière précise, le 26 à midi, que le Chemin-des-Dames serait attaqué la nuit suivante, à 3 heures du matin. La seule surprise fut donc, en définitive, dans les moyens formidables dont disposait l'assaillant ; à celle-là, l'état de nos propres moyens ne permettait pas de répondre.



Donc, le 26 mai, à 17 heures, le général Duchêne alerte la 6e Armée. A 19 heures, les dispositions de combat sont prises partout. A partir de 20 heures, l'artillerie des divisions, renforcée par tous les moyens disponibles, exécute les tirs de harcèlement et d'interdiction prévus par le plan de défense ; elle inonde de projectiles les voies d'accès et les points de passage obligatoires de l'arrière ennemi.

A la nuit tombante, des détachements allemands cherchent à jeter des ponts sur l'Ailette. Pris immédiatement à partie par nos mitrailleuses, ils doivent renoncer à leur projet. En même temps, le général Duchêne fait occuper la deuxième position, au sud de l'Aisne, par la 157e division.

Le 27 mai, à 1 heure du matin, l'artillerie allemande déclenche un tir d'une extrême violence sur tout le terrain compris entre

A 3 h. 30, la fumée s'est à peine dissipée que les défenseurs survivants, hébétés, voient surgir dans le demi-jour l'infanterie allemande. Dès le commencement de la préparation d'artillerie, les régiments de première ligne de l'attaque s'étaient en effet massés en avant de leurs tranchées, avaient franchi l'Ailette au moyen de passerelles de fortune, et étaient venus se rassembler tout près de nos réseaux, dans lesquels, à l'abri du feu de leurs canons, ils s'étaient hâtés de pratiquer des brèches à la cisaille.

Chacun d'eux était accompagné d'une compagnie de lance-flammes, d'un renfort de mitrailleuses et d'une batterie d'artillerie.

C'est une marée qui submerge tout. Cette masse



FISMES. — VUE GÉNÉRALE



LES RUINES DE L'ÉGLISE DE LAFFAUX

se précipite en avant, sans se préoccuper des intervalles qui doivent être pris en progressant dans les organisations françaises ; elle se subdivise en des milliers de petites colonnes qui s'infiltrent par tous les cheminements, glissent partout des mitrailleuses, et, suivant de très près un formidable barrage roulant, tirent en marchant....

Quelques îlots, non détruits par le canon, opposent une résistance désespérée. Les braves qui les occupent ne songent guère à se rendre ; ils avertissent comme ils peuvent les camarades en arrière par la T. P. S., par la T. S. F., par les pigeons voyageurs; et ils restent là, à se faire tuer sur place. Pas un homme du bataillon Chevalier, du 64ᵉ régiment d'infanterie, n'est revenu de cet enfer.

Nos bataillons de soutien, coiffés de masques, contre-attaquent vigoureusement, poussant jusqu'aux dernières limites l'esprit de sacrifice. Vers 8 heures du matin, les 21ᵉ et 22ᵉ divisions, dont les premières positions sont submergées et dont les réserves sont engagées dans des contre-attaques furieuses, n'existent plus.

Pêle-mêle avec leurs faibles débris, l'ennemi a gagné le Chemin-des-Dames. Le terrain est cependant disputé pied à pied. Les généraux Dauvin et Renouard, commandant les 21ᵉ et 22ᵉ divisions, se multiplient et demeurent bientôt seuls à diriger leurs bataillons disloqués et décimés. Les débris des régiments combattent, mélangés sur une seule ligne : à la 21ᵉ division, le 64ᵉ, le 93ᵉ, le 137ᵉ ; à la 22ᵉ, le 19ᵉ, le 62ᵉ, le 118ᵉ, rivalisent d'héroïsme. Cinq colonels sur six ont été ensevelis dans leur poste de commandement ; tous les chefs de bataillon de la 22ᵉ division sont tombés....

Dès 5 heures du matin, le général de Galembert, commandant la 157ᵉ division, dont la mission était de défendre la deuxième position, reçoit l'ordre d'envoyer 4 bataillons au nord de l'Aisne, pour appuyer la 22ᵉ division.

A peine ces 4 bataillons ont-ils franchi la rivière qu'ils tombent sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, de la part d'un ennemi qui occupe déjà le Chemin-des-Dames. Un désordre momentané se produit; puis ces bataillons se déploient et, bravement, la baïonnette haute, se portent au devant des Allemands. Mais, engagées de la sorte, nos sections échappent déjà à toute direction. Elles sont englobées dans la retraite des faibles éléments restant des 21ᵉ et 22ᵉ divisions, et balayées avec eux sur l'Aisne par les masses ennemies.

Il ne restait plus à la garde de la deuxième position et des ponts de l'Aisne que 4 bataillons



VUE GÉNÉRALE SUR VAILLY

de la 157ᵉ division (un bataillon du 214ᵉ, un bataillon du 233ᵉ et deux bataillons du 252ᵉ). Ils font bonne contenance; mais, vers 10 heures du matin, le 9ᵉ Corps britannique ayant été refoulé à droite, leur ligne est prise à revers par Villers-en-Prayères.

Le Corps allemand de Vichura progresse aussi vers Vailly; et de Pontavert à Reims, toute la ligne est enlevée, comme le Chemin-des-Dames.

La VIᵉ division de réserve bavaroise, les Vᵉ et VIᵉ divisions ont débordé la forêt de Pinon en s'infiltrant par les ravins de Vauxaillon et de Chavignon, et elles sont parvenues à arracher le massif de Laffaux à la 61ᵉ division.

A 11 heures du matin, 12 divisions allemandes bordent l'Aisne depuis Chavonne jusqu'à Berry-au-Bac et Reims, et le XVᵉ Corps refoule les divisions britanniques.

Vers midi, l'Aisne est franchie pêle-mêle par les divisions allemandes et par les débris de notre 11ᵉ Corps. Les positions de la deuxième ligne, trop faiblement gardées, sont encerclées et submergées; et le soir, à 20 heures, les Allemands ont atteint la ligne Vauxaillon, Vrégny, Braine, Bazoches, Fismes. Sur un front de 30 kilomètres, ils ont creusé une poche d'une vingtaine de kilomètres, franchi l'Ailette et l'Aisne, et ils bordent la Vesle après avoir annihilé nos divisions de première ligne.

De la 22ᵉ division, peu d'hommes ont échappé: à peine la valeur de deux compagnies reconstituées au moyen de permissionnaires rentrés le soir, de quelques prisonniers évadés et des hommes des convois.

La 21ᵉ division a perdu 160 officiers et 6.000 hommes. De la 157ᵉ division, il reste 1.200 hommes; de la 61ᵉ à peine 800.

Les débris des 214ᵉ, 252ᵉ, 333ᵉ, 219ᵉ, 264ᵉ, 265ᵉ, 64ᵉ, 93ᵉ, 137ᵉ, 19ᵉ, 62ᵉ, 118ᵉ régiments d'infanterie auxquels se sont joints quelques artilleurs des 35ᵉ, 236ᵉ et 251ᵉ régiments de campagne, continuent d'ailleurs à faire tête à l'ennemi et se battent héroïquement, disputant le terrain pied à pied, bien que les batteries, dont presque tout le personnel a été asphyxié, soient tombées aux mains de l'ennemi.

La nuit n'arrête pas la poursuite. Grâce à leur nombre, les Allemands manœuvrent de façon à séparer complètement le 9ᵉ Corps britannique de la 22ᵉ division. Heureusement, les auto-canons et les auto-mitrailleuses du 1ᵉʳ Corps de cavalerie accourent de Fismes et réussissent momentanément à aveugler cette redoutable brèche.



Le 28 mai, à 1 heure du matin, la Xᵉ division allemande franchit la Vesle près de Bazoches et pousse vers les bois de Dôle. La Vᵉ division de la Garde franchit la rivière à l'est de Fismes, et marche sur Courville.

Débordés sur leurs deux flancs, attaqués de front par deux divisions, les défenseurs de Fismes se replient vers deux heures du matin.

A midi, toute la ligne de la Vesle est perdue; et les Allemands, à qui nous ne pouvons pas encore opposer des forces suffisantes, progressent lentement au sud de la rivière, faisant surtout porter leurs efforts sur les ailes, pour agrandir la trouée. Vaines tentatives, car si nous abandonnons à gauche le plateau de Crouy, les deux pivôts de Soissons et de Reims tiennent bon; ce jour-là, l'avance ennemie n'est que de 5 ou 6 kilomètres.

Cependant, devant la rupture inattendue et trop facile de notre première ligne, le Haut Commandement allemand a pris la décision de transformer en une attaque à fond cette opération qui ne devait être d'abord qu'une démonstration.

Déjà la plupart des divisions, considérant comme atteint l'objectif qui leur avait été assigné, commençaient, le 28 au soir, à s'organiser sur les positions conquises; mais un ordre de Ludendorff leur parvient: « Le combat, dit le Quartier Maître Général, prend désormais le caractère de la guerre de mouvement: poursuite de l'ennemi, rapide, ininterrompue. Ne laisser aucun répit à l'ennemi, même pendant la nuit. Ne pas s'attendre les uns les autres. »

L'Empereur, le Kronprinz, Hindenburg, Ludendorff sont accourus. Éblouis par l'étendue de cette victoire qu'ils n'osaient espérer, ils croient la France à terre; ils sonnent l'hallali. Ils le sonnent plus discrètement que le 21 mars, il est vrai, de crainte de quelque nouvelle désillusion. Ils indiquent bien à la presse l'importance militaire de la chute du Chemin-des-Dames, et l'importance morale d'une défaite infligée à la seule Armée française, à cette Armée que l'on s'était habitué à considérer comme le plus solide rempart de l'Entente. Ils célèbrent la prestigieuse habileté

du Haut Commandement qui a su percer le centre de Foch, tandis que les réserves alliées avaient été savamment attirées ailleurs. Ils signalent le prodige qu'a été ce formidable déplacement de forces, dans le secret le plus profond... mais c'est tout. Plus de folles utopies, plus de promesses d'une rupture définitive du front. Ils ont enfin compris que ce n'est pas une victoire locale, si complète qu'elle puisse être, qui abattra jamais la constance française.

Paris, que les avions visitent presque toutes les nuits, dont les obus de la « Bertha » éventrent toutes les deux ou trois heures quelque maison ou quelque église, paraît, non pas insensible, mais résolu à braver tous les dangers, et à les braver à la française : en riant. De tout cœur, chaque Français a fait sienne la fière déclaration lancée par Clemenceau à la tribune de la Chambre, au milieu des acclamations : « Nous remporterons la victoire si les pouvoirs publics sont à la hauteur de leur tâche. Je me bats devant Paris ; je me bats à Paris ; je me bats derrière Paris. »

Et pour expliquer son imperturbable optimisme, le Président a montré les transports américains déchargeant activement dans nos ports leur magnifique apport d'énergie. Il y a déjà en France plus de 600.000 vigoureux jeunes gens du Nouveau Monde. Toute la 1re Armée américaine, forte de 5 divisions, est même en secteur. Elle est commandée par le général Ligget, dont le quartier général est à Neufchâteau. Six divisions de la 2e Armée sont dans les centres d'instruction, ainsi que trois divisions de la 3e Armée.



BARRICADE ALLEMANDE A OULCHY-LE-CHATEAU

Foch reste calme, comme à son habitude, au milieu de la tempête. Il sait que l'ennemi sera arrêté dès que les réserves auront pu être amenées à pied d'œuvre, et il a pris les mesures nécessaires pour que ces réserves arrivent au plus vite. Il avait considéré tout d'abord l'attaque du Chemin-des-Dames pour ce qu'elle était : une puissante démonstration. Mais dans la nuit du 28 au 29, c'est-à-dire à peine quelques heures après le changement de décision du Haut Commandement allemand, devant les progrès réalisés par l'ennemi, il avisait le maréchal Haig de la nécessité où il allait se trouver de retirer quelques divisions françaises du front britannique. Il prescrivait en même temps au général Maistre de rapprocher des quais d'embarquement les 4 divisions de la 10e Armée ; il envoyait à Montmort le général Micheler, avec l'Etat-Major de la 5e Armée, qu'il mettait à la disposition du général Franchet d'Espérey, commandant le G. A. N., pour y prendre le commandement d'un groupe de 6 divisions destinées à tenir solidement la Montagne de Reims; il appelait enfin sur la Marne la division américaine de la réserve générale.

Quant à Pétain, faisant sagement la part du feu, il avait déjà ordonné l'organisation d'une ligne de résistance jalonnée par la Crise, les hauteurs du Grand-Rozoy, Arcy-Sainte-Restitue et les mamelons du Tardenois, sur laquelle le 1er Corps d'Armée à gauche et le 21e Corps à droite devaient recueillir et encadrer les 30e et 11e Corps disloqués.



Le 29 mai au matin, les Allemands poursuivent leur offensive avec une nouvelle vigueur. On se

bat dans Soissons. Micheler, accouru à Cumières, improvise un front entre Arcy-le-Ponsard et Prunay, et arrête net l'ennemi devant les faubourgs de Reims. Le brave de Maud'huy dispute âprement les abords de la forêt de Villers-Cotterets avec les débris du 11ᵉ Corps.

Le soir, s'ils tenaient à peu près Soissons en flammes, les Allemands avaient surtout progressé vers le Sud, ayant enlevé Fère-en-Tardenois, franchi l'Ourcq et poussé leurs masses jusqu'à 5 kilomètres de la Marne. Heureusement les charnières tiennent bon : autant les hauteurs de Chaudun que les abords de Reims; et la poche prend l'aspect d'un triangle dont la pointe s'allonge vers Jaulgonne.



Décidément, le danger est maintenant sur la Marne, et non ailleurs. Foch avertit Sir Douglas qu'il va appeler la 10ᵉ Armée dans la forêt de Villers-Cotterets; qu'il aura recours aussi, peut-être, aux disponibilités britanniques; qu'en tout cas, l'Armée Debeney va être affaiblie et aura besoin d'être étayée par l'Armée anglaise. En revanche, le Généralissime prescrit à l'Armée belge de prendre à son compte une partie du front britannique, et de s'étendre jusqu'à Ypres.

Ces mesures ne pouvaient pas être prises plus tôt : le 27, la 2ᵉ Armée britannique et notre G. A. N. avaient encore été violemment attaqués après une puissante préparation d'artillerie qui faisait présager une opération de grand style. Même le front avait fléchi, et la ligne n'avait réussi à s'accrocher que le soir à Kruitstraat-Hoek et, par l'Éclusette, à l'extrémité nord de l'étang de Dickebush.

Le 30 mai, deux nouvelles divisions allemandes viennent renforcer les colonnes qui poussent vers la Marne : la 103ᵉ et la 231ᵉ. Le général commandant cette dernière division a donné à ses bataillons l'ordre formel d'atteindre la rivière : « C'est une question d'honneur pour nous, a-t-il écrit le 29, d'atteindre la Marne demain. »

La Marne !... Rivière au nom magique dont les flots calmes roulent tant de souvenirs qu'il faut effacer !...

Effectivement, la 231ᵉ division atteint la Marne ce jour-là, à 14 heures, entre Brasles et Mont-Saint-Père. La 28ᵉ division l'atteint à 18 heures à Jaulgonne, mais les ponts sont détruits.

A l'ouest, la progression est plus lente. Les trois divisions du Corps Winkler s'emparent bien de Vierzy et d'Oulchy-le-Château, mais leurs pertes sont sensibles. A l'est, le Corps Schmettow et la Iʳᵉ Armée de Fritz von Below sont complètement arrêtés devant Verneuil et Ville-en-Tardenois, et ne peuvent forcer la résistance des défenseurs de Reims.

Le 31 mai, Ludendorff appelle de nouvelles divisions. Il intensifie son effort à l'est et à l'ouest pour élargir la poche trop étroite sur la Marne. La 28ᵉ division de réserve vient renforcer la 1ʳᵉ division de la Garde de vers Longpont, et la 232ᵉ division accourt vers Château-Thierry.

De Maud'huy contre-attaque héroïquement sur Chaudun et reprend cette localité à l'ennemi. Robillot enraye la poussée des Allemands qui, maîtres de Neuilly-Saint-Front, s'infiltraient dans la vallée de l'Ourcq.

Cette lutte acharnée absorbe les disponibilités allemandes. Ludendorff ne peut plus disposer maintenant que de six divisions, sans dégarnir les autres secteurs. Un nouveau Conseil de guerre,



DÉPÔT DE MUNITIONS ABANDONNÉ PAR LES ALLEMANDS A OULCHY-LE-CHATEAU



CHAR D'ASSAUT RESTÉ DANS LES LIGNES, APRÈS L'ATTAQUE DU 12 JUIN 1918

tenu ce jour-là à Fismes sous la présidence de l'Empereur, décide que ces six divisions seront lancées dans la fournaise.

Le 1er juin, un ordre laconique est lu aux troupes : « Sur le désir de Sa Majesté l'Empereur et de Son Excellence le maréchal Hindenburg, l'offensive sera continuée... »

Seulement, ce n'est pas au sud de la Marne que va se poursuivre l'effort. Cette rivière sera au contraire pour l'Armée impériale une excellente couverture contre une offensive venant du sud. On créera simplement entre Château-Thierry et Dormans une tête de pont sur la rive gauche, pour faciliter une progression ultérieure, et on agira vigoureusement aux deux ailes : à l'est contre Reims ; à l'ouest contre le massif forestier Compiègne, Villers-Cotterets.

L'attaque de ce dernier massif nécessitera deux opérations simultanées : l'une partant de l'est contre Villers-Cotterets, l'autre partant du nord contre Compiègne, afin d'encercler les forces françaises, évidemment massées là, ou de les obliger à la retraite... Rêve grandiose !....



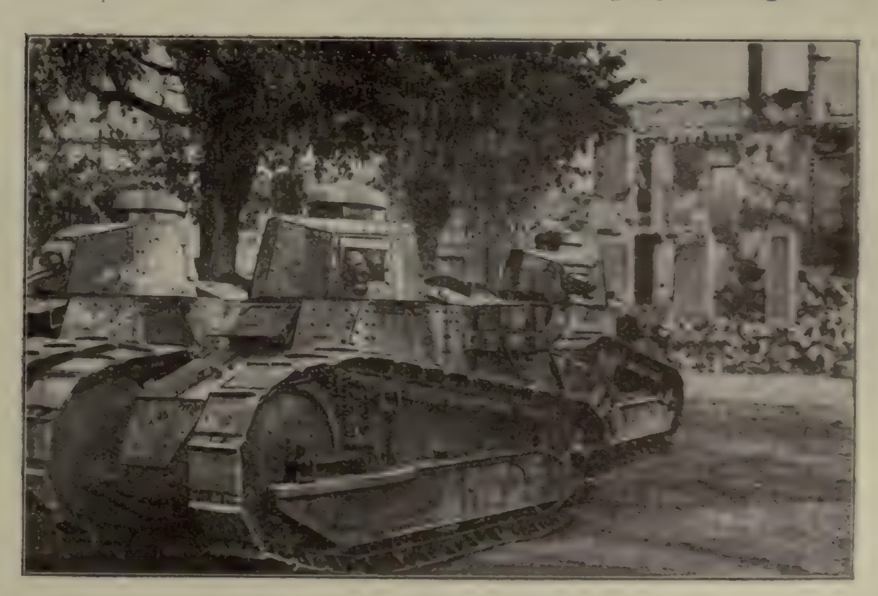
L'ASSAUT DE COMPIÈGNE

Foch ne demeure pas inactif. Il a installé son poste de commandement à Mouchy-le-Chatel, et il assiste au débarquement de ses divisions de renfort. Un front a été confié au général Maistre entre Moulin-sous-Touvent et Faverolles, et les divisions de la 10e Armée viennent l'occuper. Maistre aura son quartier général à Chantilly-Lamorloye.

Du reste, ce 1er juin, la lutte se poursuit, violente.

Au sud, toutes les tentatives de passage de la Marne par l'ennemi échouent. La jeune division américaine et le Corps colonial qui défendent Château-Thierry doivent bien, le soir, abandonner la ville à des effectifs très supérieurs, mais ils font sauter les ponts. Un bataillon allemand de la 36e division, qui avait réussi à franchir la rivière sur un bac, est rejeté à la baïonnette dans la Marne par une fougueuse contre-attaque américaine.

A l'est, Micheler a organisé ses lignes, et il tient en respect à la fois la 12e division bavaroise, qui avait l'ordre formel d'entrer dans Reims coûte que coûte, et la 238e division qui s'acharnait contre le fort de la Pompelle. Tous les efforts de l'ennemi sont vains de ce côté : malgré chars d'assaut, obus asphyxiants, bombes et liquides enflammés, les Allemands ne progressent pas. Le



TANKS RENAULT A NEUILLY-SAINT-FRONT

soir, ils perdent même Méry, où ils avaient réussi à entrer dans la matinée.

A l'ouest, vers Villers-Cotterets, la lutte est aussi très dure. Ici les masses allemandes, nouvellement engagées, témoignent d'un enthousiasme extraordinaire ; les soldats croient marcher sur Paris. Leurs progrès sont faibles cependant et ne se réalisent qu'aux prix d'effroyables hécatombes.

Le soir, si l'ennemi a légèrement avancé vers Moulin-sous-Touvent, il n'a pu mordre en aucun point dans la forêt de Villers-Cotterets ; et les ruines d'Étrépilly, de Passy-en-Valois, de Troesnes ne constituent vraiment pas une conquête d'importance. Le 11e Corps a tenu héroïquement à Faverolles, à Corcy, à Longpont, soutenu par les 26e et 128e divisions et par la 3e division de cavalerie. C'est une journée d'épopée pour les 92e, 121e, 139e, 167e, 168e, 169e régiments d'infanterie, les 3e et 8e hussards, les 5e, 15e, 20e et 21e dragons, les groupes des 53e, 252e et 42e régiments d'artillerie de campagne, ainsi que pour les éléments d'artillerie lourde et de tranchée engagés dans ces combats terribles.

Le 2 juin, on sent que l'ennemi s'essoufle. Il se rebute, et la réaction se fait déjà sentir. Ses assauts sont nettement repoussés vers Bouresches, et dans le Tardenois ses lignes reculent.

Entre Aisne et Ourcq, le long de la lisière de la forêt de Villers-Cotterets, nous gardons Longpont et Chaudun. Même, la 26e division et la 3e division de cavalerie contre-attaquent le soir et reprennent Faverolles, où l'ennemi était entré dans la journée.



Le 3 juin, dernière et puissante attaque, entre Aisne et Ourcq, de trois divisions fraîches : la 45e division de réserve, la 115e division et la 2e division de la Garde, qui sont venues appuyer la 1re division de la Garde, la 28e division de réserve, les 33e et 76e divisions.

A 3 heures du matin, nos unités de première ligne, engagées depuis trois jours et épuisées, étaient dans le désordre de la relève, quand une grêle d'obus s'abattit sur elles. C'était un roulement continu et formidable...

A 4 heures, l'infanterie ennemie débouche en masse. Notre 11e Corps, les 2e, 3e et 6e divisions de cavalerie, troupes d'élite, reçoivent bravement le choc. Dans la région de Troesnes, la première ligne de tranchées est submergée. Mais tout le monde se bat avec acharnement : troupes de relève, troupes relevées, génie, cuisiniers, hommes des convois. Après un violent corps à corps, l'ennemi est arrêté le soir, après des gains insignifiants, malgré son écrasante supériorité numérique, ses avions, ses obus toxiques et ses sacrifices sanglants. La forêt de Villers-Cotterets demeure inviolée.

Mais maintenant, c'est par le nord que le massif forestier va être pris à partie. Hutier a été chargé de l'opération; et s'il ne l'a pas exécutée plus tôt, tandis que sur l'autre face les Ire et VIIe Armées s'acharnaient dans une lutte sans résultat, c'est qu'il n'était pas en mesure de le faire.

Au demeurant, le général Fayolle, commandant du G. A. R. et le général Humbert, dont la 3e Armée était directement menacée, épiaient ses mouvements. Ils savaient fort bien que les sept divisions allemandes qui, depuis les premiers jours de juin, tenaient seules le secteur Noyon-Montdidier, venaient d'être renforcées par six nouvelles divisions entassées en première ligne; que derrière celles-là avaient été amenées au moins cinq divisions, sinon davantage. Nos avions signalaient depuis longtemps l'installation de batteries nouvelles. A ne s'y point tromper, un effort sérieux était imminent de ce côté.

Or, instruit par l'expérience des récentes ruées allemandes et se souvenant de Verdun, le général Pétain avait décidé d'inaugurer ici une nouvelle tactique.

C'est un fait que les obus de l'ennemi écrasent toujours nos premières lignes, de sorte que la première vague d'assaut, fort dense d'ailleurs, suffit pour la submerger. Cette vague pousse droit devant elle, allant le plus loin possible, jusqu'à ce qu'elle soit à bout de souffle. D'autres vagues interviennent, qui dépassent la première et poussent de l'avant, formant de leurs feux un barrage roulant, tandis qu'à droite et à gauche de la masse d'attaque, de fortes réserves agissent sur les charnières, pour élargir la brèche...

Donc, il ne faut laisser en première ligne que les éléments strictement nécessaires pour obliger l'ennemi à exécuter sa préparation d'artillerie et son déploiement. Le gros de nos forces, bien à l'abri dans la deuxième position renforcée, n'ayant pas eu à souffrir de la préparation d'artillerie, arrêtera la vague d'assaut disloquée. A ce

moment un renfort puissant, tenu soigneusement en réserve, à l'abri des émotions de la lutte, surgira à l'improviste et foncera sur les réserves de l'ennemi.

Foch est venu installer son Quartier Général au château de Bombon, près de Melun ; il y sera en mesure de diriger et de suivre de plus près les événements.

Le 9 juin, à minuit, sur un front de 40 kilomètres, de Montdidier à Noyon, l'artillerie allemande déchaîne son ouragan de fer et de gaz asphyxiants. A 4 h. 30, l'infanterie de Hutier se lance à l'assaut. Il s'agit, cette fois, d'enlever Compiègne et Estrées-Saint-Denis.

A midi, après quatorze charges infructueuses, les masses ennemies ont arraché le mont Renaud et le Plémont à l'héroïsme des cuirassiers à pied ; mais les progrès des Allemands sont lents dans la « Petite Suisse », et coûtent fort cher.

A gauche, la résistance des nôtres est vive et les succès de l'assaillant encore plus réduits. Ses colonnes d'assaut viennent s'écraser sur nos deuxièmes positions et subissent des pertes terribles devant Rubescourt et le Frétoy. Au centre, où Hutier a massé en première ligne six divisions sur un front de 8 kilomètres, la première position est trop vite submergée pour que les défenseurs de la deuxième aient le temps de terminer leurs préparatifs. La seconde position est donc enlevée, elle aussi, et une poche de 9 kilométres de profondeur se creuse. L'ennemi, s'infiltrant dans la vallée du Matz, prend pied sur l'important plateau de Lataule, merveilleux observatoire qui domine toute la région.

C'est là un accident ; ce n'est pas un désastre. L'énergie du général Humbert a vite fait de rétablir la situation ; le front n'est nullement entamé et le combat en retraite s'exécute avec ordre, sans que la nuit mette fin à cette lutte furieuse.



Le 10 juin, au petit jour, de nouvelles masses essayent de progresser : à l'est vers Ribécourt, au sud-ouest vers Estrées-Saint-Denis. La poche se creuse, mais ne s'élargit pas. Au centre, l'ennemi atteint l'Aronde et même Ribécourt ; mais là s'arrêtent ses succès, car Courcelles nous reste et une vigoureuse contre-attaque de la division basque nous rend Méry, un moment perdu.

BARRICADE ALLEMANDE DANS LA GRANDE RUE DE FÈRE-EN-TARDENOIS

Cependant, dans la soirée, la 10e Armée, pour éviter d'être prise à revers, replie sa droite derrière le Matz et l'Oise, évacuant le saillant dangereux et indéfendable de Carlepont. Le nouveau front s'établit sur la ligne Ribécourt, Tracy-le-Val, Moulin-sous-Touvent. Le général Mangin, qui vient de remplacer à la tête de cette Armée le général Maistre, appelé au commandement du G. A. N., établit son Quartier Général à Pronleroy.

La bataille est mûre ; les dernières réserves de l'ennemi doivent être en mouvement. Fayolle, qui suit avec attention les péripéties de la lutte, appelle Mangin à son Quartier Général de Noailles. Foch est là, qui assiste à l'entrevue.

Une masse de manœuvre de cinq divisions a été constituée dans la région de Maignelay : ce sont les 48e, 129e, 133e, 152e et 165e divisions ; il y a aussi quatre groupes de chars d'assaut. Il s'agit de réunir ces forces et de les pousser en une vigoureuse contre-attaque vers Méry et Cuvilly, dans le flanc de l'ennemi. Il y a urgence. « Quand

comptez-vous attaquer ? » demande Fayolle. « Demain », répond sans hésitation Mangin. Un autre chef, même actif, n'eût pas encouru de blâme en demandant un répit d'au moins quarante-huit heures...

« Demain », le 11 juin, dès l'aube, Hutier précipite ses attaques, mettant tout en œuvre pour obtenir un succès décisif. A droite, il s'acharne sur Méry et sur Courcelles ; à gauche, il s'efforce de déboucher de Ribécourt ; au centre, il pousse deux divisions fraîches au-delà du Matz, en direction de Compiègne.

Mais à 11 heures, tandis que sous un soleil de feu la bataille fait rage et que l'ennemi groupe ses disponibilités dans les ravins de Lataule et de Cuvilly en vue d'un effort décisif, voici que les premières lignes allemandes refluent sur un front de 12 kilomètres, depuis l'Aronde jusqu'à Rubescourt. Une furieuse charge de chars d'assaut, d'avions, de fantassins pleins d'enthousiasme, déferle subitement de ce côté, sans préparation préalable d'artillerie, alors que les Allemands croyaient n'avoir affaire qu'à notre 35ᵉ Corps épuisé.

C'est Mangin qui exécute sa mission. Le 1ᵉʳ zouaves, le 9ᵉ tirailleurs, le 2ᵉ mixte, les 297ᵉ, 359ᵉ, 401ᵉ, 321ᵉ, 114ᵉ, 125ᵉ, 412ᵉ, 135ᵉ, 154ᵉ, 155ᵉ, et 287ᵉ régiments d'infanterie, les 102ᵉ, 106ᵉ, 120ᵉ et 121ᵉ bataillons de chasseurs à pied, les 32ᵉ et 116ᵉ bataillons de chasseurs alpins, rivalisent d'ardeur et d'élan. En un instant Méry, Belloy, le bois de Genlis, la ferme Porte, Antheuil sont enlevés. Deux divisions allemandes se massaient pour se porter sur Compiègne ; elles sont bousculées par nos chars d'assaut, et fuient en déroute. Hutier doit lancer en toute hâte son ultime ressource : les 17ᵉ et 206ᵉ divisions, pour arrêter la panique et ne pas laisser crever son front.

La nuit, qui interrompt le combat, permet à l'adversaire de se ressaisir, de s'organiser et de faire affluer des renforts ; mais la XVIIIᵉ Armée allemande a reçu un choc terrible ; et si la journée du 12 juin voit encore quelques tentatives, notamment dans la région de Ribécourt et sur la rive sud du Matz, vers Mélicocq, elle marque un changement complet dans la situation.

Mangin qui, sur l'ordre d'Humbert, a continué l'offensive de la veille, progresse encore ce jour-là dans la région de Belloy et de Saint-Maur, enlevant a l'ennemi des canons et un millier de prisonniers.

Le même jour, à 15 h. 45, après une violente préparation d'artillerie, von Boehm attaquait au sud de l'Aisne, en direction de Villers-Cotterets, dans la région de Saint-Pierre-Aigle et sur le plateau des Trois-Peupliers. De forts détachements réussirent à s'infiltrer dans les bois par Vertefeuille. Il y avait là une division d'élite : la division de cavalerie à pied du général Hennocque. Les 5ᵉ, 8ᵉ et 12ᵉ cuirassiers résistèrent héroïquement, et ce ne fut qu'après un terrible corps à corps, et au prix des plus lourds sacrifices, que l'ennemi réussit à progresser jusqu'au Rû de Matz.

Le 13 juin, à neuf heures, la lutte reprenait, violente, de ce côté, tandis qu'elle s'éteignait vers Mélicocq. Une formidable préparation d'artillerie ouvrait la voie à une nouvelle attaque déclenchée sur le front Cœuvres-Vertefeuille. Ce fut pour l'ennemi un nouveau gain d'une centaine de mètres, et l'occasion de pertes terribles.

Puis la bataille s'éteignit à l'est comme au nord. L'offensive sur Compiègne était définitivement enrayée.

Il fallait bien masquer ce pénible échec par un communiqué dithyrambique. L'espoir avait été si grand qu'il ne pouvait ainsi s'évanouir... Voici ce qu'annonçait le communiqué allemand du 13 :

« Au sud-ouest de Noyon, les Français ont de nouveau déclenché de fortes contre-attaques de part et d'autre de la grande route de Roye à Estrées-Saint-Denis. Cet assaut s'est également effondré avec de très lourdes pertes : plus de 60 chars d'assaut gisent détruits sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers a été porté à plus de 15.000. D'après les constatations faites jusqu'ici, le nombre des canons dépasse 150. Au cours de notre défense contre les contre-attaques ennemies, quelques-uns de nos canons, qui avaient été mis en position jusque dans les lignes avancées d'infanterie, sont tombés aux mains de l'adversaire... »

Un simple accident !

Le communiqué du 14 est tout aussi suggestif. A le lire, ce sont les Français qui ont été repoussés au sud-est de Noyon " avec de lourdes pertes ". Étrange résultat d'une offensive victorieuse de l'Armée allemande sur Compiègne !...

Quant à l'affaire de Saint-Pierre-Aigle, elle demeure dans le vague ; et, à son sujet, Ludendorff

présente une récapitulation des prises effectuées depuis le 27 mai, qui se chiffreraient par 1.050 canons à l'actif du Groupe d'Armées du Kronprinz d'Allemagne. Puis : « Nous avons abattu hier 28 avions ennemis. Le capitaine Berthold a remporté sa 34e victoire aérienne, le sous-lieutenant Udet sa 29e, le lieutenant Loerzer, sa 25e.. »

Ainsi parle Nauen ; mais les Allemands n'ont pas atteint Compiègne, et la précieuse tête de pont de la forêt de Laigue demeure aux Français.

Humbert aurait voulu pousser de l'avant dès le 13 au soir ; Mangin s'y fût prêté avec enthousiasme ; mais Pétain, toujours prudent, estima qu'il ne disposait pas des moyens suffisants pour escompter un succès qui contre-balançât les pertes à prévoir. Foch, de son côté, sentant bien que les Allemands n'avaient pas engagé toutes leurs réserves, ne voulait pas se dessaisir de ses dernières disponibilités. Donc, la bataille s'éteint. Elle s'éteint aussi parce que le Kronprinz, malgré son ardent désir de remporter une victoire décisive, n'avait plus les éléments indispensables pour la mener à bien. Il avait jeté dans la fournaise les 38 divisions qui constituaient sa masse d'attaque du 27 mai, et, en outre, toutes les divisions fraîches qui lui avaient été envoyées au cours de l'action. Il lui restait bien encore deux ou trois divisions fraîches, mais la création de la nouvelle poche avait eu pour effet d'étendre son front de 53 kilomètres, et rien ne prouvait que le Commandement français ne fût pas en mesure de prendre l'offensive quelque part.



PRISONNIERS ALLEMANDS DANS LES RUINES DE CŒUVRES



En somme, comme la bataille d'Amiens, la bataille du Chemin-des-Dames, prolongée par celle de Compiègne, a refoulé le front français de 50 kilomètres sur une étendue de 80 ; mais en dépit des énormes sacrifices consentis, elle n'a rien terminé.

Pourtant, le résultat obtenu par l'ennemi est loin d'être négligeable, Tout d'abord, il est bien certain que si Ludendorff est en mesure de tenter immédiatement sur un autre point un effort sérieux, cet effort sera susceptible d'obtenir une décision. Il ne faut pas oublier, en effet, que les réserves alliées capables de combattre s'épuisent, elles aussi. Elles se résument pour l'Armée française en 28 divisions, dont 22 fatiguées et 3 reconstituées ; et les divisions américaines, bien que tous les jours plus nombreuses, ne sont pas en mesure de remplacer les nôtres dans la proportion de leur usure. Or, de notre côté comme du côté allemand, l'extension de 53 kilomètres que vient de prendre le front absorbe des disponibilités...

En outre, circonstance fort grave, la voie ferrée Paris-Nancy, rocade de premier ordre, tout aussi utile que la voie ferrée Paris-Amiens, est inutilisable parce qu'elle est coupée à Château-Thierry. Les opérations ultérieures vont être fortement gênées par cette circonstance.

Cependant, chacun en France est tellement convaincu que, pour vaincre, il s'agit uniquement de gagner du temps, que l'arrêt de l'offensive allemande sur la Marne est généralement considéré comme une belle victoire. L'heure est critique, mais les cœurs sont chauds et l'espoir est ardent.

Le 1er juin, un important conseil de guerre s'est tenu à Versailles. Les gouvernements américain, britannique et français y sont tombés d'accord sur la nécessité et sur la possibilité de transporter

d'Amérique en Europe : en juin 170.000 soldats, en juillet 140.000. Il est convenu que, pour l'été de 1919, 100 divisions américaines, soit 2.500.000 soldats, seront en secteur. En attendant, huit de ces divisions sont à peu près instruites ; elles vont prendre immédiatement part aux opérations.

A Paris, au milieu de la confiance générale, quelques esprits chagrins voient avec terreur les deux poches allemandes englober le massif de Compiègne et menacer Paris... Ils critiquent notre Haut Commandement. Ils demandent le remplacement de certains généraux. Ils estiment que les opérations pourraient être conduites avec plus de clairvoyance, peut-être avec plus de vigueur... A ces hommes, Clemenceau répond sans ménagement; et faisant ressortir la tâche écrasante, surhumaine, qui pèse sur les épaules de ceux qui dirigent nos Armées, il leur impose, sinon la foi inébranlable que la masse du peuple français a conservée dans la victoire, du moins la patience et la discipline morale. Peut-être est-ce grâce à l'attitude de cet admirable vieillard que le bon sens des masses ne fut pas un instant obscurci et que la bataille du Chemin-des-Dames, défaite française, exalta l'âme française, tandis que victoire allemande, elle abattit le courage de l'Armée allemande et de l'Allemagne tout entière.

DÉPART D'UNE ESCOUADE DE SONDAGE

Chez nos ennemis, en effet, l'illusion disparaît et la discipline fléchit. Les déserteurs ne sont pas plus nombreux, mais les malades se multiplient, soldats ou officiers. Un ordre de la 14e division, du 20 juin, parmi beaucoup d'autres, est suggestif : « Les officiers se sont fait porter malades en si grand nombre ces jours derniers qu'il est impossible d'attendre que les soldats, qui vivent dans les mêmes conditions qu'eux, ne suivent pas leur exemple. »

A Berlin, le ministre von Kühlmann, sentant l'occasion favorable, reprend sa campagne pacifiste ; et cette fois sa thèse paraît écoutée avec plus de faveur que celles de Hindenburg et de Ludendorff. Car si la paix vient d'être signée, le 7 mai, avec la Roumanie écrasée, assurant quelques disponibilités en hommes et en matériel, l'Allemagne sait fort bien qu'elle ne peut plus compter, pour alimenter les effectifs de ses divisions épuisées, que sur la classe 1920 appelée dans les dépôts de l'intérieur et sur diverses ressources de valeur douteuse : prisonniers rentrés de Russie et plus ou moins contaminés de bolchevisme, blessés à peu près guéris mais diminués ; hommes retirés de divers services spéciaux (automobiles, aviation, télégraphie, bureaux...) et versés d'office dans l'infanterie ; prélèvements opérés dans les bataillons de landsturm au profit des dépôts des régiments actifs; révocations de sursis...

Pour appuyer cette infanterie médiocre, il faut augmenter le matériel. Ludendorff se lance hardiment dans cette voie. Il donne 12 pièces à chaque compagnie de mitrailleuses, ce qui porte à 72 mitrailleuses et 12 minenwerfer l'allocation de chaque régiment d'infanterie. En outre l'Armée d'Orient, dont l'effectif semble pouvoir être indéfiniment réduit, donne des canons. Ces canons, il est vrai, sont en fort mauvais état et les artilleurs, qui ont à peine deux mois de service, ne savent pas les utiliser...

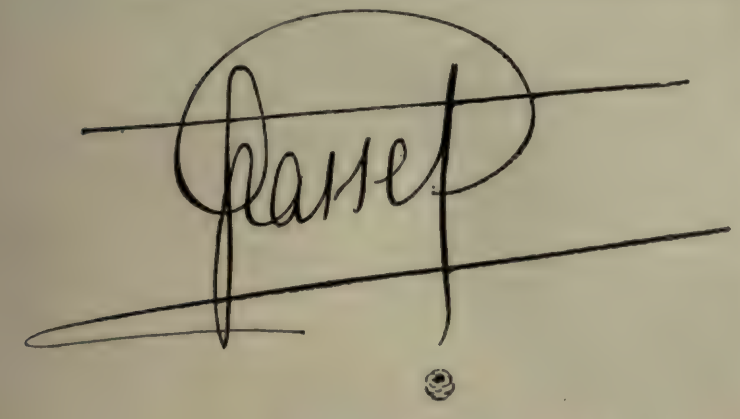
Von Kühlmann parle donc le langage de la froide raison quand il proclame à la tribune du Reischtag avec un délicat euphémisme « que les

armes sont hors d'état de terminer la guerre et que, pour cela, des négociations diplomatiques seront nécessaires. »

Quant à la presse, elle s'efforce de maquiller les communiqués déjà bien édulcorés ; mais l'infinie prudence dont les critiques militaires se sont fait désormais une règle stricte, et aussi les objurgations des feuilles pangermanistes, sont des signes auxquels un observateur attentif ne peut se tromper.

Ces feuilles prennent violemment à partie les antipatriotes qui protestent contre la cherté de la vie, les restrictions, les réquisitions de logements, de vêtements, d'ustensiles de métal, contre tout ce qui cause une gêne quelconque...

Ces symptômes de lassitude, l'Entente les enregistre; seuls, le grand État-Major et le gouvernement allemands s'obstinent à ne pas les voir.



COMPIÈGNE SAUVÉE

La 165ᵉ division d'infanterie (du 32ᵉ Corps) a de la chance cette année. Si 1917 fut dur — offensive du 16 avril sur le front de Berry-au-Bac, attaques des 20 et 26 août sur la rive droite de la Meuse — 1918 semble prendre à cœur de nous épargner de trop grands déboires, et on dirait que l'ennemi attaque partout où nous ne sommes pas. Nous savons depuis janvier qu'il prépare une grande ruée. Où portera le choc ? Nous l'attendons dans l'Est. Quand, le 21 mars, le front anglais s'ouvre avec le printemps, nous sommes au repos en Lorraine, aux environs de Toul, dans le village de Bicqueley. Une permission de vingt-quatre heures pour acheter un phonographe qui désennuiera nos poilus, fait que je me trouve à Paris le jour où la Bertha débute. Quand je rapporte la nouvelle, on se rit de moi.



Dessin de Pierre Lissac

DES ÉVACUÉS PENDANT L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE 1918

Voilà donc les jours sombres. Il faut ramener un à un sur la brèche de Somme et d'Oise les régiments massés à l'autre extrémité du front. On nous ramène les derniers : on croit encore à une feinte. Mais quand nous débarquons, déjà le « colmatage » est fait, et il n'est plus question de se défendre, mais, dit-on, d'attaquer. Foch vient de prendre le commandement des Armées alliées; on compte sur la manœuvre de Pétain pour réduire la poche qui menace Amiens et Paris : nous en serons. Le moral est solide au « 15-4ᵉ » régiment d'infanterie comme au « 15-5ᵉ », au « 28-7ᵉ », aussi bien qu'au 235ᵉ, notre jeune régiment d'artillerie de campagne, qui a l'honneur de marcher avec eux. Car, c'est un artilleur qui parle, et même moins qu'un artilleur, le médecin aide-major attaché au 2ᵉ groupe qui ne verra jamais de la bataille que ce qu'on en peut voir d'une batterie de 75. Il eût pu rassembler

ici les témoignages de ses camarades fantassins ; il s'en tiendra à ses impressions et aux impressions de ceux qui l'entourent.

Donc, nous débarquons en Valois au début d'avril, quand déjà les pêchers fleurissent autour des vieilles pierres cuivrées et vert-de-grisées des clochers. Le jeune blé est vert et dru; ce printemps ne peut pas ne nous être pas favorable; c'est notre sentiment; nous avons hâte de « pousser » comme lui. Jusqu'à présent, c'est l'ennemi qui « pousse ». Nous « roquons » presque tout un mois parallèlement au nouveau front, de sud-est en nord-ouest, dans la direction du Santerre. Nos officiers s'usent en reconnaissances inutiles, pâlissent sur des plans d'engagement sans cesse modifiés : notre contre-offensive semble remise chaque jour. Enfin, on nous jette devant Hangard pour contenir la seconde ruée des boches, le jour même où elle se brise sur le plateau de Villers-Bretonneux. C'est là que nous attendons la troisième, nous artilleurs, au ravin de Gentelles, auprès du bois du même nom, dévasté de marmites, infesté de gaz et de chevaux morts, nos fantassins aux lisières même de Hangard, sur des lignes si provisoires et encore si mal définies que deux de nos téléphonistes, envoyés en liaison, passent sans s'en douter chez l'ennemi. Secteur très éprouvant pour nous, à plus forte raison pour nos « bobosses». Qu'adviendra-t-il, avec de si faibles défenses, si les boches attaquent encore? Chaque soir, en fermant les yeux, on s'attend à se réveiller prisonnier. Beau mois de mai, que nous réserves-tu ?

Il ne nous réservait rien d'autre qu'une attaque de « grippe espagnole » — toujours ces neutres ! — qui coucha à peu près tout le monde, excepté moi. Les boches foncent sur le Kemmel, les boches forcent le Chemin-des-Dames; mais non, ils ne se risqueront jamais, je le répète, là où se trouve la 165e division d'infanterie. C'est notre plaisanterie quotidienne. Bon nombre de poilus la prennent au sérieux et se rengorgent. Cultivons cet esprit de corps. — La division n'en est pas moins fatiguée. Après cinq semaines de boue, de gaz, de grippe, de marmitage, de patrouilles et de coups de main, sans un jour de relève, on l'envoie occuper des positions de repli en arrière de la Faloise, au nord-nord-ouest de ce pauvre Montdidier, autrefois ville d'embusqués, qui paie aujourd'hui ses fredaines.

Ainsi sommes-nous depuis une semaine avec nos trois batteries, les 24e, 25e et 26e, dans le village de Chaussoy-Épagny, au vert. C'est un village dispersé, qui prend au centre des allures de bourg, à peu près vide d'habitants, touché surtout par la « grande retraite » anglaise, loin de la rumeur des combats. Derrière nous, nos échelons se cachent dans un bois ; devant nous, dans un champ de blé, nos douze canons s'ennuient avec quelques hommes de garde. Le pays onduleux respire l'opulence de l'été, et je revois cette église noble et rustique qui se tenait à l'écart parmi les moissons, avec son petit cimetière où l'on n'enterre plus personne et de beaux panaches de hêtres, qui montent presque aussi haut que son clocher. Nous sommes en train de digérer l'affreux recul de nos troupes jusqu'à la Marne, et dans notre cœur insensé l'espoir renaît. Tout irait bien, en somme, tant il fait beau — le beau temps donne bon moral à la troupe — si la grippe ne jetait à bas ceux qu'elle avait épargnés au bois de Gentelles; et me voici moi-même au lit, sur un vrai lit, au fond de mon sac de couchage, dans la chambre nue et sans feu d'une maison de paysan abandonnée. Je me suis trop moqué des autres; chacun son tour... — Eh bien! c'est ce jour-là, ce jour de grippe, — que choisissent MM. les Boches pour attaquer en direction de Compiègne, sur le Plémont.

Le 9 juin, la T.S.F. nous donne le communiqué de 15 heures ; il semble qu'ils soient tombés sur un bec. Le 10, on m'apporte dès le matin le communiqué nocturne ; il est « vaseux ». Le commandant est convoqué d'urgence auprès du colonel : il revient sombre et frénétique. A 11 heures, ordre de préparer le départ pour l'après-midi. Adieu la grippe ! il me faut sortir de mon lit et me hisser sur un cheval : c'est pour la France ! — Voici ce qu'on attend de nous :

La ruée allemande sur Compiègne, qui paraissait endiguée le premier jour, vient de faire fléchir notre centre. Après une héroïque résistance, le Plémont est tombé. L'ennemi aurait presque atteint le fond de la vallée du Matz. La situation est considérée en haut lieu comme très critique. Mangin appelé en hâte est chargé de la rétablir. Ne pouvant faire tête de front, il attaquera de flanc le plus tôt possible. On lui donne quatre divisions dites fraîches... dont la nôtre, qui ne l'est pas. Des auto-camions nous prendront ce soir sur la route, pour nous déposer à pied d'œuvre



Ma dernière Vision de guerre

d'après l'eau-forte de Broquet Léon



demain matin. On attaquerait avant midi. — Si le boche résiste à cette surprise, ma grippe n'y résistera pas.

La première étape à cheval. Vers 17 heures, la colonne d'artillerie, qui ne comprend que les canons, double une file interminable d'auto-camions et d'autobus, attendant sur le bas-côté de la grand'route de Flers qu'hommes, chevaux et matériel les escaladent. D'énormes pancartes clouées aux arbres marquent la place de chaque unité. L'ordre est parfait. On s'arrête, on détèle. On pousse les canons sur les auto-camions, et les pauvres chevaux dans les autobus jaunes qui nous conduisaient autrefois de la place Clichy à l'Odéon. Mais voici qui est plus facile à dire qu'à faire ; car un canon, même de 75, ne se soulève pas tout seul, et quant aux bêtes, elles aiment mieux traîner les voitures que d'y être traînées. Il fait divinement beau, pur, transparent, un de ces soirs qui ne veulent point finir, comme s'ils se doutaient qu'on est aux jours les plus longs de l'année. Un chapelet espacé de saucisses boches domine l'horizon, et elles nous voient comme nous les voyons. Que pensent-elles de nos exercices ? Comment peuvent-elles s'en désintéresser à ce point ? N'ont-elles point par là quelque canon long à prier de régler sur la grand'route, ne fût-ce que pour nous faire peur ? Ceci est fréquent à la guerre : l'ennemi semble aveugle. Il ne faut pas trop s'y fier.

Quand on part, il fait nuit. Déjà les escadrilles de bombardement voyagent, les fusées blêmes se balancent et clignent sur la ligne du front, les projecteurs balancent leurs faisceaux bleutés, tournent lentement, font la roue. Comme on n'a rien prévu pour le service médical, j'ai pris place dans la voiture du lieutenant qui commande les autobus où sont entassés nos chevaux, derrière les auto-camions. C'est une auto découverte à quatre places ; j'ai tout le fond pour moi, mais hélas ! rien pour me couvrir. Par bonheur, au premier village, une lampe de poche nous fusille : c'est celle du commandant, le nôtre, plus éperdu que jamais, dont l'auto particulière est en panne. Il s'installe à côté de moi et me donne un morceau de sa couverture, On repart.

On va d'un train ridiculement lent pour des véhicules modernes. Mais tant mieux, fichtre ! D'un bout à l'autre de la colonne qui ronfle et pétarade, on a l'impression que tout le monde dort, même et surtout ceux qui la guident. Voilà deux jours et deux nuits qu'ils n'ont pas quitté leur siège. Devant moi le lieutenant automobiliste, assis à côté du chauffeur, ne cesse de l'admonester pour le tenir en éveil : « Ne dors pas, mon petit Froment... Allons ! secoue-toi... Du courage : ne dors pas, mon petit Froment. » Le petit Froment tombe sur son volant, perd la direction, nous mène au fossé et se réveille juste à temps pour éviter la catastrophe. Le lieutenant se penche hors de la voiture et crie par derrière : « Vous suivez, Poujade ?... Poujade conduit le premier autobus et dort comme Froment. La voix de son lieutenant le ranime. Il répond : « Oui, mon lieutenant. » Pendant ce temps, Froment s'est rendormi et il faut de nouveau l'asticoter... « Allons, Froment... » — Arrêt. Poujade ne suit plus : la queue de colonne est en panne. Il faut que le lieutenant descende et refasse en courant le chemin, pour remettre le tout en mouvement ; Poujade, cette fois-ci, dormait sur place. — Nouvel arrêt : mais la cause en est devant nous. On dit que Breteuil reçoit des bombes d'avions, et que le 3e groupe, qui nous précède, encaisse ferme... — On repart encore. J'ai froid : le ciel est lisse comme un miroir de glace ; les autos ronflent, les chauffeurs dorment, et toute la nuit, qui est lente, j'entends le lieutenant qui répète : « Vous suivez, Poujade ? Ne dors pas, mon petit Froment ! » Le plus étonnant de l'affaire, c'est que, conduits par des aveugles, nous soyions quand même arrivés. Les projecteurs se lassent, les escadrilles rentrent, le jour va poindre. Entre Lieuvillers et Angivilliers on stoppe, et paraît-il, pour tout de bon.

Je ne me souviens pas d'avoir assisté au débarquement. Je vois une entrée de village, les hauts murs et la porte d'une cour de ferme, des pommiers le long du chemin et une « pagaye » inouïe, car plusieurs colonnes convergent au même point. Mais, mort de grippe et d'insomnie, sans demander aux chevaux et aux hommes comment ils ont passé la nuit, je me laisse tomber grelottant sur un tas de pierres et réussis à m'endormir. Deux heures après, je suis de nouveau à cheval, derrière les canons de la 24e batterie. J'ai repris enfin conscience du but supérieur de cet enlèvement nocturne ; on attaque à 11 heures. Il en est 8.

Voilà une opération qui ressemble de plus en plus à un conte de fées. Un beau pays intact, avec de frais villages, de frais petits bois, de fraîches

moissons. Nous n'avons pas été accoutumés de faire la guerre en des endroits aussi riants. Pas un coup de canon. Où sommes-nous ? Je consulte ma carte au 200.000e, la seule que je possède et m'aperçois avec terreur que nous avons dépassé la marge blanche. Nous sommes à peu près à 50 kilomètres au sud de Chaussoy-Épagny, notre point de départ ; et le village de Lieuvillers que nous quittons se trouve sur la carte de la région parisienne. Je pensais bien qu'on ne s'en battrait plus si près : hum ! il est temps qu'on les arrête. Remontant un peu vers le nord, nous approchons du village de Montiers, à la lisière de la carte d'Amiens qui va de nouveau m'être utile, sur un ruisseau au nom d'hirondelle, l'Aronde, et nous nous dirigeons vers Saint-Martin-au-Bois : les noms eux-mêmes semblent choisis. Le soleil s'est levé dans une délicate brume. Le jour s'annonce radieux. Tandis que nous suivons la route, nos fantassins, s'égaillant dans les prés, rejoignent la lisière d'un bois et avancent en file indienne à l'abri des premières branches. En descendant de Hangard-en-Santerre, on les a habillés de neuf et ils ont reçu de jeunes renforts, toujours plus jeunes. De sorte qu'au bleu tendre des capotes s'accorde gaiement le rose du teint, et que sur un fond de verdure qui a maintenant toute sa couleur, c'est vraiment le printemps incarné qui passe, un printemps mâle, épanoui, dans le moment qu'il se mue en été.

Mais quoi ? il en sort de partout : c'est toute la campagne qui marche ! Tant d'affluence, tant de mouvement, tant d'éclat, j'appelle cela une provocation. Ne me dites pas qu'on cherche la surprise et que tout ceci se passe en secret. Ou bien, nous sommes à dix lieues des boches !..,

A trois kilomètres, exactement. Mais quelqu'un qui m'affirmerait que les détachements avancés de l'ennemi campent aux abords de Wacquemoulin sur l'Aronde, celui-là me ferait bien rire. Personne ne s'en doute ici. En tout cas, s'ils y sont, ils dorment ; et nous, malgré notre fatigue, nous paraissons plutôt courir à la parade qu'au combat. Ce qui restait de brume se dissipe ; le soleil monte ; un azur insolent ; et pas un avion sur nous.

10 heures. Nous y sommes. Tandis que les fantassins, se défilant le long des crêtes, poursuivent leur marche en avant, nous installons nos 75 dans les champs qui bordent la route, à l'abri d'un dos d'âne un peu plus renflé. Nous saccageons bien des épis ; il s'agit d'en sauver tant d'autres. Le commandant installe son poste de commandement dans une carrière contiguë, qui loin de nous donner de l'ombre, concentre toutes les calories du soleil. Non, je ne parlerai jamais trop de ce soleil du 11 juin. C'est le soleil d'Austerlitz. C'est une gloire. C'est la victoire inscrite au ciel. On dirait qu'il protège nos mouvements comme ferait la nuit. Il s'éploie majestueusement sur le vaste plan de culture, des blés verts déjà hauts, plus ou moins envahis de moutardes jaunes, qui monte en pente douce derrière nous jusqu'au village de Saint-Martin-au-Bois, dont on ne voit d'ici que le bois et l'église. Celle-ci est une nef gothique, sans bas-côtés, sans arcs-boutants, sans tours ; la coque seule, d'un jet et d'une ampleur superbes, nous présente son abside tout évidée par de longues fenêtres aiguës aux vitraux blancs ; nous la voyons depuis longtemps ; elle veille sur la campagne. A droite, à gauche, des bois tendres. Le grand style d'un grand pays.

Il est dix heures, je le répète ; et, c'est vrai, l'heure H est 11 heures. Capitaines et lieutenants, qui n'ont qu'une heure devant eux, se sont précipités sur leurs planchettes et ils préparent « à la carte » le barrage roulant qui doit précéder la vague d'assaut. Ce qu'ils « en mettent » ! Au ciel, un de nos avions paraît, puis un autre.. Ils n'essuieront pas un coup de canon. Quelle paix ! Quelle paix ! Onze heures, et nos canons partent ensemble, rauques et brefs. C'est la guerre.

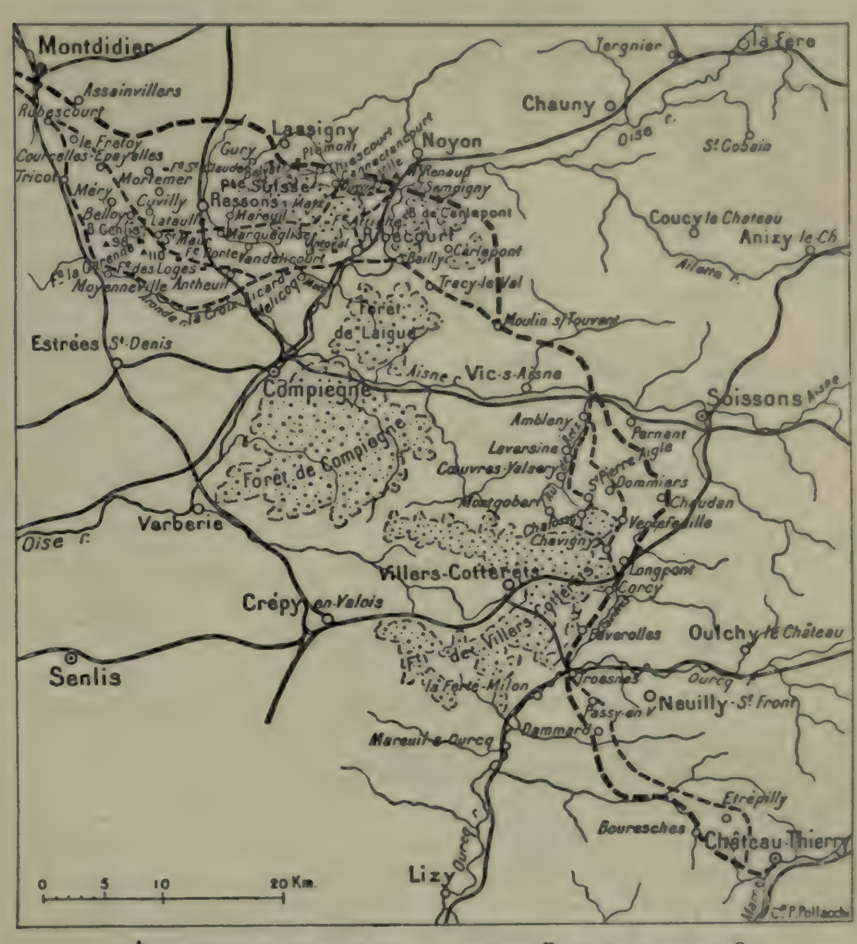
Alors, à droite de l'église, on voit sortir du bois, s'avançant sur nous, les monstres qui s'y sont glissés cette nuit, tout un troupeau d'hippopotames, toute une escadre cuirassée qui fend lentement les blés verts, y laissant son large sillage, de beaux tanks Saint-Chamond, pesants comme des forteresses, l'éperon, le canon à l'avant, les trappes, la chenille hérissée et toutes les écailles de la carapace battant.

On ne pouvait les démasquer plus tôt, nous explique-t-on, au risque de perdre le bénéfice de la surprise : qui dit tank, dit assaut. Dans un bruit de ferblanterie, ils se hâtent, autant du moins que leurs poumons le leur permettent, pour soutenir nos fantassins. Un jeune aspirant, mince et frêle, et qui porte à peine treize ans, les précède à pied, une carte en main ; il est leur guide. Il marche allégrement : il rit. Il semble fier, il semble heureux. On dirait le jeune Persée, après la déli-

vrance d'Andromède, traînant après soi le dragon vaincu. Autour de cela, ne l'oubliez pas, des fleurs des champs, des blés soyeux et la lumière. Par là-dessus, soudain, une nuée d'avions de chasse. L'avion d'infanterie, sa flamme à la carlingue, voyage des lignes à l'église où le général Caron a placé son observatoire. Que voient-ils ? Que savent-ils ? Le barrage roulant progresse et pas une marmite boche ne daigne rompre son entrain.

Anticipons sur les renseignements qui nous parviendront à la nuit avec les ordres. L'ennemi, en effet, se trouve depuis la veille aux abords de Wacquemoulin, à l'entrée du ravin de Ménévilliers, sur le plateau de Méry et sur celui de Courcelles.

Il essaie de déborder par l'ouest le massif boisé de Thiescourt où il a pris pied, la vallée du Matz qu'il a descendue jusqu'auprès de Marquéglise et, en général, les forêts de l'Oise qui ferment la route de Compiègne à Paris. Sur le grand plateau, il a le champ libre. Nos quatre divisions de contre-attaque, amenées brusquement pour remplacer les unités rompues qui ne tiennent plus que d'un pied, et transformer la passivité en riposte, s'échelonnent ainsi qu'il suit, du nord au sud. Une devant Courcelles, une devant Méry ; la 165ᵉ, la nôtre, devant Belloy, et une encore à notre droite, chargée de fixer le fond de la poche. L'axe d'attaque de nos fantassins est Ménévilliers-Belloy-Lataule, presque d'ouest en est. Pousser aussi loin que l'on peut. Voilà le plan. Passons à l'exécution.



L'ÉCHEC ALLEMAND DEVANT COMPIÈGNE — 1ᵉʳ AU 12 JUIN 1918

Il semble que l'ennemi ne se soit rendu compte de ce qui le menaçait qu'au moment où nos régiments ont dû passer le remblai de la voie ferrée, en avant de Ménévilliers. En présence de ce pullulement inattendu de petites taches bleues, il fait donner l'artillerie. Celle-ci nous cause quelques pertes ; mais tout de même, il est trop tard. Déjà le barrage roulant français se déclenche ; le ravin de Ménévilliers est enlevé ; puis la ferme Bauchemont, puis la ferme du Bout-du-Bois, puis le village de Belloy ; et, comme dans le bois encerclé des mitrailleuses s'entêtent, les chars d'assaut qui débouchent arrivent à temps pour les faire taire. Le bois de Belloy pris et nettoyé, ainsi que la cote 117, les tanks survivants poursuivent leur route sur le vaste glacis qui est creusé devant le château de Lataule, invitant à les suivre nos fantassins. Mais là, on ne sait plus. Oui, certes, il y a eu surprise, et la surprise a réussi. Jusqu'à quel point exploiterons-nous l'avantage ? telle est la question.

Bientôt trois heures de l'après-midi, ou, si vous préférez, quinze heures. J'ai fait un « roupillon » dans la carrière. Nos batteries, maintenant, se reposent : elles ne reçoivent toujours rien. On parle de prisonniers, de blessés aussi, pas en très grand nombre. Notre train lourd est arrivé à Lieuvilliers, et on me ramène ma brave chienne

de la plus grande bataille de tous les temps. Cette débauche de munitions dure quatre heures. A sa faveur, l'infanterie allemande s'est portée en avant, prête à bondir ; des ponts et des passerelles ont été jetés sur la Marne, depuis Gland jusqu'à Mareuil, sur un front de 20 kilomètres.

De Longpont à Bligny, c'est la VII[e] Armée du général von Boëhm, avec 30 divisions, dont 16 en première ligne ; devant Reims, de Bligny à Prunay, c'est la I[re] Armée, à la tête de laquelle le général von Mudra vient de remplacer le général Fritz von Below, avec 15 divisions en première ligne et 7 divisions en soutien; de Prunay à l'Argonne, c'est la III[e] Armée du général von Einem, avec 20 divisions, dont 12 en première ligne.

A 4 h. 45, ces masses se lancent à l'assaut, à travers nos tranchées bouleversées, les divisions ayant sur un front de 2 kilom. 500 deux régiments en première ligne et un régiment en soutien. Presque toujours deux et souvent trois divisions sont disposées les unes derrière les autres. L'ordre est d'avancer, coûte que coûte, à raison de 1 kilomètre à l'heure...

Or, la manœuvre se déroule exactement comme elle avait été prévue par le Haut Commandement Français.

En Champagne, dans un magnifique ordre du jour, Gouraud avait demandé à ses soldats de faire preuve d'héroïsme : « Le bombardement sera terrible, leur avait-il dit le 7 juillet; vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude, mais votre position et votre armement sont formidables; cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour. »

Le bombardement fut terrible, en effet. Les îlots de résistance, restés en avant des positions pour disloquer l'attaque, le supportèrent stoïquement jusqu'au bout, et se laissèrent détruire. Quand les colonnes d'assaut se présentèrent, les survivants des îlots, poussant l'héroïsme jusqu'aux limites extrêmes du sublime, attendirent la mort d'un cœur ferme, et se laissèrent submerger. Partout où resta une mitrailleuse, un fusil, un revolver, une cartouche ou un couteau, l'ennemi éprouva des pertes jusqu'à la fin. Et quand, disloquée par son effort, décimée par nos canons, la vague se présenta devant la véritable position de défense, elle vint s'y briser. Dès midi, les trois divisions de la Garde, la division de chasseurs, les trois divisions bavaroises avaient perdu plus de la moitié de leurs effectifs et étaient clouées au sol : « Coup dur pour l'ennemi, s'écriait le général Gouraud, en remerciant ses héroïques soldats, et belle journée pour la France !... » Les marsouins splendides du 1[er] Corps Colonial, les 53[e], 142[e], 415[e], 101[e], 124[e], 130[e], 166[e], 330[e], 366[e], 21[e], 109[e], 149[e], 158[e], 17[e], 116[e], 163[e], 215[e], 363[e], 27[e], 85[e], 95[e] régiments d'infanterie ; les 1[er], 3[e], 10[e], 20[e], 21[e], 31[e] bataillons de chasseurs à pied ; 44[e], 101[e], 62[e], 244[e], 12[e], 1[er] régiments d'artillerie de campagne avaient poussé jusqu'à l'extrême limite du sublime l'abnégation et l'esprit de sacrifice.

Sur la montagne de Reims, après un succès insignifiant, l'effort allemand a été brisé aussi par la vigoureuse résistance des troupes franco-italiennes.

Sur la Marne, de Château-Thierry à Reuil, grâce à une formidable débauche d'obus toxiques qui a permis aux pontonniers allemands d'établir de nombreuses passerelles au moyen de câbles d'acier, six divisions ont réussi à franchir la rivière avant l'aube.

Mais ce succès est vite enrayé. A gauche, une division américaine se précipite à la contre-attaque avec une fougue magnifique, et rejette l'ennemi dans la Marne, empêchant de ce côté tout élargissement de la tête de pont. Vers Celles-les-Condé, c'est le 502[e] régiment de chars d'assaut qui brise l'élan de l'ennemi. Au centre, Saint-Agnan et La Chapelle-Monthodon nous restent, grâce à l'héroïsme des 125[e] et 51[e] divisions (76[e], 113[e], 131[e], 33[e], 73[e] et 273[e] régiments d'infanterie). En particulier la division Boulangé, la 51[e], a perdu 77 officiers et 3.300 hommes de troupe ; les 33[e] et 73[e] régiments sont décimés. A droite, Œuilly et le bois des Châtaigniers sont conservés, et une vigoureuse contre-attaque de la 73[e] division (346[e], 356[e] et 367[e] régiments d'infanterie) ainsi que l'existence de tranchées de deuxième ligne protégées par des réseaux de fils de fer, limitent la poche dans cette région. Vers Épernay, le chemin est barré aussi. Accroché aux pentes de Damery et de Venteuil, le 103[e], appuyé par un groupe du 26[e] d'artillerie, oppose à tous les efforts de l'ennemi une résistance victorieuse. Le soir, la tête de pont des Allemands au sud de la Marne, large d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, ne dépasse pas 5 kilomètres en profondeur. En outre, sa conservation paraît des

plus précaires, car les renforts ennemis ne peuvent arriver que lentement, puisque Reims nous reste, par où pourrait passer la seule ligne de ravitaillement commode.

Le général Pétain n'en est pas moins inquiet. La présence des Allemands au sud de la Marne menace la ligne Sézanne-Vitry-Bar-le-Duc, la seule rocade qui lui reste. Il inclinerait donc à rejeter les Allemands dans la Marne, avant de déclencher l'offensive Mangin, prévue et toujours maintenue pour le 18 juillet, mais qu'il voudrait compléter par une contre-offensive de Gouraud en Champagne. Mais Foch, entêté, ne veut rien entendre. Ludendorff veut s'engager au sud de la Marne ? Qu'il y aille ! Qu'il y enfourne surtout le plus de divisions possible ! Ce sera autant de moins à combattre pour Mangin, et autant de plus à ramener vers le nord dans des conditions difficiles.

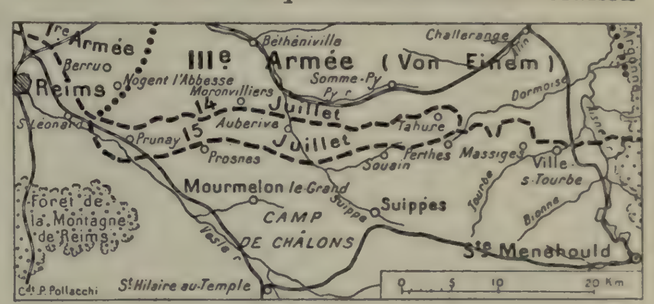
L'offensive de Mangin se déclenchera le 18 juillet : « Victoire égale volonté », a écrit le colonel Foch dans ses cours de l'École de Guerre. Ce ne sont pas là des mots creux. C'est une vérité gravée en lettres de feu dans le cerveau et dans le cœur du Généralissime. Non qu'il néglige la défense de la Marne, certes ! Les divisions du général de Mitry, venues du nord, débouchent justement à cette heure dans la région de Coulommiers et d'Esternay, pour y constituer une 9e Armée. Demain, cette Armée rejettera les Allemands dans la Marne. Mais les nouveaux renforts qui vont arriver, entre autres les quatre divisions britanniques que le Généralissime a obtenues du maréchal Haig, débarqueront dans la forêt de Villers-Cotterets, c'est-à-dire non au point où l'ennemi veut refouler notre ligne, mais là où Foch entend refouler la sienne.

La journée du 16 juillet voit encore de ce côté des luttes acharnées et confuses. L'ennemi enlève le bois du Roi, mais il est refoulé par de Mitry entre Boursault et La Chapelle-Monthodon. Il est donc déjà visiblement maintenu, et hors d'état de tenter un nouvel effort au sud de la Marne. L'heure de la décision a sonné.

LA MANŒUVRE DE L'ARMÉE GOURAUD EN CHAMPAGNE

En juillet 1918, la 4e Armée (du Groupe d'Armées du général de Maistre) occupait les secteurs de la Meuse, à la droite de Reims. Elle avait à sa gauche l'Armée du général Berthelot et à sa droite l'Armée américaine du général Ligget.

La 4e Armée était commandée par le général Gouraud, un colonial, célèbre par la capture de Samory qu'il avait faite étant capitaine. Gouraud avait perdu un bras aux Dardanelles. Il était populaire parmi ses hommes pour son sang-froid, une extrême douceur qui savait s'allier à l'occasion



L'OFFENSIVE ALLEMANDE EN CHAMPAGNE (15 JUILLET 1918)

à une extrême fermeté, une indépendance de caractère et une largeur de vues qui lui permettaient de revenir sur des décisions arrêtées par lui, lorsque ses subordonnés lui soumettaient des décisions qui lui semblaient préférables.

L'attaque des Allemands sur le front de Champagne était depuis longtemps prévue. Nos observatoires et nos avions avaient signalé devant nos lignes de formidables approvisionnements d'obus. Des minenwerfer nouveaux se découvraient chaque jour.

Enorgueillis de leurs succès vers Amiens et au Chemin-des-Dames, les Allemands ne doutaient pas de la victoire. Leurs aviateurs avaient plusieurs fois survolé Châlons et laissé tomber d'insolents défis : « Mesdames les Châlonnaises, préparez nos chambres ! »

On savait, par l'expérience des années précédentes, qu'une attaque, menée avec des forces suffisantes et un matériel approprié, est assurée du succès, à ses débuts du moins. Afin de réduire nos pertes au minimum, le Commandement avait, dès les premiers jours de juillet, réglé dans ses plus petits détails l'évacuation de notre première position. Les troupes de première ligne devaient, au signal donné, se replier sur la position intermé-

Puis cette idée de stricte défensive s'est transformée au fur et à mesure que croissaient nos moyens, et grâce à l'ardeur de Mangin, à la prudence calculée de Pétain, à la clairvoyance et à l'esprit de décision de Foch, elle est devenue dans les premiers jours de juillet tout un plan d'offensive destiné à réduire la poche de Château-Thierry.

Dès le 15 juin, Mangin commence à préparer son terrain d'attaque par un brillant coup de main qui donne Cœuvres et une centaine de prisonniers à un bataillon du 9e zouaves et à un bataillon du 418e régiment d'infanterie.

Le 28 juin, il étend son action de l'Aisne à la forêt de Retz. Remplaçant par l'action des chars d'assaut la longue préparation d'artillerie qui présentait l'inconvénient d'avertir l'ennemi de l'attaque prochaine, il lance en avant, derrière un simple barrage roulant, le 9e zouaves, le 1er régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, les tirailleurs marocains, le 418e, les 26e, 69e, 20e bataillons de chasseurs, qui, d'un splendide élan, enlèvent Cutry, s'installent au delà du ravin de Laversine et progressent vers Montgobert, capturant près de 2.000 prisonniers.

Nos troupes ainsi à pied d'œuvre, l'affaire doit être menée à l'ouest par la 10e Armée de Mangin et par la 6e de Degoutte ; à l'est par la 5e Armée de Berthelot. Les ordres sont donnés et tout est minutieusement préparé pour qu'elle puisse se déclencher le 18 juillet. Si l'ennemi demeure passif, il ne résistera pas à cette attaque combinée ; si, comme on s'y attend, il prend l'offensive en Champagne, l'attaque de Mangin et de Degoutte constituera, comme l'écrit Pétain, le 8 juillet, « la parade la plus efficace ».

Elle ne sera pas la seule. C'est sur le front de la 4e Armée que la ruée allemande est attendue. Gouraud y prépare ses troupes. On appliquera largement ici la méthode qu'a si brillamment inaugurée Humbert pendant la bataille de Compiègne. Ne seront maintenus dans les tranchées de première ligne que les effectifs strictement nécessaires pour leur occupation. De petits centres de résistance y auront pour mission de disloquer l'attaque, en se laissant submerger, envelopper, dépasser par elle, et en prolongeant la résistance malgré tout, jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche.

Aux deuxièmes positions, soustraites à la préparation d'artillerie, puissamment organisées et armées, abondamment pourvues de défenseurs, la mission de briser le flot que nos réserves refouleront.

Au surplus, le front menacé a été sérieusement renforcé.

L'Armée Gouraud, dont le secteur s'étend de l'Argonne à Prunay, compte 15 divisions, dont 10 en première ligne, et 5 en deuxième ligne, avec une division américaine (no 42) et 2 divisions de cavalerie.

De Prunay à Dormans, sur la Marne, l'Armée Berthelot a en première ligne 5 divisions françaises formant le 5e Corps et le 1er Corps d'Armée Colonial, et 2 divisions italiennes (3e et 8e) ; en réserve 6 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie. De Dormans à Neuilly-Saint-Front, Degoutte, renforcé par les divisions de De Mitry, revenues du Nord, a 8 divisions françaises et 2 divisions américaines en première ligne ; 2 divisions françaises, 2 divisions américaines et un Corps de cavalerie en réserve. De Neuilly-Saint-Front à Compiègne, Mangin dispose en première ligne des 8 divisions des 11e, 20e, 1er et 18e Corps, et, en réserve, de 2 divisions françaises et d'une division américaine.

Quant au Haut Commandement allemand, il prépare lui aussi, fiévreusement, l'effort suprême.

Il le prépare, au front, par la reconstitution de ses meilleures réserves dans le secteur de Champagne. Il masse 27 divisions à l'est de Reims, devant Gouraud ; 30 divisions à l'ouest de cette ville, devant Berthelot ; et, parmi ces divisions, toutes ses troupes d'élite : 5 divisions de la Garde, les trois meilleures divisions bavaroises, la division de chasseurs. Les batteries de tous calibres sont multipliées à proportion, et les munitions accumulées.

Il le prépare aussi soigneusement à l'arrière, car l'arrière lui cause plus d'inquiétudes que le front, en dépit de quelques indices d'indiscipline graves auxquels l'Armée allemande n'était pas accoutumée. C'est une vigoureuse campagne de presse contre Kühlmann, dont les tendances conciliatrices ont conquis le Chancelier de l'Empire et sont en faveur au Reischtag. Cette campagne ardente réussit. Kühlmann n'est pas désavoué, mais il doit expliquer sa conduite, rétracter même certaines paroles trop pacifistes.

L'attitude du Chancelier, dans cette affaire, a

été pleine d'hésitations, mais il a fini par se rallier au point de vue du Grand État-Major; et finalement, le 12 juillet, Kühlmann doit céder le portefeuille des Affaires Étrangères à von Hintze, un pangermaniste notoire, un admirateur passionné de Hindenburg et de Ludendorff.

Le Grand État-Major était donc maître de ses mouvements, mais pratiquement il était l'esclave des événements, qui le condamnaient à agir au plus vite.

Les Alliés de Berlin, en effet, devenaient douteux. L'Autriche ne dissimulait pas son désir ardent d'une paix séparée, et une campagne antidynastique très nette commençait à s'y dessiner.

La Bulgarie, fatiguée et ruinée, était fort mécontente de l'attitude de von Kühlmann, qui semblait admettre certaines prétentions de la Turquie... et le roi Ferdinand était bien obligé de reconnaître que le principal obstacle à la réalisation de ses rêves sur Constantinople n'était plus la Russie, mais l'Allemagne. Il le faisait sentir tous les jours davantage.



E. Pirou.

MANGIN

Quant à l'Allemagne, elle était à bout de souffle. La vie y devenait d'une cherté exorbitante; le pain faisait défaut ; la mortalité augmentait dans des proportions effrayantes ; le chômage s'étendait à Berlin ainsi que dans les principales villes industrielles, faute de matières premières, et malgré les prodiges accomplis par les chimistes.

On y était angoissé de l'intensification de l'effort américain et désagréablement surpris de la valeur endiablée de ces soldats, peu instruits peut-être, mais jeunes, solides, enthousiastes et fougueux. Aussi, les théories de Kühlmann trouvaient-elles tous les jours des partisans plus nombreux, et les meilleurs esprits pesaient les possibilités d'une paix honorable, même sans annexions.

Ludendorff eut le talent de concilier tous les points de vue en annonçant, non pas la paix, mais une *offensive pour la paix :* le « Friedensturm ». Ce fut là le nom qu'il décida de donner à la bataille qu'il préparait ardemment depuis plus d'un mois.



Le 14 juillet, la machine est au point. Suivant les procédés dont les expériences du 21 mars et du 27 mai ont consacré l'excellence, renforts et matériel ont été accumulés à pied d'œuvre : chars d'assaut, pièces de tous calibres, dépôts de munitions jusque dans les tranchées de première ligne ; matériaux pour la construction de passerelles sur la Marne, abrités dans les bois, au nord de Dormans et de Jaulgonne.

Il s'agit, cette fois, en lançant toutes les ressources de l'Allemagne sur un front de 90 kilomètres, depuis la région de Massiges, par Reims, jusqu'à celle de Château-Thierry, d'arriver à Châlons et à Vitry, pour faire tomber : à gauche l'Argonne et Verdun; au centre Reims; à droite la défense de la Marne... Une nouvelle base d'attaque contre Paris sera ainsi créée, loin du massif dangereux de Villers-Cotterets, et peut-être que devant cette formidable menace, le moral de la France s'écroulera.

Le 15 juillet, à minuit, une préparation d'artillerie, avec obus toxiques et large emploi d'ypérite, ébranle le sol sur plusieurs centaines de kilomètres. Des obus monstrueux s'écrasent en même temps sur Châlons, sur Épernay, sur Dunkerque, sur Paris, où la « Bertha » annonce le commencement

Ramo. Je vais jusqu'au village de Saint-Martin-au-Bois, où s'est replié notre commandant, et je mange un bout de pâté. C'est là que nous arrive l'ordre de mise en route. On se transportera en avant, dès la fin du jour, pour prendre position au ravin de Ménévilliers. Bon signe. Sur le reste, bouche cousue. Au fond, l'état-major n'en sait peut-être pas plus que nous. Donc, à la nuit, je suis à pied ma batterie, dans une poussière d'été. Les conducteurs se trompent de route; ils marchaient sur Méry, où les boches sont peut-être encore : demi-tour. On rencontre un tank épuisé qui barre la chaussée, et c'est ici que disparaît ma chienne, comme si le tank l'eût avalée. J'appelle, j'appelle. Rien. Au ravin de Ménévilliers, des sacs épars, des morceaux de capote, des cartouches. Mais il fait sombre. On me dit : « Nous y sommes ». Comme je n'en puis plus, je chois tout d'une pièce et m'étends dans mes couvertures à l'endroit précis où je suis, sur un paquet de mottes sèches qui épousent pourtant assez bien la forme de mon corps ; il fera froid. Je ne sais si en m'endormant je songe à dresser le bilan de cette journée : nous avons enfoncé les boches ; ma pauvre chienne est égarée ; quant à ma grippe, elle a dû s'envoler. Au fait, lorsque je me réveille, dans un champ jaune qui garde imprimée la marque d'un tank, je m'étire, je me tâte : plus de grippe sur moi. La cure Mangin est infaillible.

Ici devrait s'arrêter mon récit (si peu guerrier hélas ! je m'en excuse), car, il faut le dire tout de suite, on ne poussera pas l'opération plus loin ; à peine de petites rectifications de détail pour aligner son front. Ni les fantassins, ni les tanks — et ceux-ci gisent très nombreux dans la plaine — n'ont pu aborder le parc de Lataule, position très forte qui commande la région. Il a fallu ramener et fixer la ligne aux alentours du bois de Belloy. La division de gauche a pris le plateau de Méry ; mais les boches ne sont pas très loin du village. La division de droite a réduit le fond de la poche. C'est tout. Il est arrivé ce qui arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent en guerre : ni le vainqueur, ni le vaincu ne sont contents et n'ont fait ce qu'ils ont voulu ; ils escomptaient tous deux le maximum. Les boches pensaient avancer encore, ils reculent. Quant à nous, nous avions l'ambition de les rompre et d'enfermer, d'isoler et de prendre leurs divisions aventurées en pointe le long du Matz. A peine a-t-on rogné la pointe et aplati le sac. Résultat médiocre.

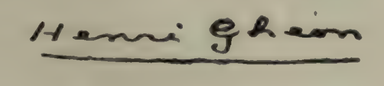
Mais le vainqueur déçu ne mesure pas toujours dans l'instant l'importance de sa victoire. Le 12, il fait la moue. Le 13, il s'aperçoit que l'ennemi a perdu l'ascendant, et que l'échec relatif de la veille a simplement sauvé Compiègne, donc Paris. C'est le moment de dire ce que nos vagues d'assaut ont trouvé, presque à leur premier bond, aux lisières du bois de Belloy. Des batteries de 105 et de 150. Les boches se sentaient si sûrs de vaincre que déjà ils installaient leurs canons à hauteur de l'infanterie. Ils nous croyaient rompus, perdus, incapables de nous reprendre. Négligeant même de se garder, ils se préparaient donc à faire une belle poursuite. Jugez de la surprise de leurs artilleurs. Il y a plus. Mais, cette fois, c'est la faute de la Providence, sans doute de ce bon Saint-Martin-au-Bois, dont le bois recélait nos tanks. Les boches devaient attaquer le matin du 11, et quatre heures avant nous. Mais au dernier moment ils se donnèrent une journée de vacance. Bien leur en prit pour nous. Entre sept et neuf, où nous trouvaient-ils ? En plein débarquement ou en colonne de marche. On voit d'ici le désarroi. Compiègne aurait eu chaud — et nous aussi.

Au fond, le premier décidé, le premier prêt, a toujours l'avantage. C'était de la part de Mangin un coup d'audace, mais aussi de raison, que d'attaquer au plus tôt, fût-ce en plein midi. Le coup a bien porté, exactement au point sensible et juste à temps. Avec une avance légère, nous obtenons un résultat considérable. Nous prévenons l'assaut, coupons l'élan d'un adversaire exalté par sa réussite; nous le clouons sur son tremplin. Notons-le en passant, c'est la première victoire offensive des troupes françaises en l'année 1918. Les prémisses du 18 juillet. Et déjà, sans Mangin, si l'ennemi songe encore à Paris, il renonce à s'y rendre par Compiègne ; marquons le point.

J'ajouterai un mot qui concerne le 2e groupe. Nous nous retrouvons donc le 12, à côté du ravin de Ménévilliers, sur un vaste plateau parfaitement nu, sans doute défilé aux vues terrestres, mais

non à la vue de cette saucisse qui se balance à la pointe *est* de Méry, et qui tout le long du jour nous contemple. Comme on n'a pas reçu l'ombre d'une marmite, la veille, on décide que c'est fini, qu'il s'agit d'un nouveau genre de guerre, la guerre de « mouvement », et qu'on n'y risque presque rien. Inutile donc de creuser des abris, ni même des boyaux. On dresse sa tente, on couche sur l'herbe. Le second jour, la saucisse se lève, contemple encore : le village de Méry « encaisse », il vient de perdre son clocher. On se dit qu'après tout de petits trous individuels ne seraient pas de trop, juste de quoi loger son corps. On se met au travail. Le linge sèche toujours sur des ficelles. Le troisième jour, la 26e batterie entreprend un abri, le commandant se fait improviser un poste de commandement à bonne distance ; quant à moi, on me taille dans le flanc du ravin une sorte de loge qui pourra servir de poste de secours. On remue la terre, on va et on vient. Toujours la saucisse contemple. Et vers le soir, une danse furieuse interrompt et défait notre travail. Du 155 allongé, au bas mot, ou du 210 ; et par quatre, et pendant trois heures. Résultat : de nombreux blessés et un mort ; précisément le brave cuisinier Demailly qui m'avait fait jadis don de ma chienne. A propos, celle-ci n'était qu'égarée. On me l'a retrouvée « dans les jambes » du général.

Vous pensez bien si là-dessus on déménage « en vitesse », comme disent les hommes. C'est ainsi que le 15 juin le boche nous fit payer l'amère surprise du 11. Mais il n'en gardait pas moins sa défaite, et nous le souvenir d'une aventure bien menée, joyeuse, vive, brillante et favoris ée du plus beau soleil. Un caillou blanc sur la piste funèbre.



LE « FRIEDENSTURM. »

Une longue accalmie va suivre les furieux combats de Compiègne, accalmie qui est en réalité une période d'ardente préparation, les deux adversaires réunissant leurs forces pour la lutte suprême qui va s'engager.

L'organisation des divisions américaines est poussée avec activité et les transports en Europe intensifiés, grâce à l'extrême complaisance et à l'appui très efficace du gouvernement japonais. Au milieu de juillet, les forces américaines seront de 25 divisions, dont 7 prêtes à combattre isolément, 1 répartie par petites unités dans les divitions françaises, 9 dont l'infanterie est instruite, mais non encore l'artillerie, 6 utilisables seulement en petites unités, et 2 divisions de dépôt.

L'organisation et le renforcement des divisions anglaises, malencontreusement réduites en mars, se poursuit aussi ; au milieu de juillet, le nombre de ces divisions aura été porté de 53 à 60. Tandis que ce renforcement s'effectue, Foch rappelle progressivement les divisions françaises laissées dans le Nord en soutien de l'Armée britannique, et demande en même temps que les divisions françaises, demeurées en Italie, reviennent sur notre front, ou mieux qu'un nombre égal de divisions italiennes vienne les y remplacer, afin d'affirmer d'une manière plus éclatante la fraternité des deux Armées.

De nombreux indices font de nouveau prévoir une formidable offensive allemande très prochaine. Des divisions ennemies ont été retirées du front britannique, pour être portées, dit-on, en Italie... à moins qu'elles ne s'arrêtent à Verdun... ou bien, ce qui devient de jour en jour plus probable, qu'elles ne viennent se masser derrière le front de Champagne... Dès le début de juillet, c'est décidément la région de Reims qui paraît la plus directement menacée. On y attend une attaque entre le 5 et le 9 juillet, et on sait que, pour mener cette attaque, Ludendorff peut avoir à sa disposition 80 divisions, dont 65 fraîches, retirées du feu depuis plus d'un mois.



Le Haut Commandement français est loin de demeurer inactif. Dès le 18 juin, Mangin a reçu l'ordre de tenir sous le feu de ses canons et de ses avions l'important nœud de routes de Soissons, le seul par où la poche de Château-Thierry puisse s'alimenter, puisque Reims est demeuré en notre possession.





OBSERVATOIRE ALLEMAND A DAMERY

diaire devenue position principale de résistance, et permettre l'arrivée de réserves sur la deuxième position. Seuls, des petits postes d'observation demeureraient sur les parallèles principales et les réduits de la première position, avec mission de lancer des fusées lorsque l'ennemi arriverait devant eux.

Nous n'étudierons les opérations que sur un seul point, à la Main-de-Massiges. Les péripéties de la bataille furent partout identiques, et la manœuvre de la Main-de-Massiges, exécutée par le 95ᵉ régiment d'infanterie, mérita d'être citée en modèle.

La Main-de-Massiges avait été prise en 1914 par les Allemands et reprise par nous en 1915. Le 95ᵉ régiment d'infanterie occupait les secteurs de cette position depuis le 6 juillet 1917. Les hommes pouvaient s'y diriger les yeux fermés. Cette connaissance parfaite du terrain doit être mise en avant, sur le même plan que le courage des hommes et la science des chefs, pour expliquer le succès surprenant de la manœuvre qui nous occupe.

La connaissance des lignes ennemies était presque aussi complète.

Presque chaque nuit, des groupes de volontaires allaient dans le *no man's land*, traquant les patrouilles allemandes, enlevant les petits postes ennemis.

Les lieutenants Fontaine et Cayré et le capitaine Galy devinrent légendaires par l'audace avec laquelle ils menaient ces coups de main.

Un régiment américain de noirs avait été détaché à la 4ᵉ Armée, et se trouvait immédiatement à droite de la 16ᵉ division. Les officiers de ce régiment, enthousiasmés par les exploits du 95ᵉ, demandèrent à participer aux patrouilles comme simples volontaires, afin de s'initier à notre tactique.

A plusieurs reprises, les Allemands dirigèrent sur la Main-de-Massiges de fortes reconnaissances, chargées de ramener des prisonniers. Pas une seule fois le succès ne couronna leurs efforts. Un officier allemand, capturé dans la nuit du 4 au 5 juin, avoua le dépit du Commandement allemand, qui n'avait pu parvenir à identifier le régiment qui lui portait des coups si rudes.

Le 7 juillet parut l'ordre célèbre du général Gouraud aux soldats français et américains de la 4ᵉ Armée :

Le bombardement sera terrible, vous le supporterez sans faiblir.

L'assaut sera rude, dans un nuage de poussière, de fumée et de gaz. Mais votre position et votre armement sont formidables.

Dans vos poitrines, battent des cœurs braves et forts d'hommes libres.

Personne ne regardera en arrière, personne ne reculera d'un pas.

Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer, en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez...

Le 14 juillet, vers 20 h. 30, l'ennemi commençait un violent bombardement par obus toxiques. L'ordre de repli, qui fut aussitôt donné, ne s'exécuta pas aisément, tant à cause de la nuit noire que des nappes de gaz que les hommes devaient traverser, le masque au visage.

Le bombardement continua toute la nuit du 14 au 15, et toute la journée du 15. Il était particulièrement violent sur la première ligne où les minenwerfer s'abattaient en trombes. Notre artillerie à nous ripostait avec vigueur.

Une attention spéciale doit être accordée aux

hommes demeurés dans les petits postes d'observation. Ce sont tous des volontaires. Qu'on se représente la situation de ces soldats, abandonnés de leurs camarades, traqués par les obus de l'un et l'autre parti, presque assurés de leur mort, et qui, cependant, doivent garder leur cœur ferme et leurs nerfs solides, car c'est sur eux que repose le salut de l'Armée, de la France peut-être.

Ils ont étudié avec soin leur itinéraire de retour, agité les diverses hypothèses. Dans un groupe, il a été décidé qu'on ne s'arrêterait pas pour soigner les blessés. Dans un autre, au contraire, tous devront se sauver ensemble ou mourir ensemble. Une seule hypothèse n'a pas été envisagée : celle de la capture par les boches. Tous ont juré de mourir plutôt que de tomber vivants aux mains de l'ennemi.

Dans la nuit du 15, vers 23 heures, l'infiltration ennemie commence. Le petit poste Bugeaud se replie après avoir lancé ses fusées-chenilles.

La compagnie Néron (1re Cie du 95), qui avait, dans la soirée, réoccupé une partie de notre première position pour retarder l'avance ennemie, s'acquitte magnifiquement de sa mission. De nombreux éléments boches sont repoussés à la grenade ou aux V. B.

Le 16 juillet, à l'aube, la progression ennemie continue. Le petit poste du Balcon (trois hommes commandés par le caporal Rousselet), s'aperçoit soudain qu'il est coupé de sa ligne de retraite. Les hommes lancent leur fusée-chenille, sortent de leur abri, se jettent dans le Creux-de-l'Oreille, à travers les éléments adverses, gagnent la plaine sous le feu des mitrailleuses, rampent vers les lignes du régiment voisin (le 27e) qui, les prenant pour des boches, les accueille à coups de fusil, et, sitôt en sûreté, l'uniforme déchiré, les mains et le visage ensanglantés par les réseaux, ces hommes n'ont plus qu'une pensée : retourner à leur compagnie. Une heure après son arrivée dans nos lignes, le caporal Rousselet avait repris le commandement de son escouade !

Les Allemands manifestent l'intention de prendre à revers le réduit de l'Annulaire. Néron les disperse à coups de V. B. et leur cause de telles pertes qu'il leur enlève toute idée d'attaque pour ce jour-là. Nous sommes, vers 9 heures du matin, établis sur la ligne : réduit de l'Annulaire, croupe de l'Annulaire, ouest de Massiges.

Mais à gauche la situation n'est pas aussi favorable. Le Promontoire, évacué par le régiment voisin, a été occupé par l'ennemi. C'est le capitaine Néron lui-même qui s'aperçoit de cette occupation, au cours d'une des nombreuses randonnées qu'il effectue d'un poste à l'autre et à travers la plaine, seul, suivi seulement de son chien. Or, qui tient le Promontoire, tient la vallée de la Tourbe et, par conséquent, la position tout entière. Sans hésiter, Néron fait avancer une demi-section, reprend le Promontoire par une attaque brusquée, repousse les contre-attaques, et envoie au colonel Andréa, par un agent de liaison, le rapport de son opération : « 10 heures, le Promontoire a été occupé par l'ennemi ; 19 h. 30, j'ai repris le Promontoire ».

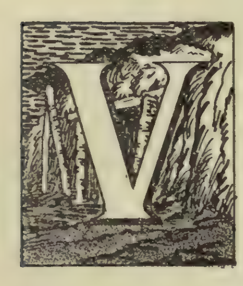
Mais sa ligne s'étend maintenant du Promontoire au Cratère, et il n'a qu'une compagnie avec lui. Une contre-offensive n'est-elle pas à craindre ?... Néron supplée au nombre par l'audace. D'heure en heure, il change de place ses demi-sections, dissimulant parfois ses mouvements et parfois les exécutant à découvert, de façon à donner à l'en-



TANK EN BOIS POUR TROMPER LES OBSERVATEURS ENNEMIS

XLI

LA DEUXIEME VICTOIRE DE LA MARNE ET LE DEUXIÈME BATON DE MARÉCHAL



Voici donc que le 18 juillet, à 4 h. 30, depuis Bouresches jusqu'à Pernant, sur le front de 55 kilomètres des Armées Mangin et Degoutte, notre artillerie déclenche un formidable tir. C'est un barrage roulant derrière lequel cahotent 470 chars d'assaut : 320 devant Mangin et 150 devant Degoutte. Une nuée d'avions obscurcit le ciel et le nettoie d'ennemis. Les Allemands affolés tourbillonnent. Ils s'attendaient bien à une offensive française; mais, malgré l'expérience du 28 juin, ils ne la concevaient pas autrement que précédée d'une préparation d'artillerie de trois ou quatre heures. Or rien n'avait annoncé cette charge des monstres d'acier.

Ce sont la IXe Armée du général von Einem et la droite de la VIIe du général von Boëhm qui supportent le choc. Elles ont 18 divisions en première ligne et 10 divisions en soutien immédiat. En un instant, tout est englobé dans la bataille, et il faut se hâter d'appeler des renforts de l'arrière.

Les 26e, 69e, 167e, 168e, 169e, 164e, 418e, 265e, 72e, 91e, 136e, 23e, 42e, 128e, 48e, 70e, 71e, 9e, 11e, 20e, 8e, 110e, 208e, 133e, 152e, 170e, 174e, 409e régiments d'infanterie ; les 1er, 4e, 8e, 9e zouaves ; les 7e, 8e, 9e tirailleurs ; les 1er et 4e mixtes ; les 2e, 4e, 41e, 43e, 59e bataillons de chasseurs, les régiments marocains, malgaches et russes, ainsi qu'une division américaine, se ruent à l'assaut. A midi, Dammard, Belleau, Troesnes, Villers-Hélon sont enlevés. A gauche, les Marocains ont dépassé Chaudun, et la division américaine Vierzy.

Le soir, les deux Armées dénombrent 12.000 prisonniers ; et sur les 55 kilomètres de front d'attaque, nos lignes ont progressé vers l'est d'une dizaine de kilomètres. La gauche de Mangin tient déjà les plateaux à 3 kilomètres de Soissons. En enlevant le plateau de Pernant, la 11e division a déjà fait 2.000 prisonniers.

Le communiqué de l'ennemi est sobre, ce jour-là. Il tient en trois lignes :

> Entre l'Aisne et la Marne, dit-il, les Français ont attaqué avec des forces importantes et des chars d'assaut; ils ont gagné quelque terrain. Les réserves que nous tenions prêtes sont intervenues dans le combat.



CONSTRUCTION D'UNE VOIE A PERNANT

Le 19 juillet, à 4 heures du matin, nouvelle ruée suivant la même méthode à laquelle l'ennemi n'a pas eu le temps de s'accoutumer. Même succès. Cependant, vers Chaudun où deux divisions allemandes fraîches, la 9e et la 20e, ont été transportées en auto-camions, nos colonnes sont un instant refoulées. Partout ailleurs, la progression continue ; des compagnies entières se rendent à nos chars d'assaut, et seules, les divisions nouvellement



LA FÈRE-EN-TARDENOIS. — CAMOUFLAGE DE LA ROUTE

intervenues se battent avec énergie. La 10e Armée dépasse le Plessis-Huleu ; la 6e enlève Neuilly-Saint-Front et conquiert le plateau de Priez.

Cet important succès rend la situation de l'ennemi extrêmement difficile. Du Plessis-Huleu, nos mitrailleuses interdisent la route de Soissons à Château-Thierry, et nos canons la voie ferrée. Ce sont là les seules artères dont l'Armée de Von Boëhm dispose pour alimenter les forces qui combattent sur la Marne. Or, voici que l'Armée de Mitry attaque à son tour entre Saint-Agnan et Boursault. Il faut reculer. Von Boëhm le fait fort habilement ; et dans la nuit du 19 au 20, il évacue la rive sud de la Marne.

Le communiqué allemand du 20 juillet ne laisse naturellement rien soupçonner de ce commencement de désastre. Il annonce la déconfiture de nos chars d'assaut qui « gisent, démolis », devant les lignes allemandes solidement maintenues. Il mentionne bien l'évacuation de la rive sud de la Marne, « pendant la nuit, sans que l'ennemi s'en aperçoive », mais c'est seulement comme un bon tour bien joué et sans autre portée. Par exemple, il annonce les 40e et 41e victoires aériennes du sous-lieutenant Loevenhardt, la 39e du sous-lieutenant Mehnkoff, la 38e du capitaine Berthold, la 24e du sous-lieutenant Jacob, et la 22e du sous-lieutenant Kenneke. Ainsi, à une autre époque de l'histoire, le glorieux combat des Trente avait consolé la Cour de France des désastres de Poitiers et d'Azincourt. Encore ici, les victoires annoncées des « as » allemands étaient-elles peut-être plus discutables que celles de nos héros bretons.

Le 20 juillet, pour éviter l'étranglement de la poche de Château-Thierry et la perte des troupes qui y sont engagées, Ludendorff envoie cinq divisions fraîches de renfort contre notre 10e Armée.

Mangin progresse tout de même vers Hartennes et maintient sur tout son front les gains de la veille ; mais les efforts de notre 41e division se brisent contre la résistance d'Oulchy-le-Château. Degoutte, lui, pousse vigoureusement de l'avant ; et c'est maintenant, de ce côté, la lutte pour Château-Thierry, déjà débordé par le nord, cependant que de Mitry continue sa pression au sud, et que la 5e Armée de Berthelot attaque la poche par l'est.



VILLE-EN-TARDENOIS

il s'en empare, le braque à la façon d'un revolver sur les boches, et ceux-ci font « camarades ».

Vers 21 h. 15, tout était terminé; les deux fusées annonçant la fin de l'opération étaient lancées de la Verrue, et on procédait immédiatement au nettoyage. Le mouvement avait demandé trois quarts d'heure.

Nous avions atteint tous les objectifs prévus en bousculant un bataillon, fait 55 prisonniers, tué une centaine d'ennemis dans nos lignes, sans compter les cadavres échelonnés jusqu'aux anciennes lignes boches, ramassé une vingtaine de mitrailleuses et un matériel considérable.

De notre côté, 5 tués et 5 blessés.

Aux noms déjà cités, il convient d'ajouter ceux des lieutenants Python, Kuntz, Mignot, Odin, de l'adjudant Conrad, du sergent Bailly.

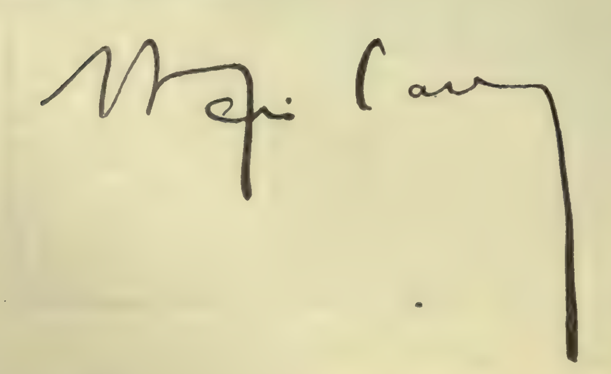
Il convient également de donner une mention spéciale au capitaine Galy qui prit la succession de Néron et sut demeurer digne d'un pareil exemple. Une fois les boches en fuite, Galy assura lui-même la liaison avec ses divers éléments; et, comme Néron la veille, il l'assura seul, au milieu de la pétarade des mitrailleuses et des éclatements des obus.

« Avec des chefs comme çà, on irait partout ! » Cette parole, dite le lendemain par un des soldats de Galy, est la plus belle citation dont puisse s'enorgueillir un homme.

Le 18, l'ennemi, visiblement démoralisé, se retirait sur notre ancienne première ligne, sur la simple poussée de nos patrouilles.

Le 19, il retournait à ses positions d'avant l'attaque.

La Main-de-Massiges était à nouveau en nos mains tout entière. La grande offensive qui devait, au témoignage des prisonniers, mener les Allemands à Châlons en quarante-huit heures, était noyée dans le sang.



14 JUILLET 1918

Je relisais l'ordre du jour du général Gouraud, dans notre baraque, entre la route de Châlons à Sainte-Menehould et celle de Somme-Suippe.

Je regardais, entre deux phrases, des officiers qui essayaient des pistolets à fusées dans le bled éclaboussé de lueurs étranges, quand s'envolaient, presque au ras du sol, les feux de bengale rouges, verts ou jaunes, car il était interdit de lancer en l'air ces signaux lumineux qui faisaient quelques bonds dans la plaine, avant de s'éteindre. A leurs clartés brusques, ce paysage de Champagne était terrible.

Ailleurs, dans la Somme, les Vosges ou l'Aisne, il y avait de la terre couleur de terre, des bois verts et des herbages; ici, c'était un aride paysage calcaire et minéral. Tout était pâle, de la pâleur mortuaire des craies. Ce coin du front était nettoyé comme un os; ce secteur blanc, plâtreux, squelettique et spectral avait l'air d'être toujours sous un suaire.

Depuis huit jours, on attendait la ruée ennemie.

Le 10 juillet, des prisonniers capturés par le 31e bataillon de chasseurs à pied, un détachement des 3e et 10e bataillons de chasseurs, le 130e régiment d'infanterie et le 142e, donnèrent les premières précisions. L'attaque devait être exécutée vers le 14 ou le 15 juillet, sur toute la zone de la 4e Armée, jusqu'au mont Têtu.

On commençait pourtant à chuchoter qu'elle n'aurait pas lieu, et le 14 juillet passa sur notre bled, interminable, blanc et lourd comme une journée coloniale, avec l'angoisse immobile de l'attente et du soleil.

A 21 heures, le lieutenant Balestier tentait un coup de main, à la tête d'un détachement du 366e, et ramenait vingt-sept prisonniers. Tous déclarèrent que l'attaque serait déclenchée dans quelques heures !

Les troupes ennemies devaient enlever Reims, Épernay, Châlons, dans les deux premiers jours de la bataille. C'était la partie suprême qui s'engageait, le « Friedensturm », la grande offensive pour la paix allemande.

Un téléphoniste du secteur aéronautique du 21e Corps d'Armée vint nous dire qu'il ne fallait pas se coucher et que l'attaque aurait lieu à 0 h. 10.

La nuit devenait de plus en plus sombre; elle était pareille à une immense embuscade, et, du

côté des lignes, tout était calme, tout baignait dans un tragique silence.

Je songeais au général Gouraud. Il était dans son bureau, seul avec son chef d'état-major. Ils se taisaient.

23 heures ! Le général donnait un ordre, et les canons français, des crapouillots accroupis et lourds aux sveltes 75, des 155 aux longues pièces des trains blindés et jusqu'aux énormes tubes de l'artillerie lourde à grande portée, tous se mirent à gronder, à entamer l'hymne formidable de la C. P. O. (1); les trentes divisions ennemies qui attendaient le moment du bond en avant, surprises par cet ouragan soudain, perdaient du monde. Nous allions apprendre qu'il avait fallu relever presque tout de suite une division bavaroise à peu près anéantie par notre feu.

La partie est engagée.

Minuit !

L'armée allemande attaquera-t-elle ?

Minuit 10 !

Une épouvantable gamme roula sur l'horizon. Leur offensive commençait par la plus gigantesque préparation d'artillerie. Même à Verdun, l'enfer était moins complet.

Les artilleurs ennemis devaient être prêts, les montres des commandants de batteries devaient marquer la même seconde; toutes les pièces avaient obéi au même ordre, et tous les calibres donnaient.

Cela devait durer jusqu'à cinq heures ! Au moment où l'aube monterait, 900 minenwerfer tireraient ensemble, et ce serait le signal de l'assaut.

On savait que le Kaiser était présent, en arrière des lignes, dans quelque poste de commandement, entouré de vieux feld-maréchaux, glabres et ridés comme des vieilles.

C'était ici le nœud du destin, et nous attendions la réponse de l'aurore française, du matin le plus anxieux et le plus tragique de l'Histoire.

Des dépôts de munitions sautaient; la nuit n'était qu'un immense incendie attisé sans fin, au-dessus duquel flottait une buée sanglante.

Du côté de Saint-Rémy-sur-Bussy, la petite locomotive qui transportait du matériel et des munitions continuait son trafic, comme si c'était là une nuit ordinaire, et elle perçait parfois le bruit, que faisait l'Empire Allemand, de ses coups de sifflets honnêtes.

J'avais téléphoné l'ordre de monter, comme nous disions, à un ballon du Corps d'Armée. A la lueur des éclatements, on l'apercevait par instants, semblable à un énorme cachalot, et peu d'hommes pourront, sans doute, se vanter d'avoir vu ce que dut apercevoir l'observateur de sa nacelle d'osier...



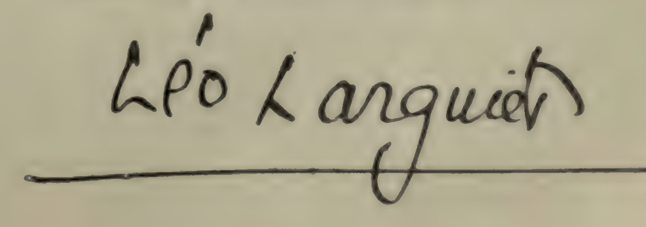
Ceux qui n'ont pas entendu hurler cette nuit n'ont pas entendu le cri le plus véhément de la guerre.

On ne dira jamais assez que la France a été sauvée en Champagne le 14 juillet 1918. C'est la date sacrée, la grande bataille gagnée contre les Armées de l'Empire jaune et noir, qui pesa sur nous, cette nuit-là, de tout son effroyable poids.

On ne pouvait plus rien sacrifier, et tout allait se décider entre Châlons et Reims. Une tactique géniale sauva le pays qui attendait. On évacua les premières lignes intenables, on créa une zone déserte, on forma, plus à l'arrière, des îlots de résistance, et le général commandant la 4e Armée fit exécuter par toutes les batteries le fameux tir qui foudroya l'attaque.

Le rideau de fer descendit à cet instant sur l'immense drame.

Lorsqu'il se releva, ce fut pour l'acte décisif, pour quelques scènes sanglantes et rapides, mais l'heure de la Victoire a sonné là.



(1) Contre-préparation offensive.

nemi l'illusion qu'il a devant lui des troupes nombreuses.

Les Allemands tentent pourtant plusieurs sorties. Nos V. B. les brisent dès les premiers pas.

A 13 heures, le reste du 1er bataillon (capitaine Daval) vient renforcer la 1re compagnie. Malgré un bombardement assez violent, nos éléments s'avancent par infiltration à travers la vallée de la Tourbe et s'établissent sur le Balcon.

A 17 heures, tout était terminé, et nous avions arraché à l'ennemi un nouveau morceau de sa conquête.

Les Allemands étaient visiblement stupéfaits de notre manœuvre. Ils ne la comprenaient pas. Ils avaient cru trouver la première ligne, — avec ses réduits, ses abris profonds, ses champs de tir magnifiques — formidablement occupée : elle était vide.

Ivres d'espoir, ils s'étaient lancés en masses compactes contre des positions à peine ébauchées : notre résistance les avait cloués au sol.

Et pourquoi ce recul d'hier? et pourquoi cette avance d'aujourd'hui?...

Il faut admettre cette stupéfaction et aussi la crainte d'un piège de notre part, pour expliquer les hésitations des boches et leurs paniques soudaines.

Le même jour, à 19 heures, un nouvel effort est demandé à la compagnie Néron. Hommes et chefs sont exténués par une nuit sans sommeil et une journée saturée de dangers et de fatigues. N'importe! En moins d'une heure, Néron établit son plan. A 21 heures, la compagnie s'élance à l'assaut. A 21 h. 30 elle s'installe sur le Plateau, jusqu'au Col des Abeilles, en capturant trois mitrailleuses. Une vingtaine de mitrailleuses se démasquent sur la ligne Balcon-Verrue-Index et empêchent le développement de l'offensive. Les hommes passent le reste de la nuit à s'organiser sur les positions conquises.

Le rôle de la 1re compagnie est maintenant terminé. « C'est au capitaine Néron et à sa compagnie que nous devons d'avoir pu conserver la Main-de-Massiges » écrira, quelques jours plus tard, le colonel Andréa, dans son rapport.

L'auteur de ces lignes tient à ajouter son modeste témoignage au témoignage du colonel Andréa. Il a servi pendant de longs mois sous les ordres du lieutenant, puis du capitaine Néron. Il a pu voir de près quel chef incomparable la guerre a fait de cet homme, simple sergent rengagé à la mobilisation. Parmi tant de soldats complets, qui se sont distingués au 95e, Néron fut l'un des premiers, par un sang-froid étourdissant, une maîtrise de soi qui tenait du prodige, une sûreté de coup d'œil qui ne se démentit pas une seule fois, un courage surhumain qui faisait dire à ceux qui en étaient le témoins : « Pas de doute : Néron cherche à se faire tuer! » (1)

Cette digression ne paraîtra pas un hors-d'œuvre. L'histoire d'une guerre est surtout l'histoire de ceux qui la font avec leurs pieds, leurs mains, leurs yeux, leurs nerfs, leur cœur, leur intelligence. La part des grands chefs est belle aussi, mais dans un autre plan, bien loin derrière.

Le 17 juillet, une opération est montée en vue de reprendre la ligne Balcon-Verrue-Index, que l'ennemi occupe avec un effectif évalué à plusieurs compagnies, étayées par de nombreuses mitrailleuses, comme l'a montré l'attaque de la veille.

Six sections d'infanterie et trois sections de mitrailleuses doivent prendre part à l'attaque sous le commandement du capitaine Galy.

Le colonel Andréa, qui commande le 95e, et qui s'est révélé, à plusieurs reprises, comme un incomparable manœuvrier, se surpassa lui-même dans l'élaboration minutieuse du plan d'attaque. Aucun détail ne fut laissé au hasard (2).

Deux sections d'infanterie se porteront sur les faces est et sud-est de la Verrue par le col des Abeilles ; une section enlèvera le Balcon et Kellermann ; deux sections traverseront le haut du Médius ; et, pendant que l'une attaquera la face sud de la Verrue, la deuxième filera, sous sa protection, vers l'Index, avec l'ouvrage Merlin pour objectif.

La sixième section partant du bas de l'Annulaire s'emparera du Médius (partie sud) et s'y installera. Une septième section aura pour mission de protéger, dans le ravin de l'Étang, le flanc gauche de l'attaque.

Une section de mitrailleuses, installée au Cratère, flanquera le Balcon à droite ; une autre sur

(1) Il serait injuste de ne pas nommer, à côté de Néron, ses collaborateurs immédiats : les lieutenants Droiton et Verrouil, l'adjudant Chabot, les sergents Aubigny et Métivier.

(2) Pour le récit de ce qui suit, j'ai complété mes notes personnelles par les indications trouvées dans le livre de mes camarades Delarue, Sainmont et Veyrenck : *Histoire du 95e d'infanterie*, chez Renaud, à Bourges.

le Promontoire flanquera l'Index dans le ravin de l'Étang ; une troisième section marchera avec l'attaque et aura pour mission de s'installer à Kellermann et d'ouvrir le feu sur le col de la Verrue pour flanquer cet ouvrage et tirer sur les éléments ennemis qui viendraient à se replier.

L'artillerie fera un tir de destruction de quinze minutes sur le Balcon, Kellermann, la Verrue et l'Index.

Chaque unité connaît à fond sa mission et l'itinéraire qu'elle doit suivre ; l'enthousiasme des hommes est très visible ; la confiance se lit sur tous les visages.

A 20 h. 15, l'artillerie lourde exécute un tir de destruction très précis et des plus efficaces.

Le barrage roulant (allure 50 mètres à la minute) prend naissance sur la ligne : Balcon-col des Abeilles - Médius, se reporte pendant deux minutes sur la Verrue et l'Index, et va se fixer sur le ravin du Faux-Pouce et le col de la Verrue.

RÉGION DE LA MAIN DE MASSIGES

A 20 h. 30, l'infanterie part à l'assaut, très bien encagée par l'artillerie de campagne. Tout se passe ainsi qu'il a été prévu.

Le mouvement se fait au pas de course, les hommes n'ont pas à reconnaître le terrain : ils le connaissent « par cœur ».

En quatre minutes le sous-lieutenant Palémon s'empare du Balcon.

Le lieutenant Rey avec sa section se heurte à des mitrailleuses qui flanquent la porte annamite vers l'ancien P. C. Kellermann. Il laisse des hommes pour escarmoucher avec les mitrailleuses, saute dans le bled, contourne l'ouvrage, tombe sur les défenseurs par derrière et les tue ou les fait prisonniers.

La section Cayré suit le boyau des Abeilles. Au boyau 33, elle est arrêtée par un groupe important d'ennemis. Nos V. B. entrent en action et font terrer les boches pendant que le reste de la section se déploie en plein terrain, déborde les Allemands par la gauche du boyau, en tue trois dont un sous-officier, en capture trois autres avec deux mitraillettes, cependant que le reste des Allemands prend la fuite. La section continue jusqu'à hauteur de la tranchée Dumouriez, qu'elle suit pour atteindre le poste de commandement Chapelle. Le groupe de tête continue, cependant que le groupe de queue rejoint le capitaine Bourbon. Sa liaison nettoie l'abri du poste de commandement et capture 28 Allemands. L'élément de tête entraîné par le lieutenant Cayré se porte à Deshaires et pousse quelques hommes dans le boyau 31. Le caporal Soulié et un homme détachés en liaison à droite, avec la section Rey, trouvent trois Allemands à l'observatoire Périgueux et les capturent.

Le lieutenant Cayré (vingt-deux ans) est d'une imprudence folle ; à plusieurs reprises le capitaine Galy doit le rappeler à l'ordre et le menacer de huit jours d'arrêt pour l'obliger à ne pas rester sur le parapet, bien en vue.

La demi-section Bellidon nettoie le boyau Lefaucheux où elle trouve deux Allemands, que le sergent tue lui-même à coups de fusil du haut du parapet.

La demi-section de l'adjudant Parent occupe le col des Abeilles.

Le caporal Mercier descend dans une sape avec une bougie pour l'explorer ; il croit la sape vide et comme son fusil l'embarrasse il le laisse en route.

En bas de la sape, il se heurte à six boches.

Mercier remarque un marteau contre une paroi ;

Le 21 juillet, pour maintenir son pivot de manœuvre, l'ennemi contre-attaque furieusement Mangin, en accumulant contre lui des effectifs sans cesse renouvelés. Les héroïques régiments de Mangin tiennent bon, et Degoutte entre dans Château-Thierry évacué, refoulant à travers le Tardenois les divisions de von Bœhm, dont la résistance devient décidément molle. Le soir, la 6ᵉ Armée a progressé d'une dizaine de kilomètres et la ligne de nos avant-gardes passe près d'Hartennes et d'Oulchy-le-Château qui tient toujours, au delà de Grisolles, de Bézu-Saint-Germain et d'Épieds.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE ET LA CONTRE-OFFENSIVE FRANÇAISE DU 15 AU 21 JUILLET 1918

La deuxième victoire de la Marne, prélude d'opérations d'une plus grande envergure, est gagnée. Elle est complète. Elle forme un ensemble magnifique d'une perfection classique, portant la brillante empreinte de la valeur et du génie français. A droite et au centre, Gouraud et Berthelot, grâce au sublime esprit de sacrifice des îlots de résistance, ont constitué le mur contre lequel l'assaut de l'ennemi s'est brisé.

A gauche, de Mitry, Degoutte et Mangin ont foncé concentriquement sur l'aile droite allemande; et, grâce à une admirable préparation et à une foudroyante rapidité d'exécution, l'ont écrasée.

Les résultats, ce sont : la capture de 20.000 prisonniers, de plus de 400 canons et d'un important matériel, l'absorption et l'usure irréparable de soixante divisions allemandes, la délivrance de Château-Thierry et l'obligation pour Ludendorff d'abandonner très vite la poche de Fère-en-Tardenois où il ne peut plus ravitailler ses troupes, puisqu'il n'est maître ni de Reims, ni de la voie ferrée au sud de Soissons.



La victoire est acquise, mais la lutte continue avec acharnement, car il faut exploiter le succès; et, depuis le généralissime jusqu'au plus humble soldat, tout le monde s'y emploie avec la dernière énergie. « Poussez à fond et sans relâche » a dit Foch. « Chacun comprendra qu'aucun répit ne doit être laissé à l'ennemi, jusqu'à ce que soient atteints les objectifs fixés », écrit Pétain. « Poussez ferme et à fond », dit Fayolle. Quant à Mangin et à Degoutte qui n'avaient cessé de pousser de l'avant, même le 19, quand Pétain, voyant s'épuiser ses moyens d'action, aurait incliné à les arrêter, on peut juger de leur ardeur aujourd'hui !

Le 24 juillet, la division de Roig-Bourdeville enlève Oulchy-la-Ville, et ses régiments (5ᵉ, 74ᵉ et 224ᵉ) capturent 600 prisonniers.

Le 25 juillet, Oulchy-le-Château tombe, attaqué de front par le 23ᵉ et à revers par le 128ᵉ, de la division Bablon. De l'autre côté, l'Armée Berthelot est aux abords de Ville-en-Tardenois ; et, dans un magnique assaut, le 103ᵉ qui, depuis le 15 juillet, a perdu presque tous ses officiers et 75 % de son effectif, enlève encore Romigny.

Le 26 juillet, von Bœhm lâche la Marne et fait sauter les ponts de l'Ourcq. Le soir, notre infanterie est à Bruyères, à Villeneuve-sur-Fère et à Courmont. La nuit, on se bat à Ronchères, où l'ennemi résiste, grâce à une puissante artillerie.

Le 27 juillet, Mangin attaque Buzancy; Degoutte traverse Fère-en-Tardenois ; Berthelot dépasse Ville-en-Tardenois. Par endroits, l'ennemi tient âprement; ailleurs, il cède et notre cavalerie cueille des trophées ou parvient difficilement à conserver le contact.

Le 1er août, nos régiments ont forcé la résistance acharnée de Hartennes, où les Allemands ont accumulé de puissants moyens; et, le soir, les 206e, 234e et 244e de la division Menvielle enlèvent brillamment Cramaille et Servenay. Le front de la 10e Armée atteint, le soir, la ligne Grand-Rozoy-Cramaille. Dès lors, von Boëhm, menacé sur ses derrières, va précipiter sa retraite, la couvrant par de petits détachements armés de mitrailleuses, qui ont l'ordre de se sacrifier pour arrêter nos colonnes.

Le 3 août, les Allemands bordent la Vesle, poursuivis par nos tirailleurs. Les résultats de la victoire sont acquis : la poche de Château-Thierry est réduite ; la voie ferrée de Paris à Strasbourg est libre.

Cette brillante victoire, éclatante comme un coup de foudre au lendemain des succès les plus décisifs de l'Allemagne, eut dans le monde entier un immense retentissement. Personne ne s'y trompa : cette fois, c'était la fin. L'Empire allemand avait joué sa fortune dans les grands chocs du front français occidental, et il venait de la perdre.

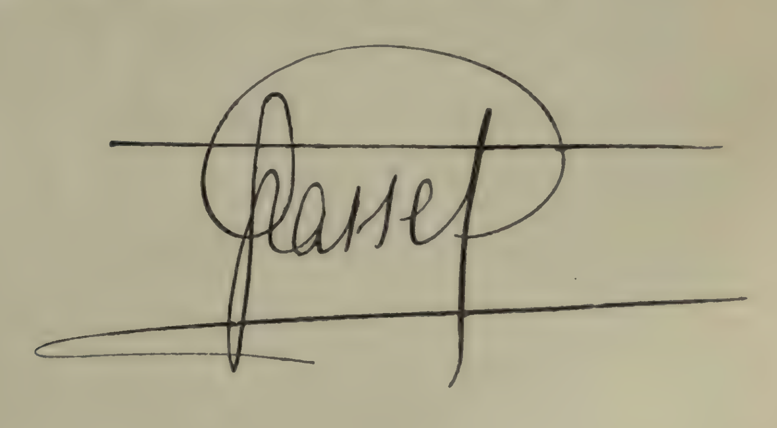
Le 6 août, M. Clemenceau proposait au Président de la République de faire du général Foch, dont la victoire commençait à couronner l'énergie et les calculs, un Maréchal de France.

La dignité de Maréchal de France, disait son rapport, ne sera pas seulement une récompense pour les services passés ; elle consacrera mieux encore dans l'avenir l'autorité du grand homme de guerre appelé à conduire les armées de l'Entente à la victoire définitive.

Le décret du 7 août, nommant le général Foch Maréchal de France, motivait cette nomination par le simple résumé des résultats obtenus dans la deuxième victoire de la Marne :

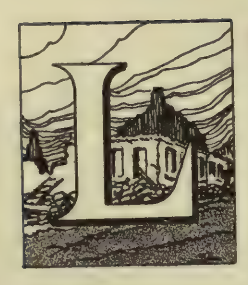
Paris dégagé ; Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte : plus de 200 villages délivrés ; 35.000 prisonniers, 700 canons capturés ; les espoirs hautement proclamés par l'ennemi avant son attaque écroulés ; les glorieuses armées alliées jetées dans un seul élan victorieux des bords de la Marne aux rives de l'Aisne ; tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le Haut Commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables.

Acte de reconnaissance pour la belle victoire remportée, ce geste, accompli au milieu de circonstances encore tragiques, est un splendide acte de foi de la Nation dans son avenir. L'histoire de France n'en a pas de plus grand.



XLII

LE REFLUX
La Bataille de Picardie



E Maréchal Foch n'a pas attendu d'avoir recueilli tous les fruits de sa victoire de la Marne pour continuer son œuvre. Le 24 juillet, tandis que nos troupes entraient à Fère-en-Tardenois, les Commandants en Chef avaient été réunis au château de Bombon et avaient reçu des directives pour les opérations ultérieures.

Ces opérations étaient de deux sortes : 1° celles à réaliser immédiatement; 2° celles à réaliser dans un avenir plus éloigné.

La 1re catégorie comprendra :

A) Le dégagement de la voie ferrée Paris-Avricourt devant résulter : *a*) de la bataille en cours pour la partie comprise entre Château-Thierry et Épernay; *b*) de l'étranglement de la hernie de Saint-Mihiel pour la partie comprise entre Bar-le-Duc et Nancy;

B) Le dégagement de la voie ferrée Paris-Amiens;

C) Le dégagement des mines de Béthune et de Bruay.

La 2e catégorie consistera dans une offensive générale, tous moyens en ligne, ne laissant à l'ennemi aucun répit jusqu'à ce qu'il ait été réduit à merci.



Le 7 août, la première partie de ce programme est en pleine voie de réalisation. Le secteur de la voie ferrée Paris-Avricourt, compris entre Château-Thierry et Épernay, est dégagé, et on poursuit activement la réduction complète de la poche de Château-Thierry. Mais l'occupation de Saint-Mihiel ne peut être tentée, car l'Armée américaine, à qui doit revenir l'honneur de l'exécuter, n'est pas encore prête à agir.

Le général Pétain reçoit donc l'ordre de préparer une offensive en Woëvre pour la deuxième quinzaine d'août; et immédiatement, Foch songe à dégager la voie ferrée d'Amiens.

Le moment est favorable pour cela. Le 13 juillet, Debeney, avec l'appui des tanks britanniques, a occupé Mailly-Raineval et s'est assuré une excellente base offensive, tout en enlevant à l'ennemi 1.800 prisonniers et 300 mitrailleuses. Ce sont les régiments de la 3e division: le 272e, le 51e et le 87e, qui ont inscrit ce beau succès sur leurs drapeaux.



UN COIN DU VILLAGE DE ROLLOT

En outre, l'Armée anglaise a été renforcée, et les réserves allemandes sont fortement engagées vers Château-Thierry.

Foch a vu Haig le 3 août, à Mouchy-le-Châtel, et les détails de l'opération ont été arrêtés. Il s'agit d'une offensive combinée de la 4e Armée britannique du général Rawlinson et de la 1re Armée française du général Debeney.

Rawlinson, qui a en première ligne 7 divisions et en soutien 5 divisions, attaquera entre Morlancourt et la route d'Amiens à Roye, sur un front de 18 kilomètres.

Debeney, qui dispose de 8 divisions en première ligne, et sera renforcé par 4 divisions, n'agira que par sa gauche, au sud de la route de Roye, et sur un front de 7 kilomètres, jusqu'à Moreuil inclus. On poussera « le plus loin possible ».

Le front d'attaque sera donc de 25 kilomètres depuis Albert jusqu'à Moreuil. Il y a dans cette région, depuis Ville-sur-Ancre jusqu'à l'Avre, l'Armée de von der Marwitz qui a encore 10 divisions en première ligne et 8 divisions en soutien; de l'Avre à l'Oise, l'Armée von Hutier, avec 12 divisions en première ligne et 4 divisions en réserve; soit en première ligne un total de 22 divisions, qui pourront être renforcées plus ou moins rapidement par 12 divisions à peu près fraîches. Les préparatifs de l'attaque ont pu être poussés très loin en grand secret, car la pluie, qui n'a cessé de tomber depuis plusieurs jours, a empêché les avions allemands de prendre l'air pendant le jour, et les nuits sans lune n'ont pas permis les vols nocturnes.

L'attaque a été fixée au 8 août. Or justement, dans la nuit du 7 au 8 août, la pluie cesse; le temps est favorable aux Alliés. A 4 h. 20, tandis qu'une brume épaisse obscurcissait encore le ciel, on entend trois coups d'une pièce de gros calibre, comme si quelque formidable impresario eût donné le signal d'un gigantesque lever de rideau. Immédiatement un barrage roulant d'artillerie se déchaîne devant les divisions canadiennes et australiennes de Rawlinson, qui, précédées par 400 tanks de toutes dimensions, suivies par leur artillerie et par leurs camions de ravitaillement, survolées par des centaines d'avions, se portent en avant, comme une marée irrésistible... Affolés, les Allemands s'enfuient sans tenter la moindre résistance.

Ludendorff, dans ses Mémoires, signale cette journée comme l'une des plus pénibles de la guerre, l'une de celles « qui scellèrent le destin »... « Six ou sept divisions allemandes, écrit-il, que l'on pouvait considérer comme des plus particulièrement résistantes, furent complètement mises en pièces ». Des unités entières avec leurs cadres se sont rendues sans combattre.

Le brigadier français Cellier, avec 15 soldats américains, a capturé 700 hommes, 14 officiers dont un colonel, et 2 pièces de canon.

Le soir, la ligne anglaise a progressé de 12 kilomètres. Elle passe par Chipilly, Harbonnières, Beaucourt-en-Santerre. Mais l'ennemi a largement évacué le terrain, si bien que, ce soir là, le contact n'est même pas entièrement repris par les cavaliers et par les auto-mitrailleuses à 10 kilomètres plus à l'est, sur la ligne Proyart-Bouchoir. La vague ennemie est brutalement refoulée à 30 kilomètres d'Amiens. Les Allemands ont laissé 7.000 prisonniers, dont un général et un état-major de Corps d'Armée aux mains de nos alliés. Seule, au milieu de la débâcle générale, la garnison



BATAILLE DE PICARDIE (8 AU 15 AOUT 1918)

de Morlancourt résistera jusqu'au lendemain.

Debeney disposait de moyens moindres. Il fut obligé d'avoir recours au procédé classique de la préparation d'artillerie. Cette préparation dura 45 minutes et l'attaque se déclencha à 5 heures.

Le terrain était difficile; il fallut manœuvrer. Les tirailleurs de la 37e division (2e et 5e zouaves, 2e et 3e tirailleurs), débouchèrent d'abord de la Luce, en liaison avec l'offensive anglaise. Là, l'ennemi inquiet des progrès britanniques, résista mollement, et il fut possible à nos troupes de gagner un terrain moins accidenté et plus favorable aux chars d'assaut. Par surcroît ce mouvement, qui débordait Moreuil par le nord et par



ROYE-SUR-MATZ

le sud, faisait tomber ce point d'appui dont n'avait pu triompher un assaut de la 66e division.

Puis, l'attaque se développe de proche en proche vers le sud; et le soir, la 1re Armée a dépassé la Neuville-Sire-Bernard, et largement Villers-aux-Érables, ayant gagné 8 kilomètres en profondeur.

Ludendorff sent le besoin de réserves pour faire face à un choc qui, si rude dès le premier moment, annonce de terribles lendemains. Ces réserves, il ne peut guère les prendre que dans le nord, entre Ypres et La Bassée. Il va donc évacuer le saillant de Merville, que la gauche de l'Armée Sixt von Arnim et l'Armée von Quast abandonnent aux Armées britanniques Plumer et Birdwood. Commencé discrètement le 8, du côté de Bailleul, ce mouvement prendra plus d'ampleur dans quelques jours.



Le 9 août est encore une journée de victoire. Foch, qui a transporté son Quartier Général du château de Bombon à Sarcus, y reçoit Haig, Fayolle et Pershing, et leur prescrit de ne plus prendre de repos avant que les objectifs assignés n'aient été atteints. Pershing doit hâter les préparatifs de son opération de Saint-Mihiel, Fayolle et Haig exploiter à fond les grands résultats obtenus sur l'Avre.

Donc, Canadiens et Australiens progressent encore ce jour-là de plusieurs kilomètres en direction de Chaulnes et de Lihons. Debeney continue à gagner du terrain, la gauche en avant débordant les lignes successives allemandes et triomphant de leur résistance par la seule manœuvre, presque sans combattre. Il a l'ordre de gagner Roye au plus vite, Roye, nœud de routes d'une importance capitale, dont la chute fera vider la poche de Montdidier.

Mais, pour aller à Roye, Debeney doit passer par Montdidier, et il voudrait épargner à ces pauvres ruines les horreurs d'une dernière bataille. Tandis qu'une nouvelle offensive débouche au nord de Pierremont et progresse jusqu'à la ligne Le Quesnoy-Davenescourt-Gratibus, le Corps d'Armée Jacquot se lance à l'attaque, à 16 heures, au sud de Montdidier, sur le front Gonnelieu, Le Ployron, face au nord-est. D'un élan magnifique, les régiments de la 169e division d'infanterie (13e, 29e, 296e), appuyés par deux bataillons du 225e, prêtés par la 60e division; ceux de la 133e division (401e, 321e régiments d'infanterie, 32e et 116e bataillons de chasseurs alpins, 102e bataillon de chasseurs à pied), poussent jusqu'aux abords de Faverolles, en plein est de Montdidier.

Alors, dans la nuit du 9 au 10 août, les Allemands s'empressent d'évacuer Montdidier et, sous l'ardente pression des colonnes franco-britanniques, leur ligne se replie depuis Méharicourt jusqu'à Rollot.

Le maréchal Foch s'adressse à l'Armée Humbert. Il sait bien que cette Armée n'a aucune réserve, mais il compte sur l'énergie de son chef et sur la démoralisation de l'ennemi. C'est un coup d'audace qu'il demande : Humbert doit pousser sa gauche de 3 kilomètres en avant dans les organisations allemandes. « Je n'ai rien », observe Humbert par acquit de conscience. « Allez-y tout de même ! » répond Foch. Et Humbert, heureux d'avoir carte blanche, va...

Le 10 août, à 4 h. 20 du matin, le Corps d'Armée Nudant attaque; à 7 heures, c'est le Corps d'Armée de Fonclare qui le prolonge à droite. Les Allemands essaient de résister; ils

sont bousculés. Dès 9 heures, les régiments de Nudant (154e, 155e, 287e de la 165e division; 24e, 28e, 119e de la 6e; 404e, 36e, 11e groupe de chasseurs de la 121e division) sont dans la région de Ressons-sur-Matz; et ceux de de Fonclare (230e et 299e de la 74e division; 6e, 12e 411e de la 123e; 283e, 288e, 369e de la 67e division) dépassent la région de Vendelicourt.

Haig et Debeney progressent, eux aussi, sur toute la ligne. Le soir, tout le front allemand a été refoulé, malgré une résistance acharnée; et il finit par se fixer, à la nuit, à peu près sur les lignes de 1914 à l'Échelle-Saint-Aurin, Marquivillers, Grivilliers, Bus, Boulogne-la-Grasse, Conchy-les Pots, Roye-sur-Matz, Le Plessier, Élincourt, Chevincourt.

Le 11 août, Humbert mène la poursuite, en dépit d'une résistance acharnée de l'ennemi qui dispose d'une puissante artillerie. A midi, il atteint Gury et Ribécourt, ayant fait dans ces deux journées plus de 2.000 prisonniers et pris une trentaine de canons de tous calibres.

Debeney progresse aussi, malgré l'acharnement de l'adversaire qui a été renforcé et qui utilise, avec les organisations défensives de 1917, une formidable artillerie.

La division Mathieu (55e 112e, 173e régiments d'infanterie) mène, battant l'ennemi par Arvillers et Fresnoy-les-Roye. Le soir, toute la 1re Armée est aux abords de Roye, à Tilloloy, à Beuvraignes, Popincourt, Dancourt, Villers-les-Roye. Les Allemands ont essayé, un moment, de contre-attaquer par Villers-les-Roye, mais leur effort a été brisé et notre progression en a été à peine ralentie.

Le 12 août au soir, Rawlinson a atteint les abords de Bray-sur-Somme; Debeney a occupé les positions tenues par nous de 1914 à 1917, et Humbert a pénétré dans le parc du Plessier-de-Roye. Le 14 août, il enlève même Ribécourt.



L'opération que le maréchal Foch a appelée « l'aventure d'Amiens » est terminée. C'est une belle victoire qu'il convient maintenant de ne pas pousser davantage, car les pertes qu'elle occasionnerait seraient hors de proportion avec les résultats à entrevoir. Elle a d'ores et déjà largement dégagé Amiens, ainsi que la voie ferrée reliant cette ville à Paris; résultat stratégique des plus importants, qui rend au Haut-Commandement français la disposition de ses voies de rocade depuis la mer du Nord jusqu'à Verdun. Comme le saillant de Château-Thierry, le saillant de Montdidier est réduit. Enfin l'ennemi, dont 40 divisions ont été fortement éprouvées, a perdu plus de 30.000 prisonniers et de 500 canons.

Mais le maréchal Foch ne songe déjà plus à ceci. Sans repos, calmement, inlassablement, il poursuit son plan qui se déroule comme mû par un mécanisme d'horlogerie. « Travail d'horloge » (like clock work), disaient nos amis britanniques.



LA BATAILLE DU SAILLANT DE PÉRONNE

C'est la réduction de la hernie de Saint-Mihiel que Foch voulait réaliser immédiatement. Cette opération, Pershing s'emploie avec activité à la préparer; mais la jeune Armée américaine n'a pas encore tous ses moyens à pied d'œuvre et ne peut de quelques jours être engagée sans imprudence dans une aussi grave affaire. Dès lors,



ENTONNOIR DE MINES A BEUVRAIGNES



TILLOLOY. — L'ÉGLISE VUE DE L'INTÉRIEUR DU CHATEAU

comme il ne faut laisser aucun répit à l'ennemi, c'est encore en Picardie que le Maréchal va frapper.

Mais cette fois, son mode va changer : comme s'il avait déjà l'immédiate disposition de toutes les réserves du Nouveau Monde, il va hardiment élargir la bataille pour exploiter à fond l'effet moral que les dernières défaites n'ont pas manqué de produire sur l'ennemi. Le colonel Foch a écrit:

> L'esprit domine la matière... En dépit des formidables effets des plus puissants engins de destruction modernes, c'est toujours le facteur moral qui, en définitive, triomphe du facteur matériel. Toujours il est tout.

Le Maréchal Foch va prouver la profonde vérité de ce principe de guerre.

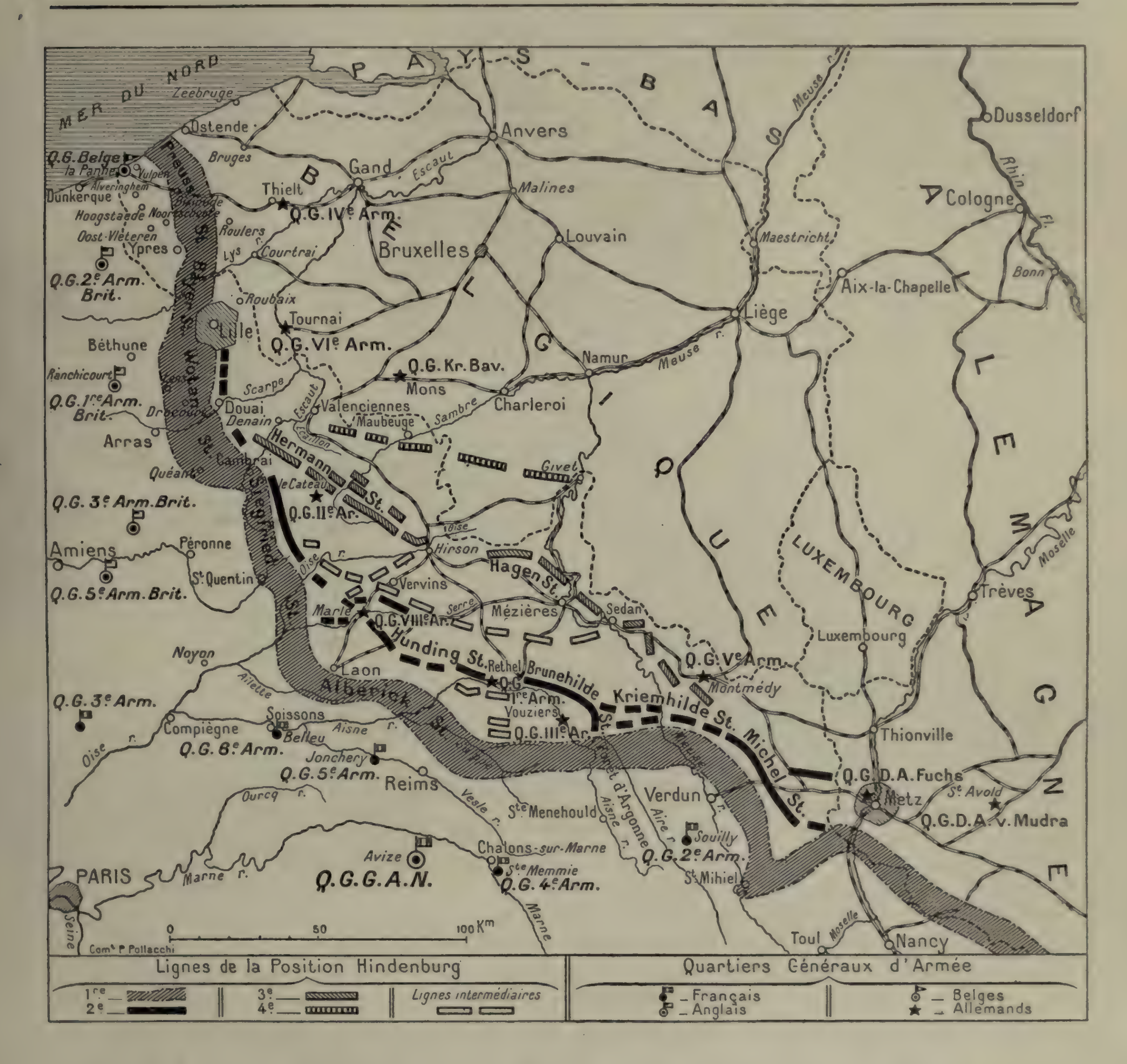
Le front de Picardie présente un saillant bien marqué, dessinant assez exactement un arc de cercle tracé sur Saint-Quentin comme centre, avec un rayon de 45 kilomètres, légèrement écrasé seulement dans la région de Rosières-en-Santerre. C'est ce saillant qu'il faut réduire. Il présente un développement de 80 kilomètres depuis la région de Soissons jusqu'à celle de Lens. Il correspond de notre côté aux secteurs des Armées Mangin, Humbert, Debeney, Rawlinson, Byng et Horne ; du côté allemand à ceux des Armées von Eberhart, Carlowitz, von Hutier, von der Marwitz, Otto von Below et von Quast.

L'Armée Eberhart, que commandait jusqu'à ces derniers jours le général von Boehm, appartient au Groupe d'Armées du Kronprinz d'Allemagne ; les Armées Carlowitz, Hutier et von der Marwitz forment un nouveau Groupe d'Armées commandé par le général von Bœhm, tandis que les Armées Otto von Below et von Quast relèvent du Groupe du Kronprinz de Bavière. L'ensemble constitue une masse d'environ 130 divisions, qui paraît très supérieure à celle des 70 divisions mises en ligne par les Armées alliées. Mais ce n'est là qu'une apparence. La plupart des unités allemandes sont des unités squelettes. La classe 1919 est épuisée ; l'effectif des compagnies est descendu à moins de 40 hommes, et le mois d'août ne s'écoulera pas sans que le Haut-Commandement, obligé de combler les vides, ne se voie obligé de dissoudre des divisions réellement trop anémiées. Ainsi vont disparaître les 6e, 33e, 46e, 47e, 54e, 211e, 235e divisions, la 10e division bavaroise, les 10e et 78e divisions de landwher et la 9e division bavaroise de réserve...

Or, la valeur morale des troupes a subi une dépression encore plus inquiétante que la diminution des effectifs. Les soldats n'admettent plus la moindre contrainte ; ils n'acceptent plus les



ENTRÉE DE NESLES



exercices à l'arrière du front, et on s'est résigné à leur donner satisfaction. Ils ont réclamé des soldes plus élevées, et on a augmenté les soldes. En outre, on multiplie maintenant les citations pour des actions d'éclat qui, au début de la guerre, seraient passées inaperçues.

Enfin, Ludendorff n'a plus l'initiative des opérations que Foch lui a magistralement enlevée. Il sait que de formidables préparatifs s'exécutent en Woëvre ; et incapable de prendre l'offensive quelque part, bien que sa supériorité numérique certaine le lui permette encore pour quelque temps, il doit répartir ses réserves un peu partout pour parer à une attaque qu'il sent imminente, mais dont il ne peut préciser ni le lieu, ni l'heure. Foch sait et pèse tout cela, et il ne va pas commettre la faute de s'arrêter, pour laisser à son adversaire la possibilité de se ressaisir.

Dès le 12 août, il a donné ses instructions à Pétain et à Haig. Humbert, Debeney et Rawlinson vont maintenir vigoureusement le contact de l'ennemi et accrocher de leur mieux ses réserves en faisant appel à tous leurs moyens... surtout à tout leur talent et à toute leur énergie. Pendant ce temps, à droite Mangin, à gauche Byng, fonceront en béliers sur les deux flancs du saillant.

Humbert, Debeney et Rawlinson remplissent admirablement leur mission. Le 15 août, Humbert parvient même à progresser dans le massif de Thiescourt; Rawlinson s'empare de Damery et de Parvillers.

Le 16 août, les organisations de Dancourt et de Beuvraignes sont enlevées, laissant découvert l'important nœud de routes de Roye. Rawlinson menace Lihons.

Le 17, les tranchées du camp de César, qui protègent les abords immédiats de Roye, tombent; Lassigny est menacé... Ces progrès deviennent décidément dangereux, et Ludendorff doit faire appel à ses réserves pour étayer son centre.

Mais maintenant que le centre est accroché, voici que la manœuvre commence à se dessiner à droite.

Le 18 août, Mangin se porte en avant. Il enlève le plateau de Nampcel, borde le ravin d'Adignicourt et s'empare de Nouvron-Vingré. Triomphant d'une résistance acharnée, il a progressé de 2 kilomètres sur un front de 15 kilomètres.



Foch est au Quartier Général de Haig : « Leurs réserves sont sur nous, lui dit-il, attaquez ». « Mais, je n'ai pas grand'chose ! » observe Sir Douglas. « Attaquez quand même », riposte le maréchal. Et il est convenu que Byng attaquera « avec violence » le 21 août, au point du jour.

En attendant, le 19 août, Mangin a poussé de l'avant et enlevé Morsain et Vassens, capturant plus de 2.000 prisonniers.

Humbert, de son côté, ne veut pas se laisser devancer. D'enclume, il veut devenir marteau, et il frappe, peu soucieux de la symétrie de la manœuvre. Le terrain est difficile : coupé de fossés, couvert de bois. En dépit d'une âpre résistance, on avance vers Ourscamps.

Le 20 août, Mangin a enlevé Tartiers, Vézaponin, Lombray, Carlepont. Humbert, se liant à Mangin, a achevé la conquête de la forêt d'Ourscamps, et Debeney a chassé l'ennemi des ruines de Beuvraignes, après un combat acharné. Les 401e et 321e régiments mériteront d'être cités à l'ordre de l'Armée pour leur héroïsme au cours de ces sanglantes affaires.

Sur un front de près de 50 kilomètres, notre avance varie entre 3 et 7 kilomètres; l'ennemi a perdu 10.000 prisonniers; les défenses de l'Oise sont prises à revers ; Humbert menace Noyon. Quant à nos pertes, elles sont minimes.



Le 21 août, à 4 h. 45, dans un épais brouillard, Byng, appuyé par de nombreux tanks, attaque Otto von Below, après une préparation d'artillerie courte, mais extrêmement violente. En quelques heures, il s'empare de Courcelles-le-Comte et d'Achiet-le-Petit, de Beaumont-sur-Ancre ; il franchit l'Ancre, dépasse la voie ferrée d'Arras à Albert et menace Bapaume, capturant 2.000 prisonniers.

Le 22 août, la résistance de l'ennemi devient plus vigoureuse devant Byng, mais Rawlinson accourt à la rescousse. Il enfonce la droite de von der Marwitz et progresse de 3 kilomètres, enlevant Avely, Méaulte, et surtout le point important d'Albert, dont les Allemands avaient fait l'un des bastions de leur front.

Foch félicite Haig pour ces belles opérations :

Vos affaires vont très bien, lui écrit-il, je ne puis qu'applaudir à la manière résolue dont vous les poursuivez, sans laisser de répit à l'ennemi. C'est dans cette étendue croissante d'une offensive nourrie par derrière et fortement poussée en avant, sans objectifs limités, sans préoccupation d'alignement et d'une liaison trop étroite, que nous obtiendrons les plus grands résultats avec le moins de pertes, comme vous l'avez parfaitement compris.

Le 23 août, Byng déborde Bapaume par le nord; Rawlinson, qui a dépassé Irles et Pozières, menace la ville par l'est et par le sud, malgré les contre-attaques furieuses de von Hutier, tandis qu'à l'autre aile, Mangin, poussant vers Coucy-le-Château, borde l'Ailette depuis cette localité jusqu'à Noyon, et commence à menacer Soissons par le nord.

Le 24 août, Byng est dans les faubourgs de Bapaume; et, par sa gauche, il s'empare des hauteurs de Croizilles, capturant plusieurs milliers de prisonniers. Les violentes réactions de l'ennemi ne réussissent pas à l'arrêter. Hutier doit reculer encore, et évacuer Fricourt. Depuis le 20 août, l'Armée britannique a capturé 20.000 prisonniers.



Mais Foch n'estime pas ce résultat suffisant. Infatigable, il pousse encore Haig. Il veut une

nouvelle extension de la bataille vers le nord par l'engagement, à la gauche de Byng, de l'Armée Horne, à l'est d'Arras.

Donc, le 26 août, à 3 heures du matin, les Canadiens de la 1re Armée, se jetant sur l'aile droite d'Otto von Below, surprennent les Allemands que déconcerte tant d'activité. Le soir, l'observatoire de Monchy-le-Preux, qui domine toute cette région, est enlevé.

Le 27 août, Horne pousse de l'avant, et un élan magnifique fait tomber entre ses mains les villages formidablement fortifiés de Vis-en-Artois et de Fontaine-les-Croisilles. Ces deux réduits bétonnés, protégés par une triple rangée de barbelés, font partie de la célèbre ligne Hindenburg, qui se trouve ainsi entamée. Les Allemands ont défendu opiniâtrement ces positions qu'ils savent faire partie de la suprême ligne de défense de l'Allemagne. Leur ténacité ne fait que leur coûter des pertes effroyables; et, en abandonnant leurs réduits écrasés et remplis de cadavres, ils laissent 2.000 prisonniers aux mains des Anglais.

LES CAMPS DE PRISONNIERS RUSSES A VIGNEULLES

Maintenant l'Armée Horne est devant le système fortifié Drocourt-Quéant, que Ludendorff avait fait construire en 1917, pour consolider les organisations allemandes dans cette région. Ainsi menacées sur leur droite et sur leur gauche, démoralisées par la brèche qu'elles sentent déjà ouverte dans leur puissante forteresse, ne sachant à quelle attaque faire face, les Armées allemandes du saillant de Péronne commencent à lâcher pied, et Ludendorff fait preuve de sagesse en ordonnant un repli général.

Ce repli s'exécute en ordre dans la soirée du 27 août, depuis Vimy jusqu'à l'Oise, sur un front de près de 100 kilomètres.

Nos Armées suivent l'ennemi pas à pas. Debeney entre dans Roye, et plus au nord, de concert avec Rawlinson, encercle Chaulnes. Rawlinson progresse vers Combles.

Le 28 août, le recul allemand et l'avance des Alliés continuent. Tandis que Rawlinson progresse par les deux rives de la Somme, Debeney entre dans Nesles. Mangin, qui avait ralenti par ordre son offensive, apprend par un déserteur que l'ennemi va se dérober. Il lance ses troupes en avant, enlève le fort de la Malmaison et pousse vers l'Ailette. Ce jour-là, le 151e, de la division Monroë, franchit l'Aisne sous le feu de l'ennemi et chasse les Allemands des faubourgs nord de Soissons.

Le 29 août, Bapaume tombe, puis Combles, puis Noyon... L'ennemi ne s'arrête que derrière la puissante ligne que forment, entre Croisilles et l'Aisne, la Somme, le canal du Nord, l'Ailette et les plateaux du Soissonnais.



LA LIGNE HINDENBURG

Mais Foch ne lui laisse pas le loisir de s'y accrocher. La position est forte : il va la tourner. Des ordres sont donnés dans ce sens à Mangin qui va mordre dans le massif de Coucy, et à Horne qui élargira la brèche entr'ouverte dans la ligne Hindenburg.

Otto von Below réagit vigoureusement contre les Anglais. Le 31 août, entre Croisilles et Bapaume, de violentes contre-attaques, accompagnées de chars d'assaut, sont dirigées contre Byng, qui perd un moment Heudecourt et Bullecourt ; mais ce succès local, qu'aucune réserve sérieuse ne peut alimenter, demeure stérile. Le soir même, Byng a récupéré ses pertes de la journée et s'est même emparé d'Éterpigny, en pleine ligne Hindenburg.

L'évacuation du saillant de Merville, que von Quast et Sixt von Arnim ont continuée dans les journées des 30 et 31, réduit le front d'une vingtaine de kilomètres et rend disponibles deux ou trois divisions allemandes. Pauvre expédient, le seul dont dispose maintenant Ludendorff pour garnir ses positions ! Réduction d'effectifs, réduction d'unités, réduction de front, et le voici ramené sur la ligne Hindenburg, d'où ses bataillons étaient partis, il y a cinq mois, pour la folle aventure ! Triste réveil, après des rêves si grandioses !

Cependant, si les contre-offensives de von Below ont retardé l'attaque de Horne, à l'autre extrémité de la ligne, Mangin s'est porté en avant, dès le 31 août. Il a occupé Crouy et, du même élan victorieux, a gravi les pentes du plateau Terny-Sorny, débordant nettement Soissons par le nord.

Le 1er septembre, victoire sur toute la ligne. Au centre, Rawlinson s'empare de Péronne où il capture 3.500 prisonniers, et nous poursuivons vigoureusement notre progression dans la forêt de Coucy, en dépit de la plus âpre résistance et des obstacles d'un terrain naturellement difficile.

Le 2 septembre, c'est en vain que la Garde prussienne se fait décimer dans des retours offensifs désespérés ; Mangin progresse irrésistiblement sur le plateau au nord de Soissons. Le 162e et le 129e de la division Monroë enlèvent brillamment Crouy. Le 3 septembre, nos troupes sont à Bucy-le-Long ; le 4, la 10e Armée atteint l'Aisne à Missy par sa droite, tandis que sa gauche force le passage de l'Ailette à Manicamp. Débordé ainsi par le nord et par le sud, le redoutable réduit de la forêt de Coucy est désormais à la merci d'une attaque de front.

Pendant ce temps, le 2 septembre au matin, Horne s'est porté en avant, lui aussi. La ligne Hindenburg garde une brèche ouverte à Vis-en-Artois ; c'est cette brèche qu'il s'agit d'agrandir. La ténacité héroïque de nos Alliés accomplit magnifiquement cette œuvre. Le soir, Byng, qui a enlevé Bullecourt, est aux abords de Quéant ; la brèche pratiquée dans la moderne muraille de Chine a déjà un développement de 15 kilomètres. Jamais semblable résultat n'eût pu être obtenu si l'Armée allemande eût conservé, en 1918, son moral de 1914.

Cependant, Byng ne s'arrête pas. Il pousse de l'avant, étroitement relié à Horne. Rawlinson a suivi ce mouvement, et tout le front anglais, sur 35 kilomètres de développement, s'est, de proche en proche, avancé d'environ 5 kilomètres jusqu'au Mont-Saint-Quentin, qui surplombe Péronne au nord.

Le 3 septembre, la formidable position de Quéant, bastion de la défense allemande dans cette région, tourné par le nord et assailli par l'ouest, tombe. La vague britannique déferle aussitôt jusqu'au canal du Nord, qu'elle borde de Mœuvres à la Sensée. La brèche s'ouvre maintenant sur 28 kilomètres.

Pour trouver quelques maigres ressources qui aveugleront momentanément cette redoutable voie d'eau, Ludendorff recule encore son front dans le saillant de Merville. Von Quast et von Arnim abandonnent Estaires, Laventie, Neuve-Église, Wytschaete, ossuaires conquis au prix de tant de sang ! Le front allemand court désormais en ligne droite depuis Ypres jusqu'à la Bassée; il passe devant Armentières : c'est pour un gain d'une division à peine que ce sacrifice de 10 kilomètres a été consenti.

Le 5 septembre, la lutte se poursuit, ardenet. Mangin pénètre dans la forêt de Coucy, et les régiments de la 41e division (23e, 42e, 128e), de la 69e, (151e, 162e, 129e), de la 5e division (5e, 74e, 224e) en chassent l'ennemi, au cours de terribles combats.

Humbert dépasse Guiscard, et, talonnant Hutier qui ne peut se ressaisir, arrive près de Chauny ; Debeney est aux abords de Ham. Débordées au nord et au sud, pressées sans relâche au centre, démoralisées par l'effritement de la ligne Hindenburg qui, manifestement, est impuissante devant les tanks, ne disposant plus que d'un matériel fatigué et de réserves très réduites, la XVIIIe Armée d'abord, puis les IXe et VIIe, dessinent un nouveau et large repli.

Le 6 septembre, à la suite des colonnes allemandes, Humbert dépasse Chauny, Debeney Ham et Rawlinson Péronne. Mangin, qui a achevé la conquête de la basse forêt de Coucy, est au contact des fils de fer de la ligne Hindenburg, devant la forêt de Saint-Gobain.

Le 7 septembre, Humbert entre dans Tergnier et vient border le canal de Crozat, qu'il franchit même à Saint-Simon; Rawlinson dépasse Roisel et Heudicourt.



SAINT-MIHIEL. — PANORAMA PRIS DU CAMP DES ROMAINS

les Armées impériales et que celles-ci devront désormais réserver toutes leurs forces pour une défensive active. On instruit fiévreusement la classe 1920 qui doit entrer en ligne à la fin d'août; on songe d'autre part à récupérer les inaptes de 45 ans.

Or, comme dans les questions d'alliances la nature des relations entre alliés dépend souvent de la tournure prise par les événements militaires, puisque la défaite s'annonce, de graves fissures se révèlent dans le bloc central. La tension s'accentue entre la Bulgarie et la Turquie; et le ministre Malinoff, en dépit du roi Ferdinand toujours prudent, ne cache déjà plus ses intentions de paix séparée. Cette paix, l'Autriche la réclame de son côté à grands cris, et — avec l'approbation secrète de Berlin — elle se déclare prête à en appeler au président Wilson.

Ainsi, afin de diminuer le nombre de ses ennemis et de réduire son front de combat, l'Allemagne s'humilie jusqu'à offrir la paix à la Belgique meurtrie, paix que le roi Albert repousse avec hauteur.

Dans l'Empire même, le désarroi est grand. Les Bavarois accusent les Saxons d'avoir lâché pied. La pangermaniste *Deutsche Tageszeitung*

Le 8, Mangin, saisissant une occasion, refoule l'ennemi dans la Serre, s'empare de Rouy et des bois où l'on trouve les épaulements de la « Bertha » qui a cessé depuis trois jours de vomir la mort sur Paris. Il se trouve maintenant, lui aussi, au contact immédiat de la ligne Hindenburg, sur 20 kilomètres, depuis la région de La Fère jusqu'à celle d'Anizy-le-Château.

Les résultats de la bataille, commencée en Picardie le 8 août, sont obtenus. En un mois l'immense poche d'Amiens et la poche de Merville, réalisées par l'accumulation des efforts et des moyens de toute l'Allemagne débarrassée du front russe, n'existaient plus; et même, de ce côté, le formidable système de défense dans lequel l'État-Major allemand avait mis son suprême espoir, était profondément entamé.



Maintenant, les ressources de l'Empire s'épuisent rapidement et le moral de la Nation est sérieusement affecté. La presse remarque avec stupeur que l'Armée a perdu plus de 200.000 excellents soldats dans les affaires d'Amiens, et Ludendorff ne dément pas ce chiffre, bien au contraire. On admet donc généralement que l'ère des offensives est provisoirement close pour

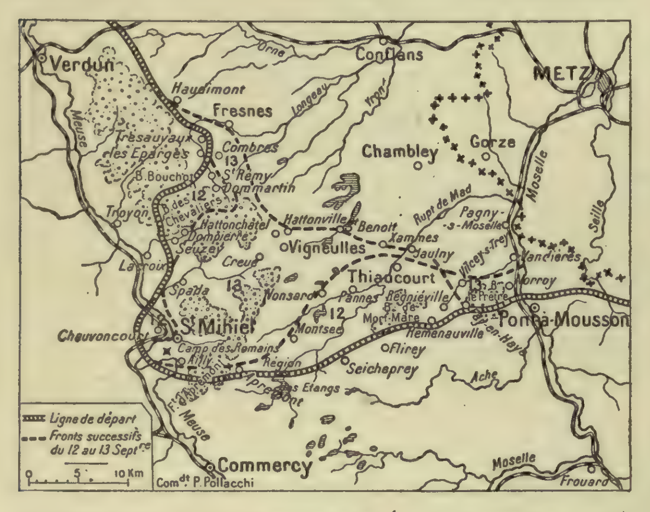


CHAUVONCOURT. — LES CASERNES

accuse les Bavarois d'avoir hâté la défaite par leur manque de moral et par l'attention trop complaisante qu'ils ont prêtée aux déclarations de Kühlmann.

Au Reichstag, l'amiral von Capelle, coupable de la faillite de la guerre sous-marine, est violemment pris à partie. Le socialiste indépendant Streubel rappelle en ricanant les déclarations d'un ministre des Finances de l'Empire : « Les Américains ne pourront pas voler ; ils ne pourront pas nager... ils ne viendront pas ! »

Et Capelle est sacrifié. Il est remplacé par l'amiral Hetzendorff, qui n'empêchera pas, lui non plus, les Américains d'arriver et de débarquer



RÉDUCTION DU VAILLANT DE SAINT-MIHIEL (12-13 SEPTEMBRE 1918)

à Brest, à Bordeaux, à Saint-Nazaire et à Nantes, à raison de 8.000 hommes et de 20.000 tonnes de matériel par jour !

Le chancelier Hintze a déclaré, le 16 août, qu'il ne repousserait pas des propositions de paix « raisonnables » ; et Erzberger, remarquant que si l'on n'écrasera pas l'Allemagne, on ne peut songer, non plus, à écraser l'Angleterre, conclut qu'il est nécessaire d'aboutir à un accord. Guillaume, lui, demeure incurablement mélodramatique ; mais son cœur est visiblement affecté par la tournure imprévue des événements. Résumant la situation d'une phrase lapidaire, « Se peut-il, s'écrie-t-il à Essen, que le vieux Dieu nous abandonne au dernier moment ! ».



LA BATAILLE DE SAINT-MIHIEL

On a déjà pu se rendre compte que l'on se ferait une idée fort inexacte de la marche des événements au cours de cette formidable bataille si l'on cherchait à se les représenter nettement divisés en phases, attendant chacune pour se déclencher que la précédente fût close. Cela, c'était le processus méthodique et un peu compassé de la manière de Ludendorff. La manière de Foch est tout autre, et ici les faits s'enchaînent sans arrêt, chevauchant les uns sur les autres au gré des circonstances ; les coups se multiplient, et presque toujours leur efficacité tient plus à leur rapidité et à la surprise de l'adversaire qu'à l'importance des moyens mis en œuvre.

C'est le 24 juillet que la réduction du saillant de Saint-Mihiel avait été décidée, dans le simple but de dégager la voie ferrée de Paris à Avricourt, en même temps que se déclencherait l'attaque sur le saillant d'Amiens. Mais, depuis cette date, la situation a évolué rapidement, et les ambitions du maréchal Foch ont évolué avec elle.

Pour lui, puisque la ligne Hindenburg s'écroule au nord, il juge, à la fin d'août, qu'on peut déjà songer à entreprendre la deuxième partie des opérations prévues le 24 juillet, et à viser les objectifs éloignés.

Donc, tandis que l'Armée britannique continuera à battre en brèche la partie déjà entamée de la ligne Hindenburg, et qu'elle visera Cambrai et Saint-Quentin, l'Armée américaine et les Armées françaises de Champagne chercheront à atteindre Mézières par une offensive puissante, déclenchée sur la rive gauche de la Meuse. La réduction de la hernie de Saint-Mihiel doit bien être poursuivie aussi, mais ce n'est déjà plus là qu'une opération secondaire, un simple hors-d'œuvre qu'il faut réaliser rapidement.

Le 30 août, le général Pershing, dont les forces commencent à prendre une sérieuse consistance, reçoit le commandement de la partie du front comprise entre la Moselle et l'Argonne, mais le nouveau programme à exécuter l'effraie un peu. Il se voit en effet, pour ses débuts, à la tête de deux opérations : la réduction de la hernie de Saint-Mihiel et une offensive en Woëvre. Or, si ses troupes sont pleines d'élan et sont appuyées par des divisions françaises, ses états-majors sont inexpérimentés ; ils n'ont certainement pas encore la virtuosité nécessaire pour se jouer ainsi de difficultés aussi graves. Le Généralissime américain déclare tout net à Foch qu'il est obligé de renoncer à Saint-Mihiel ou à la Woëvre.

Mais le maréchal insiste. Le 2 septembre, il appelle Pershing à Bombon, où vient aussi Pétain, et tout s'arrange. L'opération de Saint-Mihiel sera exécutée le 10 septembre avec 8 ou 10 divisions américaines, 2 ou 3 divisions françaises, des chars d'assaut, de l'artillerie lourde et tout le matériel nécessaire, que fournira la 2e Armée française. Pershing la dirigera. Ce sera une offensive à objectifs limités, qui ne dépassera pas la ligne Fresnes, Vigneulles, Thiaucourt.

Entre le 20 et le 25 septembre, Pétain dirigera les opérations à l'ouest de la Meuse, en direction de Mézières, avec la 4e Armée française et 12 ou 14 divisions américaines.

Les conclusions de ce conseil de guerre, Foch va les résumer le 3 septembre dans sa directive aux généraux en chef, directive qu'il complètera même le 8 septembre en demandant au roi Albert d'étendre encore la bataille vers le nord. Il s'agit de ce côté de profiter de l'afflux des réserves allemandes en Picardie, en Champagne et en Argonne, pour foncer entre Bruges et Gand, et dégager la côte belge.

Le 10 septembre, Pershing n'est pas prêt. L'attaque sur Saint-Mihiel doit être reculée de deux jours.

Le 12 septembre, le saillant de Saint-Mihiel, depuis les Hauts-de-Meuse jusqu'à la Moselle est tenu par le Détachement d'Armée Fuchs, qui présente en première ligne 6 divisions allemandes et 1 division autrichienne, et en réserve 1 division allemande : au total environ 80.000 hommes, avec une artillerie très puissante, sur un front de 64 kilomètres. Les Hauts-de-Meuse, qui forment la face occidentale de ce saillant, sont une région très accidentée de plateaux boisés, naturellement faciles à défendre, et que les Allemands ont hérissés de travaux de fortification. Au sud, le front court à travers la Woëvre, vaste plaine parsemée de bois, marécageuse jusque vers le Rupt de Mad, puis calcaire et plus élevée jusqu'à la Moselle.

Le 5e Corps américain, renforcé par une division française, est en ligne depuis Haudiomont jusqu'à la tranchée de Calonne. Il a une mission offensive. Le 2e Corps colonial français s'étend depuis la tranchée de Calonne jusqu'à Seicheprey. Sa mission est défensive, car il a devant lui un terrain accidenté dans les Hauts-de-Meuse et impraticable dans la région des Étangs. Les 3e et 4e Corps américains, massés entre Seicheprey et la Moselle, doivent foncer en direction du nord et venir donner la main au 5e Corps américain vers Vigneulles-les-Hattonchâtel.



Le 12 septembre, à 1 heure du matin, la préparation d'artillerie se déclenche sur tout le front, depuis les Éparges jusqu'à la Moselle. A 5 heures du matin, Liggett porte en avant son 4e Corps dont la droite s'appuie à la Moselle. La résistance s'affirme très vive dès le début, mais les divisions américaines s'engagent progressivement de la droite à la gauche ; et quand, vers six heures, le général Dickmann lance son 3e Corps, le moral de l'adversaire commence à faiblir. A midi, Thiaucourt est enlevé, ainsi que Pannes. A 13 heures, le 3e Corps est à Nonsard. L'avance des deux Corps américains, qui est de 8 kilomètres, les a conduits à 6 kilomètres de Vigneulles.

Sur les Hauts-de-Meuse, le 5e Corps franco-américain du général Cameron s'est porté en avant à 8 heures; et, en dépit de la difficulté du terrain et de l'énergique résistance de l'ennemi, il progresse sur tout le front, depuis Haudiomont jusqu'à Dampierre. Le soir, les hauteurs qui dominent Combres sont enlevées ; Saint-Rémy, Dammartin et Seuzey largement dépassés. Par endroits, le front a été porté à 8 kilomètres plus à l'est et les tirailleurs alliés sont parvenus, de ce côté, à 6 kilomètres de Vigneulles. Dès l'après-midi du 12, les Allemands ne disposent plus, à hauteur de cette ville, que d'un couloir d'une dizaine de kilomètres par où se hâtent de s'écouler, en grand désordre, les divisions fort compromises dans Saint-Mihiel.

Or, à Saint-Mihiel aussi, les marsouins du général Blondlat ne sont pas restés inactifs. En dépit de la mission strictement défensive qui leur avait été assignée, ils se sont rués sur Chauvoncourt et l'ont emporté, refoulant l'ennemi vers la Meuse.

Puis ils ont hardiment franchi la rivière et débordé Saint-Mihiel que les Allemands ont tout de suite évacuée, après une occupation de quatre années. Ils ont aussi enlevé Apremont d'assaut ; et dès lors, pressées sur leur front, menacées sur les deux ailes et aussi sur leurs derrières par nos chars d'assaut, les divisions de Fuchs hâtent leur

retraite avec quelque désordre, cherchant à éviter l'encerclement.

La nuit n'arrête pas les nôtres. Le 13 septembre, à 2 heures du matin, Cameron a atteint Vigneulles où Dickmann va arriver à son tour à 8 heures, fermant la tenaille. 16.000 hommes, plus de 200 canons et presque tout le matériel accumulé depuis quatre ans dans les tranchées, n'ont pu être évacués : ils demeurent au pouvoir des vainqueurs qui, ayant atteint les objectifs assignés, s'arrêtent maintenant devant les réseaux de fils de fer de la Michel Stellung.

Le résultat demandé : le dégagement de la voie de rocade de Paris à Avricourt, est obtenu, et l'opération qui se termine constitue un brillant début pour la jeune Armée américaine.

Tout n'avait pas été parfait, certes, dans ce coup d'essai ; et quand l'offensive s'arrêta, ayant atteint son but, il eût été réellement difficile qu'elle progressât davantage.

Trop de canons avaient été poussés en avant et les véhicules de toutes sortes embouteillaient si bien les sentiers des forêts que ni munitions ni vivres ne pouvaient plus parvenir aux combattants, et que les blessés ne pouvaient être évacués. Mais le soldat américain avait prouvé sa magnifique valeur, et les états-majors, sentant tout ce qui leur manquait de science et d'expérience, étaient animés de l'ardente volonté de l'acquérir. L'avenir s'annonçait brillant.



Parallèlement à cet échec militaire, qui devait porter un rude coup à son amour-propre, l'Allemagne allait éprouver un nouvel échec diplomatique. Ce même 15 septembre où les divisions de Pershing entraient si hardiment en lice, le Gouvernement autrichien, à la suite d'une entrevue entre le chancelier von Hintze et le baron Burian, demandait aux Gouvernements de l'Entente que des conférences officieuses fussent tenues dans un pays neutre par des délégués de tous les belligérants, afin de discuter des possibilités d'une paix rapide.

Malheureusement pour les Centraux, les propositions faites étaient floues, et tout le monde sentait bien que ce n'était pas un désir de conciliation qui les inspirait, mais seulement la crainte de terribles lendemains. C'est pourquoi M. Lansing au nom de l'Amérique, et M. Balfour au nom de l'Angleterre, refusèrent de prendre cette main tendue. Quant à Clemenceau, toute sa pensée se trouve dans cette phrase prononcée à la tribune du Luxembourg : « La victoire annoncée n'est pas encore venue et le plus terrible compte de peuple à peuple s'est ouvert. Il sera payé ! »



LE REFOULEMENT SUR LA LIGNE HINDENBURG ET LA CONFÉRENCE DE MOUCHY-LE-CHATEL

L'affaire de Saint-Mihiel n'a été, en réalité, qu'un brillant épisode de la période de préparation ardente, qui s'étend du 8 au 26 septembre, et dont l'effet aura été de fixer partout l'ennemi, de le rejeter sur la ligne Hindenburg et de rendre possible une attaque générale de cette ligne.

Rejeter les forces allemandes sur la ligne Hindenburg est une opération fort ardue, car devant les positions de Wotan, de Siegfried et d'Alberick, il existe encore de puissantes avancées qui facilitent une résistance énergique. Quéant est pris, il est vrai ; mais le système défensif allemand est compris de telle manière que chacun de ses éléments peut tenir indéfiniment, même isolé ; or, des lignes parfaitement solides et non entamées couvrent encore Le Catelet, Saint-Quentin et la Fère, tandis que le puissant massif de Saint-Gobain et la trop célèbre forteresse du Chemin-des-Dames sont toujours aux mains de l'ennemi.

Dès le 10 septembre, Horne s'est emparé de Vermand et d'Épehy, après une lutte acharnée.

Le 12, Foch doit insister auprès du maréchal Haig pour que l'ordre soit donné aux 3ᵉ et 4ᵉ Armées britanniques d'attaquer les formidables avancées de la position Siegfried, entre Havrincourt et Holnon.

Le Général en chef britannique faisant observer qu'il manque d'artillerie, Foch lui envoie les dernières pièces de notre vieux matériel de Bange qui garnissaient encore les forts de Paris. Ces vétérans de bronze n'ont pas eu à défendre la capitale : ils auront l'honneur de participer à la victoire.

Et Haig, satisfait, lance Byng et Rawlinson qui ne demandaient pas mieux que de marcher. Byng franchit le canal du Nord et enlève Havrin-

court et Gouzeaucourt; Rawlinson pénètre dans Vermand.

Le 13 septembre, Rawlinson est maître de Jeancourt, et la position de Holnon, débordée, tombe.

Le 14 septembre, Mangin et Degoutte se portent en avant, à leur tour, contre le redoutable bastion de Laon qu'ils attaquent, l'un par le massif de la forêt de Coucy, l'autre par l'Aisne. Ce jour-là, à l'Armée Mangin, les régiments de la division Bablon (23ᵉ, 42ᵉ, 128ᵉ), de la division Segonne (167ᵉ, 168ᵉ, 169ᵉ), de la division de Roig-Bourdeville (5ᵉ, 74ᵉ, 224ᵉ), enlèvent Vauxaillon, Laffaux, Allemant, Sancy, le Moulin de Saint-Pierre et, sur un front de 1.500 mètres, capturent 2.500 prisonniers.

L'Armée Degoutte, moins heureuse quoique tout aussi vaillante, ne réussit pas à chasser de Gleures les divisions d'Eberhart, mais elle fixe l'ennemi et l'empêche de porter le gros de ses forces contre la 10ᵉ Armée

Le 16 septembre, Mangin s'empare du Mont des Singes, de Vailly, et prend pied sur le Chemin-des-Dames. Il s'agit, d'après les ordres de Fayolle, d'aborder par l'ouest cette formidable position et de s'installer sur la ligne Vailly-Chavignon, pour obliger l'ennemi, pris en flanc, à l'évacuer sans combat.



Le 18 septembre, toute l'Armée britannique est en mouvement. Rawlinson attaque avec vigueur depuis le Tronquoy

BATAILLE DU 15 AOUT AU 26 SEPTEMBRE 1918

jusqu'au Catelet, appuyé à gauche par Byng qui cherche à s'emparer des passages de l'Escaut et, plus au nord, par Horne qui fixe la ligne de von Quast sur ses positions, et maintient de ce côté les réserves allemandes.

Rawlinson, dans un admirable élan, force encore la ligne Wotan entre Gouzeaucourt et Holnon, et inflige à l'ennemi des pertes d'autant plus considérables que sa résistance avait été plus âpre. La 4e Armée britannique dénombrait, le soir de cette glorieuse journée, 10.500 prisonniers et plus de 150 canons.

Debeney renforcé se portait en avant, lui aussi, et progressait vers Saint-Quentin, tandis que Mangin tenait en haleine, par des assauts furieux, toute la ligne de l'Ailette.



Cependant, depuis Marcoing jusqu'au Chemin-des-Dames, la résistance commence à devenir insurmontable. Même, le 21 septembre, Rawlinson, emporté par son ardeur, subit un échec entre Villers-Guislain et Lempire, où une contre-attaque allemande refoule ses troupes dans leurs positions. Cet indice était celui qu'attendait Foch pour déclencher une manœuvre à grande envergure.



MOUCHY-LE-CHATEL. — LA FAÇADE DU CHATEAU

Depuis le 8 septembre, il méditait d'élargir la bataille jusqu'à la mer; et, dès le 9, il était allé chercher lui-même, à la Panne, l'adhésion du roi Albert à son plan. Ce jour-là, un conseil de guerre avait réuni à Cassel le maréchal Haig, le général Gillain, chef d'État-Major de l'Armée belge, le général Plumer, commandant la 2e Armée britannique, et l'affaire avait été combinée dans tous ses détails. Elle devait comporter deux opérations : l'une menée par neuf divisions belges, formant la presque totalité de l'Armée du roi Albert, et par deux divisions britanniques, l'autre confiée à l'Armée Plumer que devaient appuyer trois divisions d'infanterie et un Corps de cavalerie français.

Le 11 septembre, le roi Albert vient rendre visite au maréchal Foch, à Bombon. Il sollicite un ordre de service pour exercer le commandement d'un Groupe d'Armées et demande qu'un général français soit détaché auprès de lui, qui, avec le titre de chef d'état-major général, dirigera effectivement les opérations. Le maréchal Foch, accédant à son désir, désigne pour remplir cette importante mission, le général Degoutte qui abandonne aussitôt le commandement de la 6e Armée, arrêtée devant les lignes de l'Aisne.

Le 23 septembre, nouveau conseil de guerre à Mouchy-le-Chatel. Cette fois, la bataille fait rage de toutes parts, et le flot ardent des bataillons alliés est presque partout au contact de la ligne Hindenburg. Foch réunit Haig, Fayolle, Rawlinson et Debeney, afin de coordonner en un ensemble harmonieux les opérations en cours ou en projet, et de fixer la date de leur déclenchement.

C'est le 26 septembre que commencera l'offensive franco-américaine dirigée par Pétain entre la Suippe et la Meuse. Foch vient de faire en Alsace un voyage que de savantes indiscrétions ont laissé connaître à Ludendorff, et qui incitera peut-être le Quartier Maître Général allemand à porter ses réserves vers l'est pour protéger le point sensible qu'est pour lui la région Maubeuge, Mézières, Thionville.

Le 27 septembre, Horne et Byng attaqueront en direction de Cambrai, pour élargir la brèche déjà obtenue dans la ligne Hindenburg, et cette

menace directe sur Maubeuge ne laissera pas de causer quelques embarras au Haut Commandement allemand pour l'emploi judicieux de ses réserves, déjà en route vers l'est. Un éparpillement plus ou moins complet de ces réserves s'en suivra peut-être.

Alors, le 28 septembre, se déclenchera l'attaque des Flandres, qui visera à saisir le flanc droit de tout le dispositif ennemi, et, avec un peu de bonheur, débordera les diverses lignes de défense.

Le 29 septembre enfin, Rawlinson et Debeney attaqueront à leur tour au centre, et leur effort, se poursuivant sur un point déjà dégarni, où le moral de l'ennemi doit être fortement ébranlé par la menace dessinée contre les flancs, est susceptible de réaliser une rupture du front, et même de conserver assez de puissance pour pousser très loin le succès.

Psychologiquement, le moment d'une vigoureuse action générale ne pouvait être mieux choisi. A l'intérieur de l'Allemagne, la situation politique était trouble; à l'extérieur, les Alliés de l'Empire ne se donnaient même plus la peine de dissimuler leur dégoût de la guerre; enfin l'état matériel et moral de l'Armée allemande était aussi grave que celui de la Nation.

Hindenburg avait solennellement promis la paix pour le mois d'août, et le résultat le plus clair de son formidable « Friedensturm » avait été la perte, depuis le 15 juillet, de 250.000 prisonniers, de 3.600 canons, de 23.000 mitrailleuses et d'un matériel immense irremplaçable. Les effectifs sont réduits dans des proportions effroyables, si bien que Ludendorff, après avoir ordonné encore le 4 septembre de n'envoyer au feu aucun conscrit de la classe 1920, va être obligé de les mettre tous en ligne avant le 14 octobre. On vide les dépôts, on récupère les demi-valides, et les commissions de révision, désignées sous le nom sinistre de « Mord-Kommissionen », font preuve d'une activité qui les rend particulièrement odieuses. Et pourtant, malgré tout le zèle de ces commissions, malgré les réductions du front obtenues au prix d'abandons successifs de terrain, il va falloir encore supprimer en septembre onze nouvelles divisions : les 43e, 53e, 108e, 109e, 183e, 222e, 223e, 225e, 233e, la 77e division de réserve et la 14e division bavaroise.

Les armes de nouvelle fabrication sont de mauvaise qualité, parce que tous les métaux rares ont dû être remplacés par du fer travaillé de diverses façons. Les vêtements et les équipements sont à peine utilisables, ne pouvant être réparés à cause du manque de matières premières.

La disette dont souffre décidément le pays agit puissamment sur le moral du front, où l'on constate des crises de découragement à chaque retour de permissionnaires. Le découragement a même gagné les officiers, qui figurent maintenant en très grand nombre parmi les prisonniers, et qui ont pour la plupart perdu leur morgue. Les officiers saxons et bavarois, surtout, ne cachent pas leur désenchantement. Ils reconnaissent que l'Allemagne aurait dû, depuis longtemps, restituer l'Alsace-Lorraine à la France et qu'elle y sera obligée. Du reste cette éventualité, qui leur paraît tout à fait inévitable, est considérée par eux comme une mauvaise affaire ne concernant que la Prusse.

Par eux, on apprend que l'Armée allemande perd tous les jours un peu de son esprit d'offensive, et que la défensive, l' « Abwehrschlacht », y trouve tous les jours plus de partisans convaincus. Moyennant l'abandon d'un peu de terrain ruiné, qui d'ailleurs n'est pas du territoire national, elle permet d'éviter des pertes, de réduire le front, de fatiguer et d'user l'ennemi en lui imposant une attitude offensive qui lui coûte fort cher... etc... etc... Sophismes dont quelques ordres du jour suggestifs expliquent la philosophie :

J'ai le sentiment, écrit Ludendorff, le 4 août, que de divers côtés on n'envisage pas sans une certaine appréhension l'éventualité d'une attaque ennemie...

Et von der Marwitz, le 25 août :

On a signalé un grand nombre de cas dans lesquels des compagnies d'infanterie qui refluaient ont traversé les lignes de l'artillerie sans tenir le moindre compte de la demande que leur faisait l'artillerie de la protéger. Les mesures les plus sévères seront prises pour prévenir une telle manière de faire, qui dénote une absence complète de l'idée du devoir. Par ordre de l'Armée, les officiers ont reçu les pouvoirs nécessaires pour s'assurer du nom de toute unité et de tout commandant d'unité qui refuseraient de protéger l'artillerie, et il leur a été prescrit d'en rendre compte. Les hommes qui reviennent du front et sont trouvés sans leurs armes par la prévôté, seront traduits en conseil de guerre.

Le 25 septembre, un ordre du Corps d'Armée défendant le secteur de la Py, en Champagne, est ainsi formulé :

Je demande aux commandants de toutes les unités de

s'opposer avec une extrême énergie à ce que les éléments de notre infanterie demeurent dans les abris et y soient surpris.

Le commandant du 3e bataillon de chasseurs, en transmettant cet ordre, enjoignait à ses officiers de le faire exécuter rigoureusement... et vingt-quatre heures plus tard, il était fait prisonnier lui-même dans son abri, avec les six officiers composant son état-major.

Quelques lettres de soldats, écrites à la même époque, ne sont pas moins typiques. Du 2 septembre :

Il y a quarante-huit ans, à pareil jour, nous tordions le cou aux Français ; je crois bien que, cette fois, ce sont eux qui nous le tordent...

Et cette autre réflexion :

Hindenburg est comme le soleil, il s'est levé à l'est, il descend à l'ouest.

J'ai vécu, écrit un chasseur de la Garde, des jours et des heures terribles, pires que jamais. La pression des Français est très puissante. Notre situation doit venir principalement de ce que nos hommes sont fatigués de la guerre... Mais c'est une folie, aussi, de faire une guerre pareille au monde entier.

Ailleurs :

La retraite continue toujours. Il faut qu'il en soit ainsi ; cela ne finira pas tant que nous n'aurons pas reçu une bonne rossée. Cela arrivera bientôt, car la misère est trop grande partout...

Vraiment, l'heure de l'attaque décisive avait bien sonné.



DÉVELOPPEMENT DU PLAN DE MOUCHY-LE-CHATEL

A. *Champagne et Argonne.* — Depuis le 8 septembre, les préparatifs sont poussés avec une fiévreuse activité en Champagne et en Argonne.

Le front d'attaque prévu aura un développement de 70 kilomètres. L'Armée Gouraud a 7 Corps d'Armée en première ligne : 4e, 14e, 11e, 21e, 2e, 9e et 38e, soit 15 divisions, sur les quelque 30 kilomètres qui séparent Prosnes de Vienne-le-Château. Derrière cette première ligne : 12 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie. La 1re Armée américaine du général Pershing a en première ligne 3 Corps d'Armée : les 1er, 5e et 3e, soit 7 divisions, et en réserve 8 divisions dont les effectifs sont sensiblement doubles de ceux des nôtres, sur les 40 kilomètres qui séparent Vienne-la-Ville de la Meuse. La gauche de Pershing, tenue par le 1er Corps, est dans le secteur mort de l'Argonne où toute opération est impossible, et dont l'évacuation doit être obtenue par les succès remportés dans les secteurs voisins.

Devant ce front sont établies, derrière des fortifications formidables, une partie de la Ire Armée allemande de von Mudra, la IIIe Armée de von Einem, appartenant au Groupe d'Armées du Kronprinz, et la Ve Armée, appartenant au Groupe d'Armées de von Gallwitz. Il y a là en première ligne 16 divisions, et en deuxième ligne 4 divisions. Dans le courant de l'action, 4 nouvelles divisions y seront transportées de Laon, d'Alsace et du Nord.

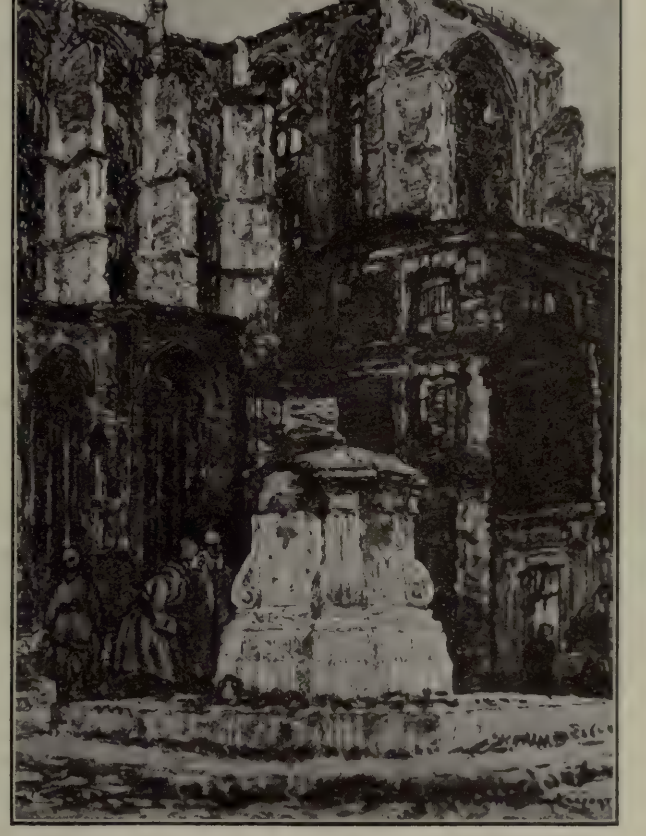
Les effectifs des deux adversaires sont donc à peu près équivalents; mais les Allemands, qui ont perdu l'initiative des opérations, ont perdu avec elle toute leur confiance dans le succès. Ils sont inquiets et nerveux. Ils connaissent vaguement les résultats des offensives de Mangin,

CANON DE 305 SUR VOIE FERRÉE

de Degoutte et de Debeney à l'ouest ; à l'est, ceux de l'offensive franco-américaine de Saint-Mihiel. Ils multiplient les reconnaissances d'aviation, les coups de sonde, les tirailleries de nuit sans motif. Ils calquent le dispositif adopté par la 4ᵉ Armée française à la dernière bataille de Champagne, évacuant leurs premières lignes et adoptant un dispositif en profondeur. Chez nous, on est exactement averti de ces dispositions par des déserteurs, et on en tiendra compte.

Or, dans l'autre camp, on s'inspire des excellentes méthodes de préparation en usage dans l'Armée allemande au temps de son apogée. Avec son admirable esprit de méthode, le général Pétain a réglé tous les détails de l'opération, qui ont été arrêtés du 8 au 15 septembre. Le transport des unités de renfort venues de très loin, même des Vosges, est effectué la nuit, avec d'infinies précautions, du 16 au 25 septembre.

L'attaque était fixée au 26 septembre; et encore dans la nuit du 25 au 26 on exécutait la relève de toutes unités françaises qui se trouvaient dans le secteur américain, afin que Pershing eût toutes ses unités bien groupées dans sa main, entre l'Argonne et la Meuse.



Aquarelle de Jean Lefort.

SAINT-QUENTIN. — SOCLE DU MONUMENT DE DE LATOUR

Foch est là, lui aussi. Il vient d'établir un poste de commandement aux Trois-Fontaines, près de Saint-Dizier, et Pétain en a établi un à Nettancourt, près de Revigny. Ainsi les deux grands chefs sont au centre de leurs opérations, en mesure de tout surveiller et de tout diriger.



Le 25 septembre, à 11 heures du soir, la préparation d'artillerie se déclenche. Elle s'adresse, au delà des lignes d'avant-postes évacués, aux positions de défense réellement occupées par l'ennemi et dont le plan nous est parfaitement connu.

Le 26 septembre, à 5 h. 25, les infanteries française et américaine se lancent à l'assaut. Seuls, les obstacles accumulés ralentissent l'élan des assaillants, car les Allemands sont prostrés dans leurs abris et leur artillerie ne réagit que mollement.

Devant Gouraud, tous les objectifs sont enlevés de haute lutte. La 22ᵉ division, celle du Chemin-des-Dames dont le général Spire a pris le commandement, s'empare du tas de gravats qui fut la Ferme Navarin; les divisions Michel et Schmidt enlèvent brillamment la Butte de Souain et le mont Muret au cours de combats acharnés où les 149ᵉ, 158ᵉ, 170ᵉ, 174ᵉ, 409ᵉ régiments d'infanterie et les 1ᵉʳ et 31ᵉ bataillons de chasseurs se couvrent de gloire ; les tirailleurs de la 2ᵉ division chassent l'ennemi de la Butte du Mesnil, et les 163ᵉ, 215, et 363ᵉ régiments d'infanterie de la division Leboucq conquièrent les hauteurs de la rive nord de la Dormoise. Les 272ᵉ, 51ᵉ et 87ᵉ régiments d'infanterie de la division Nayral de Bourgon enlevaient aussi la Galoche, les Mamelles et le Fourmilier, au delà de la Dormoise, tandis que les 44ᵉ, 60ᵉ et 35ᵉ régiments d'infanterie de la division Baston s'emparaient de Tahure et de la Butte de Tahure. A la même heure, les 230ᵉ et 299ᵉ régiments d'infanterie, avec les 50ᵉ, 71ᵉ et 66ᵉ bataillons de chasseurs de la divison de Lardemelle se rendaient maîtres de la Main-de-Massiges, et les cuirassiers et dragons de la 1ʳᵉ division de cavalerie à pied avançaient vers Cernay-en-Dormois. Ce jour-là, l'Armée Gouraud avait capturé 13.000 pri-

sonniers et 300 canons, et porté son front à 5 ou 6 kilomètres plus au nord. Les chars d'assaut avaient fait merveille.

Les Américains ont magnifiquement progressé, eux aussi, et ont pénétré profondément dans les organisations ennemies bouleversées. En Argonne, le 1er Corps d'Armée, se glissant dans les fourrés, a dépassé le Four-de-Paris; le 5e Corps a enlevé Vauquois et Varennes ; le 3e Corps a refoulé l'ennemi depuis Malancourt jusqu'aux abords de Montfaucon. De ce côté, l'avance dépasse 7 kilomètres et on dénombre 7.000 prisonniers.



La journée du 27 septembre est une rude journée de combat. Sentant tout le danger pour ses communications d'une progression sensible des Alliés vers Mézières, von Einem, après avoir mis en ligne ses dernières disponibilités, appelle à grands cris des renforts, que Ludendorff se hâte de lui envoyer.

Malheureusement pour les Allemands, leur artillerie, par trop prudente, s'est portée tellement en arrière que son intervention dans la bataille est peu efficace. Tout le danger, pour les assaillants, vient d'innombrables mitrailleuses savamment dissimulées, qui se dévoilent au dernier moment et causent des pertes sérieuses à nos tirailleurs trop ardents; on commence à se heurter maintenant à des contre-attaques vigoureuses prononcées par des troupes nouvelles. Le 21e Corps d'Armée gagne cependant encore 2 kilomètres et parvient jusqu'au bois de la Pince ; le 2e Corps, en dépit des difficultés du terrain, avance de 3 kilomètres ; le 9e Corps s'empare de Grateuil et de Fontaine-en-Dormois; le 11e Corps subit de puissantes contre-attaques qui retardent ses progrès, mais sans réussir à les enrayer.



LE CIMETIÈRE DE ST-QUENTIN ET LE MONUMENT AUX MORTS DE 1870

Les Américains progressent aussi de 2 ou 3 kilomètres, en dépit des vigoureuses contre-attaques que l'ennemi déclenche vers Montfaucon.

Le 28 septembre, Gouraud est renforcé à sa gauche par des éléments du 4e Corps d'Armée qui, malgré une résistance opiniâtre, s'emparent d'Auberive... Auberive, où le 103e régiment d'infanterie de ce même Corps d'Armée avait laissé tant de morts en 1915 !... C'était une belle revanche du sort qui permettait aux recrues de 1918 de saluer au passage les tombes de leurs aînés !

D'une manière générale, l'ennemi résiste mieux, et les effets de son artillerie deviennent plus dangereux. Le 11e Corps d'Armée s'empare cependant de Somme-Py, et le 9e Corps de Maure, tandis que les Américains parviennent à Brieulles, au bois des Oignons, à Binarville et à la ferme d'Ivoy.

Le temps devient mauvais, et la pluie, qui tombe en abondance, change le terrain crayeux de la Champagne en un bourbier profond, à travers lequel les assaillants éprouvent les plus grandes difficultés pour avancer et pour traîner leurs canons.

Le 29 septembre, le 9e Corps d'Armée progresse de 4 kilomètres, enlevant de haute lutte le mont Cuvelet, Séchault et Ardeuil. En revanche, les Américains se heurtent à une résistance énergique qui les arrête, tandis qu'une puissante contre-attaque leur reprend Apremont.

Le 30 septembre, les Allemands résistent opiniâtrement devant le 14e Corps, qui ne peut pro-

gresser ; mais le 11ᵉ Corps, maître de Somme-Py, pénètre profondément dans les organisations ennemies, et le 21ᵉ Corps dépasse brillamment le ravin d'Aure. Le 2ᵉ Corps gagne du terrain, lui aussi, et le 9ᵉ occupe Marvaux, poussant ses tirailleurs jusqu'aux abords de Monthois. Le 38ᵉ Corps, de son côté, prend pied dans le bois de La Malmaison, et la 1ʳᵉ division de cavalerie à pied s'empare vaillamment de Condé-les-Autry.

Cette vigoureuse poussée qui, en cinq jours, a fait pénétrer les Armées de Gouraud et Pershing de 12 kilomètres dans les plus formidables organisations de l'ennemi, menace fortement par l'est le massif de Moronvilliers, d'où l'Armée de Fritz von Below enserre étroitement Reims dans une étreinte mortelle, et avec le massif de Moronvillers, le flanc oriental du Chemin-des-Dames.



Or, depuis le 8 septembre, Ludendorff a senti le grave danger que courent ses divisions engagées dans le saillant de Laffaux. Et ce jour là, après avoir essayé de clouer Mangin sur ses positions par une violente préparation d'artillerie exécutée avec des obus toxiques, von Boëhm a commencé à se retirer derrière le canal de l'Oise à l'Aisne.

Mais Mangin, immédiatement averti du départ de l'ennemi par un déserteur lorrain, a foncé. Il talonne et bouscule les arrière-gardes allemandes et s'empare du fort de la Malmaison.

Le 29 septembre, la 10ᵉ Armée borde l'Ailette, tenant Pinon et Chavignon, et prenant largement à revers les positions allemandes de l'Aisne. Foch, saisissant tout de suite l'importance de ce succès, pousse en avant la 5ᵉ Armée, qui attendait son heure derrière la Vesle.

Le 30 septembre, à 5 h. 30, Berthelot se porte donc en avant, sur un front d'une vingtaine de kilomètres, entre Braisne et Jonchery, avec les 3ᵉ, 5ᵉ et 20ᵉ Corps. Le soir, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, ces trois Corps d'Armée sont déjà sur l'Aisne.

Le 1ᵉʳ octobre, Berthelot poursuit son avance et refoule l'ennemi sur une profondeur moyenne de 4 kilomètres, enlevant Maizy et Concevreux. Il a capturé, en deux jours, plus de 2.000 prisonniers.

Le 2 octobre, le 38ᵉ Corps, de l'Armée Gouraud, s'empare du nœud de voies ferrées de Challerange, et la 1ʳᵉ division de cavalerie à pied parvient aux abords de Vaux-les-Mourons et d'Autry, débordant par l'ouest la défense de l'Argonne que Pershing déborde par l'est.

A l'ouest de Reims, Berthelot progresse, abordant le bois de Gernicourt et atteignant, le soir, les abords de Loivre et de Courcy.

Le 3 octobre, Gouraud précipite l'encerclement de la région des monts en poussant en avant ses Corps de gauche qui, après avoir enlevé le fort Médéah, les crêtes du Blanc-Mont et de la Croix-Gilles, et capturé 3.000 prisonniers, réussissent dans la soirée à atteindre le cours de l'Arne.

En même temps, Berthelot commence à franchir le canal de l'Aisne et à menacer, par Berry-au-Bac, les communications des défenseurs de Brimont.

Le 4 octobre, Gouraud poursuit la manœuvre en franchissant la Py, en enlevant Saint-Souplet et Dontrieu, et en refoulant l'ennemi jusque derrière l'Arne ; il déborde ainsi largement par l'est le massif de Moronvilliers.

Le résultat de la splendide opération combinée de Gouraud et de Berthelot ne se fait pas attendre. Si von Einem résiste encore énergiquement, et réussit même un moment, par un vigoureux retour offensif, à nous arracher Challerange, Fritz von Below juge un repli inévitable.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, il fait détruire les approvisionnements en vivres et en munitions accumulés dans le massif des monts et dans les forts de Reims, et le 6 octobre, au matin, Brimont, Bourgogne, Bétheny, La Pompelle, Beine et Moronvilliers sont évacués.

Nos éclaireurs ont conservé le contact de l'ennemi ; et à la mollesse de sa défense, aux incendies qui, la nuit, percent la brume au loin, dans la vallée de la Suippe, on peut penser que ce mouvement de repli ne s'arrêtera pas de sitôt.

Le 6 octobre, en effet, Below recule encore.

Le 7, il est sur la Suippe, où les avant-gardes de Gouraud lui enlèvent même Pont-Faverger.



Les résultats de la bataille de Champagne, menée par les 4ᵉ et 5ᵉ Armées françaises et par la 1ʳᵉ Armée américaine, sont des plus brillants. La ligne Hindenburg est disloquée de ce côté aussi, et porte une brèche de 70 kilomètres, depuis la Suippe jusqu'à la Meuse.

Les Ire, IIIe et Ve Armées allemandes ont engagé toutes leurs réserves, qui sont à peu près hors d'état de continuer la lutte. Devant Gouraud seulement, sur treize divisions qui ont été engagées :

Trois ont été détruites : les 42e et 103e et la division d'ersatz bavaroise, qui ont laissé entre les mains de nos soldats les trois-quarts de leurs effectifs ;

Trois sont inutilisables parce que décimées, et devront être dissoutes ;

Sept ont éprouvé des pertes considérables, mais luttent encore, avec des effectifs très réduits, sans qu'il soit possible de les renforcer. Jusqu'à quand pourront-elles prolonger un semblable effort ?

Enfin, Reims est dégagée ; et pour la première fois, depuis 1914, la vaillante cité, ruinée mais inviolée, voit l'ennemi refoulé à 30 kilomètres de ses faubourgs.

Ce choc a coûté aux Allemands 27.000 prisonniers et plus de 500 canons.



GARE DE RAVITAILLEMENT

Or, ce n'est là qu'un début. Foch n'est plus aux Trois-Fontaines. Dès le 28 septembre, l'affaire de Reims lui paraissant en bonne voie, il a laissé à la prudence et à l'énergie de Pétain le soin d'en régler l'harmonie, et il est lui-même retourné à Bombon pour présider au développement de son plan grandiose. Déjà la bataille est allumée ailleurs.



L'OFFENSIVE ANGLAISE SUR CAMBRAI

Le 27 septembre au matin, ainsi qu'il avait été décidé, les 1re et 3e Armées britanniques se sont portées en avant. Haig, approuvé par Foch, a combiné une opération générale des 1re, 3e et 4e Armées sur le front Saint-Quentin-Cambrai. Les 1re et 3e, visant les passages de l'Escaut, en direction du Cateau, partiront à l'attaque le 27 ; la 4e se mettra en mouvement le 29, à la faveur de la progression des 1re et 3e, et prendra Bohain pour objectif.

De son côté, Fayolle a, sur l'ordre de Pétain, prescrit à Debeney d'appuyer la 4e Armée britannique par un détachement opérant au nord de Saint-Quentin, et de prononcer au sud de cette ville une offensive qui, combinée avec celle de Rawlinson, fera certainement tomber la redoutable forteresse.

Ce plan va s'exécuter avec une merveilleuse précision, donnant la preuve la plus éclatante à la fois de la valeur des troupes franco-britanniques, de leur capacité manœuvrière, de la virtuosité et de l'admirable esprit de solidarité de leurs chefs.

Il y a, sur cette partie du front, la VIe Armée allemande de von Quast, face à Horne, et les XVIIe Armée d'Otto von Below et IIe Armée de von der Marwitz, face à Byng. De la région de Cambrai à celle de Saint-Quentin, ces trois Armées mettent en ligne une trentaine de divisions, c'est-à-dire un nombre d'unités à peu près équivalent à celui des unités britanniques. Quant à l'importance relative des effectifs, il est difficile de l'évaluer. On sait seulement, d'une manière certaine, que les divisions britanniques sont à peu près au complet, abondamment pourvues de matériel et de munitions, et animées d'un grand enthousiasme, tandis que les divisions allemandes n'ont pu être complétées et n'ont reçu comme renfort que des éléments douteux : employés,

demi-valides récupérés, ou conscrits non aguerris de la classe 1920. En outre, il est évident que le moral des Allemands combattant dans cette région est fortement ébranlé par la rupture de la ligne Hindenburg, déjà réalisée depuis Arras jusque vers Marcoing.

Il existe cependant encore de puissantes positions devant Cambrai, où l'ennemi pourra appuyer une solide résistance. Ces positions sont précisément l'objectif qui a été assigné à Byng.

Donc, dans la nuit du 26 au 27 septembre, un violent bombardement s'est déclenché sur tout le front, depuis Arras jusqu'à Saint-Quentin, et le 27 au matin Byng a lancé à l'assaut les 4e, 6e, 7e Corps et le Corps canadien.

Entre Marquion et Gouzeaucourt, sur un front de 16 kilomètres, l'attaque visait les positions de Cambrai, par les deux rives de l'Escaut. Le canal du Nord n'arrête même pas nos alliés qui refoulent les divisions de la XVIIe Armée et s'emparent sans coup férir de Marquion et de Trescault.

Le 28 septembre, tandis que Horne progresse et couvre sa gauche en occupant Palluel, Oisy et Épinoy pour arrêter les contre-attaques possibles de von Quast, Byng affirme sa victoire, et ses bataillons s'enfoncent d'une dizaine de kilomètres dans les réseaux de fils de fer et dans le dédale des tranchées bétonnées de la forteresse allemande. Le soir, il est dans les faubourgs de Cambrai, bordant le canal de l'Escaut, occupant Marcoing et ayant enlevé à l'ennemi 10.000 prisonniers et plus de 500 canons.

Le 29 septembre, Byng suspend son effort; c'est Rawlinson qui entame l'action et prend le contact de l'adversaire.

Le 30, les deux Armées britanniques dessinent un nouveau bond. Ce jour-là, Byng capture encore 2.800 prisonniers, et ses soldats refoulent l'ennemi dans les rues de Cambrai, tandis que la ville est déjà encerclée par Tilloy et par le faubourg de Paris.



SAINT-QUENTIN

Or, suivant le programme établi, la double offensive de Rawlinson et de Debeney, au nord et au sud de Saint-Quentin, s'est aussi déclenchée le 29 septembre, à l'heure dite.

Devant Hutier et Eberhardt fortement cramponnés à la ligne Hindenburg qui tient encore, solide de ce côté, Rawlinson dispose, pour mener son attaque sur le front de 16 kilomètres qui s'étend d'Épehy à Griscourt, des 3e et 9e Corps britanniques et des 27e et 30e divisions américaines formant le 2e Corps du général Read.

Pour enlever Saint-Quentin et la ligne Hindenburg, sur le front de 22 kilomètres qui s'étend de Griscourt à Gibercourt, Debeney dispose des 8e, 15e, 31e et 36e Corps.

Le 29 septembre, à 5 h. 30, précédée de chars d'assaut, l'Armée anglo-américaine de Rawlinson déferle en trombe. Le canal de Saint-Quentin forme le fossé des positions allemandes : avec un entrain endiablé, les assaillants le franchissent à l'aide de moyens de fortune ou à la nage, puis ils se lancent à travers les réseaux de fils de fer à moitié disloqués ou écrasés par l'artillerie et par les chars d'assaut. C'est une charge furieuse dans laquelle Anglais et Américains rivalisent d'élan et d'héroïsme.

Les 12e et 18e divisions britanniques enlèvent les hauteurs de Vendhuile; les 27e et 30e divisions américaines s'emparent de Nauroy, de Bellicourt et de Bony; la 46e division britannique, de Magny-la-Fosse et du Hautcourt. Presque partout, c'est à la baïonnette, à la grenade et au couteau que l'on se bat dans l'inextricable dédale des boyaux de communication, des tranchées de raccordement, de flanquement ou de soutien, des blockhaus cuirassés de la Siegfried Stellung, tous hérissés de barbelés et garnis de mitrailleuses.

Ainsi couvert à gauche, Debeney lance le 15e Corps, de Griscourt vers Lesdins, débordant Saint-Quentin par le nord, puis le 31e sur Urvillers, débordant la ville par le sud.

Malgré une résistance opiniâtre de toute une journée, les deux Corps d'Armée réussissent dans la soirée à s'emparer de leurs objectifs, et à ce moment le 36e Corps aborde Saint-Quentin. Mais, bien que largement débordé par le nord et par le sud, l'ennemi se maintient dans les rues, persuadé que les canons français respecteront une ville française. En effet, un premier assaut ayant échoué, Debeney donne l'ordre de ne pas le renouveler et d'attendre les résultats de la manœuvre débordante.



Le 30 septembre, Rawlinson poursuit ses succès. Il enlève Levergies et capture 1.800 pri-

sonniers. Debeney, en dépit de formidables obstacles, progresse aussi et enlève encore, au delà de Gibercourt, un fragment de la ligne fortifiée.

Le 1er octobre, Rawlinson réalise de magnifiques progrès; et par Estrées, Joncourt, Préselles et Séquehart, s'enfonce profondément en coin entre les musoirs du Catelet et de Saint-Quentin. Pendant ce temps, notre 15e Corps enlève Omisy à 3 kilomètres au nord-est de Saint-Quentin, et vient déployer ses avant-gardes le long du canal, en liaison étroite avec l'Armée britannique.

Au nord, Byng, dégagé sur sa droite par les succès de Rawlinson, a pris, lui aussi, une vigoureuse offensive. Le jour même, deux de ses divisions enlèvent Crèvecœur et Rumilly, au sud de Cambrai, et une division canadienne s'empare de Blécourt.

Le 2 octobre, l'ennemi, s'accrochant avec une énergie désespérée aux derniers blockhaus de sa ligne qui s'effrite, rejette par de vigoureuses contre-attaques Rawlinson de Sequehart et se maintient à Ramicourt et à Brancourt.


Croquis de Pierre Lissac.

Mais Debeney poursuit méthodiquement et avec ténacité l'encerclement de Saint-Quentin où l'ennemi s'obstine à se cramponner. En dépit des violents retours offensifs, le 15e Corps franchit le canal à Omisy, sous le feu des mitrailleuses allemandes, et gagne la voie ferrée de Saint-Quentin au Cateau, à laquelle il s'accroche dans la région de Morcourt.

Le 36e Corps enlève Itancourt; et, dans la nuit, le 38e Corps, pénétrant enfin dans le faubourg de l'Isle, refoule l'ennemi à travers les rues de Saint-Quentin. Les Allemands cèdent partout. A la même heure, le 18e Corps, prenant l'offensive à son tour, s'emparait de Moy et venait border l'Oise.

Le 3 octobre, nouveaux succès. Rawlinson, par une habile manœuvre, s'empare à la fois du Catelet et de Sequehart et chasse l'ennemi de Ramicourt, après une furieuse résistance. De ce côté, la ligne Hindenburg est désormais détruite sur une grande étendue, et une brigade de cavalerie, accompagnée de chars légers, s'est déjà lancée en rase campagne, sur les derrières de l'ennemi; 4.000 prisonniers ont été dénombrés.

Devant Debeney, la résistance s'accentue, mais n'arrête pas les progrès de la 1re Armée. Le soir, les lignes du 38e Corps sont à 800 mètres à l'est de Saint-Quentin, et le 15e Corps, qui a reçu comme objectif d'attaque la région de Fontaine-Utertre, se bat le long du chemin de Lesdins à Sequehart.

Le 4 octobre, violentes contre-attaques allemandes sur toute la ligne. Elle n'empêchent ni Rawlinson de progresser au nord du Catelet et au sud de Beaurevoir, ni Debeney d'assurer ses positions à Morcourt, ainsi qu'autour de Saint-Quentin.

Le 5 octobre, de grand matin, Hutier, qui prévoit et redoute un nouvel assaut dont le résultat pourrait être fatal à ses régiments épuisés, fait évacuer le saillant que forment ses lignes entre Crèvecœur et le Catelet. Retirant ses troupes plus profondément dans ses organisations fortifiées, il abandonne à nos alliés le cours de l'Escaut. Rawlinson se met donc en devoir de franchir le fleuve, tandis que, pas à pas, Debeney refoule l'ennemi dans la région boisée de Morcourt.

Pratiquement, le 6 octobre, le résultat de la double offensive : anglaise sur Cambrai et franco-britannique sur Saint-Quentin, a été une nouvelle rupture de la ligne Hindenburg sur un front de 55 kilomètres, depuis Mœuvres jusqu'à Moy; et comme la partie de cette ligne comprise entre Mœuvres et la Scarpe est déjà au pouvoir de Byng, sur une étendue de 30 kilomètres, Ludendorff peut se rendre compte, dès ce début d'octobre, que la moitié de la position Wotan et

toute la position Siegfried ne couvrent plus le centre de ses Armées.

Les Allemands s'appuient bien encore à la ligne intermédiaire Bohain-Guise-Vervins ; ils disposent aussi, plus en arrière, depuis Douai jusqu'à Hirson, de l'Hermann Stellung; mais que vaudront ces positions, dont la droite est déjà menacée par l'écrasement de la ligne Drocourt-Quéant, si l'offensive anglo-franco-belge, que prépare Foch, les déborde toutes par le nord?

Certes, Ludendorff a le droit d'être perplexe en songeant que les terribles mêlées de Cambrai et de Saint-Quentin ont entièrement épuisé ses réserves et lui ont coûté près de 150.000 hommes, dont 40.000 prisonniers, et plus de 500 canons.



L'OFFENSIVE DES FLANDRES

Cette offensive a été préparée dans tous ses détails depuis le 9 septembre. Elle devait se déclencher le 28; le roi Albert, aidé par le général Degoutte, déploya au cours de ces vingt jours la plus ardente activité pour que les décisions de Mouchy-le-Châtel fûssent exécutées à l'heure dite.

Trois divisions belges garderont le secteur compris entre Dixmude et la mer; et les neuf autres divisions, groupées en trois Corps d'Armée sous les ordres des généraux Bernheim, Jacques et Biebuysk, prendront l'offensive contre les positions Preuss et Bayern, depuis Dixmude jusqu'à Ypres. La 2e Armée britannique du général Plumer, forte de 8 divisions, prolongera cette offensive au sud, jusque vers Messines, tandis que le 7e Corps d'Armée français du général Massenet et le Corps de cavalerie du général Robillot demeureront en réserve, disponibles pour les opérations ultérieures.

Les organisations allemandes sont en fort bon état, malgré la nature du sol friable; mais les effectifs des troupes ont été sensiblement diminués dans ce secteur. Sixt von Arnim a bien 12 divisions en première ligne et 1 division en réserve; mais ce sont là des unités sensiblement inférieures en nombre à celles des Alliés; et, en outre, ces hommes qui ont déjà vu la défaite ailleurs sont déprimés.



Donc, le 28 septembre, jour convenu, à 3 h. 30 du matin, la préparation d'artillerie commence et se développe sur tout le front avec une sérieuse intensité. A 5 h. 30, l'Armée belge et la 2e Armée britannique se lancent à l'assaut entre Dixmude et Messines, avec un élan magnifique. En quelques heures, la forêt d'Houthulst, obstacle hérissé de défenses accessoires, de canons et de mitrailleuses, qui a pendant quatre années bravé tous les efforts des Alliés, est enlevée, ainsi que toute la première position entièrement bouleversée.

La deuxième position, constituée par la crête des Flandres, sur laquelle Sixt von Arnim a concentré ses moyens, résiste mieux. L'héroïsme de nos Alliés en a cependant raison; et, le soir, le front de combat passe à Woumen, Clercken, la lisière est de la forêt d'Houthulst, Paschendaele, Bacelaere, Zandwoede, Hollebeke. Refoulée de 8 kilomètres, à travers cette sinistre lande teinte depuis 1914 du sang de tant de héros, l'Armée allemande a perdu 6.000 prisonniers et plus de 150 canons.

Le 29 septembre, la brèche s'élargit. La gauche de Plumer s'empare, au sud, de la formidable position Witschaete-Messines ; au nord, le Corps d'Armée belge Bernheim pousse l'ennemi jusqu'à Zarren et Essene, faisant tomber Dixmude, largement débordé.

Le centre progresse aussi de 5 ou 6 kilomètres et atteint dans la soirée Staaden, Oost-Nieuwkerke, les abords de Ledeghen et de Gheluwe, à moins de 3 kilomètres de Menin.

A la suite de ces combats, les vainqueurs dénombrent 9.000 prisonniers et plus de 200 canons. Les positions Preuss et Bayern sont disloquées et portent une large brèche.

Or, sans perdre une heure, Degoutte a déjà songé à exploiter son succès. Un détachement d'Armée est constitué sous les ordres du général Massenet. Il comprend le 7e Corps d'Armée français et le Corps belge du général Jacques : en tout 6 divisions. Sa mission est de se porter sur Roulers et même de prendre pied, si possible, sur le plateau de Thielt.

Degoutte dispose encore, comme réserve d'énergie pour forcer ou développer le succès, à la rigueur pour parer à l'imprévu, du Corps de cavalerie Robillot et du 34e Corps du général Nudant, qui vient de débarquer.

Mais, le 30 septembre, le temps devient affreux. Des torrents d'eau inondent et détrempent le terrain, rendant les mouvements de troupe et les

déplacements d'artillerie extrêmement pénibles.

On progresse cependant. Bernheim pousse jusqu'à 2 kilomètres de Zarren ; le détachement Massenet s'empare de Staden et arrive aux abords de Roulers, dépassant la route de Roulers à Menin. Plumer gagne du terrain, lui aussi, et vient border la Lys de Commines à Deuxlémont, lançant ses avant-postes au sud de la rivière.

Le 1er octobre, la pluie redouble d'intensité, et il faut bien suspendre les opérations. C'est à peine si, ce jour-là, on avance de quelques centaines de mètres sur l'ensemble du front. Les Anglais cependant réussissent à entrer dans Ledeghem.



Mais, déjà, l'importance de la victoire est concrétisée par une nouvelle brèche d'une trentaine de kilomètres de développement, pratiquée dans la ligne Hindenburg; par une poche, large de 40 kilomètres et profonde de 14, creusée dans le front allemand; par le large dégagement d'Ypres et de Dixmude et par un affaiblissement irréparable de la IVe Armée allemande qui a perdu, outre les morts et les blessés dont on ne connaît pas le nombre, 10.000 prisonniers dont 300 officiers sur un effectif global d'une soixantaine de mille hommes, près de 400 canons et un millier de mitrailleuses ou de mortiers de tranchées.

Elle l'est encore par le large recul que va dessiner, à partir du 2 octobre, l'Armée von Quast que menacent à revers, derrière les parties des positions Bayern et Wotan encore intactes : Horne qui pousse entre Douai et Cambrai, et Plumer qui déborde déjà Armentières.

Le 2 octobre, suivis pas à pas par nos Alliés, les Allemands se retirent vers la Deule, abandonnant la Bassée et Benifontaine. Ils ne s'arrêtent qu'aux abords immédiats d'Armentières.

Le 3 octobre, ils reculent encore de 6 ou 8 kilomètres, sur un front de 40, lâchant Armentières, Fournes et Méricourt.

Le 4, nouveau recul au sud d'Armentières, jusqu'au delà de la voie ferrée que nos Alliés bordent d'Armentières à Wawrin, occupant Berclau et Wingle.



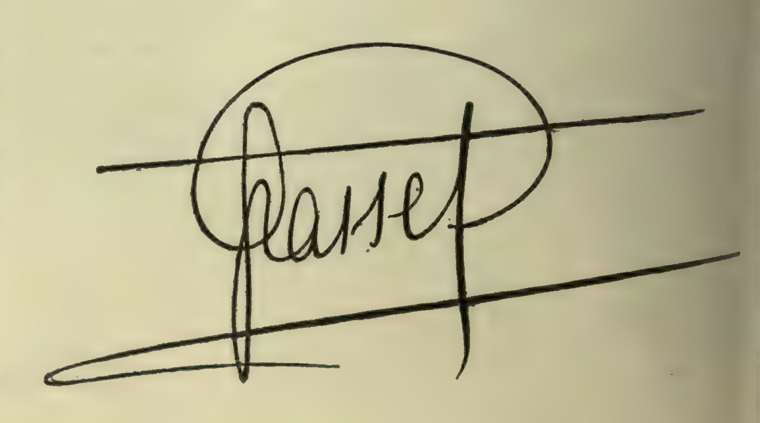
La bataille des Flandres, qui s'achève ainsi, a tous les caractères d'une victoire décisive, surtout parce qu'après une vive résistance l'ennemi a eu l'impression nette que sa défaite était irrémédiable.

Le 1er octobre, Ludendorff est parvenu à convaincre Hindenburg de la nécessité d'arrêter la lutte; et, avec l'autorisation du maréchal, il demande par télégramme au ministère des Affaires Étrangères d'adresser immédiatement une offre d'armistice au Président Wilson. Il déclare nettement à von Lersner, agent du ministère des Affaires Étrangères auprès du Grand État-Major, que si l'Armée tient encore aujourd'hui, il est impossible de prévoir ce qui arrivera demain. La démarche diplomatique doit donc être tentée immédiatement, bien que le ministère des Affaires Étrangères n'ait pas de titulaire, Hertling, successeur de Kulhmann, ayant démissionné... : « Il ne faut pas, écrit le Quartier Maître Général, attendre la formation d'un nouveau gouvernement qui pourrait tarder... Il faut se hâter, car le front peut être percé d'un instant à l'autre... et d'un instant à l'autre, une division peut manquer à son devoir... »

Bref, le Haut Commandement est désemparé « *Ils ont tous perdu la tête* », écrit von Lersner en concluant son rapport.

Ils l'ont d'autant plus perdue qu'en Macédoine, les affaires se sont aussi précipitées. Une foudroyante offensive du général Franchet d'Espérey, déclenchée le 21 septembre, a percé le front bulgare dans la région du Dobropolje, et le 29 septembre la Bulgarie a capitulé.

Telles sont les tristes nouvelles qu'apporte le courrier d'Orient.



L'AILETTE, LE LAONNOIS, LA SERRE

Du 4 au 12 septembre 1918.

Le 81e régiment d'infanterie, après avoir relevé dans la nuit du 3 au 4 septembre 1918 des éléments de la 2e division marocaine qui avaient atteint le canal de l'Oise à l'Aisne, s'est trouvé appelé à poursuivre et à bousculer l'ennemi, dont la mission était le repli ordonné, lent et défensif jusqu'à sa ligne Hindenburg. Opérant en terrain inconnu, difficile à la progression en raison des bois épais et continuels coupant la plaine en tous sens, le 81e régiment d'infanterie, malgré la fatigue d'une marche aventureuse à travers le mystère des taillis épais où s'embusquent les mitrailleuses, a gardé le contact constamment avec les arrière-gardes allemandes qu'il a obligées, en dépit de leur résistance serrée, à accentuer précipitamment leur retraite.

Le 3 septembre, le bataillon Pusey cherche a prendre une assise solide sur la rive nord de l'Ailette. La compagnie Aussenac s'infiltre dans le bois de Jumencourt, débouchant d'une ferme à proximité de la ferme Grand-Champ. L'ennemi répond par un arrosage dense de mitrailleuses. Entraînant sa compagnie par l'exemple, le capitaine Aussenac, sorti le premier de la ferme, tombe le premier aussi, blessé grièvement.

Le 4 au matin, la compagnie Marty attaque la ferme Grand-Champ. C'est, au milieu des bois, un vaste bâtiment dont les ruines consolidées permettent une défense vigoureuse. Un nid de mitrailleuses boche gêne notre progression. Le sergent Gueynes et trois hommes bondissent sur l'ennemi et capturent 1 sous-officier et 5 hommes.

L'ennemi, d'après les dires des prisonniers, doit gêner notre progression par tous les moyens. C'est au 73e régiment de réserve, de la 19e division de réserve, que le commandement allemand a donné cette tâche. La ténacité de l'adversaire est réelle. Elle n'en honore que mieux l'élan de nos hommes.

Le 5 septembre, tandis que nos bataillons Bonnefont et Mayeur suivent en profondeur, le bataillon Pusey gagne du terrain. Il atteint le boqueteau, mord profondément dans le bois de Jumencourt et dans le bois de Landricourt, à hauteur de la ferme Rouge. La 7e compagnie atteint la voie ferrée de Chauny à Laon, où les mitrailleurs allemands, tirant de toutes parts, arrêtent notre progression. Dans la soirée, la marche en avant se poursuit, irrésistible. Le bataillon Pusey, dont les patrouilles ont reconnu Landricourt, conquiert par débordement le village, s'installe à cheval sur la route Landricourt-Quincy-Basse, s'appuyant aux flancs du plateau énorme qui, du nord de Landricourt, s'incurve vers le nord-est de Quincy-Basse. Le bataillon Bonnefont serre sur le bataillon Pusey et le bataillon Mayeur s'avance également, ces deux bataillons flanquant vers l'est la progression du 2e bataillon. En descendant les pentes *est* du plateau d'Argentel, la 5e compagnie cueille un prisonnier exténué. Celui-ci déclare que notre avance rapide démoralise les détachements allemands qui, venus en hâte arrêter notre marche, sont obligés de reculer avec précipitation. Du plateau de Landricourt où nous nous agrippons, des lisières nord-est de Quincy-Basse que menace le bataillon Pusey, du bois de Quincy que surveille le bataillon Mayeur, les mitrailleuses ennemies tiraillent sans arrêt. Elles nous obligent à une halte au cours de laquelle nos hommes soufflent et nettoient leurs armes. Cependant, l'esprit offensif ne cesse d'animer tous les cœurs. Tandis que les bataillons tâtent le terrain d'un pas inlassable, le colonel, des pentes à l'est de Limonval, s'installe à la ferme Grand-Champ pour gagner le lendemain le chemin creux à l'ouest de Landricourt. L'artillerie suit le mouvement. Le harcèlement nourri des gros obus boches est impuissant à briser l'élan unanime.

Le 6 au matin, le bataillon Pusey s'installe sur le plateau qu'il nettoie des mitrailleuses acharnées à le défendre. Le bataillon Bonnefont s'élance à l'attaque de Quincy-Basse, couvert sur sa gauche par les mitrailleuses du bataillon Pusey, appuyé sur sa droite par la pénétration du bataillon Mayeur dans le bois de Quincy. La manœuvre n'est pas seulement claire et puissante. Elle est servie par l'abnégation et l'héroïsme de nos hommes qui, sous l'énervement des mitrailleuses, s'élancent quand même et réduisent l'ennemi.

La section du sous-lieutenant Fosse, de la 1re compagnie, gagne par infiltration la lisière est de Quincy-Basse, franchissant des réseaux, rampant presque constamment. Les mitrailleuses boches tirent bandes sur bandes. Le sous-lieutenant Fosse applique avec un calme admirable le principe de la progression en campagne sous le feu. Une demi-section tire sur l'ennemi, tandis que l'autre fait un bond en avant. La demi-section avancée tire à son tour, tandis que bondit la

deuxième. Devant la sucrerie, deux mitrailleuses se dévoilent dans les trous d'obus. La section Fosse bondit sur elles, les fusils mitrailleurs tirant pendant la marche et faisant courber la tête à l'adversaire. Sept prisonniers au tableau, dont un sous-officier chef de pièce, six servants, plus deux mitrailleuses.

La section du sergent Bransolles qui progresse, avec pour mission de s'établir face à l'est à la lisière du village, est aussi gênée par un mitrailleur obstiné. Le soldat Midrier, sans souci des rafales, bondit sur le mitrailleur et le capture. La 3e compagnie, à droite, capture magnifiquement quatre hommes et trois mitrailleuses. Ces actions d'éclat ont permis la prise de Quincy-Basse à laquelle coopèrent aussi les mitrailleuses du bataillon Pusey.

Le bataillon Mayeur dépensait aussi de riches qualités de courage et d'insouciance du danger. Ayant atteint les lisières nord et est du bois de Quincy, le bataillon oblige les mitrailleurs à rétrograder. Mais l'ennemi, dont l'ardeur est grande, occupe des trous d'obus dans la plaine et tire toujours. Une patrouille du 1er hussards, commandée par le sous-lieutenant Bonjour, s'est avancée audacieusement à la rencontre de l'ennemi qui l'arrête par ses feux. C'est alors que la 10e compagnie, prêtant une aide fraternelle aux hussards, vient cueillir avec eux un lambeau de gloire. Une section, commandée par l'adjudant Renard, bat de ses feux les itinéraires possibles de repli de l'ennemi, terré près du point 80. Une section qu'entraîne l'aspirant Marc, superbe, le fusil à la main, vient au secours des hussards. Le détachement mixte s'élance sur les boches, en tue trois ou quatre, en capture sept.

Deux contre-attaques allemandes, l'une d'une compagnie, l'autre d'un fort peloton, essayent de reprendre le terrain perdu. Le bataillon Mayeur arrête net la première, qui ne peut même aborder la lisière du bois de Quincy. Le bataillon Bonnefont, qu'aident les mitrailleuses du 11/81, disperse avec de lourdes pertes la deuxième, qui a pour objectif la sucrerie de Quincy-Basse.

Le 6, à 16 h. 30, l'ordre est donné aux 1er et 3e bataillons d'attaquer le saillant Fox. C'est l'éperon avancé de la haute forêt de Coucy, c'est la ligne Hindenburg que notre progression hardie touche déjà. C'est aussi une position formidable qui domine la plaine et d'où les mitrailleuses sont maîtresses de la situation. Malgré une préparation hâtive d'artillerie, nos compagnies vont à l'attaque. Les mitrailleuses nous causent aussitôt de lourdes pertes. Avec quel splendide élan, cependant, nos hommes sont-ils partis ! Quelles prodigieuses forces d'abnégation et d'intrépidité cuirassent le cœur de nos soldats ! Sous la mort crachée à pleine mitraille, ils progressent, atteignent la route Quincy-Basse-Brancourt, le bois Sans Nom, qui font suite au saillant Fox. Le capitaine Chombard de Lauwe, commandant la 2e compagnie, est mortellement blessé. Sa compagnie a de nombreuses pertes. La 10e compagnie commandée par le capitaine Romeu a, elle aussi, beaucoup souffert ; le soir venu, nos compagnies sont obligées de reprendre leurs emplacements de départ.

Notre ligne, du nord de Quincy-Basse, passe par la sucrerie, le point 80 et les lisières nord et est du bois de Quincy. Le bataillon Bonnefont, de la limite nord au point 80, le bataillon Mayeur du point 80 à la limite sud, le bataillon Pusey en réserve. Les jours suivants, indépendamment de l'organisation du terrain conquis, de l'installation des postes de commandement, des observatoires, les patrouilles fouillent le terrain, délimitant la ligne de résistance ennemie. Le boche arrose copieusement d'obus de tous calibres nos positions, surtout le bois de Quincy. Plusieurs officiers ont été blessés au cours de ces actions : le capitaine Loubet, le capitaine Canu, adjoint au colonel, les lieutenants Deschamps et Mouton, l'aide-major Chopin.

Le 11 septembre, la division voisine de droite a réussi à progresser de quelques centaines de mètres. Pour assurer la liaison du bois de Quincy au bois des Mortiers, le bataillon Pusey, qui a relevé du 9 au 10 le bataillon Mayeur, donne à son action de liaison une mission offensive. Dans un trou d'obus, un détachement allemand gêne par des mitrailleuses la division voisine. Tandis que d'autres patrouilles fouillent, plus au nord, le terrain (l'aspirant Satge, de la 7e compagnie, capture un brancardier du 78e R. I. R.), la section Edelmann manœuvre pour contourner le détachement. Le lieutenant Edelmann dirige ses hommes avec une habileté si judicieuse que les boches, entendant l'herbe craquer à 20 mètres, croient à la venue de camarades. Nos hommes répondent à leurs appels par un cri d'allégresse

et sautent sur le détachement. Un boche a eu à peine le temps de tirer un coup de pistolet, un autre de lancer des grenades. Tout le poste est capturé: un sous-officier, neuf hommes du 78e R. I. R. qui a, à sa gauche, le 73e (même division, 19e D. I.). Notre section occupe le terrain conquis. Elle a capturé, en outre, deux mitrailleuses et de nombreux fusils.

A la date du 12 septembre, nous avons donc gardé l'initiative des opérations et bousculé sans un jour de répit les détachements allemands. Près de quarante prisonniers, tous pris en combats acharnés, plusieurs mitrailleuses, un nombre considérable de fusils, un matériel énorme prouvent l'ardeur combative et le mérite de nos soldats. Ils sont prêts à continuer leur œuvre, malgré la fatigue des journées d'avance et de bivouac précaire. La fougue avec laquelle ils ont infligé des pertes à la 19e division d'infanterie prussienne est un sûr garant des exploits nouveaux par lesquels ils vengeront le sang versé, et poursuivront la victoire entrevue.



EN TERRAIN CONQUIS

Opérations du 12 septembre au 22 octobre. — A la date du 12 septembre, le 81e régiment d'infanterie s'organise dans la plaine de l'Ailette, à l'est de Landricourt et de Quincy-Basse, malgré les harcèlements d'artillerie et de mitrailleuses par lesquels l'ennemi prétend suspendre nos travaux. La forte position de l'adversaire, la ligne Hindenburg, est constituée devant le front du régiment par la ligne de crête d'un des promontoires qui constituent la partie sud du massif de Saint-Gobain. Elle se prolonge, au sud, par un système sérieux de tranchées et une épaisse forêt, d'accès pénible, la forêt de Mortier.

Le 81e occupe le sous-secteur nord du secteur de la division d'infanterie. Il s'étend de la carrière au nord de Quincy-Basse jusqu'aux lisières est du bois de Quincy. Le 12, vers 18 heures, une patrouille de la 7e compagnie explore le terrain entre le ruisseau de Basse et la forêt de Mortier. Elle se heurte à une forte résistance et confirme l'existence d'une tranchée nouvellement creusée par l'adversaire. Dans la nuit du 12 au 13, le 81e régiment d'infanterie cède son centre de résistance sud au 122e régiment. Les 2e et 3e bataillons stationnent en profondeur derrière le 1er bataillon.

L'ennemi, inquiet du mordant de nos reconnaissances, réagit par des bombardements massifs comprenant de fortes proportions d'obus toxiques. Le 3e bataillon qui, dans la nuit du 14 au 15, est allé se mettre à la disposition de la 17e division d'infanterie, division de droite, subit un ypéritage copieux. Cependant le 1er bataillon raccorde son front vers l'est, en liaison avec le régiment voisin qui a pris pied dans le bois Sans Nom, futaie presque impénétrable reliant, en quelque sorte, le bois de Quincy au massif de Saint-Gobain.

Le 81e régiment d'infanterie s'échelonne en profondeur. Le 1/81 assure l'occupation de la première position et maintient sa liaison avec les unités de droite et de gauche. Le 2/81 assure l'occupation et la défense du mouvement de terrain qui, du plateau de Moyembrie, descend vers Landricourt.

Dans la nuit du 15 au 16, la 31e division

s'étend jusqu'au canal de l'Oise à l'Aisne, en relevant des éléments de la 17e division. Le 1/81 reste en place, le 122e occupe le C. R. de droite, tandis que le 3/81, libéré par la 17e division d'infanterie, revient en réserve avec le 2/81.

Il s'agit, dit l'ordre 314 de la 31e division, de garder avec précision le contact de l'ennemi, d'exécuter de petites actions locales en vue d'améliorer la situation des bases de départ éventuelles, d'organiser solidement le terrain conquis et de gêner l'ennemi par des harcèlements d'artillerie.

Du 16 au 27 septembre, le 81e régiment d'infanterie règle son action sur ces données. Il multiplie les reconnaissances et les patrouilles, élargit ses positions précaires dans le bois Sans Nom, oblige par son activité constante l'ennemi à dévoiler sa présence, travaille, sur un terrain entièrement exposé aux vues de l'ennemi, à assurer la facilité des liaisons, à construire quelques abris nécessaires à des observatoires.

L'ennemi répond à nos manifestations d'esprit offensif, à nos tirs fréquents et nombreux d'artillerie, par une série de harcèlements de jour et de nuit très fournis et très variés. Les lignes sont arrosées par les 77 et les 105. Les routes sont l'objet d'accrochages sérieux d'artillerie lourde. Les plateaux sont constamment éclaboussés d'obus fusants, les ravins et les chemins creux soumis à des bombardements toxiques journaliers.

Le contact est toujours tenu étroitement avec l'ennemi. Dans la nuit du 27 au 28, un nouveau dispositif du secteur accorde le sous-secteur des pentes au 96e régiment d'infanterie et celui de la plaine au 81e. Le 28, nous poussons en plein jour deux reconnaissances très hardies. L'une est accueillie, à la cote 105, par des tirs de mitrailleuses provenant du saillant Fox et par un barrage de 77. L'autre livre un dur combat au hameau de l'arbre d'Andouille. Elles permettent de constater que l'ennemi n'a pas encore l'intention de se replier et qu'il occupe très fortement les mêmes positions. Dans la nuit du 29 au 30, nos guetteurs capturent deux prisonniers du 92e régiment d'infanterie, dont les déclarations laissent à supposer la probabilité d'un repli éventuel, sinon prochain.

Plusieurs autres reconnaissances, poussées dans les premiers jours d'octobre, établissent le contact avec un adversaire résolu à se défendre opiniâtrement, résolu aussi à attaquer. Mais ses essais de coups de main échouent devant nos petits postes. Dans la nuit du 6 au 7, une de ces patrouilles laisse un prisonnier blessé aux mains de nos guetteurs.

L'artillerie ennemie redouble d'activité. De nombreux indices font prévoir l'imminence du repli allemand. On croit même qu'il s'étendra sur un large front et très en profondeur. En raison de ces événements, la relève du 81e régiment d'infanterie par le 122e, prévue pour la nuit du 10 au 11, est reportée à la nuit du 11 au 12. Le 2/81 reste au C. R. des pentes, l'E. M., les 1/81 et 3/81 sont relevés par le 122e et vont bivouaquer à la Glorie. Le colonel, qui est resté jusqu'à 9 heures au poste de commandement de la ferme Grand-Champ pour passer les consignes, est rappelé à 10 heures pour prendre le commandement du groupement désigné pour la poursuite (2e bataillon du 81e et 2e bataillon du 122e). Et la poursuite est déclenchée.

Dans la journée du 12, le 2/122 progresse sur la droite assez facilement. Le 2/81 aborde le redoutable saillant Fox. Il est obligé de manœuvrer quelques mitrailleuses laissées par l'ennemi pour retarder la poursuite. Par un mouvement tournant la résistance tombe. Le 2/81 dépasse le saillant Brancourt, et, en liaison avec le 2/122, se dirige sur son objectif : la ferme de la Montagne. Le colonel vient s'installer à Quincy-Basse après un simple arrêt nécessité par les liaisons, repart, arrive à Brancourt dans la nuit, et installe son poste de commandement dans le ravin de Belle-Vallée (ferme Fréval). Pendant ce temps, les bataillons de tête ont pu arriver jusqu'à la ferme de la Montagne. Une nuit pluvieuse et sombre les empêche de s'enfoncer dans l'épaisse forêt de Saint-Gobain.

Le 13 à l'aube, la marche en avant est reprise. Malgré des difficultés considérables, les bataillons pénètrent au cœur de la forêt, suivant un axe de marche sud-ouest, nord-est. Les carrefours minés ont sauté, d'énormes entonnoirs ont creusé les routes. Des abatis d'arbres géants, par centaines, barrent les chemins. L'ennemi a saccagé cette profonde et magnifique forêt. Mais, sous la poussée rapide de nos troupes, il n'a pas eu le temps d'activer toutes ses destructions. De nombreux dispositifs restent intacts.

La marche se poursuit toute la journée sans arrêt. L'avant-garde atteint la cote 118, le carrefour de la Croix-des-Sergents. Les prisonniers

s'emploient à déblayer activement les routes. Sans retard, nos colonnes suivent les éléments de tête.

L'après-midi, l'avant-garde débouche de la forêt. Des incendies s'allument partout, le boche sème la ruine et la désolation, des chaumières flambent, les routes se disjoignent sous l'éclatement des mines. L'avant-garde, inlassable, occupe Morieulois, puis le bourg de Crépy-en-Laonnois. Ah ! l'accueil de nos milliers de concitoyens miraculeusement libérés par les soldats bleu-horizon ! Ils nous regardent avec une ivresse d'extase, une lumière joyeuse irradiant leurs prunelles, des larmes pures coulant sur leurs joues. Les vieux murmurent des paroles sans suite où tremble une joie si forte qu'elle a peine à s'extérioriser ; les femmes ont un sourire d'une douceur pieuse, étonnée, infiniment émouvante ; les enfants piaillent d'admiration, se suspendent aux trousses des chers poilus, tâtent les armes, crient le mot unique de cette guerre, le mot qui symbolise à lui tout seul le patriotisme et la reconnaissance nationales : « Vivent les poilus ! » Oh ! la belle et puissante rencontre des captifs désarmés et des guerriers vainqueurs !



LA CORVÉE SUR LE FRONT

Nos bataillons s'arrêtent à la voie ferrée, mais repartent dans la nuit. Un ordre est arrivé. LAllemand décolle toujours. Il faut continuer la pression et arriver à la Serre, si possible.

Toutefois de sérieuses résistances s'affirment à Vivaise. Le village est pris. La progression est gênée par des mitrailleuses qui, de la cote 105 et du Mont-Fendu, nous causent des pertes. Le colonel se transporte avec sa liaison en première ligne. Au petit jour, le 14, une manœuvre hardie fait tomber les mitrailleuses de la cote 105 dont le personnel est capturé. L'avance reprend, le Mont-Fendu est à nous, malgré la résistance de mitrailleurs qui sont pris à leur tour avec un officier. Un dépôt de munitions saute au Mont-Fendu. Les jours suivants, d'autres explosions se produiront ainsi jusqu'à Vivaise. Partout, derrière lui, l'ennemi a semé les mines et les traquenards.

Le bataillon de tête progresse dans la direction de l'Ancien Moulin. Il arrive à la nuit, après avoir rencontré de vives résistances toutes surmontées, à la route de Chéry-lès-Pouilly-Barenton-Cel. Il est en flèche de 3 kilomètres, car son impétueuse avance n'a pu être accompagnée par les éléments de gauche et de droite. Le colonel se transporte au Mont-Fendu.

Le 15, au petit jour, Chéry est occupé par le 96e régiment d'infanterie, le 49e est aux lisières de Barenton-Cel. Le bataillon du 122e (Van Boxsom) essaye de progresser de nouveau, mais se heurte à la Hunding-Stellung qui arrête net sa tentative. Le colonel se porte en avant pour tenter de faire reprendre la progression. Il stationne dans un chemin creux à proximité de Chéry-les-Pouilly, où il va se fixer à la nuit tombante. L'avance est momentanément arrêtée. De nouveaux efforts échouent devant des tirs denses de mitrailleuses, des barrages d'artillerie que l'ennemi déclenche de ses fortes positions de la Hunding-Stellung, protégées par de puissants réseaux de barbelés. Nos bataillons s'installent sur un glacis, esquissent une organisation protectrice, violemment bombardés par l'artillerie ennemie.

Mais ni la fatigue des jours de poursuite, ni les intempéries n'ont entamé leur souple ressort.

Nos troupes sont prêtes à bousculer de nouveau l'adversaire.



Du 22 au 27 octobre. — Le 22 octobre, le 1er bataillon (commandant Bonnefont), qui n'a cessé de se montrer agressif et mordant, lance aux premières heures du jour une patrouille pleine d'allant, qui surprend l'ennemi battant en retraite. Le bataillon Bonnefont s'élance avec un à-propos et une promptitude admirables aux trousses de l'adversaire, entraînant dans son élan toute la division.

Nos troupes débordent et réduisent l'Ancien Moulin, gros piton aux mamelons évasés, nid de mitrailleuses et d'observatoires. Elles passent la Souche sur des passerelles de fortune et atteignent la rive sud de la Serre. Le mouvement de poursuite s'est effectué avec une promptitude impressionnante. L'ennemi, dans sa hâte, n'a pas eu le temps de détruire les passerelles qu'il possédait sur la Souche et l'artillerie allemande est incapable de réagir sur le moment.

Sur la Serre, la résistance ennemie s'affirme, sérieuse et violente. Nous occupons une plaine marécageuse, coupée de rangées de peupliers qui permettent le défilement de nos réserves. Mais nos unités avancées sont à la merci des mitrailleuses ennemies échelonnées le long de la berge nord de la Serre ou cachées dans les maisons de la lisière sud du village de Mortiers. Dans le clocher de l'église une mitrailleuse est en batterie, sous la protection de l'énorme pavillon de la Croix-Rouge qui y flotte. Toutes les passerelles, les ponts de la Serre sont détruits. Nos soldats creusent leurs trous. L'eau gicle à la première pelletée de terre. Le sol est une éponge. Des tentatives de franchissement de la rivière sont faites dès le premier jour par les bataillons Bonnefont et Haon. Elles ne peuvent aboutir. La défense ennemie est constituée par des feux croisés de mitrailleuses, situées à 80 mètres les unes des autres. Mais ces obstacles ne découragent ni les fantassins, ni les sapeurs de la compagnie 16/51 du Génie. Des passerelles sont amorcées et démolies aussitôt par le tir des engins de tranchée adverses. Plusieurs tentatives sont accomplies de nouveau sans résultat.

Le 25 octobre, le 3e bataillon que commande le capitaine Haon va s'efforcer de franchir la Serre. Il cherche un passage à l'ouest de Mortiers. La rivière est large de 10 à 20 mètres en certains endroits, profonde de 2 m. 50 à 3 mètres. La 11e compagnie réussit à débarquer sur la rive nord en utilisant une passerelle de fortune. Avec un beau courage, elle tient tête à l'enfer des mitrailleuses aussitôt déchaînées, étend son occupation et progresse par un mouvement latéral vers l'est. Son avance permet à la 9e compagnie de lui tendre une main par-dessus la rivière. Une passerelle est lancée, et la 9e compagnie rejoint la 11e. Un gamin de 18 ans, dont c'est la première journée de secteur, l'aspirant Pomès, étrenne sa campagne en capturant de haute lutte, avec une audace exceptionnelle, 35 prisonniers. Il s'établit à 400 mètres au nord de la rivière. Ce superbe fait d'armes permet au 81e d'élargir sa tête de pont sur la Serre et d'édifier une passerelle nouvelle.

Mais il faut prendre Mortiers. Le général Mangin a lancé un ordre impérieux, nerveux, à la tombée de la nuit. Les troupes sont lasses, le 2e bataillon goûte un vague repos dans les tranchées de l'Ancien-Moulin. C'est à lui qu'incombera la besogne. Appelé en toute hâte, il s'avance vers la Serre, conduit par son intrépide chef, le commandant Pusey. Il est soutenu par un bataillon du 122e régiment d'infanterie (commandant Salvat).

Le mot d'ordre est le silence. Pour que le succès puisse être assuré, il faut que les bataillons franchissent la Serre sans éveiller l'inquiétude des guetteurs ennemis. Et sur quelles passerelles ! Des sacs liés les uns aux autres, sans le moindre garde-fou. Un pied de travers et c'est le plongeon dans la Serre. Les hommes font preuve d'une souplesse manœuvrière étonnante. Ils traversent, ombres bleues et muettes, sans un cri, sans un mot, sans une toux, la rivière sombre et traîtresse.

Il a plu. Sous les nuées, un clair de lune timide projette, de temps à autre, une lumière atténuée, L'artillerie ennemie tonne, cherchant l'arrière-ligne, les mitrailleuses croisent leurs feux, crépitements hargneux de sûreté. A 2 heures, les bataillons sont en place, prêts à attaquer Mortiers par l'ouest. Les 1er et 3e bataillons du 81e régiment d'infanterie assurent une liaison étroite avec les unités voisines, et soutiendront de leurs feux la progression du 2e bataillon.

Sans aucun bruit, les troupes d'assaut se déploient face à l'est. Là, tassées, graves, retenant leur souffle, elles attendent, le bataillon Pusey en tête. Angoissante et longue attente. Il ne faut pas

que l'ennemi surprenne nos préparatifs. Il suffit d'un choc malencontreux, d'une quinte de toux, d'une patrouille adverse un peu hardie. Mais voici l'heure !

Sous l'encagement des batteries de campagne, à 3 heures, le bataillon Pusey attaque Mortiers.

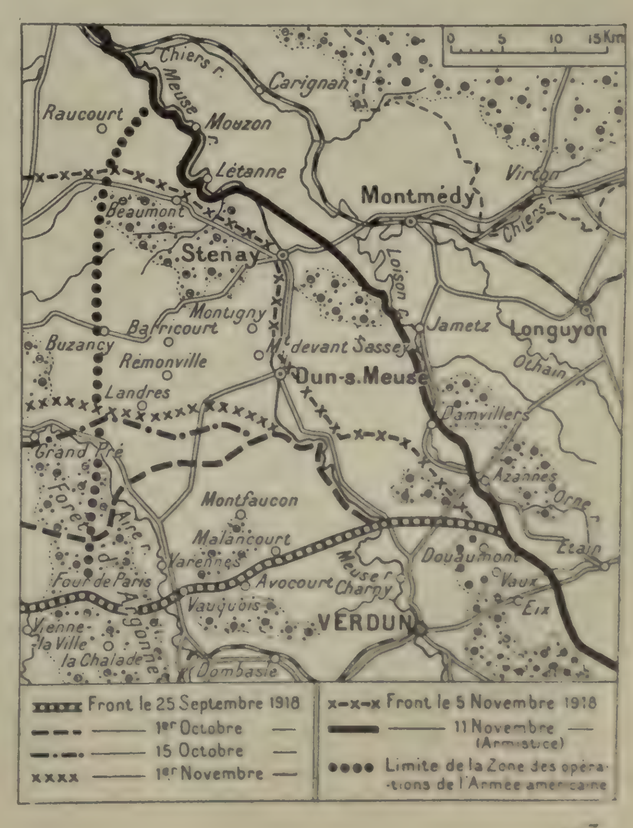
Son assaut est irrésistible. Nos hommes, dont l'avance a été aussi rapide que décidée, « collent » au tir de 75 avec un tel élan que les mitrailleurs ennemis, comme l'avouera plus tard un officier prisonnier, virent nos hommes suivre littéralement nos obus, et, malgré l'énergie de leur résistance, durent capituler. Mortiers est conquis, nettoyé, dépassé. Le bataillon Pusey s'installe solidement face au nord, sur la route de Crécy sur Serre-Mortiers, ayant accompli entièrement la mission assignée. Le bataillon Salvat s'installe à sa gauche, nettoyant les berges de la Serre. Le bataillon Haon réalise la liaison avec le 96e, unité de gauche. Le bataillon Bonnefont assure la liaison avec l'unité de droite. Tous ces bataillons ont coopéré avec une énergie et une impulsion remarquables au succès de l'opération. Malgré la fatigue de ses nombreuses journées de secteur, le bataillon Bonnefont a soutenu l'action du 2/81 par une judicieuse utilisation de ses armes automatiques, et conservé la soudure avec la division d'infanterie de droite. Le bataillon Haon, après ses superbes efforts pour la conquête de la rive droite de la Serre, base initiale de l'opération, a conservé intacte une liaison précieuse. Le bataillon Salvat a très heureusement soutenu et flanqué le bataillon Pusey. Incontestablement, c'est au bataillon Pusey que revient la grande part du succès. Lancé dans la nuit, progressant avec sûreté et décision, il s'est emparé avec infiniment de hardiesse et de cran du village de Mortiers, où il a capturé 210 prisonniers valides, dont 2 officiers commandants de compagnie, 1 médecin et 30 sous-officiers, ainsi que plusieurs mitrailleuses. Il a, aussitôt après, réalisé le but de sa mission, couvrant le village au nord et organisant ses positions. Il a fait preuve du plus bel allant manœuvrier et d'un héroïsme riche en brillantes actions individuelles.

Les jours suivants, il a progressé de nouveau, menaçant les lisières sud du village de Dercy.

Relevé peu de temps avant l'armistice, le 81e régiment d'infanterie reçut la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, que lui conférait sa quatrième citation résumant son action sur l'Ailette, le Laonnois et la Serre :

« Beau et solide régiment qui, sous l'ardent et habile commandement de son chef, le colonel Rondenay, s'est constamment montré à hauteur de son valeureux passé. Pendant la période du 3 septembre au 26 octobre 1918, devant le massif de Saint-Gobain d'abord, au cours de la traversée de la forêt, puis de la plaine de Laon ensuite, et enfin sur la Serre, a, en divers combats, hardiment attaqué de redoutables positions fortifiées, talonnant l'ennemi sans relâche au cours de la poursuite, lui faisant de nombreux prisonniers et capturant un important matériel. Dans la nuit du 25 au 26 octobre, notamment, le 2e bataillon, sous les ordres du commandant Pusey, franchissant une rivière sous le feu, s'est hardiment lancé à l'attaque et a conquis un important point d'appui, capturant plus de 200 prisonniers et assurant la possession d'une solide tête de pont dans les lignes ennemies. »

Signé : HUMBERT.



LA BATAILLE DE MONTFAUCON AVEC LES AMÉRICAINS

C'était le 25 septembre 1918. Nous préparions ferme notre offensive dans ce poste de commandement de Lochères, au nord de Clermont-en-Argonne, où dix jours auparavant j'étais venu me mettre, avec mon état-major, à la disposition du général Dwight Aultman de l'Armée américaine, commandant l'artillerie lourde de cette partie du front, le Groupement Aisne : dix jours de gros travail, mais de travail intéressant, joyeux, avec ce chef affable, intelligent, possédant un sens très net et très sûr de la tactique de l'artillerie, avec ces jeunes officiers américains, ardents, travailleurs et ne sachant comment s'ingénier pour se rendre utiles à leurs camarades français, venus pour les guider.

Toute la 1re Armée américaine était venue relever la 2e Armée française. Elle était là, rassemblée entre Meuse et Argonne, fière de son récent succès de Saint-Mihiel et impatiente de le confirmer par une nouvelle victoire. Il s'agissait de s'emparer des hauteurs de Forges, Montfaucon et de toute la forêt d'Argonne, et de pousser ensuite le plus loin possible.

Le morceau était dur : Boureuilles, Vauquois, Avaucourt, Malancourt, Bethincourt, jalonnaient la ligne par leurs ruines, attestant l'acharnement des combats qui s'étaient livrés jadis dans cette région, à l'époque de l'épopée de Verdun.

. . . .

Tout est prêt, les ordres sont donnés, l'heure H (minuit) a été envoyée aux batteries. Nous montons sur une petite éminence qui domine le poste de commandement. Partout l'ombre et le silence. Devant nous, dans les lignes ennemies, l'Argonne dresse dans la nuit son gros massif boisé ; et, au fond, vers la droite, dominant tout le pays, la cime de Montfaucon profile sa haute silhouette comme un défi, jamais relevé jusqu'alors.

Tout à coup, un éclair. C'est l'attaque qui se déclenche : embrasement fulgurant de tout l'horizon ; tonnerre ininterrompu des canons ; gerbes multicolores des fusées filant vers le ciel ; ronflement des avions qui scintillent dans l'espace. A leur tour, les hauteurs allemandes s'illuminent. Le spectacle est apocalyptique. Dans la guerre actuelle, c'est la nuit que le spectacle des batailles est beau.



La riposte de l'ennemi, d'abord très nourrie, mollit rapidement et finit par s'éteindre presque complètement. A l'aube, notre tir s'allonge et l'infanterie s'élance à l'attaque. Le dôme de la forêt d'Argonne nous la cache ; mais, par la trouée de Varennes, nous suivons les progrès de l'avance sur notre droite. D'ailleurs les messages téléphonés, venus de l'état-major de l'Armée à Souilly, nous confirment que tout va bien et, dans l'après-midi, on apprend que Varennes, Montblainville, Vauquois et enfin Montfaucon, le terrible Montfaucon lui-même, sont entre nos mains. Plus de six mille prisonniers ont déjà été dénombrés. A notre gauche, la 4e Armée française s'est em-

parée de la ferme Navarin, des buttes de Souain, de Tahure, Mesnil, Cernay-en-Dormois. C'est un brillant début. Tout est combiné pour soutenir la continuation de l'avance. Pendant la nuit, très faible réaction allemande.

Le lendemain matin, je file en auto pour aller visiter les batteries en pleine activité. Mais je constate avec inquiétude que les routes commencent à être sérieusement embouteillées ; la circulation devient très difficile.

Dans l'après-midi, elle est devenue presque impossible ! L'artillerie de campagne américaine, n'écoutant que son ardeur au lieu d'écouter les conseils des généraux français, adjoints à ses chefs, a voulu se porter en avant prématurément, avant que les routes, bouleversées par les bombardements, n'aient été remises en état. Elle a dû stopper et a tout arrêté. La chaussée de Varennes est noire d'un fouillis inextricable de canons, caissons, chariots, camions, tracteurs, qui ne peuvent ni avancer ni reculer. Des voitures de ravitaillement ont dû jeter au bord de la route des monceaux de pains et de cartouches, à deux ou trois kilomètres des lignes, où les fantassins en réclament à grands cris. Si l'artillerie allemande s'avise de tirer dans le tas, — et rien ne lui serait plus facile, — quelle hécatombe ! Mais, chose inouïe, elle reste muette. Notre infanterie continue d'ailleurs d'avancer sous la protection de l'artillerie lourde, et on apprend la prise de Charpenty, Very, Ivoiry.



EN CHAMPAGNE. — LE TERRAIN EN DIRECTION DE LA FERME DE NAVARIN

Mais, sur la gauche, les affaires vont moins bien ; à Binarville, notre point de jonction avec la 4e Armée française, un régiment nègre (« parbleu les nègres ! », nous dira-t-on à l'état-major U. S.), a tourné le dos, et les Allemands contre-attaquent vigoureusement.

Heureusement, la division de cuirassiers à pied, qui forme la droite de l'Armée française, progresse dans le Nord. Elle progresse même plus vite que les Américains, qui craignent de se voir devancer par elle au rendez-vous de Grand-Pré.

La situation finit par se rétablir le jour suivant. Mais l'embouteillement des routes, la difficulté des communications téléphoniques ralentissent singulièrement l'avance américaine. Nos alliés s'aperçoivent qu'il ne suffit pas de savoir se battre bravement à la guerre, mais que les à-côtés du combat sont presque aussi importants que le combat lui-même.

Il leur faudra bientôt faire appel à des compétences de la 4e Armée française pour rétablir la circulation. En tous cas, l'offensive est suspendue à hauteur d'Apremont.

Pour n'avoir pas eu l'envergure espérée, elle n'en a pas moins donné des résultats satisfaisants : une dizaine de kilomètres gagnés en profondeur, douze mille prisonniers, un important matériel capturé, sans compter l'enfoncement de l'importante ligne Vauquois-Montfaucon.

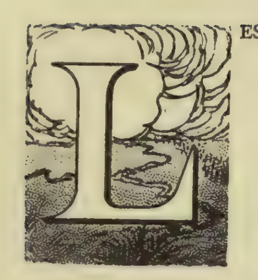
Je comptais bien reprendre avec l'Armée américaine les opérations, quand un coup de téléphone m'envoya sur une autre partie du front ; c'est avec un sincère regret que nous prîmes congé du général Aultman et de ses officiers, en compagnie desquels nous avions vécu de si bonnes journées de camaraderie, de succès et d'émotion.

Armand Charmain

XLIII

LE REFLUX

La chute de Laon



Les résultats obtenus en Champagne, en Argonne, dans la Somme, dans le Cambrésis et dans les Flandres ont ébranlé l'adversaire ; ils ne l'ont pas abattu. La lutte continue donc, acharnée, dans toutes les régions par où on peut menacer les points vitaux du dispositif ennemi. Cette lutte, le moment est venu de l'intensifier au maximum ; et pour cela, bien que les renforts américains ne soient pas encore à pied d'œuvre, le maréchal Foch ne va pas hésiter à mettre en ligne toutes les réserves de l'Entente en hommes et en matériel.

« Animer, écrit-il au général Pétain le 3 octobre, entraîner, veiller, surveiller, restent la première tâche des chefs. » Le terrible bûcheron qu'est Foch sent bien que l'arbre penche et craque ; encore quelques coups de cognée et il sera à terre.

Le principe de l'action à entamer est simple : multiplication des offensives pour éparpiller les dernières réserves de l'ennemi : suppression des intervalles entre ces offensives, pour ne pas laisser à Ludendorff le temps de se reconnaître et de reprendre haleine ; combinaison des attaques déclenchées sur les divers théâtres, pour les faire concourir au même but.

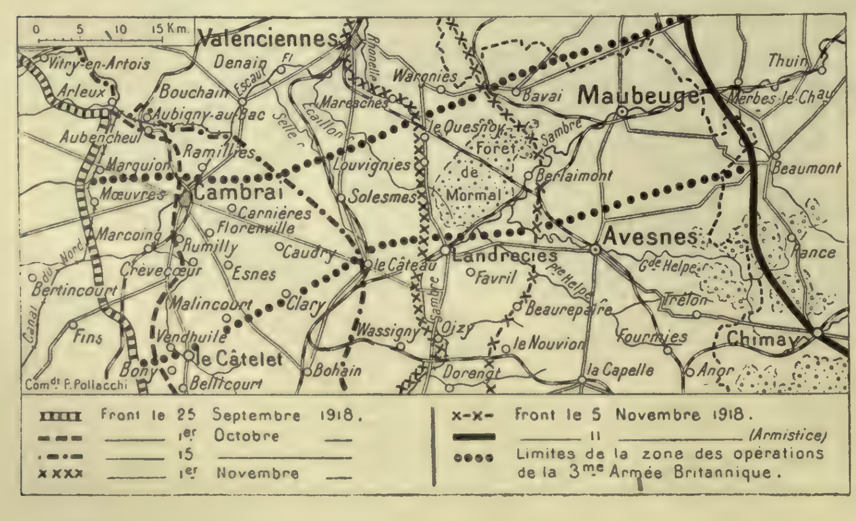
Et c'est ainsi que les canons vont hurler à la fois et sans arrêt dans le Nord, dans le Cambrésis, en Champagne et en Argonne ; chaque succès sur quelque point du vaste front obligera l'ennemi à abandonner un large lambeau de territoire.



Dès le 6 octobre, Foch avait télégraphié à Degoutte, lui ordonnant de hâter, au delà de l'impossible, la réorganisation du Groupe des Flandres et, quelque temps qu'il fît, de reprendre les opérations au plus tard le 10. Simultanément il actionnait Haig et Pétain pour réaliser par l'ouest et par le sud une offensive concentrique, destinée à chasser l'ennemi du saillant de Laon.

L'exécution suivit de près la conception.

Le 8 octobre, à 4 h. 30, les Armées Byng et Rawlinson, précédées de tanks, se portent en avant entre La Sensée et Saint-Quentin. Le succès est foudroyant. Les nouvelles lignes ennemies, construites en hâte, n'étaient pas encore en état de soutenir un pareil assaut. Elles cèdent au premier choc ; et, le soir, le front britannique est jalonné par Florenville, La Targette, Esnes, Malincourt, à 7 kilomètres plus à l'est, sur un front de 50 kilomètres. Nos alliés ont capturé, ce jour-là, 11.000 prisonniers et 200 canons.



Or, en même temps, dès six heures du matin, Debeney a déclenché, lui aussi, une offensive sur un front de 10 kilomètres, entre Saint-Quentin et l'Oise. En dépit d'une vigoureuse résistance, il a enlevé les fermes de Bellecourt et de Fontaine - Uterte, solidement organisées, les bois de la ferme

Tilloy et le village de Rouvroy, capturant près de 15.000 prisonniers.

Le 9 octobre, la victoire se poursuit. Les Canadiens ont forcé, à 1 h. 30 du matin, le passage de l'Escaut à Ramillies. La résistance ennemie faiblit et la poursuite commence, ardente, dès le petit jour. Avant midi, nos Alliés ont progressé d'une dizaine de kilomètres ; et, le soir, Bohain, Prémont et Clary sont emportés. C'est encore une poussée de 12 kilomètres en moyenne, sur 50 kilomètres de développement, qui dégage largement Cambrai et fait tomber près de 2.000 prisonniers aux mains des 3e et 4e Armées britanniques.

Debeney gagne du terrain aussi, d'autant plus que maintenant la résistance ennemie commence à devenir plus molle de son côté. Il dégage largement Saint-Quentin ; et, le soir, ses avant-gardes atteignent l'Oise, ayant capturé près de 2.000 prisonniers et un matériel important.

La nuit arrête à peine le combat, et le 10 octobre, au matin, la poursuite continue. Au nord, Byng enlève Thun-Saint-Martin, Naves et Carnières; au sud, Rawlinson dépasse Caudroy et pousse jusqu'aux portes du Cateau. Maintenant l'artillerie elle-même réagit faiblement ; et, dans les localités abandonnées en toute hâte par les Allemands, on retrouve de nombreux civils que l'ennemi n'a pas eu le temps d'évacuer. Au delà, la nuit s'illumine de sinistres lueurs. De nombreuses localités brûlent.

Debeney a atteint Bautroux, Fontaine-Notre-Dame et Marcy, où il a délivré 1.200 habitants. Le soir, la 1re Armée a encore gagné du terrain vers l'Oise, dont elle tient la rive droite sur une étendue d'une vingtaine de kilomètres.

Le 11 octobre, Le Cateau résiste à Rawlinson, mais nos Alliés progressent vers le nord, enlevant Saint-Waast, Quiery, Briastre, mais sans réussir à franchir le canal, dont l'ennemi garde les passages avec d'innombrables mitrailleuses.

La progression paraît donc enrayée sur ce point. Aussi la manœuvre se dessine-t-elle déjà ailleurs, afin que l'ennemi n'ait aucun répit. Gouraud est arrivé sur l'Arnes où, le 8 octobre, la division Weywada (102e, 103e, 104e régiments d'infanterie, 26e régiment d'artillerie), transportée en camions du camp de Châlons, a remporté un brillant succès dans la région de Saint-Étienne.

Enfin, le 9 octobre, Pétain a lancé la 10e Armée droit contre le saillant de Laon. Mangin a pour mission d'accrocher l'ennemi sur son front et de le fixer pour l'obliger à maintenir là ses réserves, tandis que Berthelot enfoncera sa droite.

Le 10, Mangin se porte en avant; mais les Allemands, qui prévoyaient le choc, commencent à se replier. Aucune résistance sérieuse ne s'oppose à nos colonnes qui progressent seulement sous un violent bombardement, dirigé à la fois sur nos premières lignes et sur nos arrières. A 17 heures, nos avant-gardes occupent le Grand-Pont, la ferme Malvel, Verneuil, tandis qu'un régiment d'infanterie italienne s'empare de Beaulne à la grenade.

Dans la nuit du 11 au 12, Mangin commence à franchir l'Aisne. Magnifique d'élan, le Corps d'Armée italien atteint le Chemin-des-Dames et



nos avant-gardes s'emparent de Chivy et de Moulins. L'ennemi cède. Pétain estime qu'il ne faut pas le laisser échapper, et il juge le moment venu de lancer Berthelot et Gouraud.

Le 11 octobre, tandis que Mangin progresse toujours vers Craonne, prenant à revers le Chemin-des-Dames et la vallée de l'Aisne, Berthelot force le passage de la Suippe.

Le 12 octobre, la pression devient générale : la décision se précipite. Byng avance vers Solesmes, Rawlinson vers Guise, Debeney vers la Fère et aussi au delà de l'Oise, qu'il a franchie au mont d'Origny.

Quant à Mangin, voyant la retraite de l'ennemi se dessiner nettement, il fonce sur les arrière-gardes de Hutier, et les bouscule à travers Chavignon et Anizy-le-Château, leur enlevant d'un bloc presque tout le massif de Saint-Gobain. Le soir, son front passe par Prémontré, Thierry, Varges, et à 4 kilomètres de Laon.

Berthelot, en dépit d'une vigoureuse résistance, refoule l'ennemi au delà de l'Aisne, qu'il franchit de vive force à Neufchâtel et à Guignicourt. Dans la soirée, il enlève Craonne et Asfeld. Le gain de cette journée dépasse 15 kilomètres en profondeur, sur un front de 20 kilomètres, et notre cavalerie ne retrouve que le soir le contact des arrière-gardes ennemies.

Quant à Gouraud, il a franchi la Retourne, largement dépassé Juniville et est parvenu aux abords de l'Aisne, jusque dans les faubourgs de Rethel et de Vouziers.

C'en est fait : Ludendorff a perdu la bataille pour Laon. L'Alberick Stellung, disloquée par Mangin, débordée largement à gauche par Berthelot et par Gouraud, doit être abandonnée.

Plus de réserves disponibles : à peine vingt divisions épuisées, qu'il a fallu répartir dans les divers secteurs pour parer à une rupture. Sur les 191 divisions allemandes qui existent encore sur le front français, 139 ont été engagées et abîmées... 84 divisions sont en première ligne et engagées depuis plus de quinze jours, de jour et de nuit, dans une lutte acharnée ; elles sont à bout de forces.

En se repliant au delà de l'Aisne devant Gouraud, von Einem annonce bien encore une grande victoire et un succès « stratégique » de la plus haute importance, mais personne ne s'y trompe plus. Partout, les effectifs sont terriblement réduits ; les régiments de la 8e division ne sont plus que des squelettes ; le 408e a un total de 400 hommes ; le 238e, de 200 ; le 254e, de 240. Sans parler des morts et des blessés dont, à première vue, le chiffre paraît considérable, l'Armée a perdu plus de 300.000 prisonniers et le tiers de son artillerie. Près de 300 bataillons ont dû être dissous, et la classe 1920, toute entière en ligne, ne suffit pas à combler les vides. La ligne de feu n'est plus alimentée que par des réservistes trop âgés ou par des conscrits trop jeunes.



Tout en pressant avec activité les démarches en vue de l'armistice, Ludendorff songe à profiter de la protection précaire qu'offrent encore les lignes de l'Oise et de l'Aisne à Hutier et à von Einem pour replier la XVIIIe, la VIIe et la Ire Armées derrière les positions Brunehilde et Hunding, tout en abandonnant le nœud formidable de la Fère, devenu indéfendable.

Debeney entre donc dans la Fère le 13 octobre, et talonne l'ennemi à travers la forêt de Saint-Gobain. Mangin pénètre dans Laon à 10 heures du matin et y trouve 6.500 habitants. En quittant la ville, les Allemands, suivant la coutume qui leur est chère et ne pouvant faire mieux, ont emmené comme otages le maire et 300 notables.

Mangin poursuit sa course, malgré le mauvais état des chemins, et refoule l'ennemi jusqu'à la ligne Souche-Serre. A Marchais, il délivre 2.000 personnes. Pendant ce temps, Berthelot a occupé la Malmaison, et Gouraud a achevé de rejeter les arrière-gardes ennemies au delà de l'Aisne, qu'il borde maintenant de Rethel à Vouziers.

Le 14, le 15 et le 16, nouveaux progrès de Debeney, de Mangin et de Berthelot ; mais ce ne sont que des progrès locaux qui amènent nos avant-gardes au contact immédiat des positions Brunehilde et Hunding.

Ces positions, il faudra une nouvelle bataille pour les faire tomber ; en attendant le moment de la livrer, l'esprit du maréchal Foch est déjà appliqué à un autre objet.



LA VICTOIRE DES FLANDRES

Dès le 6 octobre, en voyant stopper l'offensive des Flandres, Foch avait télégraphié au général Degoutte pour le presser de reprendre les opérations et d'attaquer l'ennemi au plus tard le 10. Cependant, le mauvais temps avait rendu le terrain tellement impraticable de ce côté que, malgré l'enthousiasme et l'ardeur dont il savait nos alliés belges animés, Foch jugea prudent de ne donner à cette offensive de Belgique que le sens d'une puissante diversion. Le but de cette diversion sera seulement de dégager la côte et de refouler l'ennemi le plus loin possible, peut-être jusque derrière la Lys.

Pour hâter la victoire définitive, Foch compte davantage sur l'offensive britannique du Cambrésis. De cette offensive principale sortiront, à son sens :

1° Une avance foudroyante vers Valenciennes et vers Mons, qui, tournant à la fois la formidable position de l'Hermann Stellung et la dernière ligne de défense ébauchée par l'ennemi entre Valenciennes et Givet, menacera directement la trouée de la Sambre ;

2° Le dégagement de Lille, obtenu automatiquement, grâce à la diversion des Flandres ;

3° Le débordement des lignes de la Serre.

C'est là ce qu'exposent les directives données, le 10 octobre, à Pétain et à Haig.

Nous avons vu que Pétain n'a eu besoin d'aucune aide étrangère pour chasser l'ennemi du massif de Saint-Gobain et de la région de Laon ; que les bataillons de Debeney, de Mangin et de Berthelot ont suffi à cette tâche. De même, dans les Flandres, la dépression morale des Allemands, plus profonde que ne l'a imaginé Foch, va procurer à l'offensive déclenchée de ce côté une ampleur et des résultats hors de proportion avec les moyens mis en œuvre. En réalité, c'est cette opération secondaire qui, tout en dégageant la côte, va libérer Lille et Roubaix. L'offensive principale de Cambrai n'aura qu'à cueillir ces trophées comme un fruit mur.

Le 10 octobre, jour fixé pour l'attaque, Degoutte n'est pas prêt ; il demande un délai. Sollicité pour la même date, Haig, lui, est exact ; et l'Armée Horne prépare, ce jour-là, son offensive en occupant sans grande résistance Loison et Rouvroy, et en poussant jusqu'aux abords d'Izel et de Vitry-en-Artois.

Le 11 octobre, Horne dépasse Vitry-en-Artois, Quiéry-la-Motte, Beaumont, parvenant ainsi à 4 kilomètres de Douai. Devant lui, se dresse la dernière ligne de la position Wotan. Débordée par le nord, cette ligne résiste à peine ; et le 12 octobre, au soir, la 1re Armée britannique borde le canal de la Haute-Deule, depuis La Sensée jusqu'à Arleux, qu'elle occupe. Elle occupe même, dans Douai, le faubourg d'Esquerchin, tandis que l'ennemi s'attarde dans la partie *est* de la ville. C'est, depuis la veille, une progression d'une dizaine de kilomètres sur un front de 30, qui promet à nos alliés la conquête très prochaine de Douai, et qui déborde déjà nettement le camp retranché de Lille.

Mais la lutte devient difficile dans cette région où les Allemands ont éventré le canal et provoqué une inondation au sud-ouest de Douai. En outre, il y a là un système fortifié très puissant qui relie Douai à Lille, et les Anglais vont être obligés de faire appel à de grands moyens pour le réduire sans trop de pertes.

Le 13 octobre, une tête de pont est cependant organisée à Aubigny-au-Bac, en dépit de violentes contre-attaques; et, pendant la nuit, les patrouilles britanniques franchissent les canaux de la Haute-Deule et de La Sensée, au sud de Douai et à l'est d'Aubenchel, conservant un contact étroit avec l'ennemi et préparant le passage du gros des forces sur la rive *est* de cette importante ligne d'eau.



Cependant, le 14 octobre, voici que l'offensive attendue se déclenche en trombe dans les Flandres, depuis Wercken jusqu'à Werwick, sur un front de 40 kilomètres.

Le Groupe d'Armées des Flandres a été considérablement renforcé. Toute la 6e Armée française en fait partie maintenant, et pour que son chef, le général Degoutte, puisse se consacrer à sa mission de Major Général, le général de Boissoudy, qui commandait notre 7e Armée sur le front d'Alsace, vient d'être appelé à en prendre le commandement.

En outre, le général Pershing a reçu l'ordre d'envoyer en Flandre deux divisions américaines ayant déjà combattu. Ces deux divisions ne sont pas encore à pied d'œuvre, mais elles sont en route; et, en les attendant, Degoutte pourra engager immédiatement en première ligne toutes ses disponibilités.

La journée du 14 octobre, anniversaire d'Iéna, est aussi une belle journée de victoire. Tandis que les navires anglais et les batteries des côtes prennent d'enfilade les redoutables lignes encore intactes de la Preuss Stellung, Belges, Anglais et Français se lancent à l'assaut avec un enthousiasme extraordinaire.

Rien ne résiste à cette ruée. Écrasée par les chars d'assaut, la Preuss Stellung est enlevée, et l'Armée de Sixt von Arnim, mitraillée par les avions, reflue en désordre. Au nord, les Belges enlèvent Handzaene et Cortemark. C'est à la baïonnette que les divisions françaises, intercalées dans l'Armée belge, chassent les Allemands de Beveren, de Hooglède, et pénètrent dans Roulers sauvagement incendié.

Ici, non contents de mettre le feu à la ville, l'ennemi a miné les fermes du voisinage, allongeant la liste des crimes dont il s'est rendu coupable sur la terre belge depuis le début de la campagne.

Plus au sud, les Belges enlèvent Rumbeke et Iseghem.

L'Armée de Plumer s'empare de Rolleghem-cappelle, de Ledeghem qui l'avait si longtemps arrêtée, et arrive jusqu'à la station de Menin, mais ne réussit pas, malgré des prodiges d'héroïsme, à franchir la Lys.

Le soir, la ligne alliée a progressé de 8 kilomètres sur un front de 40. L'Armée belge dénombre 3.500 prisonniers ; la 6e Armée française 3.000 ; la 2e Armée britannique : 2.500. Un matériel considérable, et jusqu'à des batteries lourdes attelées, sont tombés aux mains des vainqueurs.



Le 15 octobre, la victoire se poursuit : poussée belge de 5 kilomètres de profondeur vers Thourout ; poussée française de 8 kilomètres vers Courtrai ; poussée britannique de 10 kilomètres vers Menin. L'Armée Plumer se met en devoir de franchir la Lys entre Menin et Warneton; 4.000 prisonniers sont encore dirigés vers l'arrière.

En même temps, la 5e Armée britannique de Birdwood dessine à son tour un mouvement offensif qui, au delà du canal de la Deule, la conduit aux abords de Haubourdin, dans les faubourgs de Lille.

Le 16 octobre, l'attaque s'étend vers le nord; et, sur un front de 50 kilomètres, les Alliés réalisent une avance de 6 kilomètres. L'Yser est franchie en aval de Dixmude; Thourout est occupé par les Belges; Lichtervelde et Ardoye par les Français; Menin est enlevé de vive force par les Anglais qui franchissent la Lys à Courtrai.

Ces progrès et ceux de Birdwood vers Haubourdin ont créé un saillant dangereux entre Menin et Haubourdin. En toute hâte, l'ennemi l'évacue, reculant d'une dizaine de kilomètres et se resserrant autour du camp retranché de Lille.

Dans toute cette région, la résistance allemande paraît définitivement brisée; et de toutes parts, sur les routes de l'arrière, nos avions voient d'interminables colonnes qui fuient. Aux ponts, ce sont des encombrements de véhicules qui témoignent du désordre d'une marche précipitée, et au milieu desquels nos bombes jettent une inexprimable confusion.



Dans la nuit du 16 au 17 octobre, la flotte britannique se présente devant Ostende sans essuyer un coup de canon. Un avion anglais atterrit audacieusement sur la place publique de cette ville et est l'objet d'une réception enthousiaste. Il y a encore quelques Allemands attardés qui cherchent à sauver du matériel ou qui ont été surpris par un trop brusque départ. Ils sont enlevés par les habitants et faits prisonniers.

Déjà toute la côte, sauf Blankenberghe et Zeebrugge, est abandonnée jusqu'à la frontière hollandaise. Nos avions atterrissent partout, annonçant la victoire. L'ennemi s'est replié avec une telle rapidité qu'il a, contrairement à ses habitudes, oublié de mettre ses canons hors d'usage. Par endroits, on trouve des batteries en excellent état, prêtes à tirer et fort bien approvisionnées. Les Allemands ne laissent derrière eux que des détachements de mitrailleurs chargés de retarder la poursuite au passage des canaux et des rivières, dont les ponts ont été détruits.

La victoire s'affirme aussi devant les 1re et 5e Armées britanniques. L'avance foudroyante du Groupe d'Armées du Nord a créé, entre Courtrai et Douai, un énorme saillant, au milieu duquel Lille, déjà à moitié dégarnie, n'est plus défendable, étant donné l'état moral de l'Armée allemande.

Aussi, le 17 octobre, tandis que, vers le nord, le front des Alliés progressant de plus de 20 kilomètres passe par Ostende, Winghene et tout près de Thielt, von Quast abandonne à Birdwood la capitale du Nord, captive depuis 1914. Les Allemands comptaient y séjourner encore longtemps; aussi n'y avaient-ils pas encore causé tous les dégâts qu'ils auraient désiré y commettre. Ces dégâts se bornaient pour le moment à la destruction des canalisations et à l'incendie de la gare.

Les troupes britanniques ne pénétrèrent pas dans Lille, où se trouvait encore une population de 110.000 habitants. Elles occupèrent les localités voisines : Saint-André, Loos, la Madeleine et Ronchin, conservant le contact de l'ennemi.

Le jour même où Birdwood délivrait Lille, Horne dégageait Douai dans des conditions analogues, et ses patrouilles franchissaient la Scarpe.



Le 18 octobre, la poursuite continuait, ardente, dans les Flandres comme au delà de Lille.

Dans les Flandres, si une attaque française, déclenchée à 6 heures, était arrêtée devant Thielt, une poussée victorieuse conduisait l'Armée belge jusqu'à Ootscamp, à 6 kilomètres au sud de Bruges.

Pendant ce temps, Plumer a dépassé sans résistance l'agglomération de Roubaix et de Tourcoing, abandonnée par l'ennemi. Il y a encore à Tour-



coing 60.000 habitants, à Roubaix 65.000. Les gares, les ponts, certaines fermes isolées, ont été traîtreusement minés, et les Allemands ont emmené les hommes de moins de quarante ans. Les municipalités sont cependant demeurées en fonction et disposent de vivres pour quinze jours.

Le pays est fertile; les récoltes sont encore sur pied; il est évident que les Allemands, ne comptant pas être délogés si vite de leur conquête, avaient pris toutes les dispositions nécessaires pour en tirer des ressources.

Le contact de l'ennemi, qui avait été perdu, est repris dans la soirée sur la ligne Rolleghem-Lannoy, où une vive résistance se manifeste. Pont-à-Marcq et la forêt de Flines ont été occupés sans coup férir.



Le 19 octobre, le succès s'affirme. La côte de la mer du Nord est entièrement libre, et les patrouilles franco-belges en prennent possession, de concert avec les navires britanniques; l'ennemi fuit en désordre vers le sud, abandonnant prisonniers et matériel. L'enthousiasme des populations, qui depuis si longtemps gémissaient sous un joug odieux, est indescriptible. Bruges pavoisée fait à ses libérateurs un accueil triomphal, tandis que le Corps de cavalerie Robillot talonne les Allemands et recueille des trophées.

L'Armée belge franchit le canal de Gand à Bruges et appuie sa gauche à la frontière hollandaise, à Maldeghem, tandis que sa droite occupe Aeltre, à moitié chemin entre Bruges et Gand.

La 6e Armée française, triomphant de la furieuse résistance de l'ennemi, s'empare de Thielt, pivot de la résistance allemande, et pousse vigoureusement vers Deynze, précédée par les cavaliers de Robillot. Le soir, se liant par sa gauche à l'Armée belge, elle a à sa droite la Lys qu'elle borde depuis Grammen jusqu'à Wielsbeke.

Pendant ce temps, l'Armée Plumer a dégagé Courtrai; l'Armée Birdwood pousse sur Tournai et atteint Templeuve et Cysoing; Horne dépasse Orchies, Marchiennes, Denain, et parvient à 3 kilomètres de Valenciennes.

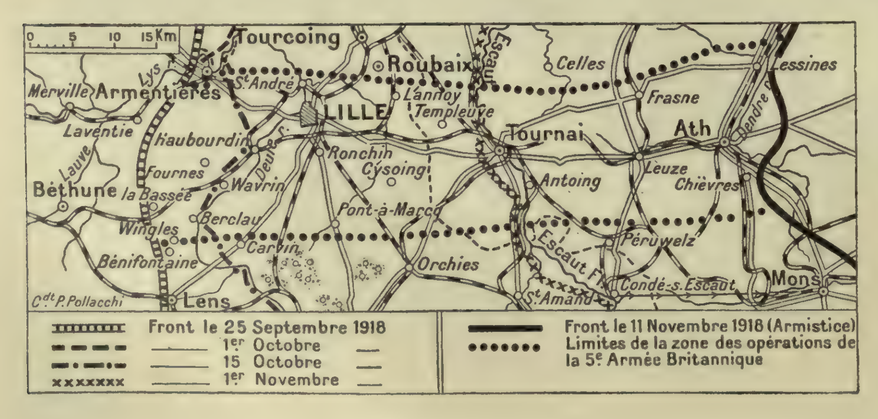
Le 29 octobre, c'est la poursuite acharnée, avec toutes ses péripéties : capture de prisonniers et de matériel, gain de terrain, résistances locales vigoureuses quand une colonne ennemie, énergiquement commandée, se ressaisit momentanément et décide de faire tête.

Jusqu'au 25 octobre, les progrès vont être constants; et, à cette date, le front atteindra, au nord, les abords d'Ecloo, à 5 kilomètres de Gand. Il bordera la Lys jusqu'en aval de Deynze, puis l'Escaut, dessinant l'encerclement de Tournai par le nord, tandis que Birdwood atteindra par l'ouest les abords immédiats de la ville. Quant à Horne, il sera dans les faubourgs de Valenciennes, déjà largement débordée par le nord.



Maintenant, avant de tenter un nouvel effort de ce côté, les Alliés ont besoin de regrouper leurs forces. Le temps redevient mauvais et la manœuvre de Lille, qui a dégénéré en bataille des Flandres, doit être considérée comme ayant donné les résultats que l'on pouvait en attendre.

Ces résultats tactiques et stratégiques sont d'ailleurs assez beaux. Ce sont 30.000 prisonniers; 500 canons capturés, dont 150 de gros calibre; 12.000 mitrailleuses; c'est la côte belge nettoyée, ce qui ruine définitivement les espoirs que l'opinion publique allemande pouvait encore fonder sur la guerre sous-marine; c'est une notable partie du territoire de la Belgique et de la France délivrée, avec Lille, Douai, Ostende, Bruges, Roulers, Courtrai et Menin... et la promesse pour demain de Valenciennes et de Tournai; c'est surtout la menace désormais dressée contre le flanc droit de tout le dispositif fortifié allemand, que l'orgueil germanique a trop exclusive-



ment orienté vers le sud-ouest, et dont la dernière ligne, celle de Valenciennes-Givet, est déjà prise à revers. En l'absence, désormais certaine, de toute réserve allemande, la victoire décisive ne peut plus tarder bien longtemps.



L'ATTAQUE FRONTALE

Pendant que le Groupe des Armées du Nord, sous l'habile direction du général Degoutte, cueillait de si magnifiques lauriers, Fayolle et Maistre étaient loin de demeurer inactifs et, pour être moins retentissants, les résultats obtenus sous leur impulsion par Debeney, par Mangin, par Berthelot et par Gouraud n'en étaient pas moins précieux.

C'est le 18 octobre que Debeney avait repris l'offensive. Maître de la Fère et de toute la position Siegfried, il voyait maintenant se dresser devant lui les organisations compliquées de la Hunding Stellung qui, de Mont-d'Origny à Sissonne, constituaient une formidable barrière. Et avant même d'atteindre cette barrière, il fallait triompher de la résistance d'un système fortifié qui reliait la Fère à Marle, système fort solide, il est vrai, mais que la direction d'attaque de la 1re Armée prenait entièrement à revers.

Donc, le 18 octobre, Debeney occupait, sans grande résistance, Mézières, Surfontaine, Catillon-du-Temple, et poussait en direction du Mont d'Origny.

Le 19, à 5 h. 30 du matin, Mangin se portait à son tour à l'attaque, enlevait Verneuil et refoulait l'adversaire sur la rive nord de la Serre, malgré une résistance à chaque instant plus vive, qui se manifestait par de vigoureuses contre-attaques et avait comme principal résultat de coûter à l'ennemi des pertes sérieuses en prisonniers et en matériel.

Ce même jour, la 5e Armée, à la tête de laquelle le général Guillaumat venait de succéder au général Berthelot, chargé d'une importante mission en Roumanie, s'ébranlait à son tour et gagnait du terrain, portant son front jusqu'à Nizy-le-Comte et Béthancourt, et commençant à mordre dans la Hunding Stellung vers Saint-Germainmont.

Le 21 octobre, assauts de Debeney contre la ligne fortifiée. Résistance acharnée de l'ennemi qui abandonne cependant Richécourt et Mesbrecourt à la 1re Armée.

Le 22, l'ennemi cède devant Mangin et se replie derrière la Serre que la 1re Armée vient border de Crécy à Mortiers, tout en franchissant la Souche à Cohartilles.

Le 25 octobre, à 5 h. 30 du matin, Mangin attaque de nouveau; et malgré les violentes rafales d'artillerie, il s'empare de Pierrepont et de Vesles, s'efforçant de progresser au nord de la Souche et de la Serre, dont la tête de pont de Crécy à Mortiers est encore élargie.

Debeney s'empare de Villers-le-Sec et capture un millier de prisonniers. Guillaumat poursuit son offensive, lui aussi, à l'est de Sissonne, et un bel élan conduit ses bataillons jusqu'aux fils de fer de la Hunding Stellung. Même, dans la soirée, les colonnes d'assaut de la 5e Armée forcent la redoutable ligne à l'est de la Recouvrance et à l'ouest d'Herpy, enlevant à l'ennemi près de 2.000 prisonniers, des canons de tous calibres et des mitrailleuses.



Le 26 octobre, après une nuit passée au contact immédiat d'un adversaire vigilant, c'est Debeney qui frappe dès l'aube. Malgré des feux violents de mitrailleuses et d'artillerie, et de vigoureuses contre-attaques, il a progressé, le soir, de 4 kilomètres sur toute la partie du front comprise entre l'Oise et la Serre, et il est parvenu aux abords de Mont-d'Origny.

Mangin a franchi la Serre, lui aussi, malgré la vive résistance que l'ennemi lui a opposée à l'est de Crécy.

Mais c'est surtout devant Guillaumat que les Allemands paraissent avoir concentré leurs efforts. Ludendorff a bien senti l'effroyable danger que l'écroulement de la Hunding Stellung, entre Sissonne et Rethel, ferait courir à la principale ligne de communication des Armées allemandes. Si l'Armée Guillaumat parvenait à Rethel, elle y serait à 40 kilomètres de Mézières, et le ravitaillement ainsi que la retraite des XVIIe, VIIe et Ire Armées allemandes seraient gravement compromis.

Aussi Fritz von Below a-t-il été renforcé au moyen de toutes les réserves disponibles; et ce sont, au cours de furieuses contre-attaques, de très durs combats, allant jusqu'aux corps à corps,

qui se livrent au sud de Bannognes et du Moulin-d'Herpies. Partout, les gains de la 5ᵉ Armée sont intégralement maintenus, et l'ennemi laisse un millier de prisonniers entre nos mains.

Ces attaques, multipliées depuis le 18 octobre, ont ébranlé le front ennemi et conduit nos troupes au contact immédiat des positions Hunding et Brunehilde, maintenant une congestion d'effectifs allemands loin des points particulièrement menacés par nous. Debeney, Mangin, Guillaumat et Gouraud tiennent les Armées de Ludendorff solidement accrochées et livrent leurs flancs aux formidables offensives que Foch a ordonnées et que Degoutte, Haig et Pétain préparent activement.



LA 10ᵉ DIVISION D'INFANTERIE DEVANT LA LIGNE HUNDING
(25 octobre — 5 novembre 1918)

Engagé dans la « Bataille décisive » les premiers jours d'août, à l'ouest de Reims, mon régiment, le 46ᵉ d'infanterie, après avoir passé la Vesle à Jonchery, n'avait cessé de marcher dans la direction du nord-est.

Au début d'octobre, une contre-attaque, essuyée à Bertricourt, coûte à ma compagnie quelques pertes en tués, blessés et prisonniers, et nous sommes ramenés au repos à Hermonville. Le 12 au matin, nous recevons l'ordre de reprendre le mouvement en avant. A midi, nous passions l'Aisne, un par un, sur des planches, à l'emplacement du pont de Berry-au-Bac. Les ruines du village étaient encore empestées de gaz et parsemées de cadavres des grenadiers allemands qui avaient tenu jusqu'au jour précédent.

En plein bled, nous continuâmes à marcher vers Prouvais, dont la butte nous guidait, puis vers la Malmaison, que nous dépassâmes pour venir camper dans une carrière à la lisière du bois des Godfrains. Très fatigués, nous escomptions la relève de la division. Mais les quelques jours que nous passâmes à nous creuser des abris nous furent sans doute tenus pour un grand repos. Dans la journée du 23, le chef de bataillon nous réunit — je commandais une section — pour nous parler de la ligne Hunding; et, la nuit suivante, nous allions ébaucher, à environ quatre kilomètres en avant, des tranchées que nous occupâmes, en position de départ d'attaque, dans la nuit du 24 au 25.

Aux termes du plan d'engagement qui nous fut remis, nous devions « rompre la position Hunding et exploiter cette rupture par une progression en direction du nord-est ». La 10ᵉ division attaquait avec ses trois régiments accolés : 89ᵉ à gauche, 46ᵉ au centre, 31ᵉ à droite. Elle était encadrée à droite par le 21ᵉ Corps d'Armée (attaque principale); à gauche, par la 52ᵉ division d'infanterie.

Mon bataillon, le 3ᵉ, composé de deux compagnies blanches — 9ᵉ et 10ᵉ — et d'une compagnie sénégalaise, d'abord bataillon de soutien du régiment, devait, après un passage de ligne sur le deuxième objectif, conquérir le troisième; et nous, ceux de la 10ᵉ, avions en particulier à pousser une reconnaissance jusqu'à une maison isolée au nord de Sévigny!

Rude tâche, étant donné l'état de fatigue des hommes, — dont l'équipement et l'armement laissaient fort à désirer — et la faiblesse de nos effectifs! Ma compagnie était commandée par un sous-lieutenant et ne comportait que deux sections à peu près organisées. Je commandais, sergent, la première, un adjudant commandait la seconde.

La matinée du 25 (jour J) se passa dans l'attente. Les feux de barrage annoncés ne se succédaient pas avec l'intensité et la régularité attendues... Vers dix heures du matin, alors que nous aurions dû être déjà loin de notre position de départ, nous n'avions pas fait cinq cents mètres, à travers un petit bois très clair de bouleaux et de sapins... Une phrase courait de groupe à groupe : « Ça n'a pas l'air de marcher !... C'est *loupé* ! » On n'entendait plus que de rares obus, plus rares du côté ennemi... Où en était-on?

A midi, le brouillard se leva, mais le ciel devait rester nuageux toute la journée.

Les heures passèrent. De temps en temps, nous faisions 50 mètres. Vers le milieu de l'après-midi,

nous ne nous trouvions encore qu'à la hauteur de Nizy-le-Comte, à l'ouest...

A quatre heures environ, nous « décollons » enfin. Mais le point où nous devons nous porter est-il mal désigné, l'ordre mal compris, les difficultés de cheminement trop grandes ? Obliquant nettement à droite, nous traversons le village et poussons à l'est, en plein secteur du 31ᵉ, jusqu'à un haut talus boisé au pied duquel nous essuyons une bordée d'obus à gaz et quelques rafales de mitrailleuses. Il y a déjà plusieurs morts couchés dans le taillis. Une petite pluie fine commence à tomber et la nuit vient. Sur l'ordre du commandant de compagnie, j'envoie le sergent, chef de ma première demi-section, reconnaître la route de Dizy-le-Gros, que nous devrions avoir à notre droite, alors que nous en sommes à plus de 500 mètres à gauche.

La route repérée, toute la compagnie reprend sa marche vers le nord-ouest. Nous traversons la route à un endroit où elle est coupée par un énorme trou de mine. Nous voilà rentrés dans notre secteur, et probablement devant la ligne Hunding. Mais où exactement ? Et que devons-nous faire ? Ne recevant plus d'ordres, nous nous établissons en ligne de tirailleurs ; chacun creuse activement son trou individuel.

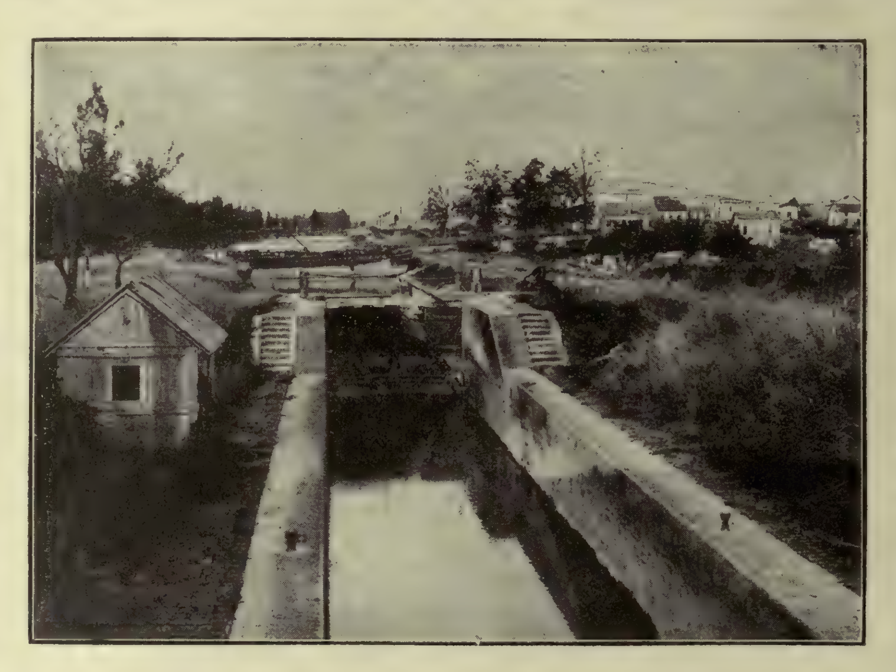
La nuit est noire. Il pleut. Pas d'obus. De temps en temps, les mitrailleuses balaient le terrain. Les boches ne sont pas loin. La nuit passe ainsi. L'aube vient, puis le jour — samedi 26 octobre — Le brouillard est épais. On peut marcher à découvert. Je parcours ma ligne, rectifie l'emplacement de mes fusils-mitrailleurs — ces armes sont-elles seulement en état de servir ? — et assure ma liaison à droite avec le 31ᵉ. Je vois moi-même le chef de section, un sergent. Notre 2ᵉ section et le commandant de la compagnie sont à ma gauche, un peu en arrière, dans un petit élément de tranchée creusé par les Sénégalais qui doivent se trouver en avant de nous, puisque nous effectuons nos bonds derrière eux.

En effet, voici, dans le brouillard qui s'éclaircit, une, deux silhouettes de Sénégalais qui viennent à moi... Le dos courbé ils courent lourdement. « Où allez-vous » ? Ils se replient. Ils n'ont plus d'officiers, plus de sergents, ils ont froid, ils ont peur... « Les boches avancent »... De mon mieux, je leur fais comprendre qu'il faut rester là. Ils se couchent. Ils sont exténués et grelottants, en dépit des cache-nez qui leur enserrent le cou et la tête sous le casque. D'autres silhouettes à gauche, à droite... Les noirs se sauvent. Jusqu'où iront-ils ? Comment les arrêter?... Tandis que je cherche un remède à la situation, un agent de liaison m'apporte un petit carré de papier. Nous attaquons à 9 heures. Il est 9 h. moins 10. J'ai juste le temps de prévenir mes hommes engourdis dans leurs trous... « Allons, debout les gars, allons-y ! C'est le dernier coup et la guerre est finie ! »

La préparation d'artillerie commence. Nos 150 tapent sur l'arrière de la position ennemie, nos 75 sur la position elle-même... Mais nous en sommes trop près, ou bien nos pièces tirent trop court... Des obus français éclatent derrière nous, sur nous. Et les mitrailleuses boches répondent... C'est sous cette averse que, l'heure de marcher

étant arrivée, je lève ma canne... En avant! Toute la ligne me suit à intervalles ariés. On me crie : « Trop vite! » Toujours des 75 derrière nous. Un gros éclat me touche entre les deux épaules, mais comme une pierre, sans pénétrer. Je me relève. Mon agent de liaison tombe, une balle dans le ventre... Il est tout jeune, il m'appelle : « Sergent... Sergent... ! » Je lui crie de se traîner dans un trou d'obus, que les brancardiers vont venir, et nous continuons... Le tir des nôtres s'allonge enfin... Mais les mitrailleuses boches et les bombes Aazen font rage.

Nous avons parcouru environs 400 mètres. Je touche au réseau des fils de fer de la Hunding. Il est intact. Impossible de passer. Je me retourne : « Couchez-vous! » Déjà je ne vois plus que quelques hommes debout. Ils s'aplatissent. Je gagne moi-même un petit trou d'obus. L'attaque a échoué. Nos artilleurs tirent encore un moment, là-bas, très loin, puis toute canonnade cesse. Les mitrailleuses ennemies crépitent toujours, et fauchent, fauchent en avant de la position. Il faut rester là.



BERRY-AU-BAC. — VUE SUR L'AISNE AVEC COTE 108

Que se passe-t-il autour de moi? J'essaie de me rendre compte. Devant moi, le réseau boche. A ma gauche... rien... A ma droite, à dix pas, le sergent, chef de ma deuxième demi-section, et un caporal, à plat ventre côte à côte... Plus loin, un de mes fusils-mitrailleurs... Un peu plus loin encore un grenadier... probablement sans grenades... Derrière moi, un autre homme que je ne puis reconnaître... De rapides coups d'œil m'ont appris tout cela, peu à peu, rares étant les moments d'accalmie où je puis lever la tête... Entre temps, ayant tiré de mon ceinturon ma pelle à manche court, j'agrandis mon trou, tâchant de loger une jambe, puis l'autre, un coude, l'autre... La terre est douce et facile, mais il me faut travailler couché sur le côté, sans pouvoir même me mettre à genoux... A présent, le soleil perce le brouillard. Il doit être près de midi... J'ai faim. J'extrais de ma musette un morceau de pain tout souillé de terre et du chocolat détrempé... Puis je hume péniblement une gorgée de vin à mon bidon...

Un silence relatif s'établit... Je tente d'examiner la position à la jumelle... A droite, impossible de rien voir : la forêt de barbelés rouillés, entremêlés de pieux et d'herbes sèches. A gauche, une déclivité de terrain, une vallée, puis une pente de gazon roux sur laquelle je vois des hommes debout que je prends pour des Français. Je me tourne alors, joyeux, vers les compagnons que je sais tout près : « Ça marche sur la gauche, dis-je à mi-voix, on avance! » A peine ai-je terminé qu'une bombe Aazen, dont on n'a pas entendu le départ éclate derrière nous... Puis une autre à gauche, deux en avant... Nous sommes repérés... Il y a devant nous, à quelques mètres, une tranchée d'où ma voix a été entendue par le guetteur boche et nous allons être « cherchés » jusqu'au soir !... Mes compagnons doivent me bénir! En silence, penaud, je me remets à creuser mon trou...

La canonnade a cessé tout-à-fait et les mitrailleuses font des trêves plus fréquentes. N'étaient ces satanées bombes Aazen... Tiens... des avions! Oh! ça bourdonne fort... Ils sont nombreux et volent très bas. Je braque ma jumelle. Miséricorde!... Une énorme croix de fer s'inscrit dans

la lentille ! Ce sont des boches !... S'ils veulent nous fusiller comme lapins, ils ont vraiment la partie belle ! Le cœur battant, je me retourne, je pique du casque en terre. J'essaie de me donner tout doucement une apparence de cadavre. Ah ! si je pouvais m'enfoncer dans la terre molle et froide ! Les moteurs font un bruit assourdissant... J'attends la grêle de balles dont une au moins va me clouer pour de bon au fond de la fosse que je me suis creusée... Non... Le bourdonnement s'atténue... Ils passent... Ils n'ont pas tiré ! Ça, c'est chic !... Nous respirons... Quelle heure est-il ? Cinq heures... Les nuages se teignent de pourpre... Encore un peu de patience et ce sera la nuit, la nuit libératrice... Je trace mon plan... Dès qu'il fera suffisamment noir, je sortirai en rampant et je ferai passer l'ordre de repli dans la tranchée des Sénégalais.



JONCHERY-SUR-VESLE

Le mouvement, opéré prudemment, s'effectue presque sans encombre : un seul tué. Dans la tranchée déjà pleine de blessés et de morts — dont beaucoup de Sénégalais — on se cherche, on se compte. Les brancardiers s'activent à la besogne. Notre commandant de compagnie, blessé, a pu être évacué.

Vers trois heures du matin, nous sommes relevés. Un capitaine a été envoyé pour rassembler ce qui reste de la compagnie. La lune est brillante et les mitrailleuses ennemies battent la plaine à courts intervalles. On se hâte de franchir le plateau dénudé. On revient au petit bois de sapins d'où nous partîmes l'avant-veille, au sud-ouest de Nizy-le-Comte...

Nous y demeurerons huit jours pendant lesquels d'autres coups de bélier seront donnés sans plus de succès... Nos chefs n'ignoraient pas l'impossibilité où nous étions d'emporter, avec nos moyens, une position de cette force. « Nous ne sommes personne et il faut donner l'impression que nous sommes beaucoup ! » avait dit le général de division à ses colonels. Nous comprenions, nous, que notre mission était la « mission de sacrifice » qu'on avait demandée déjà à notre 5e Corps d'Armée en 1914... Mais, maintenant, la fin de la guerre était proche, nous le savions... et les missions de sacrifice, quelques jours avant l'armistice... Enfin !... Puisqu'il le fallait ! Nous nous apprêtions à « remonter », quand, le 5 novembre, les boches lâchèrent pied. Débordée enfin, la position tombait...

Les trous de mine semés partout au long des routes ne nous empêchèrent pas d'avancer. Nous traversâmes Sévigny, puis Rocquigny, où les civils nous reçurent avec enthousiasme... drapeaux aux fenêtres... Nous venions d'atteindre Logny-Bogny quand nous apprîmes la cessation des hostilités...

Pierre Ladoué

XLIV

LA VICTOIRE



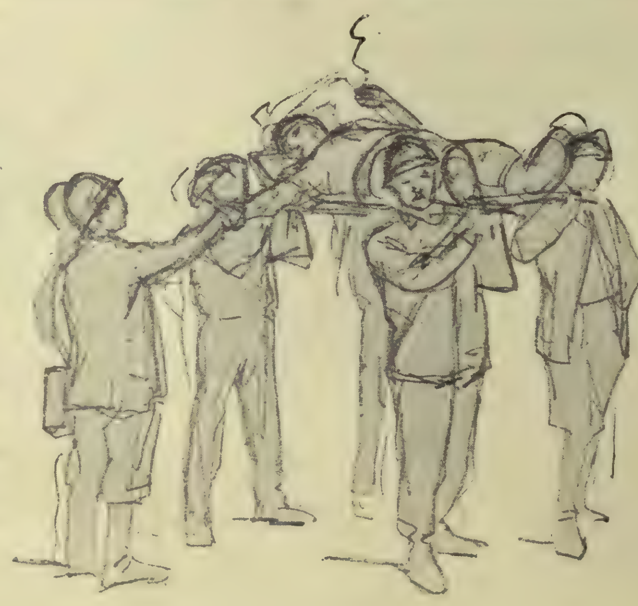
EPUIS le déclenchement de l'offensive des Flandres, Ludendorff s'est rendu compte du grave inconvénient que présentait le dispositif Hindenburg, dont l'orientation face au sud-ouest lui permettait difficilement de résister à un ennemi venant du nord. C'est pourquoi il avait songé à créer une puissante ligne qui emprunterait le cours de l'Escaut jusqu'à Valenciennes, puis celui de l'Écaillon, la forêt de Mormal, le canal de la Sambre à l'Oise et enfin l'Oise elle-même jusqu'aux tranchées de la Hunding Stellung.

Malheureusement, aux jours critiques où nous sommes arrivés, cette ligne est déjà sous le feu des canons lourds des Alliés; et pour échapper au désastre, point n'est d'autre ressource que de reculer encore, de faire une part plus large à l'incendie qui gagne irrésistiblement. La Meuse elle-même, tournée par l'offensive d'Argonne, n'est plus un obstacle sûr.

Le Quartier Maître Général allemand donne donc des ordres pour la constitution d'un nouveau système qui, partant de la pointe sud du Limbourg Hollandais, passera par Luxembourg, par Metz et rejoindra à Pagny-sur-Moselle le front de Lorraine encore intact.

C'est une solution désespérée. Elle indique que, vers le 20 octobre, à l'issue de la bataille des Flandres, Ludendorff considère la partie comme irrémédiablement perdue, et envisage comme une éventualité imminente l'abandon du nord de la France, de toute la Belgique et même d'une partie de la Lorraine allemande. Ce calcul, pourtant bien modéré, si l'on songe aux rêves qu'a conçus, il y a à peine six mois, l'État-Major allemand, se trouve encore trop audacieux. Faute de n'avoir pas su consentir à temps les sacrifices nécessaires, de n'avoir jamais su proportionner ses plans à ses moyens, d'avoir senti trop tard le danger de la situation, de n'avoir pas su s'adapter assez vite à ses exigences, de ne pas saisir peut-être encore toute sa tragique gravité, Ludendorff ne pourra plus exécuter la manœuvre qu'il médite. Désormais Foch tient sa proie; il n'est pas homme à la laisser échapper.

Pourtant, quelques divergences de vues se sont produites entre les Alliés, dont l'effet pourrait être de sauver l'ennemi du désastre, si elles s'accentuaient. Le maréchal Haig croit que les Allemands sont encore susceptibles d'offrir une résistance puissante et prolongée, et il désirerait voir des négociations s'engager avec eux sur la base de l'évacuation des territoires occupés.



Foch, lui, estime que l'ennemi est vaincu moralement autant que matériellement; qu'il est mûr pour recevoir le coup de grâce, et que négocier dans ces conditions serait commettre un crime qui préparerait de redoutables lendemains. La victoire est certaine avec un dernier effort; il faut la réaliser à tout prix.

Heureusement, Pershing et Pétain se rangent à l'avis du maréchal; et, loyalement,



XLIV

LA VICTOIRE





F. Foch

le grand chef britannique les imite. Donc, Foch maintient ses ordres d'offensive générale : dans les Flandres, en direction de Bruxelles; au centre, en direction de Givet; à droite, en direction de Mézières et de Sedan. Partout, il s'agit de pousser droit, sans arrière-pensée, à fond et toutes réserves en ligne, jusqu'à un résultat définitif.

Haig est déjà engagé; il n'a qu'à intensifier son effort. Foch va se rendre en Belgique, auprès du roi Albert, pour étudier avec lui les moyens d'accentuer la progression belge. Il écrit en même temps à Pétain, le 20 octobre, pour lui demander de pousser en avant toutes ses Armées et de préparer une nouvelle et formidable offensive franco-américaine en Lorraine, par les deux rives de la Moselle, droit vers les communications de l'ennemi.

En attendant, ne se sentant plus, à Bombon, assez au centre de son dispositif, il transporte son Quartier Général à Senlis, d'où il pourra rayonner plus facilement, et aussi être à portée de Paris, où sa présence est indispensable pour débattre les conditions de l'armistice dont on s'occupe activement dans les milieux gouvernementaux. C'est ainsi que l'embrasement de la ligne va devenir général, depuis la mer du Nord jusqu'à la Suisse. La bataille ne s'arrêtera pas que l'ennemi n'ait demandé grâce.



AU CENTRE

C'est le 29 octobre que le maréchal Haig a donné l'ordre d'offensive aux Armées Horne, Byng et Rawlinson, qui doivent pousser ensemble en direction de Mons. L'Armée Debeney appuiera à droite l'offensive britannique.

Devant Horne se trouve le saillant de Valenciennes, puissamment organisé. Ce saillant, il faut le réduire avant de songer à déclencher l'action générale.

Le 1er novembre, à 5 h. 15, sur un front de 9 kilomètres, le 22e Corps britannique et le Corps canadien de l'Armée Horne, le 17e Corps de l'Armée Byng, se lancent à l'assaut, franchissent l'Escaut au nord de Valenciennes, pénètrent dans les faubourgs de la ville, et refoulent à travers les rues l'ennemi qui oppose une résistance acharnée. Nos Alliés s'emparent de Maresches, débordant Valenciennes par le sud. Au cours de ces furieux combats, qui coûtent à l'ennemi des pertes très élevées, 3.000 prisonniers appartenant à vingt régiments différents sont restés entre les mains des Anglais.

Le 2 novembre, la lutte continue dans Valenciennes où les Allemands ont organisé de nombreux centres de résistance, abondamment garnis de mitrailleuses. Le soir, toute la ville est enfin occupée, et on y capture un millier de prisonniers.

Dès lors, toutes les Armées britanniques sont à pied d'œuvre et Haig peut déclencher son offensive générale. Il a devant lui d'importants obstacles : le Quesnoy, le fossé de l'Écaillon, la redoutable forêt de Mormal. Mais le temps, demeuré affreux jusque là, est devenu beau et facilite les opérations.

Le 4 novembre, de grand matin, après un violent bombardement préparatoire, c'est le barrage roulant, puis l'assaut. Horne, Byng, Rawlinson et Debeney se précipitent en avant, et l'ennemi, terrifié par l'artillerie et par les tanks, plie partout.

De l'Armée Horne, le 22e Corps et le Corps canadien, vainqueurs de Valenciennes, franchissent l'Aunelle, et enlèvent Sebourg et Triez.

De l'Armée Byng, les 6e et 18e Corps enlèvent Wargnies et Bry, débordant Le Quesnoy par le nord; le 4e Corps, un moment retardé par une contre-attaque, enlève Louvignies et déborde la ville par le sud, se glissant entre elle et la forêt de Mormal.

Devant ce double enveloppement, Le Quesnoy tombait, le soir, aux mains des Néo-Zélandais qui y capturaient 1.000 prisonniers et un matériel important. Enfin, le 14e Corps réussissait à s'infiltrer et à se maintenir dans la forêt de Mormal où un âpre combat se poursuivait pendant toute la nuit.

Landrecies est ainsi débordé par le nord; Rawlinson s'en empare, puis il franchit la Sambre sur des radeaux, en dépit du feu de l'ennemi.

Prolongeant la droite anglaise, Debeney s'est porté en avant, lui aussi, à 5 h. 45, le long du canal de la Sambre, entre Oisy et le coude de l'Oise à Vadencourt. Il s'agit, pour lui, d'enlever Guise et de prendre à revers la Hunding Stellung que l'Armée Humbert, qui a remplacé l'Armée Mangin dans le groupe Fayolle, et l'Armée Guillaumat, du groupe Maistre, menacent de front.

D'emblée, le canal est franchi et nos soldats enlèvent Boué, Dorengt et Lesquielles-Saint-Germain, à 3 kilomètres de Guise. 4.000 prisonniers et une centaine de canons sont les trophées de ce brillant coup de boutoir, qui promet pour demain la conquête de Guise et l'évacuation sans coup férir de la formidable Hunding Stellung.

Le 5 novembre, les progrès continuent et la victoire s'affirme. Sauf dans la forêt de Mormal où la résistance se prolonge, mais où nos Alliés progressent irrésistiblement, les Armées d'Otto von Below, de Marwitz et de Hutier cèdent et se replient. Ce n'est pas encore la déroute, mais c'est la retraite précipitée, en grand désordre par endroits, l'ennemi ayant dû, pour alimenter la bataille, engager en hâte des unités puisées un peu partout, et jetées dans la fournaise au hasard des arrivées.



d'après L. Lissac.

PASSAGE DES TROUPES AMÉRICAINES A LA FERTÉ-GAUCHER

Les prisonniers affluent; on en a dénombré plus de 10.000; de nombreux canons sont enlevés. Les vainqueurs se servent de ces pièces quand elles sont utilisables et que leurs caissons sont remplis d'obus, ce qui arrive souvent; sinon, ils les négligent : on les retrouvera plus tard.

Berlaimont, Aulnoye sont dépassés, ainsi que Favril et Beaurepaire. En passant, Debeney enlève Guise, ce qui marque l'abandon de la ligne Hunding par l'adversaire.

Le résultat de cette foudroyante poussée est prodigieux. Le front allemand chancelle, et un grand repli des XVIIe, IIe, IXe, VIIe et Ire Armées commence, depuis Condé-sur-l'Escaut jusqu'à Rethel.

Le 5 au soir, l'avance générale des Armées alliées est d'une dizaine de kilomètres, sur un front de 200. Le front passe près de Bavai, englobe Aulnoye et Beaurepaire, touche au Nouvion, englobe Sains-Richaumont, Marle, Dizy-le-Gros... Alors Mons, Maubeuge, Avesnes, Hirson, Mézières sont immédiatement menacés. Les positions Hermann et Hunding sont tombées; la position Brunehilde est prise à revers par Rethel.



CHAMPAGNE ET ARGONNE

Mais Gouraud et Pershing, habitués à vaincre ensemble, n'ont pas attendu que la barrière de la Brunehilde Stellung s'écroule devant eux. Ils ont mieux aimé la forcer.

Le 1er novembre, à 5 h. 15 du matin, Gouraud lançait à l'assaut le 14e Corps, dont la division Spire enlevait Rilly-aux-Oies et la division Tatin, Voncq, tandis que le 38e Corps surprenait le passage de l'Aisne et enlevait Falaise.

A 6 heures, l'Armée américaine de Liggett s'ébranlait à son tour. Après une courte et vigoureuse préparation d'artillerie, le 3e Corps américain s'emparait de Doulion et d'Andevanne, et le 5e Corps de Landres, marquant, le soir, une progression de 12 kilomètres, obtenue d'un seul élan.

Le 2 novembre, malgré la pluie glacée, malgré de violentes contre-attaques, nos 14e et 38e Corps forcent partout la résistance de l'ennemi et poussent les Allemands vers Le Chêne, à travers une région boisée où se multiplient les embuscades meurtrières. Le soir, le confluent de l'Aire et de l'Aisne est largement dégagé et Grandpré est débordé.

Liggett y est déjà entré. Il a jeté en ligne son 1er Corps; et partout l'ennemi fatigué plie devant

la fougue de ces soldats jeunes, vigoureux, pleins d'enthousiasme et de foi. Remonville est enlevé, et Barricourt, et Buzancy ; par endroits, l'avance dépasse 6 kilomètres.

Le 3 novembre, en liaison étroite, Gouraud et Liggett continuent leur progression. Notre 38e Corps s'empare de La Croix-aux-Bois, puis est relevé en première ligne par le 9e, qui pousse à travers Noirval, Châtillon-sur-Bar, et arrive au Chesne, à la nuit tombante, cavalerie en tête.

Notre 14e Corps borde le canal des Ardennes. Quant aux trois Corps d'Armée de Liggett, ils se sont rendus maîtres de Mont-devant-Sassey, de Montigny, et ils abordent la lisière de la forêt de Stenay.

Le 4 novembre, toute l'Armée Gouraud est devant le canal des Ardennes, dont von Einem défend âprement le passage à grand renfort de mitrailleuses. Liggett est parvenu jusqu'aux abords de Beaumont et de Stenay.



Le 5 novembre, par ordre de Foch, il faut pousser à fond le long de la Meuse, en direction de Sedan. Et Gouraud dépasse Le Chesne, tandis que Pershing dépasse Beaumont et borde la Meuse en amont et en aval de Stenay.

De ce côté aussi, toute résistance est brisée ; la Brunehilde Stellung n'existe plus. Par Stenay, Pershing va tourner la Hagen Stellung qui, prolongeant la Hermann Stellung, résume avec elle le dernier espoir de l'ennemi.

Si les troupes allemandes se battent encore très bravement par endroits, le Haut Commandement est complètement désemparé, et l'on a bien l'impression maintenant que la direction supérieure fait défaut, que chaque commandant de Corps d'Armée, ou même de division, agit pour le mieux suivant son initiative... surtout selon le moral de ses troupes harassées qui manquent de tout.

Le 6 novembre, depuis la Meuse, à Létanne, jusque dans la région du Quesnoy, sur un front d'environ 200 kilomètres, les Armées de von Gallwitz, de von Einem, de von Eberhart, de von Hutier, de von Carlowitz, d'Otto von Below, tout le Groupe du Kronprinz d'Allemagne, reculent en désordre, poursuivies par nos cavaliers et par nos tanks, mitraillées par nos avions. Le soir, nos cavaliers ont repris le contact, après une abondante moisson de trophées, sur la ligne Rocourt, Omont, Gilincourt, Chaumont-Porcien, Rozoy-sur-Serre, Le Hocquet, Thenailles, Lerzy, Bavai.



Le 7 novembre, nouveau recul tout le long de la même immense ligne, et poursuite acharnée par les nôtres. Liggett lance ses troupes en auto-camions aux trousses de Gallwitz et de von Einem, et commence à franchir la Meuse vers Mouzon.

Gouraud progresse aussi, brisant quelques résistances, notamment à Saint-Aignan, à Singly, à Mazeny, et il atteint la lisière sud du bois de la Marfée.

Guillaumat avance d'une douzaine de kilomètres à travers les forêts de Signy-l'Abbaye et d'Estremont. Humbert, lancé vers Hirson, se heurte à l'ennemi, qui derrière la ligne du Thon couvre la ville à 2 kilomètres en avant, et paraît disposé à résister opiniâtrement.

Debeney, aussi, marche vers Hirson, refoulant les arrière-gardes ennemies sur une profondeur d'une quinzaine de kilomètres, et capturant des prisonniers et des canons. Rawlinson occupe Avesnes.

Au total, pour ce jour-là, c'est encore une avance moyenne de 12 kilomètres sur le même front de 200.

Le 8 novembre, l'Armée Gouraud, recueillant la magnifique récompense de ses efforts, occupait les hauteurs dominant la Meuse, depuis Sedan jusqu'à Mézières. Tout le champ de bataille du 2 septembre 1870 était là : plateau de Floing, calvaire d'Illy, presqu'île d'Iges... Que de poignants souvenirs dont cette journée de gloire réparatrice effaçait l'amertume !...

Obliquant vers l'ouest et empiétant sur la zone de marche de Gouraud, l'Armée américaine aurait voulu, elle aussi, entrer dans Sedan... Pourquoi?... L'Armée française n'avait-elle pas assez gagné cet honneur par quatre années de souffrances et de luttes héroïques?... La 40e division ne laissa pas prescrire son droit, et ce furent des patrouilles françaises qui pénétrèrent, le soir, dans la ville.

Guillaumat qui s'était heurté à une vigoureuse résistance, ne put, ce jour-là, dépasser la ligne Flize-Aubenton, à 3 kilomètres de Mézières, et Humbert ne réussit que dans la soirée à forcer la ligne du Thon, qui couvrait Hirson.

Mais déjà Debeney avançait en combattant, pour déborder cette ville par le nord. Quant à Haig, il avait encore prononcé, ce jour-là, une avance sérieuse vers Mons et vers Maubeuge, se rendant maître de toute la partie de la quatrième et dernière ligne de défense Valenciennes-Givet, comprise entre Valenciennes et Maubeuge.

A moitié écrasée, cette dernière barrière de l'ennemi s'effritait et croulait de l'ouest à l'est comme un château de cartes, sans même arrêter d'une manière appréciable l'élan des régiments britanniques, ivres d'enthousiasme.



LES FLANDRES

De ce côté aussi, l'offensive s'est déclenchée le 31 octobre.

Foch a passé dans les Flandres les journées du 21 et du 22 octobre. Il a longuement conféré avec le Roi Albert et avec le général Degoutte, et le plan des opérations a été arrêté dès cette date. Leur préparation a même été poussée très loin, en dépit du terrain, toujours peu favorable aux offensives, et du temps qui demeure affreux. Il s'agit d'enlever les hauteurs entre Lys et Escaut, et de forcer la ligne de ce dernier fleuve, faisant ainsi tomber à gauche la défense de Gand.

Le 31 octobre, à 5 h. 30, sous des rafales de pluie, l'Armée de Boissoudy se lance à l'assaut des hauteurs entre Lys et Escaut. Les 7[e] et 30[e] Corps, forts chacun de 3 divisions dont une américaine, et le 34[e] Corps, précédés de chars d'assaut, brisent du premier choc la résistance de la première ligne allemande, en dépit d'une vigoureuse défense et du tir meurtrier des mitrailleuses.

Déclenchée quelques minutes plus tard, l'offensive de l'Armée Plumer, précédée d'un formidable barrage roulant, obtient le même succès et rend nos alliés maîtres du cours de l'Escaut jusqu'à Berchem.

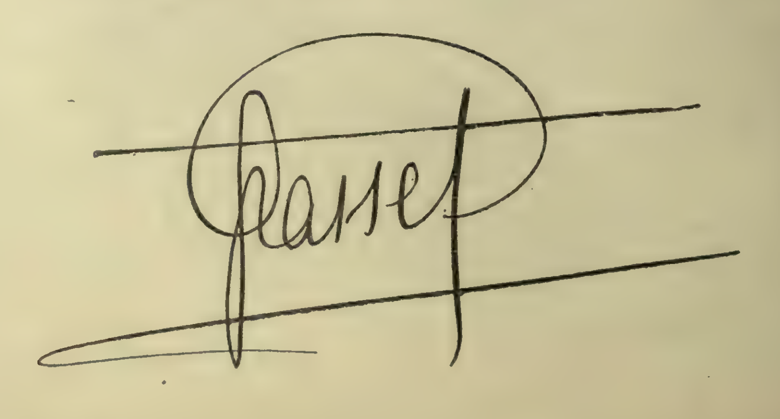
Sur ce point, le soir arrête le combat, car les troupes sont épuisées; mais, avec une sublime constance, les bataillons passent la nuit sur les positions conquises, dans l'eau et sous la pluie froide qui ne cesse de tomber.

Le 1[er] novembre, la lutte reprend, acharnée, dès les premières lueurs de l'aube. Boissoudy continue la conquête des plateaux, dépassant Vertheghem, Cruyshautem, et venant dans la soirée border l'Escaut sur 16 kilomètres, entre Melden et Eecke. Audenarde est occupé et Plumer s'empare de Gyselbrechtegem. La chute de Gand, débordé par le sud, n'est plus qu'une question de jours.

D'ailleurs, partout, l'ennemi démoralisé se retire. Il abandonne ses positions et son matériel; et, sur ses arrières, nos avions signalent de longues colonnes de voitures encombrant les routes. Par endroits, dans les villages, le drapeau belge est déjà hissé et on acclame les aviateurs. Par endroits aussi, d'immenses incendies s'allument... Les Allemands brûlent les récoltes sur pied, des fermes et des villages entiers.

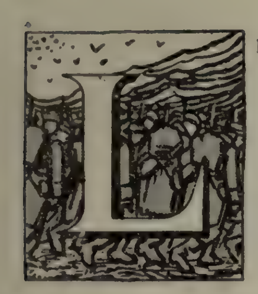
Le 2 novembre, au soir, après une marche des plus pénibles dans un pays inondé, le contact est repris sur la ligne Ecloo, Waereschoot, canal de la Lièvre, Tronchiennes, à 3 kilomètres à l'ouest de Gand.

Le 3 novembre, toute la frontière hollandaise est dégagée depuis la mer jusqu'au canal Terneuzen, derrière lequel l'ennemi se ressaisit. Sixt von Arnim tient aussi devant Gand, ayant tendu des inondations; mais s'il peut ainsi s'attarder, c'est uniquement parce que les Alliés ne veulent pas livrer sous les murs de cette belle ville une bataille dont ses monuments souffriraient. Or les patrouilles de Degoutte commencent à franchir l'Escaut en plein sud de Gand, et à progresser en direction d'Osterzeele.



XLV

LA POURSUITE



Le 9 novembre, c'est bien définitivement la poursuite qui a commencé sur toute la ligne. Ébranlées par le choc du 8, qui avait conduit les divisions de Byng aux portes de Maubeuge et celles de Horne à 8 kilomètres de Mons, les Armées allemandes du centre ont reflué sur tout le front, depuis Celles, au nord de Tournai, jusqu'à Sedan, sur près de 250 kilomètres.

Le recul, dans cette journée, atteint par endroits 20 kilomètres; et, cette fois, le Haut Commandement allemand ne peut certes pas se flatter d'exécuter une « savante manœuvre stratégique ». On recule, on fuit, parce que des divisions entières, harassées et affamées, ne veulent plus se battre. Des canons sont abandonnés sur place, souvent faute de chevaux pour les traîner, avec des convois entiers de vivres et de munitions, dont le personnel a fui, en proie à la panique... Des compagnies entières, qui se battaient encore bravement hier, mettent aujourd'hui bas les armes devant nos cavaliers. Les campagnes sont couvertes de fuyards désarmés, mais qui ont conservé leur sac bondé du fruit de leurs rapines. Au soir de Waterloo, le poète put être profondément ému, ainsi que les populations, témoins d'une grande catastrophe. Ils purent " trembler d'avoir vu la fuite des géants "... Or les hommes qui fuyaient ici avaient fait vaillamment leur devoir, eux aussi; et, pendant plus de quatre ans, ils avaient tenu le destin en suspens. Ils n'éveillaient aucune sympathie cependant, aucune pitié. Cette Armée orgueilleuse, vaincue et humiliée aujourd'hui, avait assassiné, pillé, violé, incendié, et, en fuyant, elle songeait surtout à conserver le produit de ses vols...

Ces soldats avaient souillé leur gloire ; ils avaient déshonoré la guerre...



Foch a déclenché la poursuite. La bête est à terre : c'est l'hallali.

Le 9 novembre, à 14 h. 30, il adresse à Degoutte, à Haig, à Pétain, à Pershing l'ordre suivant : « L'ennemi, désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. Je fais appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs Armées pour rendre décisifs les résultats obtenus. »

Donc Plumer franchit l'Escaut et pousse en direction de Ath, tandis que Birdwood enlève Tournai et progresse au delà.

En grande hâte, von Quast commence l'évacuation du saillant de Tournai, et recule de 20 kilomètres.

Rawlinson traverse Maubeuge et pousse jusqu'aux faubourgs de Mons.

En trombe, les soldats de Debeney dépassent Fourmies, Hirson, Amor, Trélon, et ont l'immense joie de rejeter, dans cette région, l'ennemi au delà de la frontière française.



Devant Humbert, quelques divisions d'élite s'accrochent dans les bois d'Harcy et de Signy-le-Petit; elles en sont débusquées à la baïonnette, et la 3e Armée marche sur Rocroy.

Guillaumat pénètre dans Mézières, enlevant Prix-les-Mézières avec le 4e Corps, atteignant la Sormonne avec le 17e, s'emparant de Neufmaisons et de Cliron avec le 21e.

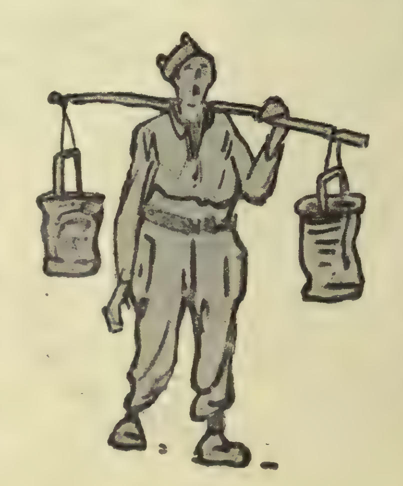
Gouraud lance le 11e Corps d'Armée sur le fort des Ayvelles dont il s'empare, bouscule à Mohon les arrières ennemies, et, franchissant la Meuse, occupe la citadelle de Mézières. Au delà de la Meuse, les Américains enlèvent Damvilliers et poussent vers Longuyon.

Le 10 novembre, de Mézières à Audenarde, le repli se précipite et par endroits se change en déroute. L'Armée belge occupe Gand; Boissoudy avance vers Grammont, Plumer et Birdwood vers Ath. Le saillant de Tournai n'existe plus. Quast a reculé ici de plus de 30 kilomètres en un jour.

Loin, au delà de Maubeuge, Rawlinson menace Thuin.

Les escadrons de Debeney, tourbillonnant autour des colonnes désemparées de l'ennemi, enlèvent des prisonniers par milliers, du matériel de chemin de fer, des canons, des convois, d'immenses magasins remplis d'approvisionnements de toutes sortes. Les cavaliers d'Humbert arrivent aux portes de Rocroy. Guillaumat atteint Charleville. Gouraud, après avoir occupé les faubourgs de Sedan, franchit la Meuse et prépare l'attaque de la région boisée de Bouillon. Dépassant Stenay, Liggett progresse vers Montmédy.

En somme, hormis quelques unités qui ont encore conservé un peu de moral et une partie de leur armement, l'Armée allemande est hors d'état de prolonger la lutte. Elle recule; elle fuit; demain, elle se débandera... du moins ceux de ses régiments qui auront échappé au vainqueur.



Car, depuis longtemps, Foch prépare en grand secret et avec un soin minutieux une attaque foudroyante, qui est susceptible de changer la défaite allemande en une catastrophe sans précédent dans l'histoire.

L'idée de ce coup de massue, qui abattra définitivement l'orgueilleuse nation, a pris naissance le 20 octobre, au moment précis où Ludendorff, vaincu moralement, commençait à désespérer de redresser la situation. Puissant psychologue, Foch a senti, avec un admirable sens de divination, que le moment allait être favorable de porter le coup de grâce.

Le général Pétain a donc reçu l'ordre de préparer une offensive en direction de Metz et de Sarrebrück par les deux rives de la Moselle, en plein dans les communications de l'ennemi. Dès le 23 octobre, Pétain a remis à Foch un premier projet d'action. Ce projet a été discuté, et les deux grands chefs ont abouti à la conclusion qu'il fallait agir vers Metz, par l'est de la Moselle.

Le général de Castelnau, commandant le Groupe des Armées de l'Est, dirigera l'opération. Six divisions américaines lui seront confiées, avec la 8e Armée du général Gérard, déjà à pied d'œuvre, et la 10e Armée de Mangin, qui va y venir.

Le 3 novembre, les Allemands conçoivent quelques soupçons, et comme le duc de Wurtemberg ne dispose dans cette région que de divisions fatiguées et fort réduites, l'évacuation de Metz et de Thionville est décidée et commencée. Les deux Kronprinz de Bavière et de Prusse commencent, du reste, eux aussi, l'évacuation du matériel de Belgique et de France. Il est évident pour eux que si les Français parvenaient dans la région de Luxembourg, ce qu'il faut prévoir, vu l'état de fatigue et de dépression morale où est l'Armée allemande, les cent neuf divisions composant les IVe, VIe, XVIIe, IIe, XVIIIe, VIIe Armées, qui luttent péniblement depuis Bruges jusqu'à Stenay, ne pourraient songer en aucune manière à évacuer leurs impedimenta. Comment même écouleraient-elles leurs effectifs par l'étroit couloir de moins de 50 kilomètres qui sépare Luxembourg de la frontière belge?

Or, malgré une réduction du front de plus de 200 kilomètres, Ludendorff n'a plus, pour toute réserve, qu'une dizaine de divisions fatiguées. Toute l'Armée allemande est déployée en un immense cordon, et aucune diversion n'est possible pour éviter l'inévitable désastre. En outre, la supériorité numérique est décidément passée du côté des Alliés, qui disposent de l'appoint de plus

de 500.000 Américains, tandis que l'Armée allemande, affaiblie depuis le 18 juillet de près de 200.000 morts ou blessés, de 380.000 prisonniers et de 6.600 canons, a vu disparaître vingt-trois de ses divisions, qui ont été dissoutes.

Le 4 novembre, Mangin est en Lorraine ; il dispose ses Corps d'Armée devant Nancy. La 2e Armée américaine du général Bullard se prépare aussi, en grande hâte.

Le 5, Foch s'impatiente. Le moment est venu ; il faut entamer l'action. Il écrit à Pétain de déclencher l'attaque, même si tout le monde n'est pas prêt. L'important, c'est de frapper vite. Il est entendu que l'assaut sera donné le 14 novembre.

Mais le Haut Commandement allemand a eu l'intuition de la catastrophe ; il n'ose pas l'attendre.

Napoléon III avait hésité à franchir la frontière belge pour que son Armée ne fût pas obligée de déposer les armes... Il avait voulu essayer de faire tête à l'orage et il était allé à Sedan. Là, se sentant trahi par la fortune, il avait attendu d'être entièrement enveloppé et réduit à l'impuissance pour aller rendre lui-même son épée au vainqueur. Il y a encore quelque chose de chevaleresque dans la suprême humiliation de ce pauvre homme.

Après lui, la France privée de ses Armées et de tout moyen de défense efficace, nos Armées de province et Paris investi crurent devoir prolonger, durant quatre mois, la lutte pour l'honneur. L'âme du peuple français voulait cela...

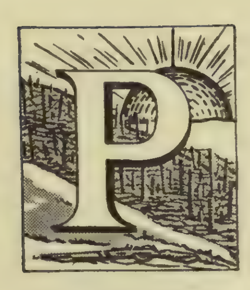
Le 11 novembre 1918, simplement menacé d'un enveloppement, le Grand État Major allemand, disposant encore d'une Armée de plus de 3 millions d'hommes et de 7.000 canons, faisait implorer par son Gouvernement un armistice équivalant à une capitulation en rase campagne.

Décidément, pour cette nation dont les soldats avaient terni leur gloire militaire par tant d'atrocités, la guerre était une affaire commerciale se traitant par les mêmes procédés que toutes les autres. Cette fois l'affaire avait mal tourné ; il était sage de remettre provisoirement les drapeaux dans leur gaine.



XLVI

L'ARMISTICE



OUR si ardente qu'ait été l'activité militaire au cours des prodigieux événements d'octobre et de novembre, l'activité diplomatique déployée pendant cette même période ne lui a cédé en rien. On s'est battu avec autant d'acharnement autour du tapis vert que sur les champs de bataille. Depuis le 15 septembre, c'est-à-dire à partir du moment où les deux poches de Château-Thierry et de Montdidier ayant été réduites, tout espoir de redresser la situation devenait précaire, le Gouvernement allemand, en dépit de a résistance non encore ébranlée des pangermanistes et du Grand État-Major, s'était efforcé d'amorcer des négociations avec les Gouvernements de l'Entente.

Le 24 septembre, tandis que Foch, ayant à peu près réalisé le refoulement des Armées allemandes jusqu'à la ligne Hindenburg, commençait à entamer cette ligne, le chancelier fit savoir qu'il était prêt à adhérer aux « 14 points » indiqués par le président Wilson, dans son message du 8 janvier, comme pouvant servir de base à la paix future.

Ces « points » envisageaient la suppression de la diplomatie secrète ; la liberté des mers ; la suppression de toute barrière économique entre les États faisant partie de la Société des Nations ; la réduction des armements ; l'admission de la Russie nouvelle dans la Société des Nations et la reconnaissance des nouveaux États, issus de l'Empire russe ; l'évacuation des territoires occupés par les Armées allemandes et la restitution à la France de l'Alsace-Lorraine ; l'autonomie des peuples d'Autriche-Hongrie ; la rectification des frontières d'Italie suivant le principe des nationalités ; le rétablissement de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro ; la protection des nationalités soumises aux Turcs ; la liberté des détroits ; la création d'une Pologne indépendante, avec accès à la mer.

De son côté, le nouveau Ministre des Affaires Étrangères, von Hintze, se déclarait prêt à tenter toutes les ouvertures de paix « en dépit des refus ironiques et des railleries de ses ennemis ».

Jusqu'à la fin de septembre, le Haut Commandement allemand avait obstinément refusé de s'engager dans cette voie, et les diplomates avaient dû assumer seuls la tâche ingrate de parler au pays de la nécessité d'une paix de conciliation. Hindenburg, comme Ludendorff, persistait orgueilleusement à ne pas vouloir avouer que l'Allemagne pouvait être vaincue.

Le 29 septembre, cependant, il fallut bien reconnaître que la situation militaire était grave... Subitement désemparés, les deux grands chefs s'empressèrent de déclarer que, seule, une paix immédiate était capable de sauver l'Armée. C'est que, vers Cambrai et vers Saint-Quentin, la ligne fortifiée s'effritait réellement bien vite sous les coups de Byng, de Rawlinson et de Debeney. Elle s'effritait si vite que le Grand État-Major fut saisi de panique en apprenant le désastre d'Orient. Au prince Max de Bade, qui venait de succéder comme chancelier au comte von Hertling, Hindenburg écrivait, le 3 octobre :

« Le Commandement suprême de l'Armée maintient sa demande formulée dimanche 29 septembre 1918, d'une offre de paix immédiate à nos ennemis. Par suite de l'écroulement du front de Macédoine et de la diminution des réserves qui en résulte pour le front Occidental, par suite aussi de l'impossibilité où nous nous trouvons de réparer les pertes très élevées qui nous ont été infligées dans les combats de ces derniers jours, il ne reste plus aucun espoir, autant qu'il est possible à un homme d'en juger, de forcer l'ennemi à faire la paix... L'Armée allemande reste solide et repousse victorieusement toutes les attaques, mais la situation devient de jour en jour plus critique et peut forcer le Haut Commandement à des décisions lourdes de conséquences. Dans ces conditions, il vaut mieux cesser la lutte, pour éviter au peuple allemand et à ses alliés des pertes inutiles. Chaque journée perdue nous coûte des milliers de braves soldats... »

Entendons bien que le vieux Maréchal ne con-

cevait pas encore à ce moment, malgré l'imminente défaite, autre chose qu'une « paix allemande ». Il voulait bien enfin consentir à accorder aux Alliés la paix que ceux-ci ne pouvaient qu'ardemment désirer ; mais, dans sa fausse compréhension de la situation générale, il ne songeait nullement à aller au delà.

Le prince Max de Bade était un homme habile que son extraordinaire souplesse rendait apte à évoluer au milieu des pires écueils. Persuadé que l'Entente ne traiterait jamais avec une Allemagne impérialiste et militaire, et comprenant déjà fort bien, lui, que la situation était désespérée, il imagina d'enlever son casque à Germania, et de la coiffer d'une manière de bonnet phrygien.

En moins de huit jours, le Gouvernement de Berlin devint purement démocratique ; même, les socialistes indépendants les plus notoires, tels que Scheidemann et Erzberger, y figurèrent avec le titre de Secrétaires d'État sans portefeuille, et le pouvoir militaire fut placé sous le contrôle des autorités civiles.



Aquarelle de Jean Lefort

BUTIN D'ARTILLERIE PRIS AUX ALLEMANDS (10 AOUT 1918)

Puis, tout de suite, le 6 octobre, Max de Bade adressait au président Wilson une note où il le priait :

« De prendre en main la cause de la paix, d'en informer tous les États belligérants et de les inviter à envoyer des plénipotentiaires pour ouvrir des négociations. La base des négociations était toujours « les 14 points », et le Chancelier demandait surtout, pour éviter que l'effusion du sang continuat... la conclusion immédiate d'un armistice général sur terre, sur mer et dans les airs ».

D'un naturel plus flegmatique, le président Wilson crut devoir demander des éclaircissements. S'agissait-il bien d'accepter d'emblée, sans discussion, les 14 points avant toute conversation ? Le Chancelier parlait-il au nom de l'Empereur ou au nom de l'Allemagne ? Enfin, il était bien entendu que l'évacuation des territoires occupés précéderait tout armistice...

Le Catelet venait de tomber ; Cambrai allait succomber ; Horne poussait vers Lille, et Gouraud en Champagne ; il fallait se hâter. Dès le 12, les demandes du président Wilson recevaient toutes de Berlin les réponses les plus satisfaisantes.

Aussi, grandes furent la déception et la colère allemandes quand, en réponse à ces protestations, le président Wilson émit encore, le 14 octobre, le désir formel de voir disparaître complètement le pouvoir militaire impérial, considéré comme l'obstacle le plus sérieux à toute paix durable. Le choc fut rude. On discuta. Wilson s'obstina et alla jusqu'à déclarer, le 23 octobre, que le Gouvernement allemand, demeuré irréductiblement militariste, ne lui inspirait aucune confiance.

Malgré l'extrême gravité de la situation, le Haut - Commandement se ressaisit un instant sous l'outrage ; et, le 24, Hindenburg lançait une proclamation retentissante où il affirmait la nécessité de la lutte à outrance, puisque le président Wilson exigeait l'humiliation de l'Allemagne. De cette manœuvre, pas plus que des autres, le président Wilson ne fut nullement ému.

Or, depuis la mer du Nord jusqu'à Verdun, le système des positions Preuss, Bayern, Wotan, Siegfried et Alberick n'existait plus. Maîtres de Lille, de Saint-Quentin et de Laon, les Alliés étaient aux portes de Valenciennes et de Rethel. Le Reichstag s'indigna de l'incompréhensible aveuglement des chefs de l'Armée, et il exigea le renvoi immédiat de Ludendorff, l'âme du parti militariste, devenu le véritable dictateur de l'Allemagne.

Le 25 octobre, le général Groener remplaça donc Ludendorff comme Quartier Maître Général. Il avait la triste mission de présider à la débâcle.

Le 31 octobre, la Turquie capitulait.

Le 3 novembre, l'Autriche capitulait. Il fallut prélever une division bavaroise sur les maigres ressources du front occidental pour couvrir la

frontière du Tyrol contre une offensive possible de quelques divisions italiennes.

Plus graves encore que tout cela, des mouvements bolchevistes se produisaient en Allemagne, et les marins de la flotte se mutinaient.

Or Foch frappait toujours, et la cavalerie des Alliés, lancée en rase campagne, talonnait maintenant les Armées allemandes, dont nos avions mitraillaient la retraite.

A cette date, l'accord est enfin réalisé entre les Alliés. Le 5 novembre, le président Wilson annonce au Chancelier que le maréchal Foch est autorisé à recevoir les représentants du gouvernement allemand et à leur communiquer les conditions de l'armistice. Le 6 novembre, le Chancelier Max de Bade était renversé; et le 7 novembre, à minuit 30, Foch recevait du Grand État-Major allemand le télégramme suivant :

« Le Haut-Commandement allemand, sur l'ordre du Gouvernement allemand, au maréchal Foch :

« Le Gouvernement allemand ayant été informé par les soins du Président des États-Unis que le maréchal Foch a reçu le pouvoir de recevoir ses représentants accrédités et de leur communiquer les conditions de l'armistice, fait connaître les noms de ses plénipotentiaires et demande l'endroit où ils pourront pénétrer dans les lignes françaises. Il demande aussi une suspension d'armes, dans l'intérêt de l'humanité ».

Le maréchal répondait, à 1 h. 25, que les plénipotentiaires allemands auraient à se présenter aux avant-postes de la 1° Armée française sur la grand'route de Maubeuge à Guise. Lui-même quittait Senlis, dans la soirée, par son train spécial, pour se rendre à la petite gare de Rethondes, à 10 kilomètres de Compiègne, où les délégués allemands devaient arriver à 17 heures.

Foch est à Rethondes à 18 h. 30, accompagné du général Weygand, son Chef d'État-Major, son confident et son ami, et de deux ou trois officiers de son État-Major. Il y trouve les amiraux anglais Roslyn Wemyss et Hope, qui venaient représenter la Grande-Bretagne; mais les délégués allemands, retardés par le mauvais état des routes et par divers incidents de voyage, ne sont pas encore là.

Ils ne se présenteront à Houdroy, à 2 kilomètres de la Capelle, qu'à 21 heures, aux avant-postes du 171° régiment d'infanterie, d'où, par le Quartier Général du général Debeney, ils gagneront le 8 novembre, à 7 heures du matin, la gare de Rethondes.

Ils sont six : M. Erzberger, ministre d'État, Président; le général von Winterfeld, ancien attaché militaire à Paris, remplaçant le général von Gündel, commandant le Détachement d'Armée d'Alsace, qui s'était récusé; le Comte Obendorf, ministre plénipotentiaire; le capitaine de vaisseau Vanselow; le capitaine d'infanterie Geiger; le capitaine de cavalerie Helldorf.

Foch ne les reçoit qu'à 9 heures. Avec affectation, le télégramme du Haut-Commandement avait omis de mentionner que c'était le Gouvernement allemand qui sollicitait un armistice. Avant toute prise de contact, le maréchal fait préciser cet important détail par les délégués allemands. Erzberger et le Comte Obendorf ayant formellement déclaré qu'ils *sollicitaient un armistice*, Foch leur en communique les conditions. Il accorde un délai de 72 heures, à partir de 11 heures (heure française) pour les accepter, mais refuse toute suspension préalable des hostilités.

Certes, l'acceptation des conditions imposées, que les délégués devaient soumettre à leur Gouvernement, était de nature à légitimer 72 heures de réflexion. Voici ces conditions en substance :

1° Cessation des hostilités six heures après la signature de la convention.

2° Évacuation immédiate des pays envahis et de l'Alsace-Lorraine.

3° Rapatriement, dans les quinze jours, des habitants de ces pays maintenus hors de chez eux contre leur volonté (otages ou autres.)

4° Abandon de 5.000 canons (2.500 lourds et 2.500 de campagne); 25.000 mitrailleuses; 3.000 minenwerfer; 1.700 avions (parmi lesquels tout d'abord les appareils de bombardement). Tout ce matériel en bon état.

5° Évacuation de la rive gauche du Rhin par l'Armée allemande, terminée 31 jours après la signature de l'armistice. Cette région sera occupée et administrée par les Alliés et par les États-Unis. La rive droite du Rhin, sur une profondeur de 10 kilomètres, sera zone neutre, ainsi qu'un cercle de 30 kilomètres de rayon formant tête de pont devant Mayence, Coblentz et Cologne.

6° Aucune destruction ne sera effectuée dans les pays évacués par les Armées; aucune évacuation de matériel; les dépôts et installations militaires seront livrés.

7° Les voies de communications et les télégraphes

seront respectés. 5.000 locomotives et 150.000 wagons, ainsi que 5.000 camions automobiles, et tout le matériel nécessaire à l'exploitation des pays rhénans, seront livrés dans 36 jours.

8° 48 heures après la signature, les mines et les dispositifs nuisibles seront signalés.

9° Les Alliés auront droit de réquisition dans les pays rhénans, L'entretien des troupes d'occupation demeurera à la charge de l'Allemagne.

10° Les prisonniers de guerre des Nations alliées seront immédiatement rapatriés, sans réciprocité.

11° Les prisonniers blessés seront laissés sur place et soignés par les moyens allemands.

12° Les pays envahis à l'Orient de l'Empire seront évacués jusqu'aux frontières de 1914.

13° La Russie sera immédiatement évacuée et les instructeurs allemands seront rappelés.

14° Les réquisitions allemandes cesseront immédiatement en Roumanie et en Russie.

15° L'Allemagne renonce aux traités de Brest-Litowsk et de Bukarest.

16° Les Alliés ont libre accès en Pologne par Dantzig et par la Vistule.

17° L'Afrique Orientale allemande sera évacuée.

18° Les internés civils alliés, condamnés ou non, seront rapatriés.

19° Les dommages causés seront réparés. Les fonds de la Banque de Belgique seront restitués, ainsi que l'or russe ou roumain, qui sera pris en charge par les Alliés jusqu'à la paix.

20° Les hostilités cessent aussi sur mer.

21° Les marins alliés prisonniers sont restitués sans réciprocité.

22° Tous les sous-marins seront livrés, quinze jours après la signature de l'armistice.

23° Seront livrés aussi : 6 croiseurs de bataille que les Alliés choisiront ; 10 cuirassés d'escadre ; 8 croiseurs légers ; 50 destroyers.

Ces navires seront prêts à quitter les ports allemands 7 jours après la signature de l'armistice. Les navires restant seront désarmés.

24° Les mines posées seront indiquées et les Alliés auront droit de dragage.

25° Les Alliés auront libre passage en Baltique.

26° Le blocus de l'Allemagne est maintenu : les navires allemands trouvés en mer seront sujets à capture et le ravitaillement de l'Allemagne sera assuré par les Alliés.

27° Les forces aériennes allemandes seront groupées dans des bases désignées.

28° Le matériel de côte et de ports, qui se trouve en Belgique, y restera.

29° Les ports de la mer Noire seront évacués ; les navires russes seront remis aux Alliés ; les navires neutres retenus en captivité seront libérés.

30° Les navires de commerce enlevés aux Alliés leur seront restitués.

31° Il est interdit de détruire aucun navire.

32° Avis sera donné aux neutres du rétablissement de la liberté du commerce.

33° Tout déplacement de navires allemands sous pavillon neutre est interdit.

34° La durée de l'armistice sera de 36 jours. Un préavis de 48 heures sera nécessaire pour le dénoncer.

Le maréchal Foch, l'amiral Wemyss, M. Erzberger ont apposé leur signature au bas de ce document.

L'épopée va finir dans le burlesque. Le sacrifice sanglant de millions de héros va être couronné par une manœuvre de chantage.

Tandis que le capitaine Heldorf, chargé de porter les conditions de l'armistice à Berlin, éprouve les plus grandes difficultés à franchir la ligne des avant-postes allemands, tant sont grands la nervosité et le mauvais esprit des sentinelles, le général de Winterfeld, transformé en diplomate, fait au général Weygand le plus sombre tableau de l'effondrement militaire de l'Allemagne. A l'entendre, l'Armée allemande n'existe plus ; elle n'est plus capable du moindre effort et le bolchevisme va



avoir beau jeu de l'autre côté du Rhin, en attendant de franchir la frontière et de se répandre dans les pays occidentaux... Vraiment il serait sage de ne pas briser complètement cet incomparable outil de paix qu'est l'Armée allemande. Quelque peu diplomate, lui aussi, à ses heures, Weygand prêtait une oreille intéressée aux développements pathétiques du général allemand, et hochait la tête à ses conclusions.

Cette même journée du 9, arrivait à Rethondes un officier du Grand État-Major, le major von Bapst, chargé de développer la même thèse du danger spartakiste.

Foch a examiné quelques suggestions présentées par les plénipotentiaires allemands ; en bloc, il les a repoussées.

Le 10 novembre, tandis qu'à Rethondes on attend toujours la décision du Gouvernement de Berlin, la poursuite se précipite sur toute la ligne. Les régiments allemands ne tiennent plus nulle part. Foch avertit Erzberger que le délai accordé expire le lendemain, à 11 heures du matin.

Le soir même, à 19 heures, un télégramme laconique, intercepté d'ailleurs par Senlis, apportait aux délégués allemands l'approbation qu'ils attendaient avec angoisse.

Le 11 novembre, à minuit 1/2, Erzberger demandait à entrer en séance ; et à 5 h. 1/4 du matin, les plénipotentiaires apposaient leur signature au bas des conditions qui leur avaient été imposées. Les hostilités devaient cesser six heures plus tard, c'est-à-dire à 11 heures du matin.

Jusque là, la poursuite continua, sans relâche. Les Belges entrèrent à Gand ; le Corps de cavalerie français Robillot à Grammont ; l'Armée Plumer à Mons. Au centre, l'ennemi évacuait d'une part le territoire jusqu'à Chimay, de l'autre abandonnait Rethel. La résistance mollissait partout ; les unités ennemies opéraient chacune pour leur compte et souvent se désagrégeaient ; nos avant-gardes les talonnaient en cueillant des prisonniers et des trophées.

Basset

LA GUERRE MODERNE : DES PARLEMENTAIRES EN AUTOMOBILE

Lorsque nous prononçons le mot « parlementaire », notre esprit évoque instinctivement le tableau classique : un officier debout, les yeux bandés, la tête rejetée en arrière dans une attitude un peu théâtrale, s'avançant les mains vides, d'un pas résolu, dans l'atmosphère à la fois sombre et lumineuse des fusillades interrompues. Derrière lui, à quelques pas, généralement à cheval, et leurs vêtements brillants faisant contraste avec les siens, souillés de boue, deux autres personnages, dessinés, eux aussi, une fois pour toutes : le trompette, les lèvres collées à l'embouchure de son instrument, le porte-fanion, dressant un grand drapeau blanc. Tableau, en effet, et dont, au surplus, beaucoup de peintres se sont inspirés en maintes toiles célèbres !

Il appartenait à la guerre moderne, dans laquelle la machine a joué, en tout et partout, un rôle si considérable, de nous offrir la primeur d'un spectacle tout différent : d'une part, un extraordinaire dialogue engagé entre les Grands Quartiers Généraux par la voie de la télégraphie sans fil ; de l'autre le passage des lignes en pleine nuit, par de simples voitures automobiles !... Mais est-ce bien le moment de philosopher ? Les faits parlent ici d'eux-mêmes ; et le lecteur préférera, certainement, un simple récit, sec et précis.



C'est le 7 novembre, au matin, en plein déménagement du Quartier Général de la 1re Armée (Armée Debeney), qui se portait de Beaulieu-les-Fontaines (Oise) à Homblières (Aisne), que des ordres furent donnés pour le transport probable des parlementaires allemands : à 8 heures, le lieutenant Randouin-Berthier, chef du Service Automobile du Quartier Général de l'Armée, recevait un coup de téléphone lui prescrivant d'envoyer d'urgence quatre voitures dans la zone du 31e Corps d'Armée, région de la Capelle, où les Allemands pouvaient être attendus à partir de midi. Quatre automobiles du Quartier Général se mirent en route : c'étaient trois voitures fermées et une voiture découverte (1). Cette dernière emmenait le

(1) Une Delaunay 28 chevaux, une Panhard 20 chevaux, une de Dion 15 chevaux ; la voiture découverte, une Renault 18 chevaux.

commandant de Bourbon-Busset, chef du 2e Bureau de l'État-Major de la 1re Armée, chargé de recevoir les parlementaires. Il fit arrêter le convoi dans la Capelle, à l'entrée du pays, devant une assez coquette maison, appartenant à un M. Pâques, et que les poilus de là-bas n'appelèrent plus, par la suite, que « la villa ». Là, deux autres autos, appartenant à l'État-Major du 31e Corps, vinrent se joindre à celles du Quartier Général de l'Armée :

Et... on attendit.

Sur ces entrefaites, on sait quelle bizarre correspondance s'était établie par l'intermédiaire de la T. S. F. Les « plénipotentiaires allemands » (radiotélégramme de 13 heures) se faisaient annoncer pour « 5 heures après-midi » (1).



UNE VOITURE HISTORIQUE

La 48774 avec son conducteur Roussel, qui a pris aux lignes le Secrétaire d'État Erzberger. Derrière, au coin, la petite maison à deux cheminées est celle où les parlementaires allemands ont soupé à minuit et demi (nuit du 7 au 8 novembre 1918), à Homblières (Aisne)

A cinq heures donc, le commandant de Bourbon monte dans la Renault (découverte) et se fait conduire lentement au delà de la Capelle, dans la direction d'Haudroy. Il attend assez longtemps, et rien n'apparaît.

Pendant ce temps, en effet, — le commandant l'ignorait — un nouveau radiotélégramme allemand annonçait un retard de trois à cinq heures !

La nuit était venue ; le commandant se fit ramener à la « villa ». Il laissait sur place le commandant Ducorney, du 19e bataillon de chasseurs, commandant du secteur, à qui il avait donné ordre de le faire prévenir s'il se passait quelque chose.

Puis, tout le monde ayant très faim, on improvisa un dîner.

On mangea, tant bien que mal. On attendit encore...

Et, enfin, c'est à 21 h. 15 que se produisit le fait, qui restera désormais à la fois comme l'un des plus importants et des plus pittoresques de cette guerre.

Tout à coup, au loin, dans la nuit et la pluie, apparaît une lueur de phares. Elle grandit, elle s'approche ; au-dessus d'elle, flotte et s'agite la tache claire d'un énorme drapeau blanc, en même temps que retentissent, dans le grand silence, des sonneries de trompette.

En cet instant, ce sont des poilus du 171e régiment d'infanterie — exactement de la 3e compagnie — qui tiennent les tranchées : c'est donc un de leurs chefs, le jeune capitaine Lhuillier, qui s'avance pour arrêter la première voiture.

Le point où s'est produit cette rencontre mémorable est la partie plate de la route située à peu près à mi-chemin *entre la Capelle et Haudroy, à quelques dizaines de mètres après la cote 232.*

On se regarde.

Il y a là quatre voitures allemandes : les deux premières découvertes, les deux autres fermées (1). C'est la première qui porte un drapeau blanc, *très grand* (2 à 3 mètres) et il est attaché à

(1) Quelques personnes ont pu croire qu'il s'agissait là de *traduction*. Toute cette correspondance aérienne a eu lieu, au contraire, en français.

(1) Une Mercédès, deux Becz, une non identifiée.

l'arrière, bien droit et bien haut, de telle sorte qu'il est *éclairé par les phares de la voiture qui le suit.*

A peine le capitaine Lhuillier s'est-il placé en travers de la route que, de la première voiture, saute un général allemand en grande tenue et un lieutenant. Ils s'avancent; et le lieutenant dit :

— Je vous présente le général Winterfeld.

Le général ajoute immédiatement, d'une voix claire, et pensant, évidemment, avoir déjà affaire à l'officier chargé de le recevoir :

— Je vous prie d'excuser notre retard, dont la cause est toute matérielle et hors de notre volonté.

— Mon général, répond le capitaine Lhuillier, je n'ai pas qualité pour vous recevoir; voulez-vous remonter en voiture.

En cet instant, la première voiture française, portant le commandant Ducorney, qu'on est allé prévenir, est arrivée à toute vitesse, et tous feux allumés. (1) On vérifie les papiers des parlementaires et de leur suite ; puis le clairon allemand est remplacé, sur le siège de la première voiture, par un clairon français ; et, la voiture française ayant fait demi-tour, les cinq voitures s'avancent vers la Capelle, aux sons du clairon français. De nombreux poilus se sont avancés et, dans la nuit, aux lueurs des phares, boueux et beaux, ils contemplent : pas un cri, pas un geste.

Il a été dit qu'on avait bandé les yeux aux Allemands. Ce détail est inexact. Des serviettes blanches *avaient été préparées ;* mais, par suite de l'heure, *elles ne servirent pas.*

Le court trajet entre le point que nous avons indiqué et la maison Pâques se passa sans accident. Notons seulement que, à peine cent mètres franchis, il fallut s'arrêter un bon moment parce que la première voiture allemande avait une panne d'éclairage; et que, à l'entrée de La Capelle, quelques officiers français arrêtèrent encore une fois la voiture. Enfin, on arriva à la « Villa ».

C'est là qu'attendait le commandant de Bourbon. Il se plaça au bas du perron, debout, grand, bien droit, glacial ; les Allemands descendirent des voitures ; et le général von Winterfeldt, toujours à la seule lueur des phares des autos, présenta, avec aisance, ses compagnons de voyage : le secrétaire d'État Erzberger, l'ambassadeur comte Oberndorf, le capitaine von Eldorf, le capitaine de vaisseau Danselow, le capitaine Geiger.

Cela faisait donc deux civils et cinq militaires. Suivaient trois domestiques, dont un civil et deux militaires.

Tout le monde entra dans la villa, où eut lieu le bref dialogue qu'on a souvent relaté, le commandant de Bourbon liquidant, en quelques paroles claires, la question des parlementaires arrivés dans l'après-midi : Pendant tout l'après-midi, il était venu, aux premières lignes françaises, des officiers allemands pour se plaindre qu'on ne cessât pas le feu alors « que l'armistice était signé. »

— Il est bien convenu, Excellence, dit-il à M. Erzberger, qu'il y a eu un malentendu et que c'est de leur propre initiative que ces officiers sont venus nous demander si l'armistice n'était pas signé ?

— Absolument. C'est une erreur d'interprétation de nos premières lignes.

— Et, par conséquent, les opérations continuent.

— Absolument.

Puis il leur fit part des conditions dans lesquelles allait s'accomplir le voyage et présenta les officiers français qui devaient, avec lui, servir de guides.

Ce fut très court. Et tout le monde reparut.

C'est alors que se fit le changement de voitures. Tous les Allemands montèrent, avec les officiers français, dans cinq des automobiles françaises : les valises furent portées *par eux* des voitures allemandes aux autres voitures.

Des quatre autos allemandes, deux furent reconduites immédiatement dans les lignes ennemies par la voiture française découverte portant le commandant Ducorney ; deux furent gardées à La Capelle pour parer à toute éventualité.

Et le cortège des voitures françaises se mit en marche, par la route La Capelle — Guise — Saint-Quentin.

Le nombre des curieux s'était augmenté ; mais toujours le même silence — plus poignant mille fois que les cris.

Il était environ 22 heures.



Le voyage se fit normalement. Une pluie fine, une sorte de bruine, plutôt, embuait l'atmosphère. On allait assez lentement, dans les trous

(1) Tous feux allumés !.. Ces détails ne paraîtront pas inutiles à ceux qui savent quelle obscurité absolue était de règle dans les lignes de l'avant. Ces voitures portant des phares allumés y constituaient un événement sensationnel.

et la boue, avec, de chaque côté, les ruines, les bouleversements, les débris de villages déchiquetés... Cinq voitures glissant ainsi, mystérieusement, dans la nuit, et portant la destinée de l'Allemagne ! Qui saura dire, quelque jour, la grandeur lugubre de cette étrange randonnée !...

L'arrivée à Homblières se fit à minuit 35.

Dans l'après-midi, on avait aménagé rapidement, dans une petite maison située auprès de l'église, une pièce, — *fort simple*, au surplus — pour y recevoir les voyageurs et leur donner un léger repas (1). N'oublions pas que ceux-ci étaient partis de Spa depuis la veille, dans la soirée ! Et à ce propos, il n'est pas superflu de signaler que plusieurs des parlementaires ne cachèrent pas la surprise qui leur était causée par la facilité de la circulation et l'ordre parfait régnant dans la zone française, comparés aux encombrements formidables de la zone allemande, dans laquelle ils avaient roulé plus de vingt heures pour faire 160 kilomètres !

Voici l'ordre de préséance dans lequel les parlementaires s'étaient installés dans les voitures : dans la première — une limousine Delaunay à carrosserie cannée — le secrétaire d'État Erzberger et le commandant de Bourbon ; dans la seconde : comte Oberndorf, et un officier français ; dans la troisième : général von Winterfeld, et un officier français ; dans la quatrième : capitaines von Heldorf et Geiger, un officier français ; dans la cinquième : capitaine de vaisseau Danselow et un officier français. Les trois domestiques s'étaient casés à leur gré.

Tout le monde descendit de nouveau à Homblières.

Aucun service d'ordre spécial n'était préparé et il n'y avait d'ailleurs là que *quelques* curieux.

Un mauvais perron de quatre ou cinq marches, une petite porte ; les Allemands entrèrent, sans hâte, le gros officier de marine le dernier. Plusieurs portaient de fort belles pelisses à cols de fourrures qu'ils ôtèrent dans l'entrée. Le goulot d'une bouteille dépassait de la poche d'un des domestiques.

Puis on entra dans la sal e à manger.

Dix couverts avaient été préparés autour d'une petite table ovale, couverte d'une nappe. Le lieutenant Bogrand, officier d'ordonnance du général Debeney, s'adressant alors à von Winterfeldt qui, décidément, continuait à mener l'affaire — sans doute parce qu'il parlait mieux le français :

— Mon général, nous avons mis, à tout hasard, dix couverts à la même table : mais voici une petite salle pour votre suite. Combien d'entre vous resteront-ils ici ?

Von Winterfeldt répondit, toujours très courtois :

— Sept ici ; trois à côté.

Silence. Une ordonnance déplace les couverts.

Comme il fallait cependant faire passer les trois domestiques allemands par cette même salle, le lieutenant Bogrand s'en excusa, d'un mot. Von Winterfeldt répondit en souriant :

— A la guerre comme à la guerre !

Et les sept se mirent à table.

Voici le menu qui leur fut servi :

Potage : crème d'orge
Jambon aux petits pois
Riz au chocolat
Fromage
Raisins
Café.

Dans quelques bouteilles, du vin rouge ordinaire.

Le repas resta morne. Les convives, sans se montrer précisément abattus, à l'exception peut-être de von Oberndorf qui avait l'air fort préoccupé, n'étaient pas évidemment en humeur de conversations frivoles. Donc ce fut un échange de *quelques rares propos, à bâtons rompus.* Le général von Winterfeldt s'était assis au milieu : uniforme gris-kaki clair avec le haut col bleu, et de nombreuses décorations.

Au dessert, le lieutenant Bogrand vint annoncer que le général commandant la 1re Armée allait venir dire quelques mots ; et, presque aussitôt, celui-ci (général Debeney) entra. Il porta la main à son képi, les Allemands se levèrent tous. Le général prit la parole :

— Messieurs, j'ai reçu l'ordre du maréchal Foch de vous faire prendre aux lignes françaises et de vous conduire à son État-Major. Nous vous avons servi ici un repas fort simple ; nous vivons d'ailleurs de la vie de nos hommes : ceci est le pain et le vin de nos soldats.

(1) Il y aurait à donner, sur cet aménagement, des détails : par exemple l'installation hâtive de lavabos et de... W. C., naturellement, installation faite d'ailleurs par des travailleurs boches (P. H.).

Les Allemands ne savaient toujours pas où ils étaient ni quelle suite immédiate allait avoir leur mission. Von Winterfeldt demanda :

— Quand pourrons-nous être reçus par Monsieur le Maréchal?

Le général répondit d'une voix assez sèche :

— Il vous le fera savoir quand vous serez rendus à son Quartier Général.

— Et quand allons-nous repartir?

— A l'instant; vos voitures sont prêtes.

Et il sortit.

Les voitures, en réalité, avaient été changées ; et cette fois, cinq automobiles (fermées) de l'État-Major Foch étaient venues se ranger dans la nuit, sur la route.

Les bagages furent de nouveau transbordés. Comme un des officiers allemands introduisait sa valise dans une des voitures, son ordonnance, qui tenait la portière, la lâcha par mégarde et celle-ci vint heurter le postérieur de l'officier : il se retourna et jeta sur l'homme, effaré déjà, un regard foudroyant.

Les phares se rallumèrent. Cette fois, une garde, composée de quelques hommes du 123e régiment d'infanterie, mettait, dans la pénombre, les taches vives de ses baïonnettes. L'un des Allemands fumait un cigare. Ils remontèrent tous dans le même ordre. Et le départ fut donné.

Il était 1 h. 55.

Moins d'une heure après, sans autre incident, on arrivait à la gare de Tergnier. Là, les Allemands montèrent dans un train, qui les amena sur la petite voie de garage de Rethondes.



Disons quelques mots maintenant sur ce qui se passa le lendemain 8 novembre.

Lorsque Foch eut fait connaître aux parlementaires le texte de l'armistice, il fut décidé qu'ils enverraient un courrier en Allemagne.

Celui-ci, le capitaine von Heldorf (1), fut conduit à Homblières par deux voitures de l'État-Major Foch. A Homblières, on leur substitua deux voitures du Quartier Général de la 1re Armée, une fermée et une découverte. Et le départ pour les lignes se fit à 17 heures, von Heldorf accompagné par le commandant de Bourbon.

(1) On a écrit le nom différemment. L'orthographe que je donne ici a été prise sur la valise du capitaine.

Arrivés à la Capelle vers 19 heures, l'officier allemand et ses bagages (des coffres contenant des papiers), furent repris par *les deux voitures allemandes laissées la veille*. Un drapeau blanc fut attaché à l'une d'elles ; un clairon monta sur le siège ; une auto française, portant le commandant de Bourbon, se plaça troisième. Et l'on s'avança, dans la direction d'Haudroy.

On allait prudemment, dans l'ignorance complète de l'endroit où se pouvait trouver la ligne de front proprement dite. Et il arriva alors une chose étonnante.

Les voitures avaient traversé plusieurs villages en ruines et déserts, lorsqu'elles arrivèrent à une agglomération de maisons qui pouvait être (?) Rocquigny ou Vignehies. La route s'interrompait, un pont peut-être (?) ayant été détruit. Le conducteur français descendit, chercha, tapa dans des fenêtres; et, soudain, un joyeux cri retentit dans la nuit :

— Les Français ! les Français !...

Les troupes allemandes, en effet, *venaient de partir !*

En un clin d'œil, une vraie foule de civils, femmes, enfants, entourèrent les voitures ; et ce fut, pour ces trois Français (le commandant, un sous-officier et le conducteur), une ovation et des embrassements indescriptibles.

— Les Français ! les Français !...

Une émotion poignante mettait des pleurs dans tous les yeux... les Allemands regardaient, étonnés.

Enfin, au moyen d'un détour, on put reprendre la route. Et c'est un peu plus loin que les automobiles furent, comme on l'a dit, repoussées tout à coup par des balles de mitrailleuses allemandes. En vain le clairon sonnait, en vain von Heldorf criait en allemand, se démenait, s'époumonnait : rien n'y fit.

L'affaire menaçait de tourner au tragique, car le danger était réel. Le commandant de Bourbon, bien que pas un muscle de son visage ne tressaillit, était alors en proie à une agitation intérieure violente : son frère avait été tué presque à ce même endroit en août 1914 ! Quel souvenir dans cette circonstance !

La scène dura près d'une heure. Enfin il fallut y renoncer. On fit demi-tour, et on rentra à La Capelle.

On sait comment, par la suite, se termina

DANS LES RUINES D'YPRES

Tableau de *Edmond Lesellier*





l'événement : le soir du 9, les radios ayant pu être échangés, les automobiles allemandes repassèrent enfin dans leurs lignes.



Un détail amusant pour finir.

Dans cette équipée de la soirée du 8, le conducteur français dont il a été question et qui fut embrassé à bouche-que-veux-tu par toute une population folle de joie, est l'abbé Guilloz, un rude poilu à barbe grise, décoré de la Croix de Guerre, que son chef nous présenta avec ces simples mots ;

— Toujours volontaire le premier pour les missions dangereuses.

— Ah! Ah! Monsieur l'abbé, lui avons-nous dit, il paraît que, la nuit dernière, vous vous êtes fait embrasser par plus de cinquante femmes!... et beaucoup étaient jeunes et jolies!

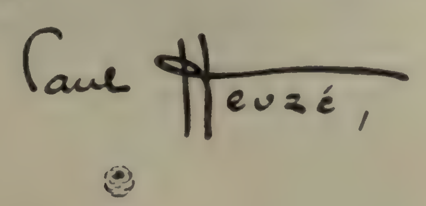
Le grand brave homme a répondu, sans aucune gêne, en souriant avec une bonhomie joyeuse :

— Oh!... mon lieutenant... tout simplement le baiser de... Paix!



Aquarelle de P. Lissac.

LES TAMBOURS ET CLAIRONS DU 9e BATAILLON DU 144e SONNENT " CESSEZ LE FEU " ET LA BERLOQUE, LE 11 NOVEMBRE A 11 HEURES, AU MOMENT DE LA CESSATION DES HOSTILITES



CONCLUSIONS

La bataille de France est terminée ; depuis le 21 mars, elle a duré 235 jours.

Sur 800 kilomètres de développement, elle a mis aux prises plus de 6 millions d'hommes, venus de toutes les régions de l'univers : d'un côté 13 Armées et de l'autre 14...

Gigantesque bataille mondiale, elle a cependant été le règlement de comptes tant attendu entre la France et l'Allemagne ; et c'est bien le génie français, clair, souple et vigoureux, qui y a vaincu la lourde méthode, la ténacité et l'orgueil germaniques.

Au point de vue art militaire, elle est le jugement définitif prononcé sans appel par des événements grandioses, entre deux doctrines de guerre : la française et l'allemande, toutes les deux issues d'ailleurs de Napoléon, mais reflétant dans leurs modalités les qualités et les faiblesses des deux races.

Ce fut d'abord le coup de bélier germanique, patiemment, méthodiquement préparé de longue date et concentrant dans un seul effort, formidable, contre Saint-Quentin, toute la puissance militaire de l'Allemagne. Ludendorff joue toute sa partie sur une seule carte. Sa seule idée est de briser le centre des Alliés, au point de soudure des Armées françaises et britanniques, de rejeter les Anglais vers la mer, et d'acculer la France isolée à une capitulation.

Rêve grandiose, disproportionné aux moyens mis en œuvre. Erreur fatale en somme, dont l'Armée allemande ne se relèvera pas. Elle s'en relèvera d'autant moins que l'Entente a consenti enfin à créer un commandement unique pour toutes ses Armées, et qu'elle a trouvé un Foch pour exercer ce commandement.

L'esprit de Ludendorff n'évolue pas. Le Quar-

tier Maître Général s'obstine dans son idée de percer sur un point. Les moyens sont plus réduits ; le nouvel effort le sera aussi, mais pas à proportion. C'est vers Amiens qu'il est dirigé... Il est insuffisant ! Toujours trop grand ! Ludendorff doit encore restreindre ses visées. C'est maintenant sur la Lys l'Armée belge qu'il va chercher à séparer de l'Armée anglaise... Or, il n'est même plus temps d'obtenir ce résultat : l'Armée allemande est épuisée; elle a besoin de repos. Si, moins orgueilleux, appréciant mieux la valeur de ses adversaires, le Haut Commandement allemand avait dirigé sur la Lys son puissant effort du 21 mars, l'Armée belge eût été coupée et écrasée, la gauche anglaise eût été tournée et tout le dispositif allié eût été rejeté vers le sud ! C'était la victoire à moins de frais et à peu près certaine.

Donc, un repos d'un mois est nécessaire pour refaire les divisions et accumuler le matériel nécessaire pour un nouveau coup de massue, car l'esprit de Ludendorff n'évolue toujours pas. Têtu, il veut percer le centre des Alliés par l'application de toutes ses forces sur un point... Et le 27 mai, c'est le terrible coup du Chemin-des-Dames. Il n'est pas mortel parce qu'il est unique, que tout le reste du front dort et que les réserves de Foch peuvent accourir pour colmater la brèche.

L'offensive du 21 mars avait creusé une poche vers Montdidier ; celle du 27 mai en creuse une autre vers Château-Thierry, symétrique de la première par rapport à la forêt de Compiègne, et c'est tout.

Les Allemands s'essoufflent. Les Américains accourent, et Foch reconstitue ses réserves en attendant l'heure, de la contre-offensive.

Effort unique sur le saillant de Compiègne pour arrondir le front... Échec.

Effort sur la Marne et en Champagne... Échec. C'est le moment. Avec une splendide maîtrise, Foch a saisi l'initiative des opérations. Il avait tassé ses réserves dans la forêt de Compiègne, entre les poches de Montdidier et de Château-Thierry ; il fonce dans le flanc de celle de Château-Thierry et la réduit, dégageant du coup la voie ferrée de Paris à Avricourt.

Puis souple, ardent et vigoureux, il ne lâche plus son adversaire qui, tel un taureau aveuglé par les banderillas et déchiré par les flèches, ne sait plus où foncer.

Par l'Armée britannique, Foch dégage la voie ferrée d'Amiens à Paris ; et désormais maître de ses rocades depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges, grâce à l'admirable virtuosité des Grands Quartiers Généraux français et britannique, il multiplie sur tous les points du front les feintes et les attaques. Nulle part il ne pousse à fond. Il s'arrête toujours au moment où les résultats à obtenir ne paraissent plus équilibrer les pertes probables.

En août, attaques frontales pour rejeter l'ennemi sur la ligne Hindenburg : poussée franco-britannique dans le Cambrésis et dans la Somme ; poussée française dans l'Oise et en Champagne.

En septembre, l'ennemi fixé partout et solidement maintenu derrière ses fils de fer, la manœuvre qui doit emporter la décision se dessine. Effort franco-britannique sur le centre, qui recule jusqu'à Saint-Quentin ; effort franco-britannique dans les Flandres pour ébranler la gauche ; effort français en Champagne, pour ébranler la droite ; amputation par l'Armée américaine de la hernie de Saint-Mihiel. Les Armées alliées sont maintenant sur tous les points au contact de la ligne Hindenburg, dans laquelle l'Armée anglaise a déjà mordu.

En octobre, la double manœuvre enveloppante s'accentue sur les ailes, tandis que le centre est pilonné sans relâche. L'une après l'autre, les formidables lignes de défense, prises à revers et martelées de front, s'écroulent. Les divinités des Niebelungen, lourdes et compassées, s'enfuient l'une après l'autre, désemparées par l'insolence gauloise. Les Franco-Belges sont à Bruges ; les Anglais à Lille ; les Français à Laon, à Guise, à Vouziers...

En novembre, la poursuite et la double manœuvre enveloppante se développent, jusqu'à ce que l'ennemi, pour éviter le coup de filet fatal qui, dans moins de huit jours, englobera près de 2 millions d'hommes et tout le matériel de guerre de l'Allemagne, demande grâce...

Au point de vue *tactique*, la victoire est hors de pair. L'Armée vaincue est affaiblie de plus de 600.000 hommes, depuis le 21 mars. Elle laisse entre les mains du vainqueur 385.000 prisonniers et 6.600 canons, sans parler de plusieurs centaines de milliers de fusils et de mitrailleuses, de millions d'obus et de cartouches. Jamais l'histoire n'a enregistré plus grand désastre ; et la catastrophe eût été totale si l'offensive de Lorraine, fixée au

14 novembre, se fût déclenchée sur les voies de communication de ces Armées disloquées, désemparées et affaiblies par l'indiscipline croissante. Seule, une capitulation, sans exemple dans les annales de l'humanité, a sauvé les restes de l'Armée allemande.

Au point de vue *stratégique,* la victoire n'est pas moins éclatante. La situation stratégique des Armées allemandes était très bonne le 21 mars; elle était brillante le 15 juillet; le 11 novembre, elle était désespérée. Toutes les lignes de défense étaient écrasées; les deux flancs étaient débordés, les lignes de communication menacées.

Au point de vue *politique,* ses résultats sont grandioses. Plus que Cannes, autant qu'Austerlitz et que Iéna, plus que Sedan, elle a abattu le plus formidable Empire militaire qu'ait connu le monde, et mis fin à la plus gigantesque des guerres. Les finesses de la diplomatie ont pourtant réussi à arrêter les opérations huit jours trop tôt; c'est pourquoi la victoire n'a pas été poussée jusqu'au bout. Huit jours plus tard, on eût pu exiger le désarmement complet des Armées allemandes et le défilé sans armes de ces divisions sur les ponts du Rhin, sous le contrôle des commissions interalliées. Puisse l'Europe n'avoir pas à payer par de longues années de guerre sa fatale magnanimité et l'erreur qui a permis aux régiments allemands de rentrer dans leurs garnisons, drapeaux déployés et en passant sous des arcs de triomphe!



Le 12 novembre, le Maréchal Foch remerciait en ces termes les artisans de sa gloire :

« Officiers, sous-officiers et soldats des Armées Alliées, après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

« Vous avez gagné la plus grande des batailles de l'histoire, et sauvé la cause la plus sacrée: la liberté du Monde. Soyez fiers

« D'une gloire immortelle, vous avez paré vos drapeaux!

« La postérité vous garde sa reconnaissance. »

Dès la veille, la Chambre des Députés avait tressé aux vainqueurs la plus belle des couronnes. Quand Clemenceau, le Président du Conseil et le dernier survivant des protestataires de l'année terrible, eut d'une voix émue, mais ferme comme son âme, annoncé la victoire du haut de la tribune, tous les représentants de la Nation, debout, l'acclamèrent. Et par 495 voix, l'ordre du jour suivant exprimait la pensée de toute la France :

« Les Armées de la République et leurs Chefs,

« Le citoyen Georges Clemenceau, Président du Conseil, Ministre de la Guerre,

« Le Maréchal Foch, Généralissime des Armées,

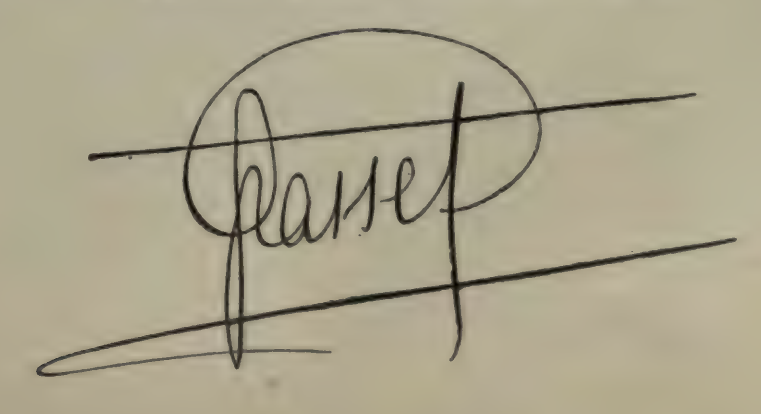
« Ont bien mérité de la Patrie. »

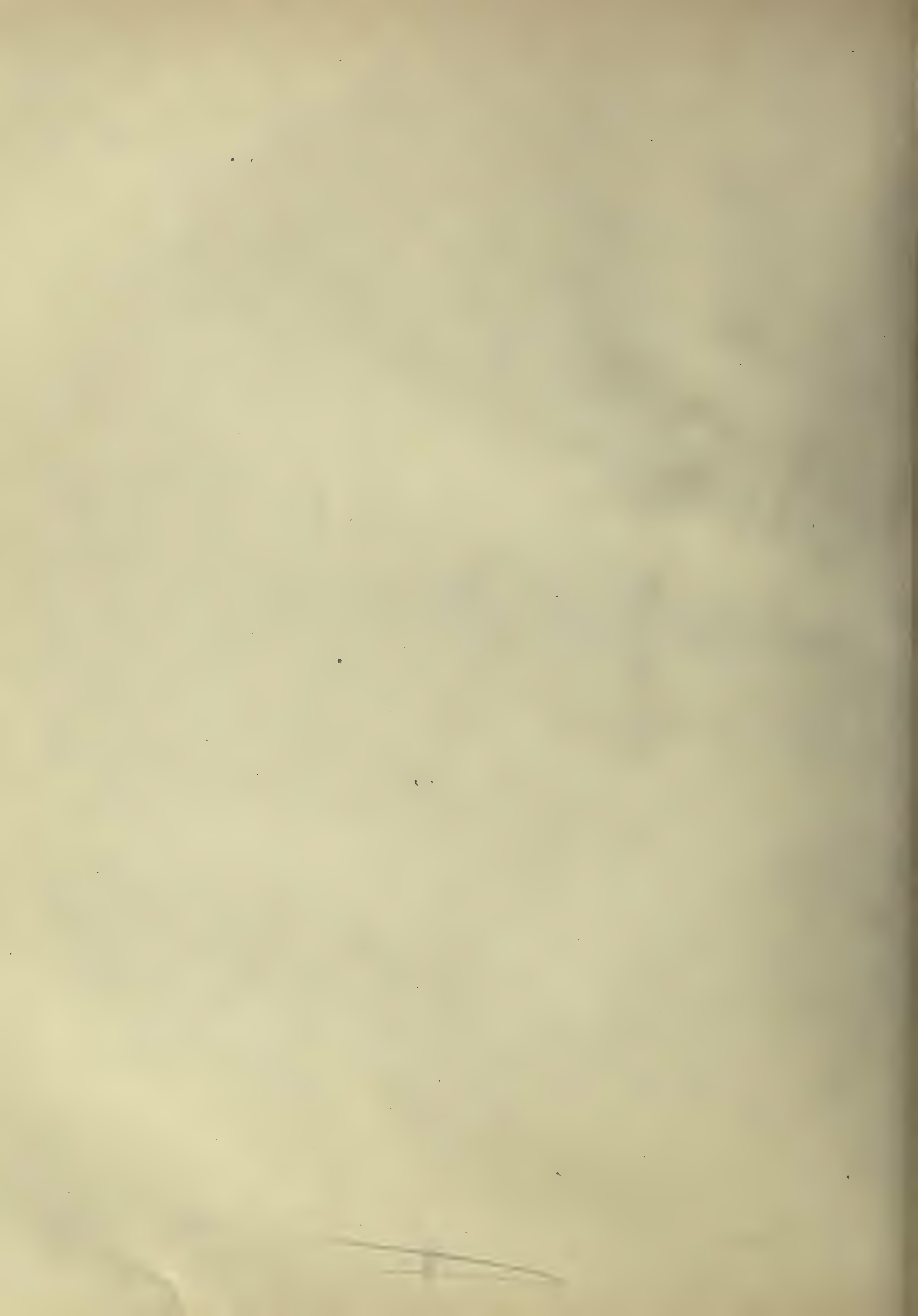


L'Allemagne est écrasée, ensanglantée, ruinée pour plus d'un siècle; et, comme il arrive toujours aux nations dans ces grandes catastrophes, ceux dont l'orgueil et la détestable ambition creusèrent l'abîme, l'ont abandonnée.

Guillaume II, le Kaiser « à la poudre sèche », s'est enfui dès qu'il a compris que la défaite était irrémédiable. Il s'est réfugié à Amerongen, sous la protection des lois hollandaises. Il jouit maintenant de ses biens, mis au préalable en lieu sûr. Le Kronprinz s'est enfui en Hollande, lui aussi, dans la petite île de Wieringen. Connaissant la lourde part de responsabilité qui lui incombe dans les crimes commis par ses soldats en 1914, il était soucieux d'échapper à la justice des Alliés et aussi peut-être, — qui sait? — à la Révolution qui semblait gronder dans les masses populaires allemandes.

Lamentables épaves qui n'ont même pas su sauvegarder leur dignité dans le malheur où ils ont entraîné leur pays, et qui l'ont abandonné sans honte au moment où il allait sombrer, comme les rats abandonnent un navire en perdition!



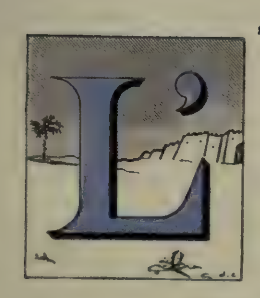


LA GUERRE HORS DE FRANCE

LXVII

LA CONQUÊTE DU CAMEROUN

L'Allemagne au Cameroun



L'Allemagne était installée dans ce pays depuis 1885. Bismarck rêvait d'une colonie d'exploitation et surtout de pénétration. Le Congrès de Berlin avait défini des « zones d'influence » pour les puissances européennes dans l'intérieur de l'Afrique ; et pour avoir accès dans l'intérieur du continent, où sont les véritables richesses, il fallait des portes sur la mer. Le Cameroun en fut une.

Plus tard s'accrut l'ambition avec les moyens. Relier le Cameroun au domaine de l'Afrique sud orientale par une voie ferrée, et avec les colonies portugaises, belges et françaises, mettre sur pied un « Mittel Afrika » allemand, voilà ce qui tentait l'impérialisme germanique, déjà hanté de l'idée d'un « Mittel Europa » et d'un rêve de domination universelle.

A l'égard des indigènes, l'Allemand ne se mettait guère en frais. C'est à coups de fouet ou par la destruction des races trop indépendantes ou gênantes qu'il comprit la colonisation. Nous n'avons pas à écrire ici l'histoire de l'installation allemande dans ces pays, mais nous pouvons observer, en passant, que la civilisation n'a rien gagné à être présentée par les Germains aux noirs de l'Afrique équatoriale.

Quoiqu'il en soit, le plan de pénétration se poursuit avec persévérance. De Dar-es-Salam, sur la côte de l'Est Africain, une voie ferrée se dirige vers le Tanganyika, laquelle, en 1914, arrive à Tabora, à quelque 800 kilomètres de la mer. Une autre ligne, partie de Duala, sur la côte du Cameroun, va au-devant de celle-là ;

en 1914, elle est sur le point d'atteindre Jaundé et elle touche Iseka, à 150 kilomètres de la côte. Des éléments de voie ferrée existent déjà tout le long du cours du Congo; on règlera cette question en temps utile avec la Belgique. Pour le moment, il faut avoir un accès sur le Congo par l'ouest. Voici le moyen: Des excitations allemandes obligent la France à intervenir au Maroc, conquis par nous en 1911. Or, l'Allemagne ne peut autoriser un agrandissement du domaine colonial français sans obtenir elle-même une juste compensation pour le sang de nos soldats répandu à Fez!

C'est donc la guerre si, en échange du Maroc, la France ne cède pas à l'Empire une partie du Congo; le Kaiser lui-même vient à Agadir brutalement ouvrir le conflit, et le gouvernement de M. Caillaux, trop délibérément pacifique, a la faiblesse de céder.

Le Cameroun se trouve ainsi agrandi de près de moitié; nos possessions de l'Afrique Équatoriale sont coupées en trois tronçons; et, par deux antennes, tracées en pleine terre française, le territoire allemand vient toucher l'Oubanghi à Singa et le Congo à Bonga.

Le rêve du rail allemand transafricain est en bonne voie de réalisation; mais une plaie vive demeure dans l'amour-propre français; et, quant à la suite des événements, on n'en peut prévoir les complications, lorsque la voie allemande viendra croiser la ligne anglaise du Cap au Caire. Dans l'esprit des dirigeants de Berlin, le « Mittel-Afrika » allemand doit comprendre le Cameroun, l'Afrique Équatoriale française, le Congo français, le Congo belge, l'Est Africain allemand, l'Angola portugais et le Sud-Ouest africain allemand.

Mais la folie impériale, par sa déclaration de guerre de 1914, va arrêter subitement le merveilleux essor de l'Allemagne en Afrique.

En 1914, le Cameroun allemand, agrandi par le traité du 4 novembre 1911, n'a encore qu'une superficie de 750.000 kilomètres carrés (une fois et demie celle de la France), et une population d'environ 3 millions de noirs, de race et de dialectes bantous. Quelques tribus habitant la forêt équatoriale sont cannibales.

Le pays, au climat meurtrier, couvert dans sa partie sud-occidentale par l'impénétrable forêt tropicale, mesure 14.000 kilomètres du nord au sud, et 1.050 kilomètres de l'est à l'ouest. Il a 4.200 kilomètres de frontières terrestres, touchant à la Nigeria anglaise, à l'Oubanghi, au Moyen Congo et au Congo français, au Congo belge, par les antennes de Bonga et de Singa.

Ce pays, déjà difficile à parcourir parce que couvert de forêts marécageuses au sud et par une zone montagneuse au nord, a été transformé en une véritable forteresse par les Allemands, qui abusent à leur fantaisie de la main-d'œuvre indigène.

Des postes fortifiés maîtrisent les lignes de l'Oubanghi et du Chari. La ligne de partage des eaux entre le bassin côtier et celui de l'Oubanghi-Chari est tenue par une série de formidables organisations, conçues suivant toutes les règles de l'art et où ni les moyens de défense, ni les travaux, ni l'armement n'ont été ménagés. *Mora*, *Garna*, *N'gaundéré*, *Doumé station*, *Lomié*, sont les forteresses qui jalonnent cette ligne. Dans les montagnes sont les réduits : *Jaundé*, *Akoafim*, *Minkébé*; et, sur la côte, des points fortifiés renferment d'immenses ressources et le cœur de la défense : *Duala*, *Buea*, la capitale; *Kribi* et *Cocobeach* (*Ukoko*).

Les postes ont tous des mitrailleuses; les réduits ont des canons à tir rapide de 37 millimètres, des canons de montagne de 60 millimètres ou des canons de 90 millimètres; partout abondance de munitions. C'est une guerre à l'européenne, avec ses tranchées, ses sapes, ses mines, ses trous de loup, ses fils de fer barbelés, qui a été préparée ici de longue date, avec le même soin, la même minutie qu'en Champagne ou en Artois.

Les effectifs sont importants. A la valeur d'un régiment à 12 compagnies, constituant les garnisons du temps de paix, il faut joindre le contingent de près de 3.000 colons mobilisés, et peut-être 5.000 ou 6.000 indigènes. Ces ressources permettront d'alimenter la défense pendant longtemps; sans notre habileté, elles auraient permis une vigoureuse offensive.

Mais tout ce savant dispositif va être pris à revers; car le général Aymerich, commandant les forces françaises de l'Afrique équatoriale, et le général Dobell, commandant les forces britanniques de la Nigeria, ont résolu d'attaquer vigoureusement le Cameroun par une multitude de colonnes qui, venant de tous les points de sa périphérie, même de l'Océan, convergeront vers le


Limites du Territoire cédé à l'Allemagne
(Traité du 4 Novembre 1911).
0 50 100 200 300 Km
Lac Tchad
TERRITOIRE MILITRE DU TCHAD
NIGERIA
CAMEROUN
OUBANGHI-CHARI
MOYEN-CONGO
CONGO BELGE
CONGO FRANÇAIS
GABON
GUINÉE ESPAGNOLE
OCÉAN ATLANTIQUE
Golfe de Biafra
I. Fernando Po
Zinder
Kano
Dikoa
Ft Lamy
Kousseri
Mora
Maroua
Garoua
Yola
Rei-Bouba
Kontcha
N'gaoundéré
Banyo
Fumban
Dchang
Bamenda
Ikom
Calabar
Victoria
Douala
Yaoundé
Kribi
Doume-Station
Lomié
Akoafim
Bata
Cocobeach
Libreville
Konga
C. Lopez
Lambaréné
Booué
Franceville
Ouesso
Nola
Bania
Carnot
Gaza
Koundé
Bangui
Ft Archambault
Ft Crampel
Ft Sibut
Ft de Possel
Ft Rousset
Bonga
Coquilhatville
Nlle Anvers
Lac Toemba

LE CAMEROUN

centre du pays. Le gouvernement belge va tenter sans succès d'obtenir la neutralisation de son Congo; une colonne allemande ayant, comme réponse, essayé d'enlever Loulanga, le 22 août, les Belges affecteront un important contingent à l'œuvre commune et achèveront de fermer le cercle vers l'Orient.



Les opérations préliminaires. — La campagne débute mal. On ne connaissait pas la force exacte de l'ennemi; on ignorait ses formidables préparatifs, nos troupes n'étaient pas encore concentrées; le plan d'ensemble pas encore élaboré. En outre, l'esprit d'aventure ne perd jamais ses droits, surtout chez les conquérants de l'Afrique ; et Français comme Anglais, chacun de leur côté, entamèrent les opérations avec de petits détachements. Ils essayèrent des attaques brusquées tout le long des frontières du Cameroun, et ces attaques finirent par échouer presque toutes, en ne laissant pas de nous coûter beaucoup de sang. Cette période de reconnaissances un peu décousues s'étend depuis la mobilisation jusqu'au milieu de septembre.

Le 2 août, le jour même où l'ordre de mobilisation était lancé de Paris, 60 tirailleurs du 2e bataillon sénégalais se jetaient sur le poste de M'birou, sur la Sangha. Surpris, l'ennemi fut bousculé. Mais il était en forces. Il se ressaisit en voyant le petit nombre des assaillants; il contre-attaqua et nos tirailleurs furent presque tous massacrés. Nous dûmes même évacuer Ouesso, que les Allemands occupèrent le 22 août.

Il est vrai qu'ailleurs l'inspecteur Leprince, à la tête d'un petit détachement de 130 tirailleurs appuyé par un canon de 80 millimètres et un canon de 37 millimètres T. R., parti de Brazzaville sur le transport *Largeau*, enlevait, le 6 août, le poste allemand de Bonga et fermait cette porte, violemment ouverte par l'Allemagne sur le Congo en 1911.

Le lieutenant-colonel Hutin va concentrer en ce point la colonne dite de la Sangha qui, successivement renforcée, comprendra les compagnies Lavallée (1re), Legrand (3e) et Sapolin (6e) du régiment indigène du Gabon; les compagnies Thomas (3e) et Briand (5e) du 2e bataillon sénégalais du Moyen Congo; un canon de 80 millimètres et un canon de 37 millimètres T. R. A ces forces viendront se joindre bientôt 130 tirailleurs belges avec trois canons et une mitrailleuse, qui seront renforcés au cours de la campagne jusqu'à présenter un effectif de plus de 400 hommes. Au début de septembre, quand les premiers renforts belges l'auront rejointe, la colonne mettra déjà en ligne près de 1.200 combattants.

Dès le 19 août, tandis que la concentration de ses unités s'opère, le lieutenant-colonel Hutin, refoulant les postes allemands de Pikunda et d'Ikelemba, marche sur Ouesso. L'ennemi refuse le combat. Le 29 août, il évacue Ouesso, sa conquête du 22; et le 31, le drapeau tricolore flotte de nouveau sur la bourgade.

Mais, entraîné par son ardeur, Hutin veut encore pousser plus avant, sans avoir achevé la réunion de ses moyens. A N'goko, il ne peut forcer la résistance de puissants retranchements. Bon gré, mal gré, il doit se résigner à attendre à Ouesso que la colonne de la Sangha soit entièrement constituée. C'est là que, le 8 septembre, un contingent belge, venant de Léopoldville, nous rejoint, transporté par le vapeur *Luxembourg*.

Entre temps, imitant l'exploit de l'inspecteur Leprince, le capitaine Béon, parti de Bangui sur le *Fondère* avec sa compagnie, la 8e du 3e bataillon sénégalais, a enlevé le 7 août le poste de Singa : Singa, le bec de canard allemand qui barbote dans l'Oubanghi depuis 1911, comme celui de Bonga barbote dans le Congo.

Aussitôt, le colonel Morisson commence à constituer ici avec la compagnie Fournier (2e), du 2e bataillon du Moyen Congo ; les compagnies Mességué (2e), Schmoll (4e), Robin (5e), de la Laurencie (7e), de Béon (8e), du 3e bataillon de l'Oubanghi-Chari ; la compagnie Staup, des gardes régionaux, 3 pièces de 80 m/m du capitaine Wanschou et un canon de 47 m/m nordenfeldt, une colonne qui sera *la colonne de la Lobaye*.

Le 12 août, il a occupé M'baïki, et le 3 septembre il concentre ses unités à Kolongo. Les Allemands cherchent le 18 septembre à nous chasser de ce territoire arraché à notre diplomatie en 1911. Ils ne réussissent pas à forcer le passage de la Lobaye, et le colonel Morisson peut continuer en toute tranquillité son travail d'organisation.

Dans le nord du Cameroun, mme hâte d'en venir au combat de la part de nos troupes du Tchad et de nos alliés britanniques, accourus de la Nigeria.

Chez nous, le colonel Largeau, commandant le territoire du Tchad, âme ardente, veut ouvrir la campagne en hissant le drapeau tricolore à Kusseri, où le commandant Lamy tomba glorieusement pour la France. Le 14 août, il constitue un bataillon de marche de tirailleurs du Tchad, dont le commandement est confié au chef de bataillon Fialix, et dès le 19, il le lance en avant.

Ce jour-là, le poste allemand de Béhagle est enlevé.. Béhagle, encore le nom d'un héros français ! Le 25, le commandant Fialix attaque Kusseri. C'est trop tôt. Nos unités n'ont pas encore la cohésion qu'exige une opération de guerre aussi difficile. Les Allemands sont sur leurs gardes, puissamment fortifiés, munis de mitrailleuses et abondamment pourvus de munitions. En outre, la pluie, une pluie diluvienne, gêne les mouvements, empêchant l'artillerie d'intervenir.



TIRAILLEURS DANS LA COUR DU POSTE DE TIBAR

L'attaque coûte cher. Le capitaine Guillot, commandant la 1re compagnie, tombe ; tombent aussi le lieutenant Minotti, de la 2e, le sous-lieutenant Blutel, le sergent Durox. Il faut se replier ; il faut même abandonner Béhagle que les Allemands occupent de nouveau.

Il est vrai qu'ils en seront chassés dès le 10 septembre, et que le 20 une nouvelle attaque, exécutée cette fois sous un soleil de plomb et dans des circonstances plus favorables, nous donnera Kusseri après quatre jours et quatre nuits de combats furieux. Cette fois, nos pertes sont insignifiantes : une quinzaine de tirailleurs. En revanche, les Allemands ont beaucoup souffert. Ils sont en déroute, ayant abandonné dans leur forteresse : mitrailleuses, munitions, fusils, bagages et matériel de toute sorte.

Le colonel Largeau groupe à Kusseri les compagnies Thibault (1re, anciennement commandée par le capitaine Guillot), Chrétien (2e), Rémond (3e) ; Simonet (4e), Popp (15e) du régiment du Tchad ; la compagnie Panon, des gardes régionaux ; 3 sections d'artillerie de 80 m/m de montagne, une section de mitrailleuses, une pièce de 95 m/m de Bange.

Le colonel Largeau confie au lieutenant-colonel Brisset le commandement de ces forces.

Nos alliés britanniques de Nigeria ont éprouvé, eux aussi, de graves vicissitudes.

Une colonne, partie de Yola, s'est emparée de Tépé, de Saratzé, et a marché sur Garua. Garua est un nid d'aigle, puissamment organisé et pourvu d'abondantes ressources. L'attaque échoue : les Anglais doivent se replier le 29 août.

Au sud, nous avons aussi débuté par un échec. Le lieutenant-colonel Le Meillour a groupé dans cette région cinq compagnies du régiment indigène du Gabon. Il maintient provisoirement à Libreville la compagnie Dayme (7e) pour garder l'embouchure du Gabon. Il place à M'vahdi la compagnie Defert (1re) et concentre à Mitzik les compagnies Bernard (2e), Legrand (3e), Charleuf (4e) et Trouilh (5e).

Les postes allemands sont en face. Sur toute la ligne, à Mitzik comme à M'vahdi, on tente des coups de main, tout au moins des reconnaissances. Le commandant Dubois de Saligny entraîne les trois compagnies de Mitzik en territoire ennemi. Il se heurte à Mibang à un réduit puissamment organisé, qu'il attaque le 6 septembre. Nous échouons et nos pertes sont lourdes Le commandant est tué ; tués aussi le lieutenant Legrand,



LE PONT DE YAPOMA

de la 3e compagnie ; les sergents Adam et Le Philibert, ainsi que treize tirailleurs. Il faut revenir à Mitzik et préparer une nouvelle campagne. Pendant ce temps, le capitaine Defert (1re compagnie) a quitté M'vahdi, lui aussi, et poussé une reconnaissance sur Minkébé. Le 20 septembre, il s'y est heurté à une puissante résistance; et après un vif combat, il a dû revenir à M'vahdi.

Ces préliminaires, menés parallèlement à l'organisation de nos forces, n'ont donc pas été heureux. Les pertes qu'ils nous ont coûté sont la rançon de notre fougue nationale. A la même époque, en Belgique, cette fougue nous coûtait bien plus cher !... Mais comme là-bas, sur la Marne, ici pareillement le mal sera réparé.

En dépit des insuccès, partout nos colonnes sont à pied d'œuvre, prêtes pour l'assaut :

1° Une expédition franco-anglaise, conduite par le général Dobell, commandant les forces de la Nigeria, et par le colonel Mayer, venu de Dakar, va par mer attaquer Duala, le cœur de la colonie, occuper la côte, et prendre à revers le massif montagneux Garua - N'gaundéré - Doumé - Akoafim - Jaundé, où l'ennemi, solidement retranché, tentera probablement de prolonger sa résistance;

2° Au nord, le lieutenant-colonel Brisset va marcher de Kusseri sur Garua, tandis qu'une colonne britannique, commandée par le major Webb Dowen, se portera directement de Yola sur le même point, que l'on sait maintenant être le réduit de la défense du Nord ;

3° A l'est, le lieutenant-colonel Morisson et le lieutenant-colonel Hutin vont converger vers la région de Doumé, en remontant, l'un la Lobaye, l'autre la Sangha, tout en s'efforçant de se relier l'un à l'autre;

4° Au sud, le lieutenant-colonel Le Meillour gagnera de Mitzik la région d'Ojem.

L'exécution de ce plan va demander deux campagnes : la première se terminant au début de juin 1915 par la prise de l'importante forteresse de Garua; la seconde, commençant dès le début de juillet et se terminant en janvier 1916, par la capitulation de Jaundé et le rejet dans la Guinée espagnole des débris allemands non capturés. Toutes ces opérations seront particulièrement pénibles, en raison du climat meurtrier.



UN COIN DU POSTE DE N'GOUNDÉRÉ



EDEA

LES OPÉRATIONS COMBINÉES JUSQU'A LA PRISE DE GARUA

(10 juin 1915)

A) *Colonne Dobell-Mayer*. — Ici, comme partout, les navires anglais et français tiennent la mer d'où le pavillon allemand est exclu.

Le 21 septembre, la canonnière française *La Surprise*, commandée par le lieutenant de vaisseau Mégissier, force l'embouchure du Muni défendue par deux bâtiments armés : le *Rholfs* et l'*Itolo*, après un combat qui coûte la vie à l'enseigne de vaisseau Blache, au gabier Leizau et à 6 tirailleurs. Elle débarque la compagnie Bernard (7e du régiment du Gabon), venue de Libreville, qui enlève brillamment à la baïonnette le poste allemand de Cocobeach (Ukoko). Le commandant Miquelard, qui dirige cette expédition, refoule l'ennemi dans l'intérieur du pays ; et, appuyé par *la Surprise* qui remonte le cours d'eau, achève en six mois la conquête de l'antenne du Muni. Le 10 mars 1915, ce territoire était rattaché par décret à la colonie du Gabon.

Le 25 septembre, le colonel Mayer, qui était parti le 7 de Dakar avec deux bataillons de tirailleurs sénégalais, une batterie de 80 m/m de montagne et deux sections de mitrailleuses, arrivait devant Duala sur dix transports, dont le croiseur anglais *Cumberland* et notre *Bruix* avaient protégé la traversée.

L'escadre, le *Challenger* en tête, se glisse audacieusement dans la rade, à travers les chalands et les bateaux coulés par l'ennemi pour la rendre impraticable ; et Duala, après un court bombardement, capitule le 26 septembre. Anglais et Français y débarquent, et le général Dobell y installe son Quartier Général.

Duala, c'est le grand port du Cameroun, la tête de ligne du futur chemin de fer transafricain ; sa capitulation est un symbole ; elle signifie la fin des rêves allemands en Afrique.

Les Alliés s'occupent aussitôt à en dégager les abords. A 18 kilomètres de la ville, le pont métallique de Yapoma, long de 320 mètres, par où la voie ferrée franchit la coupure de la Dibamba, a été détruit, et les Allemands tiennent solidement l'autre rive. C'est le capitaine Mathieu, à la tête du 2e bataillon sénégalais, qui force ce passage difficile le 6 octobre, après une longue



PASSAGE A GUÉ

semaine de préparation et d'efforts dans les marécages, parmi les lianes de l'impénétrable forêt équatoriale.

Trois compagnies du bataillon Méchet viennent relever ce bataillon épuisé ; et pendant douze jours elles repoussent de furieuses contre-attaques. Enfin, les pertes réparées, le ravitaillement assuré, le bataillon Mathieu reprend la tête de la colonne pour pousser sur Edea.

A coups de serpe, à coups de hache, on se taille un chemin dans les fourrés, refoulant un ennemi toujours embusqué. Le 27 octobre, le colonel Mayer entrait dans Edea évacué la veille, et s'y installait, tandis que le commandant Mathieu enlevait Kapongo le 28, et y établissait un poste.

SUR LE CHARI

Pendant ce temps, de Duala, le général Dobell poursuivait la conquête de la zone côtière. Le 13 novembre, la compagnie de débarquement du *Bruix* enlevait le port de Victoria où elle capturait 300 prisonniers. Le 15, c'est Buea, la coquette et confortable capitale du Cameroun, qui se rendait au colonel anglais George, dont la compagnie française du capitaine de Villars appuyait l'action, et les pavillons français et britannique remplaçaient, ce jour-là, le pavillon impérial sur le palais du Gouvernement.

Le général Dobell poussait également vers le Nord, le long de la voie ferrée ; et le 10 décembre ses colonnes trouvaient à Baré, terminus de la ligne, avec une centaine de prisonniers européens, 5 locomotives et quelques aéroplanes.

Au Sud, c'est notre canonnière *La Surprise* qui protégeait le débarquement du 2e bataillon de tirailleurs sénégalais près du port de Kribi, le 1er décembre ; et, après trois jours de combats furieux, ce port, par où s'effectuait le ravitaillement du Cameroun, tombait entre nos mains.

Désormais, toute la zone côtière est conquise ; et les Allemands, rejetés dans la forêt et dans les montagnes de l'intérieur, ne peuvent plus espérer un salut hypothétique qu'en une prolongation de la lutte, menée avec les seules ressources dont ils disposent, et qui laissera la porte ouverte à quelque hasard heureux...

Ils essayent, le 5 janvier, de déloger le colonel Mayer d'Edea. C'est un gros échec qui leur coûte 6 officiers, 16 soldats européens et 90 indigènes. Ils ne sont pas plus heureux à Kapongo.

Puis, les opérations stagnent dans cette région. Les Allemands concentrent leurs forces, et nous préparons activement une opération contre Jaundé.

Cette opération est prête ; on part le 11 avril. Le lieutenant-colonel Haywood, avec le contingent britannique, marche droit sur Jaundé, tandis que la colonne Mathieu progresse le long de la voie ferrée.

La marche est atrocement pénible. Sur des rivières infranchissables, les ponts sont détruits, et il faut passer en pirogue sous le feu de l'ennemi. Ce sont des combats de jour et de nuit, par un climat épuisant. Le 14 avril, au passage de Kélé, le capitaine de Villars, commandant l'avant-garde de la colonne française, était grièvement blessé. Le 6 mai, la colonne Mathieu enlevait Sendé, puis le 11 Iseka, où l'on trouvait 7 locomotives et plus de 200 wagons, tout le matériel de la voie ferrée, réuni là.

Le 19 mai, la colonne Mathieu était à Woum-Biagas, où elle ralliait la colonne Haywood qui l'y attendait depuis le 4. Le commandant Méchet y arrivait d'Edea avec 700 hommes, 25 mitrailleuses et 2 canons de 80 millimètres ; et, le 25 mai,

le colonel Mayer s'y trouvait à son tour avec un dernier renfort de 300 hommes, de 2 canons et de 2 sections de mitrailleuses.

Toutes forces réunies, le colonel Mayer se porte alors sur Jaundé; mais la marche ne s'exécute à travers les fourrés et au milieu des colonnes ennemies qu'avec une lenteur désespérante et au prix de fatigues inouïes. Violents combats à Boga, les 25 et 26 mai ; à Ndog, du 27 au 30 ; à Maten, du 31 mai au 4 juin ; à Epupuze, le 12 juin; à N'Konjock, les 16 et 17. On est à moins de 30 kilomètres de Jaundé, mais on a mis dix-neuf jours à parcourir 17 kilomètres à travers des forêts épaisses, encore inexplorées, où l'ennemi fusille les nôtres à coup sûr, et où les voitures s'enlisent dans des marécages. La colonne est épuisée. Aucune nouvelle du Nord, ni de l'Est, ni du Sud. On a marché trop vite ; bien que les pertes ne soient pas élevées, il faut reculer, car continuer d'avancer serait courir à un désastre. Suivie pas à pas par l'ennemi, la colonne est à Woum-Biagas le 14 juin, et le 19 elle est de retour à Edea. L'ennemi n'a pas dépassé le N'goué.



PONT DE LIANES SUR LE NOUM

Donc, de ce côté, la côte demeure étroitement bloquée, mais l'offensive sur Jaundé est provisoirement impossible. C'est par ailleurs qu'il faut amorcer la décision.



B) *Colonnes de la Lobaye et de la Sangha.* — Le lieutenant-colonel Morisson a franchi la Lobaye à Kolongo, le 4 octobre, enlevé Carnot le 18, et poussé une colonne sur Nola pour se relier au lieutenant-colonel Hutin. La liaison s'effectue à Ouambirou le 21, la colonne de la Sangha ayant, elle aussi, envoyé dans cette région un détachement qui a pris Djembé le 4 octobre, et Nola le 17.

Maître de Gaza le 27 octobre, Morisson enlève Baturi le 9 décembre. Il comptait y trouver toute la colonne de la Sangha, mais celle-ci a été retardée dans sa marche.

Hutin s'est heurté à une très forte résistance que, seule, lui a permis de surmonter l'arrivée de renforts franco-belges, conduits par le général Aymerich. Il faut deux jours de furieux combats pour faire tomber le poste de Dzimou, le 29 octobre; plus d'un mois de luttes acharnées pour forcer le passage de la Dscha, que défendent les postes de N'goko, de N'gali et de Molundu. Le 22 décembre seulement, l'ennemi, sur le point de subir l'assaut, évacue N'goko pendant la nuit, y laissant matériel et munitions. Il se replie sur Lomié.

Réduit à ses seules forces, Morisson a poussé de l'avant. Du 10 au 22 décembre, il a forcé le passage du Kadéï, et est venu le 26 se heurter aux solides retranchements de Bertua, défendus par 350 hommes qui disposent de mitrailleuses et de canons. Suivant son habitude, après deux jours de combat, l'ennemi a évacué sa position avant l'assaut, dans la nuit du 28 au 29 décembre.

Morisson s'éclaire vers Doumé Station, vers Tina et aussi vers Moopa, pour avoir des nouvelles de la colonne de la Sangha. Mais l'ennemi, qui est en forces, inquiète les derrières de la colonne. Il faut le repousser à N'gilabo le 2 janvier 1915; à Nyam et à Bétaré, du 9 au 16 février.

Cependant, un faible détachement de la colonne de la Sangha, qui a pu percer jusqu'à Moopa, dit

que cette colonne est encore loin. La prudence s'impose, Bertua est évacuée, et Morisson se replie sur le Kadéi le 20 février, après avoir renforcé les postes de Carnot et de Gaza, vigoureusement attaqués depuis plusieurs jours.

Combats, surprises et embuscades ne cesseront ni jour ni nuit dans cette région, jusqu'au début de juin. La colonne Morisson va se maintenir sur le Kadéi, au prix de fatigues inouïes, contre un ennemi qui connaît le pays et que favorise l'impénétrable forêt. Il attendra là le moment de reprendre l'offensive.

Quant au lieutenant-colonel Hutin, maître de Molundu, il s'est assuré l'appui des populations, puis a marché sur Lomié en deux colonnes, par Besam et par Eta, lançant au si un détachement sur Jokaduma pour se relier à la colonne de la Lobaye. Jokaduma sera enlevé le 30 janvier 1915 et ce détachement rejoindra Morisson sur la Doumé. Le 15 mars, refoulant l'ennemi, les têtes des deux colonnes de la Sangha sont à Eta et à N'geto. La région est difficile, hérissée de postes fortifiés; l'ennemi est nombreux et bien armé. Il faut le refouler pas à pas sur Monso, où il finit par capituler, le 31 mai.

A Lomié, les Allemands disposent de forces considérables; et ils auraient pu y opposer à nos troupes une résistance acharnée si leurs brutalités ne leur avaient aliéné l'esprit des indigènes. Mais à notre approche leurs compagnies noires se désagrègent, et plusieurs passent même dans nos rangs. Toute la région se soulève. Les Allemands doivent s'enfuir après avoir massacré la population et dévasté le pays.

UN COIN DE DUALA

Entré dans Lomié le 24 juin, Hutin est en mesure d'exécuter l'ordre, que lui a adressé le 7 mai le Gouverneur général, de combiner ses opérations avec celles du colonel Mayer, qui doit reprendre l'offensive d'Edea sur Jaundé.



C) *Colonnes du Sud.* — Le lieutenant-colonel Le Meillour a mis ses colonnes en mouvement le 12 décembre. Dès le 24, la colonne de M'Vahdi a réoccupé Minkébé. Celle de Mitzik reconnaît le Wolu, et, après une semaine de violents combats, enlève la solide position d'Ojem, le 16 février. Puis elle occupe Bitam par un poste, tandis que la colonne de M'vahdi lance une reconnaissance sur Akoafim.

Les Allemands sont en forces partout Ils attaquent même avec violence, et nos colonnes doivent se replier : celle d'Akoafim sur Minkébé, celle de Bitam sur Ojem. Toutefois ces points sont solidement tenus, et les efforts tentés par l'ennemi le 12 mars pour les enlever demeurent vains. En outre, si l'offensive militaire est momentanément arrêtée de ce côté, la propagande y fait son œuvre, et c'est par milliers que les indigènes, las de l'administration brutale des Allemands, viennent à nous



D) *Colonne franco-britannique du Nord.* — Au début d'octobre, une opération combinée des forces françaises de Kusseri et des forces anglaises

d'Yola est décidée contre le réduit de Mora, où l'ennemi a accumulé des ressources.

Le 4 octobre, le colonel Largeau confie le commandement de la colonne au lieutenant-colonel Brisset, qui prend aussitôt ses dispositions pour investir Mora. Du 14 au 30 octobre, l'ennemi est refoulé avec de grosses pertes, parce qu'il est ardent et qu'il contre-attaque sans répit. L'encerclement de Mora s'effectue, mais le mont Sava résiste à tous les assauts le 29 octobre, les 4 et 5 novembre.

Pressé d'en finir, Brisset laisse un détachement d'observation devant Mora, et pousse sur Marua qu'il enlève le 14 décembre. Le capitaine allemand von Düring se replie sur Garua. Garua est un véritable camp retranché au perfectionnement duquel plus de 2.000 indigènes ont travaillé sous le fouet pendant six mois. La place est entourée de fortins protégés par deux lignes de circonvallation : l'une constituée par des trous de loup profonds de quatre ou cinq mètres, au fond desquels des sagaies sont dissimulées sous la paille; l'autre par un puissant réseau de fils barbelés, précédés de lourdes planches garnies de clous. Comme en Artois, il y a ici des abris souterrains où les hommes peuvent se reposer sans craindre les bombardements. Magasins et état-major sont enfermés dans un réduit central que protègent une muraille de 4 mètres de hauteur, en terre glaise, brique et ciment, et un fossé de 3 mètres de profondeur.



N'GAOUNDÉRÉ. — UN CONVOI DANS LA BROUSSE

Le capitaine von Crailsham, qui commande cette forteresse, dispose de trois compagnies, d'un effectif d'environ 800 hommes, d'une douzaine de mitrailleuses, dont deux de rempart, de trois canons de 60 m/m, d'un de 37 m/m, de fusées éclairantes et d'approvisionnements considérables en vivres et en munitions.

Brisset est loin de posséder d'aussi puissants moyens. Il a profité de l'arrivée du capitaine Godard qui lui a conduit 80 spahis sénégalais, pour faire exécuter un raid sur Léré, où l'ennemi semblait grouper des forces. Godard a magnifiquement enlevé Léré le 25 décembre.

Le 15 janvier 1915, le major anglais Webb Bowen rejoint Brisset avec 8 compagnies, 4 canons de 75 m/m de montagne et 15 mitrailleuses ; immédiatement l'investissement de Garua commence. Une reconnaissance effectuée le 13 février avec 250 fusils et les spahis coûte la vie au vaillant capitaine Godard, mais donne aux alliés une idée de la puissance de la forteresse à réduire.

Le 16 avril, le général Cunliffe, commandant les troupes de la Nigeria britannique, arrive avec de nouveaux renforts. Le Corps de siège compte maintenant 1200 hommes; et le 25 mai, l'arrivée d'un canon de 95 m/m transporté de Dakar au prix d'efforts inouïs, va permettre de brusquer les affaires. Le capitaine Troadec, qui dirige le tir de ce canon, détruit deux blockhauss sans que l'artillerie allemande réponde efficacement.

Dans la nuit du 8 au 9, le capitaine Carbonneau pénètre audacieusement jusqu'à la lisière de Garua et met le feu à 150 cases. Le 9, le canon prend pour objectif le réduit central où sont abrités les officiers allemands et les services.

L'effet est foudroyant. Le 10, le drapeau blanc était hissé. Le capitaine Ferrandi, adjoint au

lieutenant-colonel Brisset, raconte comment on n'avait pas prévu de drapeaux blancs dans le matériel des assiégeants, et comment la chemise de couleur douteuse, offerte gracieusement sur-le-champ par un officier, permit de répondre au signal de l'ennemi. Le capitaine allemand Wanka se présente en parlementaire pour traiter d'une capitulation. On exige la capitulation sans condition. Il demande un répit de 24 heures ; on lui en accorde deux. Une heure plus tard, à 7 heures du soir, Garua capitulait.

Avec un matériel considérable, les vainqueurs ne trouvèrent plus dans la place que 250 hommes, dont 37 Européens. Les officiers avouèrent que la masse des indigènes les avait abandonnés.



LES OPÉRATIONS COMBINÉES JUSQU'A L'ATTAQUE DE JAUNDÉ

La chute de Garua va être le signal d'une reprise générale de l'offensive contre le dernier réduit de l'ennemi. Toutes les colonnes vont converger sur Jaundé : Dobell-Mayer par l'Ouest ; Le Meillour par le Sud ; Hutin et Morisson par l'Est ; Cunliffe-Brisset par le Nord. C'est une dure, mais magnifique compagne de sept mois qui commence.



A) *Colonne Dobell-Mayer.* — Cette colonne, réorganisée et ravitaillée, reprend l'offensive au début d'octobre. Le 4, les Français s'emparent de Sakbajènes ; le 8, la colonne anglaise du colonel George s'empare de Woum-Biagas. Le 25, la colonne française du commandant Faucon, remontant la voie ferrée, est à Sendé ; le 30, elle enlève Iseka. Le 3 novembre, le colonel George force le passage du N'jock, et le 23, les deux colonnes marchent droit sur Jaundé, qui n'est plus qu'à 75 kilomètres.

Mais le pays est difficile ; la résistance de l'adversaire est des plus âpres. Ce sont des combats de jour et de nuit : pour les Anglais, à Ndog, le 24 novembre ; à Makong le 26 ; le 30 décembre, c'est le passage du Mopfu. Le 31, cette colonne est à 4 kilomètres de Jaundé. Pour les Français, ce sont les combats de Matoum-Omok le 26 novembre, du Puje le 28 ; du N'jong pendant toute la première semaine de décembre ; de Manjelès le 21 décembre. Le colonel Mayer, qui a rejoint ses troupes avec un renfort amené par le commandant Coullet, organise une tête d'étapes à Manjelès ; puis, il pousse sur Jaundé, lié désormais à la colonne britannique.



B) *Colonnes de la Lobaye et de la Sangha.* — La colonne de la Lobaye a recommencé ses opérations dès le 3 juin, prenant pour objectif le réduit de Moopa, abrité en pleine forêt. Il y a là une forte compagnie installée dans une ligne de profondes tranchées, que protège une muraille avec des mitrailleuses sous casemates. Des marigots vaseux couvrent les flancs de la position. Mais on transporte à dos d'homme, au prix de quels efforts ! une pièce de 80 m/m de montagne ; et à la faveur de la surprise que cause l'intervention de l'artillerie, l'assaut est donné le 23 juin, et la position enlevée à la baïonnette. Le 22 juillet, Morisson est de nouveau maître des positions de Bertua. Enfin le 25, après trois jours de combats furieux, c'est le centre important de Doumé Station qui est conquis. Évitant l'assaut final, les Allemands l'ont évacué et se sont dérobés dans la brousse, couverts par une forte arrière-garde armée de canons et de mitrailleuses. Cette arrière-garde est bousculée, poursuivie sur Abong-Mbang par le commandant Bénézech, qui la chasse de ce poste le 29 juillet, tandis que Morisson s'empare de Deng-Deng le 28. Mais, tandis que nos ressources s'épuisent et que nos communications s'allongent, la résistance de l'ennemi se fait plus acharnée ; un moment, il faut même revenir à Bertua.

Pourtant, le 11 août, la liaison avec la colonne du Nord a pu s'effectuer à Kundé, et Morisson sait désormais qu'il peut avancer vers Jaundé. Le 29 octobre, il reprend sa marche, Ce sont des combats journaliers à travers la forêt marécageuse et touffue, avec des cours d'eau à franchir sous le feu, par une chaleur épuisante ; le 28 décembre, Morisson se trouve à pied d'œuvre pour appuyer l'attaque de Jaundé.

La colonne franco-belge de la Sangha ne s'est pas laissée devancer. Maître de Lomié, Hutin a poussé le commandant Thomas vers les fortes lignes de Dschaposten, d'où l'ennemi, chassé le 17 juillet, s'est replié sur Abong-Mbang. Le 3 août,

Thomas livre un dur combat près de M'Balam, mais il arrive trop tard pour partager avec Bénezech l'honneur d'enlever le réduit d'Abong-Mbang, qui est tombé depuis le 29 juillet.

Il en assure cependant l'occupation; et réunies un moment sous la dénomination de détachement de l'Est-Cameroun, les deux colonnes livrent de durs combats pour nettoyer cette région difficile, durant les mois d'octobre et de novembre.

De son côté, la compagnie Dubaud s'est emparée d'Akoafim le 8 septembre; mais, bloquée dans sa conquête, elle sera délivrée par la colonne Le Meillour, et cessera d'appartenir à la colonne Hutin.



LE SALUT AU DRAPEAU

Le 4 décembre, Hutin rallie la colonne Thomas ; et, après un combat livré sur la Sélé le 19, s'empare d'Akonelinga le 20, et se trouve le 28, à portée de donner l'assaut à Jaundé.

C) *Colonne du Sud.* — Le 14 juin 1915, Le Meillour a lancé le commandant Miquelard sur Bitam, qui a été occupé le 17 juillet. Mais, chassé par les autres colonnes, l'ennemi a reflué dans cette région où il dispose de grandes forces. Les progrès de la colonne du Sud sont lents. Il faut même, le 28 septembre, envoyer le commandant Pigeaud vers Akoafim pour dégager la compagnie Dubaud, de la colonne Sangha. Mission difficile, qui ne réussira que le 26 novembre, après un premier essai infructueux.

Le 19 décembre, au retour de la colonne Pigeaud, Le Meillour se porte, lui aussi, en avant vers Jaundé. Il occupe Akonanji le 23, Amban le 31. Mais chaque journée est un dur combat, et la colonne est encore en route sur Ebelowa, quand Jaundé tombe.



D) *Colonne franco-britannique du Nord.* — Les vainqueurs de Garua ont trouvé dans leur butin un important document. C'est une lettre du lieutenant-colonel Zimmermann au capitaine von Crailsham, annonçant l'intention de fortifier solidement l'important nœud de routes de N'gaundéré. Les Alliés décident de marcher sur N'gaundéré, qui est à 250 kilomètres, pour ne pas laisser aux Allemands le temps d'exécuter leur dessein. Le général Cunliffe, appelé par ses fonctions en Nigéria, n'accompagnera pas la colonne : Brisset et le major Webb Dowen partent seuls, le 17 juin.

Le 29, ils sont à N'gaundéré qu'ils trouvent évacué; l'ennemi s'est retiré sur Tibati. Entre temps, la résistance allemande s'est réorganisée dans le Nord, et de durs combats sont nécessaires de ce côté pour assurer notre situation. Le 23 juillet, un retour offensif sur Tingéré est repoussé, et le 6 août le général Cunliffe doit se porter de Yola sur Mora. Entre temps, les capitaines Ferrandi et Carbonneau marchent sur Kundé, où i s effectuent, le 11 août, la liaison avec la colonne Morisson.

Le 15 octobre, sûr de ses communications et ayant complété ses approvisionnements, Brisset se porte sur Tibati dont il s'empare le 3 novembre, après un combat de deux jours. Le major Webb Dowen, venu de Tingéré, menaçait déjà la place par Banyo. De Tibati, toute la colonne pousse

droit sur Jaundé. Elle enlève Joko le 30 novembre, N'gila le 31. Brisset est à moins de 50 kilomètres de Jaundé, dernier boulevard de la résistance allemande.



La chute de Jaundé. La poursuite. — Les colonnes Dobell-Mayer, Brisset et Morisson sont toutes les trois en mesure d'agir contre Jaundé ; la colonne Hutin est à quatre étapes de la ville; la colonne L Meillour seule trop faible pour sa tâche écrasante, manque au rendez-vous. On trouverait peu d'exemples dans l'histoire d'opérations combinées, si remarquablement réussies par des troupes alliées, en dépit de difficultés aussi effroyables de terrain, de climat, de distances, contre un ennemi puissamment armé et décidé à se défendre dans sa position centrale. La colonne Brisset a parcouru 900 kilomètres ; la colonne Morisson 700 ; la colonne Dobell-Mayer 350 ; la colonne Hutin 700, combattant toutes jour et nuit, au moins autant contre la nature sauvage que contre l'ennemi.

C'est la colonne Dobell-Mayer qui arrive la première. Elle entre dans Jaundé le 1er janvier 1916. Le Gouverneur général allemand, Ebelmayer, s'est enfui dans la brousse avec ses dernières compagnies, et il se hâte vers la Guinée espagnole, où il compte trouver un refuge. Dès le 3, le commandant Faucon s'est lancé à sa poursuite par Ebelowa.

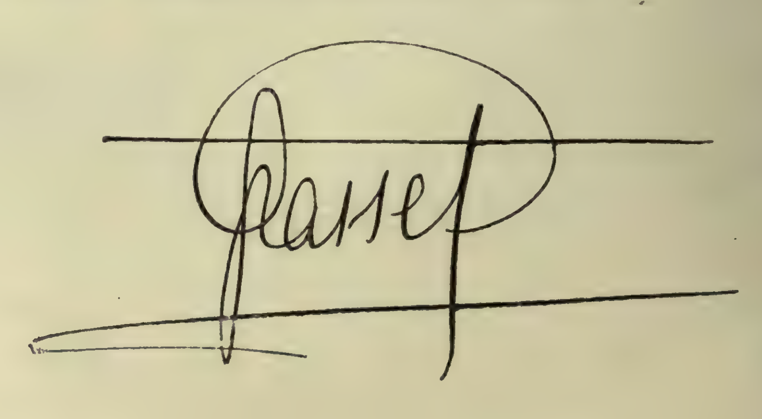
Le général Aymerich, commandant les troupes de l'Afrique Équatoriale Française, devançant la colonne Morisson, arrive à Jaundé le 8 janvier; le général Cunliffe y est le 9 ; Morisson y entre le 10 ; Brisset le 11. Quant à Hutin, il reçoit l'ordre de se maintenir dans la région de Sangmelima où sa présence sera utile pour barrer la route aux fuyards. Des colonnes mixtes sont en campagne.

De Jaundé sont parties deux colonnes : la colonne principale franco-britannique Dobell-Mayer par Ebelowa, et une colonne anglaise du major Haywood par Widemenje. Une colonne vient de Campo ; une autre de Sangmelima; une cinquième de Bitam.

L'ennemi est talonné sans relâche. Le lieutenant-colonel Méchet a pris, le 19 janvier, à Ebelowa, le commandement de la colonne principale. Il refoule les arrière-gardes allemandes à Bidjak, le 3 février, à Akuose, le 4. Il force la Mwila le 7, chasse l'ennemi de Bebok le 15, et arrive le 18 à la frontière espagnole, où la poursuite cesse.

Le Gouverneur général allemand du Cameroun a pu gagner le territoire espagnol, le 12 janvier. Il laisse entre nos mains un important butin et de nombreux prisonniers ; avec lui ont échappé environ 4.000 tirailleurs et porteurs indigènes, demeurés fidèles à son drapeau. Les autorités espagnoles ont immédiatement désarmé ces hommes et les ont transportés comme travailleurs dans l'île Fernando-Po.

Seul, le nid d'aigle de Mora résistait encore. Il capitule à son tour le 18 février ; et avec lui tombe le dernier pavillon allemand qui flottât encore sur cette belle colonie du Cameroun, base solide de tant de plans grandioses des pangermanistes. L'affront de 1911 est lavé ; en commun avec nos alliés, notre Armée coloniale écrit là une des plus glorieuses pages de son histoire.



XLVIII

LES DARDANELLES



L'ENTRÉE en ligne de la Turquie dans la Grande Guerre, le 31 octobre 1914, remettait sur le tapis la question d'opérations militaires contre la presqu'île de Gallipoli et la côte Asiatique. Déjà, en 1906, un rapport avait été établi au War Office quant au problème d'une attaque purement maritime contre les Détroits, avec la conclusion qu'une telle tentative, plaçant la flotte à la merci des défenses côtières, était, dans sa conception, condamnée à un échec certain.

De novembre 1914 à janvier 1915, les escadres anglo-françaises se bornent à bombarder irrégulièrement les ports d'entrée. Le 2 janvier 1915, la Russie demande, en termes très nets, une intervention alliée aux Détroits. Les flottes de l'Entente sont maîtresses de la Méditerranée et de l'Egée. L'Angleterre, invincible sur mer, voit dans l'aventure une occasion unique de se couvrir de gloire. Le but pratique du forcement est double :

1° Assurer à la Russie l'importation de matériel militaire et l'exportation de ses produits agricoles;

2° Permettre, par un coup direct au cœur de l'Empire turc, l'encerclement partiel des Empires Centraux.

Les opérations entreprises par les forces anglo-françaises pour le forcement, l'occupation et l'abandon final de la région convoitée, peuvent se résumer en trois phases principales :

1° La tentative de forcement par mer;

2° Le débarquement du Corps expéditionnaire, sa consolidation sur le terrain et ses offensives d'élargissement;

3° L'évacuation.



L'expérience du passé. — Les armements modernes et le perfectionnement des ouvrages défensifs rendent difficile l'examen avant la lettre d'une attaque forcée des Détroits. Le problème résolu par Sir John Duckworth en 1807, lorsqu'il réussit à franchir la passe avec sa flotte, a changé de nature. Même alors, l'amiral anglais dut vite renoncer à l'espoir de maintenir dans la mer de Marmara une escadre soumise au feu de pièces côtières, prisonnier qu'il était du goulet conquis. Si les Italiens à Tripoli, si les Américains à Manille, si les Anglais à Alexandrie réussirent à débarquer des troupes à la côte, le fait s'explique par la faiblesse relative des organisations défensives. Les attaques par mer contre des côtes mieux armées, à Sébastopol, à Lissa, à Port-Arthur, proclament l'impossibilité pour la marine, réduite à ses seuls moyens, d'arriver à un résultat absolu.



Organisation défensive des Détroits. — La presqu'île est admirablement pourvue par la nature pour l'établissement des batteries dominantes. Après l'entrée dans les Détroits du *Goeben* et du *Breslau*, les Turcs et les ingénieurs allemands avaient parachevé l'œuvre de fortification; car ils avaient la conviction que tôt ou tard un débarquement serait opéré.

Les rapports dont on a fait foi pour répandre la légende si funeste de la vétusté des forts d'entrée, de la pénurie de munitions, de l'état de dénûment de l'Armée ottomane, étaient absolument inexacts. La vérité est tout autre : des spécialistes, tout un personnel délégué par Krupp, donnent à cette ossature côtière une rangée de forts modernes, pourvus de batteries lourdes à tir rapide. La double mâchoire, étranglée au goulet que n'atteindra pas l'escadre, est scientifiquement organisée pour articuler le jeu maximum de son système défensif. Il se creuse un couloir d'embûches. Sedd-ul-Bahr et Koum-Kalé, les deux sentinelles vétustes, ne constituent qu'un miroir à alouettes : mais sur les deux rives, au cap Hellès, à Kilid-Bahr, *Achi-Baba, Eski-Hissarlik, Chanak, Nagara, Ertogrul,* des forts pourvus de

puissants projecteurs, peuvent à heure fixe faire converger sur le goulet leur barrage de lumière et de feu. L'étranglement, de 1.200 mètres à peine d'une rive à l'autre, provoque un courant de huit nœuds qui se garnit de torpilles et de mines flottantes. Des batteries camouflées, des mortiers sur rail pouvant prendre de flanc tout échelon offensif de bâtiments, agiront le long du littoral asiatique. Le labyrinthe est le point d'impact de toute la pyrotechnie turque; et la flotte, des anses de Marmara, n'apporte pas une mince contribution aux bouches à feu de la défense.

Le 3 janvier, l'amiral Carden est pressenti, et le 13 l'ordre d'attaque arrive du War Office.



Le bombardement du 3 novembre 1914. — Cette faible démonstration, hésitante, peu nourrie, endommagea quelque peu la coupole du cap Hellès. L'effet fut celui qu'apporterait dans une maison endormie l'irruption d'un cambrioleur commençant par briser la vaisselle. Ce fut pour l'adversaire le plus effectif des avertissements.



Reprise du 19 février 1915. — L'escadre anglo-française de l'amiral Carden reprend, après un long délai, le barrage d'une manière intensive. Deux opérations simultanées commencent :

1° Le déblaiement des forts d'entrée.

2° La relève des mines des Détroits et du Goulet.

Huit navires de guerre (5 anglais, 3 français), concourent à la première opération. Ce n'est qu'une facile pulvérisation de maçonnerie à distance avec des 380 de rupture. Les forts semblent réduits, le mauvais temps interrompt les opérations; mais, le 25, les forts se réveillent.

Dix bâtiments achèvent, dans la journée du 25, la réduction au silence de Sedd-ul-Bahr, Koum-Kalé et des batteries d'Hellès; en même temps une partie de la flotte prend à revers, par tir indirect, Boulaïr, Orhanié, Nagara, Chanok, Kilid-Bahr. Le dommage réel, malgré l'intensité du tir, est insignifiant. Le fait que les canonniers osmanlis s'abritent de l'orage ne prouve pas la destruction de leurs pièces.



Les opérations du 25 février à la mi-mars. — La nuit du 25, les dragueurs débarrassent des mines l'entrée des Détroits et ouvrent un chenal de 4 milles aux grosses unités. La rareté des munitions se fait sentir, les barrages diminuent d'intensité. La tâche des dragueurs est effroyable. Décélés par les projecteurs, ils deviennent les cibles de toute l'artillerie défensive. Le 5 et le 7 mars, Chanak, le plus formidable des ouvrages, gardien de l'étranglement qu'il domine, est pris à partie. Malgré l'amiral Guépratte, la grande tentative de forcement est fixée au 18 mars.



L'AMIRAL BOUÉ DE LAPEYRÈRE, LE VICE-AMIRAL DE ROBECK ET SIR HAMILTON



Le coup de force du 18 mars 1915. — La division britannique de l'amiral de Robeck, remplaçant l'amiral Carden, comprend le *Queen Elisabeth*, l'*Invincible*, l'*Indomitable*, le *Tiger*, le *Lion*, le *Majestic*, l'*Océan*, le *Cornwallis*, le *Vengeance*, etc..., des destroyers, des sous-marins, le croiseur russe

Askold. La division Guépratte compte le *Suffren*, le *Bouvet*, le *Gaulois*, le *Charlemagne*, le *Saint-Louis.*

A 9 heures du matin, toute l'Armada appareille et tente le forcement immédiat. L'escadre de Robeck a l'ordre de se porter jusqu'à hauteur de Chanak, après le chenal même. L'imposant défilé s'échelonne en ordre dispersé, tirant sans discontinuer. Précédés de dragueurs frayant le passage, par un temps splendide, jusqu'à midi, le *Queen Elisabeth* et trois cuirassés déblaient les deux rives du goulet, s'acharnant sur Chanak d'où montent des flammes. Le réglage est d'une grande précision.



A MOUDROS. — A BORD DU "QUEEN ELISABETH".

A midi, la division Guépratte se porte en avant : le *Suffren* et le *Bouvet* le long de la côte asiatique, le *Charlemagne* et le *Gaulois* longeant la côte d'Europe. Le *Suffren*, touché fortement à bâbord par un gros obus, a sa coque éventrée et une forte voie d'eau. Le *Bouvet*, qui passe en éclaireur, forme une des pinces de la tenaille dont la pression va s'exercer sur le goulet. Les monstres ont sur l'eau calme la disposition en éventail des patrouilleurs. Le *Bouvet*, pris dans un champ de mines dérivantes, en évite deux, mais la troisième éclate contre sa coque, l'engloutissant en 4 minutes avec 800 hommes. Le *Gaulois*, qui vient en second, est touché par une torpille, et, faisant eau, échoue volontairement après débarquement de l'équipage. La division de Robeck se porte au secours du *Charlemagne*, seule unité française épargnée. A 4 heures de l'après-midi, l'*Irrésistible* et l'*Océan* heurtent des mines et coulent. L'*Albion* est mis hors de combat. Le *Queen* et l'*Implacable* sont expédiés d'urgence, le *Henri-IV* et le *Jauréguiberry* remplacent le *Bouvet* et le *Gaulois.* Mais la tentative s'achève dans un terrible désastre.

Pertes énormes, résultat nul. La flotte, par ses bombardements, a donné l'éveil à l'adversaire ; vaincue par les défenses côtières, elle va passer au second plan. Le transport des troupes et leur mise à terre se feront sous couvert de son barrage. Le manque de coordination des forces navales et terriennes prépare la faillite du Corps expéditionnaire.



LE DÉBARQUEMENT

Organisation et concentration du Corps expéditionnaire. — Après l'échec de la tentative de forcement par mer, nul Corps expéditionnaire n'était immédiatement disponible, si grande avait été la confiance dans la réussite du plan surhumain. Le débarquement différé trouvera un adversaire averti, confiant plus que jamais dans sa situation inexpugnable. La double opération pratiquée conjointement aurait présenté certaines chances de réussite, à condition d'utiliser des effectifs terriens suffisamment importants pour l'envergure de l'expédition. Venant l'un après l'autre, les deux efforts se nuisent et aboutiront à la fixation sur tous les points.



La question de l'Egypte. — Les seules troupes disponibles en mars sont en Egypte ; mais l'Angleterre, sentant la défense de l'isthme de Suez impérieuse, craint de dégarnir un secteur de son Empire. Il est hors de question de distraire, fût-ce un seul bataillon, du front occidental. L'offensive turque contre l'Egypte une fois repoussée, le War

Office concentre un premier contingent à Lemnos, île distante de Sedd-ul-Bahr d'environ 4 heures de mer.



Réorganisation du C. E. en Egypte. — Sir Jan Hamilton, désigné au commandement suprême des futures forces opérant contre la presqu'île, arrive à Moudros et s'aperçoit que ce port est matériellement incapable de pourvoir au débarquement des pièces, des munitions, des multiples masses d'hommes destinées à devenir une Armée. Les jetées, les grues, le matériel de transbordement, tout fait défaut. La 29e division anglaise et le contingent français repartent pour l'Egypte, où s'opère une réorganisation qui durera trois semaines. Les premières opérations ne pourront commencer que fin avril. La perte de temps est de près de deux mois depuis l'échec de la flotte, long répit que les défenseurs mettent à profit.

La concentration du premier échelon de troupes d'attaque s'opère à Lemnos-Imbros, Mytilène et Ténédos, îles relativement proches du théâtre d'opérations, qui deviennent les bases avancées du Corps expéditionnaire. Alexandrie et Malte sont des bases plus lointaines.

Le 1er Corps comprend :

Britanniques : 29e division ; Royal Naval division ; division mixte : Australie et Nouvelle-Zélande ; Troupes Indiennes.

Français : 1re division ; 2e division ; en tout théoriquement 140.000 hommes.

Les renseignements nécessairement incomplets laissent prévoir que les Turcs disposent d'une forte Armée au voisinage de Constantinople, à Chanak et dans l'isthme de Boulaïr, étranglement rattachant l'isthme à la Thrace.



Le choix d'un point de débarquement. — Après examen, l'hypothèse d'un débarquement en Asie est rejetée pour deux raisons :

1° Le Corps expéditionnaire se trouverait trop loin de son objectif réel, qui est la presqu'île même et Constantinople ;

2° La double opération nécessiterait un déploiement de forces qu'on n'a pas et qu'il est illusoire d'espérer. Gallipoli demeure donc l'objectif unique du débarquement.

Il s'agit pour Jan Hamilton de trouver sur les côtes des plages d'accès relativement aisées, où non seulement il soit loisible d'aborder, mais où il sera possible de conquérir une certaine étendue de rivage. La configuration de la presqu'île rend singulièrement ardue la solution du problème. Toutes les anses sont dominées de falaises et de contreforts, et en conséquence battues par le feu de l'ennemi. De plus, toute mise à terre frontale, sauf celle qui serait opérée au long du golfe de Saros, est exposée à l'enfilade de la côte asiatique.

Deux débarquements principaux sont cependant décidés :

1° Au cap Hellès, attaque frontale ;

2° A Gaba-Tépé, attaque de revers simultanée ;

3° Feinte à Koum-Kalé ;

4° Démonstration à Boulaïr.

Ces deux attaques sous-entendent un morcellement dangereux des forces opérantes, surtout pour le contingent d'Hellès, qui reçoit comme objectifs les points V, W, X, S et Y. Le but, en choisissant toutes ces plages, est de disséminer la défense ; mais du même coup la masse de choc est appauvrie : la conséquence logique, eu égard par surcroît aux pertes cruelles des troupes, est de rendre impossible l'obtention de solides points d'appui sur le littoral.



Les débarquements secondaires à Hellès. — Le temps, du 24 au 25 avril, est beau : ce facteur est important, quand il s'agit d'acheminer à la côte une telle quantité d'embarcations chargées d'hommes. Deux faux débarquements, le 23 à Enos, le 25 à l'isthme de Boulaïr, avec la feinte française à Koum-Kalé, allaient rendre difficile pour les Turcs la connaissance de la principale attaque. Le 25, les King's Own Scottish Borderers, convoyés par les navires *Amethyst*, *Sapphyre*, *Goliath* et des transports, débarquent à la plage Y, en bordure du golfe de Saros. Ces effectifs, coupés par d'importants contingents ottomans, abandonnent la position. Les Royal Fusillers, qu'escortent l'*Implacable* et le *Swifsture*, abordent sous couvert d'un terrible bombardement, mais de peu d'effet, à la plage X. Ici, comme à Y, la falaise est abrupte, et les Fusillers sont accueillis par des ennemis bien retranchés aux

crêtes. Kridhia les prend d'enfilade. De dures attaques sont repoussées, et une hâtive ligne de tranchées s'organise au cap Tekké.

Un parti s'empare, après une descente à la plage S, de la De Tott's Battery, au promontoire d'Eski-Hissarlik.

Les débarquements frontaux à W et à V. — La plage W a une pente plus adoucie, car la falaise est sablonneuse. Trois réseaux de barbelé, dont un sous la surface de l'eau, ont été posés. Les obus de la flotte dépassent la cuvette et laissent les réseaux intacts. Les Turcs n'ouvrent le feu que quand les bateaux touchent terre. Les Lancashire et les Worcestershire repoussent de violentes contre-attaques et s'accrochent au terrain sans progresser.



UN DESTROYER TRANSPORTANT DES TROUPES

La plage V est de beaucoup la plus praticable. L'anse est large, incurvée du Château-d'Europe au cap Hellès : c'est aussi le mieux défendu des points de débarquement. Le réseau de barbelé est formidable. Les falaises, à droite et à gauche, permettent un copieux arrosage par les mitrailleuses et les « pompoms ». Vers le soir, le *River Clyde*, vieux transport percé d'ouvertures dans sa coque, est lancé à la côte avec 2.000 hommes à bord (Royal Munster Fusillers, 2 compagnies de Hampshire, Royal Dublin Fusillers; 1 compagnie du génie); l'eau étant profonde, il faut jeter des appontements. Les premiers assaillants sont couchés sous un feu terrible. Le général Napier est tué. On remet la suite de l'opération à plus tard. A 8 heures du soir, les 1.000 hommes restés à bord rejoignent les 400 assaillants éparpillés sur la plage. A la faveur des ténèbres l'assaut s'effectue.

Les Lancashire, Dublin et Munster ont souffert cruellement dans cette opération.

La situation est la suivante au matin du 26 : des partis isolés luttent en S et X; la plage Y est abandonnée. W et V sont au pouvoir de contingents épuisés, incapables d'un nouvel effort.

La feinte de Koum-Kalé. — Le général d'Amade est chargé de l'occupation parallèle de Koum-Kalé, dans le but d'absorber l'attention des batteries asiatiques sur ce point et d'atténuer l'opposition faite aux Britanniques. Le 6e colonial, un peloton du génie avec une batterie de 75, débarquent au matin du 25. Cinq transports et trois croiseurs (*Jeanne-d'Arc, Henri-IV, Jauréguiberry*), assistés de l'*Askold*, coopèrent au mouvement. A 7 h. 30, le fort et le village de Koum-Kalé sont enlevés. Le cimetière ne peut être arraché aux Turcs. Les Britanniques exécutent une feinte de même nature à Saros.



Le débarquement à Anzac. — Changeant de tactique, car la courbure de la plage le permet, Sir Jan Hamilton procède à une mise à terre massée en un seul point. Les vaisseaux *Queen, London, Prince of Wales, Triumph, Majestic* accompagnent le premier échelon. Malheureusement le courant très fort au promontoire de Gaba-Tépé porte les navires au sud d'Ari-Burnu, à 2 milles en deçà du point choisi, au pied de falaises à pic, dans la petite anse d'Anzac Cove. La confusion est extrême, les pertes sont élevées; les 2e et 3e brigades se lancent à l'assaut des hauteurs, franchissant

des réseaux intacts. La 19ᵉ division turque se concentre avant le débarquement des renforts. Malgré la valeur des Australiens, la mêlée est confuse, la flotte ne peut aider les assaillants. Le terrain en pente est rocailleux, coupé de ravins, ne permettant ni rapide ravitaillement, ni transport de vivres et d'eau. Les Britanniques ne peuvent construire aucun abri. Le 25, il y a plus de 1.000 blessés. La ligne des 5 brigades, le soir, passe par Quinn's Post, Popès Post, Russell Top. Les 12.000 hommes débarqués à 8 heures du soir sont en présence de contreforts tenus par l'ennemi. L'erreur du débarquement rend impossible l'élargissements des points acquis. L'artillerie de montagne, si nécessaire, fait presque complètement défaut.



Situation à Hellès. — Les pertes sont telles que la progression est arrêtée au pied du Château-d'Europe, à 200 mètres de la plage. Le 26 au matin, la flotte bombarde Sedd-ul-Bahr ; le fort et le village sont emportés. Les pertes sont lourdes. La liaison de W avec V est un fait accompli. A droite, les Français progressent vers Morto Bay.

Il devient inutile de prolonger l'occupation de Koum-Kalé, maintenant que les débarquements sont terminés grâce à cette feinte. Le général d'Amade reçoit l'ordre d'amener son contingent à Hellès. Il a perdu 788 hommes, le quart de ses forces.

Le soir du 27, on porte le front à environ 2 milles de la berge. La nouvelle ligne va de Tott's Battery, en bordure des Détroits, jusqu'au ravin du Zighin Déré, en bordure du golfe. Le tiers de la 29ᵉ division est hors de combat, et il n'y a pas de réserves.



Situation à Anzac. — Les Australiens n'améliorent pas leur position : ils sont accrochés au flanc des ravins. Le 25 et le 26, deux attaques turques sont repoussées. Les 2ᵉ et 3ᵉ brigades perdent 4.500 hommes. Tandis qu'à Hellès le nouveau front est à 2 milles du point de débarquement, sur les falaises abruptes d'Anzac les Australiens tiennent à peine 800 mètres de terrain. Les contreforts de Sari-Baïr et du Koja Chemen Tepe dominent leurs précaires positions.

Les combats furieux du 25, du 26, du 27, dans les différents secteurs, montrent la réelle valeur d'un ennemi bien armé, bien commandé, d'un mordant remarquable, que la légende représentait comme négligeable. Les brigades, les divisions, parcimonieusement renforcées, s'émiettent et sont absorbées au fur et à mesure des exigences sévères du combat.



Les trois premiers mois à Hellès. — A deux milles de la plage, la division française à droite, les Britanniques à gauche, se trouvent confrontés avec trois obstacles du terrain : 1° le ravin du Kerevez Déré aux Détroits; 2° le promontoire rocheux du pic d'Achi Baba; 3° le ravin du Zighin Déré au long du golfe de Saros.

Achi-Baba, continué en pentes décroissantes jusqu'aux hauteurs de Krithia, barre la péninsule d'un obstacle à fortications savantes. De mai à fin août, toutes les offensives se briseront contre ces trois défenses.

Il faut cependant attaquer avant que les renforts turcs n'attaquent : il faut bousculer l'adversaire avec des effectifs réduits, exténués, sinon attendre et alors risquer d'être jeté à la mer.

Le 28 avril, l'action pivote sur Eski-Hissarlik : la ligne est rectifiée, comprenant l'embouchure du Zighin Déré et Gully Beach, à gauche; à droite, la division française est à un tiers de mille de la dépression du Kerevez.

Du 29 avril au 2 mai, relative accalmie. La nuit du 1ᵉʳ mai, nous repoussons une violente attaque turque. Au cours des combats des 1ᵉʳ, 2, 3 et 4 mai, l'ennemi est repoussé. La 1ʳᵉ division subit de grosses pertes. Les Britanniques, du 28 avril au 5 mai, ont à Hellès 14.000 hommes hors de combat.

Théoriquement, les Alliés disposent de 40.000 hommes à Hellès : en réalité ils en ont 28.000 à peine. La ligne avance bientôt de 300 mètres et l'on se retranche. La deuxième division française débarque à Sedd-ul-Bahr avec le généralB ailloud. — Le 12, les Gurkhas s'emparent du plateau de Zighin Déré.

Du 13 mai au 4 juin, calme relatif. La chaleur devient intense : les hommes sont privés d'eau. Tout le secteur d'Hellès est sous le feu constant des Turcs ; les obus d'Asie et les balles perdues font des victimes nombreuses. La nuit du 12 au 13 mai, le *Goliath* est coulé. Mais on s'acharne. La

route de Sedd-ul-Bahr à Krithia est améliorée — On installe un chemin de fer à voie étroite. A l'abri du *River Clyde*, des appontements, des jetées sont constitués. Malheureusement l'état sanitaire des troupes est mauvais par suite de la chaleur, de la dysenterie et des mouches.

Le 4 juin, après un bombardement par terre et par mer, les divisions britanniques et les deux divisions françaises tentent d'améliorer leurs positions. La contre-attaque turque, très violente, nous rejette dans nos lignes. Du 5 au 20, la 52e division anglaise renforce le front.



Attaque française du 24 juin. — Elle a pour but de réparer, à droite, l'échec du 4 juin. La deuxième division s'empare du " Haricot ", système de tranchées sur la pente du Kerevez Déré. Les pertes sont très lourdes. Un mouvement similaire, à gauche, permet une progression britannique de 700 yards au long de Gully Ravine. — Ces deux offensives des ailes amorçaient une attaque du centre; mais les effectifs minimes et l'absence de réserves ne la permettent pas. Le 30 juin, le général Gouraud est blessé par une marmite. Le général Bailloud prend le commandement du Corps expéditionnaire français.

Après deux mois à Hellès, nous avons gagné quatre kilomètres en profondeur. Les plages sont exposées à l'artillerie, aux balles perdues. Il n'y a pas d'arrière, et le front se fixe. On est arrivé aux extrêmes limites du possible. Krithia et Achi Baba sont pourvus par l'ennemi d'un nouveau système défensif. Les Turcs ont reçu trois divisions en renfort.

Nous attaquons encore les 12 et 13 juillet, mais nous perdons nos faibles gains. Le général Masnou, commandant la première division, est tué, ainsi que le général Ganeval de la deuxième division. Ensuite l'accalmie s'affirme, faute de munitions, surtout du côté britannique, et par suite de l'extrême fatigue des troupes.



Les trois premiers mois à Anzac. — Les offensives d'élargissement à Anzac ont pour objectif les trois sommets de Sari Baïr, Chunuk Baïr et Koja Chemen Tepe, hauteurs beaucoup plus importantes que Krithia ou Achi Baba à Hellès. Prisonniers de leur débarquement manqué, les Australiens d'Anzac sont sur les parois d'une cuvette qu'il faut gravir. — Une attaque projetée le 30 avril est contremandée. Le 2 mai, un parti s'empare de Neck, épine utile au départ d'offensives futures. — Une accalmie d'une quinzaine permet de consolider les lignes.

Le 15, le bombardement turc est intenable, accru du feu de nouvelles pièces lourdes. Le général Bridges est tué. Les pertes s'accroissent.

Le 18, les Turcs déclenchent une grande offensive qui est partout repoussée. L'ennemi a plus de 3.000 morts et 800 blessés. — Le 24, il sollicite une suspension d'armes, loyalement observée, pour enterrer ses morts.

Une démonstration a lieu le 28 mai pour aider l'attaque d'Hellès. Le 29 et le 30, une tentative turque est repoussée à Quinn's Post, Popès Hill, Russell Top. — Le tir des batteries navales n'est pas efficace, les Turcs ayant l'ordre d'installer toujours leurs tranchées au contact des tranchées australiennes.



Les Russes ayant abandonné Odessa, des Corps turcs se trouvent disponibles contre la presqu'île. — Sir Jan Hamilton place le War Office en face de l'alternative suivante : « Ou abandonner une expédition impossible avec les forces dont on dispose; ou fournir les renforts immédiatement nécessaires à sa continuation. » On lui promet une centaine de mille hommes : ces contingents ne seront prêts que le 10 août.

Le Corps expéditionnaire britannique est très pauvre en pièces de montagne et en mortiers de tranchées. Ces deux types d'engins sont prêtés par le Corps français dans de nombreuses occasions. Les Français sont abondamment pourvus de munitions; des 120 longs sont à Eski Hissarlik et les batteries de 75 ont, comme toujours, une immense utilité. Des 65 sont en batterie dans le secteur de Krithia. Quant aux tirs de la flotte, ils n'atteignent presque jamais leurs objectifs, par suite de la nature du terrain.

A Ténédos les Français disposent de 20 avions, les Britanniques d'environ 60 à la base d'Imbros. Il y a toujours au cap Tekké un dépôt avancé d'appareils pour les missions de reconnaissance et de bombardement.

En mai, la présence de sous-marins ennemis est reconnue. La flotte, amoindrie déjà, perd le *Triumph*, le 26, à Gaba Tépé. Le 27, le *Majestic* coule à W. Beach ; le *Goliath* disparaîtra plus tard. En juin presque tous les bâtiments se réfugieront dans le port de Moudros.

La grande offensive d'août. — La dernière tentative d'élargissement comprend deux attaques et un nouveau débarquement :

1° Attaque d'Anzac, avec Sari Baïr comme objectif ;

2° Attaque à Hellès, avec Krithia et Achi Baba comme objectifs ;

3° Débarquement par surprise à Suvla-Bay. Les deux premières opérations pourraient se dénommer : « la utte pour les hauteurs » ; le nouveau débarquement a pour but, en établissant une base nouvelle d'opérations, de coopérer sur un terrain plat à l'offensive d'Anzac, en étendant cette dernière vers la gauche.

LA BAIE DE SUVLA

Offensive d'Anzac. — Une force de 37.000 hommes et 72 canons, appuyée par 2 croiseurs, 4 monitors, 2 torpilleurs, est réunie pour l'attaque. La lutte pour la possession des sommets est acharnée du 8 au 10. A part la prise du Lone Pine Plateau, les colonnes des 13° divisions, 29° et 27° divisions d'infanterie, renoncent à atteindre leurs objectifs : Chunuk Baïr, Azghyl Dere, Hill 9. Les Osmanlis font échouer l'opération de flanquement du général Birdwood contre Sari Baïr. Les pertes britanniques se chiffrent à 12.000 hommes. L'ennemi conserve les hauteurs.



Le débarquement à Suvla-Bay. — Le général Calwell, dans son livre remarquable « *The Dardanelles* », souligne la différence qu'offre le débarquement à Suvla-Bay du IX° Corps, avec l'opération d'Anzac effectuée en plein jour. Suvla est une surprise : les troupes amenées la nuit, dans le plus grand mystère, sont transportées jusqu'à la côte plate dans des « beetles », chalands plats d'un faible tirant d'eau. Il y a peu de pertes, l'ennemi ne soupçonnant rien. La côte peu élevée est conquise. Lala Baba est emporté ; le grand Lac Salé, sorte de marécage vaseux en la saison, est atteint.

Le 7, l'ennemi abandonne le promontoire de Suvla. On s'empare, après Hill 10, de Chocolate Hill, Green Hill, Scimitar Hill, Ismaïl Oglu Tepe ; Sulajik constitue l'avance extrême. On n'a perdu que 1.000 hommes. Les Turcs se concentrent à Kuchuk Anafarta et à Biyuk Anafarta. Du 8 au 9, les troupes sont éparpillées dans la plaine de Suvla. Le problème de l'eau est angoissant. Le 9 et le 10, la 11° division perd Scimidar Hill et Ismaïl Oglu Tepe. Le général Stopford donne l'ordre de se retrancher sur place.



Comparaison de la situation à Hellès, Anzac et Suvla. — Après la dernière tentative faite à Suvla, le 21 août, pour la prise d'Ismaïl Oglu Tepe, tentative de grande envergure qui aboutit à un sanglant échec, la fixation du Corps expédi-

tionnaire, prisonnier des montagnes qu'il ne peut gravir, demeure définitive. Devant l'impossibilité d'obtenir les renforts qu'il réclame, Sir Jan Hamilton comprend l'énormité de sa tâche. Après quatre mois de sacrifices sanglants et quotidiens, le malheureux Corps expéditionnaire demeure exposé, sur des positions en plaine, à la furie de l'artillerie adverse, aux horreurs de la soif, à la pestilence du charnier qu'est la presqu'île, aux épidémies de dysenterie.



LES ANGLAIS PRÉPARENT L'INCENDIE DE LA BAIE DE SUVLA

L'automne arrive. — Aucune opération importante n'est tentée. C'est la guerre de mines qui se substitue sur tout le front à l'activité offensive de l'été.

Le 27 novembre, un ouragan accompagné d'une pluie torrentielle cause d'énormes ravages. A Anzac, le service de santé évacue 10.000 malades.

Le général Hamilton, qui refuse d'évacuer une région arrosée de tant de sang et qui lui a coûté tant d'effroyables souffrances, est rappelé en Angleterre. Le général Munro, qui lui succède, conclut avec Lord Kitchener à l'abandon total de la presqu'île de Gallipoli. Cette évacuation avait été déjà demandée par la France, car l'écrasement de la Serbie nécessitait l'envoi d'une nouvelle Armée à Salonique.



L'ÉVACUATION

L'évacuation d'Anzac et de Suvla est donc fixée entre le 10 et le 17 décembre. L'abandon d'Hellès est différé, la marine désirant conserver un observatoire au bout de la presqu'île. Le retrait des troupes commence dans la nuit du 19 au 20. Les opérations sont difficiles pour deux raisons : 1° possibilités de gros temps compromettant l'action de la flotte ; 2° danger d'intervention des sous-marins ennemis.



L'INCENDIE DE LA BAIE DE SUVLA

Du 10 au 18 décembre, le personnel, les services, le matériel, les munitions, les canons lourds, les approvisionnements sont embarqués. L'amiral Wemyss écrit que le 22 décembre 10.000 hommes sont retirés du front chaque nuit. Le temps reste beau.

A Anzac, on abandonne les pièces d'artillerie sur les positions élevées. Le retrait est graduel de Lone Pine, Popès Hill,

Quinn's Post. On prend soin de continuer tous les bruits, tout le va-et-vient de la vie des lignes : des tireurs isolés font le coup de feu, pour qu'un silence brusque ne contraste pas immédiatement avec l'activité du front. On incendie sur la plage tout ce qu'on renonce à emporter. A 4 h. 15 du matin, l'opération est terminée, tout le monde est à bord. Les Turcs n'ouvrent le feu qu'à 5 h. 30. On abandonne malheureusement de grands approvisionnements. Mais l'évacuation d'Anzac est un chef-d'œuvre d'organisation.

A Suvla il n'y a pas moins de 5 divisions à embarquer. Les positions britanniques n'étant pas immédiatement placées au pied des lignes dominantes de l'ennemi, le retrait devient moins hasardeux. En deux nuits, du 18-19 et du 19-20, tout est achevé. Le système téléphonique reliant les lignes rend possible l'exécution détaillée d'ordres simultanés. Les Turcs ne se doutent pas un seul instant de ce qui se passe. A 5 h. 15 du matin, tout le contingent de Suvla a quitté la baie.

Le succès de la double évacuation d'Anzac et de Suvla fait ordonner l'abandon d'Hellès. Mais cette évacuation nouvelle sera gênée par la tempête et par un terrible bombardement turc le 24 décembre. L'ennemi, joué deux fois, est sur ses gardes.

A ce moment, la 2e division française s'embarque pour Salonique. Le général Munro insiste pour une rapide évacuation d'Hellès. On sauve les canons anglais de 18 pounders, les howitzers de 4-5 pouces, les 60 pounders, les 6 pouces, les 75 français, les 120, les munitions. Il y a à peu près 40.000 hommes et 150 canons à embarquer le 29 décembre. Le mauvais temps sévit le 2 et le 3 janvier. Il reste 17.000 hommes à embarquer le 7. Mais les Turcs ouvrent sur les plages le plus fort bombardement qui se soit abattu sur la presqu'île, suivi d'une attaque arrêtée par le tir d'enfilade de la flotte.

Du 31 décembre au 8 janvier, 45.975 hommes, 85 canons, 2.667 chevaux et mulets, des masses d'approvisionnements et de munitions ont été embarqués.

Tout ce qui reste à terre est détruit : 588 animaux sont abattus, d'immenses stocks de vivres flambent sur la plage. D'importants dépôts sont abandonnés. Mais les manœuvres de la flotte au milieu de la mer démontée, l'ordre et l'esprit d'organisation présidant à cette triple évacuation dans d'aussi terribles circonstances en font un des événements les plus remarquables de l'histoire.



Critiquer l'expédition des Dardanelles semble aisé, maintenant que, les faits étalés sous les yeux, il nous est possible de peser en connaissance de cause le pour et le contre, de comprendre les raisons finales de cette audacieuse entreprise. La faillite est ici en raison de l'importance de la tentative, d'une proportion telle que seule la grandeur de la récompense, en cas de succès, pouvait servir d'excuse à la conception d'une telle folie. A la base du gigantesque effort, il y a comme une violation systématique de tous les principes raisonnables de la stratégie ; il y a surtout, et c'est un indice plus grave, la manière flottante, irrésolue, nonchalante, qu'avaient deux gouvernements alliés de mettre en œuvre des décisions ne souffrant aucun retard. L'opération des Dardanelles porte douloureusement, jusqu'à la fin, le poids de deux fautes initiales :

1° La confiance en soi irraisonnée, qui n'est qu'une des formes de l'ignorance ;

2° La mésestime de l'adversaire et l'entêtement à persévérer quand tout est perdu.

Plus brutalement, l'aventure coûtait 125.000 hommes de pertes aux Britanniques, 40.000 aux Français, la valeur d'une flotte puissante sombrée dans les détroits, et des approvisionnements importants détruits lors de l'abandon de la presqu'île.

Albert Cerisier



JOURNÉES DE L'ARMÉE EN EXIL

Les milliers d'hommes, que la guerre détacha du giron de la France pour les pousser vers le lamentable Orient et qui ont eu l'insigne chance d'en revenir, gardent de Marseille un souvenir ému...

Au départ, Marseille nous apparaissait immense, avec ses innombrables navires, l'ombre double et squelettique du pont transbordeur du Vieux-Port, et Notre-Dame-de-la-Garde. Après le Château d'If s'ouvrait l'inconnu. Nous nous y enfonçâmes, ce soir de mai 1915, sur des flots calmes comme l'eau des fleuves.

Après une nuit maussade, je me réveillai pour entendre mes camarades déchiffrer les dépêches de la nuit et du matin, françaises, anglaises et allemandes, venues de la Tour Eiffel, de Malte, de Poldhu, de Norddeich et de Nauen. J'étais enivré de joie, en pensant que nous naviguions ainsi dans une petite nuée de paroles humaines que nous pouvions capter, qui nous venaient des centres de la vie des hommes. Je voulus les entendre, et je montai dans la minuscule tourelle de la T. S. F. Mais je fus désagréablement surpris de m'entendre dire par le télégraphiste :

— On ne comprend rien en ce moment, parce que Madrid, Malte et Berlin parlent en même temps ; impossible de déchiffrer.

Il s'efforça de régler les aiguilles d'un régulateur, afin de n'entendre que la voix du poste le plus proche, qui était Malte. Il enleva, furieux, son casque.

— Inutile. Le maudit poste de Madrid est celui qui nous gêne le plus, quand nous sommes dans ces parages.

Je questionnai :

— Ils télégraphient souvent les postes d'Espagne?

— Tous les jours, entre 2 et 5 heures, Madrid ou Barcelone correspondent en chiffres avec le poste autrichien de Pola ; tous les soirs, entre 7 et 9, avec celui de Berlin. On sait cela à Paris, sans doute, ajouta-t-il avec ironie. Ce ne fut que le lendemain que nous sortîmes de la zone des conversations hispano-allemandes, et les radios de la Tour Eiffel nous apportèrent un véritable réconfort.

La route est assez longue, de Marseille à l'île de Lemnos. Elle eut été bien monotone, sans la présence du danger que la troisième journée eut la grâce de nous apporter. Le communiqué anglais nous avait prévenus que des sous-marins ennemis se tenaient aux embouchures de Bordeaux et de Saint-Nazaire. Nous pensâmes, contents et mécontents à la fois : « Que c'est loin ! » Mais une heure après avoir perdu de vue l'île de Cythère, la T. S. F. nous annonça soudain qu'un bateau venait d'être coulé à quelques milles du cap Matapan.

Un grand dialogue se poursuivit à travers l'air entre des invisibles, émus par la nouvelle.

Un paquebot donnait le signal de détresse :

« S. O. S. »

Il continuait :

« S. S. S. S. (qui veut dire : par sous-marin). Un vapeur vient de couler, latitude 36 degrés 16 minutes Nord, longitude 18 degrés 56 minutes Est... Une embarcation reste à la mer. »

Un poste anglais demanda immédiatement :

— What is the name of the station that is calling me so hard?

— S. O. S. The name is X.

— Do you want assistance?

— Je suis en communication avec un poste.

— Did you hear wat X... said?

— Parlez-vous français ?

— Quel est le nom de votre poste, s'il vous plaît ?

— Z.....

— All right.

Et il nous fut impossible d'en savoir davantage.

Un bateau avait été torpillé dans l'immensité que nous venions de traverser. Un crime d'audace, de cruauté et de mort, qui n'occuperait pas plus de quatre lignes dans les quotidiens, avec la rude habitude que l'humanité avait prise du risque et du deuil....

Au soir, une vision troublante nous secoua de notre torpeur : une féerie de lumières multicolores arrivait droit sur nous. C'était comme un vaisseau fantôme fleuri de clartés, au centre desquelles rougeoyait la croix rouge : nos camarades blessés rentraient en France.

Et le bateau, lourd de ces forces brisées, s'éloigna dans une nuée claire, suivi de nos regards. Combien d'entre nous repasseront sur sa trace?... Combien même ne repasseront pas !...

A l'aube du cinquième jour, nous avons mouillé dans la baie de Mudros, entourée de hauteurs d'une couleur sèche de sable, coupée par la ligne blanche des camps, et plus près par la chaîne des mines flottantes que l'on ferme la nuit, et par des bâtiments chargés de kakhis guerriers. Les kakhis anglais attendaient, comme nous, l'autorisation d'entrer dans la baie inférieure.

Et toute la baie était close, en face, par une barrière formidable et noire de géants droits, immobiles, inflexibles : la ligne des cuirassés alliés.



Le lendemain, dès le départ de Lemnos, notre voyage prit l'aspect d'une randonnée militaire : nous marchions vers la bataille, vers Sedd-ul-Bahr.

Ce fut vraiment une marche d'approche. Toute les précautions furent prises, on scruta l'âme voilée de l'horizon. Dès le cap Hellès, on entra dans la zone des grondements. La mer leur donnait une résonance extraordinaire. Et brusquement la canonnade se précisa. De lourds vaisseaux montaient la garde, étincelants d'éclairs et enveloppés de fumée. Le *River-Clyde*, échoué à la côte pour servir de pont de débarquement, nous apparaissait comme le dos d'un monstre docile. Mais le feu, le feu infernal, était partout, surgissait de partout...

En avant!

L'ennemi se trouvait en face, de tous côtés. Nos tranchées mystérieuses, nos tranchées aux noms cabalistiques, nos fortins qui rappelaient le nom des héros de la coloniale, couraient à travers un sol plus féroce encore que l'ennemi. Celui-ci nous harcelait sans cesse, comme nous le harcelions. Mais, en somme, nous ne le haïssions pas.



NAUFRAGE DE « L'ANGLIA »

. . . .

Je me souviens d'un matin, au petit jour. Les Turcs vinrent déposer devant nos parapets des blessés de chez nous. Ils le firent simplement. Ils étaient graves, taciturnes, vêtus de fatalité. Le matin naissant leur prêtait une enveloppe immatérielle, les grandissait étrangement. Fantômes d'un sentiment chevaleresque très pur, ils nous donnèrent une indescriptible émotion. Le contact de leurs mains et des nôtres, sur le même corps brisé — eux pour offrir, nous pour recevoir — dépassait tous les langages humains.



Ils sont implacables, pourtant, les Turcs.

Nous avons en commun quelques éléments de tranchées, qui se touchent par un côté. Nous défendons chacun nos espaces, séparés par de petits murs de sacs à terre. Et nous poussons, chacun contre l'autre, pour gagner quelques mètres, qui peuvent devenir une aubaine d'air dans cette atmosphère trop dense qui nous étouffe. De temps à autre, une fois en plein jour, ils sont montés sur nos sacs, ils ont voulu nous surprendre et nous affoler par un tir en enfilade, à bout portant; et ils sont venus deux à deux, une dizaine, se faire tuer là-haut, se relayant par couples dans la mort, nous faisant fort peu de mal, avec la plus terrible sérénité dans leur sacrifice.

Eux aussi étaient étourdis par l'enfer bruyant des artilleries. Pour nous, il y avait la ration quotidienne de bruits et d'acier que nous envoyaient les forts d'Achi-Baba et de la côte d'Asie. Pour eux, surtout les canons de nos vaisseaux. Nous vivions ainsi les uns et les autres sous une coupole enflammée. Les maladies serpentaient dans les tranchées, nombreuses, féroces, allongeant leurs tentacules invisibles et tenaces dans l'air, dans la nourriture, dans l'eau putride, dans le sifflement énervant des moustiques, dans le bourdonnement angoissant de mouches énormes, dans la morsure intolérable des puces et des poux.

Nous mangions notre pain à genoux sur la terre. Nous ne respirions que de la poudre et du fer. Les blessures s'aggravaient sous la piqûre des mouches immondes, et tous les cadavres devenaient noirs.

Et cependant des gouailleries soutenaient les escouades. Le premier qui, contre l'affolement mortel nous venant des implacables batteries d'au delà des détroits, jeta le mot : « Voilà la Côte d'Asie-Express », celui-là donna à ses camarades une véritable « gnole » française de grande marque.

Car, là-bas, nous n'avions aucune consolation intérieure. Le général Gouraud n'avait-il pas proclamé que nous ne devions pas placer les Turcs dans la zone de rancœur de race et de haine implacable réservée aux Allemands? Cela nous paraissait juste. Mais une telle guerre nous devenait pénible : ceux qui s'en allaient brisés nous paraissaient de jour en jour plus nombreux que les soldats de renfort. Et le nombre des morts s'accroissait effroyablement. Nous avions la sensation d'une instabilité tragique, nous nous attendions à abandonner la partie.

Un jour, le colonel entraîna notre bataillon à l'assaut. Il sortit le premier de la tranchée. Grand, mince, blanc, il tenait le revolver au poing, comme un sceptre de souveraineté, un signe de la noblesse d'une race. Tout le monde, à sa suite, s'élança. Les Turcs reculèrent. Mais nous n'étions pas en nombre, nous ne pouvions garder la tranchée conquise. Ce n'était pas pour tuer que nous étions sortis, mais pour respirer plus librement. Nous rentrâmes avec des pertes. Alors nous vîmes un Turc revenir vers nous sans se dissimuler. Calme et superbe, il ramassa ses chaussures. Pas un de nous n'osa tirer sur lui...

Ah! l'horrible puanteur de l'air à Kérévès Déré!

Canudo



SEDD-UL-BAHR. — VUE DU SOMMET DU CAP HELLES

AUX DARDANELLES

Tirés à vue par les batteries innombrables de la côte d'Asie, exposés en outre au tir plongeant d'Achi-Baba, citadelle d'arrêt, munie de tous les perfectionnements modernes, dont la masse puissante fermait devant nous la presqu'île de Gallipoli, quel cauchemar nous avons vécu, pendant six mois, sur les rochers chauves du cap Hellès.

Ce qui donne à ce front la plénitude de son horreur, c'est qu'il n'eut jamais d'arrière. Ailleurs, quand on montait en ligne, on avait du moins l'espoir d'en descendre. Si précaires qu'aient été, en maints secteurs, les cantonnements de repos, ils existaient pourtant : ce qui suffisait à tromper toutes les impatiences. Ici, la mer nous enfermait étroitement; nous n'avions même pas ce mince réconfort de pouvoir dormir de temps en temps, loin de la tuerie, d'un sommeil tranquille et sans danger. Des plages de Sedd-ul-Bahr aux ravins du Kérévès Déré, tout l'espace occupé par le Corps expéditionnaire était labouré par les obus; espace d'ailleurs si exigu, donc si emcombré, que chaque projectile y devait fatalement détruire quelque chose ou tuer quelqu'un.

Les oreilles déchirées par les miaulements des trajectoires, le cœur bondissant au rythme fou des éclatements, les yeux brûlés par des lueurs d'incendies, la gorge corrodée par d'épaisses fumées aux âcres senteurs chimiques, nous vivions donc, jour et nuit, sans répit ni trêve, sous la mitraille. Nous vivions aussi dans la compagnie continuelle des morts. Ils prenaient peu à peu la place des vivants, ces morts sans cesse multipliés,

ces pauvres morts qui avaient été nos compagnons, nos amis; ils nous disputaient la terre rouge, gorgée de sang, où nous nous creusions des abris, — combien précaires, hélas ! — pour essayer d'échapper à leur sort. A cause d'eux, cette terre là pullulait de bêtes immondes et elle exhalait une odeur atroce, et on osait à peine la remuer de peur de ce qui allait sans doute en surgir. Etait-ce même encore de la terre, cette boue putride sur laquelle il nous fallait vivre, comme ces larves, comme ces mouches aux ailes bleues, dont le contact permanent était peut-être une de nos plus dures souffrances?

Dardanelles... Dardanelles! Ces souvenirs atroces doivent-ils seuls nous rester de vous? Non, Chersonèse de Thrace, rives autrefois glorieuses de l'Hellespont, ne vîtes-vous point passer le navire *Argos* et n'êtes-vous pas toujours voisines de la Troade?

TOMBES FRANÇAISES A SEDD-UL-BAHR

De l'autre côté du détroit, jeté comme une écharpe de gaze bleue entre Marmara et la mer Egée, elle était si proche, cette côte jadis aimée des Héros et des Dieux, et si magnifiquement éclairée par la belle lumière orientale que nous pouvions distinguer dans tous leurs détails ses promontoirs verdoyants, ses villages suspendus au-dessus de la mer, ses bois d'oliviers, ses collines aux noms prestigieux, dont l'une s'appelle le « Tombeau d'Achille », et une autre le « Tombeau de Patrocle ». Au fond de la plaine où fut Ilion brillait l'eau du Scamandre; les cimes de l'Ida fermaient l'horizon.

Pourquoi le destin a-t-il choisi ce décor homérique pour y jouer un des plus sombres épisodes de la guerre mondiale?

Quand je regardais droit devant moi, de ma cagna creusée au flanc du plateau qui portait les ruines de Sedd-ul-Bahr, le spectacle était peut-être plus magnifique encore; comme il mêlait bien, dans une évocation sans doute unique au monde, aux choses d'à présent les choses d'autrefois!

La porte ouverte encadrait d'abord un coin de route, sur laquelle passaient et repassaient, conduites par de graves indous, les charrettes bien attelées du ravitaillement anglais. Plus bas, à demi soulevé par les roches, le *River Cleyd* se dressait sur le rivage. Le jour du débarquement, ce navire s'était échoué là, dans un beau geste de sacrifice volontaire, pour lancer à l'assaut de la presqu'île, hors de ses flancs machinés comme ceux du Cheval de Troie, les premiers soldats anglais qui purent prendre pied, grâce à ce stratagème. Autour de la glorieuse épave régnait sur les appontements un mouvement prodigieux, jamais interrompu malgré la pluie incessante des obus. Au-delà, s'étendait le domaine de la marine; les monitors, les torpilleurs, les dragueurs de mines évoluaient sous de longs panaches de fumée; les sous-marins, pareils à des cétacés, montraient soudain leurs dos noirs aux luisances d'écailles; les vedettes couraient comme des navettes sur une trame mobile en y brodant de capricieux sillages, les cuirassés crachaient des flammes tel des volcans en éruption; et leurs lourds projectiles, qui passaient au-dessus de nos têtes, propageaient un bruit formidable de rapide rué à toute vapeur dans la carcasse sonore d'un grand viaduc; les navires-hôpitaux balançaient mollement leurs coques blanches sur

lesquelles s'allumaient chaque soir d'immenses croix de rubis et des rampes d'émeraudes.

Par delà cette zone tourmentée, où la guerre reflétait encore sa face tragique, se dressaient, diversement colorées au caprice des heures, les hautes îles rocheuses de l'Egée : Mavros, minuscule et déserte, mais pleine de parfums comme une corbeille d'hysope jetée sur la mer ; Ténédos, où était installée notre escadrille d'aviation, dans la plaine où le sage Ulysse fit construire le cheval de bois, à l'aide duquel les devant Troie. Combien de fois n'ai-je pas été distrait de ma lecture par un éclatement plus proche, par une rafale chaude et sifflante qui venait brutalement tourner la page de mon livre! Alors mon regard cherchait, au delà du rivage labouré par la mitraille, au delà des eaux tumultueuses où évoluaient les unités de l'escadre, la consolation des belles îles qui semblent voguer sur la mer violette. Archipel de grâce, de silence, de recueillement, c'est vers vous que je réfugiais mon âme nostalgique ; ne m'avez-vous pas pro-



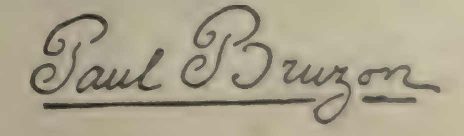
LES DARDANELLES ET LE BOSPHORE

Achéens devaient réussir à s'emparer de la ville de Priam ; Imbros, ancienne colonie athénienne qui maintenant servait de base aux Anglais ; Samothrace, dont le nom seul évoque un des plus purs exemples de beauté que nous ait légué la Grèce. Plus loin encore, aux extrêmes limites de l'horizon, aérienne et légère comme une vapeur, et visible seulement dans la limpidité presque surnaturelle des crépuscules, flottait en plein ciel la montagne sainte de l'Athos.

La sérénité de ces arrières-plans contrastait étrangement avec les scènes sanglantes dont nous étions les acteurs et les victimes. C'était à se demander si ceci et cela appartenaient bien au même monde, à la même planète.

J'avais apporté un Homère, pour relire l'*Iliade* tégé, comme vos déesses protégeaient autrefois les guerriers hellènes qui suspendaient, pour leur rendre hommage, des bandelettes et des guirlandes aux branches de vos lauriers ?

Oubliant mes six mois de souffrance dans l'enfer de Sedd-ul-Bahr, c'est vous, terres bienheureuses, c'est vous seules que j'évoque à présent. Agenouillées sur la mer, ainsi que des orantes graves, vous entourez la presqu'île où dorment tant des nôtres. Exhalez vers leurs tombes tous les parfums de vos cimes bleues où butinent les abeilles ; et, si vous êtes toujours des créatrices de divines légendes, mêlez pieusement leur souvenir à celui des héros d'Homère. La page de sang qu'ils viennent d'écrire au livre de l'Histoire n'est-elle point digne de servir de thème à de nouvelles *Iliades* ?



XLIX

L'ARMÉE D'ORIENT



URANT l'été 1915, tout l'effort des Empires Centraux se porta contre la Russie, dont les Armées vaincues durent évacuer la plus grande partie de la Courlande, la totalité de la Pologne et presque toute la Galicie.

Les Russes lui paraissant hors de cause, Falkenhayn décida d'envahir la Serbie de concert avec les Bulgares qui se préparaient à entrer en lice. Ainsi l'Allemagne viendrait secourir la Turquie et annihiler toutes tentatives de l'Entente contre les Détroits.

L'Allemagne pouvait en outre compter sur la duplicité de Constantin. Ce monarque nous avait laissé entendre qu'il pourrait sortir de la neutralité et mobiliser contre les Empires Centraux, si nous lui venions en aide par l'envoi d'un Corps expéditionnaire. Une discussion s'était engagée à ce sujet, discussion que le fourbe d'Athènes avait traînée en longueur. L'Entente avait cru bénévolement qu'elle pourrait compter sur la Grèce ; et l'aventure lamentable des Dardanelles avait été ainsi décidée.

Or, maintenant, les événements se précipitaient. Le 8 septembre, Ferdinand de Bulgarie signait un traité d'alliance avec les Empires Centraux ; le 22 septembre, il signait l'ordre de mobilisation générale. En Grèce, Venizelos, revenu au pouvoir, proclamait le 23 septembre que l'Armée hellénique soutiendrait la Serbie. Mais Constantin faisait prévenir Ferdinand de sa volonté de rester neutre. Le 4 octobre, la France et la Russie (1) sommaient le tzar de Bulgarie d'expulser les officiers allemands qui pullulaient dans son Armée. Ferdinand repoussait l'ultimatum. Le 5, ce fut la rupture.

Alors, les troupes allemandes, massées sur le Danube, envahirent le territoire serbe. Mackensen enleva Belgrade le 8 octobre. Les divisions serbes du voïvode Stepanovitch furent refoulées en arrière de Timok, et durent battre en retraite vers le sud. Nisch tomba le 5 novembre. La Serbie suppliait Venizelos d'intervenir ; mais Venizelos, trahi par son souverain, et mal soutenu par l'Entente, devait abandonner le pouvoir. La Serbie semblait perdue.

En France, M. Aristide Briand était Président du Conseil. Il comprit quelle immense faute nous commettrions en ne créant pas contre l'Allemagne un front d'Orient. De tous ses efforts, il tâcha de convaincre l'Angleterre. Celle-ci était hypnotisée par l'Égypte : elle craignait surtout l'attaque contre Suez, menée par les troupes ottomanes que renforceraient des divisions allemandes. Si l'Angleterre consentit enfin à l'envoi en Macédoine serbe de quelques bataillons, ce fut surtout pour nous empêcher de recueillir seuls les bénéfices de l'entreprise. Et cette équivoque lamentable persistera jusqu'à la fin des hostilités.

Dès le 3 octobre, le Gouvernement français avait prescrit au général Bailloud, Commandant des Forces françaises aux Dardanelles, de débarquer ses troupes à Salonique pour secourir l'Armée serbe. Mais la ruée allemande devait être si rapide que nos troupes, peu nombreuses, ne pourraient dépasser la région Gradsko-Kamendol (basse Cerna), et que, dans l'impossibilité de rallier le gros des forces serbes, elles devraient, après d'âpres combats, rétrograder en deçà de la frontière grecque pour assurer la couverture du camp retranché de Salonique.



Théâtre des opérations. — Les troupes de l'Entente devront opérer sur un terrain qui ne ressemble à aucun secteur du front de France : les difficultés naturelles compliqueront singulièrement leur tâche. Nous sommes en Macédoine grecque et serbe. Salonique, le plus grand port de la mer Égée, qui va servir de base aux Alliés, est le centre d'une région s'élargissant vers l'ouest en une

(1) L'Angleterre se tint à l'écart !

vaste plaine, dont la limite ne se trouve que près de Vertekop et sur la Vistritza. Il y a là d'immenses marécages : les eaux croupissent en des dépressions dont le Jeniz Gol occupe la plus considérable ; le Vardar ouvre vers le nord une voie vers la Serbie ; il se jette dans la mer Égée à 25 kilomètres environ à l'ouest de Salonique, et son delta noie des plaines basses. En amont de Kara Oglu, un simple bourrelet d'alluvions sépare le fleuve du lac d'Amatovo et du lac d'Ardzan, déverversoir du lac Doiran. La région est infestée de moustiques et particulièrement insalubre.

A l'est de Salonique, un contrefort du mont Hortac (1.200 mètres) s'abaisse à 200 mètres, permettant le passage dans la fertile dépression où s'étendent les lacs de Langaza et de Bezik, qu'encadrent les monts de Chalcidique et les granits du Besik Dagh.

La vallée du Galiko s'allonge vers le nord-est, en direction de la Strouma et du lac Takinos, et c'est la plaine fertile, mais insalubre, de Sérès.

La dépression du lac Betkovo, au pied du Bélès, est empruntée par la voie ferrée Salonique-Demir Hissar-Sérès-Andrinople-Constantinople.

Enfin, en remontant la Strouma, on s'engage dans les gorges de Rupel, défendues par un fort grec, et l'on entre en Bulgarie, en direction de Sofia. Ces gorges de Rupel, avec le défilé de Kostourino, au nord-ouest du lac Doiran, constituent les deux seuls points de passage à travers le Bélès qui se dresse à pic au-dessus de la région de Salonique, comme pour interdire l'accès de la Bulgarie.

La zone montagneuse commence à 35 kilomètres au nord de la côte : d'énormes entablements s'érigent vers le ciel ; en amont de Karasuli, ils n'offrent qu'un passage étroit au Vardar ; plus au nord, après s'être abaissés à l'est vers la Stroumitza, affluent de la Strouma, ils se redressent : le Vardar est comme étranglé durant 600 à 700 mètres. Ce sont là les gorges de Demir-Kapou, les Portes de Fer. La voie ferrée de Salonique à



TERRAIN DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT



SALONIQUE. — LA PORTE D'ALEXANDRE, RUE DU VARDAR

Vers l'ouest, de hautes chaînes crayeuses, couvrant le territoire albanais, rendent impraticables toutes communications entre la Macédoine et l'Adriatique.

Or, dès que s'apaiseront les chaleurs torrides de l'été, des pluies diluviennes couvriront le pays de marécages. Puis viendra l'hiver, un hiver glacial, qui rendra plus impraticables encore les mauvaises voies de communication de ces terres insalubres.



L'intervention alliée. — Sous la protection d'une escadre, les soldats de la division Bailloud et de la 10ᵉ division britannique commencent à débarquer à Salonique le 5 octobre 1915. L'État-Major grec ayant réquisitionné les casernes et cantonnements de Salonique et des villages environnants, nos troupes doivent se rendre au camp malsain de Zeitenlick, qui leur a été assigné par les Grecs ! Le 12 octobre, le transport la *Provence* entre en rade : le général Sarrail, nommé au Commandement de l'Armée d'Orient, est à bord.

Sarrail trouve à Zeitenlick la division Bailloud, qui deviendra la 156ᵉ, quelques batteries de 75, la 114ᵉ brigade de la 57ᵉ division débarquée de la la *Provence*, le 8ᵉ chasseurs d'Afrique. Il y a bien, dans le voisinage, la 10ᵉ division britannique du général Mahon ; mais elle a reçu l'ordre de ne pas se compromettre : le cabinet de Londres envisage même son réembarquement à destination de l'Égypte ! Ce sont là de faibles ressources. Et Sarrail n'attend qu'une division française en renfort.

Comme il a été prescrit à Sarrail de couvrir la voie ferrée du Vardar, le général envoie, dès le 14 octobre, le 176ᵉ d'infanterie (division Bailloud) garder la ligne entre Guewgheli et Demir-Kapou. Pendant ce temps, les Grecs mettent l'embargo sur notre matériel et retardent nos convois comme à plaisir. Il est de toute urgence de garder militairement notre base de Salonique contre la trahison grecque. Les Anglais, qui ne veulent pas bouger, consentent à remplir cette tâche ; ils seront secondés par notre 114ᵉ brigade.

Nisch court le long de la roche, à 20 mètres au-dessus du Vardar ; un tunnel coupe la falaise avant la sortie des gorges. Nulle route ne passe là ; une étroite piste suit chaque rive. Au delà du défilé, c'est la plaine de Negotin, de Krivolak et de Gradsko. Puis la montagne repart vers le nord, avec ses pentes abruptes.

A l'ouest de Guewgheli et de Demir-Kapou, la vallée du Vardar est séparée de la plaine de Monastir par les contreforts du Marianska Planina et de la Moglena et par le Nidze Planina. Vus de la plaine macédonienne, ces monts offrent l'aspect d'une muraille semblable au Bélès. Plus à l'ouest, les contreforts du Kaïmatchkalan, s'allongeant vers le lac d'Ostrovo, séparent la plaine de Jenidzé de celle de Florina-Monastir. Ces deux compartiments distincts sont difficilement reliés par la mauvaise route du col de Gornicevo et par la voie ferrée qui escalade la rampe de Vertekop ; des trains légers peuvent seuls la franchir.

De Monastir, une route conduit à Prilep et à Gradsko, une piste mène à Gostivar, Kalkandelen et Uskub. A l'ouest de Monastir, le col de Pisoderi, encombré l'hiver par les neiges, permet difficilement de franchir le Neretschke Planina et de passer dans le compartiment de Koritsa. Au nord de cette région nouvelle, se trouvent les lacs d'Ochrida et de Prespa.

Malheureusement, les forces serbes reculent toujours. Au lieu de se concentrer en Macédoine serbe, où nous aurions pu les étayer, les troupes du voïvode Putnik, dédaignant les Bulgares, ont voulu tenir tête dans la Serbie du nord aux vagues austro-allemandes. Ces vagues les ont submergées. Et les Bulgares, poussant leur offensive, vont menacer de couper la retraite. Istip est tombé, Vélès ne tiendra plus longtemps : une large poche se creuse en direction d'Uskub, et les comitadjis bulgares atteignent déjà le Vardar. Arriverons-nous à temps pour conjurer le désastre?

Le 176e régiment d'infanterie, qui est parti le 14 octobre de Zeitenlick, arrive à Stroumitza-Station en plein combat : il arrête une puissante attaque bulgare contre les Serbes. Sarrail le fait aussitôt soutenir par les 1er et 2e régiments de marche d'Afrique. Le 8e chasseurs d'Afrique est porté à Guewgueli; un de ses escadrons éclairera à Doiran le flanc droit de notre 156e division, déployée entre Hudovo et Chalkali. Le 21 octobre, le général Bailloud est violemment attaqué vers Rabrovo par des forces bulgares débouchant de Kostourino; le 22 octobre la lutte se poursuit plus âpre vers Hudovo; l'ennemi a même atteint la rive gauche du Vardar, entre Gradec et Demir Kapou, lorsque nos soldats le repoussent par un sanglant assaut.

Sarrail dépêche aussitôt un bataillon du 175e à Canali, pour assurer la droite de la 156e division; un autre bataillon de ce régiment est placé en réserve à Stroumitza-Station.

Le voïvode Putnik réclame à grands cris des renforts. Sarrail ne peut que détacher à Krivolac la 114e brigade du général Quais et deux batteries de 65. Le cabinet de Londres n'autorise ses unités à bouger que le 26 octobre, et encore leur interdit-il de franchir la frontière serbe. Le 27 octobre, les Anglais (une brigade) peuvent donc venir en seconde ligne, vers Tatarli et Chalkali. Mais comme la 122e division française du général de Lardemelle débarque à Salonique, Sarrail renforce la division de Krivolak par la 113e brigade de la 57e division.

Du côté serbe, les nouvelles s'aggravent : Kragoujevats est tombé, Uskub et Vélès sont tombés. La retraite de Putnik vers Prizrend et Monastir semble extrêmement compromise. Si nous voulons agir, il n'est que temps. Mais que fera Sarrail avec ses infimes ressources? Le général attend bien trois ou quatre divisions anglaises, mais elles ne débarquent pas encore, et seront-elles suffisamment encadrées ?



Bataille de la Cerna. — Pour secourir les Serbes Sarrail décide une feinte contre la Bulgarie, vers Kostourino : des effectifs bulgares seront ainsi retenus. D'autre part, une opération sera exécutée sur la Cerna pour attirer à nous les unités serbes en retraite.

Or, le 30 octobre, les Bulgares menacent le défilé de Babouna et concentrent leurs forces près d'Uskub et de Leskovats. Sarrail décide d'attaquer leur flanc gauche.

La 57e division reçoit donc l'ordre d'occuper les ponts de la Cerna, depuis Gradsko jusqu'à Vozartszi, pour permettre à notre 122e division de déboucher. Opération hardie, sinon hasardeuse, puisque notre ligne de ravitaillement, la voie ferrée du Vardar, ne sera pas gardée sur une longueur de 20 kilomètres, faute d'effectifs !

Le général Leblois s'établit donc le 30 octobre



HALTE SUR LA ROUTE DE SALONIQUE A ZEITENLIK

à Vozartszi, village anéanti. Nous occupons Drenovo et Dobritcha, nous enlevons Mrzen et la gare de Gradsko. Le 6 novembre, le général de Lardemelle (122e division d'infanterie) reçoit la mission de dégager Prilep par la Babouna ou par Vélès. Sarrail pensait que l'Armée Serbe se retirerait en attaquant Uskub, afin de se créer une nouvelle ligne de communications par Prilep et Monastir. Il ne s'attendait pas à l'entêtement de Putnik, décidé à défendre pied à pied le sol national sans s'occuper d'assurer sa ligne de retraite, que les Bulgares allaient couper. Il en serait presque toujours ainsi en Orient : Serbes, Anglais et Français combattraient chacun pour soi; le commandement supérieur n'existant pas, les résultats des opérations ne pourraient être que piteux.

La 122e division est lancée à l'attaque : elle a franchi la Cerna, elle domine la plaine de Kavadar, et gravit les hauteurs formidables d'Archangelsk. Le 58e bataillon de chasseurs s'empare héroïquement du Mamelon vert. Les contre-attaques bulgares se succèdent. Nous gardons nos gains. Le 8 novembre, Sirkovo et Kruchevitsa sont enlevés par la 8e brigade; nous emportons également Tchitchevo-bas, puis Tchitchevo-haut. Malheureusement les Serbes plient vers Babouna. Des renforts bulgares accourent : trois divisions contre quatre de nos régiments. Le 11 au soir, le 58e bataillon de chasseurs doit évacuer Tchitchevo-haut. Les 12, 13 et 14, nous subissons de violentes attaques depuis Krutchevitsa jusque vers la Station de Gradsko. Après des corps à corps féroces, nous repoussons l'adversaire. Les Bulgares ont perdu 4.000 hommes, mais nous sommes épuisés, et nul renfort ne peut nous étayer. Les Serbes, eux, sont dans une situation tragique : ils trouvent barré le défilé de Katchanik, reliant la vallée de la Morava à celle du Vardar, et Prilep est sérieusement menacé. La 122e division rétrograde derrière la Cerna, après avoir subi de violents assauts vers Mrzen et vers Vozartszi. Sarrrail ne peut plus rien pour les Serbes. Le voïvode Putnik n'échappera au désastre qu'en traversant l'Albanie.

Constantin se réjouissait de l'insuccès de nos armes. Ses espions renseignaient l'Allemagne sur tous nos mouvements. Ses officiers captaient nos dépêches. L'Angleterre se déclarait hostile à la campagne orientale. Il fallait toute l'énergie de Briand pour maintenir nos effectifs sur ce front de bataille. Mais l'horizon était lourd de menaces. Le 23 novembre, le général Sarrail donnait l'ordre à ses troupes d'évacuer la Serbie. Nous allions rentrer sur le territoire hellénique.



La retraite. — Manœuvre délicate, s'il en fut, et qui exigera l'abnégation de tous. Les 57e et 122e divisions sont aux prises, loin vers le nord, avec toutes les disponibilités bulgares. Leur unique ligne de retraite, c'est le Vardar, sans qu'il soit possible d'utiliser la voie ferrée. Qu'une contre-attaque ennemie triomphe, et nos troupes sont rejetées sur les gorges étroites de Demir-Kapou; alors l'encerclement risque de devenir inévitable. Et il nous faut évacuer tout le matériel concentré à Kavadar, à Stroumitza et à Guewgheli.

Le général Leblois dirige le mouvement. Pour couvrir chaque repli, chacune des divisions laissera en ligne une brigade appuyée par quelques pièces de 75, afin d'abuser l'adversaire. Nos 45e et 148e régiments d'infanterie et le 8e chasseurs d'Afrique soutiennent sur la Cerna de violentes attaques, mais ne faiblissent pas.

Pendant ce temps, au défilé de Kostourino, la 156e division repousse de très rudes assauts.

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, après l'évacuation du matériel entassé dans la boucle de Kavadar, nos brigades se dérobent à la faveur de l'obscurité. L'ennemi s'en aperçoit trop tard. Ses assauts des 5 et 6 décembre contre nos positions de Demir-Kapou sont brisés. Nouveau repli dans la nuit du 6 au 7 décembre ; nous abandonnons les Portes de Fer et détruisons le tunnel. C'est la marche harassante sur l'étroite piste qui borde le Vardar et sur la voie ferrée. Le sol est boueux; la moindre chute est mortelle...et, au prix d'efforts inouïs, on atteint Stroumitza. Le 7 décembre, une colonne bulgare descendue de Prilep attaque à l'improviste un bataillon du 45e d'infanterie. Elle menace Guewgheli où quelques territoriaux gardent seuls la voie ferrée et le pont sur le Vardar. Par bonheur, la 8e brigade réussit à contenir l'assaillant et à sauver l'Armée en retraite (combat de Petrovo). Notre repli est maintenant général ; il s'effectue par échelons. Nous abandonnons ainsi Gradec et Stroumitza-Station. Vers l'est, la situation est rendue plus

délicate par un commencement de déroute anglaise au nord-ouest du lac Doiran. Les Britanniques ont perdu 1.500 hommes et 8 canons. Mais la 156ᵉ division élargit son front sur la ligne de la Bojimia et permet aux Britanniques de se ressaisir. Le 11, nous sommes favorisés par un épais brouillard. Nous rentrons sur le territoire hellénique, après avoir brûlé la gare et fait sauter le pont de Guewgheli. Nos unités s'écoulent dans un ordre parfait, qui contraste avec l'extrême désordre des Anglais.

Nous n'avons perdu au cours de cette pénible retraite qu'un millier d'hommes, un canon et quatorze caissons. Ce matériel a d'ailleurs été précipité dans les ravins afin que les Bulgares ne pussent l'utiliser. Nous avons ramené des réfugiés serbes; nous avons sauvé tous nos approvisionnements; nous avons réussi à charger sur wagons deux escadrilles d'avions que la tempête clouait au sol. Malgré des fatigues cruelles, le moral des troupes restait splendide ; chacun sentait sa supériorité sur le Bulgare.

Quant à l'ennemi, épuisé par son effort, mal ravitaillé, il s'arrêta au bord de la frontière hellénique. N'avait-il pas d'ailleurs, par la conquête de la Macédoine serbe, rétabli ses communications avec la Turquie ?



SALONIQUE APRÈS L'INCENDIE



L'Armée serbe, qui n'avait pas su entrer en liaison avec nos forces, s'écoulait maintenant à travers l'Albanie ; 120.000 hommes décimés par le typhus et la famine gagneront seuls la côte de l'Adriatique.

Pierre Margaret

LE DERNIER JOUR DE LA RETRAITE DE SERBIE

... Sur la plaine entre le Vardar et Bogdanci, à la hauteur de Guewgheli, nos troupes, en échelons d'escouades, continuaient à ouvrir des vides dans le cercle de l'ennemi. Les ordres de se replier le plus rapidement possible vers la frontière se suivaient dans nos colonnes, mais s'arrêtaient devant les chemins que l'ennemi occupait, ou tenait sous son feu. Il nous fallait encore une journée pour atteindre la frontière grecque.

On avait cru que nous nous rencontrerions avec la 57ᵉ division, venant de la Cerna. Mais nous étions bien seuls. Aussi nous communiqua-t-on confidentiellement la nouvelle que nous devions couvrir en arrière - garde la retraite des derniers éléments de la dernière division de Serbie, la 156ᵉ, mais que nous étions bel et bien cernés.

— Mes amis, dis-je à mes hommes, nous devons tenir ici coûte que coûte, afin de faire gagner du temps aux autres. Nous avons l'honneur de former l'arrière-garde, comme nous avions l'honneur d'être en avant le 22 octobre. Il y a derrière nous le Vardar. Si l'ennemi nous rompt, jetons-nous dans le fleuve plutôt que d'être faits prisonniers !

Tous me répondirent :

— Pas de Vardar ! Qu'ils viennent ! On est là ! Vivent les zouaves !

Notre bataillon était échelonné sur une ligne de plaine et de mamelons, entre le Vardar et Bogdanci. L'assaut que nous avions livré contre ce village, appuyés par la dernière batterie de 65 de montagne qui restait avec nous, avait réussi à nous assurer une position qui ne devait pas nous

servir, mais qui dérouta des forces considérables acharnées à couper la retraite. Nous enlevâmes même des prisonniers.

Après une étrange accalmie, des coups de feu éclatèrent devant nous, puis de tous côtés. Une patrouille, commandée par un caporal, s'était engagée trop loin : elle ramenait son chef blessé. Puis deux hommes encore tombèrent. Des volontaires purent les rapporter dans nos lignes.

Maintenant l'ennemi se dispersait, atteint par notre feu.

Nous demeurâmes là, en attente, tandis que nos unités se repliaient, chacune se frayant son passage. Nous étions blottis dans la plaine marécageuse dont les milliers de flaques brillaient comme des flaques de sang, ainsi que tout le Vardar, du nord au sud.

La boue hivernale du front de France ne peut être comparée aux marais perfides de la Macédoine, qui tendent ici, d'un bout de l'année à l'autre, leur guet-apens mortel.

Quand un messager nous apporta l'ordre du dernier repli, notre intolérable fatigue s'écrasait parmi les marécages de Gjavato, dans un fossé plein de boue liquide...

Le commandement et quelques éléments du régiment avaient disparu par delà les lumières du fleuve. La nuit tombait, toutes les hauteurs nous envoyaient encore du plomb sifflant et ardent. L'ennemi s'était arrêté dans sa poursuite, mais il prolongeait sa force dans l'ombre envahissante, nous cherchant avec sa haine et ses balles. Les prisonniers nous avaient bien dit que trois régiments bulgares étaient placés sur le chemin que nous devions parcourir jusqu'à la frontière, tendant sur nos flancs les filets d'une suprême embuscade. Et nous n'étions plus qu'un bataillon d'arrière-garde, fort réduit, couvert par les trente-quatre hommes qui restaient à ma compagnie.

Avant que la nuit ne fût complète, nous vîmes une estafette accourir à brides abattues, venant du sud. Le cavalier devait franchir la route de Gjavato, où le feu ennemi concentrait sa fureur. Soudain, le cheval commença de disparaître, happé par la boue profonde. En quelques secondes, deux bras émergeaient seuls, tendus au ciel. Mais, tandis que le marais invisible engloutissait sa victime, nous étions dans un tel état de mutisme moral et physique que nous n'eûmes pour cette agonie que des regards atones et des sens indifférents.

Des isolés nous rejoignaient.

Notre colonne s'était encore accrue de la batterie de montagne qui avait perdu son chef, blessé ; de trois ou quatre compagnies appartenant aux différents régiments de la division, de quelques cavaliers égarés, de quelques blessés qui avaient pu se traîner.

Et nous rétrogradions dans une atmosphère mouvante de demi-sommeil, d'extrême torpeur.

Cependant, la fusillade ne cessait pas. Mais où ? Comment? Nous n'entendions plus siffler les balles. Le bruit était pourtant dans l'air, les coups se succédaient bien par saccades de salves, par cascades de tirs à volonté, par étirements de balles solitaires. D'où tirait-on? Et contre quel objectif? Des bruits confus de marches précipitées, des cavalcades encore lointaines, se révélaient par à-coups à notre esprit affaissé dans la chair lasse. Quand le brouillard nous enveloppa de si près que nous semblions vraiment emprisonnés le long de la ligne de la route, à peine visible, nous nous aperçûmes vaguement qu'il n'y avait plus de fusillade depuis assez longtemps ! Nos oreilles seules en avaient gardé le souvenir un peu hallucinant. Le bruit des marches et des cavalcades, nous venant par souffles, était en réalité celui qui vibrait, fort dans le brouillard, le long des poteaux télégraphiques où nous ne savions pas quelles paroles passaient, amies ou ennemies, et que nous n'osâmes abattre.

L'hallucination après le combat ! Tout combattant la connaît. Elle revêt des formes innombrables, toujours surprenantes.

Mais le commandant nous annonça très simplement :

— Ils auraient pu vingt fois nous couper la retraite. Ils ne l'ont pas fait. Nous partons.

Et nous nous mîmes en marche ainsi, lentement, silencieux et indifférents, après avoir grignoté des grains de maïs rôtis, qu'un « cuistot » avait su préparer quelque part. Tout nous semblait maintenant fort naturel, rien n'eût pu étonner nos volontés assoupies. Un commandement, n'importe lequel, semblait être attendu par ces hommes harassés, devenus d'une docilité inconcevable, tant chacun était heureux de ne plus penser, de ne plus avoir à se diriger, heureux d'un ordre qui le conduirait comme on conduit un aveugle par la main.



INSTALLATION DU PARC D'AVIATION DE SALONIQUE

Ma dernière demi-section, baïonnette au canon, couvrait la retraite ; et je venais derrière, sentant mes zouaves si las qu'ils auraient pu s'endormir en marchant. J'avais la conscience vague de les pousser, en leur chuchotant des mots sans suite. Soudain une grande lueur rouge éclata loin, à notre droite. Elle éclaira le Vardar, l'imprécis minaret d'une mosquée perdue dans la plaine marécageuse, et l'oued à notre côté. Plusieurs parmi nous parurent se réveiller en un léger sursaut et murmurèrent assez indifférents :

— Guewgheli est en flammes !...

On poursuivait la marche, l'esprit endormi, les oreilles aux aguets, pourtant. Des ombres se montrèrent le long du chemin, se levant à notre approche, se mêlant à notre masse. Ce n'était pas l'ennemi. C'étaient quelques compagnies d'un des régiments de notre division, échelonnées là pour nous aider si vraiment l'on nous avait tendu l'embuscade finale dont parlaient les prisonniers. Un de ces derniers, instituteur macédonien, était devenu mon compagnon de route. Il avait la tête bandée d'un linge humide de sang. Il m'avait demandé la permission de rester le dernier, auprès de moi. Il me parut triste et sincère ; sa présence me plut. Il était très affaibli et muet, mais sa démarche ne fléchissait pas, sûre et droite. Nous marchâmes ainsi, de pair, au milieu du cercle étroit de l'horizon nocturne, parmi les formes de la nuit, qui apparaissaient d'une incroyable simplicité inaccessible. En réalité, on ne voyait d'autre clarté certaine que soi-même. Pendant les rares et courtes pauses, on se laissait aller, assoiffé, la face contre l'herbe rafraîchissante, frêle et parfumée, sans se soucier de la boue, lorsque le sol marécageux nous accordait un peu de verdure.

Mon esprit s'abandonnait. A peine eus-je conscience de ce que mon prisonnier me chuchota à un certain moment. Il me dit cependant :

— Nous voilà bientôt à la frontière grecque.

J'eus un petit bond d'émotion. Nous quittions la Serbie. Une pensée précise s'éclaira en moi, étrange comme une lumière éclatant tout à coup dans une chambre mortuaire...



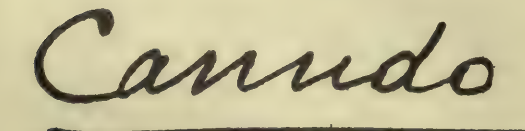
INSTALLATION DU CAMP D'AVIATION DE SALONIQUE

Le froid était devenu intense : l'air humide nous pénétrait jusqu'à la moelle. Mais en touchant la frontière, une certaine liberté d'allure nous soulagea. On passait enfin devant des troupes au bivouac. Des feux s'allumaient. Des cris retentissaient partout. Ces hommes, qui pouvaient goûter un repos certain et qui étaient exténués, n'avaient plus envie de dormir !...

A l'aube, nous longeâmes les lacs d'Ardzan et d'Amatovo, salués par leurs clartés bleuâtres sous le ciel gris et bas. On commençait à s'apercevoir fièrement que de notre part il n'y avait pas eu « fuite » mais « repli », puisqu'on s'était battu tout le temps et qu'on ramenait des prisonniers ! Mon captif, lui, pleurait. Je pus lui faire renouveler son pansement. Mais il ne pleurait pas sur lui-même. Il me parla de « sa Macédoine ».

— Pauvre Macédoine ! Sermackia Makedonia ! Vous la voyez ! Elle est belle. Elle serait riche, si au lieu de n'être qu'un sol de convoitises, depuis toujours, elle avait eu depuis toujours un peuple qui l'aimât, un peuple qui fût sien. Elle n'est qu'un enjeu d'armes. Elle n'est qu'un but de guerre. Avez-vous senti cette nuit, sous vos pieds, la richesse de ce sol ? Elle est inconcevable. N'est-ce pas qu'on avait l'impression de marcher sur une étendue merveilleuse et élastique ? Du caoutchouc ! Ce qui veut dire une terre grasse, riche, prête à rendre mille fois plus qu'on ne lui donne... Mais on ne lui donne que du sang... Nul ne veut la féconder... Son gibier est opulent ; pourtant, plus nombreux sont les corbeaux qui volent sur nous, innombrables, par nuées... Aucune terre au monde n'est poursuivie par un plus farouche sort de stérilité... Des mares d'eau et de sang, partout... La guerre et les fièvres !...

Il pleurait, le captif bulgare. Mais soudain le soleil se leva, une sonnerie retentit : *Au drapeau !* Et une forêt d'hommes surgit, droite, immobile, hors du sol boueux où elle s'était écrasée.



L'ATTENTE

(Fin decembre 1915 — Août 1916.)

L'Angleterre a fini par reconnaître le général Sarrail comme Commandant en chef des troupes de l'Entente en Orient. Mais ce ne sera qu'une reconnaissance de principe. En fait, les ordres transmis par Londres aux forces britanniques annihileront la liberté d'action de Sarrail. Ce dernier est maintenu sous les ordres du général Joffre, les fronts d'Orient et d'Occident devant rester étroitement solidaires.

A partir de décembre 1915, l'organisation du camp retranché de Salonique se poursuit avec une activité fébrile. Un formidable matériel est envoyé de France. La 17e Division Coloniale (général Gérôme) va venir au complet : les 54e et 56e régiments d'Infanterie Coloniale arrivant des Dardanelles, les 1er et 3e arrivant de France. Malheureusement, cinq compagnies du 3e Colonial disparaîtront dans le torpillage de la *Provence*. Partout des fortifications s'érigent, des voies étroites sont posées. Nous nous installons de Dautli à Kara-Oglu, sur une ligne de collines à pic, offrant vers le nord d'excellents observatoires. Les Anglais s'établissent depuis les hauteurs abruptes du golfe d'Orfano jusqu'à Dautli. Nos ailes sont ainsi appuyées d'un côté à la mer, de l'autre aux marécages du Vardar. Des chaloupes armées de canons surveillent la rivière. Nous poussons des éléments à Karasouli et au pont de Gumendjé pour observer les Germano-Bulgares ; et la brigade de cavalerie Frotié assure, vers Hirsova et Kilindir, la surveillance des routes du lac Doiran. Trente batteries lourdes renforcent bientôt la défense. A partir d'avril, un renfort de 6.000 Serbes s'établira en Chalcidique. Sarrail dispose déjà de 95.000 Français et de 95.000 Britanniques.

Contre toute attente, l'Armée serbe a échappé à une destruction totale. Malgré la mauvaise volonté — disons le mot : la cruauté — des Italiens, nous avons réussi à recueillir ses débris, que nos vaisseaux ont transportés à Corfou. Le général de Mondésir s'est voué à la résurrection de cette Armée. Ses instructeurs finissent par triompher de l'abattement du moral. Nous fournissons les équipements et le matériel indispensables. Et bientôt, grâce à l'activité du général de Mondésir, nous verrons renaître six divisions



LE PONT D'UN TRANSPORT DE TROUPES NOIRES

d'infanterie, réunies en trois Armées, et une division de cavalerie, soit un total de 120.000 hommes, qui seront placés sous le commandement nominal du Prince Régent Alexandre, et sous l'autorité effective du général Bojovitch.



Pendant ce temps, les éléments germanophiles triomphent en Grèce, encouragés par Constantin. Des avions ennemis viennent bombarder Salonique. Sarrail fait arrêter et envoyer en France les consuls allemand, autrichien, turc et bulgare, ainsi que tout leur personnel. Des rassemblements bulgares étant signalés dans la vallée de la Strouma, nous faisons sauter — malgré les Grecs — le pont du chemin de fer de Demir-Hissar. Un sous-marin ennemi ayant torpillé un cargo à quelques milles de notre base, Sarrail fait occuper par ses troupes (28 janvier) les batteries de Karaburun, et nous en expulsons la garnison hellénique. Mais le parti germanophile ne se tient pas pour battu. Il excite les esprits contre l'occupation alliée et l'on voit un escadron grec, officiers en tête, charger et blesser des travailleurs anglais.

Le général Sarrail cherche à rallier quand même à notre cause le roi Constantin. Il entreprend le voyage d'Athènes. Peine perdue. Les séides de l'Allemagne sont tout-puissants dans la capitale. Que va faire l'Entente ? Rien, hélas ! car l'Entente ne « s'entend pas ».

Alors Constantin relève la tête. Il encourage une incursion bulgare dans la partie orientale de la Macédoine grecque : les troupes helléniques ne s'opposeront pas au passage ! Sarrail — par bonheur — est renseigné. Il fait occuper — à l'est du lac Doiran — l'ouvrage de Dova Tepe, tenu par les Grecs. Il ne peut malheureusement aller jusqu'au fort Ruppel, qui barre la vallée de la Strouma : ses effectifs seraient trop aventurés. Les Grecs en profitent pour abandonner le fort Ruppel aux Bulgares (26 mai).

Sarrail obtient alors l'autorisation de proclamer l'état de siège à Salonique. Il va pouvoir se débarrasser de l'espionnage allemand et s'emparer du contrôle des douanes. Mais à Athènes, la



DÉBARQUEMENT DES TROUPES FRANÇAISES DANS LA BAIE DE SALONIQUE

situation s'aggrave, nos représentants sont insultés. L'Entente se décide à réclamer le renvoi du Ministère Skouloudis, à exiger la démobilisation de l'Armée grecque et la dissolution de la Chambre. Constantin se résout à remplacer Skouloudis par Zaïmis, à ordonner la démobilisation, à permettre le renvoi de la Chambre, car il craint la démonstration militaire de l'Entente. Celle-ci est donc contremandée. Mais Constantin le Félon fait enrôler les démobilisés dans les ligues de réservistes (épistrates) et ajourne la dissolution de la Chambre. L'horizon reste gros de menaces, les Alliés n'ayant pas eu le courage de réclamer l'abdication du roi.



L'activité militaire était restée assez faible en Macédoine, le général Sarrail attendant que le camp retranché fût organisé et que le mauvais temps cessât. Cependant le Grand Quartier Général français réclamait une attitude agressive de l'Armée d'Orient, afin que des effectifs importants fussent maintenus par l'Allemagne dans les Balkans. Sur le front de France, la bataille de Verdun allait rugir. Sarrail poussa donc le 4e chasseurs d'Afrique sur Kalinova et le 1er au delà du Vardar, en direction de Florina. Il demanda aux Anglais de participer à ces démonstrations, mais les Anglais noffrirent qu'une division sur les cinq qui constituaient leur Armée. Les jours passaient. La bataille de Verdun se déclenchait, formidable. Joffre pressait Sarrail d'agir énergiquement. Or, Sarrail pensait avoir devant lui 280.000 Bulgares renforcés de 50.000 Allemands, sans compter 50 à 80.000 Autrichiens. Il réclamait en conséquence des renforts afin d'enlever les positions de la Strouma et de pousser en direction de Sofia. Mais la France, engagée dans une terrible lutte, ne pouvait distraire aucune division en faveur de l'Armée d'Orient. Cependant l'Armée serbe de Corfou commençait à débarquer à Salonique et les Italiens promettaient 10.000 hommes. Sarrail décida de remplacer son offensive par une forte démonstration. Malheureusement les Anglais manifestèrent une fois de plus leur mauvaise foi. Londres remplaça le général Mahon, suspect de fidélité à Sarrail, par le général Milne, avec mission de ne pas sortir du camp retranché. La forte démonstration fut elle-même ajournée.

Cependant l'offensive de Broussilow en Russie avait amélioré la situation. La Roumanie semblait prête à se ranger à nos côtés. Le Gouvernement désirait que Sarrail prît l'offensive afin de décider la Roumanie et d'écarter de son territoire la pression des ennemis. Mais Londres faisait toujours la sourde oreille. Ce fut seulement dans la première quinzaine de juillet 1916 que le Gouvernement britannique autorisa l'offensive du général Milne en Macédoine, à condition toutefois que la Roumanie entrât en guerre. Sarrail reçut donc l'ordre d'attaquer trois jours après la signature du traité d'alliance par les Roumains. Ce traité fut signé le 17 août. Le 20, l'Armée d'Orient devait passer à l'attaque. Mais les Bulgares veillaient. Leur offensive, avant la nôtre, se déclencha.



LES BATAILLES DE FLORINA ET DE MONASTIR

Au printemps 1916, le Commandement bulgare avait résolu de garder une attitude défensive sur le front de Macédoine : il craignait de réveiller par une invasion l'esprit patriotique du peuple hellène. Mais Constantin a pu amollir à un tel point son peuple qu'en août 1916 le Commandement bulgare juge le moment opportun de marcher sur la Macédoine du sud. Le général Jekow rêve de jeter Sarrail à la mer. S'il ne réussit pas dans son entreprise, il améliorera tout au moins les positions de son Armée et s'ouvrira des communications avec le cœur de la Grèce. Ces résultats feront réfléchir les Roumains qui semblent vouloir se jeter dans la bataille aux côtés des Alliés.

L'Armée alliée d'Orient s'est établie le long de la frontière hellénique, depuis Florina à l'ouest jusqu'au delà de la Strouma, à l'est. Le détachement mixte du général Frotié (dix escadrons, 2e *bis* de zouaves, un groupe à cheval) a pénétré dans la Macédoine orientale. Sur la Strouma se trouvent cinq divisions anglaises; entre la Strouma et le lac Doiran une division française va être relevée par une division italienne; le gros des troupes françaises, sous les ordres du général Cordonnier, est au contact de l'ennemi, de part et d'autre du Vardar. Le général Sarrail, comme prélude de son offensive, a fait occuper par la 17e division coloniale la gare de Doiran et la

cote 227. Quant à l'Armée serbe, elle a déployé ses six divisions depuis le cours supérieur de la Moglenitza jusque vers Florina ; mais sa gauche manque d'artillerie et se trouve un peu en l'air. Toutes ces troupes étant décimées par le paludisme, nous ne mettons en ligne que 145.000 fusils contre 180.000.

Dès le 17 août, l'attaque bulgare se prononce sur les deux ailes, en direction de Salonique.

A l'extrême-droite, l'ennemi culbute la division serbe Danube, enlève Petorak, puis Florina. Malgré la résistance serbe, l'ennemi, qui engage de nouvelles unités, emporte Banitsa et atteint le pied des pentes du Malka Nidze et de la Mala Reka ; il déborde même par le sud le lac Ostrovo. Mais les renforts serbes accourent. L'avance ennemie est enrayée, le 23 août, sur les crêtes qui couvrent Chaldjilar ; plus à l'ouest, les Bulgares trouvent barrées la route de Kastoria et la piste de Koritza. Notre résistance s'affirme d'heure en heure : l'adversaire s'épuise en efforts stériles.

Plus à l'est, de violents combats se sont déroulés sur les pentes du Kaïmatchkalan et de la Moglena. Les Bulgares ont vainement tenté de gagner Vodena : tous leurs assauts se sont brisés sous les feux de la 2ᵉ Armée serbe, qui réagit vigoureusement et gagne du terrain.

Par suite de ces échecs, l'offensive bulgare va se trouver paralysée sur la gauche. De ce côté, par ordre de Constantin, les troupes grecques livrent leurs positions, leurs armes, et leur matériel. Seul, le colonel Christodoulos refuse de se déshonorer et réussit à faire embarquer ses 2.500 hommes à destination de Salonique. Le détachement Frotié, qui s'était replié derrière la Strouma, franchit la rivière à nouveau. Mais le 2ᵉ *bis* de zouaves est attaqué par des masses bulgares et doit se replier après de sanglantes pertes. Le détachement Frotié se reporte à l'ouest du lac Tahinos. L'ennemi ne franchit d'ailleurs pas la Strouma. Il se contente d'achever la conquête de la Macédoine orientale, livrée par les Grecs. Il occupe ainsi Kavalla. Le 4ᵉ Corps d'Armée hellénique du général Hadjopoulos, prisonnier volontaire, est conduit à Gorlitz pour y être interné.

Mais le tzar de Bulgarie, affolé par l'échec de ses troupes devant les Serbes, réclame à grands cris des renforts allemands.



L'abandon de la Macédoine orientale aux Bulgares déchaîne les protestations des patriotes hellènes. Des milliers de manifestants défilent par les rues d'Athènes : le roi reste sourd. Un Comité de Défense Nationale s'est fondé. Venizelos crie son indignation au Gouvernement.

Le 31 août, à Salonique, le Comité de Défense Nationale proclame l'indépendance de la Macédoine grecque. En vain, le colonel Tricoupis et les royalistes tentent de renverser le Gouvernement provisoire des vénizélistes. Salonique est le théâtre d'émeutes sanglantes. Mais le général Sarrail s'interpose. Il fait désarmer les royalistes qui seront renvoyés au Pirée.

En même temps, tout l'archipel s'insurge contre le monarque félon. Les vénizélistes triomphent en Crète, à Corfou, à Chio, Mytilène, Lemnos et Samos. Venizelos, l'amiral Condouriotis et le général Danglis forment le Triumvirat national, sous la protection de l'Armée d'Orient.

FLORINA. — VUE PRISE DE LA TOUR CARRÉE

Le Commandant en chef, dont les plans ont été déjoués par l'offensive bulgare, doit renoncer à l'attaque qu'il comptait pousser de part et d'autre du Vardar.

Il est urgent d'étayer les Serbes : la brigade mixte du colonel Fillonneau (156ᵉ division) se portera donc dans la région du lac Ostrovo.

Mais Sarrail a besoin de troupes de manœuvre, et presque toutes nos forces ont été engagées sur l'étendue du front balkanique. Le Commandant en chef décide de retirer du secteur du Vardar la 2ᵉ brigade de la 156ᵉ division d'infanterie, et du secteur du Bélès la 57ᵉ division ; ces troupes seront remplacées par les forces italiennes du général Petiti di Roretto. L'extension, vers la gauche, de notre 122ᵉ division permettra la récupération, à l'ouest du Vardar, de la division serbe Morava. Et la brigade russe de l'Armée d'Orient participera à la contre-offensive, avec cinq batteries de 105 et deux batteries de 155 court.

Sur tout le front de bataille, des démonstrations seront effectuées pour fixer les Armées bulgares.

Le 10 septembre, les Anglais passent la Strouma, enlèvent Nevoljen, se heurtent à de grosses forces ennemies, et abandonnent leurs gains pour revenir sur la rive droite de la rivière.

Le 11 septembre, les Italiens attaquent sur les pentes du Bélès, et retiennent là d'importants effectifs bulgares.

Entre le lac Doiran et le Vardar, les Anglais enlèvent, puis abandonnent Makukovo ; à l'ouest du fleuve, la 8ᵉ brigade française progresse au sud-est de Liumnitsa.

Mais l'entrée en ligne des troupes de manœuvre du général Cordonnier a été rendue difficile par le mauvais état des routes et par le rappel à Salonique du 2ᵉ *bis* de zouaves et du 2ᵉ R. M. A. qui doivent s'embarquer pour le Pirée, où peut avoir lieu une démonstration énergique contre le Gouvernement de Constantin. Cette démonstration sera contremandée sur la foi de vagues promesses du monarque et de son premier ministre, et les deux régiments pourront retourner à leur destination première.

Or, l'intervention du général Cordonnier est urgente ; car, si les Serbes sont dégagés, Mackensen menace les Roumains dans la Dobroudja. Il faut, coûte que coûte, attirer les disponibilités



LA ROUTE DE MONASTIR A SALONIQUE, A OSTROVO

bulgares en Macédoine, afin de secourir nos nouveaux alliés.

Le 11 septembre, Cordonnier atteint le front Rakita-Vlahoklisura; le 12 septembre, il enlève Rudnik.

C'est dans la Malka Nidze que se livre la plus sanglante bataille : trois divisions serbes (Vardar, Danube et Morava) concentrent tous leurs efforts en direction de Banitsa, par la route Vodena-Monastir. Ces troupes, appuyées par huit batteries lourdes françaises, enfoncent les lignes bulgares à Gornicevo (14 septembre); l'ennemi abandonne 32 canons dans sa fuite.

Plus au nord, vers le Kaïmatchkalan et le Vétrenik, la lutte est plus âpre, le terrain plus accidenté ; les Serbes ne progressent que pas à pas, au prix de difficultés inouïes.

Mais le général Cordonnier pousse vers Banitsa, à la suite des fuyards de Gornicevo. Les Bulgares font alors sauter le viaduc d'Ekshisou; la voie ferrée étant rendue impraticable pour plusieurs semaines, les difficultés du ravitaillement vont retarder notre progression vers Monastir. Sarrail avait ordonné à Cordonnier d'orienter toutes ses forces sur Florina par la plaine de Banitsa et par les pentes qui descendent de la Mala Reka. Cordonnier préféra une manœuvre enveloppante : il envoya le détachement mixte Boblet sur Kastoria, Rula et Florina. Cette manœuvre exigeait le ralentissement du centre et de la droite, alors que nous devions agir au plus vite, la supériorité numérique nous étant momentanément acquise et les Bulgares semblant démoralisés.

La Ire Armée bulgare s'établissait pendant ce temps sur le Brod, en avant de Florina, et sur les crêtes dominant au sud le col de Pisoderi. Quand nos troupes arrivèrent près de Florina, elles se heurtèrent à une résistance désespérée. Néanmoins Boreshnitsa fut enlevé le 16 septembre. Le 17, le 176e régiment d'infanterie s'avance de Mahala jusqu'au ravin de Nevolani. Il est arrêté par les défenseurs de Florina. Heureusement, un de nos bataillons escalade les escarpements qui dominent la ville au sud-ouest. La défense fléchit. Le 176e se lance à



CAMPEMENT FRANÇAIS, PRÈS DU VIADUC D'EKSHISOU

l'assaut. A 16 heures, il est maître de la ville ; à 18 heures, il repousse une contre-attaque : Florina est à nous.

A ce moment, les Serbes progressaient de piton en piton sur le Kaïmatchkalan. Après de sanglants corps à corps, ils enlevaient le sommet de la montagne (cote 2625). Les Bulgares lancèrent contre-attaques sur contre-attaques afin d'enrayer cette menace sur Monastir. L'intrépidité serbe eut raison de tous les assauts. Dans la nuit du 2 au 3 octobre, les soldats du roi Alexandre atteignaient déjà les pentes du Starkov Grob.

A partir de ce moment, les Bulgares sont renforcés par des unités qui arrivent de la Strouma et du lac Doiran : car, dans ces derniers secteurs, malgré les ordres du Commandant en chef, le général Milne observe une attitude strictement passive.

Le général Cordonnier a néanmoins mission de déborder les Bulgares qui occupent, face aux Serbes, la ligne du Brod, et de les rejeter sur Monastir. Ses troupes se heurtent à une forte résistance vers Rula et Armensko et ne peuvent progresser dans la région de Florina, faute d'artillerie lourde. Sarrail veut brusquer le dénouement, par crainte des renforts adverses. Mais les forces bulgares du général Jekow battent en retraite devant les progrès serbes sur le Kaïmatchkalan.



Devant Monastir, l'adversaire a préparé des positions formidables, les lignes de Kenali, qui ont le seul défaut de manquer vers l'arrière d'un système de communications. La première position s'étend du Dobropolje au lac de Prespa, par le cours de la Cerna, la plaine de Kenali et les hauteurs du Baba Planina. Les secondes lignes sont établies en arrière de la haute Bistritza et du Viro inférieur, et, dans le coude de la Cerna, sur les crêtes de Jaratok. La défense de ces positions va être assurée par la XIe Armée allemande de von Winckler. Le Haut Commandement allemand envoie en outre le général Otto von Below prendre la direction des opérations.

Sarrail a décidé que notre offensive commencerait le 6 octobre. Le général Cordonnier a demandé un délai pour avoir toute son artillerie à pied d'œuvre. Sarrail paraît consentir à remettre l'attaque au 8. Et brusquement, dans la nuit du 5 au 6, il donne l'ordre d'attaquer le 6 octobre. Tant de contre-ordres ont énervé le moral. L'infanterie s'élance à 14 heures contre les lignes de Kenali. L'artillerie manque de projectiles. Nous échouons sous les feux des mitrailleuses allemandes, qui nous causent de sanglantes pertes.

Le 14 octobre, nouvel effort. L'artillerie n'est pas encore suffisamment approvisionnée. L'infanterie subit un nouvel échec qui lui coûte 2.200 hommes.

Heureusement, les Serbes de Bojovitch progressent sur la droite alliée. Ils ont atteint la Cerna à Skochivir, puis ont élargi leur front le long de la rivière, vers Brod et Dobroveni. La résistance rencontrée par eux a d'ailleurs été moins énergique qu'aux abords de Monastir.

Mais Sarrail est accouru, dès la nouvelle de nos revers. Il prend violemment à partie le général Cordonnier dont il va réclamer le rappel en France. Cette scène pénible, qui a lieu devant des officiers français et étrangers, diminue le prestige du Commandant en chef de l'Armée d'Orient.



Devant les lignes de Kenali, la journée du 14 octobre s'est donc soldée par une sanglante hécatombe. Et voici l'automne avec ses pluies torrentielles. La plaine de Monastir ne va plus être qu'un immense marécage.

Mais, dans la boucle de la Cerna, s'élève le massif du Tchouke aux rudes escarpements. Les Bulgares, comptant sur les difficultés naturelles, l'ont à peine fortifié. C'est par là que Sarrail va chercher à déborder les lignes de Kenali.

Dès le 18 octobre, le voïvode Michitch réussit à passer le Brod ; le 19 octobre, il enlève la partie sud du plateau de Velioselo et capture 1.300 prisonniers, 7 canons, 12 mitrailleuses. Les 1er et 3e régiments d'infanterie coloniale, le 2e *bis* de zouaves et un groupe d'artillerie lourde viennent alors appuyer les Serbes. Tandis que ces derniers progressent en direction de Polok, les coloniaux emportent Gardilovo. Une attaque de diversion nous permet de prendre pied un instant dans le village de Kenali. Mais les renforts ennemis accourent. Sarrail cherche à conjurer leur action par une attaque anglaise sur la Strouma et une réaction française à l'ouest de Guewgheli.

Cette fois, les Britanniques s'ébranlent. Ils cul-



MONASTIR. — AU FOND, LES LIGNES DE TRANCHÉES ET LA COTE 1248

butent l'adversaire, et — précédés de nos cavaliers — ils poussent une pointe au delà de la voie ferrée de Drama à Demir-Hissar.

En Albanie, les Italiens occupent Premeti, puis Leskoitza. Ils nous envoient à Salonique une nouvelle brigade. Nous allons pouvoir renforcer l'offensive.

Vainement, les Bulgares contre-attaquent au début de novembre : ils ne peuvent nous rejeter dans la boucle de la Cerna, et leurs pertes sont sérieuses. Le 10 novembre, nous repartons à l'assaut du Tchouke. Nous tenons bientôt le village de Polok et ses abords; une réaction allemande est brisée. Le 11, nos progrès s'accentuent; le 12, nous emportons Iven; le 13, le centre ennemi s'effrite : Cegel est enlevé, ainsi que Baldentsi et le monastère de Jaratok; les cavaliers franco-serbes galopent vers Negotin; le 14, la 3e Armée serbe gravit les pentes de 1212 : les lignes de Kenali sont débordées.

Le général Leblois, successeur de Cordonnier, n'a pas prévu l'imminence du repli bulgare. L'adversaire abandonne ses positions dans la nuit du 14 au 15 pour s'installer sur les lignes du Viro. Nous ne l'avons nullement inquiété. Heureusement, le 17 novembre, grâce au dévouement du 2e *bis* de zouaves et des divisions serbes Danube et Morava, nous enlevons dans sa totalité la cote 1212. C'est ensuite la cote 1378 qui tombe entre nos mains. Dans la plaine, Porodin et Jabyani sont conquis; les troupes françaises passent à gué le Viro : toute la ligne bulgaro-allemande cède. Nos cavaliers pénètrent dans Monastir sur les talons des fuyards.

Cependant l'ennemi s'est arrêté sur les hauteurs qui dominent, au nord, la malheureuse cité. Ses obus croulent avec fracas sur Monastir. Il va nous falloir pousser de l'avant contre les croupes de Mogila, de Snegovo et de la cote 1050. Mais le général Leblois n'ose plus poursuivre la marche sur Prilep avec des effectifs épuisés, que décime le paludisme. Il se contente, suivant les instructions nouvelles de Sarrail, d'ordonner des attaques partielles « pour donner de l'air à Monastir, fortement bombardé ». Notre arrêt va permettre aux Bulgares de consolider leurs position provisoires; plus tard, tous nos efforts pour les en déloger resteront vains.

Pierre Mariaret



KÉNALI. — LES RUINES

L'insurrection couve. Il faut être aveugle pour ne pas prévoir un guet-apens.

Nous obtenons à ce moment la censure des journaux athéniens et le renvoi des ministres des Puissances Centrales. Depuis le 17 octobre des matelots français se sont installés au Zappeion. Mais ils ne représentent pas une force suffisante, et l'amiral Dartige du Fournet ne peut se faire livrer le matériel de guerre hellénique. L'amiral patiente, malgré les avis de notre ministre à Athènes, M. Guillemin. Les Grecs en profitent pour garnir de canons les hauteurs qui dominent la capitale. Le 1er décembre, l'amiral s'aperçoit de son erreur et ordonne le débarquement de 1.200 marins français, anglais et italiens. La colonne marche du Pirée sur Athènes. Mais à neuf heures, aux abords de la capitale, elle est attaquée subitement par les épistrates, et soixante marins tombent, lâchement assassinés. L'amiral Dartige du Fournet se trouve au Zappeion ; il est attaqué à son tour par les réservistes et des forces régulières de l'Armée royale : les mitrailleuses et l'artillerie helléniques entrent en jeu. Fort heureusement, l'amiral a fait installer au Zappeion un poste de T. S. F. Il avertit l'escadre ; et nos 305, qui croulent sur Athènes, modèrent la fureur belli-

LE GUET-APENS

Tandis que les Armées de l'Entente progressent vers Monastir, Constantin encourage les associations de réservistes à fomenter des troubles contre les partisans de Venizelos et les adversaires de l'Allemagne. L'Entente menace d'intervenir : Zaïmis abandonne le pouvoir à Calogeropoulos, qui l'abandonne à Lambros.

Au nom des Alliés, l'amiral Dartige du Fournet exige le contrôle des voies ferrées, des ports, des ouvrages fortifiés et de la flotte hellénique. Il désarme même quelques bateaux grecs et s'installe en deux points stratégiques qui commandent l'accès du Pirée. Le ministre Lambros cède sur l'heure et nous accorde même le contrôle de la police. Mais ses agents secrets excitent violemment la populace contre les Alliés (1).

Les associations de réservistes créent une zone menaçante en arrière de l'Armée d'Orient. Des communications par T. S. F. s'échangent continuellement entre Athènes et Sofia. Le général Dousmanis fait distribuer des armes aux ligues d'épistrates.

(1) Un député français, M. Bénazet, en mission à Athènes, se laisse alors duper par Constantin, et ose assurer le général Sarrail de la bonne foi hellénique! Sarrail ne se laisse pas aveugler par ce missionnaire bénévole, dont l'amiral Dartige du Fournet deviendra la victime.



LA GARE DE KÉNALI

queuse des assaillants. Aussitôt le Roi, qui avait refusé d'intervenir, consent à recevoir le Ministre de Russie, puis les représentants de l'Entente. A 18 heures, une suspension d'armes est conclue : les Alliés acceptent, à titre de compromis, la livraison immédiate de six batteries de montagne au lieu de dix, « sans préjudice du reste du matériel hellénique exigé pour le 15 décembre ». Cette convention est signée à 23 heures.

Le lendemain, nos marins évacuent le Zappeion, sous la protection d'officiers grecs, et regagnent leurs vaisseaux.

Notre prestige a subi là une rude atteinte. Les Grecs crient victoire et assassinent les vénizelistes. Constantin congratule ses héroïques soldats qu'il qualifie d'invincibles ! Il leur montre la Thessalie avec orgueil. Le roi félon va-t-il entreprendre une action contre Salonique?



Mais le général Sarrail a appris les événements d'Athènes. Il sollicite immédiatement l'autorisation de marcher sur Larissa et Athènes avec la 35e division italienne, la 60e division britannique et les 11e et 16e divisions coloniales qui arrivent en Orient. Il pourra balayer la Thessalie avant la concentration des troupes helléniques. Malheureusement, la pusillanimité de certains Ministres alliés s'oppose aux projets du Commandant en chef. Les atermoiements se multiplient. Sarrail s'impatiente. Il demande instamment à l'amiral Dartige du Fournet de hâter le débarquement à Salonique de la 16e division coloniale, de faire rompre à coups de canon les ponts de Lamia et du canal de Corinthe, d'anéantir le poste de T. S. F. d'Athènes qui communique sans cesse avec Berlin. L'amiral tergiverse. Le 7 décembre au soir, Sarrail reçoit de Joffre la direction de toutes opérations militaires en Grèce. Le 8 au matin, Sarrail reçoit confirmation de ces pouvoirs, et la flotte est soumise à ses instructions. Mais l'amiral se dérobe encore aux ordres du Commandant en chef. Dartige du Fournet subit l'influence néfaste de certains Ministres à Athènes qui continuent à vouloir sauver du châtiment le monarque assassin. D'atermoiements en atermoiements, l'Entente n'envisage bientôt plus qu'une seule mesure de coercition : le blocus des côtes helléniques, qui est proclamé le 8 décembre.

Sarrail ne peut plus compter que sur ses propres ressources pour nettoyer la Thessalie. Il organise ses colonnes quand, les 10 et 11 décembre, trois télégrammes du général Joffre arrêtent ses préparatifs.



DÉBARQUEMENT DES FUSILIERS-MARINS AU PIRÉE

En effet, les Ministres de l'Entente ont fait parvenir au Roi un ultimatum réclamant l'évacuation de la Thessalie par les forces grecques. Constantin, ne pouvant compter sur l'assistance immédiate de l'Allemagne, s'incline et déclare avec une incroyable hypocrisie qu' « il veut donner une fois encore la preuve manifeste de la sincère amitié dont il n'a cessé d'être animé à l'égard des Puissances alliées ! »

Fin décembre, la Conférence de Londres précise nos réclamations : démobilisation de l'Armée hellénique, transfert en Péloponèse, sous le contrôle de l'Entente, des éléments actifs et du matériel, dissolution des ligues d'épistrates, libération des vénizélistes incarcérés, et cérémonie d'excuses

à nos drapeaux. Mais Lloyd George a eu le soin de faire admettre par la Conférence « qu'aucune opération ne sera entreprise contre les Grecs sans le consentement préalable du Gouvernement Anglais ».

Constantin se déclare prêt à obéir, mais il camoufle les importants effectifs maintenus en Thessalie. Vainement Sarrail signale le péril : l'Entente fait preuve d'une lamentable indulgence. Constantin pousse l'audace jusqu'à appeler près de lui le général allemand Falkenhausen ; celui-ci va régler l'activité des comitadjis sur les derrières de l'Armée d'Orient. Le général anglais Philips n'en manifeste pas moins une bienveillance assez déplacée à l'égard du roi félon. Alors Sarrail prend sur lui d'organiser des raids en Thessalie, et il finit par obtenir de l'Entente des inspections périodiques de l'Armée grecque, qui entraveront l'œuvre des agitateurs germanophiles.



LES OPÉRATIONS DE 1917

La Conférence de Chantilly avait précisé, le 15 novembre 1916, le rôle de l'Armée d'Orient pour 1917 : « une attaque puissante, à but décisif, devra être préparée pour le printemps... Sur le front oriental, on recherchera la mise hors de cause de la Bulgarie le plus tôt possible, par l'action combinée des forces russo-roumaines et de l'Armée de Salonique ».

Malheureusement, l'Allemagne envahissait à ce moment la Valachie, et Bucarest tombait le 6 décembre. En attendant la reconstitution des Armées roumaines, l'Armée de Salonique devait garder l'expectative.

Sur ces entrefaites, le général Nivelle remplaçait le général Joffre. Sarrail recouvra son indépendance.

Le 27 février, la Conférence de Calais étudia les modalités de l'offensive de printemps. Par suite de la défaite roumaine, il fut décidé que les forces alliées à Salonique chercheraient d'abord à maintenir devant elles toutes les forces ennemies en secteur et qu'elles attaqueraient si le moment paraissait opportun. Et le Ministre de la Guerre informait le général Sarrail qu'il y aurait avantage à ce que les Armées alliées d'Orient attaquassent au moment de l'offensive d'ensemble, vers le 15 avril.

Sarrail avait reçu d'importants renforts. Il va avoir sous ses ordres : huit divisions françaises, six divisions et demie anglaises, deux brigades russes, une division italienne, cinq divisions serbes, trois divisions grecques du Gouvernement de la Défense Nationale, soit un total de 280 bataillons. L'ennemi ne pourra lui opposer que 265 bataillons, dont 24 allemands. Seule, la dotation en artillerie lourde est un peu restreinte ; mais si l'état sanitaire est meilleur, l'Armée serbe et la brigade russe Léontieff traversent une sérieuse crise de discipline.

A la Conférence de Rome, M. Lloyd George a confirmé le général Sarrail dans ses fonctions de généralissime des forces alliées en Orient. Le Gouvernement britannique, qui enregistre des victoires en Mésopotamie, semble se décider à agir en Macédoine pour empêcher les Turcs de renforcer le front d'Arabie.

Sarrail songe à porter son attaque principale de Monastir vers la zone Gradsko-Negotin, afin de couper la voie ferrée du Vardar, artère essentielle du ravitaillement bulgaro-allemand. Notre 76e division assurera par Koritza la liaison avec le Corps italien d'Albanie. Ce plan offre de gros risques : les positions bulgares sur les crêtes qui dominent Monastir sont formidablement armées ; en outre, le dispositif d'attaque depuis la haute Cerna jusqu'à Huma est trop étendu ; nos moyens seront dispersés au lieu d'être concentrés, et notre faiblesse en artillerie lourde se fera sentir. Et puis Sarrail a la hantise du danger grec ; il regarde au sud, quand le nord seul devrait attirer toute son attention. Il en résultera un abandon de l'opération de Macédoine au profit d'un effort en Thessalie. Conséquence plus grave : notre inaction en Macédoine permettra aux bolchevistes de compléter leur œuvre de désorganisation, et l'Entente connaîtra la plus terrible des crises.



Nous empruntons à P. Chanlaine ces notes relatives à l'opération autour d'Ersek à partir de janvier 1917 :

« Le 16e Corps d'Armée italien, débarqué à Valona, avait progressé dans la direction ouest-est par la route de Santi-Quaranta à Salonique, pour donner la main au Corps d'expédition allié. La 76e division, commandée par le Général de Vassart, et arrivée depuis peu en Orient,

avait été chargée, en partant de Biklista, d'aller à sa rencontre. La division arrive facilement jusqu'à Koritza et s'y installe. Se couvrant par des flanc-gardes de Libovnik à Belovoda, elle continue sa marche par Tepedzik, Floc et Selnica. Au début de février 1917, la liaison était établie entre les Italiens et les Français.

De février à août 1917, la 76ᵉ division et les troupes indigènes du Groupement de Malik s'emploient à dégager la coquette petite ville de Koritza en refoulant sur la rive gauche du Kelizoni les Autrichiens et les comitadjis à leur solde, commandés par le célèbre chef de bande Salih Butka. Dans le but d'épargner dans cette lutte le plus grand nombre possible de vies françaises, le Commandement crée un Corps indigène, la gendarmerie mobile albanaise (G.M.A.), commandée par le capitaine Holtz et recrutée par engagements volontaires. Un cadre d'officiers français est donné à ce Corps qui est composé de seize pelotons, commandés chacun par un officier indigène. »

Mais la méfiance des Italiens, uniquement préoccupés de devenir les seuls maîtres de l'Albanie pour conserver ce territoire après la guerre, va empêcher les Alliés de tirer un parti avantageux de cette nouvelle liaison avec la mer. Le général Ferrero faisant montre de sentiments hostiles, Sarrail, afin d'éviter des incidents regrettables, fera évacuer Ersek, et ramènera les Français sur la rive nord de la Vodica. Le même général Ferrero refusera le 12 mars d'appuyer le général de Vassart contre les positions ennemies à l'ouest du lac de Prespa, et nous ne pourrons, par sa faute, tourner la droite bulgare.



La bataille s'est déclenchée autour de Monastir. Le général Grossetti a pris le commandement des forces françaises. Tous ses efforts échouent contre les crêtes qui dominent la ville, et dont la possession nous est indispensable pour le départ de l'offensive. Nous enlevons seulement, du 18 au 26 mars, quelques éléments de tranchées sur les pentes de la côte 1248 et du Tserevena Stena.

Les Britanniques ont attaqué de part et d'autre du lac Doiran. Décimés par l'artillerie et les mitrailleuses, ils ont enlevé à grand'peine une tranchée de première ligne. Ils réussissent seulement à maintenir l'adversaire en secteur.

Le 5 mai, le combat s'allume sur les pentes du Skra di Legen ; il dure cinq jours. Nous finissons par emporter les hauteurs, mais nous sommes



épuisés. Une contre-attaque ennemie nous arrachera bientôt ces gains.

Dans la boucle de la Cerna, même lutte meurtrière. Les Russes et les Serbes n'enlèvent que de faibles éléments de tranchées, aucune brèche sérieuse n'est ouverte dans le dispositif adverse.

Dans ces conditions, et sur les instances du prince Alexandre de Serbie, le général Sarrail arrête les opérations en Macédoine.



En France, M. Painlevé, Ministre de la Guerre, est tout disposé à donner carte blanche au Généralissime des Armées d'Orient. Sarrail en profite pour monter l'opération contre la Grèce. « Gardez le secret », a télégraphié le Ministre au Général. C'est, en somme, approuver l'absence complète de coordination dans les plans des Alliés. Ceux-ci, d'ailleurs, se dérobent partout : les Italiens sollicitent la réduction de leur front et ne manifestent aucun mordant ; les Serbes s'arrêtent, accusant Sarrail de les sacrifier ; le Gouvernement britannique enlève deux brigades de cavalerie à l'Armée d'Orient et prépare le retrait d'une division d'infanterie au profit de l'Armée de Palestine.

Comment la moindre offensive pourrait-elle, dans ces conditions, réussir ?

De nouveau, l'action militaire va passer au second plan pour faire place à l'action politique.

La révolution ayant abattu le tzar des Russies, Constantin a perdu chez les Alliés un des soutiens de son trône. Le 19 avril, à la Conférence de Saint-Jean-de-Maurienne, le détrônement du roi des Grecs a été décidé. Cette détermination est vite connue dans l'Hellade. Les germanophiles prêchent la rupture avec l'Entente et le commencement des hostilités. Mais le peuple hellène se prend à trembler devant le spectre de la guerre. Les royalistes se sentent perdus.

Le 17 mai, M. Jonnart est nommé Haut-Commissaire des Puissances Protectrices. Après entente avec le général Sarrail, M. Jonnart tient tête aux représentants de l'Angleterre qui veulent encore sauver le monarque félon. Le 10 juin, un détachement de l'Armée de Salonique entre en Thessalie et pousse vers Elassonna et Larissa ; le même jour, le 157e régiment d'infanterie et un groupe d'artillerie (colonel Boblet) mettent la main sur l'isthme de Corinthe. Pendant ce temps M. Jonnart reçoit le Président du Conseil hellénique et exige, au nom de l'Entente, l'abdication et le départ de Constantin ; le Diadoque, germanophile avéré, ne pourra monter sur le trône. Afin de calmer la belliqueuse fureur des épistrates, les escadrilles de Salonique survolent Athènes et le général Regnault débarque au Pirée avec la 30e division.

Cette énergique attitude porta ses fruits : le 14 juin, Constantin et sa digne famille prenaient le chemin de l'exil.



Dès lors, Venizelos peut prendre la conduite des affaires et rompre avec les Puissances Centrales. L'Armée grecque va se réorganiser, division par division, afin d'apporter sa collaboration à l'Entente. La chute de Constantin retentit lugubrement à Sofia.

Mais Sarrail n'a plus le temps d'entreprendre avant l'hiver une nouvelle et sérieuse offensive contre le front ennemi. C'est l'heure où les Austro-Allemands triomphent en Galicie et où Mackensen assaille les Roumains. L'Armée d'Orient n'a-t-elle pas cependant le devoir d'agir pour empêcher les Bulgares de renforcer Mackensen ?

Le Commandant en Chef, sous le couvert de grosses démonstrations tout le long de ses lignes, décide de porter sa gauche de la région de Koritsa au delà du Devoli et à l'ouest du lac d'Ochrida. Il éloignera ainsi la menace ennemie de la route Santi-Quaranta-Florina.

Le 7 septembre, après onze jours de démonstrations générales, Sarrail lance le général Jacquemot vers le Devoli et Pogradec. Les spahis marocains s'emparent de cette ville, tandis que l'infanterie française s'installe sur les crêtes du Kamia. Faute de renforts, Jacquemot doit stopper. Les Italiens du général Ferrero ne veulent pas entrer en action.

Voici la relation de cette affaire, suivant les notes de P. Chanlaine :

« L'opération de Pogradec a été ordonnée pour dégager la route de Santi-Quaranta dans la région Koritza-Biklista et notamment la ville de Koritza, dont l'ennemi était à peine à 14 kilomètres. Une forte poussée de sa part dans la plaine de Boyarec ou dans la région de Podgorije aurait pu couper la route de Florina-Santi-Quaranta.



LE 1[er] BATAILLON DE VOLONTAIRES GRECS PARTANT POUR LE FRONT

Le but stratégique de l'opération est de rejeter l'ennemi à une trentaine de kilomètres vers le nord en s'emparant de Pogradec, de la cote 1704 et de la haute vallée du Skumbi. Une division provisoire, composée d'éléments des 76ᵉ, 57ᵉ et 156ᵉ divisions, doit mener l'attaque en trois colonnes principales. Celle-ci se déclenche sans trop de difficultés. Les comitadjis et les Autrichiens surpris lâchent pied : les spahis marocains arrivent à Pogradec et nous nous emparons de la cote 1704 au bord du lac d'Ochrida. Malheureusement les ravitaillements n'arrivent plus. On est obligé de faire venir de Florina en automobiles et par une route très mauvaise les vivres et les munitions. Au col de Pisoderi, c'est un défilé continuel dans un sens et dans l'autre de camions et d'arabas. Le col, qui pendant 17 kil. 500 côtoie l'abîme, est embouteillé la plupart du temps et les munitions destinées aux troupes d'attaque attendent des journées entières sans pouvoir passer.

D'autre part, cette offensive ne se déroule pas sans incidents fâcheux. La liaison entre les colonnes n'est pas assurée ; la liaison entre l'infanterie et l'artillerie de l'attaque est inexistante. Toutes les troupes d'infanterie sont montées à l'assaut sans que leur mouvement ait été suffisamment appuyé par les tirs de préparation. Enfin le commandement n'a pu communiquer pendant l'action ses ordres aux colonnes, parce que celles-ci avaient perdu tout contact avec lui.

Toutefois l'opération réussit et nous nous installons sur la ligne Udunistea-1704-crête du Kamia-Krusova-Krasnisti.

Nous avions atteint notre but, fait un grand nombre de prisonniers et surtout pris, sur l'ennemi, un ascendant moral considérable ».

Le 21 octobre, après de nouvelles démonstrations sur toute la ligne, le général Jacquemot repart. Il se rapproche de Lin et de Golik, entre le lac d'Ochrida et le Skumbi. Mais cette fois les Italiens ne refusent plus seulement de combattre : leur Gouvernement réclame à Paris l'arrêt de notre progression en Albanie ! M. Painlevé accède à ce désir : les troupes du général Jacquemot sont ramenées sur la crête du Kamia.

Notre offensive cependant n'aura pas été inutile : cinq ou six bataillons de Mackensen sont accourus au secours des Bulgares ; le front roumain en a été d'autant soulagé.



En somme, l'année 1917 se termine sur de grandes désillusions. Le moral de l'Armée d'Orient est sérieusement affecté, plus peut-être par une inac-



RÉFECTION DES ROUTES EN MACÉDOINE

tion prolongée que par les pertes sévères déjà subies. En France, des rumeurs accusent Sarrail d'incapacité. Il semble trop se désintéresser du bien-être de la troupe. Les Anglais se plaignent amèrement du Commandant en chef, qui fit évidemment obstacle à leurs visées politiques ; les Italiens viennent à la rescousse, et les Serbes déclarent, par la voix du prince Alexandre, avoir été sans cesse et inutilement sacrifiés. Le ministère Painlevé cède bientôt la place au ministère Clemenceau. Le 4 décembre, à la conférence du Comité de guerre interallié, tenue au Trianon-Palace de Versailles, après avoir entendu les doléances des représentants de l'Entente, M. Clemenceau se décide au rappel du général Sarrail.

C'est le 10 décembre que le général reçoit l'ordre de rentrer en France. Il laisse à son successeur une rude tâche à accomplir; mais n'a-t-il pas accompli lui-même une œuvre assez difficile et dont il convient de le louer ?

LA RÉORGANISATION DES ARMÉES D'ORIENT

Le 21 décembre 1917, le général Guillaumat est nommé au commandement des Armées d'Orient. Celles-ci sont gravement atteintes au point de vue moral. En outre, devant les succès des Empires Centraux et après l'effondrement russe, elles risquent d'être facilement refoulées vers la côte, sinon rejetées à la mer.

Les Alliés doivent renoncer momentanément à toute offensive. Les Britanniques parlent encore de se retirer. Mais la France tient bon : nous n'abandonnerons aucun des résultats acquis, nous renforcerons la défensive, nous améliorerons le sort des soldats.



POSITIONS BULGARES DU SKRA-DI-LEGEN

Le général Guillaumat fait édifier des baraquements modèles, réparer les chaussées existantes et tracer de nouvelles routes. La main-d'œuvre indigène est largement employée. Des puits sont creusés, des mares asséchées. La lutte contre le paludisme se poursuit avec ténacité. Le ravitaillement est assuré dans de meilleures conditions, et le nouveau Commandant en chef ne craint pas de s'opposer aux prétentions de Venizelos, qui dépouillerait volontiers nos troupes des denrées indispensables au profit de ses partisans. Les ressources de la Macédoine vont être exploitées, car nous allons rendre à la culture de vastes étendues abandonnées. « En août 1918, le service agricole de l'Armée d'Orient pourra livrer 390.000 kilos de légumes divers, soit plus de 10 tonnes par jour » (1).

Les troupes ne tardent pas à ressentir les bienfaits d'une telle organisation, et aussitôt la discipline se raffermit. L'instruction des unités est reprise.

Derrière le front, des positions de seconde ligne sont solidement établies et renforcées par des canons lourds. L'aviation reçoit des appareils de chasse et de bombardement.

En même temps, pour assurer son autorité sur toutes les troupes, le général Guillaumat constitue un état-major des Armées d'Orient. La confiance renaît entre Alliés.

Le principal souci du Commandant en chef est la réorganisation de l'Armée serbe et de l'Armée grecque. Les Serbes sont démoralisés, et le voisinage des Russes porte un coup suprême à leur discipline. Guillaumat éloigne du front les brigades russes, et donne aux Serbes un puissant matériel. Quant à l'Armée grecque, elle ne représente qu'une force de second ordre. Ses cadres se divisent en deux clans rivaux : les officiers du Corps d'Armée de la Défense Nationale et les officiers des unités de la Vieille-Grèce. Des éléments germanophiles subsistent, et le soldat grec n'a qu'un désir : éviter de se battre. Guillaumat donne à ces troupes des instructeurs français. Quand la cohésion semble renaître, il les dote du matériel dont elles

(1) Jacques Ancel : *La Croisade de Salonique.*

ont besoin. L'Armée hellénique sera ainsi en état de tenir des secteurs défensifs ; et les unités de la Vieille-Grèce seront réparties sur le front de la Strouma, face aux Bulgares qui ont envahi le territoire national.



Sur ces entrefaites, la grande offensive allemande va se déclencher sur le front d'Occident. Certains Gouvernements de l'Entente sont tentés de réclamer une diversion puissante aux forces alliées d'Orient. Mais le général Guillaumat s'élève contre une telle conception : ses troupes, avant de rien tenter, doivent achever leur instruction et retrouver l'esprit d'offensive. D'ailleurs la faiblesse des réserves ne nous permettrait pas un effort de bien longue haleine.

Les Gouvernements de l'Entente se rallient à l'idée soutenue par Guillaumat, malgré la gravité des événements qui se déroulent sur le front de France. Cependant, à la fin du printemps 1918, le front de Macédoine va se réveiller pour une heure, car le Commandant en chef veut aguerrir l'Armée hellénique.



(Photo H. Manuel.)

GUILLAUMAT



Au mois d'avril, Guillaumat donne l'ordre au général Gérôme de préparer une offensive locale contre le massif du Skra di Legen, position considérée comme imprenable et qui constitue pour l'ennemi un précieux observatoire.

Nos préparatifs sont habilement camouflés ; nous traçons, sans être inquiétés, des routes et des pistes et nous posons 6 kilomètres de voies ferrées étroites afin d'assurer le ravitaillement de l'attaque.

Le général Gérôme va disposer de la 16e division coloniale (4e, 8e, 37e, 38e régiments d'infanterie coloniale, 42e régiment d'artillerie coloniale), du 1er régiment de marche d'Afrique et du Corps d'Armée hellénique de la Défense Nationale.

Les Grecs seront chargés d'enlever la position. Ils répètent l'attaque à l'arrière, sous la direction d'instructeurs français.

Le 30 mai, à 4 h. 50, après un bombardement par canons lourds, les Grecs se lancent à l'assaut, soutenus par nos régiments et par des escadrilles d'avions. D'un seul élan, ils enlèvent toutes les positions assignées : 1.800 Bulgares tombent entre leurs mains. Toutes les contre-attaques ennemies échouent.

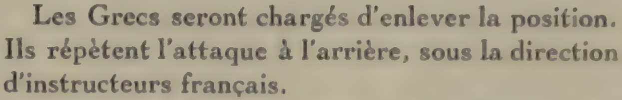
Cette brillante action eut un effet prodigieux sur le moral hellénique. L'Armée serbe, à son tour, se réveilla, pleine d'une noble émulation. Le général Guillaumat avait réussi, cette fois, à créer un renouveau d'esprit offensif, dont l'adversaire ne se doutait pas. Et nos moyens matériels s'accroissant de jour en jour, la possibilité d'une offensive sérieuse allait pouvoir être envisagée.



Mais ce ne sera pas le général Guillaumat qui dirigera sur ce point la bataille décisive.

Sur le front de France, les Allemands ont atteint la Marne. Dans cet instant, le Gouvernement de M. Clemenceau n'a peut-être pas eu dans le Commandant en chef des Armées alliées sur le front occidental toute la confiance qu'il affectait. Il n'a vu, dans la poche creusée dans nos lignes, que la quantité du terrain perdu, tandis que Foch ne mesurait la profondeur de cette poche, resserrée entre nos positions de la forêt de Villers-Cotterets et de la Montagne de Reims, que pour reconnaître l'étendue de la faute commise par l'adversaire et le merveilleux retour que nous offrait la Fortune.

Alors que le stratège montait la magnifique contre-offensive qui devait nous assurer la victoire, M. Clemenceau pensait que Guillaumat serait peut-être utile à la défense de Paris. Et il rappelait le général qui, abandonnant son œuvre inachevée, s'embarquait le 9 juin à Salonique pour regagner la France.



EN ALBANIE

Depuis le mois de janvier 1917 la route de Santi-Quaranta à Salonique n'était couverte, depuis Belovoda (exactement Kula Nord) jusqu'à Ersek, que par des éléments de gendarmerie mobile albanaise (G.M.A.) établis sur la rive droite de l'Osum, depuis le Rungaïa jusque vers Sélénica-Pisès et Luarasi, où se faisait la jonction avec les Italiens. Ces pelotons de G. M. A. étaient aux avant-postes : aucune organisation défensive du terrain occupé n'existait. En arrière et à l'est de la route s'étageaient les éléments de défense régulière (un bataillon de tirailleurs algériens) qui s'étaient installés défensivement sur les parties du terrain les plus importantes. Étant donné le peu de troupes dont on disposait et l'étendue considérable du terrain à défendre, on avait adopté la méthode des ouvrages fermés à la gorge et ceinturés d'un double réseau de fils de fer, ouvrages dans lesquels une garnison réduite devait tenir au moins deux jours pour permettre aux réserves établies plus en arrière de la dégager.

Toutefois il était indéniable que la route de Santi-Quaranta dans cette région n'était qu'insuffisamment couverte. D'autre part les fronts français et italiens décrivaient un rentrant à angle droit qu'il était indispensable de réduire. Le Commandement français s'était donc entendu avec le Commandement italien de Valona pour entreprendre une opération dans le but de porter dans cette région nos postes avancés beaucoup plus en avant, sur la ligne Pestan-Cerevoda, en établissant notre ligne de résistance sur le massif de l'Ostrovica, sorte de dent rocheuse qui n'est accessible qu'en son centre, sur la largeur d'un col mesurant à peu près 1 kilomètre. De cette manière, notre front se trouvait doublement raccourci, d'abord parce que la ligne à tenir était de dimension moindre et ensuite parce qu'une partie de la ligne de résistance se défendait d'elle-même par son inaccessibilité.

Pour tenter cette opération avec toutes chances de succès, il fallait faire venir des troupes (1 bataillon du 372 ; 58ᵉ bataillon de chasseurs, 1ᵉʳ régiment de spahis marocains) qui, en temps normal, étaient cantonnées dans la région de Florina. Dans ce pays où les lignes se traversent aisément et où les espions pullulent, l'ennemi allait être vite au courant de l'arrivée de renforts. Le Commandement français résolut donc d'exécuter une reconnaissance offensive sur la rive droite du Devoli, dans la région de Sals-Strelca, de manière à tromper les Autrichiens et à les obliger à amener dans cette région leurs réserves disponibles, en leur faisant supposer que c'était sur ce front que notre attaque allait se produire.

Pour cette opération quatre colonnes avaient été constituées. Colonne de gauche, composée de cinq pelotons du G.M.A. partant de la rive gauche du Devoli, traversant le torrent au pont de Kutchaka et attaquant l'ennemi de flanc par Kutchaka et Popusti.

Colonne n° 2 partant de Selça-Gora et attaquant Strelca dans la direction du Sud. Colonne n° 3 partant d'une crête rouge au nord de Selca-Gora et attaquant le minaret de Strelca nord. Colonne de droite, composée du 58ᵉ bataillon de chasseurs, partant de Kursova et attaquant Sals.

L'opération commencée au lever du jour ne réussit qu'à moitié. La colonne de gauche est arrêtée devant ses objectifs. Il en est de même pour les colonnes du centre. Seule, la colonne de droite atteint Sals.

Vers 15 heures, le général commandant la 57ᵉ division, qui dirige l'opération, donne l'ordre de repli. Nous avions fait sept prisonniers seulement. Ce n'était pas un échec puisqu'il ne s'agissait pas de s'emparer d'un objectif, mais seulement de tromper l'adversaire sur nos intentions. Ce n'était pas non plus un succès. Et cela, à cause surtout de l'impossibilité pour notre artillerie de montagne d'entrer en action. Le Commandement français avait, en effet, conservé sous son action directe le groupe d'artillerie qui appuyait l'attaque ; les liaisons téléphoniques des colonnes ayant très mal fonctionné et le temps n'ayant pas permis à l'aviation de transmettre les demandes de l'infanterie, celle-ci était restée à peu près sans appui, en but au tir violent de l'artillerie ennemie que nos batteries placées trop loin ne pouvaient contrebattre. Dans la guerre de montagne, l'artillerie doit suivre d'assez près les colonnes, et le Commandement doit se garder de la conserver sous sa main, dans une position centrale d'où il lui est presque toujours impossible d'agir.

Opération de l'Ostrovica (15 mai 1918). — L'attaque est menée par trois colonnes italiennes et quatre colonnes françaises. Une colonne italienne se dirige de Cerevoda sur Osoja et Bolen ; une autre de Cipan sur Koprecka, avec Birsaka pour objectif. La troisième, enfin, de Radoveika sur Staraveka dans le but d'atteindre le col de Backa.

La colonne de gauche française a pour objectif le Cafa Martis et Kapinova. La colonne n° 2 et la colonne n° 3 le Cafa Becit. La colonne de droite doit s'emparer de Pestau, Pulaha et Protopapa.

L'opération réussit assez mal au début. Bien que le service des liaisons ait été perfectionné, que chaque colonne possède son artillerie propre et que l'aviation renseigne exactement le commandement, bien qu'une demi-batterie de 155 court écrase les comitadjis ennemis dans la région de Lavdari, la progression est lente et difficile.

La colonne de droite (58e B. C. P.), qui a une très forte pente à gravir pour atteindre son objectif, est arrêtée par les comitadjis de Salih Butka et subit de fortes pertes. La colonne de gauche (6e bataillon du 372e et spahis marocains) arrive péniblement devant le Cafa-Martis. Les colonnes 2 et 3 progressent mieux et atteignent Lavdari.

Du côté italien, l'échec est complet. La colonne de gauche ne peut déboucher. La colonne du centre est arrêtée net devant Kopreka. La colonne de droite seule progresse. Elle arrive jusqu'à Treska, mais se fait contre-attaquer par des forces autrichiennes, supérieures en nombre, et reflue en désordre. L'attaque reprend le 16, puis le 17 mai. Enfin, le 17 au soir, l'ennemi se replie et nous atteignons nos objectifs.



Opération de Kamia (10 juin 1918). — Après l'opération de l'Ostrovica, notre ligne au sud du Devoli était à peu près inexpugnable ; la route de Santi-Quaranta se trouvait couverte et il ne nous restait plus qu'à créer une organisation défensive pour nous opposer à toute attaque en force de l'ennemi.

Mais notre ligne au nord du Devoli n'offrait pas la même résistance. Nous étions dominés à l'Ouest par la chaîne du Kamia, par la cote 2150 et le Mali-Gabrovesc.

Au nord, notre ligne présentait le flanc à la ligne ennemie par trois cols (cols d'Osnad, de Nicha et de Krusova) qui séparaient la haute vallée du Skumbi de celle du Devoli, et qui étaient facilement accessibles à l'ennemi.

Le Commandement français résolut de s'emparer de la chaîne de Kamia et de pousser le front défensif jusqu'à la ligne 2150, Cafa-Moskos, Sohagora.

Cette opération réussit à merveille. La colonne de droite devait atteindre 2150 et commencer, dans la nuit du 9 au 10, sa marche d'approche. Le 10, à 9 heures, 2150 était pris.

L'artillerie ennemie qui défendait cette côte était prisonnière. Dès lors, comme nous avions un pied sur la crête, le reste de l'opération n'était plus qu'une promenade. Le 11 au soir, elle était terminée avec des pertes insignifiantes de notre côté.

Pourtant le Commandement français voulut s'obstiner à s'emparer du Komjanit, énorme dent rocheuse qui dominait nos positions et dont les Autrichiens et leurs comitadjis étaient restés maîtres. Faite sans préparation d'artillerie, malgré les leçons des précédentes attaques, cette opération, bien que menée avec un remarquable courage par les pelotons de G. M. A. de Salah-Eddine, ne réussit pas, et nous fûmes obligés de nous maintenir sur la ligne 2150, col Sinaprente-Sohagora.



Opération du Bofnia (6 juillet 1918). — Bien que notre front eût une valeur défensive suffisante, le Commandement allié, projetant dans la région du Vardar la grande offensive qui aboutit à la capitulation de la Bulgarie et nous donna la victoire, résolut d'entreprendre une offensive en Albanie afin de tromper l'ennemi sur ses intentions et d'attirer ses réserves dans cette région.

A l'origine, le but qu'on se proposait d'atteindre était purement et simplement la prise de la chaîne du Bofnia. L'opération ayant brillamment réussi, on résolut de se porter sur la Holta, puis sur Elbasan. La retraite inopportune des Italiens contraignit le Commandement français à abandonner ce projet.

L'opération était dirigée par le colonel Foulon. Elle partait de la ligne générale Cafa-Becit, Crocodile, Mont Lisec, ces deux montagnes ayant été abandonnées par l'ennemi à la suite de l'affaire du Kamia. Quatre colonnes y prenaient part. Colonne

de gauche (nº 1), composée d'un régiment de spahis marocains et de pelotons de G.M.A., ayant pour objectif le Mali-Kercir. Colonne nº 2 (3 compagnies du 372ᵉ et G.M.A.), devant se diriger sur la partie nord du Mali-Kercir. Colonne nº 3 (une compagnie d'infanterie et G.M.A.), devant s'emparer du Cafa-Gjarperit. Colonne nº 4 harcelant l'ennemi dans son flanc gauche vers Zareci et Vrepcka.

Le 6, échec complet de l'opération, aussi bien de notre côté que du côté italien. Nos alliés sont arrêtés devant le Cafa-Devris.

Dans la nuit du 6 au 7, malgré une pluie torrentielle, nos colonnes d'assaut restent accrochées à la montagne dont elles ne sont pas parvenues à atteindre le sommet.

Le 7, les troupes de honved hongroises, au Mali-Kercir, contre-attaquent et rejettent dans la matinée notre colonne de gauche sur ses positions de départ. Mais, à 18 heures, l'État-Major donne l'ordre à la colonne 2, malgré un brouillard intense, de reprendre l'attaque et de s'emparer coûte que coûte de la ligne de faîte. Toute l'artillerie disponible appuie cette tentative.

Notre feu roulant décime les réserves ennemies qui, en formation de rassemblement, se proposaient de contre-attaquer. Nous en profitons pour prendre pied sur le Mali-Kercir.

Dès lors, l'opération n'est plus qu'un jeu. Le 8, nous prenons le Mali-Gjarperit et le Cafa-Guri-prère. Le 9, nous sommes au Tekke de Simrdeni, et le 10 à Narta. Tous les objectifs sont atteitns.

En même temps, l'ennemi évacue la rive droite du Devoli où il ne se sent plus en sûreté. Le Komjanit, Kokli, Kodovjat, tombent entre nos mains, et nous nous établissons sur la rive droite du Poroj-Itchekrosit.

Grâce à nos succès, les Italiens peuvent s'emparer du Cafa-Devris et progresser jusqu'au Cafa-Darz.

Nous avons fait 3.000 prisonniers.

Le Général commandant l'Armée française d'Orient donne l'ordre de continuer la poursuite, et de harceler l'adversaire.

Nos troupes franchissent le Devoli, prennent Mascani et Gramsi, s'emparent du formidable massif du Lisec, et poussent jusqu'à la Holta. Après un violent combat, elles s'établissent sur la rive droite de cette rivière. Les Italiens, qui ont maintenant la totalité du Tomor, et qui sont entrés dans la ville de Berat, prennent le Mali-Tomorices et poussent jusqu'à Izsguba.

Nous recevons l'ordre d'aller jusqu'à Elbasan. Malheureusement, nous sommes trop loin de notre base de ravitaillement. Les troupes de l'avant ne reçoivent plus de vivres ni de munitions en quantité suffisante. D'autre part, au froid du début de l'opération a succédé une chaleur accablante. Le paludisme sévit, et le nombre des évacuations est considérable.

Les Italiens prennent la décision de battre en retraite ; ils se replient d'abord sur le Cafa-Darz puis sur le Cafa Glumaka.

Complètement découverts sur notre flanc gauche, nous sommes contraints de suivre le mouvement. Nous nous établissons d'abord sur le Poroj Itchekrosit, puis sur le Proni-Takrit, en conservant le Komjanit; notre ligne laisse Narta à l'ennemi, suit la Kosnica-Bofnia et se raccorde à la ligne italienne par Gerès.

Ce front est évidemment mauvais, et le résultat de l'opération critiquable. Les Autrichiens le sentent et nous harcèlent sans cesse, surtout au nord du Devoli, vers Griba. Leurs comitadjis attaquent chaque nuit nos avant-postes. Nous sommes dans une situation difficile.



Opération d'Elbasan. — A ce moment commence, vers le Vardar, notre offensive victorieuse. Le front ennemi craque partout. Les Bulgares exécutent une retraite stratégique à grande envergure, que les Autrichiens placés à leur gauche sont dans l'obligation de suivre. Nous lançons deux bataillons d'infanterie par la vallée du Devoli. En trois jours de marche, et malgré une pluie torrentielle, nos bataillons arrivent aux portes d'Elbasan. Toutefois, les Italiens les ayant précédés, ils sont contraints de faire demi-tour et de revenir à Pogradec (9 octobre 1918).



Tels sont, très succinctement résumés, les divers épisodes de la campagne d'Albanie.

La besogne accomplie dans ce pays est de celles dont on a peu parlé. La gloire qui a empa-

naché les drapeaux des régiments de là-bas est une gloire obscure. Et pourtant on ne dira jamais assez quel héroïsme nos soldats déployèrent... Ils étaient loin de France, séparés depuis de longs mois des êtres chers, rongés par la maladie qui attaquait sournoisement les organismes les plus solides, privés de courriers, nourris de conserves et de pain moisi... Et ils se battaient avec courage !... Et ils avaient du cran !...

Ils savaient que s'ils étaient blessés ils ne reviendraient pas : on réchappe rarement à trois étapes de cacolet !

Ils savaient que, morts dans ce pays infernal, ils seraient enfouis dans un coin désert où nulle main pieuse ne fleurirait leur tombe et où les loups s'acharneraient sur leurs cadavres... Ils savaient tout cela. Et quand ils sortaient de leurs tranchées, le casque enfoncé sur le front, la poitrine offerte, on eût dit qu'ils incarnaient la volonté de vaincre ou de mourir.

Poilus d'Albanie, qui êtes revenus de la Grande Épopée, souvenez-vous en lisant ces lignes des jours de douleur... Souvenez-vous des retraites dans la boue et la neige, lorsque transis de froid et mordus par la faim vous retrouviez courage en pensant au retour... Et dites vos souffrances afin que ceux qui n'ont rien vu, qui n'ont rien fait et qui se sont enrichis pendant que vous vous battiez, sentent bien que le luxe insolent dont ils se travestissent n'est qu'une très pauvre chose auprès de la gloire qui vous auréole !

Et vous les morts, vous qui avez offert vos jeunes et vigoureuses poitrines aux balles ennemies, et qui dormez là-bas tout seuls, en terre étrangère, soyez fiers !... La pensée de vos camarades veille sur vous !

LA BATAILLE DE LA MOGLENA

C'est le général Franchet d'Espérey qui succède au général Guillaumat. Chef plein d'énergie et de décision, Franchet d'Espérey saura assurer la mission particulièrement difficile d'enfoncer le front bulgare et de libérer la Serbie.

Les troupes françaises, commandées par le général Henrys, occupent alors tout le secteur compris entre le Haut-Devdi et Makovo, dans la boucle de la Cerna.

Elles comprennent les 57e, 156e, 30e et 76e divisions d'infanterie, les 11e et 17e divisions coloniales, le groupement de Koritsa et une brigade de cavalerie. La 35e division italienne (6 régiments) renforce nos unités.

Les deux Armées serbes étendent leur front de



THÉATRE DES OPÉRATIONS EN ALBANIE

Makovo à la Mala Rupa. Elles représentent 140.000 hommes.

Le 1er Groupement de divisions du général d'Anselme (122e division d'infanterie et 16e division coloniale françaises, avec la division de l'Archipel du Corps hellénique de la Défense Nationale) tient le secteur compris entre la Mala Rupa et le confluent des deux Lioumnitza.

L'Armée anglaise du général Milne se trouve à la droite du Groupement d'Anselme et s'étire jusqu'à la mer Egée. Elle comprend six divisions britanniques, les divisions Crète et Sérès du Corps d'Armée de la Défense Nationale, les 1re, 2e et 13e divisions de la Vieille-Grèce.

Le Commandant en chef organisera ultérieurement l'Armée hellénique du général Danglis, qui sera chargée de garder le front de la Strouma.

A la gauche des Armées d'Orient opère toujours le 16e Corps italien du général Ferrero. Mais le général Ferrero n'obéit qu'aux ordres venus de Rome.

Le général Franchet d'Espérey a donc en mains 600.000 soldats au 1er juillet 1918. Mais 250.000 hommes seront retenus par les services de l'arrière, dans ce pays dénué de routes et coupé de marécages. Bientôt même, 26.000 hommes seront rapatriés en France, et les Anglais retireront deux divisions du front d'Orient. La division russe ayant disparu depuis plusieurs mois de nos secteurs, le Général en chef n'a sous ses ordres que des effectifs à peine supérieurs à ceux de 1917. Heureusement l'artillerie compte 2.069 pièces, dont beaucoup de canons lourds, et la valeur morale des troupes s'est nettement accrue depuis que le général Guillaumat a refait une âme à l'Armée.

En face de nos lignes, l'adversaire a déployé d'importantes forces, au total 500.000 hommes qu'appuient 1.850 bouches à feu. Toutes les Armées ennemies, qu'elles soient autrichiennes, bulgaro-allemandes ou bulgares, reçoivent des directives d'inspiration germanique. Cependant, sur le front de Macédoine, à part les officiers d'État-Major, il n'y a qu'un très faible encadrement germain. L'Armée bulgare a bien reçu 49 batteries allemandes (dont 20 batteries lourdes), mais son armature reste sérieusement affaiblie.

A Sofia, en effet, on n'a pas vu sans crainte se retirer l'une après l'autre les divisions allemandes, que rappelait Ludendorff. Les victoires de Foch ont été vite connues. Le ministère germanophile de Radoslawoff a dû céder la place au ministère Malinoff, partisan de la paix. Mais la paix qu'escompte Malinoff est une paix de marchandages entre une Bulgarie incorrigible et une Entente épuisée.



Dans quel secteur Franchet d'Espérey peut-il entreprendre sa future offensive?

Ce ne sera pas en Albanie, pays d'accès difficile où la mauvaise volonté des Italiens nous créerait mille embûches ; ce ne sera pas dans la région de Monastir, où les Bulgares, déjà attaqués, sont sur leurs gardes et ont sérieusement renforcé leurs positions ; ce ne pourra pas être à l'aile droite, car les marais de la Strouma et du lac Takinos arrêteraient l'élan des fantassins, et les monts Bélès dressent devant nous une formidable barrière.

Mais une offensive au centre, de Staravina au Bélès, peut atteindre la région de Gradsko-Krivolak-Negotin, où sont accumulés tous les approvisionnements de la XIe Armée allemande et de la Ire Armée bulgare. Ce serait alors le disloquement du dispositif ennemi, et peut-être la capture de la XIe Armée allemande, coupée de sa ligne de retraite.

Guillaumat et Franchet d'Espérey ont nettement vu tous les deux qu'une action décisive ne pouvait être entreprise qu'au centre. Mais si Guillaumat estimait que l'attaque principale devait être lancée par le secteur Vardar-Doiran, tandis qu'une offensive secondaire agirait par la Moglena, Franchet d'Espérey décidait que l'offensive principale serait celle de la Moglena et l'attaque secondaire celle de Vardar-Doiran.

En effet, la vallée du Vardar et le secteur du lac Doiran sont protégés par des organisations puissantes, qu'il faudrait aborder de front. Derrière elles, l'ennemi pourrait faire affluer ses réserves. En cas de succès initial, nous nous heurterions bientôt à la formidable barrière qui étrangle le Vardar à hauteur de Demir-Kapou. Et puis, les troupes britanniques occupent ce secteur, et Londres ne veut pas les compromettre. On ne peut guère demander aux Anglais qu'un emploi intensif de leur artillerie.

Dans ces conditions, il est de toute nécessité de reporter l'attaque principale au sud-ouest de la Marianska Planina, dans le secteur de la Moglena. Région difficile, certes, où le Sokol se

dresse à 1.825 mètres, le Dobropolje à 1.875, le Vétrenik à 1.740, la Dzéna à 2.154. Mais, précisément, région aux ouvrages moins formidablement armés, parce que jugée inexpugnable. Que nous nous emparions des hauteurs, et c'est le glissement de nos troupes, par les couloirs de la Cerna et de la Boshava, vers Gradsko, sur les derrières des Bulgares.



A la suite de la victoire franco-grecque au Skra-di-Legen, les Serbes ont sollicité l'honneur de prendre part, les premiers, à une opération de large envergure. Franchet d'Espérey va leur offrir l'occasion suprême de reconquérir leur patrie.

Deux divisions françaises et une division serbe seront chargées de la rupture du front ennemi dans la région Sokol-Dobropolje-Vétrénik-Koziak. Une exploitation rapide du succès devra suivre en direction de Negotin-Kavadar; elle sera confiée aux soldats du prince Alexandre, à ces hommes rustiques, habitués aux dures privations. Pendant ce temps, la Ire Armée bulgare sera attaquée violemment dans le secteur du Vardar par deux divisions grecques, deux divisions anglaises et un régiment français, tandis que les forces du général Henrys chercheront à rejeter sur l'Albanie la XIe Armée allemande, menacée par notre attaque principale.



GÉNÉRAL HENRYS

Or, tandis que Franchet d'Espérey dresse son plan, les Gouvernements de Londres et de Rome restent hostiles à l'idée d'une offensive en Orient. Il faut que la France délègue à Londres, puis à Rome, un ambassadeur. Elle choisit le général Guillaumat.

Les jours passent, les Gouvernements hésitent encore. Franchet d'Espérey, qui n'a pas le droit de perdre une heure, a commencé les travaux préparatoires à l'offensive. Il fait construire de nouvelles routes, poser de nouvelles voies de 60. Les liaisons télégraphiques et téléphoniques sont multipliées. Des cartes de tous les secteurs sont dressées. Les premiers mouvements de troupes s'effectuent. Si bien que, vers le 10 septembre, toutes les unités seront en place (75 bataillons dans le secteur de la Moglena), et une formidable artillerie se déploiera, face aux Bulgares, sur ce front de 33 kilomètres. Pour dérouter l'adversaire, des coups de main seront même exécutés à tout instant dans différents secteurs.

Or, cette fois, Guillaumat — qui avait convaincu les Anglais — a réussi à obtenir le consentement du Gouvernement italien, très ému par le rapport d'un officier de l'E.-M. de Franchet d'Espérey, accouru de Salonique à Rome par avion. La bataille va pouvoir se déclencher.



A l'extrême-gauche, du 6 au 10 juillet, notre 372e régiment d'infanterie, le régiment de marche des spahis marocains et le tabor albanais ont enlevé les crêtes du Bosnia, progressé sur les deux rives du Devoli, et permis, par leurs succès, au Corps Ferrero d'entrer dans Bérat. Mais nous devons nous arrêter par suite du mauvais vouloir italien. Ferrero est démonté par une contre-attaque autrichienne et recule. Nous sommes contraints de nous lier à ce mouvement rétrograde. L'ennemi a toute son attention fixée sur le secteur albanais.

Nous déclenchons un peu partout de très violentes canonnades. Au sud de Guewguéli, les Anglais enlèvent même des tranchées bulgares ; et, dans la nuit du 7 au 8 septembre, le 1er Corps hellénique avance sur toute la ligne de la Strouma jusqu'au contact des positions adverses. Mackensen, inquiet, envoie un renfort de cinq bataillons sur ce dernier front.

Le Commandement bulgare, qui a attendu notre grosse attaque dans la vallée du Vardar ou dans la boucle de la Cerna, demande le 3 septembre au général von Scholtz de porter toute son attention

sur le secteur du Dobropolje. Le général allemand, pour rassurer les Bulgares, rapproche quelques réserves de ses premières lignes sur la Moglena.

Mais les 1re et 2e Armées serbes se sont déployées entre les rivières Lechnitza et Souchitza.

A droite, la 2e Armée (voïvode Stepanovitch), mènera l'attaque principale entre le Sokol et la Souchitza ; elle mettra en ligne la division Choumadia, notre 17e division coloniale et notre 122e division d'infanterie ; elle tiendra en réserve deux divisions (Timok et Yougo-Slave) pour l'exploitation du succès.

La 1re Armée attendra, pour s'ébranler, l'enlèvement du front Sokol-Vétrénik par la 2e Armée.

C'est le 14 septembre, à 8 heures, que commence la préparation d'artillerie. Elle ne dure qu'une journée. Le 15 septembre, à 5 h. 30, tous les canons se taisent, et les colonnes d'assaut du voïvode Stepanovitch s'élancent à la faveur du brouillard.

PASSERELLE SUR LA CERNA

Le 1er bataillon de notre 148e régiment d'infanterie, a reçu la mission d'enlever le Sokol. Il gravit des rochers à pic, sous le feu des mitrailleuses bulgares. Ses pertes sont terribles. Le commandant Pétin est tué, sa liaison massacrée, son adjudant-major grièvement blessé. Une poignée d'hommes arrive au pied des tranchées ennemies. Elle se terre, en attendant des renforts. Bien que les renforts n'arrivent pas, sitôt que la nuit tombe ces braves repartent à l'assaut et enlèvent à 22 h. 30 la position convoitée.

Le Dobropolje a été emporté à 16 heures, au prix de pertes moins graves, par nos 45e et 84e régiments d'infanterie ; les Bulgares se replient en abandonnant huit canons.

La 17e division coloniale (1er, 3e, 54e régiments d'infanterie coloniale, 95e bataillon de tirailleurs sénégalais), emporte en deux heures et demie le Kravitsa, et, sous un bombardement intense, repousse cinq contre-attaques successives.

Quant aux montagnards serbes, ils ont conquis le Vétrénik en le tournant.

Cette fois, la première ligne bulgare est tombée. Les pertes françaises sont sérieuses : 63 officiers et 1.957 hommes ; mais le résultat est acquis : l'exploitation du succès va pouvoir être entreprise par les réserves.

La 1re Armée serbe s'est lancée à l'attaque en pleine nuit, après la prise du Sokol par le 148e d'infanterie. Elle a dépassé rapidement la rivière Lechnitza. A sa gauche, notre 42e régiment d'infanterie coloniale et un bataillon de la 3e division hellénique se sont emparés des hauteurs à l'ouest de Gradechnitza, malgré une résistance acharnée.



Alors, les divisions serbes dépassent toutes les unités françaises, qui viennent de leur ouvrir la route. Enthousiasmées, elles présentent spontanément les armes à nos troupes, et clament « La Marseillaise ». Et elles courent à la bataille dans un élan irrésistible. Le 16 septembre, les côtes 1810 et 1825 sont conquises, les hauteurs de la rive droite du haut Poroj sont emportées. Le 17, les Bulgares tentent d'enrayer l'avance serbe ; mais leurs renforts successifs s'épuisent en vains efforts. Ils doivent abandonner les crêtes du Kouchkov Kamen ; notre 4e régiment d'infanterie

coloniale accourt sur la gauche ; la fissure s'élargit.

A la 1re Armée serbe, la progression dépasse Polchitche, Bechitche et Gradechnitza. Notre 11e division coloniale (34e, 35e, 42e et 44e régiments d'infanterie coloniale ; 21e régiment d'artillerie coloniale), et la 3e division hellénique se lient à cette progression, en prolongeant notre front jusqu'à la Cerna.

Au soir du 17 septembre, l'avance réalisée atteint déjà 15 kilomètres en profondeur sur 25 kilomètres de largeur. Le butin s'élève à 3.000 prisonniers, 50 canons et quantité de mitrailleuses.

La brèche est ouverte.



PRISONNIERS BULGARES AU PIED DU SOKOL

Après le déclenchement de l'offensive de la Moglena, l'Armée britannique devait passer à l'attaque dans la région du lac Doiran, afin de fixer et d'accrocher la Ire Armée bulgare, puis de prendre pied sur le Bélès et de dégager la voie ferrée Karasuli-Demir-Kapou. Le but lointain de cette attaque était l'enlèvement de la route Kostourino-Pehcevo, dernière voie de retraite bulgare.

Après une canonnade effroyable, dirigée au hasard, les forces anglo-grecques s'ébranlent le 18 septembre. Les Grecs parviennent à enlever les premières lignes ennemies, mais la 22e division britannique est clouée au sol par les mitrailleuses. Le général Milne fait reprendre la préparation d'artillerie dans les mêmes conditions. Les Grecs réussissent à emporter The Orb et The Hilt ; mais les Anglais n'avancent pas, et notre 2e *bis* de zouaves, venu pour les soutenir, ne peut même pas déboucher.

Le seul résultat de ces attaques a été d'accrocher les forces bulgares du secteur de Doiran.

Fort heureusement, le Groupement franco-serbe a enfoncé le front bulgare sur le massif de la Moglena et ouvert aux Alliés le champ libre en direction du Nord. Le général allemand von Scholtz, au lieu d'établir en arrière un nouveau front défensif, croit possible d'étayer un barrage sur la brèche même. Il va rendre la catastrophe inévitable.

Le 18 septembre, les Armées serbes engagent la poursuite : la 1re Armée pousse en direction du front Prilep-La Babouna ; la 2e Armée, orientée en direction de Gradsko, va chercher à couper la Ire Armée bulgare de la ligne du Vardar, et à la séparer définitivement de la XIe Armée allemande.

Cette 2e Armée subit d'abord un échec dans le secteur de Nonte, par suite de la trahison d'une section hellénique qui dévoile aux Bulgares le mouvement projeté. Mais le 19 septembre, grâce à l'abnégation de notre 16e division coloniale (marsouins des 4e, 8e, 37e et 38e R. I. C.), la conquête de la Dzena et de la Porta est assurée, et les Serbes atteignent, au nord de Bunarche, le cours moyen de la Vatasha. L'adversaire lâche pied ; les forces du voïvode Stepanovitch peuvent s'élancer vers Negotin. Le 21 septembre, elles progressent avec rapidité ; leur gauche, qui a atteint Kavadar, déborde le massif de Drachevishko Brdo, malgré les réactions de renforts bulgaro-allemands. Le Vardar est atteint bientôt à Negotin même, où un butin considérable tombe entre nos mains.

Comment la Ire Armée bulgare pourrait-elle,

dans ces conditions, se maintenir sur la rive droite du Vardar? L'ordre de retraite est donné aux combattants de Demir-Kapou. Les Bulgares refluent en désordre, massacrant tout sur leur passage.

Durant la nuit du 21 au 22 septembre, la 2e Armée serbe, aiguillée maintenant vers Istip, progressse et enlève Krivolak, où elle trouve un important matériel roulant et de précieux convois de vivres. Au matin du 22, les Serbes entreprennent le passage du Vardar; le 23, ils tiennent les crêtes de Kara Hodjali et de l'Orta Bajir, qui commandent la voie ferrée de Negotin. Le 24, la division Timok gravit les pentes de la Gradets Planina pour redescendre dans la vallée de la Kriva Lokavica; elle est appuyée par la droite de la division Yougo-Slave, tandis que la gauche de cette division est engagée depuis vingt-quatre heures dans une violente bataille au sud de Gradsko, en liaison avec la 17e division coloniale française. L'opiniâtre défense de l'adversaire décime nos colonnes. Le 24 septembre, le général Pruneau, commandant de la 17e division coloniale, comprend l'inutilité de nos efforts contre un ennemi solidement retranché et pourvu d'une artillerie nombreuse; au lieu de chercher à suivre la route directe Ribartsi-Gradsko, il entreprend un large mouvement tournant par Cicevo et le monastère d'Archangelsk; l'ennemi n'a pas le temps de s'opposer à cette manœuvre. Les marsouins emportent Archangelsk; alors le front bulgare fléchit, et à 15 heures la division Yougo-Slave pénètre dans Gradsko où elle met la main sur tous les parcs de ravitaillement du général von Scholtz.

La veille, la 1re Armée serbe avait dépassé, entre Pletvar et Drenovo, la chaussée de Prilep à Gradsko; les forces bulgares et les forces allemandes ne peuvent plus retrouver une liaison que du côté de Vélès. Mais cette ligne de communication est déjà sérieusement compromise.



Au 1er Groupement de divisions du général d'Anselme, l'avance a été moins rapide par suite du manque de ravitaillement. Mais, le 24 septembre, ce groupement s'est rapproché du Vardar dont il borde le cours, de Demir-Kapou à Pardovitsa. Grâce à cette avance, le général Milne peut mettre en mouvement ses colonnes. Il suit la retraite bulgare et vient s'établir, le 24, sur la ligne Cernitse-Causli-Bazarli, à l'ouest et au nord du lac Doiran. Malheureusement, le général Milne, peu soucieux des intérêts généraux de l'Entente, ne suit que lentement l'adversaire, comme s'il regrettait de s'engager dans la direction de Sofia, alors que les intérêts particuliers de la Grande-Bretagne l'attireraient vers Constantinople.

Mais l'heure de la déroute a sonné pour l'adversaire. La cavalerie serbe poursuit les fuyards, nos avions apparaissent dans le ciel et bombardent sans répit les formations affolées.



LA XIe ARMÉE ALLEMANDE

Le général Henrys a reçu l'ordre de marcher directement de la région de Monastir en direction de Prilep, afin d'appuyer les efforts serbes. Or le général Henrys est démuni d'artillerie lourde, celle-ci ayant été concentrée dans le secteur de la Moglena, et il doit à tout prix emporter les positions redoutables côte 1248, Snegovo, côte 1050.

Durant cinq jours, toutes les attaques de la 76e division (157e, 210e et 227 régiments d'infanterie) se brisent devant 1248. Nous sommes contraints de nous arrêter.

Cependant l'avance victorieuse des Armées serbes commence à déborder par sa gauche la XIe Armée allemande. Le général Henrys modifie immédiatement les instructions qu'il a reçues. Au lieu de s'obstiner en attaques frontales extrêmement coûteuses, il va lier son mouvement à celui de la 1re Armée serbe, vers le Nord-Ouest. La XIe Armée allemande sera ainsi acculée aux montagnes de l'Albanie.

A 1248, l'adversaire tient toujours tête: son obstination le perdra, car elle nous permettra de couper sa ligne de retraite.

Dès le 16 septembre, la 11e division coloniale (34e, 35e, 42e et 44e régiments coloniaux) a appuyé les progrès serbes et gagné du terrain sur les deux rives de la Cerna. La rivière a même été franchie à Cebren, et le 42e colonial a brillamment enlevé Chaniste. Aussitôt les défenseurs de 1050 se sont repliés et leurs positions sont occupées.

Le 21 septembre, les forces ennemies refluent

précipitamment depuis la vallée du Vardar jusqu'à la région de Monastir, et nous pouvons aborder les formidables défenses de Visoko. Le 22 septembre, la cavalerie italienne galope jusqu'à Kanatlarsi, en direction de la route Monastir-Prilep. Notre artillerie lourde, devenue disponible, commence à couper les routes de Pribilci et de Resna, sur les derrières de la XIe Armée allemande. La 156e division française (175e et 176e régiments d'infanterie, 1er régiment de marche d'Afrique) va pouvoir s'ébranler.

Or, le général von Steuben (XIe Armée allemande) lutte désespérément pour maintenir par Gradsko sa liaison avec la Ire Armée bulgare. Il est trop tard, ses efforts vont demeurer stériles.



ARTILLERIE SERBE EN MARCHE SUR USKUB

Le général Jouinot-Gambetta avec ses magnifiques escadrons (1er et 4e chasseurs d'Afrique, régiment de marche de spahis marocains) a franchi, non sans peine, entre Nivak et Dedebal, les anciennes positions bulgares, hérissées de barbelés. Le 23 septembre, la débâcle ennemie se précise. Jouinot-Gambetta a reçu la mission d'atteindre Uskub avant les fuyards. Il pousse d'audacieuses reconnaissances jusqu'aux abords de Prilep et sur la route de Krushevo. Le 23 septembre, à 15 heures, il pénètre dans Prilep incendié par les Bulgares. Jouinot-Gambetta remet la ville à un bataillon du 42e colonial, et repart. Il a reçu l'ordre du général Henrys de traverser le massif de la Jakoupitsa Planina, au nord de la route Prilep-Brod. Il engage donc son avant-garde le 24 septembre, au matin, sur la piste Varos-Dolgatské, qui conduit à Uskub par Lovitska. Mais cette avant-garde (4e chasseurs d'Afrique) rencontre une vigoureuse résistance et ne peut se dégager qu'avec l'aide des coloniaux de la 11e division et des troupes grecques. Jouinot-Gambetta, prévoyant ces difficultés, a fait reconnaître d'autres itinéraires en poussant vers Vélès sa section d'auto-mitrailleuses et un peloton de spahis marocains, et en dirigeant sur la piste de Drenovo-Gabrovnik un peloton de chasseurs d'Afrique. Il décide de se porter sur Uskub en liaison avec l'Armée serbe qui marche sur Vélès. Dès le soir, nos cavaliers se dirigent vers le col de la Babouna. Ils rejettent brillamment d'Herlevski et d'Homoran deux bataillons saxons, enlèvent leur artillerie, franchissent la Babouna et gagnent Jenikeuy (25 septembre). Mais les Serbes rencontrent une furieuse résistance, car l'ennemi veut permettre à la XIe Armée allemande de s'écouler par le défilé Kalkandelen-Uskub. Pareille résistance est opposée à la 11e division coloniale, au pied des hauteurs de Krushevo. A l'ouest de Monastir, les Bulgares ont également reçu l'ordre de tenir coûte que coûte depuis la côte 1248 jusqu'aux montagnes de l'Albanie.

Mais le général Franchet d'Espérey observe attentivement la bataille. Il ne veut pas laisser plus longtemps le général Henrys s'obstiner en direction de Brod et de Krushevo. Il oriente ses forces en direction d'Uskub, derrière la cavalerie de Jouinot-Gambetta.



Nous avons vu la Ire Armée bulgare en pleine retraite. L'Armée anglo-grecque a occupé toutes ses positions entre le lac Doiran et le Vardar.

Dès le 25 septembre, les cavaliers britanniques entrent à Stroumitza, tandis que les fantassins se rapprochent de Kostourino et que les Grecs escaladent le Bélès. Guewgueli tombe aux mains de la 27e division anglaise : le Vardar est franchi. La côte 1494, dite « Signal allemand » est conquise par la division de Crête après de rudes combats. Kostourino est bientôt dépassé.

La voie ferrée Karasuli-Demir-Kapou est dégagée. Le 27 septembre, les avant-gardes anglaises atteignent le pied de l'Ograzden Planina, bousculant les débris de la 9e division bulgare. Le 28, l'avance continue en direction de Pehcevo. Maintenant, les IIe et IVe Armées bulgares de la Macédoine orientale risquent d'être privées de leurs communications vers le Nord et devront reculer jusque derrière la Maritza. Quant à la gauche de la Ire Armée bulgare, sa retraite semble devoir être bientôt impossible.

Déjà, le 26 au soir, la cavalerie grecque a fait son apparition à Radoviste, poursuivant les fuyards qu'affolent nos avions. Le 27 au matin, les forces du général d'Anselme ont dépassé la vallée de la Kriva Lokavica et escaladent les pentes du Kirezli Tepe, au nord de Radoviste.

La 2e Armée serbe manœuvre sur les derrières de la Ire Armée bulgare : Istip a été pris le 25 septembre. Le voïvode Stepanovitch atteint Turiya, et ses cavaliers entrent à Carevo-Selo. Des patrouilles audacieuses arrivent jusqu'à Dzumaïa, sur la Strouma. Plus au Nord, la route de Kumanovo-Egri Palanka est menacée; les forces ennemies qui combattent vers Uskub ne vont plus disposer, pour fuir, que du défilé de Katchanik et de la voie de la Morava.



Jusqu'au 25 septembre, la droite de la XIe Armée allemande reste accrochée aux positions de la côte 1248, du Peristeri et de la région des lacs. Le général Henrys va développer sa manœuvre pour profiter de l'immobilité de l'adversaire. Il vise le carrefour de Kicevo, qui commande la route Pribilci-Gostivar.

Or, nous avons déjà atteint la ligne Zapolyani-Novoselani-Drvenik-Zulitsa. Au matin du 25, notre pression a fait craquer le front adverse au nord-ouest de Monastir : notre avance nous amène à border la haute Semnica. Le 26, l'ennemi bat en retraite, abandonnant le Peristeri et la région des lacs. A partir du 27, les Allemands fléchissent à l'ouest du lac d'Ochrida ; tous nos efforts convergent en direction de Kicevo.

Franchet d'Esperey intervient encore, car il craint que le général Henrys se laisse attirer vers le Nord-Ouest. Nos avions signalent la retraite de l'Armée von Steuben sur la chaussée de Kalkandelen; la route, entre Kicevo et Gostivar, est encombrée de véhicules. Le général Henrys reçoit donc l'ordre de diriger toutes ses forces vers la Babouna et Vélès; de faibles détachements continueront seuls la poursuite de l'adversaire en direction de Kicevo.

La bataille pour Vélès dure toute la journée du 26. Les Bulgares épuisés se reportent, au matin du 27, sur le front Kozle-Kliseli-Borilowek (rive gauche du Vardar, où passe la grand'route d'Uskub). Mais la 1re Armée serbe surgit, au contact même des positions adverses. Des combats acharnés s'engagent sur la rive gauche du Vardar : nous ne progressons plus que pas à pas.



Heureusement, le général Jouinot-Gambetta, pour qui la vitesse est le principal facteur du succès, a décidé de ne pas s'attarder dans la région de Vélès. Il choisit pour gagner Uskub l'itinéraire Drenovo-Paligrad, qui l'amène à franchir le massif de la Golesnitsa Planina. Décision audacieuse s'il en fut, car Jouinot-Gambetta n'a pas de fantassins ni de batteries de 75 pour l'appuyer.

Or l'ennemi, considérant cette route impraticable, a négligé de la surveiller. Il faut d'ailleurs toute l'habileté de nos escadrons d'Afrique pour escalader de semblables rochers. Et la chaleur devient accablante. Hommes et chevaux peinent pendant des heures. La nuit tombe. On s'élève jusqu'à 1.800 mètres par des sentes abruptes pour redescendre bientôt à 1.200 mètres. Mais l'enthousiasme ne faiblit pas.

Le 26 au soir, Jouinot-Gambetta a appris la chute de Vélès. Il presse davantage ses cavaliers afin d'atteindre en toute hâte le pont de Dracevo. Nul ennemi n'apparaît sur la piste que suit sa colonne. Seule, une compagnie allemande est signalée très loin en avant, se hâtant vers Uskub.



Dessin de Muhlemann.

DANS LES PLAINES INONDÉES DU VARDAR

C'est le 28 au soir, à 23 heures, que la cavalerie française atteint Dracevo, sans laisser derrière elle un traînard. Elle s'apprête à déboucher le 29, dès l'aurore.

Le général a décidé que les spahis marocains s'empareront des hauteurs de Vodna, qui dominent Uskub du côté Sud, puis iront barrer la route de Kalkandelen ; des deux régiments de chasseurs d'Afrique, le 4ᵉ attaquera la ville par la rive droite du Vardar, le 1ᵉʳ par la rive gauche. Des éléments du 1ᵉʳ chasseurs d'Afrique devront couper à Bunarchik la voie ferrée de Kumanovo, tandis qu'un escadron cherchera à établir sur la rive droite du Vardar la liaison avec les forces du général Tranié, qui doivent venir appuyer l'action de notre cavalerie.

Or, le général Tranié s'est engagé sur la rive gauche du Vardar, où la résistance des arrière-gardes ennemies l'a considérablement retardé. Car le général Tranié, soutien du général Jouinot-Gambetta, reste indépendant de celui-ci, par suite d'une mauvaise organisation du commandement à l'avant-garde de l'Armée du général Henrys.

Au matin du 29, un épais brouillard favorise l'exécution des plans du général Jouinot-Gambetta. Les Bulgaro-Allemands ne distinguent nos cavaliers qu'à très faible distance. Une panique indescriptible disloque leurs rangs.

Le lieutenant-colonel Guespereau s'empare, avec ses Marocains, des hauteurs de Vodna. Le lieutenant-colonel Labauve, avec le 4ᵉ chasseurs, s'engage vers Lisica : arrêté par des éléments adverses que soutient un train blindé, il fait mettre pied à terre à ses hommes et réussit à repousser les Bulgares. A 8 h. 15, appuyé par les spahis marocains, le 4ᵉ chasseurs entre au galop dans Uskub, où s'allument déjà des incendies. Les spahis vont ensuite barrer la route de Kalkandelen à la retraite allemande.

Le colonel de Bournazel, avec le 1ᵉʳ chasseurs, soutient une lutte très dure aux lisières d'Urumli. A midi seulement, l'adversaire est chassé de ses positions. Le 1ᵉʳ chasseurs pousse aussitôt vers la voie ferrée de Kumanovo qu'il a mission de couper. Malheureusement six trains de matériel ont pu s'échapper vers le Nord, et le train blindé est passé pour aller détruire toute la voie ferrée de Nisch, si utile à notre ravitaillement éventuel. Le



Dessin de Muhlemann.

LA PAUSE AU COL DE PISODERI

manque d'artillerie a empêché le 4e chasseurs de détruire, en gare d'Uskub, tous ces trains.

Alors les vainqueurs organisent des positions défensives. Seront-ils secourus à temps ? La XIe Armée allemande peut les attaquer d'une minute à l'autre. Et déjà des renforts accourent du Nord, qui menacent Uskub par l'Ouest. Les journées du 29 et du 30 septembre se passent en durs combats d'avant-postes. Les Bulgares arrivent même aux lisières de la ville. Ils sont rejetés en désordre par nos spahis marocains.

Au matin du 1er octobre apparaissent enfin nos fantassins coloniaux. C'est fini, l'Armée allemande ne brisera plus le barrage. D'ailleurs le Gouvernement bulgare a décidé de capituler le 29 septembre ; il va livrer prisonnière de guerre toute l'Armée de von Steuben.

Tel est le résultat splendide du raid entrepris par le général Jouinot-Gambetta et par ses hardis cavaliers.

Pierre Mariaret

LA POURSUITE DE MONASTIR ET L'EFFONDREMENT BULGARE.

Le 10 août, à l'occasion d'une visite au poste de commandement du régiment, établi au bord du lac Prespa, l'officier adjoint m'a prévenu : le 175e quittera la région vers le 25. Si j'ai des bagages à évacuer, il faut profiter du convoi qui ira porter les archives au dépôt divisionnaire de Vodena ; 25 août, la date est vraisemblable. C'est à peu près celle de l'offensive annuelle de l'Armée d'Orient, si étroitement conditionnée par les influences climatériques — choses qu'on ignore un peu trop là-bas, en Occident. — Un mois et demi d'opérations, deux mois au plus peut-être, entre les dernières chaleurs torrides et la saison des pluies, où les routes tranformées en marécages rendent tout ravitaillement impossible.

En effet, du 29 août au 2 septembre, bataillon par bataillon, nous sommes relevés par des evzones aux braies blanches terriblement répérables, aux sandales sang-de-bœuf, fleuries à la pointe d'un énorme pompon vermillon. On les panache avec le 61e d'infanterie, dont la gauche, qui s'arrêtait au Piton des Italiens, va venir s'appuyer au lac. Et notre bataillon, le dernier de tout le régiment, quitte le meilleur secteur de l'Armée d'Orient, ce ravin d'Harvati largement ouvert sur le lac, boisé et rafraîchi d'eaux vives, où nous avons vécu l'anémiant été macédonien à l'abri du soleil et des moustiques. Mais nous laissons volontiers l'escalade du Péristéri et de toute la redoutable muraille qu'il domine à des gens moins prévenus que nous, à ces montagnards sobres, robustes et dégourdis, dont c'est du reste bien mieux l'affaire. Et nous regardons sans regret décroître dans la nuit laiteuse le cône de la « Tête à Fritz », guetteur obsédant de nos moindres mouvements, qui n'est plus, dans le lointain, au bord du lac, qu'un point de repère commode pour la condensation des souvenirs.

Avec nos compagnies, qui ont récupéré leurs hommes détachés aux équipes de pêcheurs, de faucheurs, de jardiniers et tous ceux prêtés aux postes du ponton de Leskovec, aux gîtes d'étapes de Popli et d'ailleurs, aux coopératives de toutes catégories, nous gagnons par Dupeni et Orovnik le village accidenté, pelé, rissolé, fendillé d'Ostima, au pied du versant ouest du col de Pisodéri. Là, pendant la huitaine qui précèdera l'offensive, nous reprendrons contact avec les éléments de nos unités si longtemps dispersés dans la montagne et dans la plaine, et nous manœuvrerons un peu. Nous en avons, à la vérité, le plus sérieux besoin, surtout si l'on nous réserve pour l'exploitation du succès, comme c'est notre espoir à nous, troupes de la 156e division d'infanterie, la plus vieille de l'Armée d'Orient, la division des Dardanelles et du Vardar. Mais conserverons-nous notre individualité tactique ? Le 176e, dont nous séparait le lac Prespa, est parti en toute hâte vers l'Abanie au moment du lâchage italien de Bérat, et ne nous a plus été rendu. Notre division d'infanterie réduite au 175e et au 1er R. M. A. sera-t-elle dissoute ?

Durant tout mon séjour dans le secteur de Prespa, où mes sections perchaient dans la montagne à une heure et demie de marche de mon poste de commandement, je n'ai jamais exercé de commandement effectif que sur mon « groupe du capitaine », renforcé d'une demi-section schématique. Ces dix jours vont donc être de réapprentissage, tant pour moi que pour le sous-lieutenant qui m'est revenu après avoir été gavé pendant deux mois de

sciences militaires théoriques aux écoles de Florina; pour le lieutenant, qui depuis trois mois s'est mué en épicier-aubergiste au gîte d'étape de Popli; et pour ce troisième officier qu'on m'a promis.

Pendant une semaine nous essayons d'amalgamer nos éléments hétérogènes, et nous commençons à nous habituer à cette vie paisible et réglée, si bien que, le 13 septembre, nous partons sans défiance par groupes d'officiers passer la journée à Florina, avec le prétexte d'assister à des tirs de mortiers d'accompagnement. Dans la ville, on s'entretient partout de l'offensive imminente, du déménagement des services de l'A.F.O. pour Prilep et peut-être Uskub, où il serait beau qu'on pût hiverner. Les Serbes pleins d'espoir exultent. Nous échangeons avec eux le traditionnel « Haidé Prilep » ! Tellement imminente, en effet, cette offensive, qu'en revenant à Ostima nous trouvons les tentes roulées et certaines fractions du régiment déjà en route. Quelle douche écossaise, cette journée de détente à Florina, immédiatement suivie d'une marche de nuit vers Monastir, dans une brume de poussière chaude et irritante où les hommes déshabitués de la marche, surchargés et anémiés par la chaleur et le paludisme, se traînent...

Le 14 au matin, nous campons à Bufa sur la route de Florina à Monastir; et, après une de ces journées de repos théorique si connues, nous repartons pour Vélusina, où nous arrivons avant le jour. La troupe, du moins, va y prendre quelque repos, pendant que les chefs de bataillons et les commandants de compagnies iront faire la reconnaissance du secteur. Une camionnette nous emmène dans la nuit et nous débarque avant l'aube au nord-est de Monastir, devant le monastère de San-Nedela.

Au moment où nous pénétrons dans la cour intérieure du monastère, toute l'artillerie du secteur entre brusquement en action à une cadence rapide. Le capitaine Orsini, que nous reconnaissons à la lueur des coups de départ, nous explique la situation, et concède que c'est vraiment une guigne d'arriver pour une reconnaissance juste au moment d'une fausse attaque; d'autant que les tranchées sont insignifiantes, plutôt édifiées que creusées dans ce terrain de marécage desséché de la Cerna. Les Bulgares, que l'on entreprend sérieusement aujourd'hui même 5 septembre, à droite, sur le Dobropolje, et à qui l'on veut donner le change dans la plaine, vont certainement riposter. Et pas moyen de différer cette reconnaissance qui va devenir une marche sous un barrage : nous devons dans cette même journée retourner chercher nos compagnies à 25 kilomètres de là, et revenir avant l'aube !

PRILEP. — VUE GÉNÉRALE

Bientôt, en effet, l'artillerie bulgare commence à répondre, car de partout à la fois les fantassins apeurés réclament le tir de contre-offensive. Sur toute leur ligne les fusées s'élèvent.

Mais voici le colonel Ruillier, commandant l'infanterie divisionnaire. Nous nous entassons dans une petite salle où l'on a préparé quelques cafés; et le colonel, grave, l'air un peu lointain, nous explique la situation. Nous attaquerons dans la plaine... Il y aura en artillerie des moyens suffisants... D'ailleurs notre mouvement est lié à deux autres essais de rupture tentés à notre droite et à notre gauche, sur le Dobropolje, au-

delà de 1050, et d'autre part sur 1248... nous n'avons pas à nous inquiéter... Voilà.

Nous trouvons tout cela sommaire, vague et très « déjà entendu ». L'exposé est trop hâtif, à notre gré. Il manque aussi de chaleur, de conviction. Le colonel, que nous savons consciencieux et humain, dissimule-t-il? où les grandes lignes du plan le fascinent-elles au point de le détacher de ce détail que nous représentons ici ?

Pas un mot de l'artillerie lourde... Et les tanks, les fameux tanks ?... Non, ce serait trop beau! Il n'en aurait guère fallu pourtant sur ces quinze pauvres et uniques kilomètres de plaine du front d'Orient. Mais nous sommes les parents pauvres, en retard de deux ans comme matériel et un peu comme méthodes sur les Armées d'Occident. On est si loin, ici, de l'opinion publique !... On grogne, des plaisanteries macabres circulent. Mais il faut partir. Bossant le dos sous le marmitage, le commandant du 3e bataillon et moi nous nous hâtons vers les ruines du village d'Orizari-le-Grand, qui se dessinent à 2 kilomètres au Nord. Les officiers du 99e bataillon sénégalais que nous allons relever nous font une sombre peinture de la vie du secteur; pas d'abris pour les sections, des tranchées élevées sur la terre craquelée avec les mottes de terre séchées. Les Bulgares ont une artillerie au moins égale à la nôtre. Dans la journée, la température monte bien jusqu'à 60°, 70° peut-être; de l'eau à un seul puits, soigneusement repéré par l'ennemi, et à une petite source en avant des tranchées de première ligne. Nourriture : singe et lentilles. Toutefois le violent bombardement que nous avons essuyé n'a tué qu'un Sénégalais... Vraiment, être la plus vieille division de l'Armée d'Orient pour s'offrir une attaque en plaine avec une insuffisance probable de moyens, après un stage en tranchées dans ce goût, au lieu de cette poursuite qu'on avait rêvée, quelle dérision !

Au retour, nous trouvons au rendez-vous du pont du Dragor, dans les faubourgs de Monastir, les autres officiers rassemblés. Pas de camionnette pour nous ramener. Elle arrive enfin cette camionnette, tard, si tard que nous aurons juste une demi-heure à Vélusina pour dîner, plier nos bagages, donner dans l'affolement des ordres multiples aux sections, au train de combat, préparer l'embarquement des sacs en camion et faire nos ultimes recommandations à nos sergents-majors. Le mien, tout neuf à la compagnie, est un colonial victime d'un sérieux « coup de bambou ».

Marche des plus pénibles sur cette large route de Florina à Monastir, parcourue par des files de camions, de camionnettes, de convois d'artillerie, qui soulèvent des tourbillons de poussière.

A l'entrée de Monastir, une pyramide de sacs où les hommes, comme des fourmis sur un morceau de sucre, cherchent leur bien. A la sortie de la ville une telle colonne de poussière, soulevée par les unités qui me précèdent, que je perds le contact. Derrière moi, obsédé par l'idée de placer tout mon monde avant le jour, la compagnie galope, pour échapper au pinceau de l'énorme projecteur bulgare.

Il fait presque jour quand nous sommes enfin installés. Les Sénégalais profitent des brumes de l'aube pour gagner à travers la plaine le village d'Orizari-le-Petit, à 2 kilomètres sur notre droite. Nous assurerons avec eux la liaison à la vue durant le jour; et la nuit une demi-section fera la navette, sans cesse, faiblement garantie sur cette énorme distance contre une reconnaissance bulgare par un vague réseau barbelé.

La compagnie est fourbue ; mais on nous assure quarante-huit heures au moins de repos avant l'attaque. D'ailleurs il se confirme que nous ne ferons rien avant que 1248 et 1050, les bastions bulgares qui commandent la plaine à droite et à gauche, ne soient tombés. Ce retour à la logique nous rassure.

Nous avons tout le temps pour étudier le terrain. Devant nous, sur 30 kilomètres de profondeur, et 15 à 20 de large, la plaine de Monastir unie, herbeuse, roussie, traversée du Nord-Ouest au Sud-Est par la Cerna, marécageuse en hiver, complètement à sec en été. Encadrant la plaine à l'Est et à l'Ouest, une suite de pitons cotant de 1.300 à 1.700 mètres s'arrêtent brusquement sur la vallée. A la hauteur de Monastir, les deux bastions bulgares qui commandent la plaine : la cote 1248, à gauche, tout près de nous, réservée aux efforts de la 76e D. I. (157e, 227e, 210e R.I.); à l'Est, à 15 kilomètres de nous environ, la cote 1050 qui tiendra en respect les Italiens jusqu'à l'aboutissement du grand mouvement tournant des Serbes et de la cavalerie française.

Nos 1er et 2e bataillons sont entassés dans le ravin d'Austerlitz au pied de 1248, en liaison avec le 210e qui, pendant quatre ou cinq jours avec

toute la 76e D. I., tente vainement d'enlever le redoutable morceau. Dans ces rochers bruns, où nous ne distinguons rien, ni des lignes, ni des efforts de l'infanterie, les éclatements des obus et des torpilles nous aident à imaginer les positions. Réduits au rôle cruel et passionnant de spectateurs, ne verrons-nous pas du moins, de tout près, le visage de la victoire, forcée par nos camarades de la 76e D. I. ?

Hélas ! non ; cette victoire demeurera pour nous quelque chose d'imprécis et de mystérieux ; car c'est à droite qu'elle se décidera, à près de 50 kilomètres de nous, sur le massif de Dobropolje où la 122e D. I. et la 17e division coloniale sont chargées d'ouvrir la brèche.

En prêtant l'oreille, nous percevons à peine le bruit de la canonnade. Mais, dès que le crépuscule nous a tiré de la torpeur où nous plonge l'étouffante chaleur de la plaine, nous suivons les symboles de la lutte, pour nous intense et muette, qui se développe là-bas, vers l'Est : lueurs en éventail, des coups de départ précipités embrasant les ravins, éclatements piochant furieusement les sommets, trajectoires des fusées bleues ou rouges traduisant l'affolement de l'ennemi relancé et l'opiniâtreté de l'assaillant.



ENTRÉE DES SERBES A VELÈS

Il n'y a pas de doute : de soir en soir, les signes visibles de la bataille s'éloignent vers le Nord, en un mouvement tournant prenant pour pivot 1050, qui apparaît amplement débordé. Une joie intense et grave nous saisit. Est-ce donc enfin la vraie victoire cette fois ? Alors arrivent les confirmations officielles, qui du moins donnent des précisions : les Serbes, lancés dans la brèche ouverte par la 122e D. I. et la 17e division coloniale, ont atteint Rozden, puis Gradista, Verbecko et Polocko, sur le Vardar. Le jour suivant, on signale la cavalerie serbe à Kavadar, à plus de 50 kilomètres de son point de départ, et bien à l'est de Prilep : Haidé Prilep ! a vécu. Il n'y a plus de doute, c'est la poursuite, la poursuite fantastique, inouïe, qu'on n'osait plus rêver, et qui part à toute allure...

Mais alors, que faisons-nous ici ?

Nos reconnaissances, peu poussées, signalent encore des Bulgares devant nous, en dépit de cette situation périlleuse, puisque leur ligne de retraite par Prilep et Vélès est coupée. Et 1248 tient toujours. Pourtant, signe évident de la prochaine retraite générale de l'ennemi, les pâturages desséchés flambent sur toutes les hauteurs, barbare et splendide spectacle. Le samedi 21 septembre, toute la plaine est en feu ; et, dans la soirée, je reçois la note de service que voici :

« Ordre est donné à la division Borius de se mettre en poursuite sans délai. En conséquence, les premier et deuxième bataillons vont se porter en avant, en prenant jusqu'à la hauteur de Mogila les objectifs successifs qui leur sont assignés sur le plan d'engagement.

« Rendre compte de la situation acquise, à 23 heures. Le troisième bataillon restera en place jusqu'à nouvel ordre, mais se tiendra prêt à suivre instantanément le mouvement des deux autres.

« Karama et Trn sont occupés par les Sénégalais qui vont marcher vers le Nord. »

Notre départ n'a pourtant lieu que dans la nuit du 23. Pendant le jour, les ordres de détail se

mettent à pleuvoir, et toutes les mesquineries, qu'ils traduisent ou motivent, vont noyer cette belle flambée d'allégresse que nous a donnée la victoire de nos camarades et des Serbes, les plus accomplis guerriers parmi tous nos Alliés.

L'officier d'approvisionnement, qui vient de recevoir, comme par hasard, le matériel et les vêtements réclamés depuis deux mois, veut s'alléger pour la marche en avant et nous envoie tout en vrac, au début de la nuit, que je passe entière à faire des distributions. Le chef de bataillon réprouve le gaspillage. On emportera tout : les outils de rechange, les grenades diverses, les artifices, les biscuits supplémentaires reçus par erreur, même les effets de toile qu'on vient d'échanger contre les vêtements de drap. Heureusement une note émanée du colonel prescrit finalement de les laisser sur place.



PASSAGE DU VARDAR A GUÉ

Les deux premiers bataillons ont pris les devants, essuyant quelques pertes au passage des fils de fer barbelés, du fait de pièges à grenades. Dans la nuit claire, et parmi la poussière, nous avançons joyeux, mais circonspects, à cause des pièges et de 1248 qui menace toujours notre flanc gauche, et bientôt nos derrières.

Avant l'aube, nous avons couvert les 6 kilomètres qui nous séparaient de Mogila. Après quelques heures de repos, le 24 septembre, à 10 heures du matin, nous nous remettons en marche pour atteindre, en passant par la montagne, le village de Dervenik, que nos deux premiers bataillons ont gagné en contournant par la plaine les pentes de 1200, et qu'ils occupent. Nous, c'est ma compagnie toute seule, la 9ᵉ avec l'E. M. du bataillon et une S. M., car la 10ᵉ demeure en arrière à la disposition de l'I. D. 156, et la 11ᵉ, ratant le départ, se perd dans la plaine et ne nous rejoindra qu'à 10 heures du soir.

Sac au dos, les musettes chargées de grenades, en effets de drap, et avec le casque métallique qui concentre la chaleur sur le crâne comme une cloche de maraîcher, la 9ᵉ gravit les premières pentes de 1200 sous un soleil de midi, qui fond les énergies les mieux trempées. Déployés en colonnes d'escouades, à larges intervalles, nous nous hissons ruisselants de sueur, les tempes battantes, les oreilles bourdonnantes, mettant notre volonté à ne plus sentir, à ne plus penser.

Tiens ! le 1ᵉʳ R. M. A. qu'on nous avait signalé à gauche... Il remonte par la droite et va nous croiser... Nous faisons halte derrière un bourrelet de terrain, pour le laisser passer, et nous regardons sinuer dans les rochers une longue file indienne allégée du sac, en toile kaki. Soudain, le crépitement des mitrailleuses Maxim... La tête de colonne fait gerbe, reflue, se terre. Contre toute attente la cote 1200, le Signal Bulgare, est occupé par l'ennemi, qui a le 175ᵉ à 10 kilomètres dans le dos :

Deux ou trois assauts inutiles et coûteux du 1ᵉʳ R. M. A., dont nous nous désintéressons, annihilés par la chaleur. Longs conciliabules des chefs de bataillons ; ordres de l'I. D., lents à venir. Tout cela nous fait gagner 6 heures du soir. A demain les affaires sérieuses ! Nous esquissons, pour aller cantonner à Béranci, un mouvement tournant sous le feu bien ajusté des mitrailleuses bulgares, progressant de chemin creux en meules et de meules en maisons. C'est un succès, nous

n'avons qu'un mulet de blessé. Mais à Béranci, pas de ravitaillement : mon sergent-major affirme sa maîtrise. Et comme la 9ᵉ est nourricière de l'E.-M. du bataillon, cela me promet bien de la joie. Surtout que mes hommes ne touchent pas à leurs vivres de réserves, dont je suis *administrativement* responsable. Les malheureux ne pourront même pas coucher dans la paille des granges, truffée de grenades à surprises. Mais ils ont du moins l'oreiller de l'insouciance, tandis que je m'évertue à trouver un sens aux ordres qui m'enjoignent de capturer avec ma seule compagnie les pitons du Perse et du Mède, en arrière de 1200, « facilitant ainsi l'opération du 1ᵉʳ R. M. A. sur le Signal Bulgare ».

A 10 heures du soir, je tente vainement d'obtenir les précisions sur les moyens de réaliser, dans la nuit, sur un espace inconnu et accidenté de plusieurs kilomètres, la concomitance des mouvements avec le 1ᵉʳ R. M. A. Le chef de bataillon, qui va se coucher pour conserver un cerveau lucide, blâme le mauvais esprit que décèle cet excès de sens critique, mais m'annonce, comme consolation, le retour au bercail de la 11ᵉ compagnie. Toute la nuit, les mitrailleuses bulgares arrosent les pentes de la montagne ; mais à 2 heures du matin, quand je rassemble la compagnie, le feu s'éteint, et nous commençons notre grimpée vers l'inconnu, dans un silence angoissant. La 11ᵉ qui devait nous accompagner a encore raté le départ. Nous avançons avec une prudence d'indiens. Deux sections me précèdent sur une ligne, deux autres encadrent mon groupe et la S. M. A 7 heures, avec ma liaison, la S. M. et la section de l'aspirant Chevalier, je touche au sommet du Perse où le lieutenant Pigal, mon adjoint, est arrivé le premier, tout seul. Les sections de couverture se sont perdues, malgré nos efforts de liaison, et ne nous rallient qu'après une demi-heure. Quelques brandons fumants témoignent du récent départ de l'ennemi dont notre artillerie canonne à shrapnells les positions abandonnées. Alors, avec le commandant qui chemine à des kilomètres de moi, au pied des pentes, nous dialoguons dans l'espace au moyen de mes panneaux et de son héliographe, pour préciser nos situations respectives. Nous marcherons sur le Mède, le Troyen, l'Achéen et Dervenik, au pied de la cote 1493. Deux agents de liaison, qui sont parvenus à m'atteindre après plusieurs heures de recherches, fourbus, me remettent chacun une note. L'une annonce — enfin ! — que mon ravitaillement m'attend à Dervenik. L'autre me prie de dresser l'état des chiens détenus par la compagnie et de rendre compte des raisons pour lesquelles ils n'ont pas encore été abattus...

FRANÇAIS ET SERBES DANS LES RUES D'USKUB

Nous continuons la poursuite. Deux Bulgares qui se rendent nous révèlent que l'ennemi, cette arrière-garde attardée de deux bataillons et 2 C.M. que je devais déloger avec ma compagnie, file par le col de Sop, seule route qui lui soit laissée, sur Kitchevo. Plus agile que nous, il nous sèmera dans ces montagnes où notre ravitaillement a toutes les peines du monde à nous rejoindre ; et le coup d'arrêt qu'il nous a donné là, sur la cote 1200, sera sa dernière résistance. Cette nuit du 24 au 25 septembre où, exténués de chaleur et d'inanition, nous avons manœuvré, inquiets, dans le chaos de ces rochers, sera donc la seule opération

proprement militaire de notre bataillon, et même de tout le régiment pendant cette campagne victorieuse.

Le 25, toujours à jeun, mais avec l'appât du prochain ravitaillement, tenant les crêtes, nous marcherons sur Dervenik. Le 26, nous séjournerons dans ce misérable village mi-turc, mi-serbe, aux minarets ruinés, et du 27 au 30, sans une heure de sommeil ni même de véritable halte, à cause de l'encombrement des routes qui nous fait piétiner, nous continuerons la poursuite, par Lopatica, Zagoric, Murgas, Brezova. C'est dans ce village perdu que le 30 au matin, miné par la fièvre, j'apprendrai, de ma tente, par les clameurs des hommes, l'armistice bulgare.

Pourtant, les troupes que nous poursuivions, farouches, ne veulent pas reconnaître cet armistice. Elles se déclarent en mesure de résister encore; et, pour le prouver, infligent, au col de Sop, un échec aux Italiens, puis se résignent enfin à céder.

Comme la fatigue, les privations, les fièvres fondent nos unités, et que les ravitaillements ne peuvent plus nous joindre, on décidera de nous ramener en arrière à Zagoric, où nous vivrons pendant cinq jours sur les immenses potagers des Bulgares. Nous y serons surpris par le brusque et sinistre automne macédonien, parmi les champs détrempés où l'on bivouaque, faute d'un cantonnement possible dans les villages incendiés par les Bulgares. Nos journées se passeront à contempler l'interminable foule des prisonniers défilant sous la pluie torrentielle et dans la boue, en poussant devant eux des troupeaux convoités.

Soudain, un ordre nous fera repartir à marches forcées vers le Nord, par des pistes changées en fleuves de boue. Et ce sera le passage du col de Sop, qui me laisse le souvenir du site le plus désolé, la vision des files de camions embourbés, dont l'arrêt affame nos divisions d'Uskub et d'au delà; l'arrivée sous Kitchevo, dont un ordre du général Borius, qui y cantonne, nous interdit l'accès ; et cette nuit grelottante de bivouac sous une pénétrante pluie, dans le terrain détrempé où nous surprend le crépuscule ; prélude de l'effroyable épidémie de grippe qui m'enverra, délirant, dans un hôpital de Salonique.

Robert Laulan

LA DÉLIVRANCE DE LA SERBIE

Le Gouvernement de Sofia a souscrit à toutes les exigences des Alliés. Il signe le 29 septembre la convention d'armistice imposée par le général Franchet d'Espérey. L'Entente va avoir 500.000 ennemis de moins à combattre, et presque tout le matériel des vaincus tombe en son pouvoir. Elle est maîtresse du Badgad-Bahn, ce chemin de fer sur lequel comptait l'Allemagne pour établir son influence en Orient et pour assurer son ravitaillement. La Turquie est maintenant isolée, et nos cavaliers vont apparaître sur le Danube, face à l'Autriche désemparée...

Les forces alliées n'ont plus besoin de marcher sur Sofia. C'est sur Nisch que va les lancer le Commandant en chef. Mais auparavant il faut entreprendre les réfections indispensables des voies ferrées et des routes. Ce travail énorme devant coûter des mois d'efforts, le général Franchet d'Espérey fait appel à l'abnégation de ses troupes qu'il va pousser en avant, car le temps presse, malgré les difficultés du ravitaillement en munitions et en vivres. Le général ne veut pas donner à l'adversaire le temps de ramener des renforts de Russie et de Roumanie pour reconstituer un front à travers la Serbie ; il veut libérer définitivement le pays du roi Pierre. Par une vigoureuse poussée, il pourra surprendre les Armées de Mackensen en flagrant délit de concentration, et il s'adjugera alors des avantages considérables à la faveur de cette surprise.

Dès le 30 septembre, Franchet d'Espérey a lancé vers le Nord la 1re Armée serbe, à laquelle il adjoint la brigade de cavalerie Jouinot-Gambetta et la division de cavalerie serbe qui se trouvait dans la région de Carevo-Selo. Ces forces vont constituer en quelque sorte l'avant-garde générale du Groupe des Armées d'Orient. Elles se sont concentrées sur la Morava, entre Krujevats et Kralievo. A leur gauche, la 2e Armée serbe s'établit entre la Morava et le Monténégro. L'Armée française d'Orient du général Henrys, avec ses arrières vers Uskub et Kustendil, se regroupe à droite de la 1re Armée serbe, jusqu'au cours supérieur du Timok. L'Armée anglaise avec trois divisions forme l'aile du dispositif général sur le Timok, vers Vidin et vers Velika-Kutlovitza.

En tout, dix-sept divisions alliées sont prêtes à continuer la poussée vers le Danube. La réserve comprend huit divisions, maintenues à proximité des grandes voies de communication.

Le général Franchet d'Espérey compte bien régler rapidement le sort des Armées Mackensen. Peut-être pourra-t-il entreprendre la marche générale sur Buda-Pest afin de porter la guerre au cœur de l'Autriche-Hongrie. Tout est possible : les Puissances Centrales sont perdues.

Hélas ! l'Angleterre et M. Clemenceau sont là pour dissiper de beaux rêves !

❀

M. Clemenceau n'a jamais voulu prendre au sérieux le rôle des Armées d'Orient. Se refusant à croire, le 15 septembre, aux conséquences de la victoire de la Moglena, et considérant la tâche du général Franchet d'Espérey comme à peu près terminée, M. Clemenceau a nommé le général Guillaumat « Haut Commissaire en Orient » (23 septembre). Le Président de la République refusant de contresigner le décret qui plaçait Franchet d'Espérey sous les ordres de Guillaumat, ce dernier reçoit, sur le front de France, le commandement de la 5[e] Armée.



VELÈS. — LE PONT ROMAIN DÉTRUIT PAR LES BULGARES

La Bulgarie capitule. M. Clemenceau ne songe pas du tout à atteindre militairement les Puissances Centrales au delà du Danube ; il prescrit le 7 octobre à Franchet d'Espérey de s'en tenir à la libération de la Serbie, et de constituer un front défensif de l'Albanie à la mer Noire. Il annonce qu'il n'enverra aucun renfort et que les pertes ne seront pas comblées.

M. Clemenceau ordonne qu'une Armée du Danube soit créée : le général Berthelot en prendra le commandement pour opérer en Roumanie. Il envisage également une action dans la Russie méridionale : douze divisions alliées devront chasser les bolcheviks de l'Ukraine, du bassin du Donetz et du Caucase (1).

C'est alors que la Grande-Bretagne entre en lice. La Bulgarie vaincue, la Grande-Bretagne veut achever à son profit la destruction de l'Empire turc en mettant la main sur Constantinople et les Détroits. M. Lloyd George s'oppose à ce que l'Armée anglaise exécute les ordres de Franchet d'Espérey. Le Gouvernement italien se fait le complice de l'Angleterre. Le 6 octobre, Clemenceau annonce à nos deux Alliés que Franchet d'Espérey, devant se tenir sur la défensive, n'a nullement le droit d'envoyer les divisions britanniques sur le Danube ! Bien mieux, M. Clemenceau ordonne au Commandant en Chef la constitution d'une " Section orientale des Armées de Salonique ", qui sera commandée par le général Milne en vue de dégager les Détroits et d'enlever Constantinople !

C'est la dispersion complète des Armées d'Orient.

Or, M. Clemenceau est sorti là de son rôle de chef de Gouvernement. Il a usurpé les fonctions d'un chef d'Armées. L'histoire est fertile en exemples où une pareille attitude fut la cause des pires désastres. Si Mackensen, moins téméraire, eût attendu pour nous attaquer la concentration d'une dizaine de divisions, les forces Alliées d'Orient étaient irrémédiablement perdues. C'est seulement le 5 novembre que le maréchal Foch réussit à vaincre l'entêtement du Président du Conseil, et à réaliser la convergence des efforts contre les Austro-Allemands !

(1) *Instruction du 8 novembre, n° 14.129 BS/3, après dépêche du 7 octobre.*

Pour se conformer aux instructions télégraphiques du 7 octobre, le général Franchet d'Espérey a dû modifier tous ses ordres et bouleverser tous ses plans.

Les Armées alliées marcheront maintenant dans deux directions :

L'action principale sera dirigée vers Belgrade pour achever la délivrance de la Serbie et menacer l'Autriche-Hongrie sur ses frontières méridionales (15 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie).

L'action secondaire agira contre Constantinople et les Détroits, afin que la flotte anglo-française puisse pénétrer dans la mer Noire et menacer la Russie (7 divisions 1/2 d'infanterie et 1 brigade de cavalerie).

La réserve sera constituée par 3 divisions françaises et 4 divisions grecques.



Mais tandis que le Commandant en Chef donne ses ordres pour l'exécution des mesures prescrites par M. Clemenceau, les éléments avancés des Armées alliées ont repris le contact avec l'ennemi.

La 1re Armée serbe (voïvode Bojovitch) s'est ébranlée le 3 octobre, afin de remplir son rôle d'avant-garde. Elle a suivi la voie ferrée d'Uskub à Nisch. A 25 kilomètres au nord de Kumanovo, elle se heurte à la IXe division austro-hongroise, ramenée d'Italie, et appuyée par quelques éléments germaniques échappés au désastre de septembre. L'adversaire, qui couvre Nisch sur une ligne générale Prizrend-Katchanik, est aussitôt débordé à l'Est par les cavaliers de Jouinot-Gambetta. Violemment attaqués de front, les Austro-Hongrois battent en retraite ; tout le pays se soulève contre eux. Le voïvode Bojovitch ne laisse aucun répit aux fuyards. Dans la nuit du 4, il est à Vrange ; le 5, il atteint le front Soudoulica-Vladitchenhan, enlevant 1.300 prisonniers et 11 pièces d'artillerie ; le 6, il dépasse les longs défilés franchis par la Morava entre Prékovolje et Grdelica : le 7, il emporte Leskovats ; le 8, il arrive devant la ligne Topolnica-Draskovac où l'ennemi semble vouloir s'accrocher, car une division austro-hongroise et 3 divisions allemandes sont accourues en renfort. Le dévouement des escadrons du général Jouinot-Gambetta arrête l'intervention de la 217e division allemande contre les Serbes ; les spahis marocains enlèveront Pirot le 13 octobre. Le voïvode Bojovitch tourne les positions ennemies et progresse. Le 12 octobre, il gagne les hauteurs de Vinik et de Deljak, au delà de Nisch, enlevant toute l'artillerie massée sur ces collines. L'ennemi se hâte d'abandonner Nisch où restent entassés des approvisionnements considérables. Et la poursuite reprend, acharnée, tandis que nos escadrons se portent vers Kniajevats, afin de couvrir l'aile droite de la 1re Armée serbe en direction de Negotin.



La gauche du voïvode Bojovitch est en sécurité, car le Groupement Tranié a réussi dans sa progression. Parti le 3 octobre en direction de Mitrovitza, avec les marsouins de la 22e brigade, deux régiments helléniques, un demi régiment du 4e chasseurs d'Afrique et deux groupes d'artillerie, le général Tranié est arrivé le 4 devant Katchanik, qui fut emporté par nos escadrons et par le 42e colonial. Trente canons sont tombés entre nos mains. Le 7, Férizovic est enlevé; notre butin se compose là de vingt-deux pièces d'artillerie. Tandis que nos cavaliers occupent Mitrovitza, les fantassins de Tranié atteignent Pristina le 9 octobre, puis s'installent dans Kursumlje. Nous poussons des reconnaissances jusqu'à Novibazar; nous occupons même Deceni, au nord de Diakova, et nous entrons ainsi en liaison avec la population monténégrine qui court sus aux Autrichiens. Le 26 octobre, le Groupement Tranié est relevé par la 2e Armée serbe.



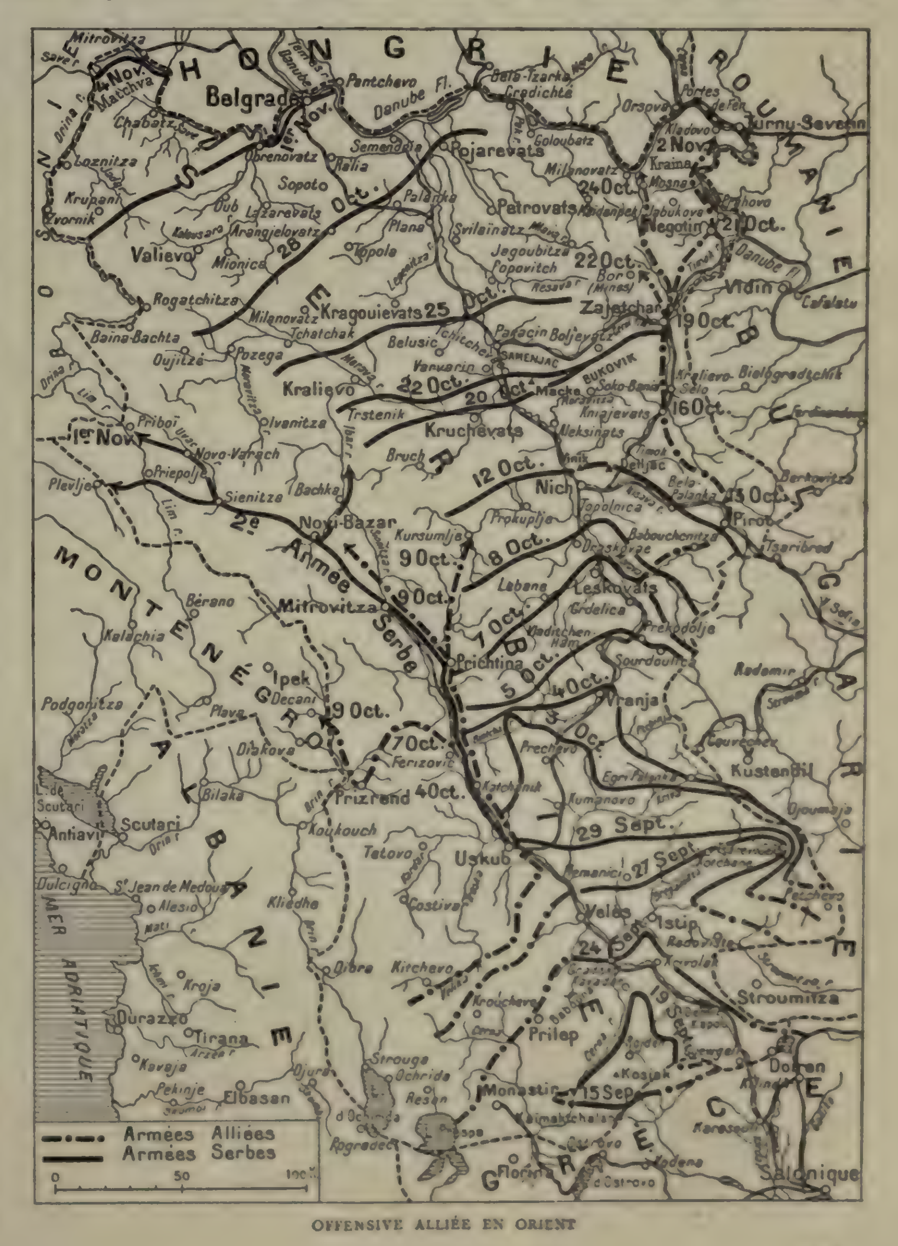
A l'Armée française d'Orient, dans les premiers jours d'octobre, le 58e bataillon de chasseurs lance des reconnaissances vers Prizrend, occupé par un adversaire supérieur en nombre; ce bataillon marche sur la ville le 10 octobre. Les Autrichiens reculent à l'approche des chasseurs, sans même prendre le temps d'évacuer leurs hôpitaux, où nous faisons prisonnier le général Arbin von Stadler, administrateur de l'Albanie. Les Autrichiens se hâtent d'évacuer l'Albanie, car notre présence à Prizrend crée une menace sérieuse en direction de Scutari.

Deux autres colonnes alliées marchent d'Est en Ouest : la 57e division a lancé un détachement sur Elbasan, et les Serbes ont dépassé Dibra. Malheureusement les Autrichiens réussiront à se dérober par le Nord, grâce à l'inertie voulue des Italiens. Ceux-ci ne sortiront de leur torpeur inqualifiable qu'en voyant trois bataillons de nos 371e et 372e régiments d'infanterie enlever la côte 1980 et atteindre en quelques heures le confluent du Skumbi et de la Longaïca : ils craindront de nous voir conquérir seuls l'Albanie, y compris la côte adriatique qu'ils convoitent si âprement. Mais ils entreront trop tard dans la lutte : quand le 16e Corps italien occupera Bérat le 4 octobre, il trouvera la ville absolument vidée, et les cavaliers du général Ferrero seront incapables de découvrir l'ennemi en retraite. Or Ferrero ne veut pas que nous occupions les premiers Elbasan : il fait accomplir à ses troupes des marches forcées pour nous devancer de quelques heures. Quand notre détachement arrive, Ferrero lui interdit l'accès de la ville, et ne nous permet pas d'occuper une seule maison pour y installer nos blessés.

Le 10 octobre, les Serbes occupent Tirana. Le 14 octobre, les Italiens se présentent... pour chasser les Serbes ! Afin d'éviter un dangereux conflit, ces derniers sont dirigés sur Dibra.



Pendant ce temps, Jouinot-Gambetta galope toujours. Le 16 octobre, il entre à Kniajevats, refoulant les formations allemandes débandées ; et le 19 il apparaît dans Zajecar, aux acclamations d'une population enthousiaste. Nos cavaliers vont se porter en hâte vers le Danube pour sauver du ravage le territoire de la Vieille Serbie. Les spahis marocains se dirigent sur Negotin, qu'ils atteignent le 21 octobre. Le soir même, ils patrouillent le long du Danube, à 600 kilomètres de Florina, leur point de départ d'il y a un mois. Les chasseurs d'Afrique sont portés sur Milanovac ; en chemin, ils ont occupé le 22 octobre les mines de Bor, très riches en minerai de cuivre ; les fuyards allemands n'ont pas eu le temps de les bouleverser. Le 24, les chasseurs atteignent Mosnac, sur le Danube. Une brigade allemande tenant la presqu'île de Kraïna, dans la boucle du fleuve, nos cavaliers doivent se reporter vers Jabukovac, afin d'entrer en liaison avec les spahis marocains. Mais ils ne cessent de surveiller le



OFFENSIVE ALLIÉE EN ORIENT

Danube; et, derrière eux, arrive en soutien la 17e division coloniale. Notre complète victoire n'est plus, dès lors, qu'une question de jours.



Le 19 octobre, Bojovitch a repris sa marche sur Belgrade. Le 20 octobre, la division Morava enlève, sur la droite, les crêtes de Bukovik et déborde les Austro-Allemands. Le 21 et le 22, les efforts serbes s'accentuent : la Mecka et le village de Kicevac sont conquis; sur la gauche, jusque vers Trstenik, la Morava est franchie en plusieurs points. L'avance serbe continue, irrésistible. Voici les nouvelles lignes ennemies, jalonnées par Belusic, Paracin, Samanjac. Elles fléchissent, et la fuite éperdue des Austro-Allemands continue vers le Nord (25 octobre). Cette victoire du voïvode Bojovitch anéantit les suprêmes illusions du Gouvernement de Vienne. La cavalerie serbe emporte Kralievo et Pojorevats. Le 1er novembre, Bojovitch fait son entrée dans la capitale, aux acclamations d'une foule délirante.

Le même jour la 2e Armée serbe atteignait la frontière de Bosnie-Herzégovine, au sud de Tchatchak.

La Serbie héroïque était virtuellement délivrée.



Tandis qu'en Albanie nous nous débattions contre l'hostilité trop manifeste du général Ferrero, soutenu par Rome, tandis que le 58e bataillon de chasseurs gagnait Scutari dans la nuit du 1er au 2 novembre, nos troupes débarrassaient le territoire serbe des derniers éléments ennemis. Nous poussions même des patrouilles sur la rive gauche du Danube, dont la navigation était interrompue par nos tirs d'artillerie entre Vidin et Lom-Palanka. La 17e division coloniale nettoyait la presqu'île de Kraïna de ses derniers occupants. L'Autriche, à bout de souffle, criait grâce. Le 4 novembre, elle capitulait.



LA MARCHE SUR CONSTANTINOPLE

Suivant les instructions de M. Clemenceau, le général Milne a pris le commandement des troupes chargées de réduire la Turquie. Entre les divisions anglaises et l'Armée grecque du général Danglis, la 122e division française (43e, 84e et 148e régiments d'infanterie; 241e régiment d'artillerie de campagne) est mise à la disposition du général anglais. Les Turcs peuvent opposer à ces forces cinq ou sept divisions d'infanterie.

Le général Milne établit immédiatement une forte couverture sur la Maritsa et va s'assurer trois têtes de pont à Andrinople, Kuleli-Bourgas et Ipsala. Mais le 12 octobre le cabinet turc a décidé de conclure la paix. Il envoie au général Franchet d'Espérey le colonel Mehmed Bey, avec mission de signer immédiatement l'armistice. Arrivé à Dedeagatch, le colonel Mehmed Bey est arrêté par les Anglais, car ceux-ci ne sont pas pressés d'en finir avec la Turquie. Ils veulent auparavant achever la conquête de la Palestine et créer le fameux royaume arabe de l'émir Fayçal : tâche facile, puisque nos victoires attirent les réserves turques et que, par suite, la Palestine restera sans défenseurs. Les Anglais, en outre, veulent signer l'armistice en dehors de nous.

Le cabinet turc, ne pouvant engager les pourparlers avec le général Franchet d'Espérey, décide de négocier directement avec l'Angleterre. Le 11 octobre, l'amiral Calthorpe, commandant les forces navales britanniques de Méditerranée, arrive à Moudros pour recevoir les propositions ottomanes. Il exige la libération du général Townshend, qui fut fait prisonnier à Kut-el-Amara. Townshend sera le messager de la capitulation turque.

A ce moment, M. Lloyd George prend sur lui de donner tous pouvoirs à l'amiral Calthorpe pour traiter au nom des Alliés. Or, jamais la France n'a consenti à abandonner à la Grande-Bretagne la direction de semblables pourparlers. L'amiral Amet, qui commande à Moudros la 2e escadre française, fait part de son étonnement à son Ministre : il reçoit l'ordre d'assister aux discussions avec les Turcs sans toutefois s'engager en quoi que ce soit. Mais l'amiral anglais persiste à engager seul les pourparlers. Il écarte l'amiral Amet qui, plein d'angoisse, entrevoit les suites funestes que de telles négociations auront bientôt pour le prestige et les intérêts français en Orient.

Le 30 octobre, l'amiral Calthorpe signe l'armistice avec la Turquie en dehors de nos représentants. Le Cabinet de Londres affirme ainsi

qu'il est le seul arbitre des questions orientales. Et le 31 octobre, le Gouvernement de M. Clemenceau courbe la tête devant Lloyd George ; il laissera à un général anglais le commandement des troupes qui occuperont Constantinople. L'Angleterre, maîtresse de la situation, pourra traquer sans pitié les adversaires de sa politique, en un mot tous les patriotes ottomans.

Un tel renoncement ne prépare-t-il pas des heures graves à la France — pour l'avenir ?



LES DERNIÈRES OPÉRATIONS CONTRE MACKENSEN

L'Autriche est vaincue. Le général Franchet d'Espérey sollicite le 4 novembre l'autorisation de porter ses Armées à travers la Hongrie sur la frontière méridionale de l'Allemagne. Mais pour M. Clemenceau il s'agit d'en finir avec le bolchevisme russe. Alors le maréchal Foch montre au Président du Conseil l'intérêt majeur d'une attaque en Bavière. Devant les sollicitations pressantes du maréchal, Clemenceau va céder : il télégraphie le 5 novembre (1) au général Franchet d'Espérey de grouper le gros de ses forces vers Belgrade, en vue de leur transport vers la zone Salzbourg-Braunau. Mais le Président du Conseil ne renonce pas à sa diversion contre le bolchevisme ; et sa note du 8 novembre (2) prescrit d'envisager l'opération de Russie avec le concours de l'Armée du Danube et des forces helléniques. Bien entendu, si l'Allemagne cède, ce sont toutes les forces de l'Armée d'Orient qui marcheront sur la Russie.

Sur ces entrefaites, le maréchal Mackensen a compris que sa situation devenait intenable en Roumanie. Il ordonne un repli général en direction de Craïova, de Bucharest et de Focsani. Dès que ces villes sont atteintes, les troupes ennemies s'écoulent vers le nord par les Alpes de Transylvanie. Mackensen a seulement laissé quelques détachements pour nous retarder au passage du Danube. Ces détachements sont bientôt dispersés par les troupes du général Berthelot.

La poursuite aussitôt commence. Tandis que l'Armée Berthelot s'efforce d'accrocher l'adversaire à l'Ouest, au delà des Portes de Fer et de l'arc des Alpes de Transylvanie, la cavalerie serbe se hâte vers Temesvar, où elle va mettre la main sur la ligne de l'Orient-Express ; les avant-gardes du voïvode Bojovitch gagnent Weisskirchen ; et le Groupement Tranié, renforcé par le 1er colonial, accourt vers Pojarevats et vers Semendria. Les escadrons de Jouinot-Gambetta observent le Danube, depuis les Portes de Fer jusqu'à Pojarevats : ils s'apprêtent à passer sur la rive nord du fleuve.

A brève échéance, les divisions serbes et françaises vont couper les lignes de retraite de Mackensen et rabattre les formations ennemies sur les forces franco-roumaines.

Mais cette manœuvre est subitement arrêtée par la capitulation allemande du 11 novembre : toutes les hostilités doivent cesser.

Les troupes de Mackensen utilisent en hâte les voies ferrées hongroises pour rentrer en Allemagne ; elles abandonnent presque tout leur matériel. Seul le maréchal Mackensen s'attarde en Hongrie. Il est arrêté le 5 janvier 1919, en gare de Budapest ; et, comme il va s'enfuir, les spahis marocains du colonel Guespereau l'enlèvent du château de Fott pour le conduire au château de Futtak.



La grande tragédie se termine sans que les troupes alliées puissent pénétrer en Allemagne. Les portes de Bohême nous étaient pourtant ouvertes. Mais le Gouvernement français, courbé devant la politique anglaise, a laissé échapper tous les fruits de notre victoire. En Orient, hélas ! l'Entente ne s'est jamais entendue. Le politicien de Grande-Bretagne, M. Lloyd George, n'a cessé de poursuivre des buts personnels, pour lesquels sont tombés nos soldats. L'Italie, qui ne souhaitait que l'anéantissement des Serbes, garda vis-à-vis de nous l'attitude la plus équivoque. La France, par ses sacrifices et son loyalisme, avait acquis le droit de parler haut toujours. M. Clemenceau préféra trop souvent courber la tête. C'est ainsi que les nations glissent insensiblement vers la défaite. Mais puissent les leçons d'hier guider la politique française d'aujourd'hui !

Pierre Margaret

(1) Télégramme n° 14.003 BS/3.

(2) Note n° 14.129 BS/3.

L

LA GUERRE DANS LE SUD TUNISIEN

1915-1916-1917-1918



Si je ne devais consacrer qu'une seule ligne aux événements du Sud Tunisien, j'écrirais simplement : « Sur un effectif moyen de huit mille hommes, deux mille cent soixante y sont tombés. » Ces chiffres disent tristement l'opiniâtreté de la lutte que nous dûmes soutenir, là-bas, de 1915 à 1919, contre un ennemi tenace et fanatisé par les émissaires de Berlin.

Pourquoi le public a-t-il presque complètement ignoré l'existence de ce front d'Afrique? Simplement parce que la censure faisait autour de lui bonne garde, interdisant non seulement aux journaux d'en parler, mais caviardant sans pitié nos lettres elles-mêmes. Cet ostracisme eut peut-être sa raison d'être à une époque où la France avait bien d'autres sujets d'inquiétude. Depuis, la victoire a libéré de plus lourds secrets!

La frontière libyco-tunisienne se trouve menacée dès 1914 par les événements de Tripolitaine. Le Grand Senoussi, Si Ahmed el Cherif, a soulevé le Fezzan. Les Italiens doivent évacuer la région. Ils empruntent pour cela la voie tunisienne. C'est un précédent fâcheux; nous allons voir en effet se multiplier les retraites italiennes par notre territoire, ce qui finira fatalement par nous entraîner dans le conflit.

Au début de 1915, les principales tribus libyennes font cause commune avec le Grand Senoussi. En mai arrivent, par l'Égypte, deux des principaux chefs de la guerre italo-turque, qui s'étaient réfugiés en Syrie après la signature du traité de Lausanne, le sénateur ottoman Sliman el Baroussi et le Cheikh Ahmed Souf el Mamoudi. Ils sont porteurs d'un firman du Sultan proclamant la Guerre Sainte. C'est alors que les Berbères du Djebel Nalout se soulèvent à leur tour, sous le commandement de Khalifat Ben Asker.

Ce personnage sera le principal adversaire des Français. C'est un homme sans culture, mais jeune et plein d'audace. S'il lui manque les qualités d'un Abd-el-Khader, il a toutes celles d'un redoutable chef de bande. Chef de bande, voilà ce que sera surtout Ben Asker pendant quatre longues années. Certes, nous eussions pu en finir plus vite avec lui; il suffisait pour cela d'occuper ses repaires, Ouezzen et Nalout. Pourquoi ne le fîmes-nous pas? Là encore la « solidarité latine » apparaît sous un jour singulier. Ouezzen et Nalout sont sur territoire italien; or, l'Italie a beau avoir abandonné ces deux places fortes, Rome nous refusera toujours l'autorisation de franchir la frontière, même pour poursuivre et châtier ses sujets d'hier devenus ses ennemis et nos agresseurs d'aujourd'hui. C'est tout juste si nous obtiendrons licence d'effectuer quelques bombardements par avion sur les deux ksars sinistres, suspendus comme des nids de vautours aux falaises rouges du Djebel.

Les Italiens commencèrent un mouvement de retraite générale au printemps de 1915. Cette retraite se fit avec trop de hâte, sans méthode, sans ordre; on vit même plusieurs garnisons, et non des moindres, abandonner armes et munitions; si bien que nos adversaires n'auront bientôt qu'à puiser dans ces trésors qu'on leur laisse!

Les évacuations de Sinaoun, 11 juin; de Nalout, 9 juillet, et de Ghadamès, 19 juillet, s'effectuent en empruntant la voie tunisienne et sous notre protection.

Au 1er août 1915, la Tripolitaine tout entière est entre les mains des rebelles, à l'exception de deux villes de la côte, Tripoli et Homs. Des sous-marins allemands commencent alors à venir régulièrement à Mesrata, petit port de la Grande Syrte, où débarquent des cadres européens. Par cette voie arriveront successivement les deux généraux auxquels Constantinople confiera le commandement, d'abord Noury Pacha, le frère d'Enver Pacha, ensuite le prince impérial Ahman Fuad Pacha, petit-fils du sultan Mourad V. Ces deux noms disent avec éloquence quels espoirs

les Empires Centraux doivent fonder sur la Tripolitaine. Ils rêvent évidemment de propager la Guerre Sainte à travers toute l'Afrique musulmane. L'indéfectible loyalisme de nos indigènes va, heureusement, faire échouer leurs projets.

Une seule tribu du Sud Tunisien, celle des Oudernas, devait prêter l'oreille aux agitateurs panislamistes ; encore le fanatisme religieux n'eut-il qu'une bien petite part dans sa détermination. Il est plus juste d'y voir un simple mouvement de mauvaise humeur, causé par des froissements d'ordre administratif.

Un premier contingent ouderna (300 cavaliers) part en dissidence le 3 août 1915.

Le 16 du même mois, Khalifat Ben Asker nous adresse un véritable ultimatum. Il nous reproche d'avoir accordé notre protection aux colonnes italiennes évacuant Ghadamès, Sinaoun et Nalout. Sa lettre, adressée au lieutenant-colonel Trestournel, qui commande alors les quelques troupes qui sont restées dans le Sud Tunisien, deux groupes spéciaux, un peloton de spahis, une section d'artillerie de 65 et une compagnie de méharistes, exige des excuses et se termine par des menaces.

Le ton de cette lettre ne laisse aucun doute. Les hostilités vont commencer.

Malgré l'insuffisance de ses effectifs, le lieutenant-colonel Trestournel se prépare à la résistance. En outre, il demande des renforts. Il recevra successivement deux nouveaux groupes spéciaux (9ᵉ et 20ᵉ), un bataillon d'Afrique (5ᵉ), trois bataillons du 126ᵉ territorial, quatre escadrons de cavalerie (chasseurs d'Afrique et spahis), deux batteries de 90, une section de 65 et une section de 80.

Ces troupes formeront la belle muraille de volonté et d'héroïsme sur laquelle viendra se briser le premier effort des rebelles. Plus tard, sous les commandements successifs du général Boyer et du colonel Delavau, nous recevrons encore, soit comme renforts, soit à titre de relèves, de nouvelles unités parmi lesquelles il convient de citer spécialement : les bataillons de zouaves formés d'Alsaciens-Lorrains et d'évadés d'Allemagne (bataillons K, L, F, M, N, R, des 1ᵉʳ, 3ᵉ et 4ᵉ zouaves), les contingents appartenant aux 1ᵉʳ et 4ᵉ tirailleurs, deux bataillons du 125ᵉ territorial, deux batteries de 90, cinq sections de 65 et deux sections de 80, neuf escadrons de cavalerie appartenant aux 3ᵉ et 6ᵉ chasseurs d'Afrique et aux 1ᵉʳ, 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ spahis, trois escadrilles d'aviation, une section de tracteurs-mitrailleurs automobiles système de Lafargue, le 4ᵉ bataillon d'Afrique et le 104ᵉ bataillon sénégalais. Le maghzen et les goums des affaires indigènes et une compagnie saharienne montée à méhari coopéreront activement avec ces troupes.

Les hostilités commencent le 13 septembre 1915, à l'Oued Morteba, où une reconnaissance de cavalerie tombe dans une embuscade.

Le 14, nouvelle affaire au col de l'Afina.

Ces deux rencontres indiquent nettement une concentration des forces ennemies autour de Dehibat. Le commandant Abbat, qui commande la place, décide de la dégager en prenant lui-même l'offensive. Le 15 au matin, une forte colonne se dirige vers Ouezzen. Elle est brusquement assaillie dans les défilés de la montagne par un ennemi supérieur en nombre. Un combat acharné s'engage. Il dure de 7 à 14 heures. Il n'est plus question d'aller à Ouezzen, mais d'assurer la retraite. Elle s'effectue non sans peine, sous la protection de deux escadrons de chasseurs d'Afrique (capitaines Marcel et Ben Daoud) qui combattent à pied.

La situation est grave. Le lieutenant-colonel Trestournel se trouve alors à Medenine. Il part immédiatement en auto-mitrailleuse et arrive le 16 à Dehibat, après un voyage des plus pénibles. Il réussit à rentrer dans la place, bien que les communications soient coupées depuis le matin. Le lieutenant-colonel Trestournel sera, pendant de longues semaines, l'âme de la défense dans cette citadelle isolée en plein Sahara, où une héroïque poignée d'hommes se prépare à écrire de nouvelles pages glorieuses aux annales de l'Armée d'Afrique.

Une première mesure s'impose : c'est l'occupation des points d'eau situés sur la ligne d'étapes entre Foum-Tatahouine et Dehibat. Le 126ᵉ territorial mène à bien cette opération pour Fatnassia (capitaine Colis) et Remta (capitaine Senégas), et le 15ᵉ groupe spécial (capitaine de Bermond) pour Oum Souigh.

Pendant ce temps, le bataillon Borel se porte de Foum-Tatahouine à Dehibat, où il arrive le 22. En assurant la liaison avec ce renfort, les chasseurs d'Afrique de Dehibat ont dû livrer deux combats dans les défilés du Mekmen.

Cependant, un mouvement hostile est encore

signalé chez les Oudernas. Le bruit court d'un soulèvement prochain de tout le secteur de Foum-Tatahouine.

Le coup de théâtre se produit le 25 septembre, à l'aurore. Les hauteurs qui entourent le puits de Remta, près duquel campe, sans avoir encore eu le temps de s'organiser, la 1re compagnie du 126e territorial (capitaine Senégas), se couvrent de nombreux indigènes armés de fusils à tir rapide. Ce sont les guerriers de la fraction des Krachoua, commandés par Si Saïd Ben Abdallatif, délégué de la région à la Conférence consultative. Ils sont tellement sûrs de pouvoir anéantir les Français qu'ils se sont fait accompagner par leurs femmes. Le combat s'engage. Aux coups de feu se mêlent des hurlements sauvages. Nos territoriaux tiennent bon. Ils tiendront pendant vingt-sept heures, jusqu'à l'arrivée de la 3e compagnie, partie de Fatnassia dans la nuit du 25 au 26, sous le commandement du lieutenant Chatton. La 3e compagnie dégagera les survivants, le 26 au matin, par une brillante charge à la baïonnette.

Une seconde colonne de secours, partie de Foum-Tatahouine sous le commandement du capitaine La Teillais, s'est heurtée au col de Tamelest à un fort contingent de rebelles qui lui a disputé âprement le passage. Elle arrive à Remta le 27 avec un convoi de vivres, de médicaments et de munitions.

La révolte des Oudernas aggrave encore la situation de Dehibat. Il ne peut être question d'abandonner la place ; l'honneur français s'y oppose, mais la nécessité s'impose de resserrer autour d'elle les lignes de défense. On décide donc d'évacuer la région désertique qui s'étend au sud de la Morteba. Les garnisons de Djeneien, Fort-Pervinquière et Bir Pistor se replient vers le nord. Le front tripolitain a désormais la forme d'un triangle ayant Dehibat comme pointe et dont la branche méridionale, constituée par les portes de Remada et de Bir Kercira, se dirige franchement vers l'ouest pour s'appuyer aux plateaux stériles du Dahar et aux dunes infranchissables du Grand Erg.

Pendant que s'effectuait cette rectification, deux fortes colonnes partaient de Ben Gardane pour aller châtier les Oudernas. La première, commandée par le colonel Flick, bombarde les ksars des Ouled Debbab, des Ouled Sultane et des Beni Hamed. Sous le commandement du capitaine Gayon, l'autre fouille la région des Krachoua.

Malheureusement, le gros des forces dissidentes a pris la route du sud, où Saïd Ben Abdallatif cherche à faire sa liaison avec Khalifat Ben Asker.

Les Tripolitains ont réussi à tourner Dehibat, désormais complètement isolé. Le 1er octobre, Ben Asker campe à Bir Touis. Il est accompagné d'un officier allemand. Le 2, il attaque notre poste d'Oum Souigh, où le capitaine de Bermond dispose de 400 fusils environ. Les agresseurs sont au nombre de trois mille. Le siège d'Oum Souigh va durer huit jours. Dès le second jour, après avoir repoussé une colonne de secours qui tentait d'atteindre la place, Ben Asker adressait au capitaine de Bermond le message suivant :

Je vous fais savoir que j'ai attaqué Dehibat et Tatahouine. Si vous voulez la paix, vous n'avez qu'à laisser vos armes par terre et sortir. Je vous donne la main que je ne tue personne.

Le capitaine de Bermond réunit les officiers. On décide de repousser cette offre et de résister jusqu'au bout. Mais les Tripolitains ont réussi à s'infiltrer dans le camp. Soudain, le groupe des officiers est entouré. Le capitaine de Bermond est tué. Pendant quelques minutes règne une confusion effroyable. On se bat corps à corps. Cependant le lieutenant Paolini réussit à rallier ses hommes. Il repousse les Tripolitains. Après ce brillant fait d'armes, le siège continue avec des alternatives diverses. Quand on put enfin délivrer la garnison d'Oum Souigh, le 9 octobre, cette héroïque phalange avait perdu la moitié de son effectif; mais, malgré l'acharnement de l'ennemi et les privations les plus pénibles, manque de sommeil, manque de nourriture, manque d'eau, elle n'avait pas eu une minute de défaillance.

« Ce fait d'armes égale les plus beaux de la période héroïque des guerres d'Afrique, Sidi-Brahim et Mazagran », déclarera le Général en chef, en citant à l'ordre les combattants d'Oum Souigh ; et le Ministre de la Guerre leur enverra par télégramme le témoignage de son admiration.

Avant d'arriver à Oum Souigh, la colonne Morand, qui eut le bonheur de dégager la place, s'était heurtée aux forces de Si Saïd Ben Abdallatif et les avait battues complètement dans l'Oued Mekriff. Le combat avait duré une dizaine d'heures. Les rebelles dispersés et mis en fuite abandonnaient

sur le terrain un nombre considérable de cadavres. Saïd Ben Abdallatif lui-même était au nombre des morts.

Quant à Ben Asker, il reprend le chemin de Nalout. Tous ses plans sont détruits. Dehibat peut enfin être ravitaillé le 11 octobre. Depuis le 18 septembre, date de son encerclement, la garnison a repoussé onze assauts. Voilà huit jours que ses défenseurs ne touchent plus qu'une demi-ration.

La victoire de l'Oued Mekriff va nous accorder quelques loisirs. Le général Boyer, arrivé à Medenine depuis le 25 septembre, en profitera pour donner enfin au front tripolitain la cohésion qui lui manque encore. Une base est organisée à Gabès, l'état-major et les chefs de service s'installent à Medenine ; la zone de l'avant est divisée en trois secteurs : Ben Gardane, Tatahouine, Dehibat. On renforce le système de défense de tous les postes. Leur liaison est assurée par le téléphone et la T.S.F. ; intendance et service de santé reçoivent un développement qui leur permettra de faire face à toutes les exigences des événements ; l'aviation étudie ses routes aériennes, installe ses relais et ses terrains d'atterrissage.

Cette organisation est à peine terminée quand les Tripolitains recommencent leurs attaques. Du 4 février au 20 mai 1916 nous enregistrons vingt-sept rencontres, soit dans le secteur de Dehibat, soit dans celui de Ben Gardane. Ce sont les préliminaires d'une nouvelle offensive à grande envergure, pour laquelle une véritable armée s'est rassemblée à Nalout, sous le commandement de Madhi Senni, un des lieutenants du Grand Senoussi.

Le 21, cette armée attaque Dehibat. Dès l'aube, une vive fusillade s'engage aux avant-postes ; puis des obus de 75 commencent à pleuvoir sur la place. Les pièces ennemies proviennent du butin fait sur les Italiens au temps où ceux-ci évacuaient la Libye ! Elles ont été mises en batterie sur le Garaet el Rehi, plateau escarpé qui domine le col de l'Afina, avec une science consommée du défilement. Notre artillerie de position ne peut répondre de façon efficace. Le bombardement va durer jusqu'au 24, tandis que de nombreuses attaques seront dirigées contre nos ouvrages par des officiers en kaki, dans lesquels il est facile de reconnaître des Turcs et des Allemands. L'artillerie et les mitrailleuses du fort Meriet arrêtent heureusement les assaillants.

Surpris par notre résistance, les chefs ennemis changent de tactique.

Le 25, les pièces ont disparu du Garaet el Rehi. Elles ont été transportées, pendant la nuit, à 50 kilomètres plus au nord, sur les hauteurs qui dominent Remada. Vers sept heures du matin, elles ouvrent le feu sur ce poste. La palmeraie est envahie et le bourg étroitement cerné. Les obus éclatent sur les parapets et nous causent de lourdes pertes. Cependant nos soldats tiennent



LES OPÉRATIONS DANS LE SUD TUNISIEN

bon. Mais bientôt un nouveau danger les menace. Il fait une chaleur torride et le puits est aux mains de l'ennemi ! Il faut le dégager ou mourir de soif. Les assiégés tentent une sortie. Un corps à corps terrible s'engage; enfin les rebelles sont repoussés et la garnison peut étancher sa soif.

Vers 15 heures, une colonne de secours accourue d'Oum Souigh a essayé de joindre Remada. Elle n'a pu y réussir et doit battre en retraite. Une autre colonne arrive de Fatnassia à 23 heures. Plus heureuse, elle établit sa liaison avec les défenseurs de Remada et force l'ennemi à la retraite.

Comme celles de Remta et d'Oum Souigh, la défense de Remada est un brillant fait d'armes.

Malheureusement, nous avons à enregistrer à la même date un véritable désastre. La petite colonne composée d'une section montée de tirailleurs (lieutenant Ben Moukoff) et d'un peloton du 5e bataillon d'Afrique (lieutenant Perruchon), qui était partie d'Oum Souigh pour voler au secours de Remada, a été cernée dans les ravins de l'Oued Senna. Elle est complètement anéantie.

Il faut absolument venger nos morts. Plusieurs colonnes se lancent à la poursuite des rebelles.

C'est celle du commandant Felici qui va les rencontrer, le 30 juin, après une marche particulièrement dure, par une chaleur de 45°, à travers une région sablonneuse et sans eau; 4 hommes et 11 chevaux sont déjà morts de soif quand la colonne arrive au puits de Bir Moghri, où elle espère se reposer. Le puits est occupé par la mehalla de Ben Asker ! Malgré la dépression physique de ses hommes, le commandant Felici donne l'ordre d'attaque. Aussi bien la conquête du puits est-elle pour tous une question de vie ou de mort. Spahis, zouaves et joyeux l'ont compris. Ils font preuve d'un mordant extraordinaire. Après un violent combat, les Tripolitains sont contraints de s'enfuir en désordre et abandonnent sur le terrain plus de 200 morts. Les victimes de l'Oued Senna étaient vengées !

Après cette nouvelle défaite, Khalifat Ben Asker et Madhi Senni renoncent aux opérations de grande envergure pour adopter une tactique de guérillas plus en harmonie avec le génie de leur race.

Du 1er août à la fin de septembre, de nombreux djichs tiennent continuellement nos troupes en haleine.

Le repaire de nos agresseurs est à Nalout; or, comme on le sait déjà, Nalout a été déclaré tabou par le gouvernement italien. Nous n'avons pas le droit d'y aller ! On décide d'infliger au moins à la place un bombardement aérien.

L'opération s'effectue le 15 septembre, dans d'excellentes conditions. Malheureusement au retour un des avions manque à l'appel. Il était monté par le colonel Lebœuf, chef de l'expédition, et piloté par le lieutenant de Châtenay.

L'avion ne sera retrouvé qu'en janvier 1917, dans le Grand Erg. On constatera alors qu'il est intact, mais que les appareils du bord ont été pillés. Par qui ? à la suite de quelles circonstances ? que sont devenus les aviateurs ? Personne n'osait encore répondre à ces trois questions, quand on retrouva les ossements du colonel Lebœuf à 25 kilomètres environ au nord-ouest du point d'atterrissage, le 13 janvier 1918. Les restes du lieutenant de Châtenay seront retrouvés en février 1919, à quelques kilomètres plus au nord. Deux des trois questions n'en subsistent pas moins ; l'avenir y répondra-t-il un jour ?

Pendant la fin de l'année 1916 et le commencement de 1917, les Tripolitains continuent la série de leurs méfaits.

Leur activité prend alors la forme de contrebande à main armée. C'est que l'année est particulièrement dure. Il n'a pas plu au moment des semailles. Le grain confié à la terre n'a même pas germé. On meurt de faim dans le Djebel et dans la Jeffara. Les indigènes en sont réduits à manger le bois fibreux des palmiers. Nous voyons venir vers nos lignes des bandes de femmes et d'enfants, véritables squelettes déjà à demi momifiés par la terrible morsure du soleil, qui nous tendent les mains en répétant le seul mot qu'ils savent dire encore : Khoulz, khoulz ! (Du pain, du pain !) Comment secourir tous ces misérables ? Ils sont trop... et puis là encore apparaît la solidarité latine. Rome est sans pitié. Elle rêve de s'appuyer sur la misère et la faim pour récupérer sans grands risques sa colonie perdue. On exige donc de nous que nous repoussions ces hordes faméliques. Vraiment, il répugne au caractère français de faire la guerre de cette façon-là ! Je sais bien que les cadavres qui jonchent de plus en plus nombreux les postes de la frontière sont ceux des femmes et des enfants des djicheurs qui assassinent lâchement nos soldats dans de perfides embuscades. Est-ce une excuse ? On ne peut pas le croire quand

on a vu des mères tordre, avec un rire dément, leurs seins taris, et des petites mains décharnées s'accrocher désespérément aux étriers de votre selle !

Au cours de cette année, les Italiens récupéreront Zouarah, Bou Kamèche, Dar ben Aouine, Retba el Assa et Bou Adjilat (février, mars, avril) et dirigeront plusieurs fortes colonnes mobiles vers le Djebel.

De notre côté, après de nombreuses rencontres dans lesquelles se distinguent particulièrement nos goumiers et nos mokaznis, nous effectuons, à l'aide de nos auto-mitrailleuses (lieutenant Audouin-Dubreuil) deux reconnaissances audacieuses sur Menzla el Outani et sur Fort-Pervinquière (28 mai); puis nos avions bombardent à nouveau Nalout (7 juin) et Ouezzen (3 août).

Enregistrons encore, au cours de 1917, les combats d'El Haira (11 juin), du Chaab et el Makla (31 juillet), de Saniet Oum Guerjoum (26 octobre et 9 novembre).

L'affaire d'El Haira mérite de nous arrêter ; car elle va nous montrer l'entrée en scène d'un adversaire nouveau. Jusqu'ici les Touareg n'avaient rien tenté contre la Tunisie ; mais ils modifient brusquement leur attitude, sans doute à l'instigation des Senoussistes. Avec la mobilité qui les caractérise, un rezzou de ces grands nomades quitte le Fezzan au début de juin pour remonter vers le nord ; le 11 au matin, après avoir parcouru plus de quatre cents kilomètres dans un pays sans eau, il tombe à l'improviste sur les méhara de la compagnie saharienne de Bir Kercira, qui sont au pâturage sur le plateau d'El Haira, à 18 kilomètres au nord-ouest du poste. Le troupeau est razzié malgré l'héroïque défense de ses gardiens.

A la fin de 1917, les nouvelles d'Europe donnent un regain d'audace aux Tripolitains. Ils ont appris la défaite italienne sur l'Isonzo, la révolution russe et la mise hors de cause de la Roumanie. Tous ces événements servent de prétexte à une nouvelle activité de la propagande allemande en faveur d'un vaste mouvement panislamiste. C'est alors que le général Othman Fuad Pacha, jeune prince de la famille impériale, prend le commandement des rebelles avec le titre de Généralissime des Armées musulmanes pour l'Afrique. A la vérité, son commandement s'exercera surtout contre les Italiens ; Khalifat Ben Asker continue à diriger les opérations contre les Français.

Le début de 1918 est marqué par une grande activité des djichs qui remontent, à travers les plateaux désolés du Dahar, jusqu'à la région des Beni Zid, à l'ouest de Gabès.

Nos colonnes de police s'efforcent d'en purger la contrée.

L'emploi de ces colonnes s'intensifie avec la prise de commandement du colonel Delavau, qui succède au général Boyer en mai. Le colonel Delavau a rempli avant la guerre une carrière brillante au Maroc, c'est-à-dire qu'il appartient à l'école des Gouraud, des Barratier, des Alix. Il sait qu'il faut agir en pays arabe comme agissent les Arabes eux-mêmes, et que la meilleure tactique pour réduire un ennemi si mobile est de lui emprunter sa mobilité. On explore en tous sens la plaine et la montagne. Il devient de plus en plus difficile aux djicheurs de se glisser entre les mailles de ce filet sans cesse en mouvement, qui les enveloppe et qui les presse. Entre temps, nos avions bombardent encore Ouezzen et Nalout.

Le 17 mai, la section des tracteurs-mitrailleurs du lieutenant Audouin-Dubreuil, installée en repli à Dahret-el-Nousf pour protéger et secourir au besoin l'escadrille du capitaine Daudy (escadrille 541), en opération sur les campements du Djebel, a été tournée par les Tripolitains. Une colonne de secours sort de Dehibat et se porte sur le lieu du combat. Elle est bientôt renforcée par le retour de l'escadrille. La section est brillamment dégagée. Cette affaire montre que l'aviation, agissant en liaison avec les autres armes, peut rendre, aussi bien aux colonies qu'en Europe, les plus signalés services.

En juin et juillet, Khalifat Ben Asker manifeste un surcroît d'activité aux environs de Dehibat, où nos patrouilles et nos corvées sont sans cesse inquiétées par un ennemi plein d'audace.

Le 19 août, le convoi décadaire, partant de Dehibat à minuit, est brusquement attaqué à 2 kilomètres à peine de la place ; 17 des nôtres, dont le lieutenant du train Gruzon, sont mortellement frappés dans ce guet-apens. L'ennemi a réussi à nous razzier une centaine de chameaux.

Le 5 octobre, une ambulance, se rendant de Foum-Tatahouine à Bir-Kercira, est enlevée au col de Brega.

Le 15 octobre, a lieu enfin, à l'oued Makla (18 kilomètres nord-ouest de Bir-Kercira), la dernière affaire importante de cette longue et dure

campagne. Un peloton de la compagnie saharienne, commandé par l'officier interprète Ragaru, est brusquement surpris par une forte harka composée de Tripolitains et de Touareg, et vraisemblament commandée par des Européens. Malgré leur infériorité numérique, nos Sahariens résistent pendant huit heures. L'ennemi concentre son tir sur les servants des 2 mitrailleuses. Ils sont tous tués ou blessés. L'officier interprète Ragaru reçoit lui-même quatre blessures; il n'en continue pas moins à donner l'exemple à ses hommes. Cependant le nombre des assaillants augmente sans cesse et les munitions vont manquer. Heureusement la fusillade a été entendue à Bir Kercira. Le lieutenant Genevois et le médecin aide-major Leonetti réunissent tous les hommes disponibles et partent au secours du peloton Ragaru. Ils arrivent à temps sur le lieu du combat pour dégager leur camarade.

Le lendemain, une section d'avions, commandée par le lieutenant Lamy, poursuit la harka en retraite.

Mais les victoires successives remportées par les Alliés en France et en Orient découragent nos adversaires. Par ailleurs, les ambitions personnelles et les rivalités des chefs frappent de stérilité tous leurs efforts.

Trois influences se partagent la Libye : 1° celle des Turcs, 2° celle des Senoussistes, 3° celle des chefs locaux, dont l'un, Ramdan Souheli, brouillé à mort avec Si Ahmed el Cherif, agit en souverain indépendant dans la région de Mesrata.

Les Senoussistes sont eux-mêmes divisés en deux partis rivaux. Le chef des dissidents, Mohamed Idriss, a traité avec les Italiens qui lui donnent des canons et des mitrailleuses, avec lesquels il s'engage à couvrir la Cyrénaïque contre ses alliés de la veille.

Notons enfin, pour être complet, que Turcs et Senoussistes se battent au Fezzan.

Le prince Othman Fuad Pacha se heurte lui-même à la mauvaise volonté constante de son propre chef d'état-major, le général Isaac Pacha, un Géorgien cauteleux et cruel, qui rêve sans doute de le supplanter, et peut-être de se tailler une sorte d'émirat en Tripolitaine.

Le 11 novembre 1918, la Tripolitaine est donc en complète anarchie. Le prince Othman Fuad Pacha réside alors à Orfella. Il exprime le désir de se rendre aux Français; mais une clause de l'armistice nous oblige à le remettre aux autorités italiennes; des négociations s'engagent à ce sujet. Elles dureront plusieurs semaines; enfin le petit-fils de Mourad V accepte ce qu'il ne peut éviter.

Il arrive à Dehibat le 8 mars 1919, avec 7 officiers de son état-major. Il séjournera à Medenine, prisonnier sur parole, jusqu'au 24 mars, date à laquelle aura lieu, au poste frontière d'Allouet el Gouna, la remise prévue entre les mains des Italiens.

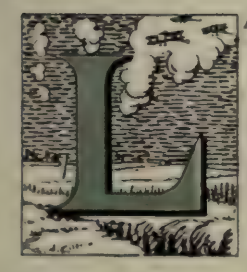
Ainsi se termine l'histoire du front sud-tunisien. Grâce à cette barrière, l'Afrique du Nord put continuer à ravitailler la métropole et à lui envoyer les admirables soldats dont la vaillance contribua si puissamment à la victoire finale. Les résultats obtenus justifient amplement les pertes subies dans ce pays par lui-même aride et désertique. Honneur à ceux qui y dorment : comme les héros de France et d'Orient, ils ont bien mérité de la Patrie !

Paul Bruzon

LI

L'AVIATION PENDANT LA GUERRE

Situation en août 1914



La mobilisation de 1914 nous trouvait avec une aviation brillante, mais peu nombreuse.

Les pilotes, c'étaient ces hommes remarquables qui, les premiers, s'étaient élancés à la conquête de l'air et qui, sans se laisser ébranler par un impressionnant tribut de sacrifices, avaient magnifiquement atteint leur but. C'étaient Garros, Brindejonc des Moulinais, Pégoud, Védrines, de Rose, Ménard, Bellanger... et la phalange de leurs 300 élèves.

Les appareils, c'étaient le Blériot, le Deperdussin, le Morane, le Nieuport, qui dans leurs vols superbes avaient porté nos couleurs dans les principales capitales de l'Europe et traversé la Méditerranée ; les Farman (M. et H.), le Voisin, le Caudron, le Dorand, d'allures moins fringantes, mais dont la conduite était beaucoup plus aisée.

Un élan généreux animait toute cette jeune aviation, prête aux héroïques sacrifices.

Cependant, elle répondait mal aux besoins d'une guerre. Les équipages, très sportifs, étaient insuffisamment préparés aux missions militaires. Seule, la grande reconnaissance était envisagée, tandis que les premières batailles montreront la nécessité des réglages, des photographies, des bombardements aériens.

Les avions étaient de types trop variés. Il en résultait une aviation peu homogène et des ravitaillements compliqués.

Elle était enfin trop peu nombreuse pour remplir le rôle qui allait lui échoir, et il faudra un effort gigantesque pour lui donner le développement nécessité par la bataille.

Les 130 avions dont la France disposait, formèrent, en août 1914, 21 escadrilles d'Armée à 6 avions et 2 escadrilles de cavalerie à 3 avions.

Dans les premiers jours d'août, ces escadrilles rejoignirent sans à coup leurs points de concentration : Épinal, Nancy, Verdun, Stenay et Mézières.

Le temps était radieux et les aviateurs attendaient avec impatience, mais aussi avec cette secrète émotion qui précède l'heure des grandes épreuves, que le Commandement les lançât à la découverte.



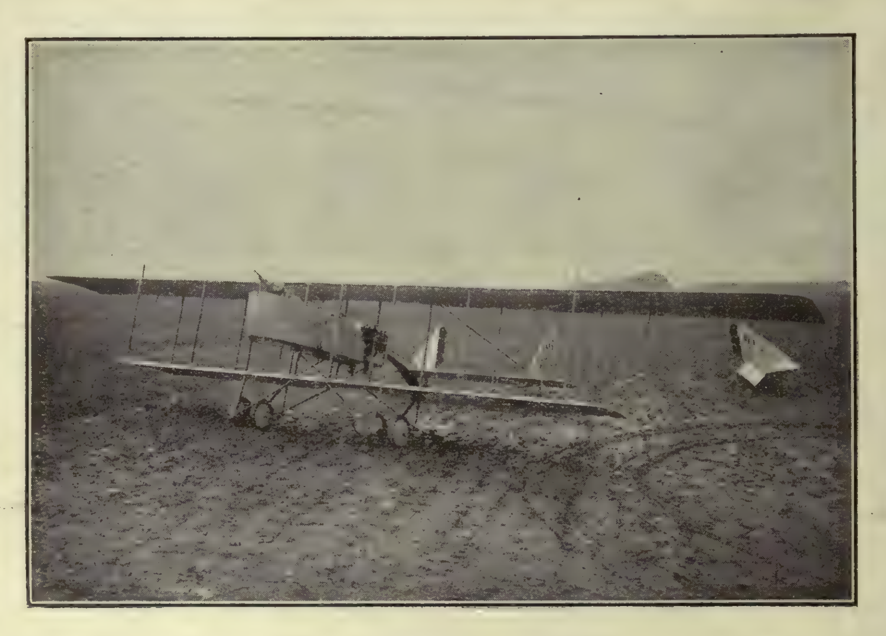
Les opérations. — L'histoire de l'Aviation pendant la guerre présente trois phases qui sont intimement liées aux trois grandes périodes des opérations à terre :

Dans la première phase (août - novembre 1914), qui correspond à la guerre de mouvements, l'aviation agit comme organe de grande reconnaissance.

Dans la deuxième phase (novembre 1914 - mars 1918) qui correspond à la guerre de tranchées, l'aviation agit en liaison plus intime avec l'artillerie et l'infanterie.

Dans la troisième phase (mars-novembre 1918), qui correspond à la reprise de la guerre de mouvements, l'aviation groupée en grandes unités intervient comme une véritable arme dans toutes les batailles.

Mais les dates importantes de l'histoire de l'aviation ne sont pas seulement celles des grandes batailles où nos escadrilles ont eu l'occasion de se distinguer. Ce sont aussi celles des grandes inventions techniques qui, en dotant nos équipages d'un matériel supérieur à celui de l'adversaire, leur permettait de se mesurer avantageusement avec celui-ci.



L'AVION DE 1914. — LE FARMAN

Il est à remarquer, en effet, que nos grands succès ou nos échecs aériens pendant la guerre ont correspondu à des succès ou à des échecs techniques, et que ni la valeur, ni les sacrifices du personnel navigant n'ont jamais pu racheter l'infériorité du matériel. Tant que nos Voisin ont été supérieurs aux Taube et aux Albatros, ils ont pu pénétrer jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres dans les lignes ennemies et bombarder Karlsruhe et Ludwigshafen. Du jour où ils se sont heurtés au Fokker, plus rapide et mieux armé, ils ont dû renoncer à franchir le front. Le bombardement de jour s'est ainsi trouvé condamné à l'impuissance jusqu'au moment où, en 1918, les Bréguet 300 HP sont arrivés aux Armées.

On verra ainsi successivement le Farman, le Nieuport, le Sop, l'A. R., le Letord disparaître devant l'Albatros, le Halberstadt, le Hannovraner, de performances techniques supérieures. Le nombre était impuissant à remplacer la qualité ; il ne faisait, selon l'expression du général Pétain, « qu'augmenter le nombre des victimes offertes aux coups de l'ennemi ».

A leur tour, c'est une dizaine de Nieuport 110 HP, puis de Spad 150 HP qui, au mois de juillet 1916, ont jeté la terreur et la dévastation dans les escadrilles d'Aviatik ou d'Albatros, que les Allemands nous opposaient sur la Somme ; et l'on peut dire que les éclatants succès de Guynemer ont eu leur origine dans le génie de l'ingénieur qui a construit le Spad : Bechereau.

Les ingénieurs ont donc préparé les victoires des aviateurs ; et la lutte technique qu'ils ont menée dans leurs bureaux d'études pendant la guerre doit être exposée parallèlement aux

luttes des combattants sur le front. N'est-ce pas d'ailleurs le pays tout entier — Intérieur et Armées — qui a lutté dans un unique effort pour la Victoire ?



PREMIÈRE PHASE

(Août-novembre 1914). La guerre de mouvements; les grandes reconnaissances. — Dès la déclaration de guerre, le Commandement français lance l'aviation sur les grandes voies d'accès par lesquelles il attend l'ennemi, avec mission de saisir les colonnes allemandes, de renseigner sur leur avance ainsi que sur l'amplitude de leur mouvement vers le Nord.

Les avions de la 1re Armée sont ainsi envoyés sur les vallées de la Bruche et de la Haute-Sarre.

Ceux de la 2e Armée, sur Sarrebourg, Sarreguemines, Boulay, Metz.

Ceux de la 3e Armée, sur Metz, Thionville et leurs débouchés vers l'ouest.

Ceux de la 4e Armée, sur Luxembourg, Ettelbruck, Malmédy.

Ceux de la 5e Armée, sur Malmédy, Aix-la-Chapelle.

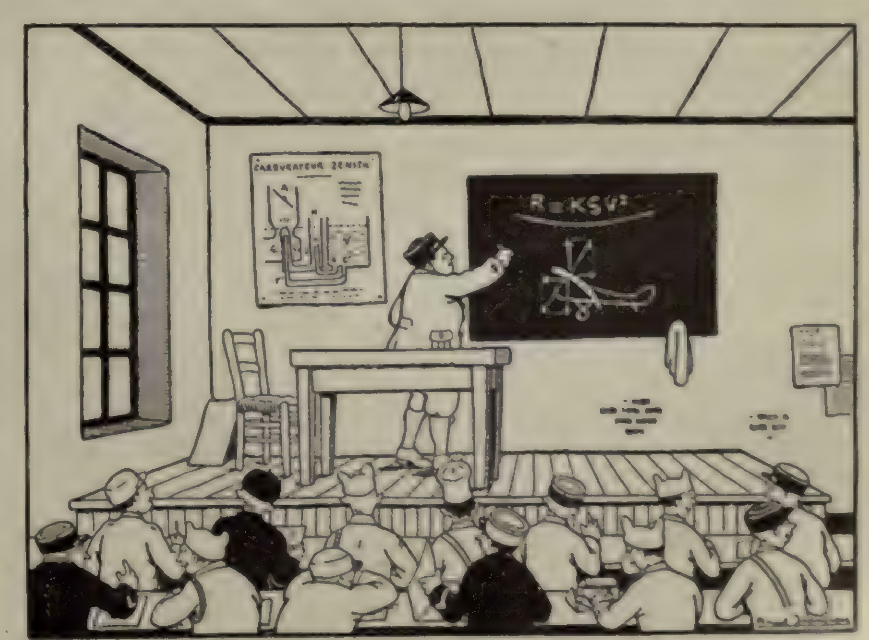
A bord des avions ont pris place, comme observateurs, des officiers d'état-major ayant déjà accompli dès le temps de paix des stages d'entraînement aérien.

Sur notre droite, devant les 1re, 2e et 3e Armées, les observateurs ne signalent pas de grands mouvements d'ensemble, car l'ennemi a déjà effectué dans cette région ses transports de concentration ; mais ils définissent les zones des gros rassemblements ennemis, les travaux de retranchements, et, après la bataille de Morhange, ils découvrent le vide créé à l'aile droite de la VIe Armée allemande pendant son mouvement d'inflexion vers le sud : renseignement qui permet au général de Castelnau de déclencher, sur le flanc de cette Armée, l'attaque qui devait la rejeter définitivement hors de la Lorraine française.

Sur notre gauche au contraire, devant les 4e et 5e Armées, l'aviation saisit de loin les troupes ennemies débarquées sur la ligne générale Trèves, Malmédy, Aix-la-Chapelle, et suit leur avance vers la Meuse. C'est d'abord l'aviation de la 5e Armée qui, dans la période du 10 au 20 août, relève le mouvement de cinq Corps d'Armée allemands en marche vers la Meuse entre Liége et Dinant; puis celle de la 4e qui prend, le 18 août, le contact des colonnes allemandes débouchant du Luxembourg dans la direction d'Arlon et de Neufchâteau.

Après la bataille des frontières, ce sont encore les aviations des 5e, 4e et 3e Armées qui saisissent la marche des colonnes allemandes et renseignent jour par jour le Commandement sur l'avance de l'ennemi. Elles lui donnent ainsi la tranquillité d'esprit nécessaire pour ramener derrière la Marne, sans hâte et sans à coup, leurs Corps d'Armée éprouvés par plusieurs jours de bataille.

Les généraux Langle de Cary, Maistre, d'Esperey tiennent à recevoir personnellement les comptes rendus de leurs aviateurs : Brindejonc des Moulinais, de Rose, Roisin... Le général Foch lui aussi prend directement le rapport de ses observateurs aériens. C'est généralement dans quelque modeste mairie d'un village champenois,



Dessin de Marcel Jeanjean.

L'INSTRUCTION TECHNIQUE À DIJON

à Machault, Tours-sur-Marne ou Méry. — « Exposez ! » dit-il brièvement; et tandis que l'aviateur parle, le général Foch place sur sa carte des allumettes représentant les colonnes ennemies aperçues. — « Bon ! » ponctue-t-il à chaque renseignement important. — « Un détail ! » ajoute-t-il, quand le renseignement est d'ordre secondaire, et, d'un caractéristique revers de main, il l'écarte aussitôt.

Pendant la bataille de la Marne, l'aviation renseigne d'une façon précise sur les réserves ennemies, les groupements d'artillerie adverses et les arrières du champ de bataille. Ce sont des reconnaissances d'aviation qui ont fait connaître aux généraux de Langle et Foch le « trou » qui, le 5 septembre, existait entre les IIIe et IVe Armées allemandes dans le camp de Mailly. Ce sont des reconnaissances d'aviation, exécutées par l'aviation de Paris entre les 1er et 4 septembre (lieutenant Watteau), qui ont définitivement fixé le général Gallieni sur le mouvement d'inflexion de l'Armée von Klück vers le sud-est, et qui ont servi de base à la manœuvre de l'Ourcq, dont le déclenchement a entraîné la victoire de la Marne.

Pendant le repli des Allemands, ce sont encore les avions qui, en découvrant les rassemblements et les parcs ennemis solidement massés autour des villages et des bois, dans les régions de Montfaucon, de Monthois, de la Suippe et de Laon, ont permis de déterminer que l'ennemi arrêtait sa retraite pour faire définitivement front sur une nouvelle ligne de résistance.

Les reconnaissances aériennes se prolongent avec la course à la mer. L'aviation des 2e et 10e Armées renseigne les généraux de Castelnau et de Maud'huy sur l'approche des troupes que les Allemands ramènent en toute hâte vers le Nord.

A la fin d'octobre, les arrières du champ de bataille rentrent dans une immobilité apparente. Les gros rassemblements, les parcs imposants, les mouvements sur routes ont disparu. Tout s'est terré ou caché. L'aviation espace ses longues reconnaissances dans l'arrière-front pour concentrer son attention sur la zone des tranchées où chaque modification constitue un indice précieux sur les intentions de l'ennemi.



DEUXIÈME PHASE

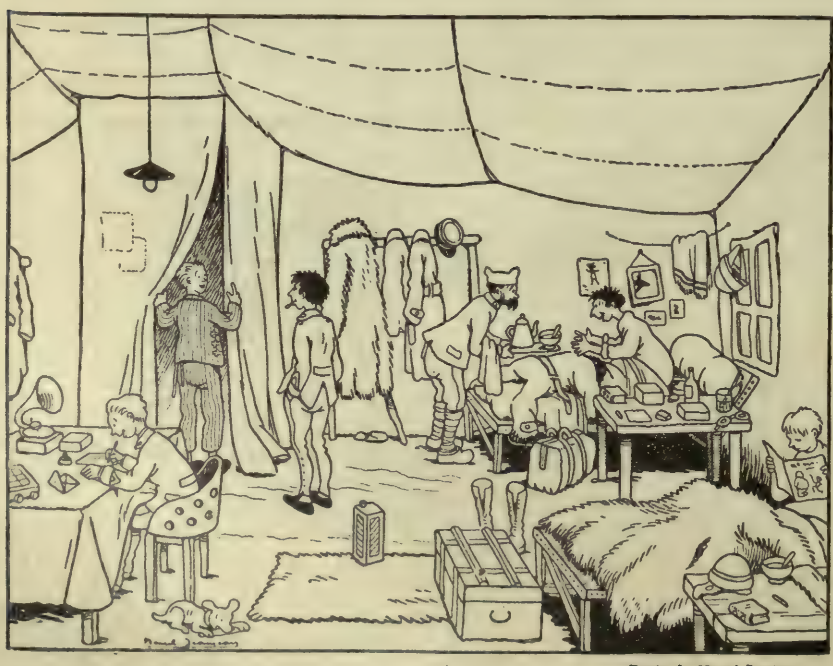
(Novembre 1914 — Mars 1918)

1914-1915 : L'effort technique. — Aussitôt après la bataille de la Marne, le général Joffre sent la nécessité de donner à l'aviation une vive impulsion en appelant à sa tête au Grand Quartier Général un chef éminent. Il fait choix du commandant Barès.

Sous un aspect froid et presque timide, le commandant Barès possédait un tempérament ardent et une imagination puissante, qualités indispensables aux chefs de l'arme nouvelle.

Commandant les escadrilles de la 4e Armée pendant les batailles d'août et de septembre, il avait pressenti le rôle immense que l'aviation était appelée à jouer, et il avait aussitôt organisé l'observation du champ de bataille, l'attaque des troupes ennemies à la bombe, et même la chasse des avions ennemis, pour laquelle il appela, à Brienne-le-Château, Védrines, impatient d'entrer dans la lutte.

Il arrivait donc au Grand



Dessin de Marcel Jeanjean.

EN ÉCOLE. — IL PLEUT : TEMPS SYMPATHIQUE



Dessin de Marcel Jeanjean.

EN ÉCOLE. — LA DOUBLE COMMANDE

Quartier Général avec des idées hardies qui servirent de base au premier programme du Général commandant en chef. Les besoins étaient grands.

En ce qui concerne la qualité, nos avions de 1914 n'étaient pas assez rapides pour lutter contre les vents d'hiver ou se soustraire à la Défense contre Avions allemande. Ils n'étaient pas assez puissants pour effectuer des bombardements efficaces, assez armés pour les combats aériens en perspective. Ils ne possédaient ni photographie, ni télégraphie sans fil.

En ce qui concerne la quantité, nos appareils n'étaient pas assez nombreux pour satisfaire aux besoins de l'artillerie et pour effectuer des bombardements massifs.

Ces différents besoins furent précisés dans le programme d'octobre 1914, où le général Joffre demandait la constitution de 65 escadrilles — trois fois l'aviation du 1er août.

La réalisation de ce programme est poursuivie par le général Hirschauer, directeur de l'Aéronautique à Paris. Elle peut être assurée grâce à la mise en service de trois nouveaux moteurs plus puissants que les anciens : le Canton Unné 150 HP qui donne naissance au Voisin de bombardement, le Rhône 80 HP au Morane et au Nieuport, et le Renault 130 HP au Farman 130 HP.

D'autre part, les avions sont progressivement munis de la T. S. F. et d'appareils photographiques.

Enfin, grâce au génie tenace de Garros, les avions de chasse commencent à être munis de la mitrailleuse tirant à travers l'hélice, ce qui va révolutionner le combat aérien.

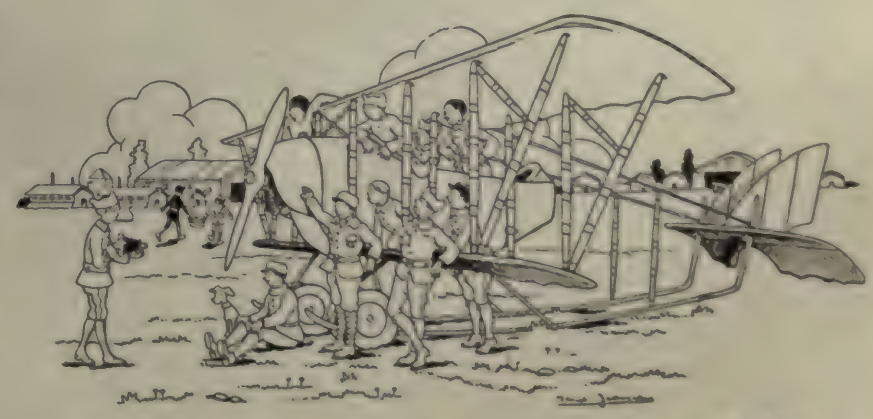
C'est avec ce nouveau matériel que notre aviation s'engage dans les opérations de 1915.



Les opérations : Batailles de printemps. — Dès le début de 1915, l'aviation prend part aux batailles qui se livrent en Champagne autour de Perthes-les-Hurlus, à Verdun pour la possession des Éparges, en Artois pour la conquête des crêtes de Vimy.

C'est au cours même de ces batailles que l'aviation des Corps d'Armée élabore ses méthodes d'action en liaison avec l'artillerie et l'infanterie.

Tout était à créer dans ce domaine : les procédés d'observation des tirs, la prise des photographies, la liaison d'infanterie, l'organisation d'un service de renseignements spécial... Ce furent les jeunes officiers d'artillerie accourus dans l'aviation, nouvel observatoire indispensable à leurs batteries, qui mirent sur pied cette tâche délicate : le capitaine Morisson



Dessin de Marcel Jeanjean.

EN ÉCOLE. — PREMIER ENTHOUSIASME

et le lieutenant Molinié en Champagne, les lieutenants Baulier et de Gibergues à Verdun, le capitaine de Miribel, les lieutenants Routy, Fageol, Watteau, Balleyguier, Ayral, en Artois.

Leurs essais permettent d'établir, en août 1915, le premier règlement sur l'observation aérienne qui, en fixant à tous les exécutants : aviateurs et artilleurs, les règles communes à suivre, devait amener l'utilisation souple et simultanée de grandes quantités d'avions dans la bataille.

C'est également dans ces batailles que l'aviation de bombardement intervient pour la première fois d'une façon méthodique avec des unités spécialisées. Nos quatre premières escadrilles de bombardement (type Voisin) ont été réunies sous les ordres du commandant de Goys en un groupe composé avec des éléments d'élite : le capitaine Challe, un des pilotes les plus éblouissants de l'aviation par son adresse, son ardeur, son ascendant personnel; le lieutenant Féquant, calme et intrépide ; le lieutenant de vaisseau de Laborde, digne de ses camarades de Dixmude ; les lieutenants de la Morlais, Mouchard, Coutisson, Do-Hu, Patridge ; les pilotes Marc Bonnier, Bunau-Varilla... Il faudrait citer tous les pilotes du groupe !

Ces escadrilles attaquent systématiquement sur les arrières du champ de bataille les points vitaux de l'adversaire : bivouacs de Somme-Py, gares de Challerange, de Vouziers, de Thiaucourt, de Conflans. Les nombreuses batteries de D. C. A. que l'ennemi concentre pour la défense de ces points sont la meilleure preuve de la crainte inspirée par nos bombardiers. Dès que leur présence n'est plus nécessaire dans la bataille, nos escadrilles, en représailles des bombardements allemands, se lancent sur Carlsruhe, Ludwigshafen et la vallée de la Sarre. Ces expéditions au cœur de l'Allemagne provoquent un émoi intense chez l'ennemi qui se voit obligé de consacrer des moyens et des effectifs très importants à la défense aérienne de son territoire.

C'est au cours de l'expédition sur Ludwigshafen que le commandant de Goys resta, par suite d'une panne, en territoire ennemi. Il devait s'évader en 1917 et venir reprendre aussitôt sa place dans l'aviation de bombardement.

Mais déjà chacun des adversaires s'efforce d'entraver l'aviation ennemie en lançant sur elle de véritables avions de chasse.

Grâce à la supériorité technique que nous donnent le Morane-Parasol et le tir à travers l'hélice imaginé par Garros, nous avons au début un avantage marqué. Garros dans le Nord, Pégoud à Belfort ouvrent avec intrépidité l'ère des combats aériens et descendent en flammes plusieurs de leurs adversaires. Malheureusement, nous perdons presque aussitôt ces deux admirables pilotes : Garros par suite d'une panne chez l'ennemi, Pégoud dans un combat aérien.

Ainsi, pendant les premières opérations de 1915, l'aviation applique et perfectionne ses divers modes d'action : observation, bombardement, chasse.

Elle est d'ailleurs guidée et stimulée dans son essor par le Haut Commandement qui perçoit l'importance du rôle qu'est appelée à jouer cette arme nouvelle.

Le général Joffre appuie de son autorité le commandant Barès.

Le général de Castelnau visite souvent ses aviateurs, les encourage, les remue au besoin avec sa bonhomie habituelle. Le général Foch les manie différemment. Il les réunit sur leur champ d'aviation; et, avec des gestes lumineux à l'appui, il leur rappelle les principes, leur montre le but à atteindre :

« Pas de bataille sans artillerie, pas d'artillerie sans aviation, dit-il aux escadrilles d'observation.

« Permettre aux siens de voir et boucher l'œil de l'ennemi, dit-il aux chasseurs.

« Pas trop de rêves lointains, tout le monde dans la bataille, dit-il aux bombardiers. »

Il est toujours le grand chef, dont les images puissantes gravent la doctrine dans les esprits.



Batailles d'automne. — C'est avec une aviation d'observation déjà homogène et entraînée que se livrent les grandes batailles de septembre, en Artois et en Champagne.

En Artois, les escadrilles de la 10e Armée sont sous les ordres du commandant Fougeroux, secondé par le capitaine Orthlieb.

En Champagne, celles de la 2e Armée sont sous les ordres du capitaine de Saint-Quentin, secondé par le capitaine Mollard, et celles de la 4e Armée sous les ordres du commandant Guillabert, secondé par le capitaine Varaigne.

Elles sont groupées par secteurs correspondant aux différents Corps d'Armée d'attaque, et installées sur des terrains soigneusement aménagés. De bonnes liaisons téléphoniques les relient au Commandement et à l'artillerie.

Ces excellentes dispositions permettent à l'aviation de donner son plein rendement.

En Artois, de Miribel, Routy, Fageol, Ayral traquent les batteries allemandes à l'est de Lens ; plus au sud, Watteau et Balleyguier règlent notre artillerie autour d'Arras. Ils sont protégés contre les Fokker par les Nieuport de du Peuty, Turin, et Dusseigneur. En Champagne, de Peyrecave, Verdurand, Weiller, d'Amécourt, Baulier, de Gibergues règlent nos grandes lignes d'artillerie, tandis que Quillien, de Beauchamp, Boucher, d'Harcourt explorent sur Rethel, Vouziers, et s'attaquent aux avions ennemis.

L'aviation de bombardement, constamment renforcée par du personnel d'élite : le lieutenant de vaisseau Cayla, les capitaines Bousquet, Gonnet, Thomas, les frères Séjourné, les mitrailleurs de Losque, Corroen..., avait été portée à quatre groupes. Trois d'entre eux, sous les ordres du commandant Roisin, interviennent en Champagne et attaquent les arrières ennemis ; le quatrième, sous les ordres du capitaine Faure, prend part à la bataille d'Artois en bombardant les gares de débarquement, les gros dépôts de munitions et les batteries éloignées.

1916: L'effort technique. — L'aviation de 1915 venait de donner une belle mesure de sa vitalité ; mais son matériel, à peine vieux de six mois, se trouve cependant déjà démodé avant la fin de l'année, par suite de l'apparition de nouveaux avions allemands de performances supérieures.

Sans compter le Fokker de chasse, l'ennemi a, en effet, mis en service des avions d'observation Aviatik et Albatros 160 HP, avec tourelle et mitrailleuse, qui constituent des engins de combat sérieux. Nos G. 3 et Farman sont sans défense contre eux : nos Voisin leur sont également inférieurs et ils subissent dans plusieurs combats des pertes sévères (9 avions au cours d'une seule expédition sur Sarrebrück en août 1915). Les Morane 80 HP soutiennent difficilement la lutte.

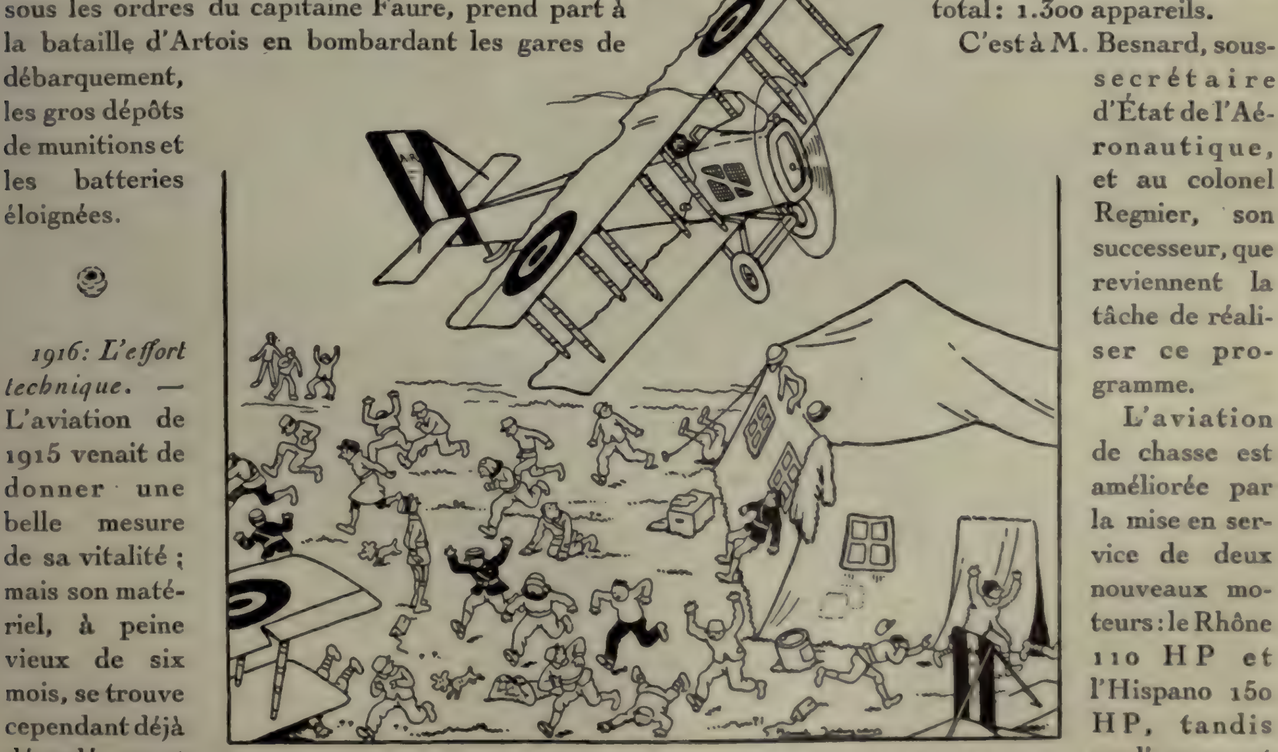
D'autre part, on sait que les Allemands étudient un nouvel avion de chasse plus puissant : l'Albatros D. 3.

Si elle ne reçoit pas rapidement un matériel amélioré, notre aviation risque donc de se voir prochainement paralysée.

Dans le cours de novembre 1915, le général Joffre indique à l'Intérieur le nouveau programme à réaliser : il précise les qualités nouvelles à donner aux avions et il demande l'augmentation de leur nombre : 62 escadrilles d'observation, 31 escadrilles de bombardement et, pour la première fois, 25 escadrilles de chasse. Au total : 1.300 appareils.

C'est à M. Besnard, sous-secrétaire d'État de l'Aéronautique, et au colonel Regnier, son successeur, que reviennent la tâche de réaliser ce programme.

L'aviation de chasse est améliorée par la mise en service de deux nouveaux moteurs : le Rhône 110 HP et l'Hispano 150 HP, tandis que l'armement est perfection-



Dessin de Marcel Jeanjean.

EN ÉCOLE. — UN LACHÉ

né par l'installation du tir synchronisé à travers l'hélice.

Mais les aviations d'observation et de bombardement ne réalisent que des progrès insignifiants, et l'année 1916 nous laisse encore en état de sérieuse infériorité.



LES OPÉRATIONS

Verdun. — Aux Armées, l'hiver 1915-1916 avait été une période d'instruction intensive. Groupés dans trois centres d'études, à Amiens, Châlons, Mirecourt, artilleurs, aviateurs, fantassins avaient travaillé en liaison intime, perfectionné leurs méthodes et complété leurs règlements.

Lorsque le canon de Verdun vint, le 21 février 1916, interrompre cette vaste école, celle-ci avait déjà porté ses fruits et elle rendait à la bataille un personnel mieux instruit.

Verdun, c'est la bataille défensive, imprévue, avec toutes ses infériorités.

Dès le premier jour d'attaque (21 février), notre unique centre d'aviation de Verdun, pris sous le feu, est rendu intenable ; nos rares avions de Corps d'Armée et de chasse sont submergés par les Fokker et les Albatros concentrés en Woëvre. Impossible de donner une aide aérienne, un réconfort à nos troupes bousculées ; impossible d'interdire les incursions des avions de bombardement ennemis sur Bar-le-Duc ; aucun abri sur les médiocres terrains hâtivement reconnus dans la région de Souilly, que recouvre la neige et que bat un vent glacial. Tout est à faire au milieu de la bataille qui prend une violence inouïe, au milieu des nouvelles tragiques et de l'hostilité de l'hiver.

Le commandant Barès, envoyé à Verdun pour y prendre le commandement de l'aviation sur le champ de bataille, se hâte d'y amener des moyens, en puisant sur l'ensemble du front français. Il y appelle des chefs allants et énergiques : le commandant de Rose, les capitaines du Peuty, Dorsemaine, Vuillemin, ainsi que les meilleurs éléments de la chasse : l'escadrille 23 (Quillien, de Beauchamp), l'escadrille 3 (Brocard, Guynemer, Deullin...), Nungesser, Navarre, Turin, Dusseigneur...

En même temps, arrivent les escadrilles d'observation : la F. 1 avec son lot d'officiers déjà réputés (capitaines Fuzier et de Miribel, lieutenants Routy, Fageol, Brediam, Berlioz, Maitre); la C. 4 conduite par Watteau; la F. 19 par Jambois et Plantier.

Toutes les escadrilles de chasse sont campées au terrain de Bar-le-Duc, sous les ordres du commandant de Rose, qui lance aussitôt ses avions dans la mêlée en patrouilles compactes, prend la tête des plus importantes; et, avec la plus belle des opiniâtretés, tient d'abord en échec, puis rejette définitivement dans leurs lignes, les escadrilles allemandes.

C'est là que le prestigieux Navarre donne toute sa mesure. Au bout de très peu de jours, son avion rouge aux acrobaties éblouissantes est universellement connu. Les Allemands l'évitent; les Français se sentent en tranquillité dans son voisinage. Là aussi continuent à se distinguer Quillien, de Beauchamp, Guynemer, Deullin.

L'aviation de bombardement s'était également jetée dans la bataille, mais l'infériorité de ses



DE LA TOUR, DEULLIN, HEURTEAUX, GUYNEMER
Photo prise en août 1916.



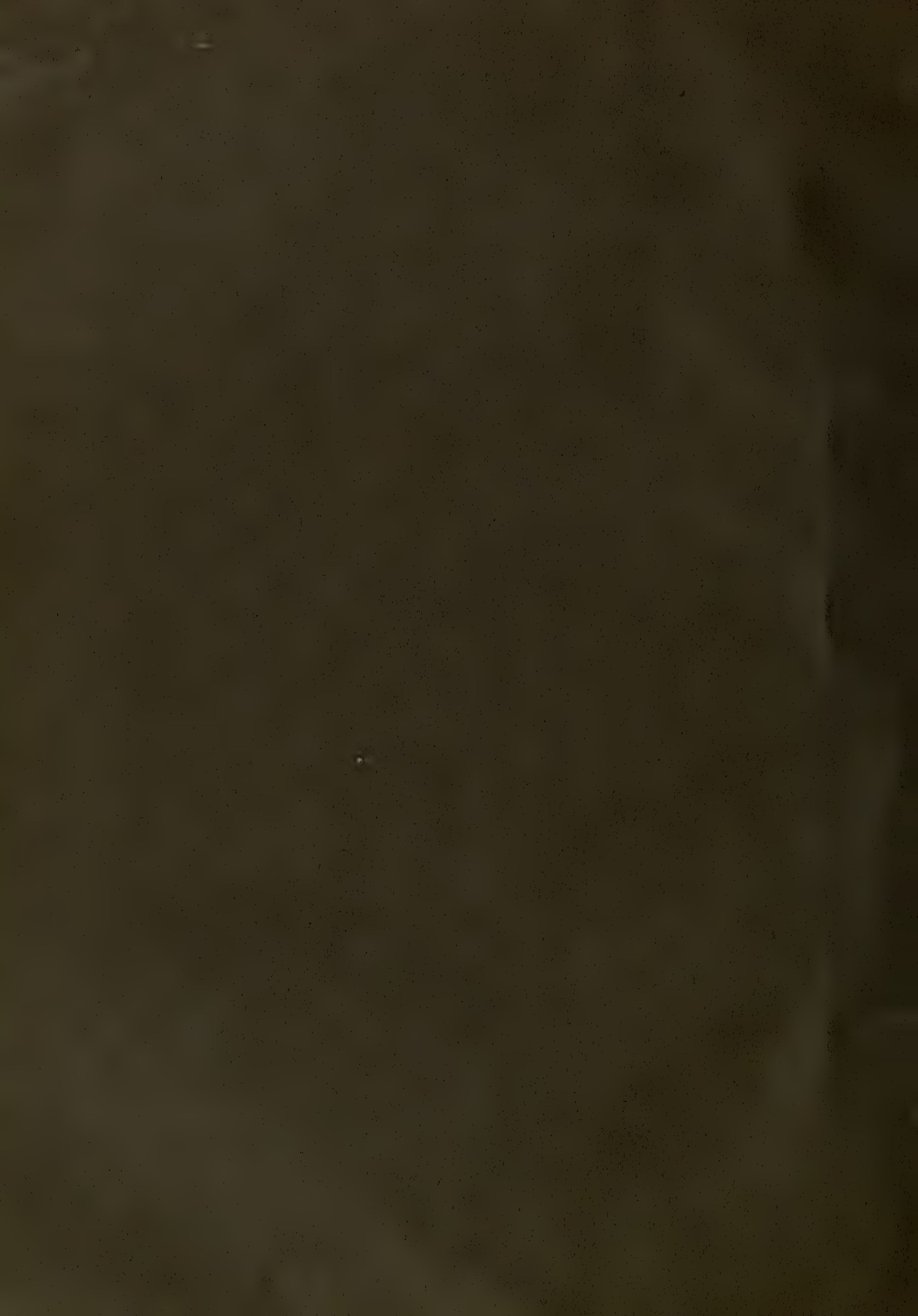
LA VIE D'ESCADRILLE. — LA RECONNAISSANCE VA PARTIR

Aquarelle de *Marcel Jeanjean*

LES OPÉRATIONS




SALM
2A2



« Voisin » ne lui permit pas de s'y maintenir. C'est là que son chef, le commandant Roisin, trouva une mort glorieuse en combat aérien.

Les escadrilles d'observation avaient été groupées en secteurs correspondant aux secteurs de défense : Poivre, Vaux, Douaumont, Verdun, les Éparges. Elles survolent immédiatement les lignes; et au milieu des combats contre les avions ennemis, elles accrochent nos batteries à leurs objectifs, photographient le terrain, assurent la liaison d'infanterie. Leur tâche est extrêmement pénible, en raison de l'infériorité de leur matériel; et, seule, la valeur exceptionnelle des équipages et l'ascendant progressivement pris sur l'ennemi par notre aviation de chasse, leur permettent d'accomplir leurs missions.

De son ascendant, notre aviation de chasse allait donner un exemple à l'attaque de Douaumont. Le commandant Barès avait projeté, pour aveugler l'ennemi, de faire brûler tous ses drachens ayant des vues sur notre offensive.

Le matin de l'attaque, sous la protection de quelques patrouilles légères, 8 Nieuport, munis chacun d'une fusée due à l'ingéniosité du lieutenant de vaisseau Leprieur, sont lancés sur les ballons ennemis. Moins de trente minutes plus tard, 6 des drachens brûlent; et, pour la première fois depuis le début de la campagne, nos troupes effectuent leur attaque sous un ciel complètement libéré de ces observatoires aussi inesthétiques qu'indiscrets.

Comme presque toute l'Armée française, presque toutes les escadrilles passèrent à Verdun, qui devint ainsi la sévère école où se forgea progressivement la future aviation de la Somme.



La Somme. — La Somme, c'est la bataille offensive avec tous ses avantages : concentration de nombreuses escadrilles, installations parfaites dans des terrains soigneusement choisis, préparés et reliés; étude préalable des secteurs d'action; liaison avec le Commandement et avec les troupes; bénéfice de la surprise.

Tout en maintenant provisoirement à Verdun les escadrilles de combat nécessaires pour donner le change à l'ennemi, le Commandement réunit à Cachy, sous les ordres du capitaine Brocard, le groupe de chasse N° 1, qui devait acquérir tant d'éclat dans la suite de la campagne et qui comprenait des éléments hors de pair : le silencieux et ardent Guynemer, le « Chevalier de l'Air » dont toutes les pensées, toutes les actions étaient tendues vers la seconde où, avec son avion soigneusement réglé, armé, perfectionné, il jaillirait comme un éclair à 10 mètres de l'ennemi et le foudroierait; l'exubérant de la Tour qui menait le combat en vrai cavalier : Heurteaux et Deullin, calmes, modestes, mais prompts comme l'éclair; Dorme, un boulet; Ménard, un chef rapide, audacieux et réfléchi; Pinsard, à la tête et au cœur chauds; et tous leur émules : de Rocheford, Chainat, Sauvage...

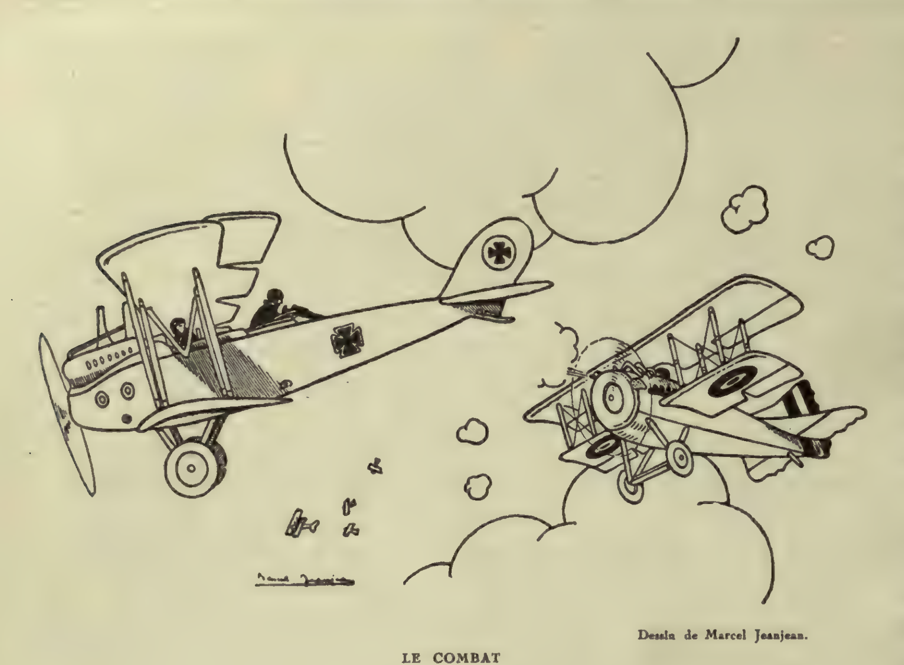
Le 1er juillet, cet escadron d'élite est lancé sur l'ennemi. En quelques instants, presque tous les drachens sont brûlés; et, en quelques jours, la plupart des avions ennemis descendus. Notre maîtrise absolue de l'air est acquise et nous la garderons pendant plusieurs semaines.

Grâce à cette circonstance, l'aviation d'observation peut accomplir sa mission d'une façon parfaite, ainsi que cela était d'ailleurs indispensable dans cette bataille conçue sur l'écrasement méthodique, par le canon, de tous les obstacles ennemis. « L'artillerie » avait « l'aviation » demandée par le



Dessin de Marcel Jeanjean.

EN ESCADRILLE. — LE SPAD À CAPOTE



LE COMBAT

Dessin de Marcel Jeanjean.

avions ne peuvent plus s'aventurer isolément sur les lignes : ils doivent désormais opérer groupés par patrouilles, et leur action est souvent entravée par l'ennemi. La maîtrise de l'air n'existe plus au sens strict du mot. Par des concentrations d'avions inopinées, aux heures et aux points intéressants pour lui, chacun des deux adversaires se ménage une supériorité aérienne momentanée.

La bataille de la Somme se prolonge ainsi jusqu'à la fin d'octobre, les deux aviations de chasse adverses se mesurant chaque jour avec des chances diverses ; l'aviation d'observation, dotée d'appareils périmés, accomplissant ses missions dans des conditions chaque jour plus difficiles. C'est dans cette seconde période de la bataille que nous subissons les pertes les plus douloureuses : Ayral est tué avec son fidèle pilote, le sergent Deperi, au cours d'une liaison d'infanterie devant Bouchavesnes ; d'Amécourt, réglant sur les batteries lointaines, tombe en flammes auprès du bois Saint-Pierre-Vaast : Challe trouve une mort glorieuse en accomplissant vers Sailly-Sailli-

général Foch en 1915. Les grands noms de l'aviation d'observation se retrouvent au récit de chaque attaque : le capitaine Ayral éclaire les troupes du 20e Corps dans leurs assauts sur Curlu et Maurepas; l'escadrille Genain éclaire le Corps colonial sur les plateaux d'Herbicourt; Vuillemin et sa remarquable escadrille qui comprend Moulines, de Lubersac, de Kerraoul, Fournier accompagnent toutes les offensives du 2e Corps d'Armée dans la région de Berny ; de Miribel, Fageol, Leduc règlent plus au sud l'artillerie du 21e Corps d'Armée.

Plus jamais pendant la guerre, l'aviation d'observation ne connaîtra une aussi complète liberté d'action et ne pourra atteindre la même perfection dans son travail.

Dans le courant du mois d'août, en effet, les Allemands parviennent à ramener sur la Somme une grande partie de leur aviation retirée de Verdun ; et bien que nous ayons de notre côté rappelé également les escadrilles Féquant, d'Harcourt et l'escadrille américaine « La Fayette », la lutte aérienne devient dure. Nos



Dessin de Jean Lefort.

LES MORTS

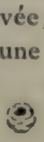
sel une mission particulièrement difficile qu'il s'était réservée; l'adjudant Prince, une des plus belles figures de l'escadrille La Fayette, tombe quelques jours après.

Pendant cette même période, nous perdions en Champagne et à Verdun quelques-uns de nos aviateurs les plus admirés; le maréchal des logis de Terline qui, pour abattre sûrement un avion allemand venu sur Châlons, le 27 juillet, se jette à corps perdu sur lui et l'entraîne dans sa mort; Brindejonc des Moulinais, que la gloire avait laissé modeste et qui dans son âme délicate ne rêvait que sacrifice à son pays, tombe à Verdun, le 20 août; le capitaine de Beauchamp, qui résumait en lui les plus belles qualités françaises, tombe à son tour le 10 novembre.

L'action de notre aviation dans la bataille de la Somme produisit cependant sur notre adversaire une impression très profonde. Il se hâta donc de réorganiser cette arme en mettant à sa tête le général von Hoeppner, en pressant le perfectionnement du matériel et en augmentant le nombre des escadrilles.

Aussi, en 1917, l'aviation française va-t-elle trouver devant elle une aviation ennemie entièrement rénovée; et elle devra, pour la tenir en échec, mener une lutte tenace et ardue.

Dessin de Marcel Jeanjean.
SUR LES LIGNES




1917 : L'effort technique. — Transformer complètement nos avions d'observation en augmentant leur vitesse et en améliorant leur champ de tir, sous peine de les vouer à une impuissance complète; remplacer tous les Nieuport par des Spad; améliorer la vitesse, le plafond et l'armement de ceux-ci et doubler le nombre des escadrilles de chasse pour avoir la maîtrise de l'air aux moments opportuns; hâter la réalisation de l'avion de bombardement de jour; créer un avion de bombardement de nuit, telles sont les bases du programme établi par le commandant du Peuty (programme de 2.600 avions), lorsque celui-ci fut appelé comme chef du Service Aéronautique au Grand Quartier Général, après que le départ du général Joffre eût entraîné celui du lieutenant-colonel Barès (février 1917).

Ce fut à M. Daniel Vincent, nommé sous-secrétaire d'État à l'Aviation, que revint la réalisation de ce programme. Les travaux déjà entrepris sous son prédécesseur, le colonel Régnier, furent continués avec la plus grande activité; mais en raison des délais inéluctables qui accompagnent la construction d'un nouveau matériel d'aviation, il ne fut possible d'envoyer aux Armées au début de 1917 que des A. R., des Sopwith, des Letord dont les performances étaient à peine suffisantes, eu égard aux progrès des avions de chasse ennemis.

De même, le matériel du bombardement de jour et de la chasse ne fut amélioré qu'à la fin de 1917 avec l'apparition du Bréguet de bombardement et la mise au point de l'Hispano 220 HP.

Quant à l'aviation de nuit, elle resta médiocrement équipée avec ses antiques Voisin et quelques Caproni.

Ainsi, c'est avec une bonne aviation de chasse montée partie en Spad, partie en Nieuport, et avec une aviation d'observation dotée d'appareils médiocres, que nous devions affronter dans la bataille de l'Aisne, et plus tard dans les Flandres, les Albatros D. 5. 220 HP et les Siemens-Schuckert nouvellement mis en service. La lutte allait être sévère.



LES OPÉRATIONS :

L'Aisne, les Flandres. — Pourtant, dans ces deux batailles de l'Aisne et des Flandres, où l'ennemi prévenu nous attendait, notre aviation de chasse, comprenant les groupes Brocard, Féquant et Ménard, réunis au sud de Fismes sous les ordres

du commandant Le Révérand, se montra plus mordante et plus dévouée que jamais. De son côté, malgré des pertes sensibles, notre aviation d'observation se multiplia pour remplir sa tâche malgré l'infériorité de son matériel.

Mais le sort de l'aviation est lié à celui des troupes qui combattent à terre. Ses efforts n'ont de vraie récompense que si l'infanterie est victorieuse ; sinon, ses succès partiels disparaissent dans l'échec général dont elle partage l'amertume. C'est ce qui se produit sur l'Aisne où la belle attitude de l'aviation dans la bataille ne fut pas toujours reconnue par les autres armes, obsédées par le mitraillage matinal de quelques avions ennemis.



LE MARÉCHAL FOCH VISITE UNE ESCADRILLE
LEVASSOR, Gal WEYGAND, FOCH, MAHIEU

Cependant, notre aviation n'avait pas reculé devant les sacrifices ; et, en moins de trois semaines, du 15 avril au 8 mai, 60 de nos appareils étaient tombés dans la bataille. Certaines de ces pertes étaient particulièrement lourdes : Dorme, qui jusqu'alors semblait invulnérable, les capitaines René Doumer, du Plan, Le Cour Grandmaison, le lieutenant de Gibergues.

Dans le même laps de temps nous abattions, il est vrai, 70 avions ennemis, dont 28 dans nos lignes.

Plus tard, dans les Flandres, l'aviation de notre 1re Armée, et en particulier notre 1er groupe de chasse, tint à l'honneur de se montrer aussi valeureuse que les escadrilles britanniques du général Trenchard, à côté desquelles elle combattait. C'est là que, par ses nombreuses victoires, le lieutenant Fonck commença à se classer parmi nos chasseurs d'élite.

Mais, là aussi, nous eûmes à subir des pertes douloureuses, et particulièrement celle du capitaine Guynemer, disparu le 11 septembre en combat aérien, sans que son corps ait jamais pu être arraché au mystère du champ de bataille.

Ainsi 1917 avait été extrêmement sévère pour notre aviation ; mais l'apparition annoncée d'un nouveau matériel, à hauteur des exigences de la lutte, devait avant la fin de l'année raffermir tous les espoirs et toutes les volontés.

TROISIÈME PHASE

(Mars-novembre 1918)

L'effort technique. — L'hiver 1917-1918 fut une période de travail technique particulièrement intensif. Chacun sentait que les batailles de 1918 seraient décisives et qu'il était capital de s'y présenter avec des moyens aussi puissants, aussi parfaits que possible.

A l'intérieur, sous l'impulsion de M. Dumesnil, devenu sous-secrétaire d'État à l'Aéronautique en septembre 1917 ; de M. Loucheur, ministre de l'Armement ; du colonel Dhé, directeur de l'Aéronautique Militaire ; du modeste et savant commandant Caquot, chef de la Section Technique, la mise au point des avions nouveaux est activement poussée et la fabrication en grandes séries est organisée. Le personnel employé aux fabrications de l'aviation et à la marche des établissements est porté à 120.000 hommes. Il atteindra 180.000 hommes en novembre 1918. Aussi les Spad de chasse 220 HP, les Bréguet de bombardement de jour, les triplaces R. II de protection, les Salmson et les Bréguet d'observation parviennent-ils en abondance au front dès les premiers mois de 1918.

Aux Armées : le général Duval, auquel le géné-

ral Pétain a confié la direction supérieure de l'Aéronautique avec mission d'en faire une arme puissante, porte le programme des avions à 4.000, organise les grosses unités aériennes, les dote de nouveaux règlements, les entraîne dans les camps d'instruction et prépare leur concentration rapide sur les différents points intéressants du front.

Les opérations : La bataille de France. — Au mois de mars 1918, nos escadrilles d'observation sont auprès de leurs grandes unités.

Le gros de notre aviation de combat (24 escadrilles de chasse et 15 escadrilles de bombardement de jour) constitue 2 groupements :

Le groupement Ménard (Escadres 1 et 12) à Villeneuve-les-Vertus, en Champagne.

Le groupement Féquant (Escadres 2 et 13), dans la région au sud de Soissons.



L'AVION DE 1918, LE BREGUET

Ce dispositif permettait la concentration rapide de nos escadres sur l'un quelconque des points du front où la bataille était attendue : entre l'Oise et l'Argonne.

Le 21 mars, les Allemands déclenchent sur les Anglais leur grande offensive finale. D'un seul assaut, ils rompent le front entre Saint-Quentin et la Fère, et précipitent par cette large brèche de 40 kilomètres les Armées Marwitz et Hutier dans la direction de Montdidier-Paris.

Par suite de l'écrasement complet de l'Armée anglaise du général Gough, il ne reste plus dans cette région aucune troupe capable de s'opposer à l'avance de l'ennemi. L'heure est angoissante. Le général Pétain qui, depuis plusieurs mois, a envisagé l'éventualité de l'aide à donner aux Armées anglaises, dirige immédiatement vers la Picardie ses premières divisions disponibles ; mais il leur faut plusieurs jours pour arriver, tandis que chaque heure déverse des flots d'Allemands sur les routes libres de notre capitale.

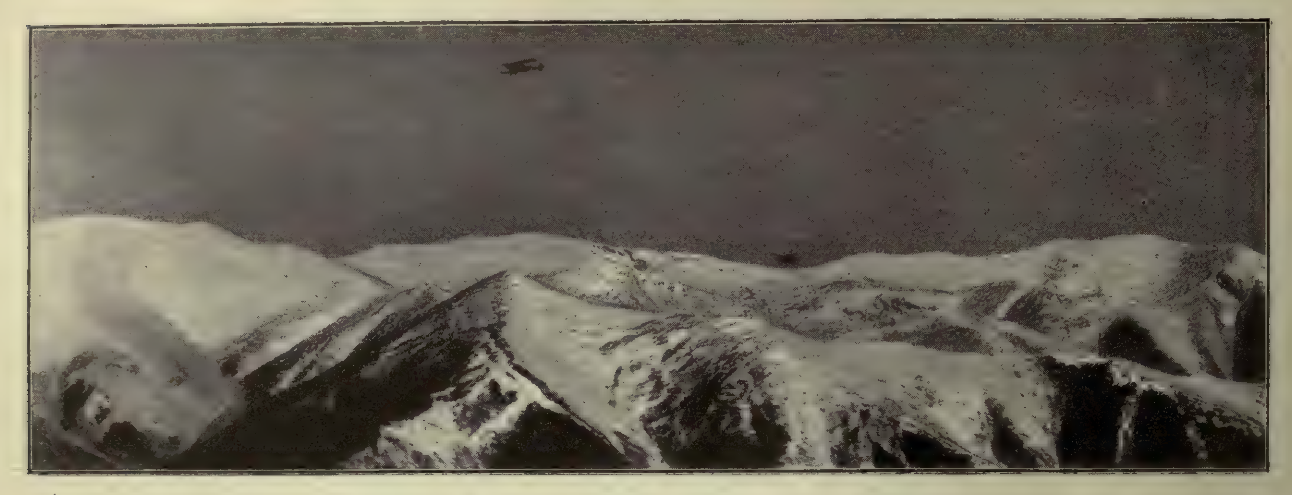
C'est alors qu'il fait appel à l'arme rapide par excellence, à l'aviation. Il donne l'ordre au groupement Ménard de gagner immédiatement la région de Breteuil et de retarder, par tous les moyens, l'avance des troupes ennemies.

En quelques heures, les avions du commandant Ménard et du commandant Vuillemin sont sur leurs objectifs, mitraillent ou bombardent sans répit les épaisses colonnes allemandes.

Ces centaines d'avions, renouvelant leurs attaques à très faible altitude sur des masses ennemies à découvert, y causent des troubles très sérieux qui nous font gagner le temps nécessaire pour le rétablissement du front continu.

Tout en combattant ainsi, le groupement Ménard et le groupement Féquant, qui est venu le renforcer, sont obligés de changer fréquemment de terrain, de déplacer leurs parcs, de modifier leurs ravitaillements. Ils le font avec une souplesse remarquable ; et c'est grâce à cette mobilité qu'ils peuvent faire sentir sans interruption leur si précieuse intervention dans la bataille.

Dans les premiers jours d'avril, l'avance allemande est enrayée, les lignes se stabilisent, les troupes s'enterrent, et les gros objectifs offerts par les troupes en mouvement disparaissent. Les groupements Ménard et Féquant orientent alors leurs attaques contre l'aviation allemande en bombardant les terrains de la région de Cappy et de



RECONNAISSANCE AÉRIENNE AU-DESSUS DES MONTS BABA EN MACÉDOINE

Nesles, et en effectuant de nombreuses patrouilles de chasse sur le front Amiens-Noyon.

Survient l'attaque allemande du 27 mai sur le Chemin-des-Dames. Les groupements Ménard et Féquant, réunis depuis le commencement de mai en une division aérienne sous les ordres du général Duval, se transportent rapidement vers la nouvelle bataille. Dès le 27, le groupement Féquant se rend à Cramaille (nord-ouest de Château-Thierry) en bombardant et mitraillant au passage les colonnes allemandes qui ont franchi l'Aisne. Le 29 mai, le groupement Ménard atterrit dans la région du Plessis-Belleville, et il entre immédiatement en action vers Soissons.

A partir de ce moment, partout où la bataille se rallume, on voit apparaître presque instantanément la masse des 400 avions de la division aérienne. Cette division accourt ainsi successivement aux batailles de Compiègne au mois de juin, de Champagne au mois de juillet, de Picardie au mois d'août, de Saint-Mihiel au mois de septembre, de Champagne-Argonne au mois d'octobre.

Dans toutes ces batailles, elle s'acharne d'abord contre les troupes ennemies visibles afin de renforcer l'action de nos troupes de terre, puis elle prend à partie l'aviation adverse, d'ailleurs mordante et tenace, et elle poursuit sans relâche sa destruction.

Trois exemples donnent une physionomie exacte des principaux modes d'action de la division aérienne pendant ce dernier et gigantesque assaut de 1918; ce sont : le bombardement du ravin de Savière, en juin; celui des ponts de la Marne, en juillet; l'expérience de Conflans, en septembre.

1° Bombardement du ravin de Savière. — Le 4 juin 1918, la 10e Armée défend le front à l'est de la forêt de Villers-Cotterets. Dans ce pays coupé par de profonds ravins, l'ennemi a de grandes facilités pour préparer silencieusement des attaques qui échappent aux contre-préparations de notre artillerie.

Le commandant Ménard s'est, conformément à son heureuse habitude, rendu en liaison auprès des divisions d'infanterie. Il apprend à la 128e division que d'importants rassemblements ennemis préparatoires à une attaque ont eu lieu dans la vallée de la Savière. Il prend aussitôt l'initiative de déclencher deux groupes de bombardement et un groupe de combat sur cet objectif.

Deux heures après, nos escadrilles volant à très faible altitude se trouvent au-dessus des rassemblements ennemis qu'ils couvrent de dix tonnes de bombes et qu'ils attaquent à la mitrailleuse. Les Allemands, subissant de grosses pertes, se rejettent en désordre dans le bois à l'est du ravin.

2° Bombardement des passages de la Marne, le 15 juillet 1918. — Le 15 juillet 1918, l'ennemi, arrêté net en Champagne, est parvenu à franchir la Marne à l'est de Dormans.

Le Commandement décide de favoriser la contre-attaque, qu'il lance de ce côté, en concentrant toute l'aviation disponible sur les ponts et passerelles utilisés par les Allemands.

Dès le matin, les deux escadres de bombardement (Vuillemin et de la Morlais), partant de la

région de Champagne, sont dirigées sur les passages de la rivière. Nos bombardiers constituent une masse imposante de plus de cent avions ; ils attaquent leurs objectifs à 400 mètres d'altitude, détruisent deux passerelles, interrompent les travaux des pontonniers, blessent mortellement un général du génie allemand et jettent le désordre dans les troupes ennemies rassemblées aux bords de la rivière.

L'après-midi, dès que leurs avions ont de nouveau pu être armés de bombes, nos escadres repartent à l'attaque et tiennent les passages sous le feu jusqu'à l'arrivée de l'artillerie française.

L'escadre de chasse n° 2 (Dusseigneur), laissant à l'escadre n° 1 (Ménard) le soin de maîtriser l'aviation adverse, renforce l'action du bombardement en attaquant à la mitrailleuse les troupes et les convois sur les ponts.

Pendant cette journée du 15 juillet, les escadrilles de la division aérienne ont ainsi effectué plus de 700 sorties, lancé 45 tonnes de bombes et abattu 24 avions et drachens ennemis.

5° *L'expédition de Conflans, 15 septembre 1918.* — Le groupe de bombardement n° 4, stationné à Saint-Dizier reçoit, à 9 heures du matin, l'ordre d'aller bombarder la gare de Conflans où se manifeste une grande activité. Malgré le mauvais temps, le départ a lieu ; mais le groupe est dissocié par les nuages et l'escadrille Jannekeyn, comprenant 8 avions, se trouve bientôt seule à marcher vers Conflans.

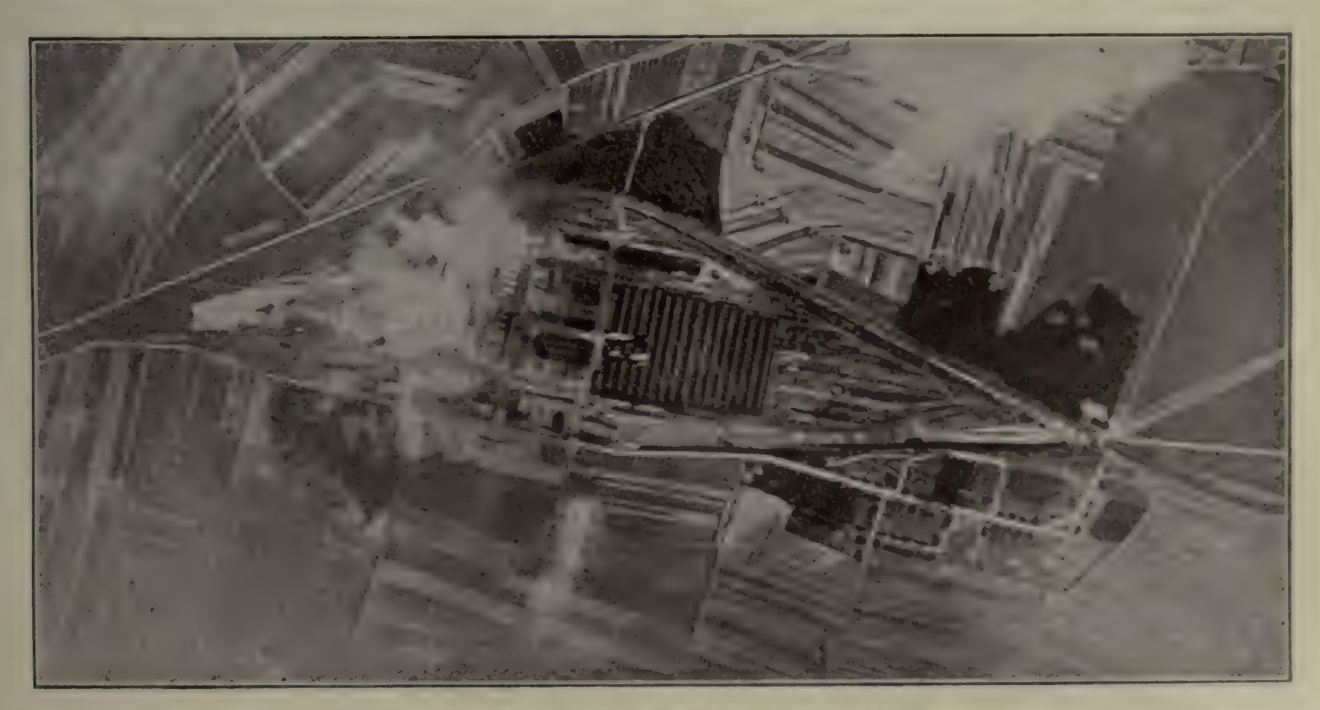
Son chef décide, malgré l'apparition de plusieurs patrouilles ennemies, de continuer sur le but pour accomplir sa mission.

A l'aller, il ne perd qu'un avion ; mais au retour il est violemment attaqué par une quinzaine d'avions ennemis.

Trois de nos avions sont atteints par les balles incendiaires, mais leurs équipages continuent à se battre, splendides au milieu des flammes, et mettent en feu 2 avions ennemis ; puis avant de tomber ils disent adieu de la main à leur escadrille. Leurs noms méritent d'être cités : ce sont les lieutenants Calbert, Vilette, les caporaux Valat et Mestre. Les autres avions serrent la formation et continuent à se battre ; un cinquième avion prend feu tandis qu'un autre adversaire tombe également. De nouveau, l'escadrille serre les rangs et soutient la lutte jusqu'à 3 kilomètres des lignes.

L'escadrille Jannekeyn avait subi des pertes sévères, mais elle avait accompli sa mission de bombardement et abattu 4 avions ennemis.

Cette opération montre quelle audace, quel



BOMBARDEMENT, PAR AVION, DE THIONVILLE EN JUIN 1918
(Au milieu du cliché deux bombes viennent d'être lâchées)

esprit de discipline et de sacrifice animaient nos bombardiers en 1918.

Honneur à Eux ! Ils ont donné l'exemple des plus belles vertus de la race.



Au mois d'octobre, la division aérienne se préparait à gagner la Lorraine pour y participer à l'offensive décisive préparée dans ce secteur.

Avant son déplacement, elle reçoit l'ordre de bombarder l'ennemi en retraite au nord de la Meuse, et elle lance ses escadrilles à plus de 50 kilomètres en arrière des lignes, jusqu'à Marienbourg où les troupes allemandes refluent en désordre.

Cette opération s'effectue sans difficulté. Elle devait être le dernier bombardement aérien de la guerre, car quelques jours plus tard l'armistice était signé.



A LA SORTIE D'UNE MER DE NUAGES EN SERBIE

De son côté, notre aviation de bombardement de nuit avait, malgré l'insuffisance de son matériel, participé avec ténacité à toutes les batailles. Sous les ordres du commandant Chabert et du commandant Laurens, elle avait concentré ses attaques :

— Sur les grandes voies ferrées de rocade qui desservent le front ennemi : la ligne Hirson-Mézières-Longuyon et la ligne Laon-Attigny-Vouziers ;

— Sur les grands dépôts de munitions allemands dont elle fait sauter un des plus importants, celui du bois Claquedents, près d'Amifontaine. C'est au cours d'un de ces bombardements à faible altitude qu'est tué le capitaine Mahieu, un des pilotes les plus admirés par son intrépidité et ses hautes qualités morales;

— Sur les objectifs du champ de bataille. Elle soumet ainsi à des bombardements massifs et ininterrompus les troupes allemandes engagées dans la poche de Château-Thierry. Pendant plusieurs semaines, les carrefours de Fère-en-Tardenois, Fisme, Ville-en-Tardenois, points de passage obligés des ravitaillements ennemis, sont bombardés chaque nuit; les troupes allemandes, constamment survolées, ne connaissent plus de vrai repos. L'aviation de nuit coopère ainsi d'une façon très sérieuse à l'usure physique et morale qui devait conduire l'adversaire à l'effondrement du 11 novembre.

L'action, par grandes unités, de notre aviation de combat ne doit pas faire oublier le mérite des exploits individuels, car ce sont eux qui, en 1918, continuent à entraîner la masse. Parmi ces exploits, il convient de citer les belles victoires de Fonck dont la plus éclatante fut celle du 9 septembre où, sur le front de Champagne, il abattit en quelques instants six avions ennemis.

Cette bataille de France à fronts mouvants avait un instant surpris notre aviation d'observation. Il ne lui était plus possible, comme dans la guerre de position, d'entrer en entente préalable avec les batteries et de préparer minutieusement son travail sur des photographies ou des plans directeurs.

Il fallait agir vite, saisir des occasions toujours fugitives, et pour cela adopter des procédés simples qui permissent à tout avion apercevant un objectif de le faire prendre immédiatement sous le feu de la première batterie disponible.

Après quelques tâtonnements, nos observateurs s'adaptent rapidement à cette nouvelle situation; et ils trouvent en Picardie, sous les ordres du commandant Watteau et du capitaine Verdurand, les règles simples qui leur permettent de remplir efficacement leur rôle.

Plus tard, en Champagne, sous l'énergique direction du commandant Boucher, l'aviation rend à l'Armée un service immense ; celui de découvrir très longtemps à l'avance les indices de l'offensive projetée par l'ennemi et de permettre ainsi au Commandement de faire échouer l'attaque du 14 juillet.

Les signes précurseurs remontent au mois de mars. Ils sont donnés par l'augmentation du nom-

bre des voies ferrées et des routes construites par les Allemands; puis, par le développement des camps d'aviation, des dépôts de munitions. Ces indices augmentent d'intensité au mois de juin; les gares se remplissent de wagons, des munitions sont entassées en plein champ, les pistes se multiplient.

Enfin, au mois de juillet apparaissent de nombreux emplacements d'artillerie et de minenwerfer, des gradins de franchissement dans les tranchées. L'attaque est imminente. Mais elle est "attendue" et les Français la font "trébucher", selon la pittoresque image de M. Madelin.

Le colosse allemand a définitivement perdu son équilibre. Il ne se relèvera plus.



Ainsi, pendant la guerre, l'aviation, qui n'était d'abord qu'un simple organe d'observation, s'est progressivement transformée en organe de combat dont les engins devenaient chaque jour plus puissants et portaient la destruction et le désarroi chaque jour plus loin dans les lignes ennemies. Elle était, à la fin de la campagne, devenue une des armes les plus redoutables dans la bataille et dans la poursuite.

Les résultats que l'aviation a ainsi obtenus avec le matériel d'hier ne sont rien en comparaison des dévastations effroyables dont seront capables les avions de l'avenir. Leur action soudaine et terrifiante paralysera jusqu'à de grandes profondeurs le territoire assailli et elle fixera rapidement le sort de la guerre.

Il est donc vital pour la France de posséder, dès le temps de Paix, une aviation extrêmement puissante, et complétée par une D. C. A. vigilante.

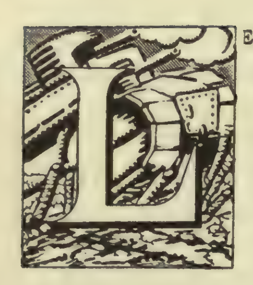
A cette seule condition, notre pays sera en sécurité.

L Pujo



LII

LES CHARS D'ASSAUT



ES *premiers types de chars français.* — Les offensives répétées de nos Armées, commencées dès la stabilisation du front pendant l'hiver 1914-1915 et continuées pendant les années suivantes, avaient prouvé que même après des tirs d'artillerie, ininterrompus pendant des jours et des jours, nos vaillants fantassins trouvaient encore devant eux l'obstacle devant lequel tant de héros avaient succombé : le réseau de fils de fer flanqué par des mitrailleuses. On a vu dans un chapitre précédent combien nombreux furent les procédés plus ou moins ingénieux employés pour détruire les réseaux et réduire au silence les mitrailleuses. Parmi ces multiples engins préconisés par des inventeurs souvent peu au courant des besoins des troupes d'attaque, l'un d'eux devait réussir à trouer les réseaux, à anéantir les mitrailleuses, à franchir les tranchées et à entraîner dans un glorieux sillage les vagues d'assaut de notre sublime infanterie ; c'était le char d'assaut ou le char de combat, comme il est appelé officiellement. Depuis décembre 1915, le Général, alors colonel, Estienne, un des organisateurs de notre aviation militaire, avait réalisé sur le papier la conception d'un engin cuirassé automobile à chenilles, armé de deux mitrailleuses et d'un canon de 37 : « le cuirassé terrestre » comme il l'avait pittoresquement dénommé.

Après avoir vu son idée adoptée par le Général en chef et par le Général de Castelnau, le Général Estienne eut à vaincre les lenteurs administratives des bureaux; enfin une commande de 400 appareils fut passée aux usines Schneider du Creusot. Ces chars étaient armés d'un canon court de 75 type Schneider et de deux mitrailleuses. En même temps, le Sous-Secrétariat de l'artillerie passait une commande de 400 autres appareils à traction électrique aux usines de Saint-Chamond. Ces chars comportaient un armement beaucoup plus important : un canon de campagne de 75, approvisionné à 106 coups, et 4 mitrailleuses ; de plus, la transmission électrique donnait à ces appareils une souplesse et une facilité de manœuvre beaucoup plus grandes qu'aux chars type Schneider. Malheureusement conçus en hâte, ils perdaient une partie de leurs avantages par suite de l'étroitesse de leurs chenilles.

Par la suite, on remédia à ces défectuosités sous l'impulsion éclairée de M. J.-L. Breton, sous-secrétaire d'État des Inventions ; et les chars types Saint-Chamond devinrent, à tous les points de vue, très supérieurs aux chars type Schneider.

Nous étions arrivés en avril 1916.

Peu après, en juin 1916, le Haut Commandement britannique nous informait que l'Angleterre construisait elle aussi des cuirassés terrestres ; ces engins, analogues comme principes aux nôtres, étaient préparés dans le plus grand secret, et avaient reçu, pour en masquer la destination, le nom de Tanks (citernes, réservoirs). Ce furent les Anglais qui, les premiers, et peut-être avec trop de hâte, utilisèrent les chars d'assaut sur les champs de bataille ; au sud de Bapaume, en septembre 1916, « Crème de Menthe » et quelques autres chars du même modèle se ruèrent à l'attaque des positions ennemies, épouvantant les Allemands, mais leur révélant prématurément un engin qui, employé en grandes masses, nous aurait permis d'obtenir quelques mois plus tard un succès peut-être décisif sur l'issue de la guerre.



L'offensive d'avril 1917. — Dans l'Armée française, ce ne fut que lors de la grande offensive d'avril 1917 sur l'Aisne que nos chars d'assaut firent leur apparition. Par suite des difficultés auxquelles on se heurtait pour avoir des pièces de rechange, on ne put mettre en ligne que 8 groupes de chars type Schneider, au total

132 chars; les chars type Saint-Chamond n'étaient malheureusement pas encore au point.

Cinq groupes de chars devaient participer à l'attaque du 32e Corps, quatre groupes avec la 69e division et le cinquième avec la 42e division. Les objectifs à atteindre étaient le village de Prouvais et les lignes de défense reliant ce village à Neufchâtel. Trois autres groupes devaient attaquer à l'ouest de la Miette avec le 5e Corps d'Armée, en direction générale d'Amifontaine.

Comme les chars d'assaut étaient un organe créé pour faciliter la progression de l'infanterie, il était nécessaire que les fantassins, appelés à bénéficier de la coopération des chars, fussent familiarisés avec ces engins ; c'est pourquoi dans le courant de mars les troupes des Corps d'attaque passèrent successivement quelques jours au camp de Champlieu, au sud de la forêt de Compiègne, pour étudier les principes de l'attaque d'infanterie accompagnée des chars. Ce fut le 16 avril 1917 que l'attaque fut déclenchée. Au groupement Bossut qui attaquait avec le 32e Corps, les chars parvinrent à franchir la Miette; mais si certains atteignirent dans la soirée la voie ferrée de Guignicourt, la plupart, démolis par l'artillerie ou en panne, restèrent sur le terrain. Ils ne purent entraîner dans leur sillage une infanterie fatiguée et épuisée par de grosses pertes. Quant au groupement Chaubès, qui attaquait avec le 5e Corps, il fut encore moins heureux; arrêtés au passage de la première tranchée allemande, trop large pour être franchie sans un aménagement préalable, les chars furent presque tous détruits par les obus ennemis. C'était un échec, mais c'était surtout un échec parce que l'offensive échoua et que notre infanterie ne put suivre les chars, devant lesquels les Allemands épouvantés s'enfuirent à plusieurs reprises. En même temps un groupement mixte, composé d'un groupe type Saint-Chamond et de deux types Schneider, était envoyé pour participer aux attaques de la 4e Armée dans la région des Monts ; il n'intervint pas et fut envoyé à la 6e Armée pour contribuer à la prise du moulin de Laffaux, le 8 mai. Engagés dans des conditions défectueuses après une marche d'approche longue et pénible, les chars purent néanmoins contribuer efficacement à la prise du moulin de Laffaux et des positions à l'est.

Des deux expériences, l'une néfaste, l'autre plus heureuse, des conclusions utiles pouvaient être tirées : les chars ne devaient pas être engagés dans des zones où les observatoires de l'artillerie ennemie étaient intacts ou non aveuglés par un tir d'obus fumigènes ; des pistes bien préparées devaient permettre d'amener les chars jusqu'aux tranchées de départ de l'infanterie ; enfin l'entraînement des équipages, l'instruction tactique des officiers et sous-officiers chefs de chars, devaient être encore perfectionnés.

Les chars sauvés du désastre rentrèrent au camp de Champlieu, où l'on se remit au travail avec une ardeur nouvelle pendant tout l'été 1917, tandis que des modifications étaient apportées au matériel.



Le combat de la Malmaison (23 octobre 1917). — La seconde épreuve à laquelle furent soumis les chars de combat eut lieu le 23 octobre, à la bataille de la Malmaison. Un groupement Schneider de trois groupes (groupes 8, 11 et 12) et un groupement Saint-Chamond de deux groupes (groupes 31 et 33) devaient participer à l'attaque de la 6e Armée sur le Chemin-des-Dames. De nombreuses reconnaissances, faites depuis le 25 août, avaient permis aux officiers des chars de combat de connaître avec précision les zones qui leur étaient attribuées; en même temps, la plupart des bataillons d'infanterie qui devaient opérer avec les chars exécutèrent au camp de Champlieu des manœuvres de liaison. L'ennemi avait préparé tout un plan de défense contre les chars : barrages d'artillerie, batteries désignées spécialement pour tirer sur les chars, augmentation des mitrailleuses dotées de la munition spéciale « S.-M.-K. » susceptible de trouer les blindages. Les chars allaient participer aux attaques de trois Corps d'Armée.

A droite, le groupe 12 (chars Schneider) attaquait avec la 38e division du 11e Corps sur le fort de la Malmaison et la ligne Chavignon, ferme Marry. Au centre, les groupes 8 et 11 (chars Schneider), affectés respectivement à la 43e et à la 13e division, avaient pour objectif la forêt de Bellecroix ; à gauche, le groupe 31 (Saint-Chamond) coopérait à l'attaque de la 27e division sur les carrières de Fruty, et le groupe 33 (Saint-Chamond) marchait avec la 28e division sur Allemant.

Le mauvais temps vint malheureusement contrarier en partie l'action des chars en détrempant le sol de l'action. Aux deux ailes de la ligne de bataille, où le terrain était particulièrement mauvais et bouleversé, les chars ne purent qu'aider l'infanterie à conquérir le premier objectif et la couvrir pendant son installation sur ce premier objectif. Au centre, au contraire, arrivées trop tard pour participer à la première phase de l'attaque, ce qui eut l'heureux résultat de permettre aux chars de franchir tranquillement le terrain bouleversé de la première zone d'attaque, pilonnée par notre artillerie, les batteries de chars opérèrent en liaison intime avec notre infanterie, détruisant devant elle les mitrailleuses, mettant en fuite les canonniers ennemis et facilitant considérablement sa progression. En résumé, cette bataille prouvait que les chars de combat en bon terrain, montés par des équipages entraînés et opérant avec une infanterie ayant quelque habitude de ces engins, étaient pour notre héroïque infanterie de grands « économiseurs » de vies humaines et pour l'ennemi des objets d'épouvante. La cause de l'artillerie d'assaut était gagnée : l'infanterie avait confiance dans ses chars.



Les chars Renault ou chars légers. — Au point de vue du matériel, la bataille du 23 octobre confirmait les résultats des batailles d'avril : les chars Saint-Chamond et Schneider manquaient de puissance de franchissement des tranchées et de souplesse de conduite. De plus, leur masse importante en faisait des objectifs trop faciles pour les canons ennemis. Le général Estienne, depuis décembre 1916, avait conçu le plan d'un char léger : fantassin blindé qui peut se déplacer à l'abri d'une cuirasse et à l'aide d'un moteur. Commencées dès fin 1916, par M. Louis Renault, les études du char léger furent continuées; et, en octobre 1917, le Ministre passait une commande de 1.850 chars à la maison Renault, de 800 à la maison Berliet, de 600 à la maison Schneider et de 280 à la maison Delaunay-Belleville, soit 3.530 chars au total. Le char léger est constitué par une enveloppe blindée protégeant le moteur et deux hommes : le mécanicien-conducteur et le tireur, mitrailleur ou canonnier de 37; l'appareil est monté sur deux chenilles débordant fortement vers l'avant. Mitrailleuse ou canon sont placés sur une tourelle qui permet de faire un tour d'horizon complet et, par suite, de tirer dans tous les sens. En état de marche au combat, le char léger pèse environ 6 tonnes 500 et peut se déplacer à des vitesses variant de 1 km. 500 à 7 km. 500 à l'heure; il peut monter, en première vitesse, des rampes supérieures à 45° si le sol est suffisamment consistant. Sa souplesse, sa maniabilité, sa facilité de conduite sont supérieures à celles des chars Saint-Chamond et Schneider; malheureusement sa petite taille ne lui permet pas de franchir des coupures supérieures à 1 m. 80.

En plus des chars-canons et des chars-mitrailleuses on prévoyait la construction de chars munis de postes de T. S. F. C'était là le moyen le plus pratique pour réaliser la liaison entre l'artillerie et l'infanterie, liaison indispensable au succès de toute opération et si difficile à assurer, malgré tous les procédés alors employés : avions, pigeons voyageurs, fusées signaux, pots à feu, etc. Le char T. S. F. pourrait indiquer à tout instant à l'artillerie les points extrêmes atteints par l'infanterie de l'attaque, les obstacles qu'elle rencontrait, les emplacements des batteries non contre-battues, etc..., et en même temps transmettre aux unités d'infanterie les ordres venus de l'arrière. Aucun moyen de liaison aussi parfait n'avait jamais été imaginé.

Tandis que commençait la construction des chars légers, la construction des chars des modèles anciens de Saint-Chamond et Schneider avait été continuée, et l'artillerie d'assaut était en état de fournir à la fin de 1917, à chacun des Groupes d'Armées de l'Est et du Centre, deux groupements, l'un de 48 chars Saint-Chamond, l'autre de 64 chars Schneider. Chaque ensemble de deux groupements, placé sous le commandement d'un colonel ou d'un lieutenant-colonel, constituait l'artillerie d'assaut du Groupe d'Armées auquel il était affecté. En même temps, on conservait au camp de Champlieu deux groupements Saint-Chamond de 48 chars et deux groupements Schneider de 64 chars chacun, formant une réserve générale d'artillerie d'assaut à la disposition du Commandant en chef. Parallèlement à cette répartition des chars de combat entre les Groupes d'Armées, on préparait à Champlieu les premières unités de chars légers. Pour mieux faire ressortir la parenté intime de l'infanterie et des

chars, les chars légers furent groupés en sections, compagnies et bataillons, à raison de 25 chars par compagnie.

La construction des chars légers, connus également sous le nom de chars Renault, et familièrement appelés « les petits Renault » par le personnel de l'ancienne artillerie d'assaut, avait été assez longue à mettre en train. L'instruction du personnel était une opération délicate ; aussi, en mars 1918, n'existait-il encore qu'un bataillon de 75 chars apte à prendre part au combat.



Les débuts des chars légers. — Le 21 mars 1918, la grande offensive allemande, qui doit terminer la guerre par l'écrasement des forces alliées, se déclenche sur le front anglais : von Below, von Marwitz, von Hutier lancent leurs 900.000 hommes, appuyés par un matériel formidable, à l'assaut des 3e et 5e Armées anglaises entre l'Oise et la Scarpe ; on connaît la suite des événements en mars, avril et mai. Amiens d'abord, Paris ensuite, étaient menacés par cette ruée de l'ennemi que nous avions beaucoup de peine à endiguer ; sous le poids de cette menace, le Haut Commandement français décida d'employer les chars légers dans la contre-offensive, bien que le nombre de ces appareils susceptibles de combattre fût encore bien faible : 3 bataillons au total. C'est aux bataillons du 501e régiment, commandé par le chef d'escadrons Velpey, que revient l'honneur d'avoir fait fuir l'ennemi pour la première fois devant les petits chars.

Sous la pression d'un adversaire supérieur en nombre, les débris de trois ou quatre de nos divisions étaient accrochés fin mai aux lisières de la forêt de Villers-Cotterets : les chefs avaient disparu, les hommes étaient épuisés et démoralisés, et il semblait que rien ne pût alors arrêter le succès des Allemands. Une contre-attaque fut décidée le 31 mai, pour contenir l'ennemi au sud de Soissons, vers Berzy-le-Sec. La division chargée de cette attaque fut appuyée par six sections de chars légers, dont deux seulement étaient débarquées des remorques automobiles qui les avaient amenées en grande hâte à pied d'œuvre. Les chars légers pour leur première bataille étaient engagés dans les conditions les plus contraires aux règles si minutieusement et si patiemment enseignées aux officiers et aux équipages. Suivant l'expression du commandant Velpey, « c'était la charge qu'on demandait aux chars légers ».

Rassemblés à Dommiers, les chars franchissent le plateau dénudé qui s'étend jusqu'à la ferme Cravançon sans éprouver de pertes, dépassent les vagues d'infanterie clouées au sol par le feu d'innombrables mitrailleuses, et entrent en action. L'effet est prodigieux; tout est détruit, ou cède devant eux; mais l'infanterie, composée des tirailleurs des 4e et 7e régiments, qui n'a jamais vu de chars, ne suit pas. A maintes reprises, les chars retournent en arrière pour chercher les tirailleurs ; ils ne peuvent amener que de rares éléments jusqu'aux abords du ravin de Chazelle. Quand, leur mission terminée, les chars repartent en arrière, ces éléments les suivent et les Allemands reprennent tout le terrain si vaillamment conquis quelques heures plus tôt. Malheureusement, trois chars en panne ou incendiés étaient tombés aux mains de l'ennemi. Tel fut le premier engagement des chars légers, une charge héroïque et glorieuse comme celle de leurs devanciers, les chars du 17 avril 1917.

Dans les journées qui suivirent, les chars des 1er et 3e bataillons du 501e contribuèrent, pour la plus large part, à empêcher l'ennemi de franchir la lisière orientale de la forêt de Retz ; se ruant maintes fois à la demande de leur infanterie sur les vagues d'assaut allemandes, réduisant au silence les mitrailleuses à la ferme Vertefeuille, à la ferme Chavigny, à la ferme La Grille, partout où ils apparurent, l'ennemi battit en retraite précipitamment. Les fantassins, qui défendirent si vaillamment cette région et qui par leur héroïque ténacité permirent au Haut Commandement de préparer l'offensive du 18 juillet, avaient une telle confiance dans « leurs chars » qu'ils demandèrent et obtinrent que ces engins si puissants et si souples restassent près d'eux constamment, même pendant les réparations indispensables à leur remise en état, après ces rudes combats.

Pendant toute la première quinzaine de juin, les bataillons du 501e combattent tous les jours, généralement par sections, rarement par compagnies entières; les équipages passent la nuit à ravitailler les appareils en essence et en munitions, à les réparer pour les combats du lendemain, donnant un exemple superbe d'endurance physique

et de courage. Du 31 mai au 18 juin, les bataillons du 501ᵉ combattent dans vingt-sept engagements. Ils ont devant eux une infanterie ennemie très courageuse, très mordante, des mitrailleuses innombrables, habilement dissimulées dans les broussailles, qui dirigent un tir ajusté et précis sur les fentes de visée des chars, tuant fréquemment les hommes d'équipage. Le 2 juin, alors qu'une section de chars nettoyait le plateau de Corcy pour appuyer l'attaque du 167ᵉ d'infanterie, un sous-officier chef de char est blessé par un coup de pistolet, tiré à bout portant contre une fente de visée. Les chars légers pour leur début avaient glorieusement rempli leur mission ; c'est l'intervention des 3 bataillons du 501ᵉ qui nous permit d'arrêter la menaçante poussée sur Paris et de préparer la contre-offensive du 18 juillet, « le grand tournant de la fortune des Armes, l'aube de la victoire pour la France, le glas de mort pour la puissance militaire de l'Allemagne ».

En même temps que les chars légers contribuaient si puissamment à enrayer l'offensive ennemie sur Villers-Cotterets, les « Vieux Saint-Chamond et Schneider », comme on disait à l'artillerie d'assaut, se couvraient d'une gloire immortelle en arrêtant la poussée de l'Armée von Hutier sur Compiègne.



Les chars Saint-Chamond et Schneider à la contre-offensive du 11 juin 1918. — Le 9 juin, le front entre Noyon et Montdidier, redevenu calme depuis plusieurs semaines, s'allume de nouveau. Toute l'Armée von Hutier, se précipitant par la dépression du Matz, compte arriver à Compiègne en quarante-huit heures. Le 9 et le 10, l'offensive de l'ennemi réussit pleinement. Dans la journée du 10, le Général Fayolle, commandant le G. A. R., décide de faire exécuter une contre-attaque sur le flanc droit de l'ennemi, le 11 au matin. Il donne au Général Mangin, qui doit diriger l'opération, quatre divisions fraîches : les 48ᵉ, 165ᵉ, 152ᵉ et 129ᵉ, auxquelles sont adjoints quatre groupements de chars (groupement Schneider III et groupements Saint-Chamond X, XI et XII) qui se trouvaient depuis deux mois déjà dans la vallée de l'Aronde pour prendre part à des contre-attaques éventuelles, face au nord. Dans la nuit du 10 au 11, les chars doivent accomplir une longue marche de 12 à 14 kilomètres pour venir profiter du couvert de la voie ferrée Tricot-Moyenville et se placer face à l'est. Mais les cadres, et même dans certains groupements une partie des équipages, connaissent le terrain d'attaque pour l'avoir parcouru dans des reconnaissances et des exercices effectués les semaines précédentes. Ce sera là un des gros éléments du succès remporté par le groupement XII et surtout par le groupement XI dans la journée du 11 juin.

Du nord au sud on trouvait : le groupement X Saint-Chamond, qui devait attaquer avec la 129ᵉ division sur Mortemer et le Grand Bois ; le groupement III Schneider attaquant avec la 152ᵉ division sur Méry et Cuvilly ; le groupement XII Saint-Chamond attaquant avec la 165ᵉ division sur Belloy-Lataule, et enfin le groupement XI Saint-Chamond attaquant sur Saint-Maur avec la 48ᵉ division. Au total, 160 chars allaient appuyer l'infanterie.

L'attaque est déclenchée entre 10 et 11 heures, le 11 juin. Les chars des groupements X, III et XI parviennent à dépasser l'infanterie à l'heure H et à lui frayer son passage. Ceux du groupement XII n'y arriveront qu'ultérieurement. Les mitrailleuses ennemies se révèlent aussitôt en nombre immense. Elles sont dissimulées au milieu des blés superbes qui couvrent tout ce riche plateau ; très habilement camouflés, les servants des mitrailleuses ont leurs casques recouverts de toile vert clair et d'un grillage dans lequel ils ont disposé des épis de blé vert. Mais le terrain est merveilleux pour la circulation des chars : toute mitrailleuse aperçue est immédiatement détruite, les fantassins ennemis s'enfuient, poursuivis par nos canons et nos mitrailleuses.

Au nord, avec la 129ᵉ division, les chars du groupement X enlèvent la cote 100 et poursuivent l'ennemi ; le groupement III avec la 152ᵉ division déborde Méry par le nord et par le sud, et permet au 144ᵉ régiment d'infanterie de déboucher du village. Mais les chars de ces deux groupements sont vus par les observatoires d'artillerie du massif de Boulogne-la-Grasse et pris à partie par les canons allemands à moins de 2.000 mètres ; beaucoup sont atteints et mis rapidement hors de combat.

Le groupement XII, qui coopère avec la 165ᵉ division, n'a pu rejoindre son infanterie qu'entre

15 et 16 heures ; privés de chars, les fantassins ont été cloués au sol dès le début de l'attaque. Les chars se dirigent sur Belloy, où le groupement II a déjà nettoyé le village. En butte à des tirs d'artillerie de petit calibre, trop concentrés, un certain nombre de chars sont démolis par les obus. Au sud, le 154ᵉ d'infanterie, bien appuyé par son artillerie d'assaut, peut progresser jusqu'au bois Lataule.

Le groupement XI, adjoint à la 48ᵉ division, avait pu, au prix d'efforts considérables, passer en avant de son infanterie à l'heure H ; précédant avec deux groupes les troupes des 95ᵉ et 96ᵉ brigades, il avait nettoyé le plateau et les ravins qui descendent vers Neufvy, enlevé la ferme de la Garenne et attaqué Saint-Maur, détruisant de très nombreuses mitrailleuses et s'emparant d'une batterie de 150. Malheureusement, si les fantassins du 412ᵉ d'infanterie « collaient » aux chars, il n'en était pas de même des tirailleurs qui, voyant des chars pour la première fois, en éprouvaient quelques craintes. Les chars en certains points s'étaient avancés jusqu'à 1.200 mètres en avant de l'infanterie. Néanmoins quand, vers 17 heures, sur le point de manquer d'essence, ayant brûlé presque tous leurs obus, les chars du groupement XI rallièrent la position de repli, ils avaient permis à la 48ᵉ division de progresser de plus de 3 kilomètres, n'ayant perdu que 10 pour cent du personnel et du matériel engagés. Les chars de poids moyen Saint-Chamond et Schneider ont prouvé là qu'employés sur un terrain favorable à leur marche, ils étaient susceptibles, grâce à leur armement infiniment plus puissant que celui des chars légers, de rendre aisée la progression de l'infanterie dans une zone semée de mitrailleuses habilement dissimulées.



LES PREMIERS TANKS ANGLAIS

D'ailleurs, le lendemain 12, ne voulant pas permettre à l'ennemi de se reprendre, le général Mangin ordonnait la continuation de l'offensive. Les groupements X, III et XII, à peu près épuisés, ne pouvaient rassembler que quelques chars et ne s'engageaient pas. Au groupement XI, au contraire, le groupe 32 qui avait été tenu en réserve pendant la journée du 11, était mis à la disposition de la 48ᵉ division pour attaquer la cote 105, à l'extrême droite de la ligne atteinte la veille par les troupes de cette division. Bien préparée et habilement conduite, cette opération, encore que compromise au début par des pertes importantes à l'aile gauche, fut un beau succès pour la 48ᵉ division, grâce aux chars qui rétablirent le combat en n'hésitant pas à canonner les mitrailleuses ennemies, malgré un violent tir d'artillerie dirigé sur eux : trois chars, sur huit engagés, furent complètement détruits ; mais, à 10 heures, notre infanterie tenait solidement la cote 105.

En résumé, cette contre-offensive des 11 et 12 juin avait eu des résultats très heureux : Compiègne était dégagé et la marche de l'Allemand sur Paris par la vallée de l'Oise arrêtée définitivement. Les chars Saint-Chamond et Schneider, rapidement amenés sur le terrain de la lutte, s'étaient engagés à fond, avec une ardeur, un courage et une énergie dignes d'admiration : une fois de plus ils avaient semé la terreur dans les troupes ennemies et permis le succès des hardies conceptions du Commandement, menant la bataille presque à eux seuls. Les chars détruits, restés sur ce plateau tragique de Méry-Lataule, jalonnèrent longtemps la limite définitive de la ruée allemande.

Les régiments d'artillerie d'assaut. — Un peu avant ces engagements glorieux, en avril 1918, on avait procédé à une réorganisation de l'artillerie d'assaut ; les bataillons de chars légers se constituaient plus nombreux tous les jours, les chars moyens Schneider et Saint-Chamond prouvaient qu'ils étaient susceptibles de rendre les plus grands services en bon terrain. On décida donc de créer des régiments d'artillerie d'assaut, chaque régiment comprenant en principe un groupement de chars moyens et trois bataillons de chars légers. Ces régiments furent à l'époque essentiellement des organes de commandement : au point de vue administratif, les groupes pour les chars moyens et les compagnies pour les chars légers, conservaient leur autonomie. Le premier régiment d'artillerie d'assaut, le 501e, fut créé le 12 mai 1918 ; on créa successivement 9 régiments d'artillerie d'assaut, du numéro 501 au numéro 509. Ces régiments étaient groupés en trois brigades ; chaque brigade devenait ainsi susceptible de constituer l'artillerie d'assaut soit d'un Groupe d'Armées, soit d'une Armée, suivant les besoins en chars des grandes unités. Cette organisation, commencée au printemps 1918, fut terminée vers le mois d'octobre de la même année.



L'offensive de juillet 1918. — On ne peut que mentionner, dans ce court récit, l'opération sur la ferme Porte des chars Schneider le 9 juillet, et les attaques des chars légers du 502e régiment avec la 6e Armée, au sud de la Marne, le 15 juillet.

Au milieu de juillet 1918, la situation était particulièrement grave pour nos Armées : les Allemands lançaient leurs forces sur Épernay et Châlons, face au sud et face à l'est ; mais vers l'ouest leurs troupes étaient moins denses. C'est là que le Haut Commandement interallié décide de frapper. La 10e Armée, commandée par le Général Mangin de l'Aisne à l'Ourcq, et la 6e Armée, sous les ordres du Général Degoutte de l'Ourcq à la Marne, sont renforcées chacune par deux divisions américaines, et toute l'artillerie d'assaut disponible leur est donnée. A la 10e Armée on affecte les groupements I, III, IV Schneider et X, XI, XII Saint-Chamond et les 3 bataillons de chars légers du 501e, sous le commandement du chef d'escadrons Velpey. La proximité de la forêt de Villers-Cotterets permet de grouper ces chars sans que l'ennemi puisse en soupçonner la présence. A la 6e Armée étaient affectés les 3 bataillons du 503e régiment. A la 10e Armée, le 15 juillet au soir, la répartition de l'artillerie d'assaut était ainsi fixée du nord au sud : le 1er Corps d'Armée disposait du groupement III Schneider qui marcherait avec la 153e division sur Laconin-et-Breuil et Vaux buin ; le 20e Corps recevait les deux groupements XI et XII Saint-Chamond, attribués à la première division américaine attaquant sur Missy-aux-Bois et Ploizy, le groupement IV Schneider marchant avec la division marocaine sur Chaudun, le groupement I Schneider avec la deuxième division américaine sur Vierzy ; au 30e Corps était affecté le groupement X Saint-Chamond qui devait attaquer sur Longpont avec la 38e division. Les 3 bataillons de chars légers étaient en réserve pour servir à l'exploitation du succès.

A la 6e Armée, le 7e bataillon de chars légers marchait avec la 2e division sur Neuilly-Saint-Front, le 8e bataillon avec la 47e division sur Monnes ; le 9e bataillon affectait une compagnie à la 164e division sur Saint-Gengoulph et deux compagnies à la 63e division, chargée de l'exploitation. Les débarquements eurent lieu le 16 et le 17 ; pendant la nuit du 17 au 18, un très violent orage couvrit tous les bruits suspects qui auraient pu attirer l'attention de l'ennemi. A 4 h. 35, un ouragan d'artillerie se déchaîna et une pluie d'obus de 75 et de 155 vint s'abattre sur les lignes allemandes, précédant les vagues d'infanterie. Il faisait à peine jour ; les chars quittant leurs positions de départ se hâtèrent de dépasser leur infanterie qui, au début, ne rencontra que peu de résistance, l'ennemi ayant été complètement surpris.

Au 1er Corps, le groupement III ne peut déboucher qu'à 11 heures sur le plateau ; et, en butte aux coups de l'artillerie, il éprouve des pertes sensibles sans beaucoup aider son infanterie. Au 20e Corps les chars du groupement XII, bien qu'ayant des moteurs très fatigués, aident puissamment à la prise du ravin de Missy-au-Bois avec des chars du groupement XI, qui parviennent à conduire l'infanterie américaine jusqu'à la route de Soissons ; le groupe 35 du groupement XI parvient même à s'emparer d'une batterie de 150 allemande et à couvrir l'installation du 18e régiment d'infanterie

américaine sur son objectif final. Un char de ce groupe ayant été détruit par un obus, un jeune brigadier de l'équipage, le brigadier Cellier, retournant à la position de départ, reçoit quelques coups de fusils partant d'une creute non loin de Missy-au-Bois. Il ramasse un fusil mitrailleur abandonné sur le champ de bataille, et tire sur l'entrée de la caverne, tandis que quatre fantassins américains, guidés par les gestes du brigadier, contournent la creute et jettent des grenades par une ouverture qu'ils découvrent au-dessus. Au bout de quelques minutes, un soldat allemand, porteur d'un drapeau blanc apparaît à l'entrée de la creute ; Cellier cesse le feu ; le parlementaire lui demande s'il veut accepter la capitulation de la garnison de la creute ! Le brigadier, ayant consenti, voit sortir de la caverne 1 colonel, 8 officiers et 300 fantassins allemands qui jettent leurs armes à ses pieds. Il encadre les prisonniers avec ses quatre fantassins américains et les amène au poste de commandement de la 1re division américaine ! Le général Mangin, commandant la 10e Armée, accroche lui-même quelques jours plus tard la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de ce vaillant soldat.

Aux chars légers du 501e, un mitrailleur, Rose, ayant eu son char détruit par un obus, parvient à en sortir ; il prend un fusil et, continuant son rôle, se porte seul en avant de la ligne d'infanterie, se jette sur l'ennemi et capture à lui seul 10 prisonniers. Il reçoit la médaille militaire pour cet acte d'héroïsme.

A la division marocaine, les chars du groupement IV coopèrent à la prise de Domiers, de Chaudun et de Vierzy, qui est perdu, puis repris. A la 2e division américaine, les chars du groupement I aident à la prise de la ferme de Vertefeuille et au nettoyage du ravin de Chaudun. Au groupement X, les chars coopèrent à l'attaque de Villers-Hélon. En résumé, sur tout le front de la 10e Armée, les chars ont précédé l'infanterie et ont été les agents principaux du succès de la journée. Les pertes sont lourdes : sur 233 chars engagés, 102 sont hors de combat, et, à la 6e Armée 25 % ; les chars légers ont montré le même élan, la même héroïque bravoure.

TANK ALLEMAND DÉTRUIT A LA POMPELLE

Le lendemain 19, la bataille reprend avec une nouvelle fureur ; l'ennemi a appelé des réserves, partout son artillerie est en surveillance, la lutte devient plus âpre. Les débris des groupements de chars appuient cependant l'infanterie avec la même abnégation et le même courage que la veille : au groupement III, on peut engager 12 chars, le matin du 19 ; à 17 heures, il n'y en a plus que 2 en état de combattre. Au groupement XII, il reste 6 chars qui aident le 26e régiment d'infanterie américain à attaquer sur Ploizy ; au groupement XI on met en ligne 14 chars, qui emmènent derrière eux à trois reprises les unités de la 1re division américaine ; mais celles-ci ne savent pas conserver le terrain conquis. A la division marocaine, il reste 8 chars du groupement IV pour appuyer l'attaque du 3e régiment de zouaves sur Charantigny. A la 2e division américaine, le groupement I peut mettre en ligne environ 30 chars qui emmènent l'infanterie à Tigny et à l'est de Faux : mais la plupart des batteries de chars sont prises par l'artillerie en tir direct et subissent de lourdes pertes ; d'ailleurs l'infanterie ne peut conserver les positions péniblement acquises. Au 30e Corps, le groupement X met en ligne 9 chars

qui encerclent Blanzy ; mais un seul char échappe aux coups de l'artillerie.

Dans cette journée du 19, l'artillerie d'assaut a encore apporté à l'infanterie un concours précieux et efficace ; malheureusement, sur 105 chars engagés, 50 ont été détruits et 22 °/₀ du personnel a été mis hors de combat. L'artillerie d'assaut de la 10ᵉ Armée est épuisée ; il lui faudra deux ou trois jours pour reviser le matériel et donner aux équipages un repos indispensable.

L'artillerie d'assaut de la 10ᵉ Armée rassemblait ses dernières forces pour un suprême combat. Le 23 juillet, la 58ᵉ division du 20ᵉ Corps d'Armée devait enlever le plateau Buzancy, Hartennes, tandis qu'au sud le 30ᵉ Corps avait comme objectif l'Orme de Grand-Rozoy. On donna au 20ᵉ Corps ce qui restait des chars des groupements Saint-Chamond et Schneider engagés les jours précédents : en tout 37 chars. Malgré la trop grande hâte avec laquelle cette opération fut montée, l'attaque se déclencha le 23 au matin dans de bonnes conditions. Mais les régiments de la 58ᵉ division étaient épuisés par les combats des journées précédentes ; dans certains régiments, les compagnies étaient réduites à 60 fusils ! Néanmoins, le vaillant 412ᵉ régiment d'infanterie parvint derrière ses chars jusqu'aux lisières de Faux ; la route nationale Château-Thierry-Soissons fut atteinte, et deux contre-attaques repoussées par le canon des chars. Mais l'infanterie fut ramenée à peu près partout à ses positions de départ quand les chars eurent épuisé leurs munitions. Une tentative, faite l'après-midi du 23 juillet pour recommencer l'attaque, ne donna aucun résultat.

Cette fois, le rôle de l'artillerie d'assaut de la 10ᵉ Armée était terminé. Les débris des groupements furent rassemblés en arrière, et quelques jours après embarqués pour les camps de Mailly et de Martigny-les-Bains, où ils devaient se reconstituer. Nos ennemis eux-mêmes ont indiqué le rôle joué par les chars d'assaut dans la bataille de juillet 1918 : « Nos troupes, a écrit Ludendorff, ont été submergées par des escadrilles de chars d'assaut. C'est l'intervention de ces appareils qui a assuré la victoire aux Français ».

A la 6ᵉ Armée, l'action des chars fut aussi poussée jusqu'à la dernière limite d'endurance du personnel et du matériel : 25 °/₀ des officiers, 6 °/₀ des hommes étaient hors de combat ; sur 216 chars engagés, 58 étaient détruits.

En résumé, l'artillerie d'assaut fut du plus puissant secours dans ces batailles de fin juillet 1918, qui déterminèrent au profit des Alliés la rupture d'équilibre qui devait, quatre mois plus tard, amener les Allemands à implorer un armistice. Mais ce résultat ne fut atteint que par l'endurance et l'énergie que déployèrent, pendant ces journées historiques, chefs et équipages de chars.



Les chars d'assaut pendant l'offensive (août-septembre 1918). — Mais la lutte devait encore durer de longs mois et les chars étaient appelés à y prendre une part de plus en plus importante. L'offensive de juillet avait à peu près réussi à chasser les Allemands de la poche créée sur la Marne ; à ce moment, une nouvelle offensive se préparait en Picardie. Le 8 août 1918, l'Armée anglaise du général Rawlinson et l'Armée française du général Debeney se jettent sur les Allemands. Les 9ᵉ et 11ᵉ bataillons de chars légers, attaquant avec les 37ᵉ et 42ᵉ divisions, ne peuvent que rejoindre les troupes d'attaque, tant la surprise de l'ennemi ayant été complète l'avance de notre infanterie fut rapide. Le lendemain 9 août, les chars contribuaient puissamment à la prise d'Hangest-en-Santerre.

A la 3ᵉ Armée, qui s'ébranle le 10 août, les chars rendirent aussi d'importants services. A la 10ᵉ Armée, qui le 16 août commence une poussée devant se continuer vers l'Ailette, on affecte le 5ᵉ bataillon de chars légers, un groupement Saint-Chamond de marche et un groupe Schneider. Des combats préparatoires ont lieu les 18 et 19, et le 20 la bataille s'engage.

Le groupement de marche Saint-Chamond devait appuyer l'attaque du 18ᵉ Corps, le 5ᵉ bataillon de chars légers l'attaque du 7ᵉ ; et, à droite, le groupe Schneider marchait avec la 11ᵉ division sur Nouvron-Vingré. Pendant les journées des 20, 21 et 22 août, les chars contribuèrent puissamment à l'avance de l'infanterie ; en particulier, les 21 et 22 août, les chars Saint-Chamond, encore que très usés et réparés en hâte, permirent aux fantassins d'atteindre le canal de l'Ailette avec des pertes infimes. La 10ᵉ Armée, continuant son avance, se heurte alors aux avancées du massif de Saint-Gobain, position formidable que le Haut Commandement allemand

veut conserver à tout prix. On retire alors à la 10ᵉ Armée les chars Saint-Chamond et Schneider complètement usés, et on lui donne 7 bataillons de chars légers : les 4ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ formant le 502ᵉ régiment, les 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ formant le 503ᵉ, et le 12ᵉ bataillon. Dans les combats qui se succèdent sans interruption du 28 août au 3 septembre, puis du 5 au 14 septembre, les fantassins sont puissamment aidés par les chars dans leur progression à peu près constante. Mais les pertes sont lourdes : du 20 août au 17 septembre les bataillons ont perdu entre 70 °/ₒ de leur effectif pour le 5ᵉ bataillon, qui fut le plus éprouvé, et 25 °/ₒ pour le 12ᵉ bataillon : sur 480 chars, 215 étaient restés sur le terrain, en panne ou démolis par les obus ennemis.



Participation des chars d'assaut aux attaques de l'armée américaine (septembre-octobre 1918). — A ce moment, une autre partie du front allait entrer en pleine activité. La 1ʳᵉ Armée américaine se concentrait pour réduire la fameuse hernie de Saint-Mihiel ; bien que les États-Unis eussent entrepris la construction en série d'un grand nombre de chars légers, du modèle de nos chars Renault, aucun char de construction américaine n'était encore arrivé en France en septembre 1918, et nous devions mettre nos chars à la disposition des unités d'infanterie américaines. Les trois bataillons du 501ᵉ régiment, les groupes 14 et 17 Schneider et les groupes Saint-Chamond 34 et 35 furent concentrés, en vue de participer à ces opérations, sous le commandement du colonel d'artillerie Wahl, commandant la 1ʳᵉ brigade d'artillerie d'assaut. En plus, une brigade d'artillerie d'assaut américaine, comprenant deux bataillons de chars légers, dont le personnel était américain et le matériel français, devait également participer aux opérations.

La 1ʳᵉ Armée américaine devait exécuter deux attaques simultanées : l'une menée par les 1ᵉʳ et 4ᵉ Corps du sud au nord, l'autre faite par le 5ᵉ Corps de l'ouest vers l'est. Les éléments d'artillerie d'assaut devaient coopérer aux attaques des 1ᵉʳ et 4ᵉ Corps, le terrain d'attaque du 5ᵉ Corps, les Hauts-de-Meuse, n'étant pas favorable à la marche des chars, surtout en cas de mauvais temps.

Le 1ᵉʳ Corps d'armée américain, qui attaquait sur le front Ferme du père Hilarion-Limey inclus, possédait les trois bataillons de chars légers du 501ᵉ et les deux groupes Saint-Chamond 34 et 35. Les chars devaient opérer à l'est du bois de Mortmare. Les batteries de Saint-Chamond, réparties sur le front de chaque brigade d'attaque, avaient pour mission d'ouvrir des brèches dans les réseaux et d'appuyer l'infanterie jusqu'à la première ligne de tranchées ; deux bataillons de chars légers devaient intervenir après la prise par l'infanterie de la première position, un bataillon sur Thiaucourt, l'autre sur Viéville-en-Haye, le 3ᵉ bataillon de chars légers restant en réserve.

Le 4ᵉ Corps, qui attaquait entre Limey et Richecourt, avait à sa disposition les deux groupes Schneider et les deux bataillons de chars légers américains ; les chars devaient attaquer à l'ouest du bois de Mortmare.

L'attaque eut lieu le 12 septembre, à 5 h. 30, sous une pluie torrentielle, après une préparation d'artillerie de quatre heures. Les Allemands, prévoyant l'attaque de l'Armée américaine, avaient déjà commencé un mouvement de repli et n'offrirent qu'une très médiocre résistance. Au 1ᵉʳ Corps, ce fut fort heureux pour l'infanterie américaine, car ni les Saint-Chamond, ni les chars légers ne purent, à cause du terrain détrempé et gras de la région, passer en avant de l'infanterie au début de l'attaque. Néanmoins, dans l'après-midi, deux batteries du groupe 35 participèrent à la prise de Thiaucourt, et les premiers Français qui entrèrent dans la petite ville lorraine furent des officiers et des soldats de l'artillerie d'assaut. Les Allemands avaient préparé dans cette région une série de mines antitanks : un Saint-Chamond et un char léger en furent victimes ; le char léger fut



LES TANKS SCHNEIDER

fortement détérioré et les deux hommes d'équipage tués, alors que le char Saint-Chamond n'eut qu'une chenille brisée et son personnel fortement secoué, sans autre accident.

Au 4ᵉ Corps, les groupes 14 et 17 Schneider purent participer heureusement avec les chars d'un bataillon américain à la prise du village d'Essey ; ceux du second bataillon américain facilitèrent à l'infanterie la prise de Ronsard.

Le lendemain 13 septembre, au 1ᵉʳ Corps, les chars Saint-Chamond, qui avaient réussi à franchir au prix d'efforts inouïs le dédale formidable des tranchées et des boyaux allemands par leurs propres moyens, étaient groupés au bois d'Heiches et purent, avec deux batteries, appuyer efficacement l'attaque de l'infanterie américaine sur Hammes en réduisant les mitrailleuses placées au nord-est du village, à la lisière du bois de Rupt.

Le 15, les unités d'artillerie d'assaut étaient ramenées en arrière avec beaucoup de peine, à cause de l'embouteillage des routes.

Les éléments d'artillerie d'assaut étaient embarqués presque aussitôt pour continuer à opérer avec la 1ʳᵉ Armée américaine entre Meuse et Argonne. Là, il ne fallait pas songer à faire coopérer les chars à l'attaque des premières lignes, dans un terrain totalement bouleversé par des mois de lutte farouche et labouré par les tirs d'artillerie de tous calibres des deux belligérants. Mais, cette zone franchie, trois régions paraissent favorables à leur action : une coulée à l'est de Montfaucon vers Septsarges et Nantillois, une autre coulée entre Montfaucon et le bois de Cierges, et enfin le terrain entre la vallée de l'Aire et la route Charpentry-Romagne-sous-Montfaucon. Les chars furent attribués aux 1ᵉʳ et 5ᵉ Corps américains ; le 1ᵉʳ Corps reçut les 2 groupes Schneider et les 2 bataillons de chars légers américains ; le 5ᵉ Corps, les 3 bataillons du 501 et les deux groupes Saint-Chamond du groupement XI. L'attaque fut déclenchée le 26 septembre au matin ; au 5ᵉ Corps les pistes furent particulièrement difficiles à établir au travers du terrain bouleversé avoisinant le bois d'Avocourt, et au travers même du bois ; deux compagnies du génie américaines dirigées par un officier d'un des groupes de Saint-Chamond ne purent, malgré leurs efforts et leur courage héroïques, qu'établir un passage à peine suffisant pour les chars légers du 501ᵉ, qui passèrent vers 17 heures et purent aider l'infanterie américaine à réduire les boqueteaux de la route Malancourt-Montfaucon. Les chars Saint-Chamond ne purent passer qu'à la nuit sur une piste à peine existante dans ce terrain chaotique, et seulement grâce à la science et à la dextérité de leurs conducteurs. Dans la zone du 1ᵉʳ Corps, les chars légers américains purent dépasser leur infanterie, qui dès le début rencontra une sérieuse résistance ; ils aidèrent à la prise de Vauquois et de Varennes. Les chars Schneider contribuèrent puissamment à la prise de Cheppy.

Le lendemain 27, les chars légers du 501ᵉ régiment nettoient le terrain vers Montfaucon, Septsarges, le bois de Beuge et Nantillois ; mais l'ennemi offre une résistance vigoureuse et les batteries de la rive droite de la Meuse prennent de flanc les troupes américaines, ce qui à plusieurs reprises empêche l'infanterie d'occuper le terrain gagné par les chars. Les chars Saint-Chamond du groupement XI attaquent le 28 septembre et atteignent la ferme de la Madeleine et le bois de Cunel ; mais, soit par suite d'inexpérience, soit par suite de lassitude, l'infanterie américaine ne suit pas les chars ; il en est de même au bois des Ogons, attaqué par les chars légers.

La lutte subit une accalmie du 30 septembre au 3 octobre pour permettre de relever les divisions éprouvées ; le 4 octobre, le 3ᵉ Corps américain, qui a étendu son secteur sur la gauche, attaque avec ce qui reste du groupement XI Saint-Chamond (3 batteries de 2 ou 3 chars chacune) le bois des Ogons ; mais l'infanterie ne suit pas les chars. L'attaque du 5 donne aussi peu de résultats. Malgré toute l'énergie du personnel de l'artillerie d'assaut, à tous les degrés de la hiérarchie, il était impossible de réaliser la liaison intime entre chars et infanterie, condition inéluctable du succès.

Au 4ᵉ Corps, les mêmes causes produisirent les même effets, et là aussi l'artillerie d'assaut s'usa sans grand profit pour l'infanterie, qui ignorait les procédés de combat à appliquer.



Les chars sur le front de Champagne et en Flandre (septembre-octobre 1918). — La 4ᵉ Armée se préparait à reprendre l'offensive, et on ne concevait plus d'offensive sérieuse sans la participation des chars.

Le 2e Corps, qui devait attaquer dans la région de Tahure, reçut le 16e bataillon de chars légers et les groupes Schneider 10 et 15, ce dernier groupe ayant même remplacé ses chars Schneider usés par des chars légers. Au 21e Corps, le lieutenant-colonel Velpey, commandant le 501e, avait à sa disposition les 2e et 3e bataillons de son régiment et 2 groupes Schneider. Enfin le 11e Corps possédait les 10e et 11e bataillons de chars légers sous le commandement du chef d'escadrons de Forsanz.



LE TANK RENAULT

La préparation d'artillerie commença le 25 septembre à 23 heures, et le 26, à 5 h. 25, l'infanterie attaquait l'ennemi absolument surpris. Les chars ne purent que traverser, le 26, cette région particulièrement bouleversée par des combats incessants. Il ne fallut pas moins de 2.800 travailleurs pour créer les pistes nécessaires.

Mais, dans la matinée du 27 septembre, les chars rejoignaient leur infanterie sur tout le front. A l'aube, l'attaque reprit et la résistance de l'ennemi augmenta. Dans cette journée, les chars s'engagèrent un peu partout, par sections le plus souvent, et à la demande de l'infanterie. Le 28, il n'y a encore que des actions décousues au 2e Corps, où les chars semblent manquer de direction supérieure. Au contraire, aux 11e et 21e Corps, des actions d'ensemble, intelligemment préparées et bien conduites, donnent d'excellents résultats ; en particulier au 21e Corps le 2e bataillon du 501e s'empare de Somme-Py ; et, repoussant une sérieuse contre-attaque, y ramène son infanterie. Mais, dans ces actions, les chars ont subi de lourdes pertes ; aussi quand, le 29, l'attaque reprend avec des divisions fraîches qui remplacent les divisions du début trop épuisées, les chars, restés en ligne, ne peuvent-ils fournir qu'un faible effort. Ils sont alors retirés du combat le soir du 29 septembre pour se reconstituer; les pertes en officiers avaient été très lourdes. On reconstitua à l'arrière 36 sections de chars avec les débris des groupes et des bataillons; et lorsque, le 3 octobre, la 4e Armée recommença ses attaques, l'infanterie put être assurée de la coopération de 180 chars légers. Ces chars contribuèrent puissamment aux résultats obtenus les 3, 4 et 8 octobre, mais subirent des pertes sérieuses, allant jusqu'à 40 °/o du personnel et du matériel.



LES PETITS TANKS RENAULT A MONGOBERT

Le lieutenant-colonel Velpey avait été envoyé à l'Armée de Flandre avec deux compagnies du 1er bataillon du 501e, une des compagnies de ce bataillon venant d'être envoyée en Orient. Ces deux compagnies s'employèrent activement, du 3 au 5 octobre, à réduire les innombrables mitrailleuses que les Allemands avaient disposées sous des abris bétonnés, dans les maisons, les cheminées d'usines et les clochers; malheureusement leur canon était sans action sur toutes les mitrailleuses placées dans des positions un peu élevées, et l'infanterie ne put progresser que faiblement. Le 12 eut lieu une nouvelle attaque; les chars étaient renforcés par le 12e bataillon de chars légers et deux groupes de chars Saint-Chamond, qui ne furent d'aucun secours dans le terrain détrempé des Flandres. Jusqu'au 17 octobre, les chars participèrent à de nombreuses attaques; et quand, le 17, le front allemand céda, ils aidèrent beaucoup l'infanterie dans la poursuite qu'ils continuèrent durant cinquante-huit heures, parcourant, jusqu'au 18 au soir, environ 74 kilomètres. Le 20 octobre, les débris des bataillons de chars légers, absolument épuisés, furent retirés et envoyés à Roulers pour se reconstituer.

Le 31 octobre, le Groupe d'Armées des Flandres recommença son offensive, appuyé cette fois par les 7e, 8e et 9e bataillons de chars légers, qui poussèrent vivement les arrière-gardes ennemies, atteignant l'Escaut et se mettant en mesure de le franchir, quand, le 11 novembre, l'armistice fut signé.



Les défenses allemandes contre les chars. — Lorsqu'en avril 1917 les Allemands virent pour la première fois nos chars sur le champ de bataille, ils en firent des gorges chaudes comme ils avaient fait en 1916 lors de la première apparition des tanks anglais. Mais, après les combats d'octobre 1917, ils s'inquiétèrent sérieusement et se préoccupèrent de constituer un ensemble de moyens défensifs contre ces appareils, si meurtriers pour leur infanterie et leurs mitrailleurs. Dans les secteurs, ils multiplièrent les pièces isolées, généralement du 77, dotées en abondance d'obus à ogive d'acier, à vaste champ de tir, qui ne devaient révéler leur présence qu'en cas d'attaque par chars; en d'autres endroits, ils creusèrent d'énormes fosses recouvertes de branchages et de terre, véritables pièges à fauves, où ils pensaient que les chars viendraient s'effondrer; des cordons de mines, composées généralement de projectiles de minenwerfer, furent disposés sur plusieurs dizaines de kilomètres en plusieurs points du front. Les mitrailleuses furent dotées de balles perforantes à noyau d'acier, et un fusil antitank fut créé, d'un calibre de 13 millimètres pesant 15 kilos, véritable canardière lançant un projectile perforant, auquel les tôles des chars légers ne résistaient pas et qui nous causa de lourdes pertes.

Les Allemands songèrent à créer un Corps de chars d'assaut. Hindenburg aurait examiné les 50 premiers à Charleroi, en mars 1918; si l'on en croit ce qui fut raconté, il aurait été peu enthousiaste, disant simplement : « Ils ne serviront probablement pas à grand'chose; mais, puisqu'ils sont faits, nous pourrions aussi bien les employer. »

Un char allemand, que l'on a pu voir pendant plusieurs mois place de la Concorde, devant la grille du jardin des Tuileries, fut pris le 24 avril 1918 devant Villers-Bretonneux. Il pesait environ 45 tonnes; le blindage était à l'épreuve du canon de 37 et de la balle perforante; et l'appareil était propulsé par deux moteurs Daimler-Mercédès, de 150 chevaux chacun. L'armement comprenait un canon de 58 à tir rapide à l'avant, et 6 mitrailleuses, 2 sur chaque face et 2 à l'arrière. L'équipage comptait 18 hommes. Malgré sa grande puissance motrice, 300 chevaux, ce char n'offrait que de médiocres moyens de progression et de franchissement, par suite d'un avant-bec trop accentué et de plaques de blindage recouvrant les chenilles, cause d'immobilisation rapide en terrain boueux, la boue s'accumulant entre les plaques et le corps de l'appareil.

Les chars allemands furent engagés :

1°. — Le 21 mars 1918 contre l'Armée britannique, à l'ouest de Saint-Quentin, où un groupe de 5 chars aurait tenté d'appuyer l'attaque du 158e régiment d'infanterie allemande;

2°. — Le 24 avril 1918, devant Villers-Bretonneux, sur 15 chars 6 seulement purent s'approcher des lignes. Un, celui qui fut pris par nous, se mit en panne, les autres s'enfuirent en voyant approcher des tanks anglais.

3°. — Le 27 mai 1918, dans une attaque sur Pontavert, l'infanterie allemande fut appuyée par

5 chars ; mais ces chars étaient des tanks anglais pris quelques semaines auparavant. Sur les 5 chars, 3 furent détruits; les 2 autres détruisirent plusieurs mitrailleuses;

4°. — Les 31 mai et 1er juin 1918, au nord de Reims. Le 31 mai, 5 chars allemands n'obtinrent aucun résultat. Le lendemain, 15 chars devaient appuyer l'attaque des 463e et 465e régiments d'infanterie allemande sur le fort de la Pompelle ; leur retard fit remettre l'attaque. Ils n'obtinrent aucun résultat, et 8 chars (6 tanks anglais et 2 chars allemands) furent détruits;

5°. — Le 29 août 1918, 3 chars allemands pénétrèrent dans les lignes anglaises vers Frémicourt; 1 fut détruit, 1 se mit en panne et le 3e regagna les lignes allemandes. Si on compare ces résultats insignifiants à ceux des chars français, on peut dire que l'artillerie d'assaut allemande fut absolument inexistante.



Les tanks anglais. — On l'a vu plus haut, les Anglais avaient fait usage avant nous de chars d'assaut sur le champ de bataille : la première apparition de tanks en 1916 n'eut guère plus de succès que le premier essai de nos chars en avril 1917.

Les Anglais perfectionnèrent eux aussi leurs premiers modèles; et, en juin 1917, à la bataille de Messines, ils se servirent d'un char (marque 4) qui donna de bons résultats. Ce char, du poids d'environ 20 à 25 tonnes comme nos chars Saint-Chamond, était à propulsion mécanique ; mais sa forme heureusement conçue et ses chenilles enveloppantes lui donnaient une puissance de franchissement ignorée de nos appareils. Le 20 novembre 1917, une opération admirablement préparée dans le secret le plus absolu, faite par une masse de 400 chars appuyant une excellente infanterie, creva la ligne Hindenburg et conduisit nos alliés aux portes de Cambrai. Malheureusement, l'exploitation ne fut pas si bien combinée que la préparation, et les contre-attaques ennemies ramenèrent en quelques jours les troupes britanniques à leur position de départ. De nombreux chars, en panne ou atteints par l'artillerie ennemie, étaient restés sur le terrain.

Néanmoins, devant le beau succès obtenu par les chars dans cette opération, les Anglais mirent en construction de nombreux appareils, et commencèrent un char léger, le « Whippet », qui, en bon terrain, pouvait atteindre une vitesse de 12 kilomètres à l'heure. Lors de l'offensive de mars 1918, les Allemands prirent aux Anglais un grand nombre de chars, et nous venons de voir qu'ils les utilisèrent par la suite. Dans l'offensive alliée de juillet à novembre 1918, les attaques de l'infanterie anglaise furent toujours soutenues par les tanks, dont les équipages surent conquérir une gloire équivalente à celle des héroïques soldats des chars français. Nous allions même recevoir des chars anglais de la marque V pour remplacer nos Schneider et Saint-Chamond dans les anciens groupements de l'artillerie d'assaut française. L'artillerie d'assaut, dans les armées de toutes les Puissances, est devenue une arme dont on ne saurait maintenant se dispenser; dans l'étude sur la carte d'une opération offensive, on a pris l'habitude à notre Ecole de Guerre d'étudier toujours l'action des chars coopérant avec l'infanterie.

Comme tout engin mécanique, les chars d'assaut subirent de constants perfectionnements, mais chars Saint-Chamond, chars Schneider, chars légers ont obtenu dans cette guerre leurs lettres de noblesse. Le maréchal Pétain, dans son ordre du 30 juillet 1918, ne s'écriait-il pas :

« Equipages des chars qui, après avoir puissamment contribué à arrêter l'ennemi, l'avez rompu au 11 juin et au 18 juillet ;

Ingénieurs qui avez conçu et mis au point les engins de la victoire ;

Ouvriers de l'usine qui les avez réalisés ;

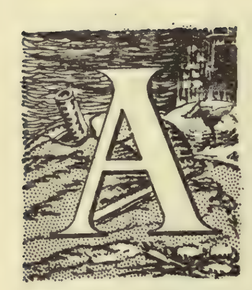
Ouvriers du front qui les avez entretenus ;

Vous avez bien mérité de la Patrie. »

LIII

LE ROLE DE LA MARINE PENDANT LA GUERRE

Opérations préliminaires



A l'ouverture des hostilités, la répartition stratégique de nos forces navales était établie sur les bases d'une entente avec la Grande-Bretagne : en Méditerranée, l'Armée navale, constituée par un Corps de bataillle de 14 cuirassés, avec deux divisions de cuirassés anciens pour les missions particulières, deux divisions de croiseurs cuirassés pour l'éclairage, des flottilles de torpilleurs et de sous-marins, était sous les ordres du vice-amiral Boué de Lapeyrère. Dans la Manche, la 2e Escadre légère, sous les ordres du contre-amiral Rouyer, comprenait seulement deux divisions de croiseurs, avec des éclaireurs légers et des flottilles de torpilleurs et de sous-marins.

Dans la nuit du 2 au 3 août, la 2e Escadre légère appareille de Cherbourg pour le Pas-de-Calais, avec l'ordre « de défendre par les armes le passage de la flotte allemande partout, à l'exclusion des eaux territoriales anglaises » ; l'alliance anglaise est heureusement notifiée le lendemain, et les forces navales alliées prennent alors les dispositifs prévus par les accords antérieurs avec l'Angleterre, qui envisagent, dans le Nord, deux objectifs principaux : la défense de la Manche Occidentale, et celle du Pas-de-Calais.

Dans la Manche Occidentale, les forces françaises, aidées de 4 croiseurs anglais, doivent s'opposer au passage des croiseurs ennemis, et assurer la sécurité des transports entre l'Angleterre et la France. Les grands bâtiments forment une ligne de surveillance entre le cap Lizard et l'île Vierge; les sous-marins constituent deux barrages dans la Manche Centrale, appuyés à l'Ouest par les contre-torpilleurs. Dans les jours suivants, la croisière est renforcée par des croiseurs auxiliaires et des bâtiments réquisitionnés, qui sont utilisés en outre pour le transport des troupes et des réfugiés.

La création d'une nouvelle base anglaise à Saint-Nazaire oblige à étendre la surveillance dans l'Océan ; la division « Gloire » reçoit la mission de surveiller la côte entre Ouessant et le cap Finistère et d'y arrêter le commerce ennemi. Les passages de troupes se font avec une très grande intensité, sous la protection de ces croisières, qui répriment en même temps la contrebande destinée directement ou indirectement à l'Allemagne. Le front maritime prolonge celui des Armées et suit les contours des frontières maritimes de l'ennemi : rien de ce qui est ennemi ne peut en sortir ; rien de ce qui est neutre ne peut y arriver sans avoir été examiné et, à l'occasion, retenu.

Une immense tranchée sépare les Centraux du reste du monde; toutes les issues sont fermées, l'étanchéité est assurée par des champs de mines.

En arrière, au contraire, la liberté de nos com-



LES DEMOISELLES AU POMPON ROUGE

munications reste entière ; avec une activité encore plus grande que pendant la paix, les vapeurs, les voiliers sillonnent la mer libre : vivres, matières premières affluent dans nos ports : la vie reste normale, sans restrictions ; les canons, les munitions, les explosifs fabriqués dans le monde entier, vont venir chez nous ; des millions de soldats vont arriver des colonies, des dominions, de tous les pays de liberté qui vont successivement entrer dans la lutte.

Quelques croiseurs allemands, répartis avant la guerre dans les mers lointaines, détruisent bien quelques cargos dans leur course de retour vers la métropole. La Marine britannique, chargée de la sécurité de ces mers, organise, avec le concours de quelques croiseurs français et japonais, une chasse méthodique contre ces bâtiments, dont aucun ne revit l'Europe : le *Leipzig*, le *Sharnhorst* et le *Gneisenau*, qui avaient bombardé Papeete et coulé la canonnière française *Zélée*, sont détruits aux Falklands ; l'*Emden*, qui avait coulé, dans un combat inégal, le torpilleur français *Mousquet*, à Penang, est détruit par le *Sydney* ; le *Kaiser Wilhelm Der Grosse*, le *Karlsruhe* et le *Kœnigsberg* disparaissent successivement. En Méditerranée, le *Gœben* et le *Breslau* ne trouvent leur salut qu'en se réfugiant dans les eaux, neutres jusqu'alors, de la Turquie.

En même temps, des opérations sont dirigées contre les colonies allemandes : l'Angleterre se charge seule de l'Est africain. A l'Ouest, le *Bruix* et la *Surprise* entreprennent, avec deux croiseurs anglais, la conquête du Cameroun ; la *Surprise* s'empare de Coco Beach le 21 septembre 1914 ; le 27 septembre Duala se rend au *Bruix* qui, le 13 novembre, bombarde Victoria. Au nord de la Chine, le Japon s'empare de Tsing-Tao, fondement des espérances germaniques en Extrême-Orient.



L'EMBARQUEMENT DU CHARBON

En Méditerranée, où la surveillance générale est dévolue au Commandement naval français, le premier but poursuivi par nos bâtiments est d'assurer la sécurité des transports de troupes de l'Afrique du Nord. Toute l'Armée navale y concourt d'abord ; mais, après l'entrée à Constantinople du *Gœben* et du *Breslau*, l'escorte des convois est confiée aux deux divisions des amiraux Guépratte et Darrieus, l'Armée navale prenant alors comme objectif principal le blocus dans l'Adriatique de la flotte autrichienne.



LE CONCOURS PRÊTÉ A L'ARMÉE

Le rôle des forces navales étant facilité par l'inertie des flottes ennemies et par la neutralité de l'Italie, la Marine met toutes ses disponibilités au service de l'Armée. Elle transforme la plupart de ses arsenaux en usines de construction de matériel de guerre ; elle prend à sa charge la défense des côtes, procède à l'organisation des bases pour le débarquement et le ravitaillement des Armées alliées.

Tout le personnel qu'elle peut donner, en comprimant ses besoins propres, elle le verse à l'Armée. Le régiment de marins constitué, en août 1914, pour la garde de Paris, devient bientôt la célèbre brigade Ronarc'h, dont on a lu l'histoire. En même temps, un corps de canonniers, avec du matériel de marine, arme d'abord les forts du camp retranché de Paris, puis ceux de Toul et de Verdun. En

février 1916, les canonniers marins sont, par ordre du Général en chef, rattachés à l'A.L.G.P.; le commandant Jehenne, qui commande déjà les canonnières fluviales, remplace à leur tête le commandant Amet ; et ces deux formations réunies participent à toutes les grandes opérations de l'Armée : en 1916 Verdun et la Somme ; en 1917, la Somme, puis l'Aisne et la Champagne, les Flandres, Verdun. En 1918, il y a 18 batteries, réparties entre les diverses Armées, et deux batteries de canonnières fluviales, qui, après l'armistice, seront concentrées sur le Rhin.

En octobre 1914, sur la demande du Gouvernement serbe, une mission de canonniers, commandée par le commandant Picot, est envoyée à Salonique, d'où elle rejoint Belgrade, où elle installe une batterie de canons de 14 prélevés sur des cuirassés. Elle bombarbe des monitors autrichiens sur le Danube, participe huit jours après à l'évacuation de Belgrade, revient le 15 décembre dans cette ville où elle installe une nouvelle batterie envoyée de France, subit l'attaque allemande d'octobre 1915, au cours de laquelle elle détruit ou avarie deux monitors, et suit la retraite serbe pour arriver à Salonique le 17 novembre.

Une autre mission de canonniers, sous les ordres du commandant Grellier, est débarquée à Antivari en septembre 1914 ; elle monte deux batteries de canons sur le mont Lovcen, qui bombardent les forts de Cattaro ; mais ces batteries, placées bientôt sous le feu meurtrier des cuirassés autrichiens, hors de leur portée, doivent être évacuées ; la mission revient à Antivari, laissant jusqu'au moment de la retraite serbe la station de T. S. F. qu'elle avait installée pour se relier à l'Armée navale.

OPÉRATIONS EN MER ÉGÉE

Le *Gœben* et le *Breslau* s'étant réfugiés à Constantinople, des forces navales françaises sont envoyées en Orient, en septembre 1914, pour concourir, avec des croiseurs anglais, au blocus de la flotte turque, qui est armée par des Allemands et commandée par l'amiral Souchon. La Turquie ferme les Dardanelles le 1er octobre, et rompt les relations diplomatiques le 2 novembre. Le 3, le *Suffren* et la *Vérité*, avec deux croiseurs anglais, bombardent les ouvrages d'Hellès, Seddul-Bahr et Koum-Kalessi.

Après le combat du 18 octobre, en mer Noire, entre les bâtiments turcs et russes, d'où le *Goeben* revint très endommagé, les Anglais proposent d'abandonner toute idée d'opération offensive, et de s'en tenir au blocus, tout le long des côtes turques. Mais le 27 janvier 1915, une lettre du premier lord de l'Amirauté fait part du désir de l'Angleterre de tenter un effort très sérieux contre les Dardanelles, et de prendre le commandement de l'expédition qu'elle y a projetée, pour laquelle elle acceptera toutefois notre concours. La division Guépratte, comprenant les cuirassés *Suffren, Bouvet, Charlemagne, Gaulois,* des torpilleurs, des sous-marins et un groupe d'hydravions, se place sous les ordres de l'amiral anglais Carden.



BOMBARDEMENT A SEDDUL-BAHR

Le 17 février marque le début des opérations actives contre les forts : six cuirassés attaquent les forts de l'entrée ; le *Suffren* a un tir très efficace sur Koum-Kalessi. Suspendues par le mauvais temps, les opérations sont reprises le 25, chaque bâtiment ayant un objectif fixé ; le bombardement se fait de jour, la nuit étant employée au dragage des mines.

Mais, sous la direction d'officiers allemands, toutes les batteries détruites sont de nouveau

armées, les barrages de mines et de filets sont renforcés, et le forcement des détroits perd le caractère de surprise rapide qu'avaient escompté les Anglais, avec, peut-être, une certaine complicité du Commandement turc.

L'affaire était à reprendre complètement, sur les bases d'une véritable expédition militaire et maritime. Une division de troupes françaises, une brigade de troupes australiennes sont concentrées à Moudros au début de mars. Sans attendre l'arrivée de la division anglaise d'Egypte, à partir du 4 mars, les forces navales alliées entreprennent l'attaque des forts du détroit et le déblaiement des passes, qui se fait dans des conditions très difficiles et sous un feu violent.

Le 18 mars, l'attaque générale est dirigée par l'amiral de Robeck, qui vient de remplacer l'amiral Carden à la tête de la flotte alliée. Tous les bâtiments y participent et sont accueillis, dès leur entrée, par un tir concentré, qui éprouve particulièrement la division française. En outre, trois cuirassés anglais et deux français heurtent des mines; le *Bouvet* coule avec presque tout son équipage; le *Gaulois* parvient à se jeter à la côte à Drepano, où il sera renfloué trois jours plus tard. L'affaire avait échoué, mais une grande gloire en rejaillissait néanmoins sur la Marine française :

" Je désire porter à la connaissance des lords de l'Amirauté, écrivait le lendemain l'amiral de Robeck, la manière splendide dont l'escadre française s'est comportée. L'amiral Guépratte l'a conduite au feu dans une action rapprochée avec la plus grande bravoure. Elle n'est aucunement troublée par ses lourdes pertes; officiers et hommes sont tous ardents à engager de nouveau l'ennemi ".



L'ARRAISONNEMENT

En attendant que l'armée du général Hamilton soit en mesure d'entreprendre les opérations, l'escadre française prend pour base Lemnos ; le *Jauréguiberry* et le *Henri-IV* viennent remplacer le *Bouvet* et le *Gaulois*.

La Marine française porte alors tous ses efforts sur l'organisation des bases du Corps Expéditionnaire d'Orient, le transport des troupes et du ravitaillement. De grands paquebots sont réquisitionnés dans ce but. Des torpilleurs, des remorqueurs et de nombreux bâtiments de servitude forment une véritable force navale qui deviendra bientôt la Division navale des bases d'Orient.

Le 22 avril, les grandes lignes du débarquement sont arrêtées. La flotte alliée comprend à ce moment 18 cuirassés, 10 croiseurs, 38 torpilleurs, 11 sous-marins, 43 dragueurs. Les Armées, concentrées à Moudros au début d'avril, sont débarquées dans la presqu'île de Gallipoli à partir du 25; 29.000 hommes sont mis à terre le premier jour. Les croiseurs *Jeanne-d'Arc* et *Latouche-Tréville* viennent renforcer l'action de l'escadre cuirassée. Pendant tous les jours qui suivent, le rôle de nos bâtiments consiste à appuyer le flanc droit de nos troupes, qui forment l'aile droite, et à opérer des débarquements de personnel et de matériel.

Sur la plage de Seddul-Bahr, constamment battue par le feu de l'ennemi, des canons sont débarqués des navires pour l'organisation d'un front de mer. La pénurie des combattants est telle que le général d'Amade demande le concours du corps de débarquement du *Jauréguiberry* jusqu'à l'arrivée de la division Bailloud. Le Corps médical des bâtiments assiste celui de l'Armée, trop peu nombreux; des

corvées de marins aident à l'embarquement des blessés dans la baie de Morto.

Tous les jours, un ou deux bâtiments de la division Guépratte stationnent dans le détroit, tenant en respect les tranchées ennemies de la presqu'île de Gallipoli, et les ouvrages de campagne d'Anatolie. Les sous-marins entrent dans le détroit et poussent jusqu'à la mer de Marmara ; au cours de ces traversées périlleuses, dans des passages encombrés de filets et de mines, le *Saphir*, obligé de revenir en surface après avoir touché le fond, se coule avec son commandant ; le *Gaule* et le *Mariotte* sautent sur des mines ; la *Turquoise*, qui parvient à pénétrer dans la mer de Marmara, où elle fait une croisière de 10 jours se prend dans les filets à sa sortie.

Une seconde division française de renfort, qui sera suivie de quatre autres, part avec le général Gouraud, nommé commandant du Corps Expéditionnaire d'Orient. Devant l'effort militaire à accomplir, les forces navales paraissent bientôt insuffisantes ; l'Escadre française confiée à l'amiral Nicol, le 15 mai 1915, comprend 6 cuirassés et 4 croiseurs, de nombreux torpilleurs, sous-marins, dragueurs, et une flotte de bâtiments auxiliaires. Une Division navale des Bases du C. E. O. est créée en août, sous les ordres de l'amiral de Bon, et chargée de l'organisation et de la direction des services maritimes des bases, de tous les bâtiments de transport et de servitude. Les coques du *Masséna* et du *Sagbalien* sont remorquées à Seddul-Bahr pour y être coulées et former un abri pour le port.

L'organisation des fronts de mer dans les bases exige un personnel canonnier spécial, qui est envoyé de France et remplace celui qui avait été débarqué des navires pour armer les pièces à terre : 8 compagnies de marins de Direction de port sont embarquées sur le *Vinh-Long* et la *Gascogne*.

Lorsque, en octobre, l'amiral Gauchet prend le commandement de l'Escadre des Dardanelles, l'échec des opérations contre Gallipoli et l'entrée en guerre de la Bulgarie amènent les Alliés à reporter l'effort militaire sur la base de Salonique.

Le Gouvernement grec faisant des difficultés et soulevant des incidents à propos de notre installation dans cette base, une force navale alliée est concentrée à Milo sous le commandement de l'amiral Le Bris pour appuyer nos démarches auprès de ce Gouvernement ; elles aboutissent le 15 décembre à son assentiment ; et l'évacuation de Gallipoli, qui s'effectue dans des conditions de rapidité et de sécurité remarquables, est terminée le 8 janvier : au cap Hellès, en une nuit 20.000 hommes avaient été embarqués ; en deux nuits, toute l'artillerie, lourde et légère, sous un tir bien réglé et concentré sur la plage. Quelques jours après, le général Joffre transmettait au Ministre le « témoignage d'admiration du général Brulard à l'adresse de la Marine française, qui a contribué pour une très grande part au succès de cette opération ».

L'organisation de la base de Salonique se poursuit en même temps que celle de Corfou, ce qui constitue une lourde tâche pour la Division des Bases. Les transports sont acheminés avec une rapidité croissante, de telle sorte que le 29 février il y a à Salonique 120.000 Français et autant d'Anglais.

La défense de la rade est assurée par la Division navale d'Orient, composée de 4 cuirassés et 2 croiseurs, sous les ordres de l'amiral Salaun, qui prend également le commandement de la Division des Bases.

Le transport de l'Armée serbe de Corfou à Salonique, qui dure du 15 avril au 30 mai, amène un renfort de 117.000 hommes et 20.000 chevaux.

A la fin de mai se produit la collusion entre le Gouvernement grec et la Bulgarie ; l'Armée bulgare occupant le fort de Rupel et les positions qui commandent la vallée de la Strouma, le blocus des côtes bulgares va devenir inopérant : ordre est donné à l'amiral Moreau, qui commande la 3e Escadre depuis que l'amiral Gauchet est commandant en chef, de procéder à l'occupation de Thasos. Le général Sarrail proclame l'état de siège à Salonique. Des torpilleurs français sont envoyés dans le golfe d'Athènes, et une démonstration navale est préparée contre la Grèce, comportant le débarquement de troupes à Phalère.

Le 22 juin, l'Escadre spéciale préparée dans ce but est dissoute, le roi ayant donné un acquiescement formel à toutes nos conditions. Mais cet engagement est de courte durée ; et, le 25 août, la même escadre doit être reconstituée ; elle mouille à Salamine le 1er septembre, saisit les bâtiments ennemis qui y sont internés, séquestre la flotte de guerre grecque, et exerce un contrôle permanent sur les mouvements maritimes et les communications. Les actes d'hostilité deviennent de plus en plus fréquents de la part du Gouverne-

ment grec, dont les partisans sont en guerre civile contre les vénizélistes ; les compagnies de débarquement de l'Armée navale, mises à terre le 1er décembre pour rétablir l'ordre à Athènes, sont attaquées par des royalistes armés de fusils et de mitrailleuses ; et, pour éviter un véritable combat, ordre leur est donné de regagner leurs navires. Mais un ultimatum est imposé au roi quelques jours après, et l'organisation du contrôle est établie d'une façon définitive ; la Grèce étant réduite à l'impuissance, les opérations navales sont terminées en Orient, où les bâtiments sont désormais affectés au blocus et à la défense contre les sous-marins.

Le 8 novembre 1918, le yacht de guerre français *Ariadne* entre à Constantinople. Les troupes alliées débarquent dans la presqu'île de Gallipoli, et le dragage des Dardanelles commence aussitôt, en vue du passage de la flotte alliée, qui apparaît le 12, et mouille devant Constantinople le 13, au matin.



LA VIGIE

Après le dragage du Bosphore, 3 torpilleurs français sont envoyés dans la mer Noire, portant diverses missions ; le 21, l'*Ernest-Renan* et le croiseur anglais *Liverpool* y entrent à leur tour pour établir la liaison avec le général Denikine ; et le 25 une escadre anglo-française mouille à Sébastopol.



OPÉRATIONS EN MÉDITERRANÉE ORIENTALE

Dès la rupture des relations diplomatiques avec la Turquie, en novembre 1914, notre commandant en chef en Méditerranée reçoit l'ordre d'empêcher le ravitaillement de l'Armée turque par tous les ports de l'Asie Mineure ; le *d'Entrecasteaux* et le *Charner* sont envoyés sur les côtes de Syrie, et le *Requin* à Port-Saïd, où il joue un rôle particulièrement brillant dans la défense du canal de Suez, contre l'attaque turque du 3 février 1915.

Puis, en même temps que l'Escadre des Dardanelles est constituée, le 31 janvier 1915, une Escadre de Syrie, comprenant 3 cuirassés et 4 croiseurs, sous le commandement de l'amiral Dartige du Fournet, dans le but d'exercer une action continue sur les côtes de Syrie et d'Asie Mineure, et d'y retenir les troupes ennemies pendant l'entreprise contre les Détroits.

Pendant que les croiseurs anglais sont affectés à la défense des côtes égyptiennes, les croiseurs français tiennent le blocus entre le cap Khelidonia et El Arish, procédant à des actions locales sur les différents points de la côte où peuvent être détruits, du large, des camps, des batteries, des dépôts de pétrole, etc...

Le rôle de la 3e Escadre consiste à paralyser la contrebande de guerre, surtout le transport des pétroles et charbons, supprimer la navigation côtière qui double le chemin de fer, surveiller les mouvements de troupes et les travaux de défense et détruire les bases des sous-marins.

Pendant les mois d'avril et mai, les croiseurs procèdent ainsi à la destruction des dépôts de pétrole d'Alexandrette, Chekka, Djouni, Jaffa, Tripoli, Mersina : le *d'Entrecasteaux* et le *Saint-Louis* bombardent Gaza et les camps avoisinants, le *Jeanne-d'Arc* détruit le consulat allemand de Caïffa et les usines Wagner de Jaffa, etc...

Le *Guichen* sauve 4.000 Arméniens, réfugiés dans le massif de Djebel Moussa, et en révolte contre les Turcs : transportés en Egypte, ils deviendront plus tard le noyau de la Légion d'Orient, contituée avec tous les transfuges,



RAVITAILLEMENT

A la fin d'avril 1915, l'Amirauté britannique, craignant une nouvelle attaque des Turcs contre le canal de Suez, avait demandé le concours de notre escadre de Syrie. 3 croiseurs avaient été envoyés dans le canal, et un accord avait été conclu avec l'amiral Peirse pour la répartition des bâtiments. L'attaque échoua, mais la défense fut reprise activement en décembre 1915. Une ligne de défense est établie dans l'Est du canal, formant un front pour 200.000 hommes. Des postes sont prévus pour les divers bâtiments : *Requin, Jauréguiberry, d'Entrecasteaux, Pothuau, Amiral-Aube*, qui sont chargés de la section comprise entre Port-Saïd et le Kilomètre 56. L'amiral de Spitz est spécialement chargé de l'étude de la défense et de l'entraînement. Le centre d'aviation français de Port-Saïd est renforcé de 4 hydravions pris à Brindisi.

En février 1916, la chute d'Erzeroum et l'avance des Russes décident la Turquie à abandonner toute idée d'une expédition contre le canal; la plus grande partie des troupes anglaises sont alors renvoyées, et on ne laisse en Syrie qu'une Division française commandée par l'amiral de Spitz.

En dehors de l'action antisous-marine exercée par les patrouilleurs de cette Division, les croiseurs et torpilleurs continuent à effectuer le blocus des côtes de Syrie et de Caramanie, entreprenant de nombreuses opérations de détail contre les ports équipés et instruits dans l'île de Chypre par des cadres français. *L'Amiral-Charner* est torpillé par un sous-marin, le 8 février 1916, au cours d'une de ces croisières.

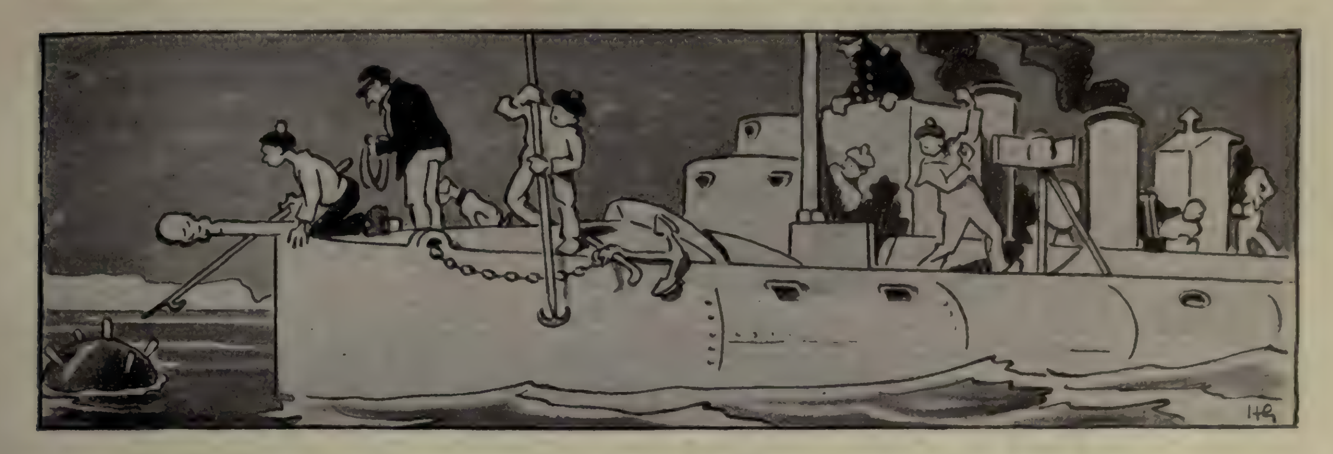
Pour avoir une base de ravitaillement à proximité immédiate du théâtre d'opérations des sous-marins ennemis, et entretenir près de la côte ennemie un centre de renseignements en même temps qu'un lieu de refuge pour les déserteurs, nous occupons l'île de Ruad le 1er septembre 1915; une petite garnison de marins, défendue par une section de mitrailleuses et 4 canons de 65, y est installée dans un îlot isolé de la ville, face à Tortose.

Le trafic maritime disparaît entièrement sur la côte de Syrie: lorsque l'amiral Moreau prend le commandement de l'Escadre de Syrie, en octobre 1915, la visite journalière des différents ports ne s'impose plus; dans chacune des deux zones de surveillance, il suffit d'un croiseur marchant à grande vitesse pour tenir le blocus.

Il en est de même dans les îles du Dodécanèse où la surveillance rigoureuse a rendu tout trafic impossible : les denrées alimentaires font complètement défaut. La population de Castellorizo, nettement hostile aux Turcs, implore le secours de la France ; l'occupation de l'île et son ravitaillement sont effectués le 29 décembre, dans les mêmes conditions que pour Ruad.



L'ALERTE



LA MINE EN DÉRIVE

et établissements militaires, et les voies ferrées, avec le concours d'avions britanniques et de monitors : le 10 août 1916, bombardement de casernes, ouvrages et usines à Marmarice, Makry, Phineka, Mersina ; le 4 septembre, bombardement d'Alexandrette ; le 3 novembre, bombardement des batteries d'Adalia, etc...

Lorsque, en juillet 1916, le grand shérif de La Mecque se proclame indépendant, et que le Hedjaz se soulève contre les Turcs, le Gouvernement décide que le *d'Estrées*, le *El-Hadj* et *l'Orenoque* conduiront à Djeddah une mission militaire française, des armes pour les insurgés, et des pèlerins embarqués dans tous les ports de nos possessions de l'Afrique du Nord.

Le *Pothuau* et le *d'Entrecasteaux* coopèrent avec les forces britanniques à la défense de Rabegh ; ils portent également leur action dans la mer Rouge, ainsi que le *d'Estrées*, lors des troubles en Abyssinie, en septembre et octobre 1916.

Au début de 1918, les croiseurs français participent aux opérations combinées, entreprises par les Anglais, contre les troupes turques en Palestine, contre El Arish, Gaza, puis contre Askalon, Jaffa, remontant la côte en même temps que les troupes dont elles appuient l'aile gauche.

Le 7 octobre, des bâtiments de la Division de Syrie entrent et s'amarrent dans le port de Beyrouth, au milieu d'un enthousiasme indescriptible de la population.



OPÉRATIONS EN ADRIATIQUE

L'entrée en guerre de l'Autriche, le 12 août 1914, amène le commandant en chef en Méditerranée à concentrer toutes ses forces à l'entrée de l'Adriatique, dans le but de détruire la flotte autrichienne si elle tentait de sortir.

Les croiseurs et les torpilleurs exercent une surveillance continue, que vient de temps en temps renforcer l'escadre cuirassée, basée sur Malte.

Au cours de diverses incursions, la flotte coule la *Zenta* le 16 août, bombarde Cattaro le 30, Lissa et Pelagosa le 17 septembre, détruit les phares et câbles de Raguse, Gravosa, Meleda en octobre, de Saint-Georges, Lessina et Zagosta en novembre.

Elle accompagne les bâtiments chargés de ravitaillement pour le Monténégro, ceux qui transportent en Serbie les diverses missions françaises : mission Picot, chargée de la défense de Belgrade contre les monitors autrichiens, mission Grellier pour l'installation des batteries sur le Lovcen, mission Gignon pour l'établissement d'un grand poste de T. S. F.

Les sous-marins font des croisières continuelles le long des côtes dalmates : le *Fresnel* et l'*Ampère* parviennent à lancer des torpilles dans l'avant-port de Cattaro, le *Cugnot* reconnaît la baie de Topla à l'intérieur des Bouches : il se prend dans un filet au moment où deux torpilles lancées par une batterie passaient près de son avant ; trois torpilleurs le pourchassent sans succès pendant tout le cours de sa sortie des Bouches. Le *Curie*, remorqué par le *Michelet* jusqu'à 30 milles de Lissa, parvient à l'entrée de Pola, mais s'engage dans un filet de barrage et est obligé de se couler.

En février 1915, la surveillance, rendue plus étroite pour empêcher les sous-marins autrichiens d'aller au Dardanelles, devient difficile et dange-

reuse, l'ennemi concentrant tous ses moyens dans la Basse Adriatique : la *Dague* saute sur une mine devant Antivari le 24 février; plusieurs croiseurs sont attaqués à la torpille, et le *Léon-Gambetta* est coulé par un sous-marin à 20 milles du cap Leuca, le 27 avril.

La convention du 10 mai 1915 avec l'Italie donne à la marine italienne l'initiative des opérations en Adriatique; la France y contribue par l'envoi de 12 contre-torpilleurs, 2 divisions de torpilleurs et 6 sous-marins.

L'entrée en guerre de l'Italie amène une recrudescence d'activité dans l'Adriatique. En mai et juin, les croiseurs et les torpilleurs alliés font de fréquentes incursions dans les îles dalmates, détruisent les phares et les sémaphores, coupent les câbles, bombardent les voies ferrées de la côte.

Pendant que les sous-marins font la croisière au large de Cattaro et sur la route des bâtiments et des sous-marins ennemis, des forces légères exercent une surveillance continue autour des drifters du barrage d'Otrante, qui sont l'objet de fréquentes attaques.

Au cours de ces opérations et des engagements avec les bâtiments légers ennemis, les pertes sont sensibles de part et d'autre. Le 16 août, le *Bisson* coule le sous-marin *U-12* après une chasse de toute une journée; le 20 septembre, le *Papin* torpille un torpilleur autrichien près de Zuri ; le 29 décembre, le *Casque* coule le *Triglaw* en chassant une Division autrichienne qui venait de bombarder Durazzo. Mais le *Fresnel* s'échoue le 6 décembre à l'entrée de la Bojana, et le *Monge* est coulé par l'*Helgoland* devant Cattaro, le 28.

En 1916, le 13 janvier, le *Foucault* étant en faction à 4 milles de la pointe d'Ostro, lance trois torpilles sur le *Novara*. Le 27, le *Bouclier* donne la chasse à un croiseur ennemi qui refuse le combat et s'enfuit. Une semaine après, le même *Bouclier* combat à la grenade un sous-marin qui vient de le torpiller sans succès. L'*Archimède*, le *Franklin*, torpillent des cargos de ravitaillement; la *Faulx* attaque un sous-marin le 9 février, et trois jours après, on voit encore des émulsions d'huile sur le lieu de l'attaque. Le 29, l'*Archimède* attaque à la torpille le *Hussar* qui le poursuit en le grenadant; le 7 avril, après avoir coulé au cap Planka un vapeur, il est poursuivi par les trois torpilleurs d'escorte et reçoit 5 bombes, sans grandes avaries. Le 5 mai, le *Bernouilli* rencontre 2 contre-torpilleurs ennemis, lance une torpille, est attaqué, et au cours de l'attaque lance une seconde torpille; il atteint le *Czepel* dont l'arrière est enlevé, mais qui peut être remorqué à Cattaro. Le 12, l'*Ampère* est bombardé deux fois par des avions près du cap Croce.

Mais le *Renaudin* est coulé par un sous-marin, au large de Durazzo, le 18 mars, et la *Fourche* subit le même sort, le 25 juin, après avoir grenadé le sous-marin qui venait de torpiller le transport *Citta di Messina* qu'il escortait.

Des raids audacieux sont accomplis par des groupes de vedettes italiennes, escortées par des torpilleurs alliés, contre les ports de la côte que l'ennemi occupe après l'évacuation de l'Armée serbe.

Dès le milieu de 1916, la guerre en Adriatique est uniquement une guerre sous-marine. Pour l'ennemi, le seul but consiste à favoriser la sortie et l'entrée des sous-marins allemands aux bases de Pola et Cattaro ; le but des Alliés est de détruire ces sous-marins, de les empêcher de franchir le canal d'Otrante, et de combattre les forces légères autrichiennes qui sortent de temps en temps pour leur déblayer le passage : c'est le rôle des torpilleurs et croiseurs alliés, pendant que nos sous-marins croisent, isolément ou à la remorque des chalutiers, dans des secteurs fixés, sur le passage des sous-marins ennemis.

Les pertes sont assez sévères chez les Alliés. La Marine française perd, le 15 mai 1917, le *Boutefeu* qui saute sur une mine en allant au secours du *Dartmouth* torpillé ; le *Bernouilli* est coulé par un sous-marin, le 15 février 1918, et le *Foucault* est bombardé par des avions le 15 septembre 1917. En revanche, la *Circé* coule un sous-marin ennemi le 25 mai 1917; le *Mameluck* et le *Lansquenet* en détruisent un autre le 14 décembre.



CONCOURS PRÊTÉ A LA SERBIE

Dès le début de la guerre, la Serbie, isolée dans une lutte par trop inégale contre les forces autrichiennes et allemandes réunies, se tourne vers la France « sa plus généreuse alliée », dont elle ne cessera d'implorer le secours à toutes les phases critiques de sa dramatique campagne.

La Marine française, avec son matériel et son personnel immédiatement prêts, apporte aussitôt,



LE CONVOI
Aquarelle de *H. Gervèse*





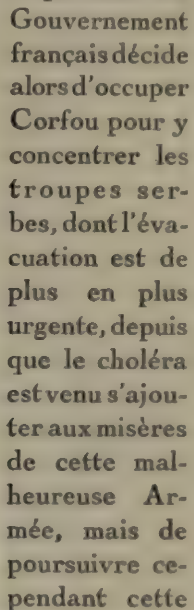
à travers les dangers de l'Adriatique, tout le concours qu'il lui est possible de donner : ravitaillement, missions militaires, etc...

En octobre 1915, la situation militaire nous oblige à envisager le ravitaillement de l'Armée serbe en retraite, uniquement par la côte d'Albanie, quelles que soient les difficultés que comportent les bases établies sur cette côte.

Des officiers de l'Armée Navale étudient l'organisation des divers points envisagés : des approvisionnements considérables sont envoyés à Brindisi, et de là aux deux bases choisies, Medua et Durazzo, où une mission française établit la liaison avec l'Armée serbe.



EN PATROUILLE



Tous les petits bâtiments et les paquebots disponibles, à un moment où l'Armée d'Orient absorbe presque tous nos moyens, sont envoyés en Adriatique pour concourir à ces transports, avec quelques caboteurs italiens.

Surmontant des difficultés innombrables dans une mer semée de mines et battue par le mauvais temps, sous l'attaque incessante des avions, des sous-marins et des torpilleurs ennemis, ces bâtiments opèrent leurs débarquements sur une côte de plus en plus menacée, évacuent les prisonniers autrichiens, les réfugiés serbes et monténégrins, le Gouvernement et le Trésor.

A la fin de décembre, la situation de l'Armée serbe devient réellement critique, et le Prince Régent fait appel à la France pour sauver son Armée, dont l'épuisement physique et moral est complet. Les officiers sont unanimes à déclarer que la reconstitution de l'Armée ne peut être faite en Albanie, et ils demandent à être transportés en France.

Le 26 décembre, le Gouvernement français décide de recueillir l'Armée serbe en Tunisie : l'évacuation se fera par des torpilleurs et petits cargos jusqu'à Valona et Brindisi, d'où les grands transports les enlèveront.

Bien que la surveillance de l'Adriatique incombe, par la convention du 10 mai, à l'Italie seule, le Commandant en chef français envoie tous ses patrouilleurs disponibles pour protéger les transports et assurer le va-et-vient entre Medua-Durazzo et Brindisi-Vallona, et 6 grands croiseurs pour procéder à l'évacuation.

L'Italie hésite à concourir à une telle entreprise; elle objecte sa durée et les dangers d'épidémie. Le Gouvernement français décide alors d'occuper Corfou pour y concentrer les troupes serbes, dont l'évacuation est de plus en plus urgente, depuis que le choléra est venu s'ajouter aux misères de cette malheureuse Armée, mais de poursuivre cependant cette évacuation sur Bizerte jusqu'à ce que la base de Corfou soit prête.

Pendant que le *Jules-Michelet* et le *Victor-Hugo* évacuent les premiers éléments, 4 autres grands croiseurs, accompagnés de torpilleurs et de chalutiers, sous les ordres de l'amiral Chocheprat, partent de Bizerte le 9 janvier avec un bataillon d'alpins qui est débarqué à Corfou le 11 ; le débarquement et l'occupation sont terminés dans la même journée, et la base est immédiatement organisée sous la direction de l'amiral de Gueydon.

L'évacuation de l'Armée serbe sur Corfou commence le 17 janvier, à l'aide de 6 transports français et 6 italiens, des caboteurs et patrouilleurs alliés dont 8 français et tous nos bâtiments hôpitaux disponibles.

Le 25 janvier, Medua est complètement évacué par les Serbes ; les caboteurs français *Petrel-II* et *Marie-Rose* y enlèvent tout le matériel, canons,

caissons, harnachements, sous le feu de l'ennemi et la menace des sous-marins, avec une audace qui force l'admiration.

Le 20 février, l'Armée serbe, de 143.000 hommes, est rassemblée à Corfou dans un état de misère physiologique indescriptible. Les hôpitaux, installés dans l'île Vido, sont pleins de jeunes recrues qui meurent par centaines. A Bizerte, sur 13.000 Serbes débarqués, il y en a 6.000 à l'hôpital, dont un grand nombre atteints du choléra ; les convalescents sont répartis dans les ports algériens.

Au cours de ces opérations, effectuées dans les circonstances les plus difficiles, nous avions perdu seulement 3 petits bâtiments : le patrouilleur *Jean-Bart* torpillé près du cap Laghi, la *Ginette* et le *Memphis* coulés par des mines : mais aucun Serbe n'avait été perdu en mer.

HYDRAVION-CANON

Dès la première semaine de mars, la santé générale de l'Armée s'améliore, la mortalité diminue ; les camps du Sud de l'île s'organisent, décongestionnant ceux du Nord.

Le prince Alexandre peut enfin prendre des décisions relatives aux commandements, et l'Armée entre dans la voie de sa réorganisation, pendant que s'achève l'évacuation des 11.000 chevaux que la mort a épargnés, et que se prépare le transport sur Salonique.

20 grands paquebots, transports, croiseurs auxiliaires français sont affectés à ce transport : 12 cargos français et 5 anglais sont destinés au matériel de cette Armée, pendant que 13 cargos français continuent à assurer le ravitaillement de l'Armée d'Orient. La presque totalité de nos patrouilleurs est répartie en surveillance sur la route de Corfou à Salonique, que les sous-marins n'oseront pas affronter pendant toute la durée des transports.

Ceux-ci commencent le 16 avril, s'effectuent dans les conditions d'une opération de vive force, et s'achèvent le 27 mai sans aucune perte d'hommes ni de matériel : le débarquement à Mikra atteignait une moyenne de 1.000 hommes ou 140 chevaux à l'heure ; le transport journalier passait de 1.900 hommes pendant la première décade à 3.500 pendant la dernière. Cette opération compte parmi les plus belles de la Guerre navale.



LA GUERRE SOUS-MARINE

En novembre 1914, l'Allemagne a 30 sous-marins ; quelques-uns sont basés sur la côte des Flandres et effectuent en manche des croisières d'exploration et d'essais d'endurance.

Leur but paraissant se porter vers les transports militaires traversant la Manche, l'Angleterre et la France prennent des mesures immédiates : création de flottilles de patrouilles maritimes et aériennes, obstruction du Pas-de-Calais par des mines, bombardement des bases flamandes.



1915. Période de discussions et d'expériences. — En janvier 1915 commencent les croisières effectives : d'une part, dans la Manche orientale, d'autre part, dans les eaux irlandaises, poursuivant un double but, militaire et politique. Le but commercial est décidé le 4 février : l'Amirauté allemande déclare zone militaire, à partir du 18, les eaux qui baignent les îles britanniques ; les navires neutres sont avertis qu'il y aurait le plus grand danger à traverser la zone interdite.

La note franco-anglaise du 1er mars déclare répondre au blocus des sous-marins allemands par le blocus complet de l'Allemagne, c'est-à-dire la

saisie de toutes marchandises appartenant à des sujets de l'Empire allemand ou venant d'Allemagne.

L'action des flottilles de chalutiers de la Manche et les obstacles accumulés dans le Pas-de-Calais; (mines, filets, suppression du balisage), obligent bientôt les sous-marins à abandonner ce passage; il font le tour par le nord de l'Écosse et vont exercer leur action à l'entrée de la Manche et de la mer d'Irlande, à la bifurcation des deux grands courants commerciaux de l'Océan et de la Méditerranée.

Ils utilisent généralement les torpilles contre les grands vapeurs, mais coulent les voiliers et les barques de pêche au canon et à la bombe.

L'entrée en guerre de l'Italie, et les opérations militaires entreprises par les Alliés en Orient, décident l'Allemagne à envoyer des sous-marins en Méditerranée; ils y arrivent dès le mois d'avril; employés tout d'abord dans un but purement militaire contre les forces navales alliées aux Dardanelles (torpillage des cuirassés *Triumph* et *Majestic*) ils n'entreprennent leurs croisières commerciales qu'en septembre.

Les mesures de défense et de protection sont activement poussées par les Alliés. Il est décidé, d'abord que les transports de troupes seront armés de deux canons, puis que tous les bâtiments de commerce recevront un armement au fur et à mesure des disponibilités en matériel, celui-ci étant pris d'abord dans les batteries de côtes et sur les bâtiments de guerre. Des filets de barrage sont établis à l'entrée des principaux ports.

Le développement des forces de patrouille est effectué par voie de réquisition, puis d'achat à l'étranger par des missions envoyées à cet effet dans les pays neutres.

Quatre Divisions de patrouille sont basées sur les ports de l'Océan, trois Divisions sont envoyées en Méditerranée, qui est également renforcée en torpilleurs. Ces derniers sont employés à l'escorte des transports militaires, pendant que les chalutiers patrouillent les routes recommandées à la navigation.

Une Direction de défense contre les sous-marins est instituée au Ministère de la Marine, sous l'autorité de l'amiral Ronarc'h, ayant pour objectif initial la constitution et l'armement des forces de patrouille, et la défense des navires de commerce: armement, installation de la T. S. F., engins fumigènes, engins de sauvetage, etc...

Des Conférences interalliées délimitent les zones de surveillance affectées à chaque Marine. L'Italie achète des chalutiers; la France et l'Angleterre construisent activement des bâtiments de chasse, sloops, avisos, canonnières, parfois avec des moyens de fortune et en utilisant des chaudières et des machines de bâtiments non appropriés à ce but.

Un Service de renseignements est établi dans les ports, pour centraliser les informations relatives aux déplacements et actes des sous-marins, et les transmettre aux patrouilleurs et aux navires à la mer.

Enfin, l'aviation maritime qui, en France, a trouvé sa voie dans l'adoption de l'appareil FBA, muni de moteurs Clerget, établit le 23 janvier 1916 son premier programme, conçu de façon à faire face, au printemps de 1916, à toutes les éventualités de la guerre navale.



1916. Organisation de la guerre sous-marine par l'Allemagne, et de la défense par les Alliés. — Au début de 1916, l'Allemagne a mis en service 80 sous-marins, dont 24 ont été coulés; il lui en reste 56; mais 150 sont en chantier, dont près de la moitié du type mouilleur de mines.

L'opinion publique, décidée à finir la guerre, pousse fortement le Gouvernement à une action énergique, et le Reichstag se prononce pour la continuation de la guerre sous-marine par tous les moyens possibles.

En réponse à notre décision d'armer tous les navires de commerce pour leur propre défense, l'Allemagne déclare qu'elle traitera en belligérants tous les navires de commerce armés.

Les opérations des sous-marins deviennent de plus en plus actives, sans égards pour les neutres, malgré les affirmations de l'Allemagne relatives à l'avertissement préalable. Elles sont menées de la façon la plus énergique pendant le dernier trimestre de 1916, dans le but d'intimider les Alliés avant les ouvertures des négociations de paix, présentées par les Puissances Centrales le 12 décembre.

Dès le mois d'avril, la concentration des batiments de patrouille autour de la Grèce, pour assurer la sécurité des transports serbes, amène les sous-marins à reporter toute leur activité dans le

bassin occidental, où ils effectuent des croisières très fructueuses, comportant surtout la destruction d'un grand nombre de voiliers.

Dans les mers du Nord, les mouilleurs de mines du type U C, nouvellement entrés en service, pratiquent une guerre de mines intense autour de l'Angleterre, concentrant d'abord leur action dans le Nord, jusqu'à la bataille du Jutland. Ils y détruisent une quantité considérable de bateaux de pêche et cherchent à arrêter le trafic entre l'Angleterre et les pays scandinaves.

Le barrage des Flandres, mouillé par les Anglais au large des bases de Zeebrugge et d'Ostende, se montre efficace pendant trois mois, et les croisières en Manche sont, de ce fait, abandonnées. Mais il cesse bientôt d'être continu : les sous-marins y découvrent des fissures et reparaissent dans la Manche en septembre.

A partir de ce moment, la campagne devient générale : tous les sous-marins disponibles sont envoyés à la mer; l'un va faire une croisière d'intimidation sur les côtes d'Amérique, d'autres opèrent sur les côtes mourmanes, au moment où l'entrée en guerre de la Roumanie y amène de nombreux transports de ravitaillement.



LE COLLET DE SURETÉ

Le tonnage coulé augmente dans de grandes proportions, passant de 100.000 tonnes, mensuellement, à 350.000 tonnes à la fin de l'année 1916. Les bâtiments neutres, non armés, et paraissant souvent peu disposés à la résistance, sont de plus en plus visés, et leur tonnage dépasse le tiers du tonnage total coulé.

Devant la menace que constitue la guerre sous-marine, dont l'efficacité est définitivement reconnue dès la fin de 1915, les Marines alliées s'organisent. Une conférence des Ministres alliés, réunie à Paris en avril 1916, décide de développer nos entreprises par la mise en commun de tous nos moyens.

Pour la Méditerranée, une conférence des amiraux alliés, réunie à Malte au début de mars, élabore un projet de défense de cette mer, divisée en 11 zones de surveillance (4 françaises, 4 anglaises, 3 italiennes) : organisation des barrages mobiles à Gibraltar et surtout à Otrante, développement des patrouilles aériennes, adoption du système des routes patrouillées, liaison intime entre les Services de renseignements.

La France envoie 4 sous-marins à Gibraltar, l'Angleterre renforce le barrage d'Otrante de 50 drifters traîneurs de filets.

Pour coordonner l'action de toutes nos forces dans la Manche orientale, elles sont réunies sous un commandement unique, dit de la " Zone des Armées du Nord ". La liaison avec les forces britanniques est réglée par la Conférence de Londres (5 mai), qui organise également la surveillance de l'Atlantique contre les corsaires, à laquelle participent nos divisions de croiseurs.

L'État-Major général procède à l'organisation méthodique des patrouilles maritimes et des patrouilles aériennes.

Le 10 juin, il élabore un programme d'ensemble des patrouilles maritimes, l'expérience acquise permettant de fixer les caractéristiques et le nombre des unités indispensables pour protéger la navigation.

La surveillance au large nécessite des chalutiers de 200 à 300 tonnes, encadrés par des canonnières et des avisos ; chaque escadrille comprendra 12 chalutiers et 4 chasseurs. Le programme comporte : en Manche, 6 escadrilles dont une de dragage ; en Océan, 4 escadrilles dont une de dragage ; en Méditerranée 12 escadrilles dont une de dragage. En outre, il est prévu, pour les ports et fronts de mer, des arraisonneurs et des dragueurs côtiers, et le nombre d'unités total se monte à 553.

L'Aéronautique maritime est réorganisée par le décret du 6 septembre 1916. Elle élabore aussitôt (10 octobre) un programme d'aviation et d'aérostation, comportant 200 hydravions, 26 dirigeables et 50 captifs de bord.

A la fin de l'année, un accord avec l'Amirauté britannique aboutit à l'organisation du " Controlled Sailing " dans le but d'assurer les départs réguliers pour les navires du " French Coal Trade ". Un

service de pilotage spécial est créé pour conduire ces convois le long des côtes françaises, dans les parages défendus naturellement contre la fréquentation des sous-marins.

Une organisation de convois de voiliers escortés entre la France et l'Angleterre est destinée à accroître le trafic, surtout de charbon, entre les deux pays.

Enfin, la protection de la campagne de pêche au hareng ayant donné des résultats exceptionnels, une organisation générale de protection de la pêche est étendue à toutes nos côtes de l'Océan. Une mission, envoyée dans les ports pour établir un accord avec les industriels, rencontre à peu près partout une résistance assez vive, les pêcheurs refusant de recevoir des canons sur leurs bateaux par crainte de les voir couler sans merci. La mise en sursis des marins pêcheurs, le paiement des frais d'immobilisation pendant l'armement en canons des bateaux, et enfin la création d'escadrilles spéciales uniquement affectées à la protection des groupes de pêcheurs, finissent par décider quelques patrons. Les premiers résultats sont prodigieux : de véritables petites fortunes, gagnées en quelques semaines, décident tous les hésitants. Les groupes de surveillance sont renforcés, la discipline pénètre peu à peu dans les milieux les plus obstinés, et la campagne de pêche côtière de 1917, suivie par celle du thon au large, sont extrêmement fructueuses.



LE BONNET PARASOUFFLE

Le plus gros effort de la Marine est porté sur l'armement des navires de commerce, pour lequel des inspecteurs sont installés dans les principaux ports : cet armement, d'abord hétéroclite et opéré à l'aide de tous les matériels disponibles, est unifié par l'adoption du calibre de 90 de la guerre, adapté au tir à bord.

Les instructions aux capitaines sont modifiées et forment désormais une doctrine de défense du navire isolé, tant contre les sous-marins que contre les corsaires et la navigation en zone minée.

Pour encourager les efforts de tous dans la lutte, il est décidé que des primes allant jusqu'à 100.000 francs seront accordées pour tous renseignements ayant contribué à la destruction d'un sous-marin, et des primes de 100 à 250 francs pour la découverte de mines.



1917. Phase décisive. Guerre entreprise avec le maximum de moyens de part et d'autre. — A la fin de janvier 1917, les Gouvernements neutres reçoivent des ambassadeurs d'Allemagne un avis officiel déclarant que les Empires centraux s'emploieraient à l'avenir, sans nouvel avis et par tous les moyens possibles, à interrompre le trafic des Alliés dans la limite de certaines zones délimitées autour de la France et de l'Angleterre, et dans la Méditerranée. C'est l'annonce de la guerre sous-marine sans restrictions.

Le Gouvernement américain rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne, et déclare que les navires américains traversant les zones dangereuses seront armés ; puis, en mars, se déclare en état de guerre. Les autres pays neutres font, d'une façon générale, des protestations d'autant plus énergiques qu'ils sont plus éloignés et moins menacés.

Le 7 février, le Gouvernement britannique déclare dangereuse à la navigation toute la baie allemande, qui est couverte de champs de mines; et, le 21, un ordre en conseil resserre le blocus.

Le but de la guerre sous-marine sans restrictions est d'obliger l'Angleterre à faire la paix. L'effet primordial à en obtenir est un effet de terreur; il s'agit de créer dans le plus bref délai possible un dommage considérable aux Alliés, et d'intimider la navigation neutre. Le coup doit être violent, et surtout rapide. Dans ce but, les sous-marins font des croisières courtes, mais bien remplies, ne prenant, entre deux croisières, que le repos indispensable.

D'autre part, la suppression de la formalité de l'avertissement leur permet d'employer une tactique moins dangereuse pour eux ; ils peuvent

attaquer à la torpille, en plongée, de jour comme de nuit. Dans l'attaque au canon, ils ouvrent immédiatement un feu nourri, sans perdre de temps à tirer les coups de semonce.

L'action entamée ainsi en février s'accroît progressivement, et atteint en avril le résultat maximum : 871.000 tonnes sont coulées pendant ce mois.

La guerre de mines est pratiquée avec un effort égal, mais dans un but nouveau : non pas tant de détruire des navires de commerce que d'immobiliser pour le dragage un nombre de plus en plus important de patrouilleurs, et de rendre difficiles les opérations de dragage, en dispersant les mines sur de grandes étendues, en les mouillant à faible immersion, pour causer la destruction des dragueurs.

Les Alliés, en pleine possession maintenant de tous leurs moyens, poussent leur action, à la fois offensive et défensive, avec un développement croissant, et déterminent chez l'ennemi, au bout de quelques mois, une lassitude telle que son rendement baisse brusquement.

Le rendement navire-jour (nombre de navires coulés par jour pour un sous-marin en croisière) passe de 0,50 en janvier à 0,25 en juin, et ne cessera de s'abaisser ensuite jusqu'à 0,13 en décembre.

Les procédés offensifs sont particulièrement développés : barrages de mines profonds, sous-marins à l'affût, bâtiments-pièges, filets et mines remorqués, grenades et bombes, etc...

Une quantité considérable de mines sont mouillées sur les voies d'accès de la baie allemande qu'utilisent les sous-marins ; en dehors des pertes en torpilleurs et en sous-marins qu'elles occasionnent fréquemment chez l'ennemi, celui-ci est contraint à un dragage continuel, qui entraîne la destruction de très nombreux dragueurs.

La base de Zeebrugge est soumise à des bombardements incessants : en particulier celui du 12 mai 1917, par avions, endommage gravement les écluses et les digues du canal maritime.

L'extension des zones fréquentées par les sous-marins oblige la Marine française à établir un développement parallèle de ses forces de patrouilles maritimes et aériennes.

Le programme du 7 mars 1917 comporte une augmentation, sur celui du 10 juin 1916, de 11 sloops ou avisos, 42 canonnières, 96 patrouilleurs ou dragueurs, 94 drifters ou arraisonneurs.

Les patrouilles de l'Océan et de la Manche centrale sont organisées par l'arrêté du 16 mars, et réparties en trois Divisions placées sous l'autorité d'un officier général.

Les patrouilles de la Méditerranée occidentale sont renforcées et scindées en deux Divisions, celle d'Algérie et celle de Provence.

Le programme d'Aéronautique du 9 février 1917 comporte un nouvel accroissement du nombre des centres, de manière à réaliser la continuité du service des patrouilles aériennes sur l'ensemble des côtes françaises et algériennes, et un renforcement des effectifs en appareils des centres ; 300 hydravions sont répartis en 19 centres et 13 postes de combat.

Le programme du 15 avril augmente encore le précédent de 10 centres nouveaux, et porte le nombre des hydravions en service à 550.

Le premier de ces programmes est réalisé en octobre 1917, le second en janvier 1918.

Le système des routes patrouillées, employé dans la Méditerranée, n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, même au prix d'un nombre croissant de patrouilleurs, la Conférence de Londres (23 janvier 1917) convient d'expérimenter le système anglais des routes divergentes. Mais le procédé des convois escortés, adopté dans les mers du Nord, ayant donné des résultats très satisfaisants, la Conférence des Amiraux, réunie à Corfou en avril, décide de l'étendre à la Méditerranée, où est constitué un organe central, la Direction générale des Routes, représentée dans les principaux ports par des officiers délégués des Routes, chargés de donner les instructions aux capitaines des navires.

Une organisation de transports par voiliers est établie, de concert avec le Ministère du Ravitaillement, pour le transport en Europe des blés d'Australie. Pour assurer leur protection, 3 escadrilles de patrouille, comprenant des remorqueurs et des éléments aériens, sont basées sur Casablanca, sur Leixoès et sur Dakar.

Le développement pris par la mise en état de défense des bâtiments de commerce amène le Département à créer un service de l'A. M. B. C. (Armement militaire des bâtiments de commerce).

Dans chaque port important, il est établi un centre d'A. M. B. C., chargé non seulement de l'installation, de l'entretien et des réparations du matériel embarqué, mais surtout de l'instruction et

de l'entraînement du personnel servant les pièces et des officiers de la Marine marchande, en vue de la conduite du tir à bord.

Pour réaliser la liaison nécessaire entre les capitaines des navires de commerce et les autorités maritimes chargées de leur protection, des capitaines au long cours sont introduits dans tous les États-Majors des divisions de patrouille et à l'État-Major général.

Cet ensemble de moyens, offensifs et défensifs, détermine une retraite des sous-marins vers les zones du large, qui contribue, avec la fatigue des équipages, à amener une baisse brusque du rendement à partir du mois de juin 1917.

Désormais, non seulement les sous-marins ordinaires s'éloignent des côtes vers des régions où la navigation est forcément moins dense, mais encore de grandes unités, véritables croiseurs submersibles, entreprennent des croisières de plusieurs semaines et même de plusieurs mois, au milieu de l'Atlantique, et jusqu'aux rivages américains.

Néanmoins, la faiblesse des résultats obtenus en juin cause en Allemagne une grande désillusion. Elle détermine parmi les équipages de la Flotte allemande un état d'esprit de plus en plus indiscipliné, qui aboutit à des mutineries dès la fin de 1917, et à de véritables révoltes en 1918.

Le parti politique, ayant pour porte-parole Erzberger, mène une campagne en faveur d'une paix de conciliation. Mais les opérations victorieuses des Armées ennemies en Italie redonnent bientôt l'avantage au parti militaire ; aussitôt l'Allemagne notifie un élargissement de la zone de blocus (21 novembre 1917) qui, en réalité, n'est qu'un geste d'intimidation à l'égard des Neutres, car les sous-marins ne se sont jamais souciés des limites des zones prohibées par les déclarations précédentes.

Les bâtiments-hôpitaux eux-mêmes n'ont été épargnés que le jour où, par une entente entre les Alliés et le Gouvernement espagnol, des officiers de marine espagnols y ont été embarqués pour en garantir la neutralité.



ATTAQUE AÉRIENNE

Les perfectionnements apportés, à la fin de 1917, dans les procédés offensifs des Alliés (appareils détecteurs, grenades et bombes à fortes charges d'explosifs) causent un véritable harcèlement des sous-marins en croisière, qui subissent, pendant le deuxième semestre de 1917, des pertes aussi fortes que dans les trente premiers mois de la guerre (52 sous-marins détruits de juin à décembre 1917).

Le tonnage mensuel coulé, qui oscillait autour de 600.000 tonnes au cours du premier semestre, s'abaisse à 300.000 tonnes et n'augmentera jamais plus.

L'organisation définitive de notre défense contre la guerre sous-marine est en plein effet au cours du deuxième semestre de 1917.

Une Conférence interalliée, réunie à Paris le 29 novembre, décide de constituer un Conseil Naval interallié,

destiné à rendre plus étroite l'entente des Marines alliées dans l'effort à réaliser, et le développement de tous les procédés scientifiques touchant à la conduite de la guerre.

Ce Conseil se réunira tous les mois, et élaborera des propositions qui seront mises en pratique par les diverses Amirautés.

Les questions qu'il étudiera par la suite avec le plus grand intérêt sont celles qui ont trait, d'une part à la mise en commun des moyens offensifs et défensifs de toute nature, d'autre part à la meilleure utilisation des flottes commerciales : réparation du tonnage avarié, diminution des durées de rotation, constructions neuves, etc...

Le développement de nos forces de patrouille est réalisé par les programmes du 12 octobre 1917 pour les patrouilles maritimes, et du 30 juillet de la même année pour les patrouilles aériennes.

Le premier comporte la création de 5 nouvelles escadrilles, la constitution d'escadrilles spéciales pour le dragage et pour la chasse, et l'augmentation des unités chargées de la protection de la pêche.

Le second comporte l'aboutissement du programme d'ensemble, qui tend à entourer d'un réseau aérien complet et serré les côtes françaises et celles dont la Marine française a eu le contrôle : 35 centres d'aviation, 25 postes de combat, 12 escadrilles côtières, 2 nouveaux centres d'aérostation dont l'armement est porté de 2 à 4 ballons. Un gros effort est porté sur l'utilisation, à bord des bâtiments de patrouille, des appareils d'écoute sous-marine, fabriqués en France ou achetés en Amérique. Une école d'écoute est créée à Brest, des centres d'écoute sont établis dans quelques ports, pour maintenir l'entraînement des matelots écouteurs.

Les États-Unis mettent à la disposition des Alliés toutes les forces qu'il leur est possible d'envoyer, après avoir assuré l'escorte de leurs convois militaires. Ils envoient des torpilleurs en Angleterre, des yachts et des chasseurs en France, et arment un certain nombre de centres aéronautiques sur nos côtes.



1918. Échec définitif de la guerre sous-marine. — L'année 1918 marque l'échec définitif de la guerre sous-marine, entraînant pour l'Allemagne la perte de la guerre.

Dès le début de l'année, l'inquiétude perce dans tous les articles de la presse allemande sur ce sujet, et l'Amirauté cherche à ranimer la confiance en publiant des résultats de plus en plus mensongers, arrivant à différer de la réalité de plus de 100 %.

Des mutineries se produisent à Wilhelmshafen et à Kiel, ainsi qu'à Cattaro, dans la flotte autrichienne, et se répètent avec une gravité croissante. L'effervescence prend une forme aiguë en octobre, à la suite des mauvaises nouvelles reçues du front, et aboutit à la révolte du 3 novembre, devant laquelle les autorités sont tenues d'abdiquer.

Dès le mois de mai, le taux d'assurances maritimes contre les risques de guerre tombe, aux États-Unis, à 2 %, alors qu'il était de 6,5 % en août 1917. En Suède, il passe de 12% en 1917 à 3 % en août 1918.

La réaction des Alliés contre la guerre sous-marine revêt en 1918 deux aspects principaux : 1° développement des procédés offensifs; 2° récupération du tonnage perdu et meilleure utilisation du tonnage existant.

En France, la Direction générale de la Guerre sous-marine dirige ses efforts sur le côté offensif, la recherche et la destruction des sous-marins. Le perfectionnement des appareils d'écoute est recherché en utilisant toutes les compétences; et il semble bien que, de tous les appareils employés, c'est le type français du Walser qui donne le meilleur résultat. De nombreux chasseurs de sous-marins, petits bâtiments rapides et de faible tirant d'eau, sont achetés aux États-Unis et répartis dans toutes les divisions, pour constituer les groupes offensifs d'écoute.

Des champs de mines, mouillés, par les Anglais dans la baie allemande, rendent sa traversée si dangereuse aux sous-marins basés sur les ports de cette baie, qu'ils sont obligés, pour partir en croisière, de passer par le canal de Kiel et les détroits entre la Suède et le Danemark; cette obligation entraîne une diminution considérable dans le rendement de leurs opérations, qui ne sont effectives que pendant le tiers à peine de la durée de leurs sorties.

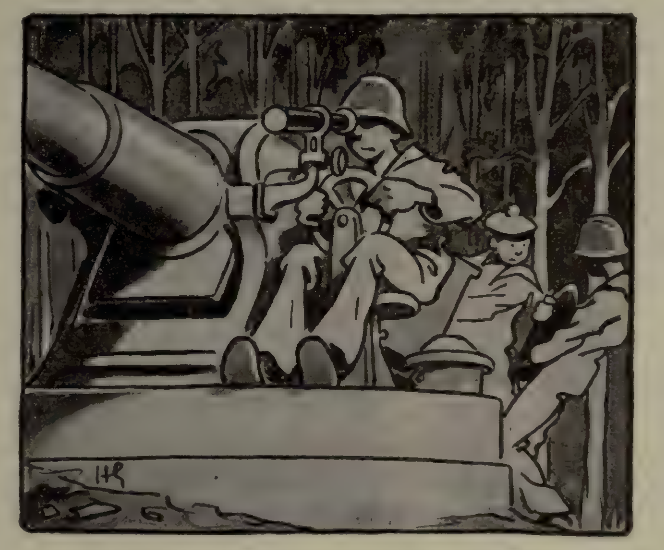
En même temps, les bases flamandes sont l'objet de bombardements incessants. Le 23 avril, une opération extrêmement audacieuse est conduite par la Marine britannique à la fois contre Zeebrugge et Ostende, dans le but d'embouteiller ces deux ports.

L'opération sur Zeebrugge est couronnée de succès : deux navires, sur les trois qui avaient cet objectif, sont coulés à l'entrée du canal, le troisième avant l'entrée.

L'opération sur Ostende ne réussit pas, les deux navires chargés de bloquer l'entrée ayant manqué la passe par suite du temps brumeux ; elle est reprise dans la nuit du 9 au 10 mai, et le *Vindictive*, tranformé en blok ship, est coulé dans la passe.

Les chenaux ainsi obstrués s'ensablent rapidement; et, au bout de quelques semaines, ces bases doivent être évacuées; la Manche est désormais libre, à peu près constamment, de tout sous-marin.

L'obstruction des bases de sous-marins en Méditerranée est rendue singulièrement plus difficile par la nature et la profondeur des fonds. A la suite d'une étude entreprise en février par une Commission navale interalliée, un barrage considérable est établi dans le canal d'Otrante ; il comprend une partie mobile, formée d'échelons successifs (sous-marins en éclairage, torpilleurs munis d'hydrophones, drifters munis de filets, avions et captifs), et une partie fixe, constituée par un barrage de filets à mines.



CANONNIERS MARINS

Pour accentuer le rôle offensif dévolu à nos forces maritimes, la constitution des patrouilles de l'Océan est modifiée de la façon suivante : chaque Division comprend une ou deux escadrilles d'escorte, et une escadrille de patrouille, cette dernière comprenant toujours deux groupes offensifs d'écoute, constamment prêts à porter leur action là où l'ennemi est signalé, de concert avec les éléments aériens.

Un nouveau programme d'aéronautique est approuvé le 1er janvier, ayant pour objectif, non seulement une augmentation numérique des centres et des effectifs, mais surtout un accroissement de valeur des appareils. Pour l'aviation, le programme aboutit à la mise en service, avec la participation américaine, de 44 centres et 14 postes de combat, avec 12 escadrilles côtières : au total, 1.032 appareils en service dans les centres français, 238 dans les centres américains, 36 dans les centres portugais.

Le programme d'aérostation comporte le remplacement des unités cédées aux Marines américaine et portugaise, la construction de six dirigeables rigides pour l'Océan et de trois pour la Méditerrannée.

L'armement défensif des navires de commerce est fixé et unifié d'une façon définitive : à l'arrière deux canons de 120 ou de 14, et un mortier lance-bombes à l'avant.

A la date du 15 novembre 1918, 437 vapeurs et 168 voiliers étaient armés de 2 canons au moins; 241 vapeurs et 292 voiliers étaient armés d'un canon ; soit au total 1.138 bâtiments de commerce armés par la Marine française pendant la guerre.

La veille à bord de ces navires est organisée méthodiquement ; les engins fumigènes sont perféctionnés; des appareils de sectionnement de mines sont installés sur les bâtiments qui en font la demand.

Pour favoriser le développement des engins de protection sur les bâtiments de commerce, la Marine fournit aux armateurs des certificats pouvant donner lieu à des ristournes sur les primes d'assurances.

D'autre part, il est créé un service d'inspecteurs d'A. M. B. C. à la mer; leur rôle est de vérifier, à bord des bâtiments au cours de leurs voyages, l'organisation, l'entraînement et l'utilisation de tous leurs moyens défensifs.

L'organisation de la protection de la grande pêche est entreprise dès la fin de 1917. Tous les bâtiments qui doivent y prendre part sont armés; les capitaines des goëlettes de Terre-Neuve et d'Islande sont instruits et entraînés au tir sur un bâtiment d'instruction à voiles.

Une escadrille de protection des pêcheurs sur les Bancs de Terre-Neuve est constituée avec 8 schooners, chargés de la surveillance sur les lieux de pêche, et de l'escorte des convois au retour. Les résultats de la campagne de Terre-Neuve, de même que de la pêche au thon et au hareng, ont dépassé toutes les prévisions, rapportant des bénéfices considérables aux pêcheurs et aux armateurs, et contribuant puissamment au ravitaillement du pays.

La préoccupation dominante des Marines alliées au cours de 1918 est la récupération du tonnage coulé et la bonne utilisation du tonnage employé. En Angleterre, après le cri d'alarme poussé par Sir Eric Geddes, la construction reçoit une impulsion nouvelle. En France, elle est rendue très difficile par l'absence des matières premières. Mais en Amérique, elle prend un essor considérable ; à côté des 58 chantiers déjà existants aux États-Unis, au 1er janvier 1917, 74 autres ont été créés depuis, pour lesquels 10.000.000 de dollars ont été dépensés en 1917.

Le Comité technique international, créé à la demande du Conseil interallié pour étudier les questions de construction et de protection des navires, tient sa première séance à l'Amirauté le 20 février ; les différents systèmes de protection et de cloisonnement y sont envisagés, ainsi que les questions accessoires de visibilité, fumivorité, etc...

Des sections de sauvetage sont organisées en Angleterre et en France, pour sauver les navires torpillés dans les parages à petits fonds. La section française sauve, en 1918, 79 bâtiments, la section anglaise 204. Depuis le début de la guerre, 310 bâtiments ont été sauvés par l'État ou des entreprises particulières françaises ; 401 bâtiments ont été sauvés par l'Amirauté britannique.

Le blocus déclaré par l'Allemagne déterminant un arrêt dans la navigation neutre, les Alliés, et particulièrement les États-Unis, entament des négociations avec les puissances neutres pour échanger du tonnage maritime contre des denrées de ravitaillement : l'accord se fait avec la Norvège, et un peu plus tard avec le Danemark et la Suède ; pour la Hollande, les États-Unis usent du droit d'angarie pour saisir les navires hollandais immobilisés dans les ports américains.

Par l'ordonnance du 27 avril, tout à fait contraire au droit, le Gouvernement allemand déclare que tout navire neutre sera considéré, sauf preuve contraire, comme naviguant dans l'intérêt des opérations de guerre de l'ennemi, lorsque la majeure partie de la flotte de l'État dont il bat pavillon navigue au profit de l'ennemi.

Il prétend en outre effrayer les neutres en s'assurant, chez eux, le contrôle de leurs cargaisons au départ, et en le faisant constater par un sauf-conduit consulaire allemand.

Le Gouvernement français répond à toutes ces manœuvres par le décret du 27 août 1918, par lequel il déclare que tout bâtiment neutre, se plaçant sous le contrôle de l'ennemi en acceptant un sauf-conduit, sera considéré comme naviguant dans l'intérêt de l'ennemi.

De nombreuses mesures sont prises par les Amirautés alliées pour obtenir une meilleure utilisation du tonnage par l'accélération de la rotation des navires.

Les convois venant des États-Unis sont organisés par catégories, suivant leur destination et leur vitesse. De chacun des quatre ports : Hampton-Roads, Halifax, Sydney, New-York, partent des convois, rapides ou lents, aboutissant aux ports français de l'Océan, aux ports de la côte Ouest ou de la côte Est d'Angleterre.

Des convois directs sont formés à Rio de la même façon, et des officiers de marine sont envoyés dans ces ports comme délégués des Routes, pour faciliter et accélérer la formation des convois.

Lorsque, le 4 juillet 1918, jour de la fête de l'Indépendance, les Américains annoncent officiellement que le premier million de troupes américaines est arrivé en Europe, publiant le nombre d'hommes qui ont été débarqués chaque mois sans que les sous-marins en aient tué un seul ; lorsque, quelques semaines après, l'Amirauté britannique publie la liste de 150 commandants de sous-marins allemands tués, capturés ou internés, un malaise général s'empare de l'Allemagne, où perce déjà la suspicion contre ses chefs.

L'échec reconnu de la guerre sous-marine, suprême espoir des Empires Centraux, au moment où les Armées alliées remportaient des succès ininterrompus sur tous les fronts, détermine la rupture d'équilibre qui aboutit bientôt à la capitulation de l'ennemi.

La Marine française avait rendu les plus éminents services au pays. Malgré des pertes cruelles et des souffrances ignorées, elle avait rempli sa tâche sans défaillance, jusqu'au bout.

TRANSPORTS DES TROUPES EFFECTUÉS PAR LA MARINE FRANÇAISE PENDANT LA GUERRE

Le tableau suivant indique le nombre des troupes transportées par mer pendant la guerre :

a) Transport de l'Armée d'Orient :

1º De la France, de l'Afrique du Nord et de Tarente vers les Dardanelles et Salonique : 630.790 hommes, 76.159 chevaux, 1.458.183 tonnes de matériel militaire ;

2º Permissionnaires et rapatriés de l'Armée d'Orient : 218.786 hommes.

b) Transport de l'Armée serbe :

1º De Durazzo à Corfou et Bizerte : 147.000 hommes, 38.400 chevaux ;

2º De Corfou et Bizerte à Salonique : 131.000 hommes, 37.260 chevaux.

c) Transports entre les colonies et la France, et inversement :

1º Entre le Maroc et la France : 237.172 hommes ;

2º Entre l'Afrique-Occidentale et la France : 138.470 hommes ;

3º Entre l'Afrique du Nord et la France : 1.600.000 hommes (sans compter le retour) ;

4º Entre l'Indo-Chine et la France : 86.000 hommes et 36.923 ouvriers chinois ;

5º Entre Madagascar et la France : 47.000 hommes ;

6º Entre la Nouvelle-Calédonie et la France : 1.827 hommes ;

7º Entre la côte de Somalis et la France : 5.230 hommes.

d) Transports des brigades russes :

De Dalny et d'Arkangel en France : 59.411 hommes.

e) Total : 3.342.000 hommes transportés sur mer, du début des hostilités au jour de l'armistice.



PERTES DE LA MARINE FRANÇAISE

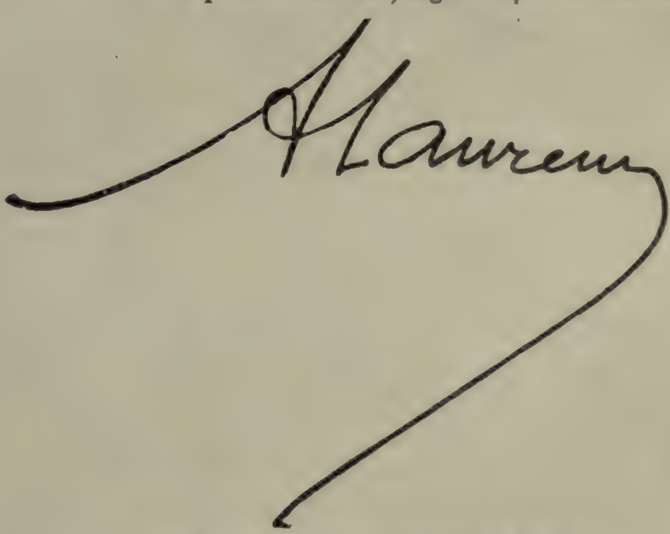
Le bilan se traduit par les pertes suivantes, subies par la Marine française :

4 cuirassés (1) ;
5 croiseurs (2) ;
15 contre-torpilleurs (3) ;
8 torpilleurs (4) ;
14 sous-marins (5) ;
5 canonnières ou chasseurs (6) ;
6 croiseurs auxiliaires (7) ;

70 chalutiers, dont près de la moitié coulés au cours de dragages de mines.

Les pertes de la Marine de commerce, du fait de l'ennemi, sont les suivantes :

52 paquebots jaugeant 284.000 tonnes ;
189 cargos jaugeant 460.000 tonnes ;
74 grands voiliers jaugeant 160.000 tonnes ;
373 petits voiliers jaugeant 46.000 tonnes.



(1) *Bouvet, Danton, Gaulois, Suffren.*

(2) *Amiral-Charner, Chateaurenault, Dupetit-Thouars, Kléber, Léon-Gambetta.*

(3) *Branlebas, Boutefeu, Casablanca, Cassini, Catapulte, Dague, Doxa, Étendard, Fantassin, Faulx, Fourche, Carabinier, Mousquet, Renaudin, Yatagan.*

(4) *Torpilleurs 251, 332, 333, 327, 347, 348, 329, 300.*

(5) *Bernouilli, Diane, Floréal, Mariotte, P ai ial, C rie, Saphir, Gaule, Turquoise, Fresnel, Monge, Foucault, Ariane, Circé.*

(6) *Zélée, Surprise, Rigel, Chasseur 3, Chasseur 329.*

(7) *Burdigala, Gallia, Golo II, Italia, Provence II, Santanna.*

LIV

LES TRANSPORTS AUTOMOBILES



E tout temps, dans toutes les guerres, les transports rapides ont joué un rôle de la plus haute importance. La vitesse, en effet, procure très souvent le bénéfice de la surprise, un des facteurs principaux de la victoire ; elle permet également, par la poursuite, la pleine exploitation d'un premier succès, et rend celui-ci décisif.

Dans la Grande Guerre de 1914-1918, ce sont les services automobiles qui ont assuré la tâche formidable de réaliser, sur le front, tous les mouvements plus ou moins complexes sans lesquels nos armées n'auraient pu ni vivre, ni se battre. Sur les routes, jour et nuit, pendant près de cinq ans, les convois de toutes sortes se succédèrent sans arrêt pour les ravitaillements, pour les transports d'infanterie et d'artillerie, pour les transports de munitions ou de matériel de tranchées, pour les transports des services sanitaires, des ambulances, des lignes télégraphiques, des états-majors, du génie; pour les évacuations, l'enlèvement des blessés, la récupération des prises de guerre, etc., etc. Quiconque les a vues, ces routes du front, ne peut oublier le spectacle pittoresque qu'elles offraient : camions aux bâches flottantes, où s'entassaient les poilus, lourds et lents tracteurs attelés à des canons monstrueux ; camionnettes légères bourrées de caisses de fusées, de sacs à terre, de chevaux de frise, de caillebotis, de ciment, de ferrailles ; pesants autobus où pendaient de rouges quartiers de viande; souples voitures de tourisme qui se faufilaient habilement; voiturettes des courriers, de l'aviation, de l'aéronautique, du camouflage ; auto-projecteurs, auto-phares, auto-canons, auto-mitrailleuses ; voitures de la T. S. F., de la radiotélégraphie, de la géodésie, de la photographie, de la météorologie ; voitures pour le gonflement des saucisses, voitures colombiers, auto-réservoirs, auto-arroseuses, auto-pompes, camions des services de stérilisation et de désinfection; voitures excavatrices, auto-postes électrogènes, voitures sanitaires, sidecars, motocyclettes ronflantes, etc. tout s'entrecroisait dans un mouvement ininterrompu.

Devant ce spectacle nouveau, on avait l'impression que l'automobile devait jouer, en effet, dans la bataille un rôle de premier plan, et l'on se posait, tout naturellement, cette question :

— Comment tout cela fonctionne-t-il ?...

Les pages qui suivent essayent de répondre.



Les premiers transports. — Le Service Automobile était créé bien avant la guerre, et son organisation avait même été tracée dans les moindres détails. Seulement, il n'existait, pour ainsi parler, qu'à l'état de projet; personne, même parmi ceux qui avaient médité sur ses destinées, n'avait pu prévoir ni la nature ni l'importance de la tâche à accomplir.

L'importance ? — Quelques chiffres nous en donneront une idée :

Le Service Automobile possédait, au début de la guerre, 6.000 à 7.000 véhicules ; à la date de l'armistice, il en avait plus de 97.000 !

Dans le courant du mois d'août 1914, le total de son travail était celui-ci :

Matériel transporté : 18.000 tonnes ;
Hommes transportés : 14.000.

Or, si nous examinons les chiffres de 1918, nous trouvons pour un seul mois, pris au hasard :

Matériel transporté : 900.000 tonnes ;
Hommes transportés (en y comprenant les blessés) : 1.200.000.

Enfin, si l'on cherchait le total des transports effectués et que l'on convertît le tout en poids, on trouverait que les automobilistes ont véhiculé plus de 30 millions de tonnes !... Pour déplacer cette

masse en se servant du chemin de fer, et en employant des trains de quarante wagons, il faudrait plus de 75.000 trains !

Il faut bien convenir que la préparation du temps de paix n'avait eu aucune prévision de ces chiffres-là.

Quant à la nature du rôle joué par le Service Automobile, elle s'est trouvée, par suite de la durée de la guerre, complètement modifiée. Prévus seulement, en effet, pour « prolonger la voie ferrée sur la route d'étapes », les convois automobiles, peu à peu et de plus en plus, ont opéré dans la zone de l'avant, portant les vivres jusqu'aux formations régimentaires et les munitions jusqu'aux batteries, enlevant les blessés des postes de secours les plus avancés, amenant le matériel du génie jusqu'aux tranchées, les canons sur leurs positions de tir, les troupes jusqu'aux premières lignes. Si l'on ajoute que dans bien des cas, à Verdun, dans la Somme, sur l'Aisne et en Champagne, le Service Automobile, à lui seul, par ses « Commissions Régulatrices » qui avaient la responsabilité de toute la circulation sur le front, a permis l'intervention rapide des combattants aux points critiques et a rendu possibles les manœuvres dont dépendait le salut, on ne peut que constater que le Service Automobile est devenu une véritable *force de guerre*, dont les autres forces de guerre ne peuvent plus désormais se passer.



A la veille de la déclaration de la guerre, l'État possédait exactement 170 automobiles militaires : autant dire zéro ! On comptait donc, pour satisfaire aux besoins des Armées, sur la réquisition des voitures appartenant à des particuliers. Pour les voitures de tourisme, il n'y avait aucune difficulté : il en existait alors en France 80.000, et il n'en fallait que quelques milliers aux Armées : la réquisition devait donc fournir, et elle a fourni largement, tout ce qui était nécessaire. Pour les véhicules de « poids lourds », malheureusement, on ne pouvait pas compter sur l'initiative privée. Le ministère de la guerre avait donc pris certaines mesures préparatoires, parmi lesquelles l'une des plus efficaces était le système dit des « primes ». Au moyen d'un concours annuel, l'Etat, d'un côté, désignait officiellement les voitures-types qui lui paraissaient remplir toutes les conditions imposées et, d'autre part, versait une indemnité en espèces à tout acheteur de ce type primé. Ainsi le gouvernement encourageait le constructeur et l'acquéreur ; et, par une sorte de coup double, il s'assurait, à la fois, et le grand nombre et la bonne qualité.

Enfin un plan particulier avait été préparé pour l'organisation des unités provenant de la Compagnie Générale des Omnibus (Autobus), réservées au transport de la viande.

Pour le personnel, il y avait moins de difficultés : les officiers étaient choisis parmi les officiers de complément, que leur profession, leurs connaissances et leurs aptitudes avaient plus particulièrement préparés à cet emploi. Quant à la troupe, on recrutait les conducteurs parmi tous ceux qui possédaient un permis de conduire (et, d'abord, on laissait son conducteur à chaque voiture réquisitionnée), les ouvriers parmi les hommes employés en temps de paix à la fabrication des automobiles ou exerçant une profession similaire.

Mais, lorsqu'il s'agit d'automobiles, il ne suffit pas d'avoir du matériel et de posséder beaucoup de voitures : il faut encore, ces voitures, les entretenir en bon état de roulement. De là l'importance énorme des organes d'arrière, des organes de réparation. On avait donc prévu, pour l'entretien et les réparations des véhicules, des Sections de parc, sortes d'ateliers mobiles, dont la réunion par deux ou trois constituait, pour chaque Armée, un Parc automobile de réserve.



La mobilisation. — Dès le 1er août 1914, les Commissions de réquisition commencèrent leurs opérations dans toute la France; le lendemain même, des unités automobiles se mettaient en marche.

Les premiers qui partirent, ce furent les autobus parisiens, aménagés en quelques heures pour le transport de la viande fraîche : on se rappelle leur succès !... Le même jour, trois Groupes de Sections d'autobus pour le transport des troupes se rendaient dans les Ardennes, à la disposition des troupes de couverture.

Pendant ce temps, des Sections T. M. (transport de matériel), constituées avec les camions réquisitionnés, étaient dirigées vers les Armées

en formation; enfin des voitures de tourisme filaient vers les états-majors, et des Sections sanitaires étaient formées hâtivement au moyen des voitures de livraison des Grands Magasins.

Il n'y eut en somme, dans ces débuts, aucun mécompte : tout se passa avec ordre et rapidité. Vers le 31 août, il y avait aux Armées environ 9.000 véhicules, parmi lesquels 6.000 camions, presque tous de types primés; et chaque Armée avait son Parc automobile, qui la réapprovisionnait — tant bien que mal — et assurait ses réparations.



Premiers transports. — C'est pendant le mois d'août 1914, au cours de la retraite, comme aussi durant la bataille de la Marne, que se dessina le rôle considérable que le Service Automobile était destiné à jouer dans la guerre moderne.

Il est bien difficile de connaître tous les transports qui se sont effectués au cours de cette période mouvementée. On assista à une véritable ruée en avant de tout ce qu'il y avait de possible comme véhicules; et nul certainement n'a oublié le rôle que jouèrent alors, auprès des protagonistes de la « Grande Bataille », les humbles taxis parisiens qui, le 9 septembre, en quelques heures, jetèrent l'infanterie de la 62e division au secours de l'Armée Maunoury.

En Lorraine, les Groupes se portèrent en avant en même temps que les troupes qui se lançaient vers Saverne, et ils cantonnèrent, en pays annexé, au delà d'Avricourt. De ce côté, après Morhange, le service automobile de la 2e Armée prit part à la bataille du Grand Couronné, apportant les munitions jusqu'aux batteries elles-mêmes : toute l'artillerie lourde qui se trouvait au nord-est du plateau de Saffais fut ravitaillée, en plein combat, par des sections de camions.

Entre le 26 août et le 5 septembre, le Service Automobile se replia, avec toute l'Armée française. Mais un Groupe, détaché de la 4e Armée pour être mis à la disposition du général Foch, transporta des troupes de Troyes à Herbisse avec une foudroyante rapidité, au cours même de l'action; et les autres Groupes, restés à l'Armée, apportèrent des munitions au 21e Corps, qu'il avait fallu engager avant l'arrivée de ses convois.

Pendant la retraite de Charleroi, on avait vu se réaliser les premiers transports d'artillerie par camions. Le 31 août, au soir, la décision avait été prise d'évacuer Reims, et 3 groupes automobiles remplissaient cette besogne. Or, il fallait sauver l'artillerie des forts! Servants et munitions furent répartis sur les camions, canons de 155 et de 120 attelés derrière, et les batteries s'en allèrent prendre position derrière la Marne.



Cependant, après la grande victoire des Armées françaises, la poursuite fut vite arrêtée : le Commandement allemand put se ressaisir et, à partir du 30 septembre, se défendre en attaquant sans arrêt. Il voulut même en revenir à son idée du début de la guerre : tourner l'aile gauche de l'Armée française — Joffre, d'ailleurs, essayait d'exécuter la même manœuvre contre la droite ennemie (1). La bataille frontale se changea en une véritable marche parallèle des deux Armées adverses, qu'on a appelée la « Course à la Mer ». — Le Service Automobile, avec 7 à 8 Groupes hâtivement rassemblés, dut se charger de porter les troupes; et on peut dire que ce fut là le véritable point de départ des « grands transports » par automobiles. On vit, pour la première fois, enlever de grands éléments d'infanterie : une division française, un Corps d'Armée anglais, puis une série de Corps d'Armée français montant à la bataille; c'est alors aussi que, pour la première fois, les conducteurs restèrent 36 heures au volant sur les effroyables routes des Flandres!... — et c'est à ces transports rapides, si imparfaits fussent-ils, qu'est due la constitution, en temps utile, des Armées qui ont pu arrêter l'aile droite allemande après la chute d'Anvers et qui ont permis d'établir notre « front », en sauvegardant la plus grande partie de la Flandre française, de l'Artois et de la Picardie !

Après, ce fut le commencement de l'accalmie; l'hiver allait venir; et si l'on note encore, au passage, les transports effectués pendant la bataille de l'Yser, la navette des convois entre l'Artois et la Belgique, les allées et venues pénibles des sections qui montaient cantonner dans les Vosges,

(1) C'est le général Foch, nommé adjoint au Commandant en chef le 4 octobre, qui reçut la mission de coordonner les mouvements de nos Armées du nord pour empêcher les Allemands de réaliser leur projet.

on ne va plus trouver, pendant quelques mois, que les travaux ordinaires de ravitaillement et d'évacuation.



Nécessité d'une organisation. — Un double problème se posait maintenant dans toute sa rigueur : comment se procurer des véhicules ? Et comment, ensuite, assurer leur entretien ? — Question de vie ou de mort, tout simplement.

Au 31 décembre 1914, on avait pu arriver à réunir, aux Armées, 13.000 véhicules automobiles de valeur très inégale. La durée de la guerre apparaissant comme indéterminable, ce chiffre était insuffisant. Il n'avait même pas été question encore de faire un recensement exact ; à plus forte raison le problème du ravitaillement en « rechanges » paraissait-il insoluble !



TRANSPORT DE TROUPES EN ALSACE

Il fallait tout organiser. On se mit à l'œuvre.

Il ne saurait être question ici de suivre pas à pas les efforts du Service Automobile dans cette tâche gigantesque. Il suffira, pour avoir d'abord une idée d'ensemble du rôle qu'il a joué, de jeter un regard sur son fonctionnement, à une période quelconque de son plein travail.



L'organisation des Services Automobiles. — Les différentes unités. — Nous avons vu que la réquisition avait fourni environ 9.000 véhicules, et qu'au 11 novembre 1918 il y en avait, aux Armées, plus de 97.000. Une première question se pose : d'où vinrent toutes ces voitures ?

Elles ont été achetées, au cours de la guerre, soit en France, soit à l'étranger : Amérique, Italie, Suisse. Et une objection se présente alors ici tout naturellement : pourquoi ces achats à l'étranger, alors que l'on peut à juste titre considérer la production française comme la meilleure ?

Il a été du plus grand intérêt, pendant longtemps, de faire des achats de matériel aux États-Unis pour éviter que ce matériel n'allât prendre du service chez les Allemands ; en outre, nos besoins dépassaient de beaucoup les limites de notre fabrication. Ce n'est que vers la fin de la guerre que les grandes maisons françaises se trouveront en mesure de suffire aux demandes.

Tous ces véhicules étaient répartis dans les Armées, suivant des règles fort précises. Une voiture automobile, en effet, n'est presque jamais une isolée : elle fait partie de ce qu'on appelle une Section.

Une Section automobile se composait généralement de vingt véhicules : elle comprenait environ 40 hommes, et 4 ou 5 gradés ; elle était commandée par un officier (sous-lieutenant le plus souvent) et elle formait une « unité ».

Il y avait plusieurs types de sections, suivant les usages auxquels elles étaient destinées.

Les principaux types étaient : la T. M. et la T. P., la R. V. F., la S. S., la T. M. R., la T. P. T., la S. M. A., la S. P.

La Section T. M. (transport de matériel) et la Section T. P. (transport de personnel), étaient les unités les plus importantes du Service Automobile : c'étaient les unités utilisées pour les ravitaillements de toute nature et pour les transports de troupes. La Section T. M. se composait de vingt camions de 2 tonnes à 2 tonnes et demie. On n'avait pas déterminé ce chiffre au hasard,



mais cherché simplement une *capacité effective* d'environ 35 tonnes. Pourquoi 35 tonnes? C'est que ce chiffre correspond au poids du ravitaillement en vivres pour une division. De plus, deux fois 35 tonnes correspondent au ravitaillement en vivres pour les éléments non endivisionnés d'un Corps d'Armée; de telle sorte qu'un « Groupe » de quatre Sections devait pouvoir ravitailler un Corps d'Armée à deux divisions.



Généralement les T.M. étaient réunies, en groupes de quatre Sections, sous le commandement d'un capitaine chef de Groupe; et, alors que les Sections étaient désignées par des numéros, T. M. 670, T. M. 155, etc., le Groupe prenait le nom de son chef : Groupe Noirot, Groupe Barbade, etc.

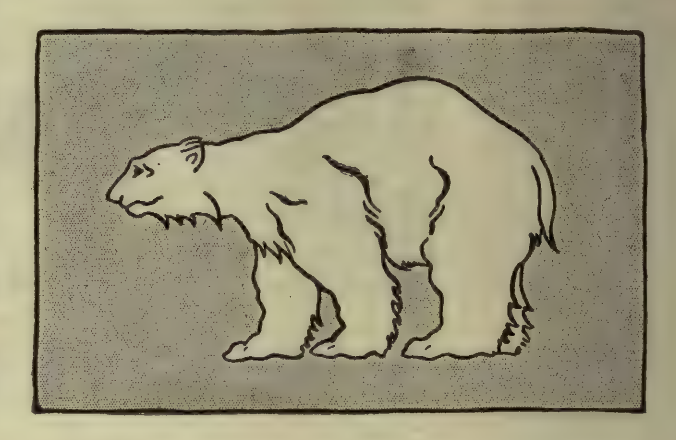


Un des grands principes qui ont présidé à l'organisation des unités automobiles a été de chercher à grouper, dans chaque formation, même parmi les plus importantes, des *véhicules pareils*. Ce résultat fut finalement obtenu partout : une Armée qui avait des Peugeot n'avait que des Peugeot, une autre qui avait des Berliet, n'avait que des Berliet; un Groupement qui avait des White deux tonnes, n'avait que des White deux tonnes, etc. Est-il besoin de faire remarquer combien une telle combinaison est avantageuse? A elle seule, elle a quadruplé le rendement du matériel automobile.



C'était avec des autobus (les vitres étant remplacées par des plaques de métal percées de trous) qu'étaient constituées les R. V. F., Sections de Ravitaillement en viande fraîche. Elles se composaient de sept à huit autobus, et elles furent utilisées pour transporter la viande entre les centres d'abat (ou les gares de ravitaillement s'il s'agissait de viande congelée) et les centres de distribution.

La Section Sanitaire (S.S.) enlevait les blessés sur le champ de bataille et les portait à l'ambulance. Une condition qui paraît essentielle, c'est que la voiture soit très légère, pour aller jusqu'aux Postes de secours par des routes généralement défoncées et boueuses. A ce point de vue, une carcasse métallique, garnie de simples toiles, offre le maximum de souplesse; et, pendant les premières années de la guerre, des sanitaires ainsi construites, et pouvant porter six blessés couchés, ont rendu les plus grands services. Mais, d'un autre côté, ce type de voiture a un inconvénient grave : c'est qu'il ne protège pas suffisamment les blessés contre le froid, pendant des parcours souvent très longs (à cause de leur lenteur). Il a donc fallu adopter, malgré son désavantage au point de vue du poids, une carrosserie en bois qui, seule, permet de maintenir à l'intérieur du véhicule — au moyen d'un système de chauffage obtenu avec les gaz d'échappement — une température normale. Un modèle de voiture (châssis de camionnette avec une carrosserie pouvant porter cinq blessés couchés et huit assis) fut adopté et généralisé : il était installé, le plus souvent, sur des châssis de camionnettes Fiat.



PRINCIPAUX INSIGNES

Cependant, la sanitaire ainsi conçue ne pouvait pas aller jusqu'aux lignes, dans certains secteurs. On multiplia donc, à côté d'elle, des Sections cons-

tituées avec les petites voiturettes Ford bien connues. Les Ford ne portaient que trois blessés à la fois, mais elles allaient partout. En juxtaposant, comme on le faisait, une Section Fiat et une Section Ford, on obtenait à peu près la perfection.

La T. M. R., c'était la Section Routière, qui transportait les matériaux — sable, cailloux, pierre dure, pierre tendre — pour la réfection des routes.



DE SECTIONS AUTOMOBILES

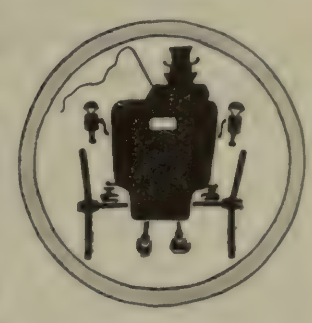
La T. P. T. était la Section de Transport de personnel télégraphique.

La S. M. A. était la Section de Munitions d'artillerie, spécialisée dans le transport des munitions.

Enfin la S. P. était la Section de Parc; celle-là, c'était « l'atelier » du Service Automobile; la réunion de plusieurs S. P. formait le « Parc automobile » de chaque Armée — dont il sera parlé plus loin.



Les insignes. — En outre de leurs numéros ou de leurs noms, les sections automobiles étaient désignées souvent par leurs insignes. On appelait ainsi une petite figure peinte sur la bâche ou sur la boiserie de la voiture, et qui servait à distinguer les sections les unes des autres. Quelle est la première unité qui a eu l'idée de faire cette remarque à ses véhicules ? On ne sait : c'est là une de ces nombreuses manifestations de l'ingénieuse et inépuisable bonne humeur du soldat français.



L'insigne était généralement choisi unique pour le Groupe, et reproduit avec une couleur spéciale pour chacune des quatre Sections : bleu, rouge, vert et jaune. On entendait donc dire couramment : le groupe de l'Ours, le groupe de la Sauterelle, le groupe du Chameau, les Canards, l'Alsacienne, le Sanglier, la Cigogne, les Croissants, le Flic, le Fiacre, etc. Ce fut une des notes pittoresques du front que ces images gaies et multicolores (1). Souvent, à côté de l'insigne, était peinte une petite croix de guerre : elle signifiait quela section avait été citée.



Beaucoup de Sections automobiles, au cours de la guerre, reçurent des étoiles et même des palmes; et une Sanitaire portait, avec une légitime fierté, la fourragère.

L'entretien du matériel. — Tandis que les véhicules automobiles roulent sur les routes de l'avant, toute une Armée de travailleurs est occupée, en arrière, à les entretenir et à les réparer. Car, on ne saurait trop insister sur ce



(1) Au mois de janvier 1919, il y eut à Paris une exposition d'un certain nombre d'insignes des Sections Automobiles des Armées françaises : 155 insignes y figuraient (sur 600 environ que renferme la collection officielle du Grand Quartier Général). Ils remportèrent le plus grand succès auprès du public.

point, le matériel automobile, s'il a une puissance de rendement considérable, est, par sa constitution même, un matériel délicat qu'il faut surveiller constamment. Il est normal d'avoir, en tout temps, 10 °/ₒ du matériel en réparation. Si les réparations ne se faisaient pas au fur et à mesure, cette proportion augmenterait rapidement : en quelques semaines ce serait l'arrêt complet du service ! De là, toujours, un double personnel : en avant, le conducteur ; en arrière l'ouvrier.

Aux Armées, les véhicules travaillaient, roulaient ; s'ils avaient quelques petites avaries, les ateliers mobiles de chaque formation avaient vite fait de les remettre sur pied.

Mais s'il leur arrivait un accident nécessitant une *moyenne* ou une *grosse* réparation, il fallait les « envoyer au parc » pour un temps plus ou moins long. Il y avait deux sortes de parcs : les « Parcs automobiles de Réserve d'Armée » (un pour chaque Armée) qui assuraient les moyennes réparations ; et les « Parcs de réparation » (appartenant à la Direction des Services Automobiles, qui en posséda dix) qui se chargeaient de la *grosse* réparation (1).



Parcs automobiles de Réserve d'Armée. — Ces parcs avaient pour rôle : 1° d'effectuer les réparations aux véhicules en service dans l'Armée, lui appartenant ou non ; 2° de réapprovisionner les formations automobiles en pièces de rechange ; 3° de fournir à ces formations tout leur personnel ; 4° de leur fournir des véhicules de remplacement.

Les Parcs automobiles, ainsi compris, étaient des sortes d'usines, dans lesquelles se trouvèrent appliquées, peu à peu, les lois modernes du travail rationnel et méthodique, propres à en augmenter le rendement : outillage perfectionné, division du travail en ateliers et en équipes, spécialisation des ouvriers, travail de jour et travail de nuit, contrôle de la main-d'œuvre, primes de bon rendement, etc.

Ces parcs étaient installés généralement dans des villes ou des villages de l'arrière, et dans des conditions telles qu'ils pussent se déplacer rapidement sans trop arrêter leur production. Plusieurs eurent à accomplir, surtout aux derniers mois de la guerre, des déménagements compliqués : jamais cependant leur travail n'en souffrit. Pour tous, on peut dire qu'il leur revient une grande part dans notre victoire puisque, sans eux, les véhicules n'auraient pas pu rouler ; et ils n'ont obtenu ce résultat qu'au prix d'efforts considérables.

(1) Il y avait un troisième cas : celui d'une avarie rendant le véhicule irréparable. Ce véhicule était alors évacué sur l'intérieur.



Parcs de réparation. — Les Parcs de réparation s'appelèrent d'abord « Parcs de révision ». Ils furent créés sous ce nom, en 1915, pour soulager les Parcs d'Armée qui n'étaient pas en mesure d'effectuer certains travaux, faute de temps ou faute de moyens. Ils avaient un second rôle ; mais il se trouva précisément que celui-là devint, par suite de la durée de la guerre, véritablement le premier : la réparation périodique (révision) de Sections complètes de véhicules de série. En effet, la création d'unités automobiles composées de voitures de même type avait permis d'envisager *le passage régulier* de ces unités dans des ateliers mieux aménagés, travaillant tout à leur aise, plus à l'arrière, et capables de les remettre à neuf : c'était le rôle des « Parcs de révision », devenus, en 1918, « Parcs de réparation ».



Les rechanges. — Cependant, il fallait ravitailler tous ces parcs en pièces de rechange et en matières premières. Question grave ; on peut même dire, question vitale par excellence ! Que l'on suppose, en effet, une interruption dans l'arrivée des rechanges, c'eût été immédiatement l'arrêt des réparations ; donc, dans un délai très court, l'arrêt de tout !

Le Magasin Central Automobile (M. C. A.) constituait cette réserve générale des pièces de rechange et d'accessoires. Il était situé à Paris, rue Lebrun. Son rôle consistait à rechercher, pour tous, les pièces que lui demandaient les parcs, et à les leur expédier : des « convoyeurs » partaient de Paris, chaque jour, à cet effet, les uns par chemin de fer, les autres par camions. Ils livraient ainsi, quotidiennement, plusieurs milliers de commandes, représentant un chiffre d'affaires de plus d'un million de francs.

L'essence et les ingrédients. — Enfin il restait à fournir aux automobilistes : l'essence, l'huile, la graisse, la valvoline, le pétrole, le carbure, etc. Le Service Automobile avait organisé, pour cela, le Service du contrôle de l'essence, qui comprenait une centaine de « dépôts principaux » d'essence et d'ingrédients, recevant la marchandise de l'intérieur par les gares régulatrices, et la distribuant par l'intermédiaire des magasins des formations automobiles, ou par des organes distincts, appelés « dépôts secondaires ».

Les différentes unités étaient contingentées, c'est-à-dire qu'elles n'avaient droit qu'à une certaine quantité d'essence, d'huile, etc. par mois. Cette mesure avait été imposée par la crise de l'essence. L'ensemble des dépôts distribuait cependant aux automobiles des Armées plus de 800.000 litres d'essence par jour.



L'ensemble des Services Automobiles, ainsi compris, faisait partie de la « Direction de l'Arrière » au Grand Quartier Général français. Il y avait donc, au G. Q. G., un Directeur des Services Automobiles. Celui-ci avait la surveillance technique et la responsabilité de l'entretien de tous les véhicules des Armées françaises, par l'intermédiaire des chefs des Services Automobiles (C. S. A. de chaque Armée) (97.000 véhicules pilotés par plus de 100.000 conducteurs). De plus, il avait directement sous ses ordres les Réserves et Groupements de transport (on verra plus loin quels sont ces organes) dont l'emploi prit, à mesure que la guerre se déroula, une importance considérable, ainsi que les Parcs de réparations de toute la zone des Armées. Enfin il était devenu, particulièrement en 1918 par l'intermédiaire de ses Commissions Régulatrices Automobiles, le véritable « Régulateur de la Bataille », ayant à lui seul la responsabilité complète de tous les mouvements exécutés sur le territoire de l'action.

C'était un poste extrêmement difficile ; et on s'attendait à le voir occupé par un général ; il s'agissait de commander à 100.000 hommes, et avec quelles responsabilités ! Or, il n'y eut pas de général, il y eut seulement deux modestes officiers supérieurs, mais dont la compétence, heureusement, fut admirable : du 2 août 1914 au 15 mars 1917, le commandant Girard ; ensuite, et jusqu'à la fin de la guerre, le commandant Doumenc.



L'automobile dans une grande bataille. — Le rôle du Service Automobile pendant la guerre, c'est d'assurer en général le transport de *tout ce qui est nécessaire aux troupes pour se battre.*

Or, toutes ces choses à transporter — employons ici des expressions simples, car il s'agit avant tout d'être très clair — peuvent se diviser, une fois pour toutes, en deux grandes catégories. Une première catégorie comprend *celles dont la quantité est fixe* ou à peu près. Exemples : les vivres, les effets d'habillement et, jusqu'à un certain point, le matériel du génie, le matériel sanitaire et même les munitions. Dans une seconde catégorie on doit ranger au contraire ce que l'on pourrait appeler : *les apports ayant un caractère d'imprévu*, ceux qui sont nécessités par certaines circonstances, une offensive, ou, mieux encore, une défensive inopinée. Exemple : l'ennemi déclenche une attaque ; il faut porter immédiatement sur les points menacés dix, quinze, vingt, cinquante, cent mille hommes, et il faut, ces hommes, les ravitailler à mesure en vivres, en matériel et en munitions. Voilà ce que l'on peut appeler les apports imprévus.

Cette grande division — apports ordinaires et apports imprévus — nous voyons sa répercussion sur l'organisation du Service Automobile qui, lui aussi, parallèlement, possède deux sortes d'organes de transport : d'une part, ceux qui appartiennent aux Armées ; d'autre part, ceux qui sont en réserve à la disposition de l'État-Major général, pour être utilisés sur le point du front où l'on aura subitement besoin d'eux.

Les premiers, ce sont les « Services Automobiles des Armées » et des grandes unités avec toutes leurs annexes. Ils comprennent : des T. M. d'Armée, des R. V. F., des S. S., des T. M. R., des S. M. A., des S. P., des T. P. T., etc., et la grande majorité des voitures de tourisme. Les seconds comprennent tout simplement une certaine quantité de Groupes de T. M. qui constituent les « Réserves de Transport » à la disposition du Général en chef, et qui s'occupent exclusivement des grands transports nécessités par une action locale plus ou moins inattendue.

1. *Les ravitaillements.* — La première tâche du Service Automobile, qu'il y ait action ou non, c'est de ravitailler toutes les Armées.

On sait qu'il y avait en permanence, sur notre front, une dizaine d'Armées. Chacune devait donc avoir ses moyens automobiles propres pour satisfaire à tous ses besoins. Cela représentait environ 3.000 à 4.000 véhicules par Armée. Ces véhicules étaient rattachés, pour leur entretien, leurs réparations et leur remplacement, au Parc Automobile de l'Armée.

On sait aussi que c'est dans les « gares de ravitaillement » qu'arrivent par chemin de fer, jour et nuit, tout le matériel et toutes les denrées qui sont nécessaires aux troupes en campagne ; ensuite ils sont distribués aux différentes unités dans des « centres de ravitaillement ». Le rôle exact qui incombait au Service Automobile, c'était donc le transport entre la « gare de ravitaillement » et le « centre de ravitaillement ».

Supposons qu'il y ait entre ces deux points — c'était là une moyenne normale — 50 kilomètres ; et supposons une Armée ayant dix divisions en ligne. On peut, bien entendu, avec des convois automobiles bien employés, faire un voyage par jour, aller et retour, entre deux points éloignés de 50 kilomètres. Quel était, approximativement, l'effectif de camions nécessaires dans la circonstance ?

Sans entrer dans le détail du tonnage de chaque denrée — vivres, munitions, armes, matériel de santé, matériel du génie, etc... — disons qu'un fait d'expérience démontre qu'il faut à une division environ 200 tonnes par jour. Cela faisait, pour dix divisions, 2.000 tonnes, c'est-à-dire l'emploi normal d'une vingtaine de Groupes automobiles.

Supposons maintenant que les centres de ravitaillement de l'Armée eussent été, non plus à 50, mais à 100 kilomètres : le problème se compliquait alors, car il ne pouvait être question de faire faire aux camions l'aller et retour en vingt-quatre heures : on aurait donc dû posséder un double jeu : au lieu de vingt Groupes, il en aurait fallu quarante. Et, si toutes les Armées s'étaient mises à marcher en même temps, il aurait fallu quatre cents Groupes rien que pour assurer leur existence !

Si nous faisons ici ces calculs, qui peuvent paraître en eux-mêmes un peu fastidieux, c'est pour arriver à expliquer un des grands principes de l'utilisation des automobiles : la non-spécialisation des véhicules.

Qu'est-ce que la non-spécialisation des véhicules ? Cela consiste à ne jamais affecter les voitures à un service déterminé sous le prétexte que ce service doit avoir, en tout temps, ses moyens de transport propres.

Prenons, comme exemple, un chiffre total, aux Armées, de 25.000 camions. Grâce à la non-spécialisation, on pouvait leur faire accomplir, certains jours, 50 kilomètres avec une charge moyenne de 2 tonnes et demie, ce qui faisait 3.000.000 de tonnes kilométriques. En les spécialisant, il aurait été difficile de leur faire parcourir une moyenne de plus de 15 kilomètres. Il aurait donc fallu non pas 25.000 camions, mais plus de 80.000, ce qui eût représenté un supplément de plus de 60.000 hommes et une dépense de plusieurs milliards.

Prenons un autre exemple, dans les voitures de tourisme. Voici un état-major de division qui possède sept voitures. Cette dotation lui permet d'assurer ses besoins. Pourquoi ? Parce que l'une quelconque des voitures est utilisée successivement par le général, par le chef d'état-major, par les officiers d'état-major, par le médecin, par l'intendant, par le commandant de l'artillerie, etc. Si l'on avait affecté en propre une voiture à chacun de ces officiers, il eût été nécessaire de multiplier d'autant la dotation réglementaire ! Les voitures, de plus, sont ainsi bien mieux utilisées : elles font, par mois, 1.000 à 1.200 kilomètres au lieu de 300 à 400.

Cette idée a été une des idées directrices du Service Automobile. C'est en l'appliquant que, avec des moyens qui jusqu'à la fin, jusqu'au dernier jour de la guerre, furent théoriquement insuffisants, il a pu toujours, néanmoins, « tenir le coup ». A Verdun, par exemple, la longueur de la route d'étapes variait de 50 à 80 kilomètres ; on y a vu défiler, en quelques mois, la majeure partie de l'Armée française ; et, par conséquent, le Service Automobile dut y concentrer, lui aussi, la majeure partie de ses ressources. Grâce à l'utilisation rationnelle et totale de ces ressources, elles ont suffi là où elles paraissaient ne pas devoir suffire : c'est grâce à cela, et à cela seul, que le problème, qui semblait insoluble, a été résolu.



Et, maintenant, que portaient les camions ? Les vivres d'abord : le pain, le vin, la viande (autobus

R. V. F.), les légumes secs, le sucre, le café, etc.; puis les fourrages pour les chevaux; ensuite, le matériel de tranchée : rondins, planches, tôles ondulées, barbelé, ciment, piquets, baraquements, tentes, etc.; le matériel du Service télégraphique, du Service sanitaire, du génie, du camouflage, etc. etc... Enfin, les munitions de toutes sortes; et c'était, bien entendu, dans cette matière que le tonnage était devenu le plus formidable.

Une grave question, c'était celle des « chantiers » de chargement et de déchargement. Il fallait qu'ils fussent préparés avec beaucoup de soin, souvent dans des terrains extrêmement difficiles, où l'enlisement paraissait inévitable.

Il faut ajouter enfin que presque tous ces transports se firent pendant la nuit sans aucune espèce de lumière; que, pour les munitions, les automobiles devaient monter souvent dans les zones bombardées, jusqu'aux points extrêmes où le terrain bouleversé rendait leur marche impossible; il apparaît clairement que la moindre défaillance dans la méthode et dans la discipline aurait pu avoir de terribles conséquences; il n'y en eut pas.

AUTO DÉMOLIE PAR UN OBUS



2. *Transport des combattants.* — Voilà donc assuré l'approvisionnement *normal* de toute la zone de l'avant.

Mais soudain une action se déclenche. Que se passe-t-il?

La première nécessité, c'est de faire affluer le plus rapidement possible, sur le lieu de l'attaque, des troupes de renfort.

Le Service Automobile disposait, pour assurer cette tâche, des Réserves de transport.

Qu'est-ce qu'une Réserve?

Nous avons vu que les Sections, dès l'origine, furent assemblées par quatre, sous le nom de Groupes. Mais assez tôt, c'est-à-dire à la fin de l'année 1914, il arriva, comme plusieurs Groupes travaillaient ensemble dans la même région, qu'on fut amené à les réunir à leur tour par six, sous le nom de Groupement : le Groupement avait la capacité de transport d'une brigade, qui est la plus forte unité d'infanterie pure.

Or — tout cela s'enchaîne — à l'époque même où cette transformation s'accomplissait, le transport des troupes commençait à prendre des proportions telles qu'il devenait évident que les formations automobiles, appartenant en propre à chaque Armée, seraient bientôt incapables d'y suffire. C'est l'idée du Groupement, tel qu'il avait été essayé dans une Armée, qui amena tout naturellement cette autre idée : d'abord d'avoir, *en dehors des Armées*, des Groupements de renfort capables d'être utilisés en un point donné; puis, lorsqu'on eut plusieurs de ces Groupements, de les réunir, à leur tour, sous un commandement unique. Ainsi naquit, au mois d'avril 1915, la première « Réserve de transport à la disposition du Général en chef ».

Une réserve est donc constituée par deux ou trois Groupements de cinq ou six Groupes de quatre Sections : cela représente environ un millier de camions. Dès que la situation l'exige, ces milliers de camions sont lancés sur la route et commencent un défilé ininterrompu, de jour et de nuit, apportant les troupes jusque sur le terrain même du combat.

Une Réserve en mouvement couvrait une longueur de route de 30 kilomètres environ. Dans une affaire comme celle du 15 juillet 1918, par exemple, les Réserves automobiles amenèrent à pied d'œuvre, en vingt-quatre heures, plus de 120.000 fantassins, couvrant une longueur de route de 200 kilomètres! Beaucoup de conducteurs, à ce moment-là, roulaient depuis quatre jours et quatre nuits, sans aucune espèce de repos. On fut obligé, le 16, au cours d'un transport de la plus haute importance, d'établir, à Montmirail, un relai de conducteurs : au passage, les hommes fatigués devaient quitter le volant et être remplacés par des conducteurs frais. Aussitôt le débarquement terminé, on repartait chercher d'autres troupes.

Des transports de cette importance ne sauraient être effectués, on le devine, sans une organisation méticuleuse et une méthode parfaite de travail. Règles pour l'embarquement rapide des troupes, règles pour la circulation, règles pour le débarquement dans les zones avancées, rien ne doit être livré au hasard; et ce n'est qu'à cette condition que les mouvements de troupes en sont arrivés à offrir, au point de vue horaire, une véritable certitude, comparable à celle des réseaux de chemin de fer.

Mais l'application de cette espèce de discipline de marche était d'autant plus nécessaire, pendant la guerre, que, dans le même temps où circulaient sur les routes les grands convois de transports de troupes, il fallait y lancer aussi des encombrants convois d'artillerie.



3. *L'artillerie automobile.* — Pendant longtemps, lorsque les convois automobiles transportaient des troupes en vue d'une action, ils n'avaient à s'occuper que de l'infanterie et de ses bagages. Il vint un moment où l'artillerie fut amenée au combat par les mêmes moyens, soit que les batteries eussent été constituées à traction mécanique(1), soit que des Sections de T. M. — aménagées spécialement, — se chargeassent de l'enlèvement rapide des batteries à chevaux.

(1) Signalons, au point de vue du commandement, que l'artillerie lourde à tracteurs ne faisait pas partie des Services Automobiles; mais ceux-ci, toutefois, assuraient l'entretien du matériel de l'A. L.

Il y a trois manières possibles d'assurer le transport d'artillerie au moyen d'automobiles : la traction, le portage et un procédé mixte, qui consiste à porter une partie du matériel et à traîner l'autre. Le plus souvent, on adopta le procédé mixte : canons, affûts, plates-formes étaient construits spécialement pour ce genre d'opération.

Les grosses pièces de l'artillerie lourde (A.L.) étaient mises en mouvement à l'aide de *tracteurs*. On sait ce qui différencie le tracteur du camion : c'est qu'il a ses quatre roues motrices; c'est-à-dire que le mouvement fourni par le moteur est transmis à chacune des quatre roues (alors que, dans un camion, c'est simplement un des essieux qui est actionné). Le tracteur a donc la spécialité de pouvoir progresser dans les terrains difficiles : il suffit, en effet, qu'une des quatre roues trouve un bon point d'appui pour qu'elle y prenne de l'adhérence et entraîne le tout, au lieu qu'un camion, dès qu'une de ses roues motrices est dans une ornière, ne peut plus bouger. C'est donc à des tracteurs qu'étaient attelées les pièces géantes, plus ou moins démontables, dont l'ensemble constituait les « Régiments longs » et les « Régiments courts » : 155 long modèle 1877 ou modèle 1914, 155 Filloux (G. P. F.), 145 long modèle 1916, etc. 155 court sur affût-truck, 220 à plate-forme, mortiers de 220 T.R. (tir rapide), 240 Saint-Chamond 240 T. R. Schneider, 280 Schneider, mortiers de 370, etc.

Les tracteurs eux-mêmes, cependant, étaient souvent insuffisants. Ils étaient alors remplacés par les fameux *caterpillars* ou chenilles. Ici la description est assez difficile, et elle est pourtant nécessaire. Les chenilles sont des tracteurs à deux roues motrices et deux roues folles; mais ces quatre roues sont, en réalité, des pignons; et, au lieu de porter sur le sol, elles engrènent, par leur denture, avec une large et robuste chaîne sans fin composée de tuiles métalliques, qui constitue un véritable chemin de roulement. Le tracteur roule donc sur son chemin, qu'il transporte avec lui, et l'ensemble se déplace en paraissant ramper comme une chenille. Le terrain le plus mauvais, la pente la plus raide ne sont plus des obstacles, et la chenille passe, suivie ou non d'une remorque, avec une magnifique ténacité. — Les caterpillars furent utilisés en grand nombre pour tirer certaines pièces lourdes, pour transporter les munitions,

enfin et surtout pour dépanner les autres tracteurs lorsque ceux-ci s'étaient mis dans des situations difficiles.

N'oublions pas de signaler que, par l'intermédiaire de la chenille, l'automobile donna naissance au tank ou char d'assaut.



Dans l'artillerie « légère », ce qu'il faut signaler, à côté de l'auto-mitrailleuse et de l'auto-canon, ces deux organes si précieux par leur merveilleuse souplesse, ce sont les batteries de 75 portées. Le but poursuivi ici, c'était de pouvoir, lorsqu'on transportait les troupes d'infanterie d'une division, faire suivre leur artillerie de manière qu'elle arrivât en même temps qu'elles sur le lieu du combat. Canons et caissons, les uns et les autres non démontés, étaient placés sur des tracteurs aménagés spécialement, avec des « rampes d'accès » toutes préparées. Chaque tracteur portait un caisson ou un canon, le tube dépassant à l'avant, par-dessus le siège, entre les épaules des deux conducteurs. Les munitions et les agrès divers suivaient, dans des camions, ainsi que le personnel. Le tout roulait à une allure moyenne d'une quinzaine de kilomètres.

Enfin il arrivait — ainsi que nous le disions — qu'il fallait transporter rapidement des batteries à traction animale. Le Service Automobile, dans ce cas, divisait l'opération en deux : d'un côté il embarquait sur des camions ordinaires les canons, les caissons, les avant-trains, le personnel, les munitions; de l'autre, il transportait les chevaux en autobus. Il avait, dans ce but, spécialisé un certain nombre de voitures qui pouvaient charger soit 3, soit 5 chevaux, placés en long, la tête vers l'arrière. L'ensemble du convoi ainsi constitué pouvait se déplacer avec une grande vitesse; et, à l'arrivée, tout se remettait en place en quelques instants.



4. *L'enlèvement des blessés.* — Il restait au Service Automobile à remplir une tâche, la plus lourde et la plus grave peut-être, mais aussi la plus belle et la plus noble : l'enlèvement des blessés. Il la confiait à ses Sections Sanitaires.

Ce travail fut extrêmement dur; et, si l'existence de l'automobiliste au front était, en général, pleine de fatigue et exempte de confort, on peut dire que le conducteur de Sanitaire eut le privilège de connaître, mieux encore que ses camarades, la vie de l'avant dans toute sa rigueur. C'est pourquoi le personnel de ces sections avait fini par constituer une véritable élite, dont les mérites furent reconnus par un nombre imposant de citations.

Les Sanitaires, qui ne devaient aller, en principe, que jusqu'aux postes avancés de G. B. D. (Groupes de brancardiers divisionnaires), montèrent chercher les blessés jusqu'aux Postes de secours, dans des terrains marmités par l'ennemi, à travers des tirs de barrage et des vagues de gaz. Ajoutez à cela l'obscurité, les cris des blessés que les cahots mettaient au supplice, le masque qui gêne terriblement pour conduire !... Pour une voiture, pas d'abri possible, pas de boyau. Il faut rouler en pleine vue ! Et le conducteur, cependant, se rend compte, plus que partout ailleurs, de l'importance du rôle qu'il joue. Ne tient-il pas entre ses mains, constamment, la vie de centaines de blessés qu'il peut sauver par son sang-froid et sa promptitude?



5. *Les Commissions Régulatrices Automobiles.* — Voilà donc les routes du front !... Transports de troupes, transports d'artillerie, ravitaillements de toute nature, évacuations, enlèvement des blessés; il est facile de deviner quel mouvement formidable de véhicules automobiles entraînaient ces diverses opérations ! Il faut d'ailleurs ajouter aux camions, aux tracteurs, aux camionnettes, aux autobus, aux sanitaires, les milliers de voitures de tourisme qui assuraient les liaisons et transportaient les officiers d'État-Major; et, de plus, tous les véhicules spéciaux des services de santé, du génie, de l'aviation, des télégraphes, des ballons, etc., etc. On peut avoir alors quelque idée de ce que représentait la circulation dans un secteur où se déroulait une action un peu importante ! — Aussi devait-elle, cette circulation, être réglementée dans ses moindres détails; et, ici encore, c'était le Service Automobile qui avait pris, peu à peu, toutes les responsabilités, — et parfois elles furent bien lourdes ! — Il avait créé, dans



UN ACCIDENT DANS LE LAC D'URBÈS

Dans la deuxième phase, le nombre des formations s'étant accru, il devient possible de conserver réunies constamment, sous le même commandement, celles qui sont habituellement employées aux grands transports : c'est alors qu'on assiste à la constitution du Groupement automobile. Le commandant du Groupement devient le directeur permanent des transports effectués par son groupement.

Mais voici que bientôt ce n'est plus deux ou trois Groupements qui opèrent dans une même zone du front, mais dix ou quinze qui viennent y faire converger leurs efforts ! Nous arrivons alors à la troisième phase : on liera, non plus aux véhicules, mais à la route, les organes nécessaires aux transports. Et cela est tout à fait logique : puisque c'est toujours sur la même ou les mêmes routes que vont s'effectuer ces transports !... Alors, nous verrons apparaître la Commission régulatrice automobile, qui va d'abord s'occuper de «garder» un itinéraire déterminé sur lequel elle fait l'office de commissaire de route permanent. Bientôt, c'est elle qui se chargera de faire les plans d'embarquement et de débarquement et d'en assurer l'exécution, en même temps qu'elle étendra son action de surveillance sur toute une zone territoriale. Et l'évolution enfin sera à son terme quand certains commandants de Réserves réuniront, sous leur même autorité, le commandant de plusieurs Groupements et la direction de la Commission régulatrice automobile qui les met en œuvre.

Ces trois perfectionnements se sont accomplis chacun à son heure, suivant les besoins ; et ils ont permis de réaliser progressivement des transports plus complexes, plus denses et plus nombreux.

Or, dans cette grande évolution, l'année 1915 marque la deuxième phase, avec la création des Groupements et des Réserves, dont nous avons parlé précédemment à propos du transport des combattants pour la bataille : ces grandes formations étaient, en effet, affectées presque uniquement aux transports de troupes. Le Groupement fut créé à six groupes, parce qu'une Section vaut

ce but, les fameuses C. R. A., ou Commissions Régulatrices Automobiles.

Mais nous allons aborder ici, dans l'étude des méthodes d'emploi des automobiles à la guerre, la question tout à fait primordiale qui a donné lieu à une grande évolution d'idées qu'il est essentiel d'esquisser à grands traits.

Et d'autre part, comme c'est à Verdun, au cours de la grande bataille de 1916, qu'a fonctionné la première Commission Régulatrice Automobile, nous nous trouvons rejetés, en plein, dans l'histoire des grands transports que nous avions interrompue aux derniers mois de 1914.



LES GRANDS TRANSPORTS
1915, 1916 et 1917

1. — *1915. L'Artois; la Champagne.* — Il y a eu, dans l'organisation des grands transports, au fur et à mesure que le service se développait, une évolution, dont les phases ont été marquées très nettement.

Dans la période du début, c'est à l'occasion de chaque transport que fonctionnent : un directeur du transport, des chefs de chantiers d'embarquement et de débarquement, un commissaire de route, des postes mobiles de surveillance : tous ces organes sont constitués et mis en œuvre au moment même du besoin ; le besoin passé, ils disparaissent.

une compagnie, un Groupe un bataillon, un Groupement une brigade. Ainsi les grandes formations automobiles se calquaient sur les grandes unités d'infanterie qu'elles devaient transporter. Plus tard, quand l'effectif de la compagnie sera réduit, le Groupement prendra, par des modifications appropriées, la capacité d'une infanterie divisionnaire.

Les événements de 1915 permirent, d'ailleurs immédiatement, d'instruire progressivement les formations nouvelles, en leur demandant, il est vrai, de très gros efforts, mais après lesquels on avait le temps de les reprendre en main et d'améliorer leurs règles d'emploi.

Au moment de l'attaque du 9 mai (progression dans la région au nord d'Arras, Carency, Souchez, Neuville-Saint-Vaast), sauf quelques mouvements locaux, il n'y eut pas un emploi important prévu pour les Groupements. C'est qu'on n'escomptait pas un succès aussi complet que celui qui fut obtenu, et aucune disposition n'avait été prise pour profiter rapidement de l'avance de nos troupes. Il est hors de doute d'ailleurs que l'emploi de camions n'aurait pas changé la situation, puisque les troupes en réserve ne furent même pas engagées.

Mais, après les succès de mai, lorsque fut préparée l'attaque du 16 juin, le Commandement eut l'intention bien arrêtée de pousser à fond les succès qui seraient obtenus. Aussi, à la veille de la bataille, une concentration de tous les moyens automobiles, qui existaient à ce moment sur la partie ouest du front, fut effectuée à l'est de Saint-Pol. La mission assignée aux formations automobiles — en dehors, bien entendu, des nombreux transports de ravitaillement normal — était d'être en mesure, dès le point du jour, de charger l'infanterie tenue en réserve, de franchir avec elle les lignes de tranchées et de la décharger à pied d'œuvre, pour soutenir nos premières lignes et poursuivre leur action offensive. Tâche splendide! c'était la participation directe de l'automobile à la bataille.

Il y eut une série de mesures préparatoires, tous les détails furent arrêtés. Mais les événements ne permirent pas la « réalisation ». Les progrès de l'infanterie ne furent pas d'abord suffisants; et les seuls mouvements qu'eut à accomplir le Service automobile consistèrent en déplacements rapides des réserves, portées en arrière des points d'attaque.

Vinrent les attaques de septembre et du début d'octobre (bataille de Champagne). Il y eut encore des transports de troupes analogues à ceux de juin, ayant pour but de déplacer brusquement des réserves pour les amener sur la partie du front d'attaque qui paraissait la plus intéressante; et c'est alors aussi que les chiffres, en tonnes de matériel et en hommes, commencèrent à prendre ce caractère de masses énormes que, plus tard, on devait dépasser. Mais quant aux dispositions qui furent prises, une deuxième fois, pour porter des troupes de renfort par camions jusqu'aux premières lignes, en traversant les zones conquises, une deuxième fois elles furent vaines!

Cependant, on continua de faire, à ce sujet, des constatations intéressantes.

L'une des raisons principales qui rendent la circulation difficile en arrière d'un front de combat, ce n'est pas le mauvais état des routes, c'est le manque d'organisation de la circulation sur ces routes. Il était tel, alors, que la moindre faute individuelle pouvait amener une paralysie générale! Il apparaissait donc clairement que si, au



LE COURRIER BOUSCULÉ

point de vue de l'organisation des convois, on avait réalisé une formule tout à fait satisfaisante, par contre, ces convois, une fois mis en mouvement, étaient impuissants à faire réellement la police et se trouvaient arrêtés par les mille hasards de la route. On commença donc à envisager la possibilité, dans le cas de transports de grande intensité, d'une organisation centrale qui eût la haute main sur toutes les opérations susceptibles de se dérouler sur une route donnée. Vers la fin de 1915, et aux premiers mois de 1916, la Direction des Services Automobiles étudiait, à ce point de vue, la création d'un organe nouveau, d'une sorte de Commission de régulation, pour laquelle aucun nom encore n'était trouvé, dont les grandes lignes seulement étaient à peine tracées, et qui, en même temps qu'elle fixerait le mode de travail des unités de transport, assumerait aussi la tâche de garder la route de tout accident imprévu. Sous quelle forme exercerait-elle ce contrôle ? Quelle extension pourrait prendre son autorité ? De quel personnel devrait-elle disposer ? Tout cela était encore vague : on cherchait, sans spécialement se presser.

Or, c'est précisément au milieu de ces préoccupations que, brusquement, brutalement, « Verdun » allait éclater !



2. — *1916. Verdun; la Somme.* — Verdun, qui restera sans doute, parmi tant d'autres gloires, la plus grande et la plus pure gloire de l'infanterie française, a laissé aussi, parmi les automobilistes, un souvenir dont ils demeureront fiers à jamais. Un général a dit d'eux, alors : « Il certain que, sans ces bougres-là, nous étions f.....! » De telles paroles sont de celles qu'on a le droit, en effet, de ne pas oublier.

C'est le 21 février 1916 que se déclenchait la formidable bataille. Le 22 février était créée la première Commission Régulatrice Automobile, à Bar-le-Duc.

Quelques chiffres, donnés par avance, peuvent faciliter ici l'exposé de ce nouveau rouage. Sur la route de Bar-le-Duc-Verdun, la fameuse « Voie Sacrée », au cours du mois de mars, il a été compté jusqu'à 6.000 passages de camions en un seul point par vingt-quatre heures, soit une moyenne d'un camion par quatorze secondes. Les fréquences de passage furent parfois d'un véhicule par cinq secondes pendant des heures. Ces camions portaient, par semaine, environ 90.000 hommes et 50.000 tonnes de matériel, et ils effectuaient, au total, 1 million de kilomètres en sept jours.

Pour assurer une circulation de cette intensité, il était indispensable d'avoir une organisation pour ainsi dire mathématique des transports. C'est ce dont se chargea la C. R. A. La route, d'abord, était « gardée », c'est-à-dire réservée à l'usage exclusif des véhicules automobiles. Disons en passant que, déjà, sans cette simple petite mesure, c'en était fait de Verdun ! La route, en effet (il n'y avait que celle-là, et on avait bien été obligé de la prendre telle qu'elle était !), avait, dans ses meilleurs endroits, 7 mètres de largeur et on ne put jamais l'élargir davantage. Il est évident que, dans ces conditions, si l'on y avait laissé passer les chevaux, c'était l'arrêt fatal de tout !

La route, ainsi gardée, était ensuite divisée en plusieurs *cantons*, système qui favorise la surveillance ainsi que l'entretien. Elle était, en somme, assimilable, avec sa circulation montante et descendante, et ses tronçons, à une voie ferrée sur laquelle fonctionne le *block-system ;* chaque canton avait une longueur de 15 kilomètres environ.

Tous les moyens d'action étaient centralisés entre les mains d'une seule autorité : celle du Commissaire régulateur, qui fixait les règles de la circulation et établissait tous les graphiques de marche. Il était relié téléphoniquement avec tous ses chefs de canton. Ceux-ci, officiers, ayant sous leurs ordres un assez nombreux personnel, faisaient jalonner et flécher les routes, organisaient la circulation transversale, remédiaient aux interruptions de circulation dues à de fausses manœuvres ou à des accidents. Pour les accidents, un service spécial, comprenant plusieurs équipes qui se relayaient jour et nuit, était chargé des dépannages.

La mise en application de ces principes fut dédécidée pour le 22 février, à midi : dans un délai de moins de quatre heures la route était entièrement dégagée et appartenait à la Commission Régulatrice Automobile ; dès le lendemain, une division entière était transportée sur ses positions.

Le 29 février, il roulait, dans la région, encore

3.000 camions, plus les Sections R.V.F. et les Sanitaires. Bientôt, l'effectif des seuls camions atteignit 5.500. Il y avait, en tout, plus de 8.000 automobiles qui circulaient ! Pendant 7 mois, il fallut maintenir ce chiffre formidable : les hommes transportés là, entre février et septembre, se comptent par millions.

Le travail fut souvent pénible et les efforts furent rudes, surtout au début, tant que le temps resta froid et humide :

« Le tableau de l'attaque de Verdun, qui restera toujours gravé dans ma mémoire, est celui de la grande route au nord de Bar-le-Duc, couverte de neige et de glace, constamment remplie de deux colonnes de camions : les uns allaient vers le nord, les autres vers le sud, et ils se balançaient avec une démarche titubante, comparable à celle de jeunes éléphants. Il était presque impossible de les conduire sur la route glacée ; aussi beaucoup d'entre eux roulaient sur le côté, se renversaient, d'autres prenaient feu ; plusieurs aussi étaient abandonnés, sans aucune avarie apparente, dans la vague incessante *(ceaseless tide)* d'un trafic qui ne s'arrêtait jamais ! On avait l'impression d'une remarquable organisation, mais qui dépendait de l'initiative de chacun de ses membres et était basée sur elle... Pendant combien d'heures, la nuit, j'ai regardé les lumières pâles de tous ces camions, se déroulant du nord au sud, comme les replis de quelque gigantesque et lumineux serpent, qui jamais ne s'arrêtait et ne finissait jamais ! (1) »



CONVOIS EN ALSACE (414 T. M. R.)

Il n'y avait plus d'ailleurs ni jour ni nuit : les conducteurs devaient être à leur volant, quinze, dix-huit, vingt heures de suite, sans repos, et dans plusieurs circonstances ils durent donner vraiment le maximum que l'on peut exiger des forces humaines.

Les pertes, cependant, furent peu élevées. Et, quant à l'état de santé, il resta excellent ; le moral soutenait le physique. Et puis, les malades ne voulaient pas toujours se laisser évacuer, persistaient, s'accrochaient. N'est-ce pas un vrai grand soldat et un héros à sa façon que ce conducteur qui, déjà âgé, souffrant atrocement d'une incontinence d'urine, refusa d'interrompre son service et répondit fièrement :

— Mon lieutenant, je tiens à leur montrer que si j'ai la vessie malade j'ai le cœur bien placé !

Un autre, à qui un énorme camion était « rentré dedans », avait eu, sous le choc, un bras cassé. Il ne trouva que ces mots : « C'est dégoûtant. Me v'là manchot, et j'aurai même pas la croix de guerre ! » Il eut tout de même la croix de guerre ; car, à peine guéri et revenu au front sur sa demande, il partit avec bravoure pour une mission des plus périlleuses, reçut un éclat au visage et accomplit quand même son voyage jusqu'au bout (1). »

Quant au conducteur Ernest Delareux, il eut ce mot cornélien (je copie ici sa citation) : «... exhortant ses camarades au calme (pendant qu'on le relevait grièvement blessé) et répondant aux encouragements de son officier : « Un de plus, « un de moins, cela n'a pas d'importance : on les « aura quand même ! » Est mort peu après. »

Faut-il s'étonner que tous les chefs qui les

(1) *Friends of France.* — Volume publié en 1916 par le Comité des Ambulances américaines en service dans les Armées françaises.

(1) *La Voie sacrée*, volume publié dans les « Cahiers de la Victoire » (à la Renaissance du Livre).

commandaient n'eussent alors que ce cri : Les braves gens !..

Le 19 mars 1916, un ordre du jour du Général Joffre adressait des félicitations aux troupes automobiles qui, avec endurance et bravoure, avaient contribué à la défense et au salut de Verdun.



Les résultats obtenus par la première C. R. A. furent l'occasion de mettre au jour plusieurs règlements sur l'organisation d'une route spécialisée. A certains égards, la diffusion de ces règlements — qui orientait les États-Majors sur les questions de circulation intensive — eut un excellent résultat : faire comprendre, dans tous les plans d'opérations, des dispositions spéciales pour la circulation automobile. Chaque Armée voulut avoir sa route gardée, constituée et outillée comme l'avait été la « Voie Sacrée ». Toutefois, cette conception pouvait avoir de graves inconvénients au point de vue des progrès futurs de l'organisation de la circulation : appliquée à la lettre, elle conduisait à la spécialisation inconsidérée et peut-être inopportune de routes importantes ; et, en définitive, à une diminution de rendement dans le trafic routier. Heureusement, de nouveaux événements allaient permettre de ne pas se cantonner dans cette application un peu étroite des premiers résultats de l'expérience : le 1er juillet 1916 commençait la bataille de la Somme.



Cette fois, on avait eu le temps de préparer une Commission Régulatrice Automobile. Elle établit son siège à Longueau, le premier jour de la bataille.

Elle avait comme mission d'assurer la circulation sur la route Amiens-Villers-Bretonneux-Proyart-Bray-sur-Somme, en même temps qu'elle devait mettre en œuvre toute une série de Groupements automobiles dont le nombre atteignit, en septembre, 11 Groupements, avec une capacité totale de 8.000 tonnes et de 75.000 hommes. Cette C. R. A. eut donc la charge de tous les grands transports pendant la bataille, tant pour les ravitaillements que pour les relèves de troupes.

Elle avait à desservir deux Armées; elle acheminait donc sur la grande route les convois concernant l'une ou l'autre de ces Armées, et ceux-ci divergeaient, à partir d'un certain point, au nord ou au sud. On voit par là que le problème était déjà plus compliqué qu'à Verdun. Il y avait non plus une seule artère, mais plusieurs ; et la C.R.A. était amenée à étendre son action de surveillance dans les deux zones des Armées ; ainsi progressivement le Canton, qui exerçait son autorité uniquement sur un tronçon de route, prenait un territoire sur lequel il se mettait en mesure de faire passer avec ordre tous les convois, automobiles ou autres.

On avait pu, en effet, à cause de la disposition géographique du terrain d'attaque, conserver, sur la « route gardée », la circulation des chevaux à côté de celle des automobiles ; et, d'autre part, on avait créé de nombreuses gares, réparties sur divers points, ce qui simplifiait singulièrement le chargement du matériel sur les camions. Enfin la saison (juillet, août, septembre) favorisait le travail. Les résultats furent donc excellents; et les munitions particulièrement — car on sait quel rôle elles jouaient, cette fois — furent apportées sans cesse aux dépôts par centaines de milliers de tonnes !

Cette C. R. A. de Longueau fut donc, pour le personnel de spécialistes de la circulation qui commençait à se former, une excellente école et le complément le meilleur de l'expérience acquise à Verdun.

Quelques chiffres encore. Entre le 5 juillet et le 10 décembre, les seules formations de la C. R. A. (en dehors des services d'Armées) transportèrent 375.000 tonnes et plus de 2.000.000 d'hommes. Sur la route Bray-Capy, on put compter alors, pour une durée de vingt-quatre heures, environ 6.600 passages de véhicules. A certaines heures de circulation particulièrement intense, il fut noté des fréquences de passage d'un véhicule par quatre secondes !



3. — *L'attaque du 16 avril (les Flandres, le passage des Alpes).* — On sait comment, au mois de mars 1917, le repli volontaire de l'armée allemande — conséquence de notre magnifique victoire de la Somme — modifia les projets d'une attaque française, préparée depuis la mi-décembre par le Groupe d'Armées du Nord ; ce fut le Groupe d'Armées de Réserve (G. A. R.) qui fut chargé, à son



DANS LE FOSSÉ

nèrent alors la création de trois C. R. A. : La Neuville-Roy, Fismes, Châlons. Les moyens furent rassemblés, les itinéraires choisis, les graphiques de marche établis, tout était prêt pour le lendemain de l'attaque — si notre victorieuse attaque avait eu son lendemain !... Il fallut tout arrêter — pour des raisons qu'il serait hors de propos de discuter ici.

L'éte et l'automne de 1917 — en dehors de quelques offensives partielles, d'ailleurs glorieuses pour nous (plateau de Californie, Mort-Homme, la Malmaison, etc.) — n'offrirent pas l'occasion de transports extraordinaires. Mais, par contre, les derniers mois de cette année allaient être encore, pour les automobiles, une période de terrible travail ; d'un côté sur le front anglais ; de l'autre sur le front des Armées italiennes, qu'il fallut aller rejoindre en passant les Alpes.

Pour la première de ces opérations (attaque des Anglais du 19 novembre 1917), on avait créé une Commission Régulatrice Automobile à Péronne :

tour, de préparer une autre offensive : celle-ci se déclencha le 16 avril.

Ce qu'il importe d'observer ici, c'est que, dans l'un et l'autre dispositif, c'était le Groupe d'Armées qui prenait la direction de l'ensemble des opérations : il était donc indispensable de donner à cet échelon du commandement — et non plus seulement à l'Armée — une influence directe sur les transports. Aussi voit-on, en effet, à la fin de 1916, les Groupes d'Armées, qui jusque-là, avaient été simplement des organes de direction tactique, amplifier leur action et ajouter, à leurs bureaux d'opérations et d'organisation, un bureau des transports. Cette mesure entraîna, pour le Service Automobile, la nécessité d'avoir un représentant auprès des États-Majors de Groupes d'Armées. Le représentant à l'État-Major de l'Armée s'appelait « Chef du Service Automobile de l'Armée » (C. S. A.) ; le représentant à l'État-Major du Groupe d'Armées prit le nom de « Délégué de la Direction des Services Automobiles ».

Les opérations projetées ame-



TRACTEUR D'ARTILLERIE EN PANNE

elle avait pour rôle l'organisation des grands transports de troupes françaises amenées en renfort aux Armées britanniques. Il se dégage des rapports qu'elle a fournis, que de nouveaux progrès étaient encore réalisés dans la constitution des C. R. A. Nous y voyons, en effet, que l'ensemble du transport était divisé, pour ainsi dire, en trois parties : embarquement, trajet sur la route, débarquement, et que cette division avait entraîné à confier à trois organes différents ces trois parties du travail : une Régulatrice d'embarquement, un Poste régulateur de milieu de parcours, une Régulatrice de débarquement. Ainsi, bien que les « principes » fussent absolument les mêmes, on était déjà loin de la première C. R. A. — celle de Verdun ! — et on arrivait, en cette fin d'année 1917, au type définitif de Commission Régulatrice Automobile, telle qu'elle devait fonctionner au cours des grandes batailles de 1918.

C'est que les champs d'action, peu à peu, s'élargissaient considérablement. Il ne s'agissait plus (et il s'agira de moins en moins) de transporter des troupes sur une petite distance et sur un seul point : c'était dans une immense zone de combat qu'il fallait répartir d'énormes masses d'hommes et de matériel, qu'on était allé chercher souvent à 200 kilomètres de là !... Il y aura donc désormais trois Régulatrices qui fonctionneront en même temps : une Régulatrice d'embarquement, une Régulatrice de circulation, une Régulatrice de débarquement.

Le problème des transports intensifs restait cependant d'autant plus délicat qu'il fallait prévoir, sur les routes, les déplacements de convois à chevaux, ceux de la cavalerie, ceux des colonnes à pied, ceux de l'artillerie à tracteurs. Le Service Automobile fut donc amené à régler lui-même, à une minute près, tous les mouvements qui devaient se faire dans les secteurs dont il avait la surveillance. Disons d'avance qu'au cours des grandes batailles de 1918, il vint un moment où le directeur des Services Automobiles eut la maîtrise complète de tout ce qui se passait sur les routes : il devint le véritable régulateur de la bataille.

Les grands transports de Péronne, en novembre 1917, amenèrent encore un perfectionnement : le numérotage des grands itinéraires, qui devait rendre d'immenses services en 1918. Les routes ne furent plus désignées par les noms des pays qu'elles desservaient ; mais elles s'appelèrent : itinéraire T. 1, itinéraire A. 3, itinéraire L. 9, itinéraire C. 14, etc., ce qui simplifiait à l'extrême les ordres écrits. Pour les transports eux-mêmes, on employa également des numéros : telle infanterie divisionnaire, telle artillerie, portées par des camions, tel convoi d'artillerie à chevaux ou d'artillerie à tracteurs, devenaient : élément 51, élément 117 ; de là, une grande rapidité dans la transmission des indications d'un canton à l'autre. — Enfin les C. R. A. furent amenées par les circonstances à organiser elles-mêmes, dans chaque zone, ce qu'on appelle « l'assiette du cantonnement », c'est-à-dire la désignation des emplacements où les troupes devaient cantonner ; et, parfois même, à créer des dépôts de vivres pour le ravitaillement, au passage, des grandes unités.

Perfectionnements aussi dans le jalonnage et le fléchage. Ceux qui vivaient sur le front s'étonnaient parfois de la rapidité avec laquelle toute zone nouvellement conquise était plantée de poteaux indicateurs, où étaient peints tous les renseignements nécessaires à la circulation. Que de fois on entendait demander : « Mais qui donc s'occupe de cela ? » C'était le Service Automobile, et, plus exactement, la C. R. A. Les pancartes, le plus souvent, étaient noires avec lettres blanches ; pour la nuit, les écriteaux étaient des sortes de boîtes, éclairées par des veilleuses placées à l'intérieur, accrochées à des poteaux ou à des arbres en bordure de la route, et qui réalisaient fort bien un fléchage lumineux.

A chaque carrefour de routes, un ou plusieurs plantons de la C. R. A., ces hommes à brassards verts et blancs qu'on avait surnommés les « vers blancs », surveillaient l'écoulement normal des convois, et faisaient déblayer rapidement, si besoin était, tout point encombré. Pour les isolés obligés de s'arrêter, il y avait, de distance en distance, des « garages » : élargissements quelconques de la route. Quant à la voiture qui avait une panne, on devait la jeter vivement hors de la route, comme on pouvait, et le mouvement continuait : Pas d'arrêt, à aucun prix, c'était la grande règle ! Encore une fois, les événements de 1918 allaient montrer combien toutes ces mesures arrivaient à leur heure !



CONVOI DANS LA MONTAGNE

Le passage des Alpes, survenant dans le même temps que les événements des Flandres (alerte le 28 septembre ; transports dans les deux premières semaines de novembre), fut une espèce de tour de force sur lequel il n'est pas nécessaire de s'arrêter longuement ici. On devine facilement, en effet, quelles difficultés il fallut surmonter pour faire traverser les Alpes à une quinzaine de sections de camions, chargées de faire des navettes entre la France et l'Italie, pour le ravitaillement en cours de route des convois d'artillerie. Le seul col libre — et c'était encore une chance qu'il le fût, étant donnée la saison ! — était celui du mont Genèvre, d'où les camions redescendaient sur Pignerol, soit par le col de Sestrières, soit par le Pas de Suse. La neige, pas trop abondante, put être déblayée au fur et à mesure ; et, par ces routes effroyables, au pied des aiguilles de glace, franchissant ces montagnes comme jadis les mercenaires d'Annibal, les chevaliers de Charles VIII et les soldats de Bonaparte, nos « poilus » héroïques accomplirent gaiement leur rude devoir : « Au surplus, disaient-ils, ce n'est pas plus malin de passer les Alpes en novembre que d'aller, certains jours d'août, de Jonchery à Concevreux ! » Ce qui était vrai !

Une autre partie des convois, pendant ce temps, passait de France en Italie par les routes de la Corniche, sur les bords de la Riviera. Ceux-là eurent fort à faire aussi : mais ils venaient de la région de la Vesle et de l'Aisne : Nice, Menton, San-Remo, Bordighera étaient des étapes d'un nouveau genre, dont pas un d'eux ne se plaignit. Il n'y a pas eu, dans cette guerre, que des jours noirs !...



4. — *La situation au 1er janvier 1918.* — Au début de l'année 1918, la situation était celle-ci : l'Allemand, étant le plus fort, devait attaquer. Il était le plus fort pour quelque temps seulement : il devait donc attaquer avant l'époque où il perdrait cette supériorité. Il annonça lui-même, — et sans mentir, pour une fois ! — que ce serait pour le printemps.

Il s'agissait d'être prêt. Dans toutes les armes et dans tous les services, il y eut une fièvre d'études, de conférences, de mises au point, de mises en garde. Le Service Automobile, à ce



AU COL DE BUSSANG : DANS LE VIDE

moment, avait acquis un véritable esprit de corps qui facilita la diffusion des règlements et des méthodes de travail, de manière que l'ordre le plus grand, la discipline et une parfaite unité de vue pussent être réalisées, le moment venu.

Où l'ennemi, puisqu'il attaquerait, attaquerait-il ?

Nul ne le savait. On prévoyait cependant que les Anglais, vraisemblablement, subiraient le premier choc ; et, dans les différentes « hypothèses » qui furent alors étudiées en détail, l'opération principale était le transport de divisions françaises vers le front britannique : les événements allaient donner raison à cette manière de voir !

Une grosse question pour les automobiles, c'est, toujours, le bon fonctionnement des parcs. Ceux-ci s'appliquèrent à perfectionner encore leur rendement, et surtout étudièrent les moyens les plus pratiques de se déplacer en réduisant au minimum l'interruption du travail. Bien leur en prit ; car, quelques mois plus tard, pas mal d'entre eux allaient avoir à opérer des déménagements rapides, qui, grâce précisément à ces préparatifs consciencieux, n'apportèrent aucun trouble dans la marche des transports, au cours des heures critiques de 1918.

PASSAGE DANS UN VILLAGE INONDÉ

Le moral, parmi les conducteurs, était excellent. Les hommes du Service Automobile « en avaient vu de dures », et s'apprêtaient à en voir de plus dures ; mais ils avaient enfin acquis, à force de luttes, à force de sang versé, à force de sacrifices de chaque jour, ce à quoi ils tenaient par-dessus tout, et qui leur avait longtemps manqué : l'estime des fantassins. Les combattants, qui avaient vu à l'œuvre les automobilistes, qui savaient, maintenant, au milieu de quelles difficultés et de quels dangers ceux-ci les portaient au combat, ou bien assuraient leurs ravitaillements ; qui voyaient aussi passer, sur les plus épouvantables chemins des postes de secours, au moment des attaques, les autos sanitaires, roulant à découvert, dans des endroits où eux-mêmes s'abritaient dans les boyaux ; oui, les combattants avaient laissé de côté, depuis longtemps, leurs plaisanteries du début, dues à l'ignorance. A présent, ils parlaient aux conducteurs, leur lançaient quelque blague en sautant du camion, les aidaient parfois dans une passe difficile : et les braves territoriaux qui maniaient le volant, fiers de cette attitude fraternelle, en tiraient, par contrecoup, cette force morale unique qui reste l'une des plus grandes et des plus nobles causes du succès à la guerre : la confiance !

Tout semblait donc prêt pour le terrible assaut que l'on attendait. L'année pouvait s'ouvrir, où se jouerait le dernier acte du formidable drame.



L'ANNÉE 1918. LA VICTOIRE

On pourrait écrire tout un volume sur les transports automobiles de l'année de la victoire ; car les événements militaires, qui se déroulèrent entre mars et novembre, eurent comme base des mouvements rapides d'une envergure telle qu'on a pu dire que, sans eux, rien n'aurait pu arrêter la ruée des Allemands.

Il n'est pas possible ici de suivre la marche de ces grands événements dans toute leur ampleur. Nous serons obligés de nous contenter d'une esquisse à grands traits, en laissant à l'imagination du lecteur le soin de se représenter quels efforts, quelles fatigues, quels héroïques dévouements s'inscrivent, parallèlement, dans les marges du dessin.

1. — *Les offensives allemandes : l'offensive de mars.* — Le 21 mars, au matin, on entendit, fort loin à l'arrière, un bombardement ininterrompu, qui rappelait tout à fait celui du commencement de la bataille de la Somme. Personne ne s'y trompa : c'était la grande attaque allemande ! Elle était menée sur un front de 80 kilomètres, face à l'Armée britannique. Forte de 40 divisions, elle enfonça la 5e Armée anglaise, fit fléchir une partie de la 3e, et pratiqua, dans le front de la Somme, une large brèche par laquelle elle pouvait menacer Paris. Un seul remède possible : amener immédiatement des divisions françaises.

Les préparatifs avaient été poussés si loin qu'il n'y eut pas un moment de perdu dans la mise en œuvre et que tout le dispositif se déclencha comme un mouvement d'horlogerie : dès le 22, dans l'après-midi, des camions se mettaient en route pour jeter un premier Corps d'Armée sur l'aile droite de l'Armée britannique. En même temps, trois Commissions Régulatrices Automobiles étaient en place, d'après les indications qui avaient été données un mois auparavant et sur lesquelles chacun des futurs commissaires régulateurs avait bâti son plan d'action (1). Il est essentiel de se rappeler que les C. R. A. étaient, en même temps qu'organes de circulation, organes d'exploitation, en ce sens qu'elles étaient chargées d'assurer tous les transports par automobiles.


UN DÉPANNAGE

Le gros de l'affaire ne dura guère qu'une vingtaine de jours, à la suite desquels, suivant l'expression de Foch, le flot boche était « endigué » ; mais il y avait eu, pour tous, des heures difficiles : dans les Groupements, où nul ne prit, pour ainsi dire, aucun repos ; dans les Services automobiles d'Armée, qui avaient à assurer tous les ravitaillements dans des conditions extrêmement compliquées ; dans les Parcs, où l'on dut exécuter des déménagements périlleux ; dans les C. R. A., où il fallait travailler sous des bombardements de jour et de nuit.

(1) C. R. A. de Meaux, Compiègne et Montdidier.



L'offensive d'avril. — Il y eut ensuite un léger répit. Mais ce n'était qu'un répit ! L'Allemand avait voulu la longue bataille. Il devait la perdre. Mais non sans avoir frappé encore quelques rudes coups de boutoir !

Le premier de ces coups de boutoir, ce fut l'attaque du 9 avril dans les Flandres : Bailleul enlevé, Béthune débordé, Ypres menacé par les monts de Flandre. De nouveau, il fallait que les Français courussent fermer la brèche.

C'est alors qu'on vit se produire ce glissement d'une partie de l'Armée française vers le nord, par toutes les routes praticables. C'était la Direction des Services Automobiles qui réglait le mouvement ; et, grâce à ses itinéraires numérotés et spécialisés pour chaque sorte de convoi, il n'y eut, malgré une complexité de transports inimaginable, aucun embouteillage. Dès le 10 avril avait été créée une C. R. A. à Poix, qui se transférait le 20 à Longpré. Pour les débarquements dans les zones du Nord, où tous les mouvements venaient se combiner avec les mouvements des troupes britanniques, on créa, le 28, la C. R. A. de Saint-Omer. Et quant aux Groupements, ils faisaient la navette vers les Flandres ; et il leur fallut refaire connaissance avec

ces épouvantables routes, sur lesquelles la conduite d'un véhicule devient un supplice de tous les instants. Une fois de plus, cependant, on arriva à temps!... Jusqu'à la fin de la seconde quinzaine de mai, il fallut maintenir le travail, à l'avant comme à l'arrière, à un régime de surmenage que les circonstances imposaient. Entre le 20 mars et le 27 mai (date à laquelle tout allait recommencer encore!), les automobiles transportèrent plus de 1.400.000 hommes!



L'offensive de mai. — Ce fut le deuxième coup de boutoir des Allemands!... L'offensive des monts de Flandre avait échoué : nos ennemis surent tirer profit de leur situation centrale pour faire glisser du nord au sud la masse de leurs forces. Le 27 mai, ils prononçaient une troisième attaque, dirigée cette fois contre le front de l'Ailette et celui de Berry-au-Bac-Reims. Ayant, en quelques jours, franchi le Chemin-des-Dames, passé l'Aisne et la Vesle, gagné Château-Thierry, poussé jusqu'à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets, l'ennemi menaçait de nouveau Paris! Jamais le péril n'avait été aussi grand!

Dans le Service Automobile, l'attaque était attendue; plusieurs plans avaient été étudiés en détail. Aussi, dès le 26, à 22 heures, furent envoyés les ordres d'exécution, et les grands transports commençaient dans la matinée même du 27. Les transports de troupes durèrent jusqu'aux premiers jours de juin, et ils portèrent, en sept jours, sur 33 infanteries divisionnaires et 3 artilleries. Ensuite, il fallut amener tous les transports de vivres et de munitions jusque vers la fin de juin. Les C. R. A., qui avaient réglé les mouvements et commandé tous les transports, étaient celles de Meaux, de Château-Thierry (reculée sur Provins), de Congy et de Chantilly. Au commencement de juin, dans la zone des Armées, huit C. R. A. fonctionnaient, et le Directeur des Services Automobiles était en mesure de suivre et de guider pas à pas la marche d'un élément quelconque depuis Bar-le-Duc jusqu'à Cassel.

Depuis le 20 mars, tout le personnel était, on peut le dire, sur les dents. La période mai-juin, très dure pour tous, fut, de plus, terrible pour plusieurs parcs, qui durent reculer devant l'ennemi; entre autres celui de Vierzy, transféré dans la région de Rebais; et surtout celui de La Ferté-sous-Jouarre, évacué déjà de La Motte-Breuil en mars, et qui dut se replier sur Montereau, enlevant tout son matériel à l'aide de péniches!



2. — *L'offensive française.* — L'ennemi, après un effort inutile contre le saillant de Compiègne, préparait une nouvelle attaque pour le 15 juillet : nouveau coup de boutoir. Mais, éventée par nous sans qu'il s'en doutât, elle fut devancée de quelques heures en Champagne par notre contre-préparation d'artillerie : une trombe d'obus français s'abattit sur les troupes allemandes qui s'apprêtaient à donner l'assaut. Cet assaut eut lieu quand même, pourtant, si furieux qu'il fallut encore reculer le 16 et le 17. Mais, le 18, le premier grand coup est porté par Foch : c'est la déroute des Allemands qui commence.

A partir de ce moment, de tous les côtés, à gauche, au centre, à droite, l'ennemi va être harcelé sans trêve; et les formations automobiles de toutes sortes seront obligées de se multiplier, sans une heure de faiblesse, pour être partout à la fois, dans des conditions de circulation de plus en plus pénibles.

Ce trouble dans la circulation derrière les lignes d'attaque — devenu constant puisque l'attaque elle-même ne s'arrêtait plus — risquait de retarder l'arrivée des réserves et de rendre le ravitaillement impossible; par une anomalie incroyable mais vraie, les combattants se paralysaient eux-mêmes, en attirant à eux tout ce dont ils se sentaient le besoin. Sur ces routes surchargées, le moindre incident entraînait l'embouteillage complet. C'est ainsi que, dans la partie est de la forêt de Villers-Cotterets, le 18 juillet 1918, vers 9 heures, les trains régimentaires de la division marocaine, partis pour suivre à toute force leur division, bouchaient complètement le passage aux brigades de cavalerie appelées à la bataille et aux renforts d'infanterie portés par camions!...

Il fallait donc encore un perfectionnement. L'autorité chargée de régler les convois tout à fait en avant devait être la même que celle qui les y amènerait, c'est-à-dire l'Armée (et non plus la division), c'est-à-dire la Commission Régulatrice Automobile. Ce dernier progrès était effectivement réalisé quelques mois plus tard, en octobre; la

note qui en prescrivait le mécanisme fut signée par le général Pétain, le 5 novembre 1918.

A la date qui nous occupe, on avait, sur un front qui mesurait à peine 30 kilomètres (de Soissons à Épernay), une accumulation de moyens automobiles très importante : 18 Groupements; et il se trouvait là aussi : d'une part, à peu près toute l'artillerie à tracteurs des Armées; d'autre part, pour toutes les divisions d'infanterie présentes, une densité extraordinaire de véhicules automobiles isolés de toutes sortes : c'étaient plus de 50.000 voitures, qui suivaient pas à pas la progression ininterrompue de toute la ligne d'attaque ! Les C. R. A. — qui se déplaçaient elles-mêmes avec tout ce flot — furent parfois débordées; mais il n'y eut aucun accident ayant une répercussion fâcheuse sur les opérations : c'était là l'essentiel.



PRISE D'ARMES DANS UNE RÉSERVE AUTOMOBILE

Pendant tout le mois d'août, dans la chaleur, la poussière et la soif, le mouvement continua. Puis il y eut une très courte pause — comme s'il fallait reprendre souffle avant de porter de nouveaux coups. — Et un problème des plus graves se posa alors pour les « transporteurs » : l'entrée en ligne des Américains, amenant une *marche générale en avant* de toutes les Armées, avec ses multiples complications.

De quelques calculs fort simples — qui ont été esquissés ici, — il découlait que le Service Automobile, malgré sa bonne volonté, était impuissant (faute de véhicules) à assurer le ravitaillement de toutes les Armées en marche. C'est alors qu'on imagina de mettre en commun une partie des ressources des Armées alliées et de créer une Réserve interalliée de transports, qui, formée avec des camions français, américains et anglais, comprendrait 25.000 véhicules. Un Centre d'instruction interallié fut créé à Rozoy-en-Brie, de manière à unifier les méthodes d'emploi. Et, par la suite, il y eut également des Commissions Régulatrices interalliées : une à Toul, une à Souilly, une à Roussbrugge (1).



3. *La marche générale en avant.* — Et la poursuite recommença. Elle ne devait plus s'interrompre qu'au 11 novembre !

Il y eut des « coups durs ». Au cours des attaques américaines, par exemple, il fut absolument impossible d'éviter les embouteillages ; l'un deux, qui est resté fameux, se produisit après l'attaque du 26 septembre (Montfaucon) : il dura trois jours !... C'est que la liaison était particulièrement difficile entre ces divers états-majors ayant des habitudes et des doctrines d'emploi parfois très différentes !... Peu à peu cependant l'entente devint parfaite. Et le personnel d'élite — le mot n'est pas trop fort — formé, dans les services automobiles français, par les grands transports exécutés depuis le mois de mars, vint à bout de tous les obstacles.

Une grave préoccupation fut encore celle du matériel : si les hommes étaient fatigués, le matériel était à bout; et, là, pas de ressort moral : il faut l'atelier ! Les Parcs, entraînés dans la vague d'enthousiasme qui portait alors toute l'Armée

(1) Pendant les derniers mois de la guerre, si l'on additionne les effectifs des trois Armées française, anglaise et américaine, on trouve un total de 180.000 véhicules automobiles qui circulaient dans la zone des Armées.

française victorieuse, firent des prodiges : jusqu'au dernier jour, les effectifs furent maintenus. Et c'est au milieu de nouveaux préparatifs pour la grande attaque en Lorraine que, subitement, l'ordre arriva de tout arrêter : l'ennemi, aux abois, avait demandé grâce !

Dans un ouvrage remarquablement clair sur le *Service des routes militaires*, le colonel Lorieux écrit ces lignes :

« ... C'est en 1918 que le Service Automobile a cueilli ses plus beaux lauriers, d'abord en amenant, dans des conditions de rapidité inouïes, les divisions, y compris artillerie et chevaux, qui ont enrayé la seconde ruée allemande sur Paris ; puis, quelques semaines plus tard, après la rupture du front ennemi, en permettant la bataille de poursuite pendant trois mois consécutifs sur un front de plusieurs centaines de kilomètres et une profondeur de 70 à 80, poursuite qui a jeté le désarroi dans les communications de notre adversaire, a provoqué l'embouteillage sur ses lignes de chemins de fer et l'a finalement contraint à capituler. »

D'autre part, à la suite des grands transports de juillet, les automobilistes avaient eu, une deuxième fois, les honneurs de l'ordre du jour du Général en chef, qui les « remerciait » en ces termes magnifiques :

« Le Général commandant en chef adresse ses félicitations aux officiers, sous-officiers, brigadiers et hommes de troupe des Services Automobiles, pour l'activité, le dévouement et l'endurance dont ils viennent de faire preuve sous la direction énergique et éclairée du commandant Doumenç. Quelle qu'ait été la difficulté des circonstances, les transports intensifs de troupes et de ravitaillement ont été exécutés, depuis le mois de mars, sans arrêt, de jour et de nuit, avec une rapidité et une exactitude qui font honneur au Service. Dans le même temps, les Parcs automobiles assuraient le travail de réparation et permettaient le maintien constant de toutes les formations automobiles à leur capacité de transport. Conducteurs sur la route, ouvriers à l'atelier, ont contribué pour leur part au succès de nos opérations. »

Signé : PÉTAIN.

Quel chemin parcouru depuis le 2 août 1914 !

Simple organe de transport aux premiers jours de la campagne, se constituant, après coup, de toutes pièces, au milieu des pires difficultés, puis s'offrant timidement, peu à peu, à élargir sa tâche, le Service Automobile, après cinquante mois de travail acharné, était devenu l'un des plus formidables instruments de guerre !

C'est le propre du Français, on ne le répétera jamais assez, d'affecter de se dénigrer lui-même. Nous a-t-on assez dit que l'Allemand a le génie de *l'organisation !...* Or, notre esprit d'organisation, sur ce terrain, a été cent fois supérieur à celui de l'Allemagne. L'Allemagne n'est jamais arrivée, bien qu'elle se fût appliquée à nous copier, à avoir un Service Automobile qui compte, attendu que, si elle avait eu, dans les événements de mars et d'avril 1918, des moyens automobiles comparables aux nôtres, il faut le proclamer sans craindre aucun démenti, jamais son attaque n'aurait pu être arrêtée.

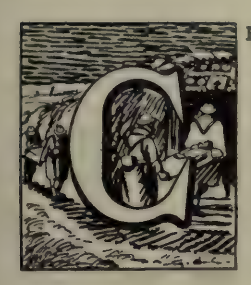
Le public s'est-il jamais douté de cela ? Evidemment non. Un détestable calembour, dès le premier jour de la guerre, l'engagea à fond dans une opinion erronée ; et, par la suite, en dépit du rôle glorieux joué par les automobilistes dans maintes circonstances — à Verdun, à la Somme, en Champagne ; et, surtout, dans le grand balayage final, — la plupart des gens de l'arrière continuèrent sinon à les mépriser, du moins à les ignorer.

A présent, ceux qui voudront connaître l'histoire de la guerre seront bien obligés d'apprendre ces choses. Il est hors de doute qu'alors le Service Automobile se trouvera remis tout naturellement à sa vraie place parmi les facteurs essentiels de notre victoire : et cette place, après celle des héroïques combattants, pourrait bien être la première !

Paul Heuzé.

LV

LE SERVICE DE SANTÉ AUX ARMÉES



E n'est un secret pour personne que la guerre surprit le Service de Santé en voie de réorganisation. A la suite des enseignements qu'on avait pu tirer de la guerre russo-japonaise et de la guerre des Balkans, de nombreux plans de remaniement avaient été esquissés sur le papier, qu'il avait fallu abandonner tour à tour, en concordance avec les progrès incessants de la science médicale moderne.

Appelé à fonctionner avec un matériel encore inutilisé, mais vieilli dans les magasins, soumis à de vieux règlements et de vieilles théories, tout en était désuet, mesquin ; et cet air de vétusté ne fut pas sans alarmer les nombreux médecins civils qui accoururent dès l'appel de mobilisation.

Tout le monde était alors convaincu que la guerre serait abominable et que son horreur même ne devait pas prolonger sa durée au delà de trois mois. C'est pourquoi on chercha tout d'abord à utiliser les richesses accumulées depuis des années, absolument comme chaque officier crut inutile de faire de grosses dépenses d'équipements et d'uniformes neufs.

Les prodigieuses transformations dans ce service, dont l'importance s'est démontrée primordiale, font honneur à l'esprit d'organisation de notre nation.

Pour bien comprendre la grandeur de l'œuvre réalisée, il est bon d'esquisser, sans aucun esprit de critique ni de dénigrement, la lamentable situation du début, afin de mieux faire ressortir l'énormité de la tâche qui fut accomplie.

S'il est difficile de créer de toutes pièces un organisme et un matériel inexistants, il est encore bien plus ardu de refondre de vieilles choses qui ont pris force de coutume, de réagir contre d'antiques errements, de transformer enfin un corps vétuste en un harmonieux ensemble complètement nouveau.

Rôle du Service de Santé. — Dans une guerre aussi formidable, le Service de Santé devait répondre à de multiples besoins.

Il lui fallait ramasser les blessés, leur donner des secours immédiats, les transporter en lieu sûr à l'abri de nouveaux projectiles, remplacer les pansements d'urgence par des soins éclairés et définitifs, conduire les convalescents dans des régions où il leur fût possible de se rétablir rapidement; il lui fallait, en un mot, opposer sa force réparatrice aux efforts malfaisants de l'ennemi, afin de récupérer autant que possible, et dans le moins de temps donné, les soldats obligés de quitter la ligne de feu.

Tous ceux qui étaient malheureusement trop grièvement atteints, et ne pouvaient reprendre leur poste au combat, avaient droit aux soins médicaux jusqu'à leur guérison et leur mise en réforme.

Or, il n'y avait pas que des blessés, il y avait aussi des malades fort nombreux. Le Service de Santé devait s'ingénier à lutter contre la maladie et les épidémies avant même qu'elles n'eussent atteint les combattants. Son rôle s'étendait donc aux mesures d'hygiène et de prophylaxie tant individuelles que générales, pour empêcher l'éclosion de redoutables fléaux.

C'était à lui qu'incombait le devoir d'enterrer les cadavres, ce qui l'amenait à s'occuper de questions d'héritage et d'état civil. Enfin, il fallait assurer l'hygiène des cantonnements.

L'extension des opérations a amené le Service de Santé à porter au loin ses bienfaits. Non seulement il eut à exercer son pouvoir sur le continent, mais encore, pour atteindre les terres lointaines, il dut s'improviser navigateur.

Il fut appelé à pratiquer des expertises, dont les moins embarrassantes n'étaient pas celles que réclamaient les conseils de guerre.

L'armistice signé, les hostilités cessant, son rôle n'est pas achevé. Il lui faut liquider les conseils de réforme, les pensions des soldats porteurs de lésions chroniques interminables.

Toutes ces diverses attributions ont été plus ou moins longuement étudiées par des spécialistes. De très gros ouvrages, très complets, existent donc, auxquels il convient de se reporter si l'on désire d'amples détails. Nous résumerons simplement ici, en une esquisse à larges traits, le rôle joué par le Service de Santé dans ses rapports immédiats avec les combattants.



Organisation du début. — Service secondaire sous la dépendance directe du Commandement des opérations militaires, le plus souvent négligé parce qu'inconnu, le Service de Santé aux Armées faisait partie des « bagages » et tenait certes moins de place que le ravitaillement.

Il comprenait une organisation d'Armée, de Corps d'Armée, de division et de régiment. Il y avait au Ministère de la Guerre une Direction générale, assurée par un médecin inspecteur. A la tête des services d'Armée se trouvait un médecin inspecteur général qui commandait à des organismes d'Armée, des ambulances, des hôpitaux fixes, des hôpitaux temporaires, et des hôpitaux complémentaires. Cette Direction faisait partie de la Direction des Étapes et Services, et était surtout chargée de répartir le matériel et le personnel nécessaires.

Chaque Corps d'Armée comportait un médecin principal, directeur du Service de Santé, avec un médecin adjoint et un officier d'administration, qui commandait à seize ambulances, dont huit étaient en réserve, quatre au Corps d'Armée, et quatre endivisionnées à raison de deux par division.

Théoriquement, ce directeur avait le haut commandement sur tous les médecins des ambulances et des régiments.

En août 1914, un régiment comptait un médecin-chef qui commandait à un médecin par bataillon, généralement médecin-major assisté de un ou deux médecins aides-majors, sous les ordres duquel était placé un personnel infirmier ayant satisfait à des examens spéciaux en vue d'obtenir une sorte de diplôme appelé le « caducée ». Ces infirmiers étaient recrutés un peu partout, dans toutes les classes de la société, et surtout parmi les étudiants en médecine et les prêtres ou congréganistes.

L'ambulance formait le véritable noyau, l'unité importante de toute l'organisation sanitaire du Corps d'Armée. Elle comprenait un médecin-chef, généralement médecin-major de 2[e] classe, assisté d'un aide-major de 1[re] classe, médecin-adjoint, de quatre aides-majors de 2[e] classe, d'un officier d'administration gestionnaire, d'un pharmacien, et parfois d'un officier chargé du ravitaillement. Avec eux on comptait quarante hommes, parmi lesquels quelques-uns avaient le caducée, les autres appartenant à des corps de métiers divers et soigneusement choisis pour servir à assurer le fonctionnement d'un hôpital improvisé.

L'organisme des brancardiers de Corps était à peu près semblable. Il comportait un effectif de brancardiers un peu plus important.

Les brancardiers et les ambulances se complétaient mutuellement.

Le blessé, ramassé sur le champ de bataille par les musiciens régimentaires ou les brancardiers divisionnaires, était pansé sommairement sur place au moyen du pansement individuel que tout soldat devait porter dans une poche intérieure de sa capote, puis transporté jusqu'au poste de secours régimentaire, établi par un médecin de bataillon au début, et par la suite par un médecin de compagnie.

Ces postes de secours se trouvaient dans la bataille, placés un peu au hasard, à proximité des combattants, et généralement à côté d'une source d'eau.

C'était la première étape accomplie par le blessé. Dans des conditions défectueuses on procédait à un pansement provisoire, à la pose d'appareils de fortune en vue d'arrêter les hémorragies ou de permettre le transport de membres fracturés.

A la sortie du poste de secours, les voitures attelées des brancardiers divisionnaires conduisaient l'homme jusqu'à l'ambulance divisionnaire. Cette ambulance appliquait les pansements d'une manière plus attentive. Elle se trouvait un peu plus en arrière de la bataille, à 4 ou 5 kilomètres, et opérait un choix, mettant à part les grands blessés, les moyens et les petits blessés, les malades, etc.

Théoriquement, le médecin de compagnie devait remplir une fiche en carton rose qu'on attachait par une ficelle à la boutonnière de la capote du soldat. A l'ambulance divisionnaire, un personnel de secrétaires, sous la dictée du médecin, établissait un billet d'hôpital. On devait trouver ce billet

à la dernière page du livret militaire individuel. Le règlement voulait qu'il fût prêt dès le temps de paix. Sur ce billet, on devait trouver inscrit le nom, les prénoms de l'évacué, la date de naissance, le lieu d'origine, le lieu de résidence habituelle des parents, le numéro matricule, le numéro de recrutement, bref toutes indications utiles pour établir l'état civil. Si ce billet était absent, ce qui était fréquent, l'ambulance en fournissait un neuf, et ajoutait le diagnostic du médecin, ainsi que les traitements appliqués. On devait également porter sur ce bulletin la mention, qui avait excessivement d'importance pour l'avenir : contracté, ou non contracté en service commandé.

Pansé, réconforté, muni de papiers en règle, le blessé était confié aux soins des brancardiers de Corps, qui le chargeaient sur une de leurs voitures et le transportaient jusqu'à l'hôpital le plus proche, le plus souvent hôpital de gare, c'est-à-dire hôpital improvisé à proximité ou dans les locaux mêmes d'une gare de chemin de fer.



CAMIONNETTE AMÉNAGÉE POUR LE TRANSPORT DES BLESSÉS

Là, des trains sanitaires venaient chercher, pour les conduire plus à l'arrière ou même à l'intérieur, tous les évacués.

Ces trains sanitaires, au début, n'étaient que des fourgons à bestiaux plus ou moins bien aménagés, garnis de paille et fort peu confortables, placés sous la direction d'un médecin chef de train, assisté d'un pharmacien.

Nous ne les suivrons pas plus loin ; car, à partir de ce moment, le blessé appartenait à la zone de l'intérieur.

On voit que, théoriquement, tout paraissait bien prévu.

L'office de fossoyeurs était dévolu aux brancardiers qui devaient enterrer les cadavres après avoir prélevé les pièces d'identité, les objets de valeur, les papiers qu'ils pouvaient trouver, particulièrement les livrets militaires, à l'exception de la plaque d'identité, une petite plaque en métal gravé portant le nom, la date et le lieu de naissance, qui devait être fixée par un cordon ou une chaînette au poignet, ou autour du cou du soldat.

Dans les périodes d'accalmie, les brancardiers de Corps étaient chargés également de confectionner ou de combler les feuillées à l'usage des troupes.

Lorsque la guerre éclata, toute cette minutieuse organisation, qui avait été jusqu'à prévoir la place exacte du moindre objet de pansement, fut complètement débordée.

Ce fut un désordre indescriptible. On n'avait pas supposé un tel nombre de blessés et on avait complètement oublié les malades. Les directeurs du Service de Santé de Corps d'Armée, voyant en une demi-journée leurs ambulances divisionnaires rapidement vidées de tout leur coton, de tous leurs paquets de pansement, de tous leurs médicaments, gardèrent jalousement les formations intactes qu'ils avaient sous leurs ordres, et laissèrent épuiser jusqu'au néant celles qui étaient engagées.

Les voitures des brancardiers se montrèrent en nombre tout à fait insuffisant. Les sections d'hospitalisation étaient toujours à vingt kilomètres plus loin qu'il n'aurait fallu. La centaine de paillasses et de couvertures dont elles disposaient ne pouvait d'ailleurs suffire aux blessés qui affluaient à chaque seconde.

Dans le matériel médico-chirurgical, on trouvait

jusqu'à des instruments pour examiner la gorge, les yeux, et obturer les dents gâtées, mais on avait oublié des catguts pour lier les vaisseaux en cas d'hémorragie, et des étuves pour stériliser les pansements. Le chloroforme, l'eau oxygénée, et tant d'autres substances dont il aurait fallu avoir des provisions considérables, se trouvaient tout de suite épuisés.

Bref, avec cette organisation digne de la guerre de 1870, on vit reparaître les tristes tableaux de cette époque. Les routes, si nécessaires pour les armées en campagne, se trouvèrent encombrées de lamentables files de blessés se traînant comme ils pouvaient, accrochés à tous les véhicules de rencontre, voitures à foin réquisitionnées chez les paysans, chariots grinçants et sans ressorts, garnis d'une mince couche de paille, où gisaient étendus quatre ou cinq malheureux, horriblement torturés par les secousses de la route, blancs de poussière ou raides de boue, entortillés dans des pansements sanglants, effrayants, pitoyables, autour desquels s'aggloméraient en groupe gémissant d'autres malheureux plus ou moins atteints mais tout pareillement exténués, employant toute leur énergie à ne pas crier leur douleur pendant les longues heures que nécessitait le transport jusqu'à un point, le plus souvent inconnu, où peut-être ils recevraient quelque secours utile.

On avait prévu l'installation successive des hôpitaux de campagne en cas d'avance victorieuse. Une ambulance devait s'installer à l'endroit où l'on avait rassemblé plusieurs " nids " de blessés, improviser des locaux garnis de literie ou de paille, et y rester jusqu'à guérison ou sortie de tous ses hospitalisés. Pendant ce temps-là, nos troupes continuant d'avancer, une ambulance neuve prenait sa place, s'immobilisait à son tour, et ainsi de suite.

Or, au lieu d'avancer, il fallut reculer. Personne ne savait ce qu'il fallait faire en pareil cas.

Le Service de Santé, tenu en laisse par le Commandement, habitué à obéir aveuglément aux ordres des États-Majors, se trouva fort étonné lorsqu'il fallut prendre une initiative personnelle et se guider sur les événements, pour savoir s'il convenait de rester sur place ou de se replier.

Il y avait bien la Convention de Genève, d'après laquelle le Service sanitaire, sous la protection de la Croix-Rouge, devait rester sur place du moment qu'il soignait les blessés, et se laisser faire prisonnier par l'ennemi; mais nul n'ignore comment les Allemands respectèrent cette Convention, et il était tout au moins prudent de ne pas s'exposer aux fureurs d'un ennemi aveuglé de rage.

Il y eut cependant de nombreux exemples d'admirable dévouement. Des médecins restèrent à leur place, se firent tuer; mais il y en eut d'autres qui jugèrent préférable d'embarquer leurs blessés dans des véhicules de rencontre, et de ne laisser sur place que les intransportables sous la garde de quelques infirmiers et du plus jeune des médecins.

Les ambulances qui n'avaient pas fonctionné n'avaient aucune raison pour se laisser prendre par l'ennemi; n'ayant aucun blessé, elles n'avaient qu'une chose à faire, c'était de se replier; mais le manque d'ordre se fit fâcheusement sentir.

Enfin, la guerre se stabilisa.

On avait cependant déjà vu apparaître quelques progrès bien timides. C'est ainsi que le 20 août je pus voir les premières voitures ambulances automobiles. C'étaient des camions de livraison des grands magasins de Paris, encore peints de leurs parures habituelles, transportant à travers les campagnes en deuil le nom, en lettres dorées, de l'opulente maison à laquelle ils appartenaient. Malheureusement, n'étant pas prévus pour le transport des blessés, ils se montrèrent souvent fort peu confortables, trop petits, et les services qu'ils rendirent ne furent pas en rapport avec ce qu'on pouvait en espérer.

Ce sont les Anglais, les premiers, qui, lorsque Justin Godart fut chargé d'organiser le sous-secrétariat du Service de Santé militaire, pilotèrent au front les premières autos sanitaires, destinées à prendre une telle importance. Mais je n'insisterai pas, puisqu'il en est longuement parlé dans le chapitre du Service des transports automobiles.

Le rôle de J. Godart aura été considérable. Cet avocat a su s'entourer de compétences et choisir des collaborateurs éclairés, qui lui ont permis d'édifier les grandes lignes de la transformation du Service de Santé et de préparer le triomphe de l'heureux moissonneur que fut son successeur, le docteur Mourier.



Organisation à partir de 1915. — Les modifications, bien entendu, ne furent apportées que pro-

gressivement. Tout d'abord, J. Godart essaya d'arracher un peu le Service de Santé à la tyrannie, souvent injuste, du Commandement militaire.

Bien qu'il eût été préférable à tous points de vue de considérer le Service de Santé, composé de non combattants tenus à une neutralité absolue, hors de toute ressemblance avec une formation militaire, l'usage étant établi d'une hiérarchie avec des galons et des grades assimilés à ceux des officiers de l'Armée active, il fallut, pour utiliser les compétences, violer les règlements concernant l'avancement ; et, afin de donner au médecin qualifié l'autorité du grade, tous les professeurs agrégés furent d'emblée promus à trois ou quatre galons. Les médecins inspecteurs tombèrent sous la dépendance d'un ministère civil, dont les circulaires impératives eurent d'heureux effets.



EMBARQUEMENT D'UN BLESSÉ SUR UNE PÉNICHE

Les grandes lignes principales de l'organisation furent d'abord respectées. On maintint le Service de Santé régimentaire, les ambulances, les groupes de brancardiers, mais on les modifia de la façon suivante :

Devant la pénurie de personnel médical (car si en temps de paix il y avait trop de médecins, paraît-il, en temps de guerre il fallut constater qu'on en manquait vraiment) on commença par retirer des régiments un certain nombre de médecins et de majors, qui furent remplacés par des étudiants en médecine ou des pharmaciens promus au grade de médecin auxiliaire. En effet, l'expérience eut vite appris que tous les soins en première ligne étaient complètement illusoires, et que la meilleure technique à adopter était surtout l'abstention.

Le rôle principal fut dévolu aux ambulances, après que, dans le poste de secours, le blessé avait été pansé hâtivement, tant bien que mal. L'ambulance un peu plus reculée, placée environ à 8 kilomètres des lignes, devint un relai important et fut munie de ce qui lui manquait, notamment de seringues en verre, faciles à stériliser, et de nombreuses ampoules pour les injections hypodermiques.

Aux premiers temps de la guerre, il y avait encore un doute sur la nécessité ou le danger des injections de sérum antitétanique. Sous l'influence de professeurs de la Faculté de Paris, il fut ordonné de pratiquer des njections de ce sérum à tous les blessés, et le plus tôt possible. On parvint même à en munir les postes de secours; mais le véritable endroit où cette médication préventive fut appliquée systématiquement, ce fut l'ambulance.

L'arrivée de nombreuses voitures automobiles pour le transport des blessés facilita bien des choses. On put transporter rapidement, et dans les meilleures conditions possibles, les hommes vers des formations hospitalières bien conditionnées, où l'on accumula les médicaments, le matériel et les médecins.

Une ambulance fut alors désignée par Corps d'Armée pour remplir le rôle d'ambulance de triage, c'est-à-dire que tout blessé fut amené directement dans cette ambulance, et là un médecin de garde l'examina, chercha à faire un diagnostic un peu précis et lui assigna une destination particulière.

On adopta des hôpitaux pour les grands blessés, d'autres pour les blessés moins graves; les blessés

légers furent envoyés plus à l'arrière. On institua à proximité du siège du Corps d'Armée des dépôts d'éclopés pour permettre aux hommes fatigués de se reposer quelques jours et de gagner rapidement ensuite leur unité. On créa des centres spéciaux pour soigner les maladies vénériennes qui, malheureusement, se multiplièrent d'une façon inquiétante, puis on créa des centres de spécialités pour les maladies des yeux, de la gorge, des oreilles, pour les maladies mentales, et enfin des consultations pour les soins de l'appareil dentaire.

Il paraît qu'au début de la guerre il existait des voitures de radiologie; mais il faut croire qu'elles étaient bien rares, car on ne les vit guère. Ce n'est qu'à l'arrivée au pouvoir de J. Godart que l'on commença à rencontrer des camionnettes spécialement aménagées, sous la direction d'un médecin radiographe, qui vinrent apporter un concours précieux, mais malheureusement trop rare encore, aux chirurgiens du front.

C'est à cette époque de l'hiver 1914-1915 que se placèrent les études pour le transport des blessés dans les tranchées, qui suscitèrent l'invention d'appareils fort ingénieux, mais absolument impraticables. On sait quelle fut la solution du problème : ne pouvant trouver le brancard idéal qui permît de porter les hommes couchés à travers des boyaux trop étroits, on se contenta d'élargir les boyaux.

Le Commandement ayant commencé à se rendre compte de l'importance du Service médical, on vit enfin s'édifier des postes de secours convenables, solidement recouverts de madriers et de sacs à terre. Il ne faudrait pas faire un grief au Commandement d'avoir su si peu se servir de l'outil qu'il avait entre les mains : avant la guerre on réclama maintes fois des manœuvres d'ensemble ; or, jamais ce travail logique ne fut réalisé.

C'est à J. Godart que l'on doit également l'étude et la mise en application de ce qu'on appela les autos-chir.

La pénurie de médecins et surtout de chirurgiens se faisait gravement sentir. Il convenait d'avoir des moyens de transport assez rapides qui permissent d'accumuler au point voulu, et en temps utile, les chirurgiens et le matériel nécessaires.

On ne pouvait répartir, comme on l'avait tenté au commencement, un chirurgien et ses aides dans des ambulances dites chirurgicales. On inventa donc des formations nouvelles, entièrement munies d'un matériel automobile, avec des baraquements démontables, un camion contenant des étuves de stérilisation, toute une salle de pansements démontable, une force motrice capable de produire la lumière, une installation de radiographie, tout cela sous la direction d'un professeur agrégé. C'est ce qu'on appela une auto-chir.

Pour compenser les pertes des officiers du Service de Santé, on voulut profiter de la stabilité des opérations pour retirer des lignes les jeunes étudiants en médecine et leur permettre des études aussi complètes que possible. Furent créés ainsi des centres, de véritables facultés improvisées, qui rendirent des services réels.

Dès le début des hostilités, le Service de Santé avait reçu le concours le plus précieux de sociétés civiles, qui, sous le couvert de la Croix-Rouge, avaient enrôlé des femmes de bonne volonté et de grand cœur, en vue de porter secours aux blessés militaires.

Chacune de ces organisations prétendait garder son autonomie, et il y avait des rivalités qui n'étaient pas toujours profitables. J. Godart obtint la haute main sur toutes ces principautés, si jalouses de leurs droits, et il réalisa la tâche singulièrement ardue de discipliner des femmes. Sans souci du « qu'en dira-t-on », il permit aux infirmières de suivre les autos-chir et de porter leurs soins dévoués jusque dans la zone des armées.

Les pertes considérables des troupes combattantes nécessitaient l'appel de forces nouvelles. On puisa là où il y avait encore des hommes solides et forts; et le Service de Santé fut privé de la plupart de ses meilleurs infirmiers, qui furent envoyés tenir la place des combattants défunts.

On envoya comme infirmiers des hommes du service auxiliaire sans aucune instruction préalable. Fâcheuses recrues ! On oubliait trop que le soin des blessés est excessivement fatigant; que, pour brancarder toute une journée des soldats, il faut des hommes robustes. Au moment où le Service de Santé pouvait espérer obtenir un meilleur rendement, on lui enlevait ses hommes instruits, disciplinés, connus de leurs chefs, pour les remplacer par des malingres, animés certes de très bonne volonté, mais enfin un peu surpris de se trouver sur le front, alors que leur état de santé leur per-

mettait de supposer qu'ils ne connaîtraient les émotions de la guerre que par la lecture des journaux.

Pendant toute cette période qui va de 1915 à 1918, se situe quantité d'essais de toutes sortes, des changements d'idées, des tâtonnements, aussi bien dans l'organisation matérielle que dans les principes scientifiques directeurs.

Ce n'est pas ici la place d'énumérer les différentes doctrines qui se firent jour. Cependant, il convient de parler de la doctrine qui fut en faveur à un certain moment, et qui voulait « toujours plus de chirurgiens à l'avant et les chirurgiens plus à l'avant».

Partant de cette idée, on construisit dans des abris souterrains de véritables salles d'opérations, très près des lignes, destinées à traiter aussi rapidement que possible tous les grands blessés de la tête, du ventre ou de la poitrine. Cette conception a fait faillite, surtout à la suite de l'emploi systématique des gaz toxiques. On comprend, sans que j'aie besoin d'insister, qu'il est impossible de tenir sur la table et sous le chloroforme un blessé, alors que les obus à gaz tombent aux alentours et envoient des émanations jusque dans la salle où l'on opère.

L'hiver 1914-1915 fut marqué par un nombre considérable de cas de fièvre typhoïde, ainsi d'ailleurs qu'on pouvait s'y attendre, d'après l'exemple de toutes les guerres précédentes.

Le Service de Santé, très inquiet à juste titre des pertes dues à cette maladie, entreprit une lutte dont il sortit victorieux par les applications de sérum antityphoïdique. Il obtint du Commandement un peu plus d'initiative, un peu plus de liberté, et put donner des indications pour installer des tranchées et des abris sinon plus confortables, tout au moins un peu plus hygiéniques.

UN TRAIN DE PÉNICHES SANITAIRES

C'est au Service de Santé que l'on doit les instructions relatives à la lutte contre les rats, les installations de bornes-fontaines, les tonnes d'eau javellisée, les bains-douches. Il est vrai que la charité publique vint apporter son précieux appoint; mais c'est d'après les sollicitations mêmes du Service de Santé que de généreux donateurs, des Sociétés comme le Touring-Club, firent don d'appareils, de voitures spécialement aménagées, qui rendirent de grands services pour lutter contre la fièvre typhoïde.

Les mesures d'hygiène eurent évidemment un effet salutaire, d'autant plus qu'on chargea les pharmaciens des groupes de brancardiers de faire des analyses systématiques des eaux de boisson; et l'on put voir dans les cantonnements des pancartes apposées sur les fontaines, indiquant si l'eau était potable ou si elle était dangereuse.

Depuis longtemps on cherchait un sérum contre la fièvre typhoïde. Or, presque en même temps, Vincent et Chantemesse trouvèrent un vaccin fabriqué avec du virus atténué, que l'on se mit à appliquer systématiquement à tous les hommes de troupe. Des équipes de médecins furent constituées; et, dès 1915, commencèrent les injections de vaccin antityphoïdique.

L'expérience aidant, il fallut modifier la composition de ces vaccins, les doses, la technique d'application; et ces variations furent cause de l'impopularité générale, il faut bien le reconnaître, dont

jouit cette médication préventive auprès de tous les poilus. Cependant les résultats sont là, indéniables. Alors que, dans l'hiver 1914-1915, une ambulance fonctionnant comme hôpital au 8e Corps d'Armée avait dû hospitaliser plus de 2.000 soldats atteints de typhoïde, parmi lesquels il y avait eu 800 décès, l'hiver 1915-1916 ne vit pour ainsi dire plus de fièvres typhoïdes, tout au moins un nombre très réduit; et les cas que l'on observa avaient frappé des individus qui n'avaient pas voulu se laisser vacciner, sinon ils se présentèrent sous une forme atténuée. Ce fut un grand triomphe pour la science médicale.

Ces mesures de prophylaxie acquirent une importance encore plus grande lorsque les fronts s'étendirent en Orient. Là, les conditions d'hygiène et de ravitaillement étaient encore plus défavorables. Il fallait non seulement mettre les combattants à l'abri des maladies, mais encore il fallait, par un contrôle sanitaire minutieux et rigoureux, empêcher le transport de quelque redoutable virus parmi les continuels mouvements de troupes ramenant d'Orient en France des soldats plus ou moins épuisés.

En Orient, on dut lutter contre le paludisme. En France également, on avait affaire à des troupes coloniales et à des troupes noires. Il fallut s'occuper des Français de couleur, accourus par delà les mers au secours de la Patrie ; et, pour eux, on dut organiser des camps dans les points les plus favorisés comme climat, soigner les malades et les mettre dans l'impossibilité de semer la contagion parmi les populations des campagnes avoisinantes.

Cette absence de maladies épidémiques est, dans l'histoire des guerres, un des faits les plus marquants dont les médecins peuvent s'enorgueillir à juste titre.

Jusqu'à la guerre de 1914, on avait toujours constaté que les maladies faisaient beaucoup plus de victimes parmi les soldats et les populations que les armes de combat. Pour la première fois, et malgré l'agglomération extraordinaire d'hommes de toutes races, malgré des conditions de bataille particulièrement dures, malgré la longueur imprévue de la lutte, on peut dire qu'aucune épidémie ne s'est abattue sur le front français, et le triomphe eût été complet si, malheureusement, il n'avait éclaté vers la fin de la guerre, en 1918, la terrible épidémie de grippe qui fut une pénible surprise pour tous, et contre laquelle on s'est trouvé, il faut bien le dire, à peu près désarmé. Comment supposer que la grippe, cette maladie banale ou plutôt bénigne jusqu'à présent, allait s'éveiller et se propager comme un fléau redoutable, plus grave encore qu'en 1889, si terrible même que certains osèrent à un moment prononcer le mot de peste? Non! c'était bien la grippe, malheureusement pourrions-nous dire, car contre la peste nous étions armés, nous avions un vaccin et nous savions comment nous garantir; contre la grippe, il fallut mettre en usage toutes les idées que l'on pouvait avoir; et, en somme, si l'on est arrivé à établir une thérapeutique qui compte de nombreux succès, c'est en appliquant la médecine symptomatique et les règles générales de prophylaxie coutumière. Le sérum (ou le vaccin) reste à trouver.



Avant d'en arriver à l'énumération des résultats des efforts de J. Godart et de ses collaborateurs, dont les fruits furent recueillis et améliorés par leurs successeurs, disons que le Service de Santé avait également à s'occuper de l'exercice des cultes ; et aux groupes de brancardiers étaient adjoints les aumôniers, assimilés au grade de capitaine après 4 ans de grade.

Il y avait un aumônier catholique par division, plus un aumônier catholique, un rabbin et un pasteur protestant par Corps d'Armée. On vit accourir de nombreux prêtres volontaires ; et, peu à peu, le nombre des desservants des cultes prévu par les règlements se vit augmenté spontanément par simple décision des chefs d'unité. Des soldats-prêtres furent promus aumôniers régimentaires; et chaque régiment eut, un peu suivant les goûts du colonel, des aumôniers catholiques ou des aumôniers protestants.



Pour les préparatifs de l'attaque du 16 avril, le Service de Santé, désireux de ne pas se montrer inférieur à sa tâche, fit édifier un peu partout sur le front, et principalement aux endroits où l'on pensait que l'attaque se déclencherait, de vastes agglomérations sanitaires qui prirent le nom de H. O. E. (hôpitaux d'évacuation).

Disons tout de suite que, faute de liaison entre le Commandement et le Service de Santé, lorsque l'attaque fut ordonnée, les travaux n'étaient pas terminés. On vit affluer les blessés en nombre considérable dans des baraquements à peine ébauchés ; et si l'attaque fut un échec pour nos armes, elle fut aussi un échec pour le Service médical.

Godart, recueillant l'ingratitude pour prix de ses efforts, fut remplacé par le Dr Mourier.



A partir de 1917, toute la partie active du Service du Santé fut reportée un peu plus en arrière, en concordance avec l'augmentation de portée du tir des canons. Les unités divisionnaires et de Corps d'Armée perdirent beaucoup de leur importance, au bénéfice des formations de la zone des étapes. On laissa aux régiments leur cadre médical primitif, avec cette différence que les médecins expérimentés du début, et qui ne trouvaient d'ailleurs pas l'emploi de leurs capacités, furent mis à la disposition des étapes et remplacés par de jeunes médecins auxiliaires, élèves des facultés dont nous avons parlé, et des pharmaciens auxquels on avait fait suivre des stages d'instruction. Le médecin-chef de régiment fut un major de 2e classe.

Les brancardiers divisionnaires servirent surtout au transport des brancards ; et leurs petites voitures furent à peu près délaissées pour être remplacées par les sections sanitaires automobiles, dont l'éloge n'est plus à faire.

Dans les brancardiers de Corps, tous les hommes jeunes furent relevés et remplacés par des territoriaux ou des auxiliaires. Ils furent surtout utilisés comme main-d'œuvre pour des besognes multiples, hygiène du cantonnement, entretien des cimetières, état civil, main-d'œuvre agricole. J'en ai connu qui furent mis à la disposition du génie pour faire marcher une scierie à vapeur, une briqueterie, pour fabriquer des caillebotis, etc...

Grâce aux sanitaires automobiles, il fut possible de recueillir les blessés aux postes de secours ou à l'ambulance divisionnaire fonctionnant comme une sorte de doublure des postes de secours, et de les transporter directement à l'H.O.E. le plus proche, qui se trouvait généralement situé entre 15 et 20 kilomètres en arrière des lignes, ce qui le mettait à l'abri des canons à tir rapide, mais nullement à l'abri des canons à longue portée.

Qu'était-ce donc qu'un H.O.E. ? Construits à peu près tous sur le même plan, prenons un H.O.E. type, par exemple celui de Saint-Gilles, près de Fismes. La description serait la même s'il s'agissait de l'H.O.E. de Mont-Notre-Dame ou d'ailleurs.

En plein champ, loin d'une agglomération urbaine ou rurale, à proximité d'une ligne de chemin de fer à laquelle il était raccordé par un embranchement spécial, l'H.O.E. était une sorte de ville où l'on pouvait soigner de 1.500 à 2.000 blessés graves.

Tous les bâtiments étaient des baraques généralement du type Adrian. On y ajouta quelques baraques type du génie ; et les nécessités se faisant sentir, on eut même recours d'abord à des tentes Bessonneau, puis à des hangars Bessonneau d'aviation. Ce fut le génie qui édifia toutes ces constructions, avec leurs routes d'accès solidement empierrées.

A l'entrée, les blessés étaient reçus dans une salle de triage, où un médecin de garde les examinait et passait l'inspection des papiers. Cette salle de triage, vaste et bien chauffée, n'était qu'une salle d'attente.

J. Godart avait fait établir déjà depuis longtemps de grandes enveloppes en papier fort, dans lesquelles étaient enfermés les billets d'hôpital, les fiches et les notes parfois confidentielles, tout un dossier individuel. Ces enveloppes étaient comme un deuxième billet d'hôpital ; on les attachait à la capote du blessé par une ficelle. Elles portaient de nombreuses indications imprimées dont il suffisait de souligner celle qui convenait au cas particulier.

Cette invention fut commode. Au début, on avait beaucoup de peine à lire les griffonnages hâtifs des petites étiquettes, souvent souillées de sang et de boue. Avec ces enveloppes, les erreurs devinrent fort difficiles.

Dans la salle de triage, toutes les indications étaient relevées, notées sur un registre spécial, et le médecin de garde désignait le soldat pour un service donné, suivant les places vacantes et les soins à appliquer.

Pour faciliter le travail et ordonner le groupe-

ment des malades, ainsi que le transfert vers l'endroit où ils trouveraient des médecins spécialistes, on avait des rectangles de papier de couleur qui, collés sur l'enveloppe, indiquaient de loin la section à laquelle devait appartenir le blessé. Ainsi, par exemple, une étiquette rouge signifiait grand blessé; étiquette verte, malade; étiquette jaune, spécialité, etc...

Une fois les paperasses en règle, l'homme était conduit dans le service destiné, après avoir abandonné dans la salle de triage son sac, ses armes, ses effets d'équipement.

Trois cas se présentaient : ou c'était un blessé à opérer d'urgence, et alors on l'envoyait dans le service de garde; ou il pouvait attendre, mais on le gardait à l'hôpital; ou enfin son état était assez léger pour qu'on pût l'envoyer plus loin.

Avec les progrès de la science chirurgicale, cette division fut modifiée; et lorsque nous lançâmes la contre-attaque du 14 juillet 1918 qui devait se terminer par la victoire, on ne distinguait plus que des blessés, des malades ou des gazés et des éclopés.

Parmi les malades il était possible d'en évacuer quelques-uns plus loin, s'ils semblaient capables de supporter le trajet; mais tout blessé quel qu'il fût, même léger, devait être opéré, et il était interdit de faire voyager tout homme dont la plaie n'avait pas été vue par les chirurgiens.

Les malades soignés à l'H.O.E. y restaient jusqu'à leur convalescence, et même beaucoup partaient directement de l'hôpital pour aller en permission chez eux et rejoindre leur régiment ou leur dépôt.

Pour les blessés, il y avait deux catégories : les moyens blessés et les grands blessés; mais tous étaient envoyés à l'intérieur dès qu'on les jugeait en état de supporter le voyage.

Dans les H.O.E. il avait fallu appeler les autos-chir. On s'était rendu compte, en effet, que malgré toute l'ingéniosité des constructeurs, les voitures de ces formations étaient beaucoup trop lourdes, généralement trop basses sur roues. Si elles avaient donné aux essais sur les routes des environs de Paris toute satisfaction, il n'en avait pas été de même sur les routes de Champagne ou de la Somme; et les malheureuses ambulances automobiles, dont un des grands avantages devait être l'extrême mobilité, s'étaient embourbées si fréquemment qu'il avait bien fallu les utiliser en cherchant à les déplacer le moins possible.

Dans un H.O.E. il y eut plusieurs autos-chir, jamais moins de deux. Ces autos-chir comportaient un professeur agrégé, quatre chirurigens, tous accompagnés d'un aide attitré.

Du temps de J. Godart, on avait même commencé à créer des équipes chirurgicales, qui furent développées par Mourier, et devinrent à la fin une sorte d'unité réduite, excessivement active.

Pour donner aux soldats le maximum de soins utiles, furent créées des équipes chirurgicales répondant à deux types. Les équipes A, en principe les premières, étaient destinées aux grands blessés, formées de chirurgiens reconnus particulièrement aptes soit par leurs titres, soit après un stage d'instruction auprès d'un professeur. Les équipes B étaient composées de chirurgiens adroits, mais moins qualifiés que les précédents pour les grandes interventions chirurgicales.

Je dis en principe; car, en fait, cette division était très arbitraire; et, suivant les besoins, on attelait à la même besogne l'équipe A ou l'équipe B. De même, lorsque l'épidémie de grippe éclata, les blessés étant moins nombreux, on fit appel aux équipes chirurgicales A aussi bien que B pour soigner des malades.

Une équipe comportait un chef d'équipe chirurgien, son aide également officier, mais d'un grade inférieur, un chloroformisateur qui pouvait être un pharmacien auxiliaire ou un médecin auxiliaire, ou même simplement un infirmier ou une infirmière. A leur service étaient attachés un infirmier chargé de la stérilisation des instruments et des gants de caoutchouc, et deux autres infirmiers pour les besoins d'usage.

Les autos-chir comportaient donc des équipes A. Elles étaient renforcées d'une ambulance à laquelle on avait enlevé son matériel et dont les médecins étaient appelés à soigner les blessés.

En effet, alors qu'en temps ordinaire les officiers du Service de Santé avaient de nombreux loisirs, en cas d'attaque ils se trouvaient facilement débordés. L'activité humaine a des bornes; il faut savoir ce que peut être une opération pour connaître la fatigue musculaire et la fatigue cérébrale qui ne tardent pas à s'emparer d'un chirurgien.

Le rendement d'une équipe chirurgicale était limité. En période calme, elle fonctionnait en général douze heures, pendant lesquelles elle voyait quel-

quefois un ou deux blessés, quelquefois elle n'était même pas dérangée. En période d'activité, elle fonctionnait huit heures, se reposait huit heures sur lesquelles il fallait prendre le temps des repas, de la toilette et du sommeil, et recommençait huit heures de travail effectif.

Dans la salle d'opérations, une équipe A arrivait à une moyenne d'une opération par heure, ce qui est déjà fort beau. En général, elle ne soignait guère plus de six blessés.

Les équipes B pouvaient arriver à vingt ou vingt-cinq, lorsqu'elles avaient affaire à des petits blessés qu'il suffisait d'endormir rapidement, et auxquels on faisait des excisions pour des plaies souvent multiples, mais parfois peu profondes.



INTÉRIEUR D'UNE AMBULANCE

Or, pendant tout ce temps, les blessés couchés dans les salles, qui avaient été opérés la veille ou les jours précédents, avaient besoin de pansements, de surveillance, de soins. L'équipe chirurgicale, occupée comme nous venons de le dire, était dans l'impossibilité de surveiller ses opérés autrement qu'en leur faisant une visite hâtive. C'est pourquoi les médecins des ambulances accolées aux autos-chir eurent leur utilité et leur raison d'être.

Avec les autos-chir, il y avait, avons-nous dit, une installation de radiographie.

Les H. O. E. comportaient plusieurs installations radiographiques qui permirent d'examiner aux rayons X tout homme porteur d'une blessure, même insignifiante en apparence. Aucun blessé ne devait quitter l'H. O E. sans avoir passé devant l'ampoule, sans être muni d'une fiche indiquant les résultats de l'examen et, au besoin, d'un calque figurant la position du projectile repéré. Ces recherches consciencieuses rendirent d'inappréciables services. C'est grâce aux radiographes que l'on put opérer et extraire les projectiles avec sûreté et rapidité.

Pour soigner tous les blessés, les prélèvements multiples, effectués par le Commandement parmi les infirmiers porteurs du caducée, ne laissaient plus à la disposition du Service de Santé que des hommes inexperts et, en général, assez peu capables de fournir le travail dont on avait besoin.

J. Godard avait reconnu l'utilité des infirmières, mais il en avait appris aussi les inconvénients. Il eut cependant l'heureuse idée de faire appel au dévouement féminin, mais il exigea la suppression des coteries, des rivalités qui sévissaient parmi les sociétés de la Croix-Rouge. Pour obtenir un personnel discipliné, obéissant aux décisions des médecins, il avait créé le Corps des infirmières militaires, seules autorisées à séjourner dans la zone des Armées et les hôpitaux militaires.

Il recruta de la sorte un personnel féminin sur lequel il y aurait beaucoup à dire... Cependant je dois reconnaître que, puisqu'on demandait avant tout aux infirmières de soigner avec dévouement les soldats blessés, je les ai toujours vues à la hauteur de leur tâche et animées d'une bonne volonté, d'un esprit de sacrifice auquel on ne saurait trop rendre hommage.

A côté des salles réservées aux blessés et aux malades, l'H.O.E. comportait des bâtiments pour loger les infirmiers, les infirmières, les médecins; des réfectoires pour chacun, des cuisines, des salles de réunion, un établissement de bains.

Il y avait des chemins couverts unissant la salle d'opération aux chambres d'hospitalisation. Dans

les pavillons spéciaux on trouvait des chambres isolées et réservées aux officiers blessés.

A côté des coopératives, vendant un peu de tout, on pouvait voir de vastes magasins de matériel, des ateliers des divers corps de métiers : coiffeurs, tailleurs, serruriers, menuisiers, peintres, etc...

Les services chirurgicaux étaient accompagnés des services de spécialités pour les yeux, le nez, la gorge, les maladies mentales; mais, en général, ceux-ci n'avaient qu'un rôle assez limité, car tout malade atteint d'une lésion sérieuse était transporté rapidement vers un centre où la spécialité était sous la direction de quelque maître incontesté. Avec les H.O.E., quelquefois à proximité, le Service de Santé avait établi, à peu près sur le même modèle, mais en réduction, ce qu'on appela des centres. Il y eut des centres de fractures, des centres de maladies mentales, des centres de maladies vénériennes, etc.

L'H. O. E. ainsi constitué comportait une agglomération d'environ quatre-vingts docteurs diplômés sous la direction d'un médecin-chef, médecin principal, uniquement chargé de la partie administrative et disciplinaire, et n'ayant rien à voir avec la partie technique et scientifique.

Ces vastes groupements nécessitaient un service de blanchissage du linge pour lequel le Service de Santé avait créé des blanchisseries automobiles, composées de camions avec machinerie, chaudières, essoreuses, etc.

Une chapelle existait à proximité de la salle d'autopsie.

A côté de l'H.O.E. il avait fallu malheureusement édifier de grands cimetières, sur les tombes desquels on plaçait des croix d'un modèle uniforme. Pour les soldats musulmans, on prescrivit des stèles en bois, à l'imitation des monuments des cimetières mahométans.

Tout l'établissement était desservi par une distribution d'eau sous pression, qui avait demandé l'édification de vastes réservoirs munis d'un dispositif de stérilisation par l'eau de Javelle. Enfin, la lumière électrique et le téléphone mettaient leurs services à la portée de tous.

Les avions ennemis ne pouvaient se tromper sur la signification de ces agglomérations. En effet, en leur milieu ou aux quatre coins, on avait eu la précaution de tracer sur le sol avec du mâchefer, de la brique pilée, ou simplement du gazon, d'immenses Croix de Genève ayant des branches de 22 mètres, incluses dans un cercle, afin d'offrir aux photographies des signes bien visibles; ce qui n'a pas empêché l'ennemi de lancer des bombes sur les H. O. E., comme on a pu le voir près de Clermont, dans l'Oise, où un aviateur allemand a réussi à placer un projectile au milieu de l'enseigne de neutralité.

Les H. O. E. étaient sous les ordres directs du médecin inspecteur général de l'Armée.

Par la suite, on constata que ces groupements médicaux étaient encore insuffisants. On pouvait voir des formations surchargées de travail, alors que plus loin d'autres H. O. E. n'avaient absolument rien à faire.

On finit par où l'on aurait dû commencer. On constitua des réserves de personnel sanitaire dans des villes éloignées du front, sous la direction du médecin inspecteur général d'un Groupe d'Armées.

Pour remplacer l'idée première d'une auto-chir ambulante, capable de venir rapidement porter un renfort aux endroits nécessaires, la Direction du Service de Santé, ou plutôt le professeur agrégé Jeanbrau, promu Directeur des services chirurgicaux, institua les groupes chirurgicaux mobiles, qui furent, en quelque sorte, comme des autos-chir, mais sans matériel ni camions.

Ces groupes comprirent une ou deux équipes A et quatre équipes B, avec leur personnel au complet. Ils devaient se tenir prêts constamment à partir dès réception d'un appel télégraphique, et cette très simple conception rendit le plus grand service, en envoyant au secours des chirurgiens fatigués de nouveaux chirurgiens expérimentés qui n'avaient qu'à se servir du matériel trouvé sur place.

Il ne faut pas oublier que c'est en 1918 que se réalisa complètement l'union du laboratoire et des chirurgiens.

Chaque auto-chir était pourvue d'un chef de laboratoire avec ses aides, auxquels les H. O. E. offrirent des locaux parfaitement aménagés.

Enfin, chaque H. O. E. disposait d'une ou plusieurs sections sanitaires automobiles.

Les centres de spécialités, dont nous avons parlé, furent aussi une conception très heureuse.

En un mot, le Service de Santé devint parfait du jour où il se rendit compte que la médecine de guerre ne différait pas beaucoup de la médecine

du temps de paix, et qu'il fallait savoir se servir largement des spécialistes en leur fournissant les instruments nécessaires, et en les mettant dans les conditions voulues pour l'exercice de leur profession.

Il faut encore signaler une idée heureuse : on était fort en peine de brancardiers pour les besoins des H. O. E. Les essais avec des soldats des Armées alliées furent assez bons; mais rien ne valut l'emploi des prisonniers de guerre. Les prisonniers allemands, disciplinés et forts, furent visiblement flattés de la marque de confiance que l'esprit humanitaire français leur témoignait. Ils mirent comme un point d'honneur à assurer un service impeccable, surtout lorsqu'ils purent constater que les médecins soignaient sans aucune différence, avec les mêmes égards et la même conscience, tout blessé allié ou ennemi.



WAGON AMBULANCE ATTEINT PAR UN OBUS

A la signature de l'armistice, le Service de Santé eut à faire face soudain à une besogne imprévue : le retour des prisonniers de guerre.

On sait que les Allemands, un peu trop respectueux, dans la circonstance, des conventions, jugèrent bon d'abandonner brusquement dans leur déroute tous les prisonniers qu'ils employaient derrière leurs lignes à de rudes corvées, et leur rendirent une liberté inattendue, sans même leur distribuer un jour de vivres.

Nos malheureux prisonniers, mêlés avec ceux des Armées alliées, se trouvèrent égarés, sans aucune ressource, obligés de se nourrir de ce qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, ne sachant même pas de quel côté se diriger, épuisés, mourant de faim, malades, entravant la marche en avant des armées victorieuses, et devenant soudain un danger sérieux pour les populations des pays où ils circulaient.

Il fallut, en 24 heures, organiser des centres de réception, avec des médecins chargés de passer une visite sanitaire sérieuse.

On groupa dans des baraquements des troupeaux de prisonniers amenés sous la garde de gendarmes (mesure qui peut paraître draconienne, mais qu'il fallait appliquer dans toute sa rigueur pour éviter la diffusion d'une épidémie quelconque).

Dans ces camps, il fallut improviser des cuisines, des tisaneries pour la distribution de bouillon, de thé, de lait chaud; des établissements de bains-douches, des magasins où furent entassées des collections de vêtements, de linge, de chaussures. On fit appel à tous les coiffeurs disponibles; et, en peu de jours, on eut la joie de pouvoir recevoir, sinon confortablement, du moins d'une façon convenable, les malheureux rapatriés, leur donner les soins nécessaires, retenir dans les hôpitaux tous ceux qui paraissaient épuisés ou malades, nettoyer, habiller de linge propre et de vêtements chauds tous les autres, après leur avoir systématiquement pratiqué une vaccination jennerienne.

Peu à peu, les centres de rapatriement s'échelonnèrent aux frontières, dans les ports et même à l'étranger, jusqu'en Hollande. Ils fonctionnèrent comme de véritables centres d'inspection sanitaire et empêchèrent la propagation du typhus et du choléra, que l'on savait menaçants.

Le Service de Santé, la guerre finie, continua de soigner les blessés jusqu'au jour où, la paix signée, le nombre des malades en traitement ayant considérablement diminué, le Sous-Secrétariat du Service de Santé put être supprimé par décret. Il avait démontré sa nécessité, non par des mots mais par des actes. Son rôle admirable a donné l'idée du Ministère de l'Hygiène publique, qui n'est, en quelque sorte, que son successeur, ou plutôt sa transformation pour les besoins de la nation en temps de paix.

Il reste encore des hôpitaux, des sanatoria où sont en traitement des soldats que la guerre a rendus porteurs de lésions chroniques; ils restent sous la direction du Service de Santé militaire, redevenu en apparence ce qu'il était avant la guerre, un serviteur dévoué du Commandement, mais ayant la fierté légitime d'avoir su conquérir l'estime, le respect et la considération de chefs qui le regardaient auparavant un peu comme un frère inférieur.

La place que le Service de Santé a su conquérir par sa science et son dévouement ne peut que devenir de plus en plus prépondérante; et il est à désirer que l'instruction des jeunes classes ne soit plus désormais uniquement soumise au caprice des instructeurs, mais soit aussi surveillée par des médecins.

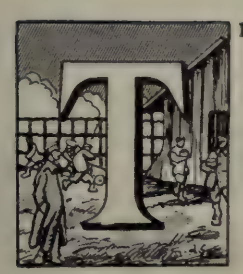
Le Corps médical français ne tire aucun orgueil d'avoir fait simplement son devoir. Qu'il nous soit cependant permis de rappeler que le Service de Santé, non combattant, n'ayant pour abri, pendant le combat, que sa croix rouge, et pour arme sa petite seringue en cristal, vient tout de suite après l'infanterie, avant les autres armes, dans le pourcentage des pertes.

D' Pierre Rehm

LVI

DANS LES GEOLES ALLEMANDES

Prisonniers



ROP longtemps j'ai souffert, physiquement, moralement, pour ne point conserver de ma captivité un souvenir amer.

Les premiers jours, lorsque l'on sort de la mêlée, tout étonné d'être vivant, le corps jouit du repos inattendu, et c'est à peine si l'ombre de la servitude inquiète l'âme libérée du danger.

Mais bientôt, au camp, la vie change. C'est l'existence morne, entre les barbelés; c'est le lever avant l'aurore, aux injonctions brutales des petits gradés allemands, qu'arment souvent les nerfs de bœuf; c'est le départ pour le travail. Mutilés, blessés, peu importe! le travail est la loi commune. Les mines, en particulier, sont un enfer. Le travail y est généralement à la tâche; la nourriture, un brouet clair et qui ne trompe point la faim. Seuls sont heureux, relativement, ceux qui travaillent à la campagne. L'homme le plus souvent est au front; les femmes restées seules subissent l'ascendant du prisonnier, qui peut paraître le maître. Et puis, à la campagne, l'on ne souffre pas de la faim.

Car la faim est l'arme terrible dont se servent les Allemands pour briser notre résistance passive. L'ordinaire consiste dans ces mets immondes : châtaignes pourries, marrons d'Inde, farine arrosée de pétrole, le tout chichement mesuré. Tant que les colis nous parviennent, l'on s'arrange; mais au moindre prétexte les arrivages de France sont suspendus; c'est la famine. Et, avec elle, tout le cortège des apparitions accessoires : batailles pour une croûte de pain, os ramassés sur le fumier et dont vainement l'on essaye d'extraire quelque bouillons clairs. Les Russes, les Italiens, ont souffert encore plus que nous de la faim. Les prisonniers, venant du front ou des représailles, sont tous dans un état extrême de maigreur; et, lorsqu'ils peuvent manger à leur faim, beaucoup meurent d'indigestion.

Les châtiments sont durs : le poteau auquel on vous attache, les pieds ne touchant point la terre; la prison où l'on vous nourrit un jour sur trois. Et, dans les derniers temps, la pelote : 20 kilomètres chaque jour, 20 kilos sur le dos, toujours au régime de la nourriture et de la lumière un jour sur trois. Dans certains camps, la pelote se faisait en sabots.

Les refus de travail, surtout nombreux dans les usines à munitions, furent d'abord réprimés par les conseils de guerre, puis châtiés par la famine. La prison se peut supporter; mais la faim brise les volontés les plus tenaces.

Aux souffrances physiques s'ajoutent les tortures morales; la nostalgie, le regret du pays natal, l'ennui des mêmes horizons, la « psychose des barbelés », la privation fréquente de quelques faveurs momentanées, accordées le plus souvent pour des raisons commerciales (cantine, concert, etc.), l'arrêt de la correspondance...

Par moments, la vie matérielle devenait plus supportable. Les colis arrivaient presque régulièrement; les petits gradés allemands s'humanisaient, l'accoutumance rendant moins rudes les rapports. Puis, brusquement, des ordres arrivaient. Les gradés patelins, qui jadis vous contaient leur lassitude de la guerre, redevenaient hargneux et durs; les consignes étaient plus strictes; des listes de suspects étaient dressées, des convois s'en allaient en représailles vers les marais de Pologne ou des secteurs du front français.

Puis la vie monotone recommençait, perpétuellement identique. L'on se créait ses petites occupations, l'on prêchait aux sentinelles, aux geôliers, un bolchevisme peu sincère. Puis, un jour, le cafard vous reprenait. L'on achetait les complicités nécessaires; et, par quelque nuit obscure, l'on s'évadait; l'on franchissait les barbelés, l'on marchait sans trêve durant des nuits... et généralement l'on échouait...

Les rapports avec nos gardiens étaient de nature fort variable. L'âme mercantile de l'Alle-

mand le rendait souple lorsqu'il pouvait faire du commerce; sinon son arrogance naturelle l'emportait. Cette arrogance s'atténuait lors des défaites allemandes; ceux qui partaient au front demandaient aux Français des lettres de recommandation pour se laisser faire prisonniers ; les idées révolutionnaires, qui n'étaient que l'expression de la peur, se développaient rapidement.

En novembre 1918, j'étais à la prison militaire de Munich, en compagnie de 200 à 300 boches, pour la plupart des déserteurs; et j'ai été témoin de l'indéniable et rapide abaissement du moral de l'armée allemande. Que les déserteurs fussent las de la guerre, rien d'étonnant à cela ! Mais les gardiens eux-mêmes étaient gagnés au défaitisme. Les journaux socialistes circulaient librement dans les cellules. Tous, nous pressentions l'approche de l'orage ; les Allemands se réjouissaient des victoires françaises, car ils ne voulaient plus se battre.



Dessin de Maurice de Becque.

LES DEUX AMIS

Et, le 9 novembre, l'événement tant désiré se produisit. Vers quatre heures, l'on entendit un bruit confus, mais grandissant. Les détenus hurlaient à leur fenêtre. Des clameurs, des coups de feu; puis, très proches, le bruit des vitres qui dégringolaient, des hurlements, des coups de crosse ; — la foule avait envahi la prison, l'on enfonçait les portes des cellules.

Le bruit grandit; ma porte saute, je suis libre. L'on reconnaît mon uniforme, et nul ne songe à m'arrêter. Il y a là une foule bigarrée : des femmes, des enfants, des soldats. L'on m'entraîne, nous franchissons le corps de garde où gît encore le cadavre du gardien-chef, le ventre troué par une baïonnette. Les déserteurs libérés envahissent les bâtiments voisins de la justice militaire et anéantissent les dossiers. Les détenus montrent leurs chaînes, leurs menottes. On les acclame. Des voix crient : « *Au palais du roi !* » et la foule à nouveau s'ébranle. Elle grossit sans cesse; c'est un fleuve étale et puissant qui reflue aux grandes artères. A peine entend-on quelques coups de mitrailleuses. La monarchie ne se défend que pour la forme. Le pillage du palais commence.

A travers les rues populeuses, je me dirige vers la *Maleser Brauerei* où siège le Conseil des Soldats. La salle est pleine de militaires attablés. Dans un coin, quelques rapatriés lamentables contemplent ces événements insolites. De temps en temps, à la tribune, quelque orateur improvisé invite à la discipline, ou fulmine contre les tyrans, ou réclame des volontaires, des mitrailleurs, des aviateurs pour lancer des proclamations. Déjà quelques officiers, leurs pattes d'épaule enlevées, viennent se joindre au mouvement. On leur dit « *tu* », on les appelle « *camarades* »; ils ont l'air un peu gênés. Des citoyennes distribuent les proclamations de Kurt Eisner : « La dynastie des Wittelsbach est déchue ». Dehors, des camions circulent constamment, chargés de volontaires à la cocarde rouge, soldats ou non. L'on apporte les uniformes des casernes, les mauser, les mitrailleuses. Au Soviet, des marins de l'arsenal président aux distributions.

Vers onze heures, un grand remous de foule se produit. Tous les hommes en armes se portent vers la gare. L'on attend les Prussiens qui, naturellement, ne viendront pas. Le mouvement est nettement pacifiste, séparatiste plutôt que socia-



Dessin de Maurice de Becque

LA CHARRUE

liste. Et, toute la nuit, c'est le même incessant défilé de troupes et de camions. Tout le monde arbore la cocarde rouge, et beaucoup la cocarde bavaroise. A tout instant, je suis interpellé : l'heure est à la fraternité universelle. Des groupes passent, bras dessus, bras dessous ; les visages s'éclairent d'une joie insolite ; le goût de vivre a dissipé d'un coup les épouvantes du cauchemar. Dans ce cahotement de fête populaire, s'évanouit soudain toute la morgue allemande.

Depuis longtemps je n'ai point absorbé autant de bière, fumé autant de cigarettes ; d'interminables discussions s'engagent dans la rue sur les capitalistes, la nécessité de la paix, la beauté du régime républicain, car le peuple est d'une naïveté troublante ; et, parce qu'il se croit en république comme nous, il estime que nous ne pouvons lui réclamer ni territoire ni argent ; on fait la guerre aux rois ; on ne peut point la faire aux peuples !

L. Bec

LA-BAS

Le service de propagande allemande qui, au cours des hostilités, minute par minute, a préparé l'après-guerre, qui froidement, à côté d'une ignominie, en a établi d'avance la réfutation mensongère, ne pouvait manquer de vouloir effacer l'odieux souvenir du traitement des prisonniers de Sedan. Il fallait qu'une autre légende remplaçât celle du « Camp de la faim » : la légende des prisonniers heureux. Aussi, aux accusations de sévices, le Gouvernement allemand tend-il avec innocence les albums consacrés par sa propagande aux camps de prisonniers de guerre. Il montre les camps modèles de Friedrichsfeld, Soltau, Giessen, Darmstadt, et quelques autres. Il montre des théâtres, des orchestres, des équipes de football. Il fait défiler sous les yeux de ses détracteurs des salles à l'atmosphère ouatée de vapeur où des prisonniers s'ébattent sous la douche ; des cuisines admirablement installées ; des cuisiniers replets posant pour l'objectif autour de marmites fumantes. Et, pour couronner dignement l'astucieux édifice, on s'est gardé d'omettre la reproduction de menus savoureux, d'où est soigneusement banni le « ru-



Dessin de Maurice de Becque

L'ÉVASION MANQUÉE

tabaga », qui est pourtant l'aliment presque exclusif dont l'Allemagne a nourri ses prisonniers. Mais si l'accusateur ne désarme pas encore, comment sa conviction ne serait-elle pas ébranlée devant la solennité des nécropoles des grands camps, avec leur entrée majestueuse, l'ordonnance parfaite des tombes et le monument pathétique qui veille sur elles. Il se surprend à penser : Respect des ennemis désarmés ! Vénération de leurs morts ! Admirable conduite d'un noble adversaire !

Mais, nous qui savons, nous crions bien haut que toute cette monstrueuse façade a été élevée pour les Swen-Hedin et autres neutres en mal de magnifier la Kultur germanique. Nous voudrions qu'on sût mieux qu'à côté des grands camps-réclame, des centaines de petits camps disséminés dans les plaines marécageuses d'Allemagne sont loin d'avoir connu le confort paradisiaque de la façade camouflée. Nous voudrions qu'on sût que ces enclos, qui contenaient quelques sinistres baraquements, portaient par une infâme duperie le nom du grand camp dont ils dépendaient, mais qu'ils en étaient éloignés parfois de cent kilomètres, et que toute tentative pour révéler le vrai nom du lieu était sévèrement punie.

Ceux qui, comme nous, ont passé des hivers sans lumière et sans feu dans les petits camps du Hanovre, livrés au pouvoir discrétionnaire d'un hobereau prussien, loin de toute ville, de tout hôpital, et soumis à la fantaisie ignorante d'un coiffeur de village faisant fonction de médecin ; ceux qui ont eu pour boisson la boue rougeâtre des marais, qui ont claqué des dents sous la bise glaciale de la mer du Nord aux heures mortelles du garde-à-vous quotidien ; ceux qui, vieux routiers de camps, ont subi ou vu la peine du poteau, la chambre chaude, le régime cellulaire avec droit à la nourriture, à l'air, à la lumière, chaque troisième jour seulement ; ceux qui ont enduré la lente souffrance des représailles de Russie ou du front français ; ceux qui seulement ont assisté, en 1917, au retour aux camps de ces squelettes vivants qu'étaient les « représaillés » du front de France, ceux-là savent quelle monstrueuse duperie est la Kultur germanique.

Et tous, privilégiés des grands centres ou frères pauvres des petits camps et des représailles, savent que s'ils ont survécu au régime de famine c'est grâce, et grâce seulement ; aux colis de France, dont l'envoi n'était toléré que parce que 300.000 prisonniers allemands, en France et en Angleterre, en répondaient sur leur bien-être. La lente agonie des prisonniers Russes, Serbes, Roumains, dont des centaines de milliers sont morts en captivité, en est la poignante preuve...

Mais les récits, les témoignages de souffrance réussissent-ils à modifier l'idée préconçue du public à l'égard du prisonnier de guerre ? Napoléon disait : « Je n'aime pas les prisonniers » ; et c'est peut-être là l'expression d'un sentiment général. Or, il s'est trouvé, au cours de cette guerre, des gens pour exploiter et exacerber cette tendance. On s'est emparé avidement de quelques cas isolés pour en faire retomber l'ignominie sur la masse, et quelqu'un a osé créer cette image infâme : « Les chevaliers de la crosse en l'air ! »

Les combattants, eux, au front et jusqu'en captivité où nous en avons eu l'écho, ont bondi sous l'outrage. Ils savaient trop que la roue du destin tournait, inexorable et fantasque, pour ceux qui subissaient le martyre du front, et que la mort, la mutilation ou la captivité pouvait échoir à chacun à tout instant. Mais, en dépit de tous les témoignages, l'idée du prisonnier qui se rend est là, latente, dans l'esprit du public.

Nous voudrions pouvoir jeter aux insulteurs des prisonniers de guerre les actes d'héroïsme qui ont précédé bien des captures d'isolés ou de groupes. La place manque. Nous nous bornerons à relater la reddition de la 23e compagnie du 205e d'infanterie, dont l'aventure, en temps que compagnie constituée, fut, croyons-nous, unique en cette guerre. L'indomptable ténacité de ces hommes, se réservant malgré leur misère pour quelque action désespérée, mais féconde, et ne se résignant à capituler que pour sauver la population civile d'un massacre, dira ce que furent, à de rares exceptions près, « les chevaliers de la crosse en l'air ».



Le 1er septembre 1914, vers neuf heures du soir, la flanc-garde de l'Armée von Klück, contre laquelle s'étaient heurtés le 6e bataillon du 205e d'infanterie et deux bataillons du 148e, restait maîtresse de Crécy-au-Mont. La route de Soissons était coupée. Dans le désarroi de la retraite, un ordre parvint : « *marcher sur Laon* » ; et plus tard cet autre : « *atteindre Reims* ». Dans l'impossibilité de se regrouper, les compagnies opérèrent

séparément. Elles eurent des sorts divers. Seule la 23e du 205e devait subsister en armes pendant trois mois, avant d'être réduite à une capitulation.

Le 2 septembre, à midi, elle se heurtait près du cimetière de Chamouille à un tir de barrage qui venait d'anéantir le convoi du 42e d'artillerie français. La route de Reims était coupée. Le capitaine de Colbert (1) et sa compagnie étaient donc absolument isolés. Situation critique : 200 hommes, fourbus par quinze jours de retraite, déprimés par la faim, sans ravitaillement possible ni en vivres, ni en munitions. L'ennemi partout. Ce fut dans le bois de Laverny, près de Laon, que la 23e compagnie passa la première nuit de son étrange odyssée. Formés en carré, les sacs devant eux, les hommes reposèrent dans la position du tirailleur couché.

Au petit jour, des renseignements sont recueillis : les Allemands se trouvant à Compiègne, tout lien avec l'Armée française a disparu. Une chance reste : remonter sur Vervins et rejoindre le Corps d'Armée qui, dit-on, y cantonne. Mais à peine sortie du bois, la compagnie révèle à l'ennemi sa présence et une auto-mitrailleuse part de Laon à sa poursuite. Cependant un habile changement de direction, l'immobilité absolue dans les fougères, rétablissent les chances. Le « taub », qui tout le jour survola le bois de Samoussy, perd la compagnie fantôme. Mais l'alerte a été chaude, le principe de la marche de nuit prévaut. Commencée au crépuscule, elle s'achève à l'aube. Marche pénible, pleine d'à-coups, pendant laquelle on trompe la fatigue et la faim avec des pommes vertes et des carottes crues. Les bois, propices aux embuscades, sont évités. Les sections progressent à travers champs (formation en losange), le capitaine guidant la marche avec des moyens de fortune. Tout est suspect : l'aboiement du chien de ferme, le galop des chevaux abandonnés, le cri des oiseaux de nuit qu'on prend pour celui des patrouilles, le bruit d'une écluse si semblable à la rumeur d'un convoi. Et c'est l'arrêt brusque, le ravissement de s'allonger dans la luzerne haute et de dormir pour une minute ou pour une heure, au hasard des événements. Puis, c'est la reprise de la marche, silencieuse, fantomatique, le corps plus brisé par ces quelques instants de lourd sommeil causé surtout par l'extrême faim. Au péril de leur vie, des habitants nous apportent du beurre, des fruits, des œufs. Mais nous sommes deux cent vingt !



Dessin de Maurice de Becque

LE SUPPLICE DU POTEAU

Cependant, le flot de l'invasion déferle toujours sur Paris. Nuit et jour, troupes et matériel emplissent les routes de poussière et de bruit. Comment un cerveau allemand eût-il pu concevoir que, dans cet instant même, seule, jouant sa chance à chaque pas, une compagnie française remontait le courant, franchissant les routes entre deux convois, persévérant malgré les pires fatigues et les pires déceptions, et parvenait à franchir les 100 kilomètres qui vont de Laon à la forêt Saint-Michel? Ce fut pourtant. Le 13 septembre, la petite troupe s'arrêtait sous bois à proximité de la ferme du Grand-Douair, commune de Beaulieu. Le fermier Crétu, avec un courage que d'autres n'ont pas eu, vint à sa rencontre, la guidant vers sa demeure fraternelle. Mais le Corps d'Armée français de Vervins étant un mythe et la venue de commissions de réquisitions étant

(1) La 23e compagnie du 205e d'infanterie, de Falaise, était commandée par le capitaine de Colbert-Laplace. Chefs de section : sous-lieutenant Guillain, adjudant Steenman, adjudant Besançon, sergent Bassan.

annoncée, la compagnie, après huit jours de calme et de réconfort, regagne la forêt. Des huttes en branchages sont construites à un kilomètre environ de la ferme. Le capitaine fait des prodiges pour ravitailler sa troupe. Un des sergents (1), vêtu en civil, parcourt le pays avec une mauvaise carriole, attelée d'un cheval de uhlan. Il va jusqu'à Hirson, tâchant de se procurer des vivres. Des bons de réquisition sont imprimés en pleine ville occupée ! Mais très vite, en dépit des bonnes volontés, le ravitaillement se réduit aux rutabagas de la plaine, qu'on va chercher en corvée de nuit et qu'on cuit à l'eau, sans sel. Aux tourments de la faim, de la pluie, du froid, se joignent les angoisses morales. Chaque lendemain doit nous apporter la nouvelle de la retraite allemande; c'est notre raison d'être. L'ennemi nous ignore, une attaque imprévue jettera la panique dans ses rangs et précipitera la fuite sur ce point. Mais rien ne se produit. Au contraire, les agents de notre service de renseignements (2) disent que les Allemands s'installent à Hirson, à Charleville, partout, comme s'ils devaient passer l'hiver! L'Angleterre, dit-on, ne serait prête qu'au printemps ! Pourtant là-bas, vers Paris et aussi du côté de la Belgique, le canon roule, roule sans trêve... Le formidable corps à corps des tranchées commençait de la mer du Nord aux Vosges... Mais nous ne devions l'apprendre qu'en captivité...



Dessin de Maurice de Becque

LE FELD-WEBEL TILLER, BOURREAU DES RUSSES

Dès octobre, de fortes reconnaissances allemandes sont envoyées vers l'emplacement présumé de la compagnie. A chaque alerte, les sections occupent leurs positions de combat, mais toujours l'ennemi s'arrête prudemment à l'orée du bois. Cependant les menaces indirectes se précisent, la peine de mort est édictée contre tout habitant convaincu d'avoir ravitaillé un soldat français. Des bruits d'exécutions sommaires circulent.

La situation matérielle de la petite troupe devient de plus en plus mauvaise. Grâce à un travail opiniâtre, entrepris avec les quelques pelles-bêches qui restent, les huttes de feuillage ont été remplacées par des cagnas plus solides; mais les hommes sont anémiés par le régime prolongé de chouxrave et de gland grillé, et les cas de dysenterie sont nombreux ; chaussures et uniformes s'usent vite.

Soudain, une lueur d'espoir. Un Français (1) envoyé par le Grand Quartier Général et déposé par avion, cherche la compagnie, la trouve après six jours de dangereuse enquête, et, le 25 novembre, nous apporte des nouvelles et des ordres de France. Il a pour mission de contrôler l'existence réelle de cette compagnie française, considérée depuis longtemps comme anéantie ou prisonnière, et qu'on prétend maintenant tapie en un coin de la toile allemande et prête à bondir. Les ordres sont laco-

(1) Sergent Lepaumier. Plus tard le sergent Lassalle, le soldat Pascault.

(2) Des soldats égarés au cours de la retraite, appartenant à diverses unités, constituaient le service de renseignement du capitaine de Colbert. Le sergent Millet du 148e en avait pris la direction.

(1) Maréchal des logis Berthelot, du 27e d'artillerie.

niques : « tenir et attendre ». Des instructions précises seront envoyées de France (1).

Le 26, un second émissaire se met en rapport avec le capitaine de Colbert. Des vivres, des chaussures, des munitions, des explosifs doivent nous être fournis.

Les événements se précipitent alors avec une rapidité déconcertante. Les menaces allemandes terrorisent les habitants. Déjà certains maires sont venus faire part au capitaine des angoisses de la population, affolée par l'annonce de représailles collectives, qu'on dit imminentes. Le 28, à 3 heures de l'après-midi, on nous apprend que des forces militaires importantes ont été réunies à Signy-le-Petit pour en finir avec nous, que la ferme du Grand-Douair est occupée, que ses habitants sont arrêtés, que le fermier a été contraint, sous la menace du revolver, d'écrire à la compagnie que, de sa capitulation, dépendaient à la fois la vie des otages arrêtés et l'existence des villages environnants. La lettre parvient bien au capitaine vers 4 heures, mais le fermier s'est refusé à faire connaître notre lieu de retraite.



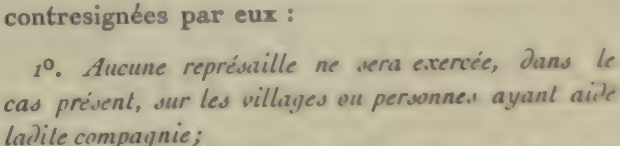
Dessin de Maurice de Becque

LE CAFARD

Après une discussion angoissée, on se résoud à annoncer à l'ennemi l'envoi de parlementaires. La réponse devait parvenir à 5 heures, sous peine de violences immédiates. Elle arriva à 5 h. 05, quand une partie de la ferme était déjà en flammes. Le même soir, à 10 heures, un officier allemand se présente aux lisières de la forêt. Arrêté par les sentinelles, il est amené au capitaine. Il dit être le parlementaire réclamé. Devant l'indignation du capitaine de Colbert, il admet avoir pu mal comprendre notre texte et consent à conduire à la Kommandantur les parlementaires français.

L'entrevue a lieu à 11 heures, dans une salle de café de Signy-le-Petit. D'un côté le commandant d'étapes et ses officiers, gras, bottés, sanglés, impeccables ; de l'autre, le capitaine et les deux sous-officiers français (1) hâves, boueux, trempés. Les menaces sont réitérées : reddition immédiate ou exécution des otages et destruction des villages environnants. Les parlementaires revendiquent le droit pour la compagnie de passer en Hollande. Le chef d'étapes, furieux, répond que, sur les ordres du général Joffre, tout soldat allemand trouvé derrière les lignes françaises est fusillé. La menace est directe. Elle est aussitôt relevée. Le capitaine de Colbert ne demande aucune pitié, il veut être traité en soldat. Il réclame avec véhémence la libération des otages, souhaitant que les sections ennemies viennent le chercher au milieu de sa compagnie, soldats contre soldats !

Les Allemands ricanent, puis se fâchent. Ils menacent de faire exécuter les otages sur le champ. Le fermier Crétu, un moment introduit, refuse pour lui-même le sacrifice de la compagnie. Mais rien n'émeut les vainqueurs : la capitulation doit être signée. Mais elle le sera aux conditions suivantes, dictées aux Allemands et contresignées par eux :



1°. Aucune représaille ne sera exercée, dans le cas présent, sur les villages ou personnes ayant aide ladite compagnie;



2°. La compagnie se rendra le 29 novembre 1914,

(1) L'avion portant les ordres précis atterrit, en effet, près de Beaulieu quelques jours après la capitulation. Il fut assez heureux pour échapper à l'ennemi.

(1) Adjudant Steenman — Sergent Mourolin.

à 2 heures du soir, à la ferme du Grand-Douair, après avoir détruit ses armes elle-même;

3° Les quatre soldats anglais recueillis par la compagnie seront traités dans les mêmes conditions que les soldats français.

Le 29 novembre, à 10 heures du matin, les dernières armes étant détruites, le campement, cerné pendant la nuit, est attaqué lâchement par l'adversaire. Seule, l'intervention énergique du capitaine prévient un massacre odieux.

Cependant, à l'heure fixée, la compagnie arrive au Grand-Douair; puis, une heure plus tard, à Signy-le-Petit. Un fort déploiement de troupes l'attend. Un général est venu assister à cette reddition peu banale; il s'émerveille de la discipline qu'ont su conserver ces hommes réduits à la plus sombre misère. Au capitaine qui s'avance très pâle, il dit :

— « Ainsi, capitaine, vous vous rendez ».

Le capitaine de Colbert répond simplement :

— « Je ne me serais jamais rendu si vous n'aviez menacé dans leur vie des civils, et non des soldats.

L'Allemand feint de ne pas comprendre, et, tendant la main, s'écrie :

— « Capitaine, vous êtes un brave ».

Quelques instants après, entre deux rangs de baïonnettes allemandes qui leur rendaient les honneurs, les soldats de la 23e compagnie du 205e, prisonniers, mais l'honneur sauf, partaient pour le long exil, dont beaucoup ne devaient pas revenir.



Cette mise en scène, cette reconnaissance bruyante du courage malheureux, cachaient une infamie.

Le 10 décembre 1914, douze jours après l'apposition de la signature allemande au-dessous de l'acte garantissant « qu'aucune représaille ne serait exercée, dans le cas présent, sur les villages ou personnes ayant aidé ladite compagnie », la ville d'Hirson était frappée, pour ce fait même, solidairement avec 28 communes, d'une amende d'un million et demi de francs !

Il y a des lâchetés qu'on n'évite pas.

J. Myrtil

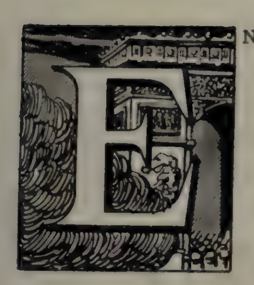


DANS UN CAMP DE PRISONNIERS EN ALLEMAGNE :
SOLDAT FRANÇAIS ET SOLDAT RUSSE, ATTACHÉS A UN POTEAU

(Cette photo fut rapportée en France par un grand blessé qui l'avait dissimulée dans une cigarette, d'où les traces gardées par cette épreuve).

LVII

LE RETOUR DES VAINQUEURS



NFIN, nous avons cueilli le fruit de notre espérance. Tout est terminé. Nous avons lu la dernière page, qui n'est pas la moins belle. Et nous refermons le dur évangile.

La fin d'une ère humaine se présente avec éclat. L'Arc de Triomphe de l'Étoile s'ouvrait, hier, comme le portique des temps nouveaux.

Vous les avez vus, ces soldats qui défilèrent, dans cette matinée radieuse. Rappelez-vous leurs traits.

Sans doute, dans leurs uniformes clairs, fleuris de rubans et de roses, nets et pimpants, ils ne semblaient pas revenir du pays de toutes les souffrances. Autrefois, farouches, haletants, trempés de boue et de sang, leur aspect de héros pauvres et endurcis émouvait davantage.

Mais nous, qui avons si longtemps vécu à leurs côtés, nous les reconnaissions sous leurs couleurs de parade.

Ceux qui sont revenus de là-bas sont plus que des hommes. Quelques-uns sont restés en route, diminués, geignants et accablés. Mais d'autres ont acquis là une souveraineté amère, une dilatation d'âme, si j'ose dire, qui les placent sur un plan différent de celui des autres mortels. Leurs souffrances ont été si vastes qu'ils ne peuvent plus ressentir les émois ordinaires. D'avoir passé si près de la mort, ils gardent une puissance, un détachement de la vie qui changent, à leurs yeux, tout le spectacle du monde. Ils ont pris quelque chose à l'au-delà. Ils osent arracher le masque au mystère social qui les entoure.

Parce que quelques rhéteurs, secoués par un enthousiasme factice, ont voulu décrire des héroïsmes auxquels ils n'étaient mêlés que de très loin, on s'est lassé des études et de la littérature de guerre.

Eh bien! il faut le redire : c'est la guerre qui nous a faits. C'est elle qui a renversé le vieux monde et ouvert les routes au monde qui vient. On a beau n'être pas belliqueux, souhaiter une société juste et sans cruauté, on ne peut pas supprimer l'événement essentiel de toute l'histoire humaine : cette guerre. Nos caractères ont été transformés dans le tumulte de ces cinq années. Aucun homme n'a pu traverser pareil incendie, sentir sur sa face les reflets les plus lointains de la flamme, sans s'être refondu comme une cire ardente.



PYRAMIDE DE CANONS ALLEMANDS, AU ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Depuis le commencement de la guerre, une nouvelle noblesse s'est dressée sur le sol de France. Noblesse forgée aux flammes les plus pures, méritée par les actes héroïques, les sacrifices et les renoncements les plus hautains qui aient éclairé les regards des hommes.

Cette nouvelle noblesse qui, seule désormais, peut compter dans les annales de l'humanité, a été conquise par nos soldats de la guerre libératrice.

Les titres, les honneurs du passé n'ont plus cours. Les batailles d'aujourd'hui ont effacé les gloires d'antan, et nos combattants ont conquis un blason si radieux qu'il abroge l'armorial désuet des ancêtres.

Pour atteindre à cette nouvelle noblesse, il a fallu un don de soi-même absolu, un sacrifice total, une grandeur incessamment consentie et renouvelée de sentiments et de gestes.

Les brevets d'héroïsme ne dateront que de cette guerre qui, par l'ampleur de ses buts et la beauté de son idéal, dépasse les luttes les plus généreuses des peuples civilisés et dignes de survivre.

C'est à l'heure où le monde subit sa transformation la plus violente, à l'heure où l'humanité brise ses entraves séculaires pour se hausser jusqu'à la justice, que se sont imposés les grands caractères, les volontés trempées, l'âme des vrais chefs.

Les purs chaînons de cette race de libérateurs devront nous être à jamais sacrés. Fils et petits-fils des soldats de la Marne, de l'Yser, de l'Artois et de Verdun, vous êtes désormais la grande aristocratie universelle, et vous perpétuez les images des héros les plus authentiques et les plus insignes de l'humanité.

LE PASSAGE DES DRAPEAUX SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

Mais ils sont trop nombreux ceux qui, de leurs forces les plus profondes, de leurs élans les plus fervents, auront contribué à cette victoire décisive de la France et du droit.

La nation peut-elle tous les glorifier? Déjà, refoulant son ardeur reconnaissante, elle a fait la sélection éclatante que nous avons admirée hier.

Ces fils exaltés, ces soldats splendides, opiniâtres et douloureux, ne doivent pas se perdre dans la foule humaine! Un souvenir étincelant, marqué d'une incomparable généalogie, les désignera au respect et à la piété de tous ceux qui passeront sur les chemins pacifiés de la terre.



Les fins paysages odorants, éclairés d'une exquise lumière, composaient jadis à la France une physionomie heureuse, délicate et nuancée. Et voici que le souriant visage s'est troublé. La face rayonnante et pâlie souffre, à présent, de mille blessures.

La France est devenue une grande personne morale, vivante, tangible, et qui se penche sur ses plus malheureux enfants. Ses dirigeants impérieux et ses grands conseillers sont ceux qui sont tombés pour elle. Les voix qu'elle écoute, avec une palpitante soumission, sont les voix de ceux qui sont morts afin qu'elle continue de vivre. Elle garde pieusement l'âme des soldats tués ou mutilés pour sa cause.

Et c'est pourquoi, pendant ces fêtes de victoire, on a d'abord honoré les morts. C'est pourquoi les mutilés ont défilé à la tête des troupes revenues.

Mes amis morts, mes amis blessés, ne soyez pas tourmentés, dans la nuit qui vous couvre. Votre héritage moral sera respecté. Vos idées préférées, vos aspirations, vos directions seront transmises à vos enfants avec une fervente sollicitude. Vos fils attentifs seront, de par un pacte de toute la

nation, les images fidèlement revivantes de vous-mêmes... Ainsi les hommes auront, toujours, sous leur regard reconnaissant, les traits inaltérables et passionnés de leurs héros, qui se sont sacrifiés pour affranchir le monde de la violence et de l'iniquité.



J'aurais voulu pouvoir dire l'émotion pressante qui m'a saisi lorsque j'ai admiré, hier, du pied de l'Arc de Triomphe, le cortège de délivrance. Il s'épandait, comme un fleuve bariolé, dans la poussière d'or, parmi des acclamations frénétiques.

Un jeune homme riait, en s'appuyant à mon épaule. Mais, brusquement, ses mâchoires tremblèrent. Ses yeux se remplirent de larmes... Parmi les perspectives vaporeuses, moi-même, je n'ai plus distingué les contours précis. Tout se présentait étrangement à mon regard. La lumière jouait en écharpes irisées. Et je ne me souviens plus que d'avoir pleuré.

Maintenant, il faut nous arracher à cette contemplation. Avec tous mes amis, les écrivains combattants, nous songeons que les églises, les maisons et les champs ne sont pas, seuls, ravagés. Dans l'âme humaine, aussi, s'est creusé un vide, saigne une blessure profonde. Les clartés sont, aujourd'hui, rares sur les routes, et nous risquons, à toute heure, de rouler dans les abîmes. Ce que nous voulons, ce sont moins des idées directrices que des hommes pour les exprimer. Le monde gravite dans un vertige. Où s'arrêtera-t-il? Et qui l'arrêtera?

Seul, le souvenir de nos morts nous défendra, nous sauvera, nous renouvellera. Pour rebâtir la société et forcer le vieux destin, réalisons les espoirs de nos frères tombés. Et jurons sur leur mémoire d'être, désormais, des justes.



LE DÉFILÉ SUR LES GRANDS BOULEVARDS

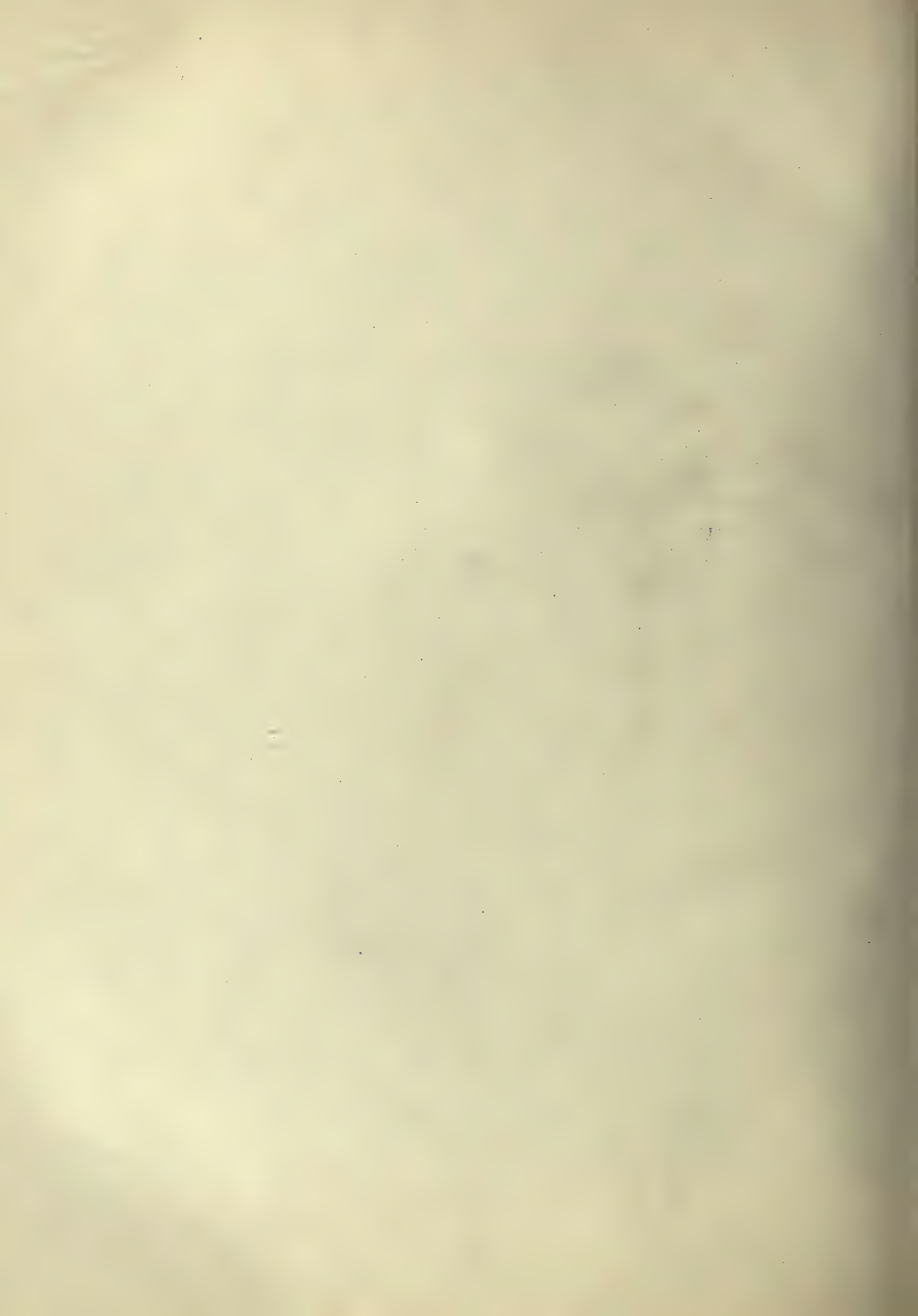


TABLE DES CARTES

CARTE HORS TEXTE

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

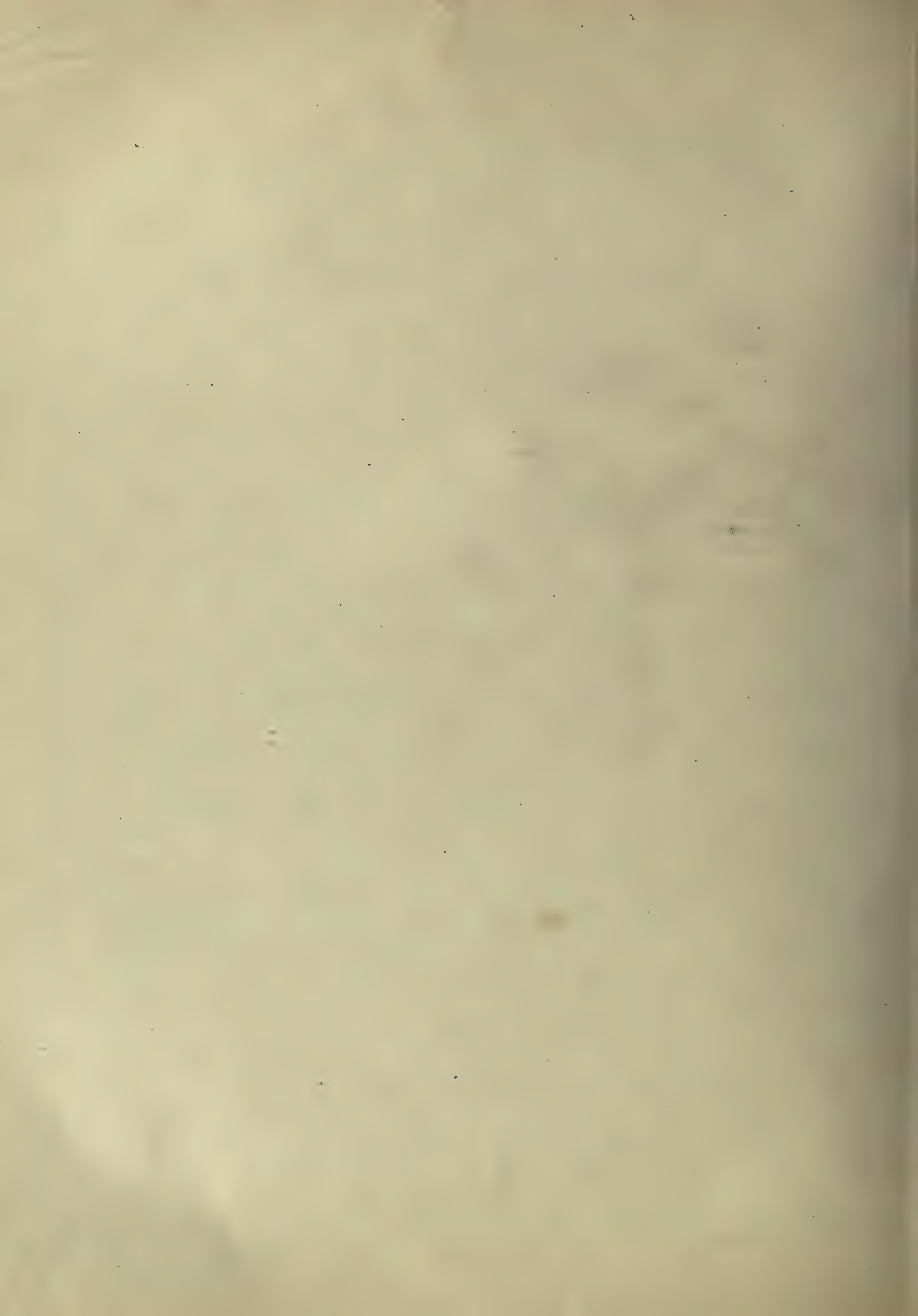
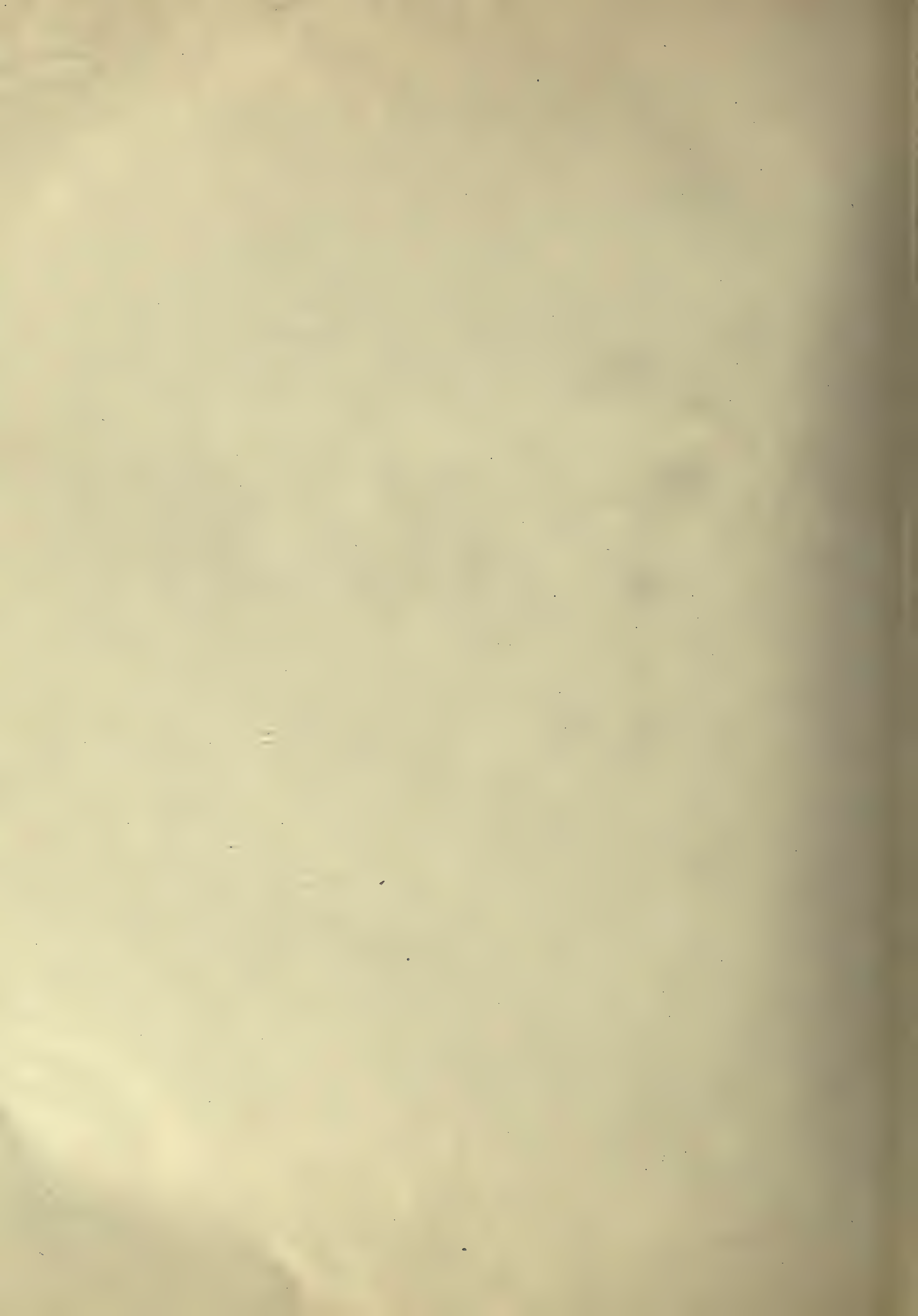


TABLE DES MATIÈRES

1917

1918

LA GUERRE HORS DE FRANCE



CET OUVRAGE

ENTIÈREMENT ÉTABLI AVEC LE CONCOURS

DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES COMBATTANTS

A ÉTÉ COMPOSÉ PAR G. DE MALHERBE, ✲, & Cie

AVEC LES CARACTÈRES DE LA FONDERIE PEIGNOT

EN HOMMAGE AUX QUATRE FRÈRES PEIGNOT TUÉS A L'ENNEMI

ET A ÉTÉ IMPRIMÉ ET RELIÉ

EN LA VILLE FRANÇAISE DE STRASBOURG

PAR L'IMPRIMERIE DES DERNIÈRES NOUVELLES DE STRASBOURG

SOUS LA DIRECTION

D'ARISTIDE QUILLET, ✲, ÉDITEUR

ET D'ÉMILE HENRY, ✲, IMPRIMEUR

LE REFLUX DES ARMÉES ALLEMANDES

du 1er Juillet au 11 Novembre 1918 (Armistice)

	Juillet (7)	Août (8)	Septembre (9)	Octobre (10)	Novembre (11)
	1.10,18,24	1,7,15	1,7,24	2.11,18,24	1,9
	2,9,12,15,25	2,12,14,19,25	6,11,15,20,27	3.9,12,15,25	8
	3,7,17,20,29	3,9,16,20,24,29	5,8,13,18,25,30	4,8,17,20,29	6

Novembre 1918 11 Heures

